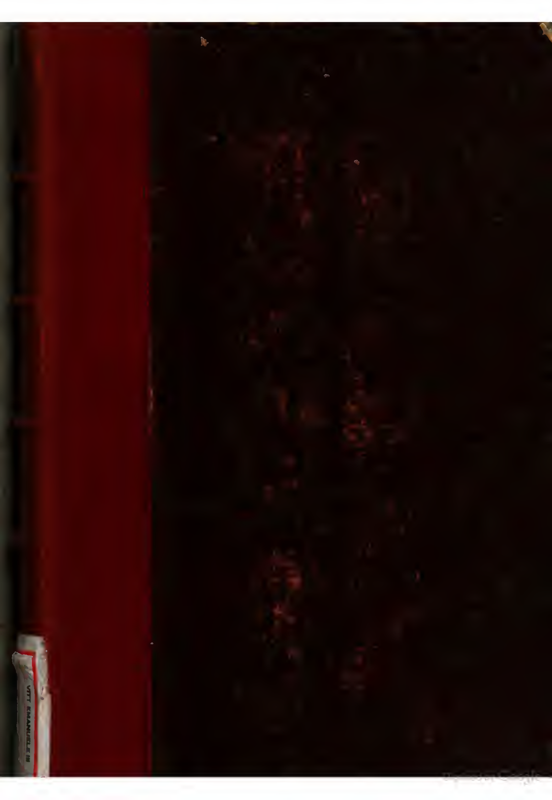
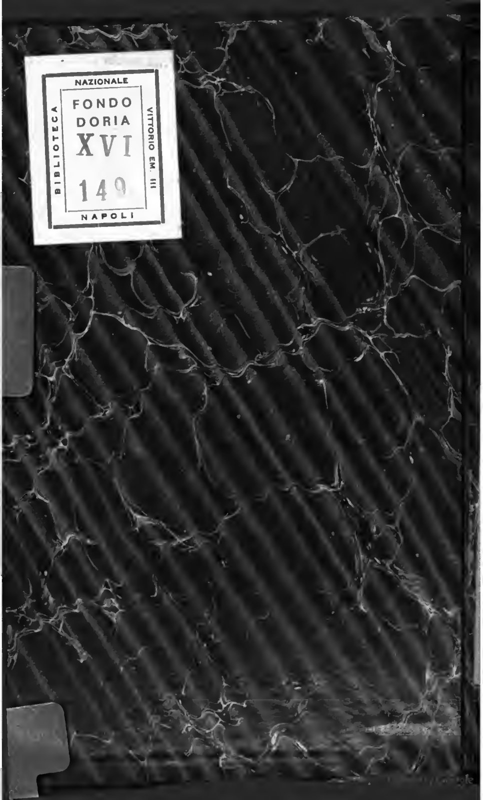

VITT EMANUELE III


NAZIONALE
FONDO
DORIA
XVI
149
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI



Digitized by Google

Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE

AVEC UN TABLEAU PRÉLIMINAIRE

DE L'ANCIENNE CIVILISATION MEXICAINE

ET

LA VIE DE FERNAND CORTÉS

PAR WILLIAM H. PRESCOTT

Membre correspondant de l'Institut de France, etc., etc.

PUBLIÉE EN FRANÇAIS

PAR AMÉDÉE PICHOT, D. M.

Auteur de l'Histoire de Charles-Edouard, etc.

« *Victrices aquilas alium laturus in orbem.* »

LUCAN. *Pharsalia*, lib. V.

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR L'AUTEUR

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1864

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

Digitized by Google

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE

AVEC UN TABLEAU PRÉLIMINAIRE

DE L'ANCIENNE CIVILISATION MEXICAINE

ET

LA VIE DE FERNAND CORTÉS

PAR WILLIAM H. PRESCOTT

Membre correspondant de l'Institut de France, etc., etc.

PUBLIÉE EN FRANÇAIS

PAR AMÉDÉE PICHOT, D. M.

Auteur de l'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD, etc.

« *Victrices aquilas alium laturus in orbem.* »
(LUCAN, *Pharsalia*, lib. V.)

NOUVELLE ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1863

Digitized by Google

Fondo Doria XVI
148'

967489

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

Il m'est arrivé déjà d'être le premier à faire connaître en France, tantôt par l'analyse et la critique, tantôt par des extraits ou des traductions complètes, quelques-uns des auteurs, remarquables à divers titres grâce auxquels la littérature anglaise contemporaine ne reconnaît de rivale que la nôtre. J'aime à ajouter que si je m'en rapporte à leur correspondance, ces auteurs, — poëtes, historiens, romanciers, savants ou critiques, — ont généralement regardé comme un service rendu à leur gloire de pouvoir être lus et appréciés, même imparfaitement, dans cette langue qui fait seule les célébrités européennes. En publiant aujourd'hui un des grands ouvrages historiques de M. William H. Prescott, je dois dire que la renommée de cet historien américain a devancé dans notre monde savant la traduction de ses ouvrages : nos journaux les ont

encore à peine mentionnés (1), et il est déjà membre correspondant de l'Institut. Je ne sais si ce titre dispense un éditeur et un traducteur de ces éloges dont l'usage veut qu'on fasse précéder l'ouvrage de l'auteur étranger pour lequel on demande des lettres de naturalisation dans la littérature nationale. Mais, selon moi, depuis Hume et Robertson, historiens qui furent si vite acceptés par la critique de nos pères, aucun auteur anglais ou américain n'a eu moins besoin que M. Prescott qu'on lui ménageât la faveur du public français. On ne trouve ni dans les formes de son érudition, ni dans celles de son style, ces *étrangetés* d'une originalité douteuse, qui ont presque toujours provoqué les protestations de notre goût contre telle popularité exotique, conquise plus difficilement qu'on ne pense (2). Sans doute, le sujet de l'*Histoire de la conquête du Mexique* est si romanesque par lui-même, cette véritable expédition de chevalerie errante offre une telle succession d'aventures, d'incidents et de surprises, — la nature elle-même promène Cortés et ses compagnons à travers tant de sites enchantés, qu'on ne suppose pas que l'imagination d'un poëte pût donner à son œuvre une forme plus pittoresque que la simple narration des faits. La sobriété du style semble donc ici indiquée à l'historien

(1) M. Michel Chevalier a publié, en 1845, deux brillants articles sur l'*Histoire de la conquête du Mexique*, dans le *Journal des Débats*. La *Revue Britannique* a naturellement parlé la première de M. Prescott, et cette Revue a même inséré des extraits de son *Tableau de l'ancienne civilisation mexicaine*, ainsi que son article biographique sur le romancier Brockden Brown.

(2) On a peut-être oublié que la popularité de Walter Scott en France ne commença qu'à son cinquième roman, et que celle de lord Byron ne devint aussi que tardivement une popularité littéraire.

comme un des artifices de la composition ; mais par malheur cette sobriété, il faut bien en convenir, est justement ce qui manque généralement aux auteurs étrangers : et nous-mêmes, n'est-ce pas un peu l'imitation récente de leur manière qui nous fait abuser si facilement de la *digression* dans l'histoire comme dans le roman ? Eh bien ! M. Prescott, qui par ses notes prouve qu'il connaît si intimement notre littérature, a su, comme nos écrivains de la bonne école, ne prêter au sujet qu'il a choisi aucun ornement parasite. C'est la tradition de l'ancien goût français qui a tracé toutes les lignes de son plan ; tradition dont il a demandé surtout le secret à M. de Barante. Il a voulu, comme cet écrivain éminent, utiliser les chroniques contemporaines, mais pour les fondre dans sa narration, et, en adoptant leurs expressions naïves, leurs locutions tour à tour familières et pompeuses, modifier heureusement leur incorrection. Avec cette sagesse littéraire, l'emphase de Solis ne pouvait pas plus tromper l'historien que la bonhomie de Bernal Diaz. Mais c'est cette immense lecture qui lui a fourni tant de notes sans jamais nuire à la coordination des détails. Je n'ai pu qu'en être vivement frappé ; car, si j'ai éprouvé pour l'auteur de l'*Histoire de la conquête du Mexique* cette sympathie littéraire qui m'a fait croire que c'était bien mériter des lecteurs français que de le traduire et de le publier dans notre langue, je dois dire que j'avais moi-même autrefois préparé un travail semblable au sien, — travail que je me félicite d'avoir interrompu par d'autres écrits ; j'étais loin, en effet, d'y avoir apporté la consciencieuse et intelligente érudition de M. Prescott ; — mais suis-je le seul qu'un si beau sujet ait tenté? Quel auteur, historien.

poëte ou romancier, n'a rêvé une fois, dans ses études, à cette épopée chevaleresque qui continue si curieusement, au seizième siècle, non-seulement les chroniques du Cid et des autres paladins du Romancero, mais encore, peut-être, les aventures du héros de Michel Cervantes?... Et quel auteur ne remerciera comme moi M. Prescott d'en avoir raconté avec une sorte d'authenticité historique les moindres épisodes sans leur avoir rien fait perdre de leur charme, comme épisodes, de poëme, de drame ou de roman? Il reste encore à un auteur si érudit sur l'histoire d'Espagne, un pendant à entreprendre, un autre sujet espagnol qui, à la même date, est à mon sens d'un intérêt plus sérieux et plus direct pour l'Europe, aujourd'hui presque tout entière constitutionnelle! — Je veux parler de la lutte des communes de Castille contre les ministres de Charles-Quint; lutte qui eut pour chef un héros bien autrement grand que Cortés, un héros plus dramatique que Washington et non moins pur que lui, don Juan de Padilla! Ce second sujet m'a séduit aussi autrefois, mais je serais heureux que M. Prescott s'en emparât pour le traiter comme le premier et me crût digne de le traduire. En attendant, on me dit qu'il a terminé une histoire de la *Conquête du Pérou*, et qu'il a aussi rassemblé de précieux matériaux pour une histoire de Philippe II.

Quant à l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, je ne suis guère que l'éditeur de cette traduction, dont j'ai conçu l'idée le premier, exécutée sous ma direction et ma responsabilité, mais pour laquelle j'ai eu deux collaborateurs: M. A. Borghers, traducteur de Hallam, et M. J. Gourmez de Salleneuve, qui en a traduit deux volumes sur

trois. Ma part du travail a été surtout la révision générale, qui exigeait la double connaissance de l'espagnol et de l'anglais. L'historien américain citant volontiers en note les textes originaux, ajoute par là encore à la clarté naturelle de son style. Quelquefois cependant ces citations auraient pu être pour nous une cause d'hésitation, si en général je n'avais cru qu'il était du devoir d'un traducteur fidèle de rendre une citation comme l'auteur l'a comprise lui-même, soit dans sa paraphrase, soit, plus souvent encore, comme M. W. H. Prescott le préfère, par une expression plus concise ou un équivalent (1).

Si le lecteur attendait ici de moi quelques lignes au moins de notice biographique sur M. Prescott, je ne saurais que très-imparfaitement répondre à cette curiosité légitime. L'historien américain est à peine au milieu de sa carrière. Sa vie, si j'en crois quelques personnes qui s'honorent de l'avoir fréquenté, n'a été signalée jusqu'ici par aucun événement romanesque. Cette vie a été celle d'un homme studieux, qui a compromis sa vue dans ses travaux, qui a même passé pour aveugle, mais qui, plus heureux qu'un célèbre historien contemporain de notre pays, jouit encore de l'usage d'un de ses yeux.

Les grands ouvrages de M. Prescott sont l'*Histoire de la conquête du Mexique* et l'*Histoire du règne de Ferdinand*

(1) Au risque de signaler ma propre erreur en croyant relever une faute de M. Prescott, j'ai fait remarquer, dans le t. III (liv. VII, ch. 3), une des rares occasions où j'ai cru devoir traduire plutôt sur l'espagnol que sur l'anglais. C'est le passage où, à propos du supplice de Guatemozin, M. Prescott cite l'opinion du chroniqueur Gomara. Il s'agit heureusement d'une locution proverbiale ou d'un idiotisme dont je n'ai pu trouver l'origine, et nullement d'un fait historique.

et d'Isabelle. L'histoire de Ferdinand et d'Isabelle n'est pas de nature à devenir aussi populaire que celle de Fernand Cortés mais elle lui est peut-être, supérieure; car dans la première de ces histoires l'auteur doit beaucoup plus à son sujet, et dans la seconde beaucoup plus à lui-même : l'une et l'autre, du reste, ont partagé avec les ouvrages de Washington Irving le privilége d'être accueillies par les critiques d'Angleterre avec une unanimité d'éloges qu'ils accordent si difficilement aux auteurs américains.

Il y a, certes, dans les travaux exigés par deux ouvrages si considérables, de quoi occuper une vie plus longue que celle de M. William H. Prescott. Nous avons cependant sous les yeux un gros volume de 565 pages (1) qui nous montre quelle variété d'études ont exercé sa laborieuse activité. Ce volume, qui contient les articles insérés par l'auteur de l'***Histoire de la conquête du Mexique*** dans les Revues américaines, atteste aussi ce que j'oserai appeler les affinités encyclopédiques de son talent. Nous ne connaissons que trop dans les deux mondes de ces esprits exclusifs, espèces de monocordes littéraires, qui ne comprennent que le son qu'ils rendent, et ignorent ou affectent dédaigneusement d'ignorer tout ce qui est en dehors de leur sphère spéciale : tel n'est pas le savant historien des rois catholiques et de Fernand Cortés.

C'est tour à tour aux auteurs étrangers et aux auteurs nationaux qu'il consacre sa plume de critique, — aux historiens, aux poëtes, aux auteurs dramatiques, aux romanciers, — impartial pour tous, mais d'une impartialité bienveillante ou courtoise, selon le rang de chacun.

(1) *Miscellanies biographical and critical*, 1 vol. Londres, 1845.

Digitized by Google

Nous avons dû remarquer d'abord dans les mélanges de M. Prescott sa Notice sur notre Molière, et nous ne saurions nous en plaindre pour la gloire de notre théâtre ; car lors-qu'il rapproche Molière de Shakspeare, s'il attribue à celui-ci la palme comme poëte, il proclame celui-là sans rival parmi tous les auteurs comiques. M. de Chateaubriand, par son *Essai sur Milton et sur la littérature anglaise*, a fourni aussi à M. W. H. Prescott un texte de discussion intéressante. S'il défend contre lui quelques illustres contemporains tels que Walter Scott, c'est avec toute la déférence qu'on doit à un critique tel que l'auteur du *Génie du christianisme*. Walter Scott lui-même a inspiré à M. W. H. Prescott une dissertation de plus de soixante pages, dans laquelle il juge ce fécond génie comme homme et comme écrivain.

M. W. H. Prescott, qui était en France il y a vingt, ans, a sans doute voyagé aussi en Espagne et en Italie. Sa biographie de Cervantes est d'un homme à qui la littérature espagnole est aussi familière que la littérature anglaise ; un article sur la poésie italienne prouve qu'il possède non-seulement les poëtes tels que Dante, l'Arioste et le Tasse, mais encore les dramaturges, les *novellieri* et les gracieux parodistes de l'école de Pulci et de Berni. En lisant ces diverses miscellanées biographiques et critiques, nous ne saurions souscrire en France à tous les jugements littéraires portés par un Anglo-Américain ; nous ne saurions admettre, par exemple, qu'une naïveté originale comme celle de Goldsmith soit si exclusivement anglaise qu'il serait impossible de concevoir un Goldsmith français. A ne considérer que le caractère de l'homme, la naïveté de La Fontaine est bien aussi *naturelle* (et plus

honnête aussi dans ses rapports sociaux) que celle de cet esprit à la fois si personnel et si insouciant, qui par parenthèse était Irlandais et non Anglais; mais, comme talent, c'est justement La Fontaine qui est le plus naïf et le moins artificiel des deux. Nous ne consentirons pas davantage à reconnaître que les Anglais seuls excellent comme moralistes ou peintres moraux. Nous avons des *moralistes*, comme les Anglais ont des *essayistes*; nous avons eu même des *essayistes* avant eux, le vieux Ben Jonson proclamant quelque part notre Montaigne le premier de tous (1). D'ailleurs la peinture morale de l'homme est-elle l'attribut d'un seul genre de littérature? N'avons-nous pas de ces peintres philosophes parmi nos auteurs dramatiques et nos romanciers, comme parmi nos moralistes proprement dits?

Au reste, ces assertions et quelques autres plus ou moins contestables peuvent être tour à tour justes ou inexactes, les unes au point de vue français, les autres au point de de vue anglais ou américain. Il serait le plus souvent oiseux de les discuter, si elles ne servaient à révéler jusque dans ses nuances les plus délicates la nationalité littéraire de chaque peuple. A vrai dire, nous serions peut-être fâchés de rencontrer chez un critique étranger une manière de voir en tous points conforme à celle de nos critiques. Nous sommes fiers, pour notre littérature, que M. Prescott ait un si grand nombre de sympathies; mais il ne nous déplaît pas de reconnaître encore, à travers ce goût si rapproché du nôtre et généralement si impartial,

(1) « Such are all the *essayists*, even their master, Montaigne. » (Ben Jonson, *Discoveries*)

un auteur qui reste franchement, comme nous, citoyen de son pays natal. On devient rarement cosmopolite sans perdre quelques-uns de ces prétendus préjugés qui quelquefois, j'en demande pardon à la haute philosophie, me semblent assez heureusement tenir lieu de certaines vetus si difficiles à pratiquer pour notre faible humanité.

Paris, janvier 1846.

AMÉDÉE PICHOT.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

La conquête du Mexique ayant occupé la plume de Solis et celle de Robertson, deux des plus habiles historiens de leurs nations respectives, il semblerait qu'il ne reste que peu de chose à glaner sur ce terrain. Mais le récit de Robertson, épisode d'un ouvrage plus étendu, est nécessairement un abrégé ; ni l'auteur anglais ni l'auteur castillan ne possédaient, pour retracer cet événement, les matériaux rassemblés depuis par les savants espagnols. Le premier qui ait ouvert la voie est Don Juan-Baptista Muñoz, le célèbre historiographe des Indes. Un édit royal lui accorda le libre accès des archives nationales et de toutes les bibliothèques publiques, particulières ou monastiques, du royaume et des colonies. Par malheur il ne vécut pas assez pour recueillir lui-même le fruit de ses longues recherches. La vaste collection de ses manuscrits, déposée après sa mort dans les archives de l'Académie royale d'histoire à Madrid, s'accrut plus tard des manuscrits de don Vargas Ponce, président de l'Académie, qui furent tirés, comme ceux de Muñoz, de différents lieux, mais principalement des archives des Indes à Séville.

Lorsqu'en 1838 je sollicitai de l'Académie la permission de copier la partie de cette précieuse collection qui

se rattache au Mexique et au Pérou, ma demande fut fort bien accueillie, et un savant allemand distingué, membre de l'Académie, fut désigné pour surveiller la collation et la transcription des manuscrits. Je dois ajouter que je n'avais alors aucun droit à la courtoisie de ce corps respectable, dont je n'ai été que plus tard nommé membre associé. Cette conduite prouve le progrès de l'esprit libéral dans la Péninsule depuis l'époque où le docteur Robertson se voyait refuser l'entrée des plus importants dépôts publics. Toutefois, je dois surtout attribuer la faveur qui accueillit ma demande aux bons offices du vénérable président de l'Académie, don Martin Fernandez de Navarrete, savant qui par son caractère personnel jouit d'une si haute considération dans son pays et, par ses travaux littéraires, à l'étranger. Je ne suis pas moins redevable à cet homme éminent, pour avoir bien voulu mettre à ma disposition ses propres manuscrits, travaux accumulés d'une vie entière, et base de ses précieuses publications, qui ont jeté à diverses reprises un jour nouveau sur l'histoire des colonies espagnoles.

C'est dans ces trois magnifiques collections, résultat d'un demi-siècle d'actives recherches, que j'ai trouvé une masse de documents inédits, relatifs à la conquête et à l'occupation du Mexique et du Pérou. Ces documents ne comprennent pas moins de huit mille pages in-folio; ils se composent d'instructions données par la cour, de journaux militaires ou particuliers, de la correspondance des grands acteurs de ce drame, d'actes judiciaires, de chroniques contemporaines, et d'autres pièces provenant

des principaux points du vaste empire colonial de l'Espagne et des archives publiques de la Péninsule.

J'ai encore augmenté ma collection en recueillant, à Mexico même, des matériaux échappés à mes illustres prédécesseurs dans ces recherches. J'en suis redevable à la bienveillance du comte Cortina, et plus encore à celle de don Lucas Alaman, ministre des affaires étrangères au Mexique; mais, par-dessus tout, à mon excellent ami don Angel Calderon de la Barca, dernier ministre plénipotentiaire de la cour de Madrid dans ce pays. Les grandes et belles qualités de ce diplomate, plus encore que sa position, lui ont assuré la confiance publique et ouvert tous les lieux de quelque intérêt et de quelque importance à Mexico.

J'ai encore à remercier de leurs bons offices le comte Camaldoli, de Naples; le duc de Serradifalco, seigneur sicilien, dont le rang reçoit un nouveau lustre de la science, et le duc de Montelcone, le représentant actuel de Cortés, qui a mis complaisamment à ma disposition les archives de sa famille. A ces noms je dois ajouter celui de sir Thomas Phillips, baronnet, dont la précieuse collection de manuscrits surpasse probablement en étendue celle d'aucun particulier en Angleterre et peut-être en Europe; le nom de M. Ternaux-Compans, propriétaire de l'importante collection littéraire de don Antonio Uguina, comprenant les manuscrits de Muñoz, dont il communique les fruits au monde littéraire par ses excellentes traductions; et enfin le nom de mon ami et compatriote Arthur Middleton, Esq., ancien chargé

des affaires des États-Unis à la cour de Madrid, qui m'a prêté si utilement son aide dans la poursuite de mes recherches.

Outre tous ces documents originaux, tirés des sources que je viens d'indiquer, j'ai eu soin de me pourvoir de tous les ouvrages imprimés relatifs à mon sujet, y compris les magnifiques publications faites en France et en Angleterre sur les antiquités du Mexique, qui, par leurs dimensions colossales et leur prix élevé, semblent plutôt destinées aux bibliothèques publiques qu'aux bibliothèques particulières.

Après avoir ainsi fait connaître la nature et la source de mes matériaux, il me reste un petit nombre d'observations à ajouter sur le plan général et la composition de cet ouvrage.

Parmi les remarquables exploits des Espagnols au seizième siècle, il n'en est aucun qui frappe l'imagination comme la conquête du Mexique. Le renversement d'un grand empire par une poignée d'aventuriers, avec toutes ses circonstances, étranges et pittoresques, a plutôt l'air d'un roman que d'une histoire positive, et il est difficile d'appliquer à un pareil récit les règles sévères de la critique historique. Mais, malgré les séductions du sujet, je me suis consciencieusement efforcé de distinguer les faits des fictions, et de fonder mon histoire sur la plus large base possible de témoignages contemporains. J'ai toujours saisi l'occasion de corroborer mon récit par d'amples citations, le plus souvent dans le texte original; car peu de mes autorités sont d'un

accès facile au lecteur. Je me suis scrupuleusement conformé dans ces extraits à l'ancienne orthographe toute tombée en désuétude, toute barbare qu'elle est, plutôt que d'altérer en rien les documents primitifs.

Bien que le sujet de mon ouvrage ne soit, à proprement parler, que la conquête du Mexique, j'ai cru devoir la faire précéder d'un tableau de la civilisation des anciens Mexicains, afin de faire connaître au lecteur le caractère de cette race extraordinaire et de le mettre en état de comprendre les difficultés que les Espagnols durent rencontrer pour l'asservir. Cette introduction et l'essai de l'appendice, qui, à proprement parler, appartient à l'introduction, ne forment ensemble qu'un demi-volume, mais qui m'a coûté autant de peine et presque autant de temps que le reste de l'histoire. Si je suis parvenu à donner une juste idée de la véritable civilisation à laquelle étaient parvenus les Mexicains, mon travail ne sera pas perdu.

L'histoire de la conquête se termine par la chute de la capitale; mais j'ai préféré continuer mon récit jusqu'à la mort de Cortés, comptant sur l'intérêt que le développement de son caractère dans cette grande entreprise pouvait avoir excité dans l'esprit du lecteur. Je n'ignore pas le risque que je cours en adoptant cette marche : l'esprit tout préoccupé d'une grande idée, celle de la prise de la capitale, trouvera peut-être superflue la prolongation de l'histoire au delà de ce dénoûment; peut-être lui sera-t-il difficile, après le dramatique spectacle d'une grande catastrophe nationale, de s'intéresser aux aventu-

res d'un seul individu. Solis a pris le parti plus politique de terminer son récit à la chute de Mexico ; il laisse ainsi ses lecteurs sous l'impression de ce mémorable événement, dont rien ne vient distraire. En prolongeant le récit, l'historien s'expose à commettre la faute tant reprochée par les critiques français à quelques-uns de leurs plus célèbres drames, où l'auteur, par un dénoûment prématuré, nuit à l'intérêt de sa pièce. Cette faute est aussi inhérente à l'histoire de Colomb, où de petites aventures au milieu d'un groupe d'îles achèvent une vie commencée par la magnifique découverte du nouveau Monde. Pour tout dire en un mot, la difficulté ne pouvait être complétement surmontée que par le génie d'Irving et le charme magique de son style. Malgré ces objections, je me suis décidé à continuer le récit, en partie par déférence pour l'opinion de plusieurs savants espagnols, qui croyaient que la biographie de Cortés n'avait jamais été complétement retracée, et en partie parce que je disposais d'une si grande masse de matériaux pour cette biographie. Je ne puis regretter ma décision. Quel que soit le lustre réfléchi sur Cortés par la conquête comme exploit militaire, elle ne donne qu'une imparfaite idée de son esprit éclairé, de son génie si vaste et si souple.

Le plan de cette histoire pourra enfin paraître défectueux à la critique. En effet, l'introduction, qui traite des antiquités et des origines d'un peuple, ressemble un peu à une dissertation philosophique, tandis que la conclusion est une biographie dans le sens le plus rigoureux

du mot. D'un autre côté, ces deux parties ne concordent guère avec le corps de l'ouvrage, c'est-à-dire avec sa portion vraiment historique. Mais on trouvera, j'ose l'espérer, que ce genre d'objection a plus de force dans la théorie que dans la pratique; si le plan est bien conduit, les vues générales de l'introduction prépareront le lecteur aux particularités de la conquête, et les grands événements publics, racontés dans cette seconde partie, amèneront sans trop de violence l'histoire personnelle du héros qui en a été l'âme. Je me flatte d'ailleurs que l'*unité d'intérêt*, la seule unité importante pour les critiques modernes, sera conservée.

La distance qui nous sépare de l'époque de mon récit semble mettre l'historien à l'abri des préjugés et de la partialité. Néanmoins, les lecteurs anglais et américains, dont la règle morale est si différente de celle du seizième siècle, m'accuseront peut-être de trop d'indulgence pour les erreurs des conquérants, tandis qu'un Espagnol, habitué aux panégyriques sans restriction de Solis, trouvera sans doute que je les ai traités trop durement. Tout ce que je puis répondre, c'est que si, d'un côté, je n'ai pas hésité à raconter sans réticence tous les excès des conquérants, de l'autre je leur ai accordé le bénéfice de toutes les réflexions que suggèrent en leur faveur les circonstances et l'époque où ils vivaient. J'ai fait tous mes efforts non-seulement pour offrir un tableau vrai en lui-même, mais pour le placer sous le jour le plus convenable et au point de vue le plus avantageux. Au risque de me répéter quelquefois, j'ai voulu bien pénétrer

le lecteur de l'esprit du temps et le rendre en un mot, si je puis m'exprimer ainsi, contemporain du seizième siècle. C'est à lui de décider si j'ai réussi et dans quelle mesure. Je suis fondé à réclamer, avant de conclure, l'indulgence du lecteur au moins sur un point. L'état de ma vue m'a obligé de me servir d'un pupitre imaginé pour les aveugles, qui ne permet pas à la personne qui écrit de voir son propre manuscrit. Je n'ai pu corriger ni même lire le mien. Mon écriture, par suite de cet inconvénient, a été trop souvent négligée, obscure. Malgré l'extrême attention de mon secrétaire, des erreurs ont pu se glisser dans la transcription, et la phraséologie barbare de mes autorités mexicaines a dû encore les augmenter. Je ne puis me flatter qu'aucune de ces erreurs n'ait échappé à l'œil vigilant de l'habile critique à qui j'ai soumis les épreuves.

Dans la préface de l'*Histoire de Ferdinand et Isabelle*, je regrettais que deux des parties les plus attrayantes de ce sujet eussent fixé l'attention du plus populaire des auteurs américains, Washington Irving, tandis que je m'en occupais moi-même. Par un singulier hasard, l'inverse a eu lieu en quelque sorte, pendant la composition de cette histoire, et j'ai pris, sans le savoir, possession d'un terrain que mon célèbre compatriote se proposait d'occuper. Quand j'ai connu cette circonstance, j'avais déjà fait ma riche collection de matériaux ; mais si Washington Irving avait persévéré dans son dessein, je n'aurais pas hésité à renoncer au mien, sinon par courtoisie, du moins par politique. Tout armé que j'étais des armes d'Achille, je n'avais aucun espoir de succès dans une lutte contre

Achille lui-même. Dès que cet écrivain éminent fut informé de mes préparatifs, avec ce noble esprit qui ne surprendra aucune des personnes qui ont le plaisir de le connaître, il m'annonça son intention de m'abandonner le sujet. En rendant, par cet aveu, une justice bien due à M. Irving, je n'ignore pas le tort que je me fais à moi-même par l'inutile regret que je cause à mes lecteurs.

Je ne puis terminer cette préface, déjà trop longue, sans adresser un mot de remercîment à mon vieil ami Georges Ticknor, Esq., pour la patience avec laquelle il a revu mon manuscrit, travail fait avec amour, et dont toute la valeur ne peut être appréciée que par ceux qui connaissent son érudition rare et l'excellence de son goût critique. Si j'ai réservé son nom pour le dernier de la liste des personnes qui m'ont prêté leur bienveillant appui, ce n'est assurément pas que j'évalue moins haut ses services.

WILLIAM H. PRESCOTT.

Boston, 1er octobre 1843.



Digitized by Google

SOMMAIRES DES CHAPITRES.

INTRODUCTION.

TABLEAU DE LA CIVILISATION AZTÉQUE.

CHAPITRE PREMIER.

ANCIEN MEXIQUE. — CLIMAT ET PRODUITS. — RACES PRIMITIVES. — EMPIRE AZTÉQUE.

Étendue du territoire aztéque. — Région chaude (*Tierra caliente*). — Paysages volcaniques. — Cordillère des Andes. — Le plateau du temps des Aztéques. — Vallée de Mexico. — Les Toltéques. — Leur mystérieuse disparition. — Races du nord-ouest. — Leurs hostilités. — Fondation de Mexico. — Guerres intestines. — Ligue des tribus de même origine. — Progrès rapides de Mexico. — Prospérité de l'empire. — Appréciation critique de l'histoire de Veytia.

CHAPITRE II.

SUCCESSION A LA COURONNE. — NOBLESSE AZTÉQUE. — SYSTÈME JUDICIAIRE. — LÉGISLATION ET REVENUS. — INSTITUTIONS MILITAIRES.

Élection du souverain. — Son couronnement. — Nobles aztéques. — Leur luxe barbare. — Tenure des propriétés. — Système judiciaire. — Indépendance des juges. — Mode de procédure. — Tribunal supérieur. — Peintures hiéroglyphiques. — Rites du mariage. — L'esclavage au Mexique. — Revenus royaux. — Impôts accablants. — Courriers publics. — Enthousiasme militaire. — Ambassadeurs aztéques. — Ordre de chevalerie. — Brillantes armures. — Étendards nationaux. — Code militaire. — Hôpitaux pour les blessés. — Influence de la conquête sur une nation. — Appréciation critique de l'histoire de Torquemada. — L'abbé Clavigero.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

MYTHOLOGIE MEXICAINE. — ORDRE SACERDOTAL. — TEMPLES. — SACRIFICES HUMAINS.

Système de mythologie. — Mythologie des Aztèques. — Idées d'un Dieu. — Dieu de la guerre, avide de sang. — Dieu de l'air. — Légendes mystiques. — Division du temps. — Vie future. — Cérémonies des funérailles. — Rites du baptême. — Ordres monastiques. — Jeûnes et flagellations. — La confession chez les Aztèques. — Éducation de la jeunesse. — Revenu des prêtres. — Temples mexicains. — Fêtes religieuses. — Sacrifices humains. — Lugubre destinée des prisonniers. — Cérémonies des sacrifices. — Tortures de la victime. — Sacrifice des enfants. — Banquets de cannibales. — Nombre des victimes. — Édifices remplis de crânes. — Cannibalisme des Aztèques. — Appréciation de l'histoire de Sahagun.

CHAPITRE IV.

HIÉROGLYPHES MEXICAINS. — MANUSCRITS. — ARITHMÉTIQUE. — CHRONOLOGIE. — ASTRONOMIE.

Aurore de la science. — Écriture peinte. — Hiéroglyphes aztèques. — Manuscrits mexicains. — Symboles emblématiques. — Signes phonétiques. — Matériaux des manuscrits aztèques. — Leur forme. — Destruction de la plupart. — Manuscrits existants. — Difficulté qu'on trouve à les déchiffrer. — Ménestrels aztèques. — Représentations théâtrales. — Système de numération. — Chronologie. -- Ère aztèque. — Calendrier des prêtres. — Science astrologique. — L'astrologie chez les Aztèques. — Leur astronomie. — Leurs progrès merveilleux dans cette science. — Fête remarquable. — Carnaval aztèque. — Publications de lord Kinsborough. — Notice critique sur Gama.

CHAPITRE V.

AGRICULTURE AZTÈQUE. — ARTS MÉCANIQUES. — MARCHANDS. — MOEURS DOMESTIQUES.

Génie mécanique. — Agriculture. — Agronomie mexicaine. — Produits végétaux. — Trésors minéralogiques. — Habileté des joailliers aztèques. — Sculpture. — Grand calendrier de pierre. — Peintures aztèques. — Magnifiques ouvrages en plumes. — Foires de Mexico. — Monnaie. — Commerce. — Marchands aztèques. — Trafiquants militaires. — Vie domestique. — Tendresse pour les enfants. — Polygamie. — Condition des femmes. — Distractions sociales. — Usage du tabac. — Art culinaire. —

Boissons agréables. — Danses. — Ivrognerie. — Appréciation critique de l'ouvrage de Boturini.

CHAPITRE VI.

TEZCUCANS. — LEUR AGE D'OR. — PRINCES ACCOMPLIS. — DÉCLIN DE LEUR MONARCHIE.

Les Acolhues ou les Tezcucans. — Le prince Nezahualcoyotl. — Sa persécution. — Ses périls. — Sa vie errante. — Fidelité de ses sujets. — Il triomphe de ses ennemis. — Ligue remarquable. — Amnistie générale. — Code tezcucan. — Branches diverses du gouvernement. — Conseil de musique. — Les fonctions de censeur. — Goût littéraire — Bardes tezcucans. — Richesses de Nezahualcoyotl. — Son palais magnifique. — Ses jardins et ses villas. — Homélies des prêtres. — Bains de Nezahualcoyotl. — Résidence pleine de luxe. — Ses ruines. — Amours du roi. — Son mariage. — Lois forestières. — Aventures et excursions secrètes du roi. — Sa munificence. — Sa religion. — Il élève un temple au *Dieu inconnu*. — Sa retraite philosophique. — Ses élégies. — Ses derniers moments. — Son caractère. — Nezahualpilli lui succède. — La dame de Tula. — Le roi fait exécuter son fils. — Mœurs efféminées du roi. — Ses infortunes. — Mort de Nezahualpilli. — Civilisation tezcucane. — Notice critique sur les écrits d'Ixtlilxochitl.

LIVRE PREMIER.

DÉCOUVERTE DU MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ESPAGNE SOUS CHARLES V. — PROGRÈS DES DÉCOUVERTES. — POLITIQUE COLONIALE. — CONQUÊTE DE CUBA. — EXPÉDITION DANS LE YUCATAN.

État de l'Espagne. — Agrandissement de l'Empire. — Le cardinal Ximenès. — Arrivée de Charles V. — Essaim de Flamands. — Opposition des Cortés. — Administration coloniale. — Esprit chevaleresque. — Progrès des découvertes. — Progrès de la colonisation. — Système des *repartimientos*. — Politique coloniale. — Découverte de Cuba. — Sa conquête par Ve-

lasquez. — Expédition de Cordova dans le Yucatan. — Sa réception par les indigènes. — Expédition de Grijalva. — Civilisation dans le Yucatan — Trafic avec les indigènes. — Retour de Grijalva à Cuba. — Froide réception qui lui est faite. — Plans ambitieux du gouverneur. — Préparatifs pour une expédition.

CHAPITRE II.

FERNAND CORTÉS. — SES DÉBUTS DANS LA VIE. — IL VISITE LE NOUVEAU MONDE. — SA RÉSIDENCE A CUBA. — DIFFICULTÉS AVEC VELASQUEZ. — LE COMMANDEMENT DE L'ARMADA EST CONFIÉ A CORTÉS.

Fernand Cortés. — Son éducation. — Choix d'une profession. — Départ pour l'Amérique. — Arrivée à Saint-Domingue. — Son genre de vie. — Il prend du service sous Velasquez. — Ses habitudes galantes. — Il est mécontent de Velasquez. — Son emprisonnement. — Il s'évade et se réfugie dans un sanctuaire. — On le met de nouveau aux fers. — Il s'échappe après un grand péril. — Son mariage. — Il se réconcilie avec le gouverneur. — Il se retire sur sa plantation. — On lui confie le commandement de l'Armada. — Préparatifs de voyage. — Instructions données à Cortés.

CHAPITRE III.

JALOUSIE DE VELASQUEZ. — CORTÉS S'EMBARQUE. — ÉQUIPEMENT DE LA FLOTTE — PORTRAIT DE CORTÉS. — RENDEZ-VOUS A LA HAVANE. — FORCE DE L'ARMEMENT.

Jalousie de Velasquez. — Intrigues contre Cortés. — Son débarquement clandestin. — Il arrive à Macaca. — Il est rejoint par des volontaires. — Approvisionnements de bouche et munitions. — Velasquez envoie l'ordre d'arrêter Cortés. — Il arbore son étendard à la Havane. — Portrait de Cortés. — Son caractère. — Force de l'armement. — Harangue chaleureuse à ses troupes. — La flotte lève l'ancre. — Remarques sur le manuscrit d'Estrella.

CHAPITRE IV.

VOYAGE A COZUMEL. — CONVERSION DES INDIGÈNES. — JERONIMO DE AGUILAR. — L'ARMÉE ARRIVE A TABASCO. — GRANDE BATAILLE LIVRÉE AUX INDIENS. — INTRODUCTION DU CHRISTIANISME.

Désastreux voyage à Cozumel. — Politique humaine de Cortés. — Croix trouvée dans l'île. — Zèle religieux des Espagnols. — Essais de conversion. — Renversement des idoles. — Jeronimo de Aguilar. — Ses aventures. — Il sert d'interprète. — La flotte arrive à Tabasco. — Réception hostile. — Audacieux défi des indigènes. — Lutte acharnée. — Effet des armes à feu.

— Cortés prend Tabasco. — Embûches des Indiens. — Le pays se soulève. — Apprêts pour la bataille. — Marche sur l'ennemi. — La bataille avec les Indiens s'engage. — Issue douteuse de la lutte. — Terreur des indigènes à la vue du cheval de guerre. — Victoire des Espagnols. — Nombre des morts — Traité avec les indigènes. — Leur conversion. — Communion catholique. — Les Espagnols s'embarquent pour le Mexique.

CHAPITRE V.

VOYAGE LE LONG DE LA CÔTE. — DONA MARINA. — LES ESPAGNOLS DÉBARQUENT AU MEXIQUE. — ENTREVUE AVEC LES AZTÈQUES.

Voyage le long de la côte. — Les indigènes se rendent à bord des vaisseaux. — Doña Marina. — Son histoire. — Sa beauté et son caractère. — Premières nouvelles de Montézuma. — Les Espagnols débarquent au Mexique. — Première entrevue avec les Aztèques. — Leurs magnifiques présents. — Cupidité des Espagnols. — Cortés fait manœuvrer sa cavalerie devant les ambassadeurs. — Peintures aztèques.

CHAPITRE VI.

DÉTAILS SUR MONTÉZUMA. — SITUATION DE SON EMPIRE. — ÉTRANGES PRONOSTICS. — AMBASSADE ET PRÉSENTS. — CAMP DES ESPAGNOLS.

Montézuma alors sur le trône. — Discours de ce prince à son avénement. — Guerres de Montézuma. — Sa politique intérieure. — Oppression de ses sujets. — Ennemis de son empire. — Superstition de Montézuma. — Prophétie mystérieuse. — Augures effrayants. — Effroi de l'empereur. — Ambassade et présents aux Espagnols. — Manière de vivre des Espagnols dans leur camp. — Riches présents de Montézuma. — Grandes roues d'or. — Message de Montézuma. — Effets du trésor sur les Espagnols. — Retour des envoyés aztèques. — Défense de Montézuma. — Prédication du père Olmedo. — Désertion des indigènes.

CHAPITRE VII.

TROUBLES DANS LE CAMP. — PLAN D'UNE COLONIE. — CONDUITE DE CORTÉS. — MARCHE SUR CEMPOALLA. — RAPPORTS AVEC LES INDIGÈNES. — FONDATION DE VERA-CRUZ.

Mécontentement des soldats. — Envoyés des Totonaques. — Dissensions dans l'empire aztèque. — Agitation dans l'intérieur du camp. — Cortés feint de vouloir retourner à Cuba. — Remontrances de l'armée. — Cortés cède. — Fondation de Villa-Rica. — Cortés résigne le commandement et en est revêtu de nouveau. — Divisions dans le camp. — Réconciliation générale. — Marche sur Cempoalla. — Scènes pittoresques. — Restes des victimes.

— Paradis terrestre. — Amour des indigènes pour les fleurs. — Édifices splendides. — Réception hospitalière à Cempoalla. — Conférence avec le cacique. — Offres d'alliance. — Les Espagnols en marche. — Arrivée des nobles aztèques. — Politique habile de Cortés. — Les indigènes reconnaissent la suzeraineté de l'Espagne. — Construction de Villa-Rica. — Infatuation des Indiens.

CHAPITRE VIII.

NOUVELLE AMBASSADE AZTÈQUE. — DESTRUCTION DES IDOLES. — DÉPÊCHES ENVOYÉES EN ESPAGNE. — CONSPIRATION DANS LE CAMP. — CORTÉS FAIT DÉTRUIRE SA FLOTTE.

Ambassade de Montézuma. — Ses résultats. — Sévère discipline de l'armée. Reconnaissance du cacique de Cempoalla. — Essai de conversion. — Sensation parmi les indigènes. — Les idoles sont brûlées. — Consécration du sanctuaire. — Nouvelle de Cuba. — Présents envoyés à Charles-Quint. — — Première lettre de Cortés. — Dépêches envoyées en Espagne. — Agents chargés de cette mission. — Départ du vaisseau. — Il touche à Cuba. — Fureur de Velasquez. — Le vaisseau arrive en Espagne. — Conspiration dans le camp. — Destruction de la flotte. — Discours de Cortés. — Enthousiasme de l'armée. — Notice sur Las Casas. — Sa vie et son caractère. — Appréciation critique de ses ouvrages.

LIVRE DEUXIÈME.

MARCHE SUR MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉPARATIFS A CEMPOALLA. — LES ESPAGNOLS GRAVISSENT LE PLATEAU. — SITES PITTORESQUES. — RAPPORTS AVEC LES INDIGÈNES. — AMBASSADE A TLASCALA.

Escadre en vue de la côte. — Stratagème de Cortés. — Arrangements à Villa-Rica. — Les Espagnols commencent leur marche. — Ils gravissent les Cordillères. — Immense amas de crânes humains. — Rapports avec les indigènes. — Puissance de Montézuma. — Modération du père Olmedo. —

Habitations indiennes. — Cortés décide la route qu'il doit suivre. — Ambassade à Tlascala. — Fortifications remarquables. — Arrivée à Tlascala.

CHAPITRE II.

RÉPUBLIQUE DE TLASCALA. — SES INSTITUTIONS. — SON HISTOIRE. — DISCUSSION DANS LE SÉNAT. — COMBATS ACHARNÉS.

Les Tlascalans. — Leurs migrations. — Leur gouvernement. — Jeux publics. — Ordre de chevalerie. — Ressources intérieures. — Civilisation du pays. — Luttes contre les Aztèques. — Moyens de défense. — Souffrances des Tlascalans. — Fermeté de leur caractère. — Débats dans le sénat. — Approche des Espagnols. — Attaque désespérée. — Retraite des Indiens. — Bivouac des Espagnols. — L'armée se remet en marche. — Immense armée de barbares. — Lutte sanglante dans le défilé. — L'ennemi lâche pied. — Les Espagnols forcent le passage. — Cessation des hostilités. — Résultats de la lutte. — Les troupes campent pendant la nuit.

CHAPITRE III.

VICTOIRE DÉCISIVE. — CONSEIL DES INDIENS. — ATTAQUE NOCTURNE. — NÉGOCIATIONS AVEC L'ENNEMI. — LE HÉROS TLASCALAN.

Message à Tlascala. — Expédition. — Hardi défi des Tlascalans. — Préparatifs pour la bataille. — Aspect des Tlascalans. — Brillant costume de leurs guerriers. — Leurs armes. — Lutte acharnée. — La mêlée augmente. — Divisions parmi l'ennemi. — Victoire décisive. — Triomphe de la tactique sur le nombre. — Effroi que cause la cavalerie. — Conseil des Indiens. — Attaque nocturne. — Victoire des Espagnols. — Ambassade à Tlascala. — Paix avec l'ennemi. — Patriotisme du jeune chef.

CHAPITRE IV.

MÉCONTENTEMENTS DANS L'ARMÉE. — ESPIONS TLASCALANS. — PAIX AVEC LA RÉPUBLIQUE. — AMBASSADE DE MONTÉZUMA.

Les Espagnols explorent le pays. — Succès de l'excursion. — Mécontentements dans le camp. — Représentations des mécontents. — Réponse de Cortés. — Difficultés de l'entreprise. — Mutilation des espions. — Entrevue avec le chef tlascalan. — Paix avec la république. — Ambassade de Montézuma. — Il refuse de recevoir les Espagnols. — Ils avancent vers Tlascala.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LES ESPAGNOLS ENTRENT A TLASCALA. — DESCRIPTION DE LA CAPITALE. — ESSAI DE CONVERSION. — AMBASSADE AZTÈQUE. — LES ESPAGNOLS SONT INVITÉS A SE RENDRE A CHOLULA.

Les Espagnols entrent à Tlascala. — Réjouissances à leur arrivée. — Description de Tlascala — Ses maisons et ses rues. — Ses foires et sa police. — Division de la ville. — Scènes sauvages des alentours. — Caractère des Tlascalans. — Vigilance de Cortés. — Essai de conversion. — Résistance des indigènes. — Zèle de Cortés. — Prudence du père Olmedo. — Son caractère. — La messe est célébrée à Tlascala. — Vierges indiennes. — Ambassade aztèque. — Puissance de Montézuma. — Ambassade d'Ixtlilxochitl. — Députés de Cholula. — Cortés est invité à s'y rendre. — Il se prépare à quitter Tlascala.

CHAPITRE VI.

CHOLULA. — GRAND TEMPLE. — MARCHE SUR CHOLULA. — RÉCEPTION DES ESPAGNOLS. — COMPLOT DÉCOUVERT.

Cholula. — Son histoire. — Traditions religieuses — Son ancienne pyramide. — Temple de Quetzalcoatl. — Cité sainte. — Paysage magnifique. — Les Espagnols quittent Tlascala. — Volontaires indiens. — L'armée entre à Cholula. — Brillante réception. — Envoyés de Montézuma. — Soupçons de trahison. — Fidélité de Marina. — Situation alarmante de Cortés. — Intrigues avec les prêtres. — Entrevue avec les caciques. — Veille de nuit.

CHAPITRE VII.

AFFREUX MASSACRE. — LA TRANQUILLITÉ RÉTABLIE. — RÉFLEXIONS SUR LE MASSACRE. — ENVOYÉS DE MONTÉZUMA.

Préparatifs pour une attaque secrète. — Les naturels se rassemblent sur la place. — Le signal est donné. — Affreux massacre. — Attaque des Tlascalans. — Attaque de la pyramide. — Partage des dépouilles. — L'ordre rétabli. — Réflexions sur le massacre. — Droit de conquête. — Esprit des missionnaires. — Politique de Cortés. — Dangers de sa situation. — On peut l'accuser de cruauté. — Terreur des « dieux blancs ». — La croix érigée à Cholula. — Victimes délivrées des cages. — Temple chrétien élevé sur la pyramide. — Ambassade de Montézuma. — Départ des Cempoallans.

CHAPITRE VIII.

ON SE REMET EN MARCHE. — ASCENSION DU GRAND VOLCAN. — VALLÉE DE MEXICO. — IMPRESSION PRODUITE SUR LES ESPAGNOLS. — CONDUITE DE MONTÉZUMA. — ON DESCEND DANS LA VALLÉE.

Les Espagnols quittent Cholula. — Symptômes de trahison. — L'armée arrive aux montagnes. — Traditions indiennes. — Le grand volcan. — Les Espagnols en gravissent les flancs. — Périls de l'entreprise. — Ascension subséquente. — Descente dans le cratère. — Tourmente. — Première vue de la vallée. — Sa magnificence. — Impression produite sur les Espagnols. — Impopularité de Montézuma. — Ambassade de l'empereur. — Ses sombres appréhensions. — Silence des oracles. — Les Espagnols se portent en avant. — Mort des espions. — Arrivée du seigneur de Tezcuco. — Jardins flottants. — Foule assemblée sur les routes. — L'armée arrive à Istapalapan. — Ses fameux jardins. — Vue de Mexico.

CHAPITRE IX.

ENVIRONS DE MEXICO. — ENTREVUE AVEC MONTÉZUMA. — ENTRÉE DANS LA CAPITALE. — ACCUEIL HOSPITALIER. — VISITE A L'EMPEREUR.

On se prépare à entrer dans la capitale. — L'armée arrive sur la grande chaussée. — Beauté des environs. — Brillant cortége de chefs. — Suite de Montézuma. — Costume de l'empereur. — Sa personne. — Accueil qu'il fait à Cortés. — Les Espagnols entrent dans la capitale. — Sentiments des Aztèques. — Réception hospitalière. — Quartiers des Espagnols. — Précautions du général. — Visite de l'empereur. — Ses riches présents. — Terreurs superstitieuses. — Palais Impérial. — Description de l'intérieur. — Cortés rend visite à Montézuma. — Il essaye de convertir le monarque. — Il échoue complétement. — Ses vues religieuses — Éloquence de Montézuma. — Noblesse de sa conduite. — Réflexions de Cortés. — Notice sur Herrera. — Sur Toribio. — Sur Pierre Martyr.

LIVRE TROISIÈME.

SÉJOUR A MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

LAC DE TEZCUCO. — DESCRIPTION DE LA CAPITALE. — PALAIS ET MUSÉES. — MAISON ROYALE. — MANIÈRE DE VIVRE DE MONTÉZUMA.

Lac de Tezcuco. — Iles flottantes. — Les anciennes digues. — Maisons de l'ancien Mexico. — Ses rues. — Sa population. — Ses aqueducs et ses fontaines. — Palais de l'empereur. — Édifices contigus. — Volière. — Ménagerie. — Collection de nains. — Jardins. — Mont royal de Chapoltepec. — Femmes de Montézuma. — Ses repas. — Cérémonies de la cour. — Administration du palais. — Civilisation orientale. — Réserve de Montézuma. — Symptômes de décadence.

CHAPITRE II.

MARCHÉ DE MEXICO. — GRAND TEMPLE. — SANCTUAIRES INTÉRIEURS. — QUARTIERS DES ESPAGNOLS.

Costumes mexicains. — Grand marché de Mexico. — Quartier des orfévres. — Boutiques des armuriers. — Approvisionnements pour la capitale. — Monnaie aztéque. — Le grand temple. — Sa construction. — Ses dimensions. — Instruments du culte. — Vue du sommet du temple. — Tabernacles des idoles. — Imprudence de Cortés. — Sanctuaires intérieurs. — Monceaux de crânes. — Établissements d'éducation. — Impression produite sur les Espagnols. — Trésors cachés. — La messe célébrée à Mexico.

CHAPITRE III.

INQUIÉTUDE DE CORTÉS. — ARRESTATION DE MONTÉZUMA. — COMMENT IL EST TRAITÉ PAR LES ESPAGNOLS. — EXÉCUTION DE SES OFFICIERS. — MONTÉZUMA AUX FERS. — RÉFLEXIONS.

Inquiétude de Cortés. — Conseil de guerre. — Opinions de ses officiers. — Projet hardi de Cortés. — Prétexte plausible. — Entrevue avec Montézuma. — L'empereur accusé. — Il est arrêté par les Espagnols et emmené à leurs quartiers. — Tumulte. — Traitement de Montézuma. — Garde vigilante. —

Jugement des chefs aztèques. — Montezuma aux fers. — Les chefs sont brûlés. — On permet à l'empereur de sortir. — Il refuse. — Réflexions. — Vues des conquérants.

CHAPITRE IV.

CONDUITE DE MONTÉZUMA. — SA VIE DANS LES QUARTIERS ESPAGNOLS. — PROJETS D'INSURRECTION. — ARRESTATION DU SEIGNEUR DE TEZCUCO. — MESURES ULTÉRIEURES.

Troubles à la Vera-Cruz. — Navires construits sur le lac. — Vie de Montézuma dans les quartiers espagnols. — Sa munificence. — Il se montre sensible aux insultes. — Ses favoris. — Les Espagnols essayent de le convertir. — Brigantins sur le lac. — Chasse royale. — Le seigneur de Tezcuco. — Projet d'insurrection. — Politique de Cortés. — Le seigneur de Tezcuco mis aux fers. — Mesures ultérieures de Cortés. — Reconnaissance de la côte.

CHAPITRE V.

MONTÉZUMA JURE FIDÉLITÉ A L'ESPAGNE. — TRÉSORS ROYAUX. — LEUR PARTAGE. — CULTE CHRÉTIEN DANS LE TEOCALLI. — MÉCONTENTEMENT DES AZTÈQUES.

Montézuma assemble ses nobles. — Il jure fidélité à l'Espagne. — Son émotion. — Effet qu'elle produit sur les Espagnols. — Trésors impériaux. — Riches ornements. — Cinquième du roi. — Évaluation du trésor. — Son partage. — Murmures des soldats. — Cortés apaise l'orage. — Progrès dans l'œuvre de la conversion. — Cortés demande le teocalli. — Culte chrétien dans le sanctuaire. — Attachement national à la religion. — Mécontentement des Aztèques. — Avis de Montézuma. — Réplique de Cortés. — Inquiétude dans les quartiers espagnols.

CHAPITRE VI.

SORT DES ÉMISSAIRES DE CORTÉS. — INTRIGUES A LA COUR DE CASTILLE. — PRÉPARATIFS DE VELASQUEZ. — NARVAEZ DÉBARQUE AU MEXIQUE. — CONDUITE POLITIQUE DE CORTÉS. — IL QUITTE LA CAPITALE.

Les émissaires de Cortés arrivent en Espagne. — Leur sort. — Intrigues de cour. — L'évêque de Burgos. — L'empereur ajourne sa décision. — Velasquez médite une vengeance. — Il envoie Narvaez contre Cortés. — L'Audience intervient. — Narvaez fait voile pour le Mexique. — Il jette l'ancre devant San-Juan de Ulloa. — Bravades de Narvaez. — Sandoval se prépare à se défendre. — Accueil qu'il fait aux envoyés de Narvaez. — Cortés apprend l'arrivée de Narvaez. — Il séduit ses émissaires. — Envoie un affidé à

son camp. — Intrigue du moine. — Embarras de Cortés. — Il se dispose à partir. — Il quitte la capitale.

CHAPITRE VII.

CORTÉS DESCEND DES PLATEAUX. — IL NÉGOCIE AVEC NARVAEZ. — IL SE PRÉPARE A L'ATTAQUE. — QUARTIERS DE NARVAEZ. — ATTAQUE DE NUIT. — DÉFAITE DE NARVAEZ.

Cortés traverse la vallée. — Il reçoit des renforts à Cholula. — Il rencontre son envoyé. — Fait sa jonction avec Sandoval. — Passe ses troupes en revue. — Ambassade de Narvaez. — Sa lettre au général. — Nature de l'autorité de Cortés. — Il négocie avec Narvaez. — Les Espagnols reprennent leur marche. — Ils se préparent à l'attaque. — Cortés harangue ses soldats. — Leur enthousiasme. — Il divise ses forces. — Quartiers de Narvaez à Cempoalla. — Cortés traverse le Rio de Canoas. — Il surprend Narvaez pendant la nuit.— Tumulte dans son camp. — Narvaez blessé et fait prisonnier. — Le sanctuaire incendié. — Les troupes de Narvaez se rendent. — Cortés donne audience à ses prisonniers. — Réflexions sur cette opération.

CHAPITRE VIII.

MÉCONTENTEMENT DES TROUPES — INSURRECTION DANS LA CAPITALE. — RETOUR DE CORTÉS. — DISPOSITIONS HOSTILES DE LA POPULATION. — MASSACRE PAR ALVARADO. — SOULÈVEMENT DES AZTÈQUES.

Mécontentement des troupes de Narvaez. — Politique de Cortés. — Il divise ses forces. — Nouvelle d'une insurrection dans la capitale. — Cortés se dispose à revenir sur ses pas. — Il arrive à Tlascala. — Beauté du paysage. — Dispositions des naturels. — Nouvelles des Espagnols à Mexico. — Cortés marche sur la capitale. — Symptômes d'aliénation de la part de la population. — Les Espagnols rentrent dans la capitale. — Cause de l'insurrection. — Massacre fait par Alvarado. — Son excuse. — Ses motifs probables. — Soulèvement des Aztèques. — Ils attaquent la garnison. — Cortés réprimande son lieutenant. — Sa froideur envers Montézuma. — Il relâche le frère de Montézuma. — Celui-ci se met à la tête des Aztèques. — La ville en armes. — Notice sur Oviedo. — Sur Camargo.

LIVRE QUATRIÈME.

EXPULSION DE MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

ATTAQUE DÉSESPÉRÉE DES QUARTIERS. — FUREUR DES MEXICAINS. — SORTIE DES ESPAGNOLS. — MONTÉZUMA HARANGUE SON PEUPLE. — IL EST DANGEREUSEMENT BLESSÉ.

Quartiers des Espagnols. — Attaque désespérée. — Les assiégés font jouer leur artillerie. — Les Indiens mettent le feu aux ouvrages extérieurs. — Fureur des Mexicains. — Aspect de leurs forces. — Sortie des Espagnols. — Les Aztèques sur les azoteas. — Leurs habitations enflammées. — Les Espagnols sonnent la retraite. — Bravoure de Cortés. — Résolution des Aztèques. — Cortés invite Montézuma à intervenir. — L'empereur monte sur une tour. — Il harangue ses sujets. — Il est dangereusement blessé. — Sa douleur et son humiliation.

CHAPITRE II.

LE GRAND TEMPLE EST PRIS D'ASSAUT. — ÉNERGIE DES AZTÈQUES. — DÉTRESSE DE LA GARNISON. — COMBATS DANS LA VILLE. — MORT DE MONTÉZUMA.

Les Aztèques occupent le grand temple. — Il est attaqué par les Espagnols. — Vive résistance. — Sanglant combat sur la plate-forme. — Héroïsme de Cortés. — Les Espagnols victorieux. — Incendie du temple. — Cortés demande une conférence. — Il harangue les Aztèques. — Énergie des Aztèques. — Découragement parmi les Espagnols. — Détresse de la garnison. — Machine de guerre inventée par Cortés. — Elle est arrêtée par les canaux. — Engagement dans la ville. — Audace de Cortés. — Apparition de saint Jacques. — On essaye de convertir Montézuma. — On échoue. — Derniers moments de Montézuma. — Son caractère. — Sa postérité. — Effet de sa mort sur les Espagnols. — Enterrement de Montézuma.

CHAPITRE III.

CONSEIL DE GUERRE. — LES ESPAGNOLS ÉVACUENT LA VILLE. — LA NUIT TRISTE. — AFFREUX CARNAGE. — HALTE DE NUIT. — ÉVALUATION DES PERTES.

Conseil de guerre. — Prédictions de l'astrologue. — Leur effet sur Cortés. — Il se décide à évacuer la capitale. — Il dispose son ordre de marche. —

Les Espagnols sortent de la ville. — La nuit triste. — La capitale se réveille. — Les Espagnols attaqués sur la chaussée. — Le pont enfoncé. — Désespoir des Espagnols. — Affreux carnage. — Les Espagnols arrivent à la troisième coupure. — Les cavaliers reviennent au secours de l'arrière-garde. — Situation de l'arrière-garde. — Le saut d'Alvarado. — Triste état des débris de l'armée. — Sensations de Cortés. — Les Espagnols traversent Tacuba. — Ils s'emparent du temple. — Halte de nuit. — Réflexions du général. — Pertes des Espagnols.

CHAPITRE IV.

RETRAITE DES ESPAGNOLS. — DÉTRESSE DE L'ARMÉE. — PYRAMIDES DE TEOTIHUACAN. — BATAILLE D'OTUMBA.

Immobilité des Mexicains. — Les Espagnols continuent leur retraite. — Détresse de l'armée. — Courage héroïque des soldats. — Pyramides de Teotihuacan. — Leur destination probable. — Le chemin des morts. — Races qui ont élevé ces pyramides. — Armée indienne dans la vallée d'Otumba. — Sensation des Espagnols. — Instructions de Cortés. — Il attaque l'ennemi. — Bataille d'Otumba. — Bravoure des Espagnols. — Ils sont mis en désordre. — Effort désespéré de Cortés. — Le chef aztéque est tué. — Les barbares unis en fuite. — Riche butin pour les vainqueurs. — Réflexions sur la bataille.

CHAPITRE V.

ARRIVÉE A TLASCALA. — ACCUEIL AMICAL. — MÉCONTENTEMENT DE L'ARMÉE. — JALOUSIE DES TLASCALANS. — AMBASSADE DE MEXICO.

Les Espagnols arrivent à Tlascala. — Accueil amical. — Sentiments des Tlascalans. — Les Espagnols réparent leurs forces. — Nouveaux malheurs. — Nouvelles de Villa-Rica. — Mécontentement de l'armée. — Elle fait des remontrances. — Réponse ferme du général. — Jalousie des Tlascalans. — Cortés s'efforce de la calmer. — Événements à Mexico. — Préparatifs de défense. — Ambassade aztèque à Tlascala. — Débat orageux. — L'alliance des Mexicains est rejetée.

CHAPITRE VI.

GUERRE AVEC LES TRIBUS VOISINES. — SUCCÈS DES ESPAGNOLS. — MORT DE MAXIXCA. — ARRIVÉE DE RENFORTS. — RETOUR TRIOMPHANT A TLASCALA.

Guerre avec les tribus voisines. — Bataille avec les Tépéacans. — Ils sont marqués comme esclaves. — Renouvellement des hostilités contre les Aztèques. — Soupçons des alliés. — Cortés se met à la tête de ses forces. — Prise de Quauhquechollan. — Déroute des Mexicains. — Les Espagnols

poursuivent leurs succès. — Manière dont Cortés traite ses alliés. — Ses ressources. — Construction de brigantins. — Mort de Maxixca. — La petite vérole au Mexique. — Les soldats mécontents quittent l'armée. — Arrivée de renforts. — Continuation de bonne fortune. — Lettre de Cortés à l'empereur. — Mémoire de l'armée. — Politique de Cortés. — Retour triomphant à Tlascala. — Préparatifs pour la campagne définitive.

CHAPITRE VII.

GUATEMOZIN, EMPEREUR DES AZTÈQUES. — PRÉPARATIFS DE MARCHE. — CODE MILITAIRE. — LES ESPAGNOLS TRAVERSENT LES MONTAGNES. — ILS ENTRENT A TEZCUCO. — LE PRINCE IXTLILXOCHITL.

Le monarque aztèque meurt. — Les électeurs assemblés. — Prière du grand-prêtre. — Guatemozin élu empereur. — Il se dispose à la guerre. — Forces des Espagnols. — Cortés passe la revue de ses troupes. — Sa harangue chaleureuse. — Force des alliés indiens. — Code militaire de Cortés. — Son but. — Ses dispositions salutaires. — L'armée se met en marche. — Desseins de Cortés. — Il choisit sa route. — Franchit la *sierra*. — Vue de la vallée. — Énergie de Cortés. — État des choses à Tezcuco. — Arrivée des Espagnols. — Ouvertures des Tezcucans. — Quartiers espagnols à Tezcuco. — Les habitants quittent la ville. — Le prince Ixtlilxochitl. — Excès de sa jeunesse. — Il dispute la succession au trône. — Il devient l'ami des Espagnols. — Notice sur Gomara. — Sur Bernal Diaz.

LIVRE CINQUIÈME.

SIÉGE ET REDDITION DE MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉPARATIFS A TEZCUCO. — SAC D'IZTAPALAPAN. — AVANTAGES DES ESPAGNOLS. — SAGE POLITIQUE DE CORTÉS. — TRANSPORT DES BRIGANTINS.

Quartier général à Tezcuco. — Défiances inspirées par les indigènes à Cortés — Négociations avec les Aztèques. — Ville d'Iztapalapan. — Marche des Espagnols sur cette ville. — Sac de la ville. — Les indigènes coupent les digues. — Les Espagnols luttent contre l'inondation. — Ils regagnent leurs quartiers à Tezcuco. — Les villes indiennes offrent de se soumettre. —

Digitized by Google

Quelques unes demandent des secours. — Cortés leur envoie Sandoval. — Position difficile de Cortés. — Habileté de sa politique. — Il fait des ouvertures de paix à Guatemozin. — Énergie de l'empereur indien. — Achèvement des brigantins. — Sandoval est détaché pour effectuer leur transport. — Traces du massacre des Espagnols à Zoltepec. — Sandoval arrive à Tlascala. — Transport des brigantins. — Joie que cause leur arrivée. — Réflexions.

CHAPITRE II.

CORTÉS RECONNAÎT LA CAPITALE. — IL OCCUPE TACUBA. — ESCARMOUCHES AVEC L'ENNEMI. — EXPÉDITION DE SANDOVAL. — ARRIVÉE DES RENFORTS.

Cortés reconnaît la capitale. — Combat de Xaltocan. — Les Espagnols passent le lac à gué. — Abandon des villes à leur approche. — Beauté des environs de Mexico. — Cortés occupe Tacuba. — Les alliés incendient la ville. — Embuscade des Aztéques. — Pourparlers avec l'ennemi. — Combats singuliers. — Position des deux partis. — Les Espagnols retournent à Tezcuco. — Ambassade de Chalco. — Sandoval est détaché pour secourir cette ville. — Il s'empare d'Huaxtepec. — Il prend d'assaut Iacapichtla. — Il passe la garnison au fil de l'épée. — Contremarche sur Chalco. — Froideur de Cortés à l'égard de Sandoval. — Leur réconciliation. — Arrivée des renforts. — Le frère dominicain.

CHAPITRE III.

SECONDE EXPÉDITION POUR RECONNAÎTRE LA CAPITALE. — COMBATS SUR LA SIERRA. — PRISE DE CUERNAVACA. — BATAILLES A XOCHIMILCO. — PÉRIL IMMINENT DE CORTÉS. — IL ENTRE A TACUBA.

Seconde expédition pour reconnaître la capitale. — Préparatifs de marche. — Les Espagnols pénètrent dans la sierra. — Engagements dans les défilés. — Les Aztèques roulent des quartiers de rochers sur les troupes. — L'ennemi est mis en déroute. — Les Espagnols bivouaquent dans un bois de mûriers. — Assaut donné aux rochers. — Marche à travers les montagnes. — Arrivée à Cuernavaca. — Aspect des environs. — Hardi passage du ravin. — Prise de la ville. — Cortés repasse la sierra. — Magnifique panorama de la vallée. — Marche sur Xochimilco. — Péril imminent de Cortés. — Esprit chevaleresque du siècle. — Cortés explore le pays. — Vigilance observée dans le camp. — Combats à Xochimilco. — Les Espagnols s'emparent de la ville. — Incendie de Xochimilco. — L'armée arrive à Cojohuacan. — Embuscade indienne. — Les Espagnols entrent à Tacuba. — Vue de la ville du haut de son teocalli. — Profonde émotion de Cortés. — Retour à Tezcuco.

CHAPITRE IV.

CONSPIRATION DANS L'ARMÉE. — LES BRIGANTINS SONT LANCÉS SUR LE LAC. — REVUE DES FORCES ESPAGNOLES ET ALLIÉES. — EXÉCUTION DE XICOTENCATL. — MARCHE DE L'ARMÉE. — COMMENCEMENT DU SIÉGE.

Situation des affaires en Espagne. — Conspiration dans le camp. — Son but. — Elle est révélée à Cortés. — Le meneur principal est exécuté. — Politique de Cortés. — Garde particulière du général. — Les brigantins sont mis à flot — Impression produite sur les spectateurs. — Revue des forces. — Instructions données aux alliés. — Cortés partage ses troupes en plusieurs corps. — Sa harangue énergique. — Lecture des règlements à l'armée. — Désertion de Xicotencatl. — Son exécution. — Appréciation de son caractère. — Marche de l'armée. — Querelle d'Olid et d'Alvarado. — Les Espagnols détruisent l'aqueduc. — Commencement du siége.

CHAPITRE V.

DÉFAITE DE LA FLOTTILLE INDIENNE. — OCCUPATION DES CHAUSSÉES. — ATTAQUES TÉMÉRAIRES. — INCENDIE DES PALAIS. — COURAGE DES ASSIÉGÉS. — BARRAQUEMENT DES TROUPES.

Sandoval marche sur Iztapalapan. — Cortés prend le commandement de la flotte. — Défaite de la flottille indienne. — Cortés s'empare de Xoloc. — Sandoval marche sur Cojohuacan. — Escarmouches sur la chaussée. — Complétement du blocus. — Attaques simultanées contre Mexico. — Remparts élevés par les Aztéques. — Les brigantins prennent la chaussée en enfilade. — Les Espagnols entrent dans la ville. — Les alliés démolissent les édifices. — Combats acharnés dans la ville. — Les Espagnols atteignent la place. — Ils donnent l'assaut à la pyramide. — Ils précipitent les prêtres du haut de la plate-forme. — Les Aztéques se rallient. — Les Espagnols plient. — La cavalerie vient à leur secours. — Ils se retirent dans leurs quartiers. — Ixtlilxochitl vient au camp. — Second assaut. — Les Espagnols pénètrent dans la ville. — Ils mettent le feu au palais d'Axayacatl. — Incendie de la grande volière royale. — Fureur des Mexicains. — Leur désespoir. — Souffrances des Espagnols. — Opérations de Guatemozin. — Sa vigilance. — Embuscade au milieu des roseaux. — Ressources de l'empereur indien. — De nouveaux alliés se joignent aux Espagnols. — Barraques construites pour les troupes. — Souffrances des assiégeants. — Courage des Aztéques.

CHAPITRE VI.

ASSAUT GÉNÉRAL DE LA VILLE. — DÉFAITE DES ESPAGNOLS. — LEUR POSITION DÉSASTREUSE. — SACRIFICE DES PRISONNIERS. — DÉFECTION DES ALLIÉS. — CONSTANCE ET COURAGE DES TROUPES.

Plans des Espagnols. — Conseil de guerre. — Assaut général. — Cortés réprimande Alvarado. — L'ennemi se replie. — Dangereux stratagème. — Le cor de Guatemozin résonne. — Les Aztèques font volte-face. — Péril imminent de Cortés. — Dévouement de ses compagnons. — Combat acharné sur la chaussée. — Sa division bat en retraite. — Sandoval et Alvarado. — Leurs troupes sont repoussées de la ville. — Visite de Sandoval au général en chef. — Leur entrevue. — On bat le grand tambour dans le temple. — Sacrifice des prisonniers. — Sensation des Espagnols. — Réjouissauces des Aztèques. — Prophéties des prêtres. — Défection des alliés. — Sombre situation des Espagnols. — Leur constance. — Héroïsme de leurs femmes.

CHAPITRE VII.

SUCCÈS DES ESPAGNOLS. — OUVERTURES INUTILES A GUATEMOZIN. — LES ÉDIFICES SONT RASÉS JUSQU'A TERRE. — CRUELLE FAMINE. — LES TROUPES S'EMPARENT DE LA PLACE DU MARCHÉ. — NOUVELLE MACHINE DE GUERRE.

Les alliés reviennent au camp. — Nouveaux confédérés. — Plan de campagne. — On comble les brèches. — Famine dans la ville. — Ouvertures de paix faites sans fruit à Guatemozin. — Conseil des Aztèques. — Résultat de leurs délibérations. — Les édifices sont rasés successivement. — Combats singuliers. — Incendie du palais de Guatemozin. — Souffrances des assiégés. — Les morts laissés sans sépulture. — Persévérance indomptable des Aztèques. — Incendie des teocalli. — Succès d'Alvarado. — Les Espagnols s'emparent de la place du marché. — Cortès observe la ville du haut d'un teocalli. — Désolation dans Mexico. — Nouvelle machine de guerre. — Son peu de succès.

CHAPITRE VIII.

CRUELLES SOUFFRANCES DES ASSIÉGÉS. — COURAGE DE GUATEMOZIN. — ASSAUTS MEURTRIERS. — PRISE DE GUATEMOZIN. — ÉVACUATION DE LA VILLE. — FIN DU SIÉGE. — RÉFLEXIONS.

Cruelle famine dans Mexico. — Cannibalisme. — Les cadavres encombrent les rues. — La peste enlève une multitude d'habitants. — Prodiges alarmants. Fermeté de Guatemozin. — Cortés lui fait demander une entrevue. — Guatemozin y consent. — Il élude sa promesse. — Assaut meurtrier. — Affreuses scènes de carnage. — Préparatifs pour une dernière attaque. —

Digitized by Google

Cortés demande de nouveau une entrevue. — Le signal de l'attaque est donné. — Les Aztèques essayent de fuir. — Prise de Guatemozin. — Cessation des hostilités. — Portrait de Guatemozin. — On l'amène à Cortés. — Sa femme, fille de Montézuma. — Tempête furieuse. — Les Mexicains abandonnent la ville. — Nombre des victimes. — Butin. — Cortés renvoie les alliés. — Réjouissances des Espagnols. — Actions de grâces solennelles. — Réflexions. — Institutions aztèques. — Leur influence morale. — Cruauté reprochée aux Espagnols. — La conquête envisagée comme exploit militaire. — Notice sur l'historien Solis. — Sa vie et ses écrits. — Douzième livre de Sahagun.

LIVRE SIXIÈME.

CONCLUSION. — VIE POSTÉRIEURE DE CORTÉS.

CHAPITRE PREMIER

TORTURE DE GUATEMOZIN. — SOUMISSION DU PAYS. — RECONSTRUCTION DE LA CAPITALE. — MISSION EN CASTILLE. — PLAINTES CONTRE CORTÉS. — IL EST MAINTENU DANS SON AUTORITÉ.

Faible importance des trésors trouvés à Mexico. — Désappointement des soldats. — Torture de Guatemozin. — Son courage inébranlable. — Soumission du pays. — Découverte de l'Océan du Sud. — Reconstruction de la capitale. — Accomplissement d'une prophétie aztèque. — Mission en Castille. — Les envoyés de Cortés sont capturés par les Français. — Accusations intentées contre Cortés. — Tapia est envoyé dans la Nouvelle-Espagne. — Insurrection des indigènes. — Elle est apaisée par Sandoval. — Inimitié de Fonseca pour Cortés. — Sa cause est portée devant un tribunal spécialement choisi. — Faits intentés à sa charge. — Défense présentée par ses amis. — Les actes de Cortés sont ratifiés. — Il est maintenu dans son autorité suprême. — Il triomphe de Fonseca. — Mortification de Velasquez. — Sa mort et son caractère.

CHAPITRE II.

NOUVEAU MEXICO. — ORGANISATION DU PAYS. — CONDITION DES INDIGÈNES. — MISSIONNAIRES CHRÉTIENS. — CULTURE DU SOL. — VOYAGES ET EXPÉDITIONS.

Reconstruction de Mexico. — Edifices. — Citadelle. — Population de la ville — Organisation du pays. — Encouragements donnés au mariage. — La

femme de Cortés arrive à Mexico. — Sa mort. — Système des *repartimientos*. — Récompense des Tlascalans. — Traitement des indigènes. — Missionnaires franciscains. — Leur réception par Cortés. — Progrès des conversions. — Établissement des conquérants. — Culture du sol. — Incendie de la flottille à Zacatula. — Voyages pour découvrir un détroit. — Expédition d'Alvarado. — Résultat des entreprises de Cortés.

CHAPITRE III.

DÉFECTION D'OLID. — MARCHE PÉRILLEUSE SUR HONDURAS. — EXÉCUTION DE GUATEMOZIN. — DOÑA MARINA. — ARRIVÉE A HONDURAS.

Défection d'Olid. — Cortés part pour Honduras. — Suite du général. — Obstacles qu'il rencontre en route. — Défilés près de Palenque. — L'armée s'égare dans le labyrinthe des forêts. — Cortés fait construire un pont prodigieux. — Les chevaux s'enfoncent dans les marécages. — Révélation d'un complot. — Arrestation de Guatemozin. — Son exécution. — Portrait de ce prince. — Sentiments de l'armée. — Motifs de l'exécution. — Remords de Cortés. — Il poursuit sa marche. — Lac de Peten. — Doña Marina. — Sa rencontre avec sa mère. — Elle épouse un chevalier castillan. — Son fils don Martin. — Mission dans les îles de Peten. — Passage de la montagne des Pierres-à-Feu. — L'armée arrive à Honduras. — Famine dans la colonie. — Cortés arrive à Truxillo. — Il se prépare à attaquer Nicaragua. — Son audace romanesque. — Nouvelles de Mexico.

CHAPITRE IV.

TROUBLES A MEXICO. — RETOUR DE CORTÉS. — DÉFIANCE DE LA COUR. — CORTÉS RETOURNE EN ESPAGNE. — MORT DE SANDOVAL. — BRILLANTE RÉCEPTION FAITE A CORTÉS. — HONNEURS QUI LUI SONT DÉCERNÉS.

Mauvaise administration à Mexico. — Cortés tente d'y retourner. — Il est repoussé par la tempête. — Son abattement. — Il s'embarque une seconde fois pour Mexico. — Il débarque près de Saint-Jean d'Ulua. — Sa marche vers la capitale. — Il y rentre solennellement. — Défiances de la couronne. — Ponce de Léon est envoyé comme commissaire. — Il meurt aussitôt son arrivée. — Il désigne Estrada pour lui succéder. — Estrada brave Cortés. — Celui-ci quitte la ville. — Commission de l'Audience Royale. — Cortés prend la résolution de retourner en Espagne. — Il apprend la mort de son père. — Préparatifs de départ. — Il débarque à Palos. — Sa rencontre avec Pizarre. — Mort de Sandoval. — Son portrait et son caractère. — Brillante réception faite à Cortés. — Sensation causée par sa présence. — L'empereur lui accorde une audience. — Charles V lui rend visite pendant sa maladie. — Il est créé marquis de la Vallée. — Des terres et des vassaux lui sont octroyés. — On lui refuse le gouvernement du Mexique. — Il est réintégré

Digitized by Google

dans son commandement militaire. — Second mariage de Cortés. — Magnifiques présents qu'il fait à sa fiancée. — Sa résidence à la cour.

CHAPITRE V.

CORTÉS RETOURNE A MEXICO. — IL SE RETIRE DANS SES PROPRIÉTÉS. — SES VOYAGES DE DÉCOUVERTE. — RETOUR DÉFINITIF EN CASTILLE. — FROIDE RÉCEPTION QUI LUI EST FAITE. — SA MORT. — SON CARACTÈRE.

Cortés s'embarque pour le Mexique. — Il s'arrête à Hispaniola. — Mesures prises par l'Audience. — Cortés débarque à Villa-Rica. — Sa réception à Mexico. — Il se retire dans ses terres. — Il les améliore. — Ses voyages de découverte. — Il s'embarque pour la Californie. — Expédition désastreuse. — Arrivée d'un vice-roi. — Politique de la couronne. — Entreprises maritimes de Cortés. — Son dégoût pour Mendoza. — Son retour final en Castille. — Il prend part à l'expédition d'Alger. — Froide réception de Charles V. — Dernière lettre de Cortés à l'empereur. — Il tombe malade à Séville. — Son testament. — Ses scrupules de conscience relativement à l'esclavage. — Ses vues sur ce point. — Il est transporté à Castilleja. — Il y meurt. — Ses funérailles. — Destinée de ses restes mortels. — Postérité de Cortés. — Son caractère. — Sa véritable chevalerie errante. — Son génie militaire. — Son influence sur ses soldats. — Son caractère comme conquérant. — Ses vues éclairées. — Sa vie privée. — Sa dévotion. — Ses manières et ses habitudes.

APPENDICE. — PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINE DE LA CIVILISATION MEXICAINE. — ANALOGIES AVEC L'ANCIEN MONDE.

Notice préliminaire. — Recherches sur le nouveau Monde. — Manière dont il a pu se peupler. — Atlantide de Platon. — Théorie moderne. — Communication avec l'ancien monde. — Origine de la civilisation américaine. — Plan de l'essai. — Analogies des Mexicains avec l'ancien monde. — Leurs traditions du déluge. — Elles ressemblent aux récits hébraïques. — Temple de Cholula. — Son analogie avec la tour de Babel. — L'Ève mexicaine. — Le dieu Quetzalcoatl. — Erreurs naturelles des missionnaires. — Existence de la croix dans l'Anahuac. — L'eucharistie et le baptême. — Les chroniqueurs sont à la poursuite des analogies. — Argument qu'on en peut tirer. — Ressemblance des usages sociaux. — Analogies tirées de la science. — Système chronologique. — Hiéroglyphes et symboles. — Calcul du temps. — Affinités de langage. — Difficultés de la comparaison. — Traditions de l'émigration. — Moyens d'apprécier leur exactitude. — Analogies physiques. — Débris d'architecture. — Esprit destructeur des Espagnols. — Ruines

de Chiapa et du Yucatan. — Œuvres d'art. — Outils pour bâtir. — Peu de ressemblance de l'art aztéque avec l'art égyptien. — Sculpture. — Hiéroglyphes. — Époque probable de la construction de ces monuments. — Architectes auxquels on peut les attribuer. — Embarras où l'on est pour conclure. — Ignorance de l'emploi du fer et de l'usage du lait. — Explications peu satisfaisantes. — Conclusions générales.

APPENDICE. — DEUXIÈME PARTIE.

DOCUMENTS ORIGINAUX.

Avis d'une mère aztéque à sa fille. — Traduction do passages d'un poëme de Nezahualcoyotl. — Palais de Tezcotzinco. — Châtiment de la reine de Tezcuco, coupable d'adultère. — Instructions de Velasquez à Cortés. — Extrait de l'histoire de Las Casas. — Déposition de Puerto Carrero. — Extrait de la lettre de Vera-Cruz. — Extrait de l'*Histoire de Tlascala*, de Camargo. — Extrait de l'histoire d'Oviedo. — Dialogue d'Oviedo et de Cano. — Privilége de doña Isabel de Montézuma. — Ordonnances militaires de Cortés. — Extraits de la cinquième lettre de Cortés — Dernière lettre de Cortés. — Récit de ses funérailles.

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE

Digitized by Google

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

WILLIAM HICKLING PRESCOTT [1].

Famille et naissance de M. Prescott. — Son éducation. — Sa perte d'un œil. — Ses voyages en Europe. — Son mariage. — Commencement de sa carrière littéraire. — Ses habitudes. — Ses études. — Ses Miscellanées. — *Ferdinand et Isabelle.* — Comment il supplée à une vue imparfaite. — Difficulté de trouver un éditeur. — Publication et succès. — Jugement des Revues. — *Conquête du Mexique et du Pérou.* — Première partie de *Philippe II.* — Voyage en Angleterre, 1850. — Sa popularité. — Souvenir d'un dîner à Greenwich. — Prescott et Eug. Scribe dînant chez sir Robert Peel. — Voyage en Belgique, en Écosse, etc. — Ses portraits. — Retour en Amérique. — Suite au *Charles-Quint* de Robertson. — Notice sur Abbot Lawrence. — Question de la propriété littéraire internationale. — Attaque de paralysie en 1858. — Souvenir d'une visite du révérend W.-H. Milburn à M. Prescott. — Sa mort subite en janvier 1859. — Ses funérailles. — Apprécié comme écrivain et comme homme.

La mort du grand historien américain n'a causé guère moins de regrets en Angleterre qu'aux États-Unis. C'est leur commune littérature qui rappelle le plus constamment et le plus puissamment aux deux nations qu'elles ne font intellectuellement qu'un seul peuple. Les hommes de lettres de l'une s'adressent et appartiennent aussi à l'autre; les sentiments, les espérances, le but et les intérêts de la vie littéraire sont les mêmes des deux côtés de l'Atlantique. C'est la langue de Shakspeare et de Bacon, presque la seule aujourd'hui dans laquelle on puisse écrire librement, qui est le lien d'union le plus important entre les deux grands États libres du monde.

(1) Nous avions déjà commencé une Notice biographique sur le célèbre historien américain, lorsque celle que nous publions nous fut transmise comme document par l'honorable W. Stirling de Keir, qui l'avait imprimée au nombre restreint de cinquante exemplaires. Nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que de la traduire littéralement en nous associant de cœur et d'esprit à tout ce que dit M. Stirling d'un homme que nous avons aimé et estimé comme lui, mais que nous n'avons connu personnellement que par un échange de lettres. A. P.

En qualité d'un des meilleurs écrivains de la langue anglaise, W. H. Prescott eût été profondément regretté en Angleterre, quand bien même il n'aurait jamais mis le pied sur le sol de la mère patrie. Mais, par ses visites personnelles, par l'accueil qu'il faisait aux voyageurs anglais, par les communications fréquentes entre lui et les auteurs anglais, il s'était créé des relations si nombreuses, que le deuil n'a peut-être pas été moins amer à Londres qu'à Boston chez ceux qui ont pu se dire : « Nous ne reverrons plus cette belle et cordiale physionomie, nous ne sentirons plus l'étreinte de cette main amie. »

W. H. Prescott n'était pas le premier de sa famille que son pays se soit plu à honorer. Son grand-père, le colonel William Prescott de Pepperell, commandait un régiment républicain à Bunker-Hill, et il fut surnommé Prescott le Brave par Washington. A cette même bataille, le capitaine Linzee, grand-père maternel de Mrs. Prescott, commandait *le Faucon*, un sloop faisant partie de la flotte royale qui, de la rivière, nourrit un feu meurtrier contre l'armée américaine. Les épées de ces deux ancêtres, croisées pacifiquement, formaient un trophée sur les parois de la bibliothèque de l'historien. Le fils de Prescott le Brave devint Prescott le savant jurisconsulte, l'honorable juge William Prescott de Boston, qui, à son tour, fut le père de l'historien à qui le nom de la famille doit son illustration littéraire. Le jurisconsulte avait épousé Catherine, fille de Thomas Hickling, de l'Ile Saint-Michel, qui fut pendant plusieurs années le consul des États-Unis aux Açores. Leur fils naquit à Salem, le 4 mai 1796. Il avait douze ans quand la famille alla s'établir à Boston, où il fut mis dans la maison d'éducation (*academy*) du docteur Gardiner, élève du fameux docteur Parr. Trois ans après, en 1811, il entra au collége Harvard, où il prit ses grades en 1814. Sa carrière universitaire fit deviner sa renommée future. Ce fut au collége Harvard que son ami M. Bancroft le vit pour la première fois, dans une solennité scolaire où le jeune Prescott récita une ode en latin sur le printemps, composée par lui, et « brillante d'une gracieuse élégance qui indiquait déjà l'avenir littéraire qui lui était réservé[1]. »

Il était au collége quand il eut le malheur de perdre la vue d'un de ses yeux par un accident, ce qui l'obligea à retourner sous le toit paternel et d'y rester pendant plusieurs mois dans une obscurité complète. Il montra alors son excellent naturel avec toute sa dou-

[1] Discours de M. Bancroft à la Société historique de New-York. — *Times* de New-York, jeudi 3 février 1859.

cœur et sa sérénité caractéristiques : « Dans toute la durée de cette épreuve critique, racontait sa mère par la suite, quand il avait tant de souffrances à subir et que nos cœurs étaient troublés par une crainte continuelle, je ne venais pas une seule fois à tâtons à travers la chambre pour m'asseoir à côté de lui, qu'il ne me reçût avec quelque expression de tendresse encourageante, comme si c'étaient nous qui souffrions et qui avions besoin de ses consolations.» Quoique la cicatrice de l'œil blessé finît à la longue par devenir à peine perceptible, ce mal affaiblit tellement l'autre, qu'on interdit au jeune Prescott toute profession ou toute étude dans laquelle une bonne vue aurait été indispensable. La nombreuse clientèle de M. Prescott père au barreau lui avait heureusement permis de réaliser une fortune qui pouvait exempter son fils de tout travail professionnel et lui laissait la liberté de suivre son inclination. Entre les diverses voies à lui ouvertes, le jeune homme eut bientôt fait son choix, et la littérature devint de bonne heure l'occupation aussi bien que le plaisir de sa vie.

Peu de temps après qu'il eut quitté le collége, on lui conseilla de voyager pour sa santé. Il traversa l'Atlantique et passa deux années à parcourir l'Angleterre, la France et l'Italie. Il est à remarquer qu'il ne visita pas le pays auquel son nom est inséparablement lié : jamais l'historien de Ferdinand et d'Isabelle et de Philippe II n'avait vu ces lieux inspirateurs qu'il a peints si pittoresquement, ni les pics neigeux et les vallons dorés qui sourient autour de l'Alhambra, ni les grises montagnes et les plaines basanées auxquelles l'Escurial sert de borne solennelle.

A son retour à Boston, il épousa Suzanne, fille de Thomas C. Amory, un des marchands éminents de cette ville, et commença une vie de travaux littéraires qui fut rarement interrompue. Il savait très-méthodiquement régler l'emploi de son temps, et tenait à ne pas laisser troubler ses heures d'étude. Accoutumé à être matinal hiver et été, il fortifia son tempérament par un exercice journalier à cheval et à pied, ses promenades solitaires lui servant à méditer ses lectures de chaque jour.

W. H. Prescott passa plusieurs années à jeter les fondements de cette belle série d'œuvres historiques qui composent son durable monument. Il étudia d'abord à fond les littératures française, espagnole et italienne. Telle était l'étendue de ses connaissances dans cette dernière, qu'il avait conçu le plan d'un vaste ouvrage dans le genre de celui de Ginguené. La variété de ses lectures se manifeste par les articles qu'il publia dans le *North-American Review*. Ces articles et une notice biographique sur le romancier Charles Brock-

den Brown, écrite pour la biographie américaine de Sparks, furent réunis en 1845 dans un volume intitulé : *Essais critiques et historiques*[1].

Ayant enfin choisi le *Règne de Ferdinand et d'Isabelle* pour le sujet d'un ouvrage sérieux de plus longue haleine, il le commença en l'année 1827. Il avait déjà colligé un choix considérable de matériaux, et il en attendait d'autres d'Europe. Pendant quelques années sa vue s'était assez fortifiée pour qu'il pût consacrer plusieurs heures chaque jour à la lecture. Mais, juste au moment où ses nouveaux documents arrivaient à Boston, son œil s'étant altéré probablement par cet excès, il ne put de longtemps en jouir de nouveau pour la lecture.

« Je me rappelle, dit-il, le désespoir où je fus plongé quand arrivèrent mes trésors littéraires, et que je vis accumulés autour de moi les filons de cette mine qu'il m'était défendu d'explorer. Je résolus de tenter ce que l'on pouvait faire avec les yeux d'un autre. Je me souvins de ce que Samuel Johnson nous dit à propos de Milton, lorsque le grand poëte avait abandonné son projet d'écrire l'histoire d'Angleterre, ne croyant guère possible qu'un homme, privé de la vue, poursuivît une œuvre historique qui exigeait de consulter diverses autorités. La remarque piqua mon émulation, et je voulus essayer. »

Sa première expérience fut d'employer un lecteur qui ne connaissait d'autre langue que la sienne. Il lui apprit à prononcer le castillan avec une exactitude d'accent suffisante pour sa propre oreille. Grâce à ce secrétaire incomplet, il poursuivit tristement sa lente lecture de Mariana et d'autres historiens qui ne remplissaient pas moins de sept volumes in-4°. Certain que, par son invincible persévérance, il triomphait déjà de la plus grande difficulté, il obtint le concours d'un lecteur plus instruit auquel il dictait de nombreuses notes. Dès que ces notes s'élevaient à quarante ou cinquante pages, il se les faisait relire, et composait de mémoire les récits qui devaient en être le résultat. Ce procédé, répété cinq ou six fois, aboutissait à un chapitre, non-seulement esquissé, mais encore rédigé et presque complétement corrigé. Il prenait alors une machine à écrire, inventée pour les aveugles, cadre de bois traversé par des fils d'archal avec du papier carbonisé; s'armant d'un *style* infatigable, il traçait pages sur pages d'hiéroglyphes qu'on lui lisait ensuite, qu'il corrigeait, et qu'on transcrivait pour la presse.

[1] Les autres articles sont consacrés à Cervantes, Molière, Chateaubriand, etc. Voir ci après.

Il ne faut pas s'étonner qu'un ouvrage si péniblement entrepris et poursuivi, exigeant de longues recherches, exécuté enfin avec l'exactitude la plus scrupuleuse, ait rempli dix années de la vie de l'auteur. M. Prescott lui-même nous a raconté qu'il y travaillait dans le plus grand secret, et que ses amis les plus intimes ignoraient son occupation silencieuse. L'ouvrage terminé fut soumis à son père, et reçut l'approbation de ce savant jurisconsulte. Aucun éditeur ne consentit cependant à l'imprimer. Désespérant d'en trouver un, et ne voulant pas le publier à ses frais, l'auteur se serait contenté de savoir que son œuvre ne resterait pas condamnée au silence et à l'insécurité des manuscrits. Pour faciliter sa révision, il avait fait autographier trois copies, dont il déposa deux dans des bibliothèques publiques, et, avec ce calme philosophique qui caractérisait si bien l'homme et ses écrits, il se résigna au désappointement de n'avoir d'autre récompense de son labeur que le plaisir d'élucider la vérité et le développement de ses facultés intellectuelles. Heureusement, ce désappointement ne devait pas durer toujours. Un éditeur, plus hardi que ses confrères, se trouva en Angleterre. Ce fut M. Bentley, qui, à la fin de 1837, fit paraître *Ferdinand et Isabelle* dans une littérature où les Rois Catholiques étaient à peine connus, et dans un monde qui les avait presque oubliés.

En Amérique, l'ouvrage fut accueilli avec l'acclamation qu'il méritait et qui dépassait la modeste attente de l'auteur. Depuis *Laurent le Magnifique* de Roscoe, aucune œuvre historique n'avait obtenu un succès dans la littérature anglaise, et cependant l'ouvrage fit plus lentement son chemin en Angleterre qu'aux Etats-Unis. Il y a vingt ans, les Anglais n'étaient pas habitués à attendre, comme aujourd'hui, de l'autre bord de l'Atlantique un contingent régulier de compositions littéraires de la plus haute classe. W. Irving, l'Addison des États-Unis; Cooper, le Walter Scott du désert indien; Bryant, le tendre poëte; Channing, l'orateur pompeux, et quelques autres encore, n'étaient pas les seuls représentants du génie américain, mais ils étaient presque les seuls avec lesquels le lecteur anglais fût alors familier. Il se passa plusieurs mois avant que le nouvel historien reçût de la critique l'attention dont il était digne. La *Revue d'Édimbourg* n'inséra qu'en janvier 1839 un article sur *Ferdinand et Isabelle;* mais le critique rendit pleine justice au talent, à l'érudition et à l'impartialité de l'historien, en proclamant ses deux volumes « une des meilleures compositions historiques de notre temps ». Le jugement de la *Quarterly Review* ne fut pas prononcé avant le mois de juin, sous la forme d'un des plus éloquents

et substantiels essais de feu le regrettable M. Ford, ce guide à la fois si sûr et si agréable en fait des « choses d'Espagne ». M. Ford ne s'abstint pas de relever certaines fautes de style et de goût; sa critique enjouée ne fit pas rire M. Prescott, qui nous l'avoua avec sa franchise honnête quelques années après; mais qui eut le bon sens d'en profiter pour ses ouvrages subséquents. Sur les points essentiels toutefois, M. Ford exprimait son admiration sincère pour une histoire dont aucun critique anglais ne pouvait être aussi bon juge que lui : il décernait à l'auteur cette place éminente qu'il s'était conquise dans la littérature anglaise, sans lui faire peur de la rivalité de Washington Irving; et, pour conclure, il déclarait que cette histoire d'un auteur américain pouvait braver la comparaison avec toutes celles qu'avaient produites les autres littératures de l'Europe depuis le commencement du siècle. L'Espagne, la France et l'Allemagne ont confirmé ce rang assigné à W.-H. Prescott. L'Académie royale d'histoire de Madrid le nomma un de ses membres, nomination honorable pour l'élu et pour l'Académie.

Six ans plus tard, en 1849, la *Conquête du Mexique* (3 vol. in-8°) et au bout de quatre autres années, la *Conquête du Pérou* (2 vol. in-8°), prouvèrent que M. Prescott ne s'endormait pas dans le succès, et que son talent d'écrire et de composer n'avait fait que croître par l'expérience. Dans son premier ouvrage, il avait été devancé par un compatriote. Washington Irving, avec son style charmant, avait raconté la vie du grand Génois qui donna le Nouveau Monde à l'Espagne, ainsi que les épisodes les plus romanesques de la lutte terminée par l'expulsion des Maures de la Péninsule.

Dans ces nouvelles histoires, M. Prescott appelait ses lecteurs sur un terrain qui était tout à fait nouveau pour la plupart d'entre eux. L'une et l'autre furent reçues avec enthousiasme dans les deux hémisphères, et, souvent réimprimées, comme celle de *Ferdinand et Isabelle*, elles resteront pour la postérité les histoires magistrales de deux des plus intéressantes expéditions entreprises par l'audace du génie européen. Sans que leur auteur sollicitât cette haute expression d'estime, il fut élu membre de plusieurs des Sociétés littéraires d'Europe et d'Amérique, entre autres par l'Institut de France, en 1845, à titre de membre correspondant. La vente de ses ouvrages devint une source de revenus, dont la part de l'auteur aurait été, selon les uns, de 4,000 livres sterling par an, et, selon les autres, de 5,000.

L'histoire de la *Conquête du Pérou* achevée, M. Prescott s'occupa de recueillir des matériaux, ou plutôt de compléter ceux qu'il avait déjà réunis en grand nombre pour l'ouvrage qu'il méditait

comme le plus important de sa vie : l'*Histoire de Philippe II.*

En plaçant Philippe sur le plus puissant trône du monde, depuis 1555 jusqu'en 1599, la Providence a certainement fait du fils de Charles-Quint une des grandes figures chronologiques de l'histoire moderne. A force de passer la plupart de ses années à griffonner du papier dans la sombre reclusion d'une inquiétude soupçonneuse, ce monarque non-seulement réussit à se faire regarder par ses sujets comme un prince habile, mais encore il est parvenu à s'imposer à une partie considérable de l'univers comme ayant gravé son image détestée sur le siècle où il vécut. Élucider par une critique sagace les événements et les questions qui agitèrent ce siècle, en faisant ressortir l'insignifiance de l'homme qui prétendait dominer les uns ou résoudre les autres, c'était là une tâche digne du génie de M. Prescott, mais une tâche, hélas! qu'il n'était pas destiné à accomplir.

Pendant la période consacrée à la préparation de cette nouvelle œuvre, il s'accorda la distraction d'une courte excursion en Angleterre, dans le cours de l'été de l'année 1850. Plusieurs années auparavant, il y avait fait un premier séjour, jeune voyageur et comparativement inconnu. Il y revenait celui de tous les Américains peut-être que les Anglais intelligents désiraient le plus voir pour s'entretenir avec lui. L'attente était grande, et cette fois on peut dire qu'elle ne fut pas trompée.

Pendant son séjour à Londres, M. Prescott fut le plus recherché et le plus populaire des hôtes d'une société qui accueille toujours avec honneur les hommes de talent, qu'ils soient nés dans son sein ou étrangers. Il n'aurait pas eu besoin de sa renommée pour être trouvé aimable. Sa physionomie gracieuse et sa tournure distinguée, sa conversation spirituelle et ses excellentes manières lui auraient assuré le même accueil. Il avait l'heureux don de s'adapter à la société où il se trouvait et d'en saisir les meilleures formes par une véritable intuition. Grâce à son vaste trésor de lectures, à sa connaissance des hommes, à sa vivacité d'esprit et à son humeur toujours enjouée, il pouvait sans effort passer d'un sujet à un autre et rencontrer facilement un terrain commun de pensée et de sympathie pour causer agréablement avec les hommes, les femmes et les enfants. Ce n'était pas un de ces brillants causeurs qui vous éblouissent par un feu d'artifice de bons mots; mais il avait assez d'imagination, de promptitude d'esprit et de netteté d'expression pour ne jamais laisser tomber la balle que lui renvoyaient les maîtres de l'art de causer, et faire leur partie avec quelque chose de mieux que des épigrammes. Il ne disait rien qui

ne pût plaire, et jamais rien de blessant; ceux enfin qui avaient joui une fois de ses entretiens ne le quittaient qu'avec le désir de l'entendre encore. On ne s'étonnera donc pas que le charme de la conversation de M. Prescott, charme incontesté, mais difficile à décrire, fût souvent cité dans tous les cercles, soit parmi les évêques qui prennent leur thé au club de l'Athénéum, soit parmi les jeunes ladies heureuses d'être invitées à leur premier bal chez la reine.

L'auteur de cette esquisse eut plusieurs fois la bonne fortune de rencontrer M. Prescott, et il en est une entre autres qui s'est plus particulièrement gravée dans sa mémoire. C'était par une délicieuse soirée d'été, dans un dîner donné à l'hôtel de Trafalgar, à Greenwich, par M. Murray, le célèbre éditeur d'Albemarle street. De cette pléiade de convives d'élite, les plus brillants, hélas! se sont déjà éteints. La gaîté de Ford, l'esprit de Lockhart, la science d'Hallam n'enchanteront plus les banquets comme celui où ils s'assirent avec leur collègue du Nouveau Monde. Tout fut parfait : la pureté du ciel, la promenade préliminaire sous les grands marronniers du parc de Greenwich, la fraîche salle du premier étage, avec son balcon sur la Tamise, le dîner, depuis l'eau glacée servant de préface jusqu'aux whitebaits servant de conclusion, l'assortiment enfin du menu, des liquides et de l'esprit des convives. Quand nous rentrâmes en ville, sous le ciel étoilé d'une belle nuit d'été, ce fut ma chance d'être assis à côté de M. Prescott, sur le siége de l'omnibus que M. Murray avait loué pour nous. L'historien me raconta les aventures de sa première composition historique, et m'intéressa non moins vivement par un épisode plus récent de sa vie. Quelques jours auparavant, il avait dîné chez feu sir Robert Peel. Avec cette ponctualité qui était si remarquable au milieu des continuelles invitations acceptées par lui pendant son séjour à Londres, M. Prescott arriva à l'hôtel de Whitehall-Garden au moment précis indiqué sur la lettre de l'honorable amphitryon. Il en résulta naturellement qu'il resta quelques minutes l'unique occupant du salon. Sir Robert entra alors avec sa physionomie à la fois souriante et légèrement formaliste, un peu plus corpulent qu'il ne nous apparaît sur la toile de Lawrence, un peu moins arrondi qu'on ne le représentait habituellement dans les caricatures du *Punch*.

Quoiqu'il ne fût pas personnellement connu de son hôte, M. Prescott ne douta pas que son nom n'eût été annoncé. Lorsque, à sa grande surprise, sir Robert Peel lui adressa la parole en français, il répondit dans cette langue, se demandant à part s'il n'avait pas été pris pour un autre, ou si parler français aux Américains était

une étiquette des ministres de la reine d'Angleterre ou une habitude particulière à sir Robert. Après quelques lieux communs d'introduction, il se trouva plus surpris encore quand le dialogue fut amené sur le théâtre, et que les plus beaux compliments lui furent adressés à propos de ses succès dans cette branche de la littérature, qui lui était peu familière. L'historien, étonné, faisait la réponse que lui dictait sa modestie naturelle, lorsqu'un second convive, son ami, entra et salua en anglais sir Robert et M. Prescott lui-même. L'auteur de *Ferdinand et Isabelle* avait été pris pour l'auteur de *Bertrand et Raton*, méprise assez plaisante pour ceux qui savent quel contraste existait entre la figure élégante de l'historien et celle du plus fécond des auteurs dramatiques modernes. Par un curieux hasard, M. Eugène Scribe n'arriva que lorsqu'une nombreuse réunion de célébrités politiques et littéraires était déjà assise à table. M. Prescott terminait son anecdote en faisant remarquer la courtoisie gracieuse avec laquelle sir Robert s'empressa d'aller au-devant de son convive étranger jusqu'à la porte, et voulut lui-même le conduire à sa place [1].

De Londres, M. Prescott fit une courte excursion en Belgique pour explorer quelques-unes des scènes de son *Histoire de Philippe II* et augmenter le trésor de ses documents. Il visita Oxford à l'époque des solennités universitaires et en revint le *docteur* Prescott, le diplôme de docteur en jurisprudence lui ayant été conféré aux acclamations de ses admirateurs les étudiants. Il rendit aussi des visites à lord Carlisle, dans sa terre de Naworth; au baron Parke (aujourd'hui lord Wensleydale), dans sa terre d'Ampthill, et à quelques autres de ses amis d'Angleterre dans leurs résidences de campagne. Pendant une courte excursion en Écosse, il passa quelques jours avec le duc d'Argyll à Inverary, le point le plus éloigné de ce voyage. En Angleterre, il posa deux fois pour son portrait. L'un d'eux le représente en buste, et c'est un portrait à l'huile, peint par M. H. W. Phillips pour l'auteur de cette notice, qui est aujourd'hui à Keir; l'autre est un dessin au crayon fait par M. Richmond pour lord Carlisle. Tous les deux ont été gravés.

[1] Nous avions, comme M. Stirling, entendu raconter l'anecdote par un autre de ses principaux acteurs, Eugène Scribe lui-même, et nous nous croirions infidèle au culte d'amitié que nous conservons à sa mémoire si nous ne disions qu'il la citait aussi pour vanter l'extrême courtoisie de sir Robert Peel; mais en même temps, homme non moins exact et non moins poli que pouvaient l'être le ministre anglais et l'historien américain, il expliquait son arrivée tardive par l'excursion qu'il avait faite ce jour-là aux courses d'Ascott, excursion dont il avait prévenu son hôte en prévoyance de tout accident qui pourrait l'empêcher d'être de retour à Londres pour l'heure indiquée sur la lettre d'invitation. A. P.

Avant la fin de l'automne, M. Prescott retourna en Amérique pour y travailler à son *Philippe II*. En 1851, il écrivit pour le libraire Routledge une suite à une édition du *Charles-Quint* de Robertson, dans laquelle, avec les agréments habituels de son style, il raconte la véritable histoire de la retraite de l'empereur à Yuste et de sa mort [1].

Quand la première partie de l'*Histoire de Philippe II* fut prête, l'éditeur, M. Bentley, acheta au prix de 1,000 liv. st. (25,000 francs) par volume, les droits d'auteur pour l'Angleterre, ce marché étant subordonné à la décision que prononcerait la Chambre des lords sur un cas porté à sa barre, et duquel devait dépendre toute la question de la protection internationale des propriétés littéraires. Cette décision, confirmant une décision précédente des Barons de l'Échiquier, déclara qu'à moins d'être domicilié en Angleterre à l'époque de la publication de son livre, aucun Américain ne pouvait réclamer le privilége de la loi anglaise en faveur des ouvrages d'esprit. C'était annuler la transaction entre M. Prescott et M. Bentley. Un des nombreux touristes anglais qui allaient visiter l'historien à sa villa marine de Nahant, et qui s'y trouva le soir à cette date, nous a fait connaître avec quelle philosophie il reçut cette nouvelle :

« Notre conversation, écrit M. C. R. Weld [2], prit bientôt un tour littéraire qui amena la question discutée sur le droit de propriété internationale. Or, juste au milieu de notre argumentation, M. Prescott reçut d'Angleterre des lettres qui lui apprenaient que la Chambre des lords venait, par sa décision, d'annuler de fait le traité qui devait lui assurer une somme de 6,000 livres sterling pour son prochain ouvrage. Ce revers de fortune eût arraché une expression de désappointement à quelques-uns. Quoi qu'en pensât M. Prescott, il est juste de déclarer que la gracieuse bienveillance de ses manières n'en fut pas le moins du monde altérée. »

Si M. Prescott avait voulu venir passer en Angleterre chez des amis le temps nécessaire à la publication de son ouvrage et prolonger son séjour, il aurait pu recueillir tous les profits du grand succès qui lui était réservé des deux côtés de l'Alantique. C'est

[1] Pour cette suite (dont il a reproduit presque littéralement le récit dans le premier volume de son *Philippe II*), se servant des mêmes documents mis en œuvre avant lui par MM. Stirling, Mignet et le directeur de la *Revue Britannique*, M. Prescott parle de ses trois précurseurs de manière à les rendre très-fiers d'une telle approbation. La part qu'il nous a faite, à nous, est si belle, que nous ne saurions en être trop reconnaissant. A. P.

[2] *Mes vacances aux États-Unis et au Canada*, in-8°. Londres, 1855.

ce qu'il refusa de faire. Au prix d'un sacrifice pécuniaire considérable, il préféra donner aux deux mondes un exemple de plus du préjudice que peut causer aux auteurs anglais et américains l'absence du système rationnel de propriété internationale, — absence due, il faut bien le dire, à la législation américaine.

Deux volumes de l'*Histoire de Philippe II* furent publiés en 1855, et le troisième en 1859 seulement. La guerre de la rébellion des Morisques et la bataille de Lépante sont racontées dans ces volumes avec une grâce et une éloquence que tous les recueils périodiques ont vantées et qu'ils vantent encore. Quel historien osera renouer un jour le fil de cet ouvrage, si malheureusement et si brusquement brisé?

M. Prescott, pour se livrer à ses travaux littéraires, passait six mois de l'année dans sa belle maison de Boston, puis, l'été venu, il se transportait successivement à son cottage de Nahant sur le bord de la mer et à sa terre patrimoniale de Pepperel. Ce fut le 6 février 1858 que ces travaux furent interrompus par une légère attaque de paralysie.

Depuis lors, il se condamna à une diète exclusivement végétale, et devint plus sobre encore de vin. Il se priva aussi des plaisirs de la société et passa plus constamment ses heures de loisir chez lui avec ses petits-enfants, dont les jeux innocents ne le fatiguaient jamais. Mais sa famille et ses amis n'avaient aucune inquiétude sur sa santé, qu'ils croyaient en voie de convalescence complète.

En janvier 1859, il était dans sa maison de Boston. Le mercredi 26, le révérend William H. Milburn, éloquent prédicateur méthodiste de New-York, de passage à Boston, lui rendit visite. M. Prescott était sorti pour sa promenade du milieu du jour. Dans la soirée, M. Milburn revint et le trouva chez lui. Il remarqua, lorsqu'il entra dans sa bibliothèque pour le recevoir, que sa démarche avait quelque chose de plus lent et de plus pesant qu'autrefois, et qu'il s'exprimait par moments avec une langue plus épaisse. Ses manières n'avaient rien perdu d'ailleurs de leur cordialité accoutumée, et ce fut avec sa même chaleur d'affection qu'il parla à son visiteur de leurs communs amis. Il l'entretint aussi de son attaque de paralysie de l'année précédente avec le calme le plus parfait. Il lui en était resté, dit-il, un peu de faiblesse, et sa vue en avait été très-affectée, ce qui lui avait fait prendre le parti de réduire son régime alimentaire; mais il pouvait maintenant prendre de l'exercice et travailler deux ou trois heures par jour, quelquefois plus longtemps. Il mentionna

M. Agassiz et l'interruption de ses travaux scientifiques par suite d'une altération de ses yeux, d'où M. Prescott exprima tout naturellement sa sympathie particulière pour M. Milburn, le révérend prédicateur étant affligé comme lui d'une cécité partielle. « Ces hommes qui y voient, dit-il, ont un sérieux avantage sur nous : quand ils courent, nous ne pouvons marcher qu'à tâtons; mais je n'ai pas à me plaindre, ni vous non plus. La Providence a pris de nous deux un soin particulier, et, grâce au système des compensations, la balance est égale. » M. Milburn était arrivé récemment d'Angleterre : la conversation roula sur les amis pour lesquels M. Prescott lui avait donné des lettres, et sur le pays en général. — L'Angleterre est un glorieux pays, poursuivit-il, les Anglais un noble peuple, et quel souvenir affectueux conserve un Américain de l'hospitalité qu'il a reçue chez eux! » — « Quand viendrez-vous voir vos amis de New-York? lui demanda M. Milburn. — Je crois, répondit-il, que les jours de mes longs voyages sont passés. Je dois me contenter, comme Horace, de mes trois résidences. Vous savez qu'au commencement de la belle saison je me rends à mon cottage du bord de la mer et en automne au domaine paternel de Pepperel, qui est dans notre famille depuis deux siècles, pour m'y asseoir sous les vieux arbres qui m'ont vu jouer enfant à leur ombre. Quand l'hiver vient, je me retire en ville dans cette maison. Ce sont là, je le crois bien, les seuls voyages que je ferai jusqu'à ce que je me repose dans ma dernière demeure. »

Ces paroles étaient prononcées presque sur le seuil de cette dernière demeure. Le vendredi 28 janvier, M. Prescott se sentit si bien, que, quoique la matinée fût pluvieuse, il annonça le projet de faire sa promenade quotidienne entre sept et huit heures, pour aller demander des nouvelles d'un parent indisposé! Ce fut avec quelque peine que Mrs. Prescott obtint de lui qu'il ne sortirait pas. Après le déjeuner, elle lui lut, comme toujours, les journaux du matin. Il fit la remarque qu'il y avait assez longtemps qu'il était oisif et qu'il voulait se remettre tout de bon au travail. A dix heures sonnées, il se retira dans son cabinet, où M. Kirk, qui, depuis plusieurs années, lui servait de secrétaire et de lecteur, lui fit la lecture pendant une couple d'heures. Il passa ensuite seul dans une pièce contiguë, d'où bientôt après M. Kirk entendit un gémissement. Il y courut et trouva M. Prescott mort, frappé d'une seconde attaque de paralysie [1]. Les médecins furent appelés, mais toute leur science fut vaine; il n'ouvrit plus la bouche. A deux heures et demie,

[1] Je dois ces particularités à l'obligeance de Mrs. Abbot Lawrence.

un crêpe noir, suspendu à la porte de la maison, annonça qu'il avait été enlevé à ses amis et à son pays.

Selon son désir, son corps resta quelque temps exposé dans sa bibliothèque, au milieu de ses livres bien-aimés et des portraits de ces personnages de l'histoire auxquels sa plume avait conféré une vie nouvelle. De là, le lundi 1er février, on le transporta au caveau de sa famille, dans l'église de Saint-Paul, appartenant à la communion presbytérienne, dont il avait été membre. Il fut suivi jusqu'à la tombe par un cortége nombreux. Jamais homme de lettres en Amérique n'avait réuni autour de son cercueil une pareille foule pour rendre à une grande renommée et à un noble caractère ce tribut de larmes et de deuil « qui eût plus flatté le cœur de M. Prescott que tous les triomphes intellectuels de sa vie ».

Il a laissé une veuve, deux fils et une fille, celle-ci ayant épousé un des fils de M. Abbot Lawrence, si connu et si estimé comme représentant des États-Unis à la cour d'Angleterre.

Nous ne saurions entreprendre ici un examen complet des écrits de M. Prescott. Son exactitude et sa consciencieuse étude des autorités, premiers éléments du mérite d'un historien, sont universellement reconnues. On a exprimé le doute, et il est douteux en effet peut-être, que sa faculté d'analyse philosophique fût égale à son habileté d'arrangement synthétique. Discerner le mobile des actions humaines n'est pas moins essentiel à l'historien que l'art de colliger les faits et de colorer les événements. C'était à ce dernier art qu'aspirait plus spécialement M. Prescott. Décrire clairement ce qui eut lieu dans tel ou tel siècle et comment cela eut lieu est en soi-même une œuvre difficile ; montrer pourquoi cela eut lieu, en dévoilant les causes cachées qui dirigèrent et colorèrent les événements, c'est surtout ce que prétendent faire ceux qui embrassent une vue plus étendue de la grande mappemonde de l'histoire. M. Prescott a peu de rivaux, très-peu d'égaux parmi les historiens qui ont écrit en anglais. Son récit du siége de Malaga et de la conquête finale de Grenade n'est surpassé par aucune des plus énergiques et des plus gracieuses pages de Gibbon, de Robertson et d'Irving. Sa description de la *triste noche*, — cette affreuse nuit dans laquelle, après la mort de Montézuma, Cortés et ses mille Espagnols évacuèrent la ville de Mexico, — est un des plus magnifiques tableaux de l'histoire moderne. Nous croyons entendre la marche furtive de cette bande de braves le long de la grande rue de Tlaplocan ; nous voyons la sombre lueur du lac qui dort sous la ténébreuse nuit à gauche et à droite de la

chaussée. Tout à coup, l'horrible tambour du dieu de la guerre retentit au faîte du temple. Les Espagnols jettent à la hâte leur pont portatif sur la tranchée creusée comme un abîme pour leur couper la route, et déjà les Mexicains font pleuvoir une grêle de pierres et de flèches sur leur arrière-garde et leurs flancs. Le lac, tout à l'heure calme et silencieux, est sillonné par les pirogues; les rames font jaillir des flots d'écume, les proues menacent les deux côtés de la chaussée. Les cavaliers s'élançant à travers la nuée des guerriers barbares, les combats corps à corps livrés par les fantassins, la halte momentanée sur les ponts brisés, l'avant-garde précipitée dans les canaux par la pression de l'arrière-garde, tout cela est peint de main de maître. A la lueur de l'aube, nous voyons au front de bataille Cortès, dont le cheval a de l'eau jusqu'à la sangle de sa selle, et nous entendons sa voix guidant les siens vers le gué que lui seul a découvert. A l'arrière-garde, c'est Alvarado blessé et aux abois auprès du cadavre de sa fameuse jument baie, élevée dans les pâturages de Cordoue. Le large canal n'a plus de pont, mais il est presque comblé par les bagages et les corps morts. L'intrépide Alvarado plante d'une main ferme sa lance au milieu, et par un saut hardi allant rejoindre ses camarades, laisse derrière lui une trace fameuse dans les annales du Nouveau Monde.

Les chapitres de M. Prescott sur les mœurs et la littérature ne sont pas moins pittoresques que ses récits des événements contemporains, dont ces chapitres sont le commentaire vivant. Parmi les modernes historiens il est un des premiers qui ont reconnu et mis en relief l'importance de ce genre d'*illustrations*, trop négligé par ses prédécesseurs immédiats. Sous un autre rapport, ses ouvrages offrent un exemple qui mérite d'être imité. Non content de donner un corps au résultat de ses propres recherches, il indiquait les sources où il avait puisé et les mines qu'il avait exploitées par ses fouilles, « afin que son lecteur, nous dit-il, fût en état de juger par lui-même, de contrôler, et, au besoin, de réformer le jugement de l'historien. » Il nous a laissé aussi des notices biographiques et bibliographiques de toutes ses principales autorités, pour nous faire savoir quels moyens elles avaient eu de parvenir à la connaissance exacte des faits, à quelles influences elles pouvaient être exposées, leur caractère, leur nature d'esprit et la valeur de leur témoignage. Si cette méthode d'écrire l'histoire était générale, nous y perdrions quelques ouvrages ingénieux, mais nous échapperions à plus d'une perfide conspiration contre la vérité. Déjà la méthode de M. Prescott doit avoir été d'un effet salutaire sur les lecteurs doués

du sens critique, à qui il aura appris à se défier de ces brillants arrangeurs qui, gardant pour eux les motifs de leur foi, sont avares d'indications, citent légèrement quand ils citent, et disent impudemment au monde qu'ils ont emprunté leurs matériaux à des sources si nombreuses, que les spécifier serait impossible, tandis que ces sources consistent peut-être en caricatures du passé et en calomnies directes contre les morts.

Si M. Prescott n'occupe pas dans la littérature critique le même rang que dans la littérature historique, c'est que son temps était tellement absorbé par ses compositions de longue haleine, qu'il ne pouvait lui en rester beaucoup pour écrire dans un cadre plus restreint. Sa collaboration aux grands recueils périodiques des États-Unis forme cependant un volume intéressant qui a le charme et l'élégance de ses autres écrits. Parmi ses *Essais*, les plus importants sont un article sur Cervantes, un second sur Molière, un troisième sur Walter Scott, un quatrième sur la poésie narrative des Italiens. M. Prescott était naturellement trop bienveillant et trop généreux pour s'armer du *scalpel* ou du casse-tête d'une école de sauvages dont quelques adeptes semblent aussi doués d'un organe spécial pour sécréter le venin du serpent ou l'acide vitriolique. Quand M. Prescott se détournait de sa voie habituelle en littérature, c'était peut répandre une nouvelle lumière sur les beautés des vieux maîtres ou pour rendre justice au mérite d'un auteur méconnu. Fallait-il ridiculiser un sot, fustiger un fripon littéraire, il laissait cette tâche aux critiques qui s'en chargent volontiers. Un dernier trait peut achever de caractériser cette indulgente et bonne nature, qui avait même peur de l'apparence d'une sévérité injuste. Dans la préface de son volume d'*Essais*, modèles de bonne foi et de candeur, il regrette quelques-unes de ses sentences critique que n'aient pas été exprimées avec plus de modération.

L'éminence de M. Prescott comme écrivain n'était pas plus franchement reconnue que son excellent caractère comme homme. Le même bon sens, le même calme qui inspirait sa plume inspirait aussi tous les actes de sa vie. Prudent et sage dans la conduite de ses affaires, il était en même temps libéral et aimait à faire le bien sans la moindre ostentation. Adoré par sa famille et ses amis intimes, il n'était guère moins cher à sa ville natale. Disons mieux, nous n'avons jamais rencontré un Américain qui ne semblât prendre un intérêt personnel dans ses succès et s'enorgueillir d'un pareil compatriote. « Tous ceux qui l'ont connu, dit M. Bancroft, vous répéteront qu'il valait mieux que ses ouvrages. Quand la tombe est à peine fermée sur son cercueil, nous ne pouvons

nous rappeler aucun trait de ses manières, de son caractère, de ses qualités d'esprit ou de cœur que nous voudrions changer. » Le professeur Ticknor remarque qu'il se faisait aimer de tous ceux qui l'approchaient par la sincérité de son caractère, la franchise de ses sympathies et la fidélité de ses affections, fortifiées plutôt qu'affaiblies par les années et les vicissitudes de la vie. « De tous les hommes que j'ai connus, dit son condisciple le docteur Walker, président de l'université Harvard, aucun n'a été moins changé par la difficile épreuve du succès et de la prospérité. Depuis le collége jusqu'au matin du jour où il mourut, il resta le même dans son humeur, le même dans ses manières, le même dans ses habitudes de pensée et de sentiment, le même à un degré remarquable dans son aspect extérieur et sa physionomie. Il fut de ce petit nombre d'élus que tout le monde aime à entendre louer. » Ces paroles auront un écho dans plus d'un cœur en Angleterre. Dans la mémoire que nous a laissée ce noble ami il en est plusieurs qui trouveront un motif plus solennel et plus tendre que tous les mille autres motifs qu'ils peuvent avoir d'aimer et d'honorer le pays qui donna naissance à William Hickling Prescott, et le peuple dont il fut un des citoyens.

(William Stirling, M. P.)

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

INTRODUCTION.

COUP D'ŒIL SUR LA CIVILISATION AZTÈQUE

CHAPITRE PREMIER.

L'ANCIEN MEXIQUE. — CLIMAT ET PRODUITS. — RACES PRIMITIVES. — EMPIRE AZTÈQUE.

De toutes les parties de ce vaste empire qui reconnaissait autrefois l'autorité de l'Espagne dans le Nouveau-Monde, aucune ne peut être comparée au Mexique pour l'intérêt et l'importance, soit que l'on considère la variété de son sol et de son climat, ses inépuisables dépôts de richesse minérale, son aspect grandiose et pittoresque, ou le caractère des anciens habitants, qui, non-seulement surpassaient de beaucoup en intelligence les autres races de l'Amérique du nord, mais nous rappellent encore, par leurs monuments, la civilisation primitive de l'Égypte et de l'Hindoustan ; — soit enfin qu'on se retrace les circonstances particulières de la conquête, circonstances aussi héroïques, aussi romanesques que toutes les

légendes de chevalerie imaginées par les poëtes italiens ou normands.

Mais, pour que le lecteur comprenne mieux le but et le sujet de cette histoire, il sera bien de jeter d'abord un coup d'œil général sur les institutions politiques et sociales des races qui occupaient le sol du Mexique à l'époque de sa découverte.

Le pays des anciens Mexicains ou des Aztèques, comme on les appelait, ne formait qu'une faible partie des vastes territoires compris dans la moderne république de Mexico (1). Ses limites, qu'on ne peut fixer, s'étendirent beaucoup dans les dernières années de l'empire, époque où l'on doit supposer qu'elles allaient du dix-huitième degré nord environ de latitude, au vingt et unième sur l'Atlantique, et du quatorzième au dix-neuvième, y compris une langue de terre très-étroite sur la mer Pacifique (2). La contrée, dans sa plus grande lar-

(1) Ce territoire était bien vaste, en effet, si nous devons en croire l'archevêque Lorenzana, qui nous dit : « On ignore si le pays de la Nouvelle-Espagne ne touche pas à la *Tartarie* et au Groenland; par la voie de la Californie à la première, et par le Nouveau-Mexique au second ! » (*Historia de Nueva-España ;* Mexico, 1770, p. 38, nota.)

(2) Je me suis conformé aux limites fixées par Clavigero. Il a probablement examiné le sujet avec plus de soin et de fidélité que la plupart de ses compatriotes, qui diffèrent d'opinion et donnent une étendue plus vaste à la monarchie. (Voyez sa *Storia antica del Messico;* Cesena, 1780, dissert. 7.) L'abbé, toutefois, n'a pas jugé à propos de communiquer à ses lecteurs les fragiles fondements sur lesquels reposent ses conclusions. On ne peut glaner quelques notions sur l'étendue de l'empire aztèque que dans les écrits d'historiens postérieurs à l'arrivée des Espagnols, et dans les rôles peints des tributs payés par les villes conquises. Ces deux sources sont extrêmement vagues et défectueuses. (Voyez les manuscrits de la collection de Mendoza, dans la magnifique publication de lord Kingsborough, *Antiquités du Mexique*, comprenant des fac-simile d'anciennes peintures et d'hiéroglyphes, et les monuments de la Nouvelle-Espagne. Londres, 1830. Texte anglais.) Ce qui augmente beaucoup la difficulté des recherches, c'est que les conquêtes ayant été faites par une ligue de trois puissances, il n'est pas toujours aisé de dire à qui elles restèrent en définitive. La question est tellement enveloppée d'incertitude, que Clavigero, malgré les assertions positives de son texte, n'a pas osé, dans sa carte, fixer les limites précises de l'empire,

geur, ne pouvait dépasser cinq degrés et demi, et se réduisait, en approchant de ses limites au sud-est, à moins de deux degrés. Sa superficie restait sans doute en dessous de seize mille lieues carrées (3).

Telle était pourtant la remarquable configuration d'un pays qui n'avait pas plus du double de la largeur de la Nouvelle-Angleterre, qu'il présentait toutes les variétés de climats et produisait presque tous les fruits qu'on rencontre entre l'équateur et le cercle arctique.

Le long de l'Atlantique, le pays est bordé par une large étendue de terres, appelée la *Tierra-Caliente*, ou région chaude, dont la température, habituellement élevée, est celle des contrées équinoxiales. Des plaines brûlées, sablonneuses, sont entremêlées d'autres plaines d'une exubérante fertilité, où l'on peut à peine se frayer un passage à travers les buissons aromatiques et les fleurs sauvages que dominent des arbres de cette croissance magnifique qu'on ne remarque d'ordinaire qu'entre les tropiques. Ces déserts embaumés recèlent la fatale *malaria*, engendrée probablement par la décomposition des substances végétales sur un sol chaud et humide. La saison de la fièvre bilieuse, le *vomito*, comme on l'appelle, dure depuis le printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne, époque où le fléau de ces côtes est arrêté par les vents froids qui descendent de

soit au nord, où il se mêle à l'empire tezcucan, soit au sud, où l'auteur a commis l'énorme bévue d'affirmer que le territoire mexicain, alors qu'il atteignait le 14° de latitude, ne comprenait aucune portion du Guatemala. (Voyez t. 1, p. 29, et t. 4, dissert. 7.) Le chroniqueur tezcucan, Ixtlilxochilt, réclame fièrement la plus vaste étendue de territoire pour sa nation. (*Historia chichemeca*, Ms., cap. 39, 53 et *alibi*.)

(3) Dix-huit à vingt milles, d'après de Humboldt, qui pense que le territoire mexicain à cette époque était celui qu'occupent aujourd'hui les intendances de Mexico, Puebla, Vera-Cruz, Oaxaca et Valladolid. (*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne;* Paris, 1825, t. 1, p. 196.) Cette dernière intendance, toutefois, était comprise en totalité ou en presque totalité dans le royaume rival de Mechoacan, comme le dit plus exactement de Humboldt lui-même dans une autre partie de son ouvrage. (*Comp.*, t. 2, p. 164.)

la baie d'Hudson. Ces vents, dans la saison d'hiver, fraîchissent fréquemment, balayent les côtes de l'Atlantique, le golfe sinueux du Mexique, et fondent, avec la furie d'un ouragan, sur ces rivages sans abris et sur les îles voisines des Indes-Occidentales. Tels sont les redoutables charmes dont la nature semblait avoir entouré cette terre enchantée, pour protéger les trésors cachés dans son sein ; mais le génie entreprenant de l'homme ne connaît pas d'obstacles.

Après avoir fait une vingtaine de lieues à travers cette région brûlante, le voyageur s'aperçoit qu'il s'élève dans une atmosphère plus pure ; ses membres retrouvent leur élasticité ; il respire plus librement ; ses sens ne sont plus oppressés par la chaleur étouffante et l'enivrant parfum des vallées. L'aspect de la nature change également. L'œil n'est plus réjoui par la riche variété des couleurs prodiguées aux paysages. La vanille, l'indigo, le cacaotier en fleurs, disparaissent à mesure que le voyageur avance. La canne à sucre et le bananier aux feuilles lustrées l'accompagnent encore, et lorsqu'il est parvenu à une élévation d'environ quatre mille pieds, il reconnaît, à l'inaltérable verdure, au riche feuillage du liquidambar, qu'il vient d'atteindre la hauteur où se reposent les nuées et les brouillards venus du golfe du Mexique : c'est la région de l'humidité perpétuelle ; mais il la salue avec joie, car elle lui annonce qu'il est échappé à l'influence du mortel *vomito* (4). Il est entré dans la *Tierra-Templada*, ou région tempérée, qui ressemble, en effet, à la zone tempérée du globe. L'aspect

(4) Le voyageur qui entre dans le pays, en traversant les stériles monticules de sable de Vera-Cruz, reconnaîtra difficilement la vérité de cette description. Il doit la chercher dans d'autres parties de la *Tierra-Caliente*. Parmi les derniers touristes, personne n'a tracé un plus pompeux tableau des vives impressions que produisent ces chaudes contrées, que Latrobe. Il était débarqué à Tampico. (*Rambler in Mexico*; New-York, 1836, ch. 7.) Les descriptions de l'homme et de la nature dans notre propre pays, dues au même voyageur et que nous pouvons apprécier, se distinguent par une sobriété de couleurs, une vérité qui lui donnent droit à notre confiance lorsqu'il décrit d'autres contrées.

du pays devient grandiose et même terrible ; la route longe la base d'énormes montagnes qui jetaient autrefois des feux volcaniques, et dont les cratères éteints, resplendissant aujourd'hui dans leurs manteaux de neiges, servent encore de fanal aux marins, à bien des lieues en mer. Tout autour de lui le voyageur découvre les traces de leur ancienne combustion; il chemine à travers de vastes champs de lave, hérissés de toutes les formes fantastiques qu'ont fait prendre à l'impétueux torrent les obstacles qu'il rencontrait. Si son regard plonge au bas de quelque pente escarpée, dans quelque ravin profond, au bord de la route, il peut en voir les profondeurs couvertes des riches fleurs et de la végétation émaillée des tropiques. Tels sont les singuliers contrastes offerts aux yeux dans cette pittoresque région.

Poursuivant sa route et montant toujours, le voyageur parvient dans d'autres climats favorables à d'autres végétations. Le maïs jaune, ou *blé des Indes*, comme nous l'appelons d'ordinaire, l'a suivi depuis le plus bas niveau ; mais il voit pour la première fois des champs de blé et d'autres céréales européennes importées dans le pays par les conquérants, entremêlés de plantations d'aloès ou de maguey (*agave Americana*), que les Aztéques employaient à divers usages importants. Les chênes commencent à acquérir une plus robuste croissance, et les sombres forêts de sapins annoncent la *Tierra-Fria*, ou région froide, la troisième et la dernière des grandes terrasses naturelles qui partagent le pays. Après avoir gravi jusqu'à la hauteur d'environ sept à huit mille pieds, le voyageur fatigué foule enfin les sommets de la Cordillère des Andes, cette chaîne colossale qui, après avoir traversé l'Amérique du sud et l'isthme de Darien, se déploie, à son entrée dans le Mexique, en un vaste plateau, se maintenant à une élévation de plus de six mille pieds, pendant près de deux cents lieues, et ne s'abaissant que dans les latitudes plus élevées du nord (5).

(5) Cette longue étendue de pays varie de cinq mille cinq cent soixante-dix à huit mille huit cent cinquante-six pieds d'élévation, hauteur égale aux passages du mont Cenis ou du grand Saint-Bernard. Le plateau s'étend

A travers ce rempart de montagnes s'étend, dans la direction de l'ouest, une chaîne volcanique de dimensions plus prodigieuses encore, l'un des points culminants du globe, dont les pics, pénétrant dans la région des neiges éternelles, répandent une agréable fraîcheur sur les plateaux qu'ils dominent; car ces derniers, bien que nommés la région froide, jouissent d'un climat dont la température moyenne n'est pas plus abaissée que celle de l'Italie centrale (6). L'air est extrêmement sec; le sol, naturellement bon, est rarement couvert de la riche végétation des régions inférieures. Plus fréquemment il offre un aspect stérile et brûlé, dû en partie à l'évaporation plus active que produit, dans ces plaines élevées, la moins grande pression de l'atmosphère, et sans doute aussi au manque d'arbres pour garantir le sol des rayons brûlants du soleil d'été. Au temps des Aztèques, le plateau était couvert de sapins, de chênes, de cyprès et d'autres arbres forestiers. Les dimensions de quelques-uns de ces arbres, encore debout, prouvent que la stérilité des temps postérieurs est plutôt la faute de l'homme que celle de la nature. Les premiers Espagnols firent une guerre aveugle aux forêts, comme nos ancêtres les puritains, et avec beaucoup moins de raison; car, après avoir conquis le pays, ils n'avaient à craindre aucune embûche de l'Indien soumis et à demi civilisé. Ils ne furent pas obligés, comme nos pères, de se tenir sur le qui vive pendant un siècle. Ce dépouillement du terrain plaisait, dit-on, à l'ima-

trois cents lieues encore plus loin, avant de décliner à un niveau de deux mille six cents vingt-quatre pieds. (De Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 157 et 255.)

(6) Environ 62° Fahreinheit ou 14° Réaumur. (De Humboldt, *Essai politique*, t. 1, 273.) Les plateaux les plus élevés de cette grande terrasse, la vallée de Toluca, par exemple, située à environ huit mille cinq cents pieds au-dessus de la mer, ont un climat très-rude, où le thermomètre, pendant une grande partie de la journée, s'élève rarement au-dessus de 45° Fahrenheit. (Idem, *loc. cit.*; et Malte-Brun, *Géographie universelle*.) Malte-Brun, dans cette partie de son ouvrage, n'est que l'écho du premier écrivain.

gination espagnole; il lui rappelait les plaines de la Castille, ces plateaux de l'Europe (7) où la nudité du paysage est un texte de lamentations pour tous les voyageurs.

Au milieu du continent, un peu plus près toutefois de la mer Pacifique que de l'océan Atlantique, la célèbre vallée de Mexico est située à une élévation de près de sept mille cinq cents pieds; c'est un bassin ovale d'environ soixante-sept lieues de circonférence (8), enfermé par un haut rempart de rochers porphyritiques que la nature semble avoir destinées, mais en vain, à le garantir d'une invasion.

Le sol, autrefois couvert d'un riche tapis de verdure et d'arbres majestueux, est souvent stérile et blanchi par l'incrustation des sels que produit le dessèchement des eaux. Cinq lacs se déploient dans la vallée et occupent la dixième partie de sa surface (9). Sur les bords opposés du plus grand de ces lacs, dont les dimensions (10) se sont beaucoup rétrécies depuis le

(7) L'élévation des Castilles, d'après l'autorité déjà citée plusieurs fois, est d'environ trois cent cinquante toises, ou deux mille cent pieds au-dessus de l'Océan. (De Humboldt, *Dissert.* Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*; Paris, 1827, t. 1, p. 5.) Il est rare de trouver en Europe des plaines situées à une pareille élévation.

(8) L'archevêque Lorenzana évalue le circuit de la vallée à quatre-vingt-dix lieues, et croit devoir rectifier l'opiuion de Cortès, qui nelui en donne que soixante-dix. La dernière évaluation, du reste, est très-rapprochée de la vérité, comme le prouve le travail de M. de Humboldt, qui a mesuré cette vallée, travail cité dans le texte. Sa longueur est d'environ dix-huit lieues sur douze et demie de large. (De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 29; Lorenzana, *Historia de Nueva-Espana*, p. 101.) La carte de la vallée de Mexico, par de Humboldt, est la troisième de son *Atlas géographique et physique*. Comme toutes les autres cartes de la collection, elle est d'une valeur inappréciable pour le voyageur, le géologue et l'historien.

(9) De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 29, 44, 49; Malte-Brun, I. 85. Ce dernier géographe ne donne que six mille sept cents pieds au niveau de la vallée; il se contredit ainsi lui-même (*Comp.*, l. 83), ou plutôt il contredit de Humboldt, dont il met les pages à contribution, *plenis manibus*, un peu trop largement, en vérité, car souvent il oublie d'indiquer la source où il puise.

(10) Torquemada explique en partie la diminution du lac par cette

temps des Aztéques, s'élevaient les villes de Mexico et de Tezcuco, capitales des deux plus puissants et plus florissants États de l'Anahuac. Leur histoire et celle des races mystérieuses qui les précédèrent dans le pays prouvent qu'ils avaient une civilisation plus avancée que tous les anciens peuples de l'Amérique du nord.

La plus remarquable de ces races était celle des Toltéques. Venus d'une direction septentrionale, mais on ignore de quelle région, ils pénétrèrent sur le territoire de l'Anahuac (11), probablement avant la fin du septième siècle. Comme on le pense bien, il y a très-peu de notions certaines à glaner sur un peuple dont les annales écrites ont péri, et qui ne nous est connu que par les légendes traditionnelles des nations qui lui ont

étrange hypothèse : « De méma, dit-il, que Dieu ordonna aux eaux qui avaient couvert la face de la terre de se retirer après l'extermination presque entière du genre humain lorsqu'il eut mis la comble à ses iniquités, de même il permit aux eaux du lac mexicain de s'abaisser en témoignage da réconciliation avec l'Amérique, après la destruction des races idolâtres par les Espagnols. » (*Monarchia Indiana*; Madrid, 1723, t. 1, p. 309.) On trouva une explication de ce phénoména physique tout aussi plausible, si elle est moins orthodoxe, dans l'évaporation active de ces régions élevées et dans le fait de la construction d'une immense tranchée pendant la via du *ban père* pour réduire les eaux du principal lac at garantir la capitala d'une inondation.

(11) L'Anahuac, d'après de Humboldt, ne comprenait que le pays situé entre les 14° et 21° de latitude nord. (*Essai politique*, t. 1, p. 197.) D'après Clavigero, il renfermait à peu près tout ce qui a été connu depuis sous le nom de Nouvelle-Espagne. (*Star. del Messico*, t. 1, p. 27.) Veytia emploie aussi le mot Anahuac comme synonyme da Nouvelle-Espagne. (*Historia antigua de Mejico*: Mejico, 1836, t. 1, cap. 12.) Le premier de ces écrivains accorde probablement trop peu, et le second trop dans cette question de limites. Ixtlilxochitl dit que l'Anahuac s'étendait à quatre cents lieues sud du pays Otomie. (*Hist. chichemaca*, Ms., chap. 73.) Le mot Anahuac signifie *près de l'eau*. Il s'appliquait d'abord sans doute au pays qui entoure les lacs de la vallée mexicaine, et on l'étendit ensuite aux régions plus éloignées qu'occupaient les Aztéques et les autres races demi-civilisées. Il est encore possible, comme le suggère Veytia (*Hist. antig.*, lib. 1, cap. 1), qu'on ait voulu désigner par ce nom la vaste étendue de terre comprise entre l'Atlantique et la mer Pacifique.

Digitized by Google

succédé (12). Toutefois, d'après l'accord unanime de ces traditions, les Toltéques étaient instruits dans l'agriculture et dans la plupart des arts mécaniques de première nécessité; ils travaillaient habilement les métaux, et ils inventèrent le système complexe de chronologie, adopté ensuite par les Aztéques. Ils furent, en un mot, la véritable source de la civilisation qui distingua plus tard cette partie du continent (13). Ils établirent leur capitale à Tula, au nord de la vallée Mexicaine, où les vestiges de vastes constructions existaient encore à l'époque de la conquête (14). Les nobles ruines d'édifices religieux ou publics que l'on trouve aujourdhui dans différentes parties de la Nouvelle-Espagne sont attribuées à ce peuple, dont le nom *Toltéque* est resté le synonyme d'*architecte* (15). Leur histoire, enveloppée de ténèbres, nous rappelle ces races primitives qui précédèrent les anciens Égyptiens dans les voies de la civilisation, et dont les fragments d'architecture incorporés aux monuments des Égyptiens mêmes, tels qu'on les voit aujourd'hui, donnent à ces derniers l'apparence de constructions presque modernes (16).

(12) Clavigero dit que Botturini a écrit « sur la foi des historiens toltéques. » (*Stor. del Messico*, t. 1, p. 128.) Mais ce savant n'a pas la prétention d'avoir jamais rencontré lui-même un manuscrit toltéque; il avait seulement entendu dire que Ixtlilxochitl en possédait un. (Voyez son *Idea de una nueva Historia general de la America Septentrional;* Madrid, 1746, p. 110.) Le dernier écrivain nous dit que les détails qu'il donne sur les races toltéque et chichemèque « sont puisés dans l'interprétation » (probablement celle des peintures tezcucanes), et « dans la tradition des vieillards ». Pauvre autorité pour des événements qui se sont accomplis il y a des siècles! Lui-même reconnait que ces récits sont si pleins d'absurdités et de mensonges, qu'il a dû en rejeter les neuf dixièmes. (Voyez ses *Relaciones*, Ms., n° 5.) La cause de la vérité aurait sans doute peu souffert du rejet des neuf dixièmes de ce qu'il a conservé.

(13) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 2. — Idem, *Relaciones*, Ms., n° 2. Sahagun, *Historia general de las Cosas de Nueva-España;* Mexico, 1829, lib. 10, cap. 29. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 1, chap. 27.

(14) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 1, cap. 290.

(15) Idem, *ubi supra*. — Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 1, cap. 14.

(16) *Description de l'Égypte;* Paris, 1809. *Antiquités*, t. 1, chap. 1. Veytia

Après une période de quatre siècles, les Toltéques, qui avaient étendu leur empire jusqu'aux confins les plus reculés de l'Anahuac (17), et vu leur population beaucoup réduite, dit-on, par la famine, la peste et des guerres malheureuses, disparurent du pays avec autant de silence et de mystère qu'ils y étaient entrés; un petit nombre seulement demeura en arrière, mais le gros de la nation, selon toute apparence, se répandit dans les régions de l'Amérique centrale et dans les îles voisines. Le voyageur qui contemple aujourd'hui les majestueuses ruines de Mitla et de Palenque, croit y retrouver l'œuvre de ce peuple extraordinaire (18).

Après le laps d'un nouveau siècle, une autre tribu nombreuse et sauvage, nommée les Chichemèques, entra dans le pays désert. Elle venait des régions reculées du nord-ouest, et elle fut bientôt suivie par d'autres tribus d'une civilisation plus avancée, et de la même race peut-être que les Toltéques, dont elles paraissent avoir parlé la langue. Les plus célèbres de ces tribus étaient les Aztéques ou Mexicains, et les Alcolhues. Ces derniers, plus connus dans des temps moins éloignés de nous sous le nom de Tezcucans, dérivé de leur capitale, Tezcuco (18), sur le bord oriental du lac Mexicain, étaient particulièrement disposés, par la douceur comparative de leur religion et de leurs mœurs, à recevoir la teinture de civilisation qui distinguait le

a retracé les migrations des Toltéques avec un talent mal recompensé par le peu de fond qu'on peut nécessairement faire sur de pareils résultats. (*Hist. antig.*, lib. 2, cap. 21, 33.)

(17) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 78.

(18) Veytia, *Hist. antig.*, lib. 1, cap. 33. Ixtlitlxochitl, *Hist. chich.*, Ms., nos 4, 5. Le père Torquemada, interprétant mal sans doute le sens des hiéroglyphes tezcucans, explique cette mystérieuse désapparition des Toltéques par des histoires de géants et de démons qui attestent un amour du merveilleux pour le moins égal à celui des autres chroniqueurs ecclésiastiques. (Voyez la *Monarch. ind.*, lib. 1, cap. 14.)

(19) *Tezcuco* signifie *lieu de halte*. Plusieurs des tribus qui occupèrent successivement l'Anahuac s'étaient arrêtées, dit-on, quelque temps en cet endroit. (Ixtlitlxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 10.)

petit nombre de Toltéques restés dans le pays. Ils la transmirent à leur tour aux barbares Chichemèques, dont une grande partie finit par se fondre avec les nouveaux venus (20).

Forts de l'accroissement de leur nombre et de leur civilisation supérieure, les Alcolhues étendirent par degrés leur empire sur les tribus plus sauvages du nord, tandis que leur capitale se remplissait d'une population nombreuse, activement livrée aux arts les plus utiles, et même aux arts élégants d'une communauté civilisée. Au milieu de cette prospérité, les Alcolhues furent soudain assaillis par un voisin belliqueux, les Tépanèques, issus d'une même souche et qui habitaient la même vallée. Leurs provinces furent envahies, leurs armées battues, leur roi assassiné, et la florissante cité de Tezcuco devint la proie du vainqueur. La rare capacité du jeune prince Nézahualcoyotl, héritier légitime du trône, soutenu par ses alliés mexicains, fit sortir enfin le pays de cet état d'abjection, et lui ouvrit une nouvelle carrière de prospérité plus brillante que la première (21).

Les Mexicains, dont nous devons principalement nous occuper, venaient aussi, comme on l'a vu, des régions reculées du nord, ruche populeuse des nations dans le Nouveau-Monde aussi bien que dans l'Ancien. Ils arrivèrent sur les frontières de l'Anahuac, vers le commencement du treizième siècle, quelque temps après l'occupation du pays par les tribus alliées. Longtemps ils n'eurent aucune résidence fixe, et occupèrent tour à tour diverses parties de la vallée Mexicaine, exposés à tous les hasards et à toutes les misères de la vie nomade. Un moment asservis par une tribu plus puissante, leur férocité les

(20) L'historien parle dans une page des trous ou tout au moins des huttes de paille des Chichemèques, et, dans la page suivante de leurs *señoras*, *infantas et caballeros*, tout cela avec la plus comique gravité. Ibid., cap. 9 et suiv. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 1-10. Camargo, *Historia de Tlascala*. Ms.

(21) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 9-20. Veytia, *Hist. antig.* lib. 2, cap. 29-54.

rendit bientôt redoutables à leurs maîtres (22). Après une série de migrations et d'aventures qui peut soutenir la comparaison des plus bizarres légendes des temps héroïques de l'Ancien-Monde, ils firent enfin halte sur les bords sud-ouest du principal lac en l'année 1325. C'est là qu'ils virent perché, sur un nopal, qui sortait du creux d'un rocher baigné par l'eau du lac, un aigle royal d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. Cet aigle tenait un serpent dans ses serres, et ses grandes ailes étaient déployées vers le soleil levant. Les Mexicains saluèrent cet heureux augure, qui, d'après un oracle, indiquait la place de la nouvelle ville, dont ils jetèrent les fondements sur de petites îles basses qu'ils réunirent par des digues et en comblant des marécages. Sur ces fondements ils élevèrent leurs fragiles habitations des jonc et de roseaux, et demandèrent une existence précaire à la pêche, à la chasse des oiseaux sauvages qui fréquentaient le lac, à la culture de quelques légumes produits par leurs jardins flottants. La nouvelle ville, nommée Tenochtitlan, en témoignage de son origine miraculeuse, n'est connue des Européens que sous son autre nom de Mexico, dérivé du dieu de la guerre chez ces peuples, Mexitli (23). La légende de sa fondation est encore rappelée de nos jours par la devise de l'aigle et du cactus, qui composent les armes de la moderne république du Mexique. Tels furent les humbles commencements de la Venise du monde occidental (24).

(22) C'étaient les Colhues, et non pas les Acolhues, avec qui de Humboldt et la plupart des écrivains postérieurs les ont confondus. (Voyez son *Essai politique*, t. 1, p. 414; t. 2, p. 37.)

(23) Clavigero donne de bonnes raisons pour préférer cette étymologie du mot Mexico à plusieurs autres. (Voyez *Stor. del Messico*, t. 1, p. 168, n.) Le mot *tenochtitlan* signifie *tunal (un cactus) sur une pierre*. (*Esplicacion de la col. de Mendoza*, apud *Antiq. du Mexique*, vol. 4.)

(24) « Datur hæc venia antiquitati, » dit Tite-Live, « ut miscendo humana divinis primordia urbium augustiora faciat. » *Hist. præf.* Voyez, pour le paragraphe ci-dessus, *Col. de Mend.*, pl. 1, apud *Antiq. du Mex.*, vol. 1. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 10. — Toribio, *Hist. de las Ind.*, Ms., parte 3, cap. 8. — Veytia, *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 15. — Clavigero,

La condition si misérable des nouveaux émigrants fut encore empirée par des querelles intestines. Une partie des habitants de la ville se sépara du gros de la nation pour former une communauté à part dans les marais voisins. Ainsi divisés, ils ne purent aspirer longtemps à aucune acquisition de territoire sur la terre ferme. Toutefois leur nombre s'accrut; ils se fortifièrent surtout par divers progrès dans leur gouvernement et leur discipline militaire, tandis que leur réputation de courage et de cruauté dans la guerre rendait leur nom terrible à toute la vallée. Au commencement du quinzième siècle, près de cent ans après la fondation de la vile, un grand événement produisit une révolution complète dans la situation, et jusqu'à un certain point dans le caractère des Aztèques. Ce fut le renversement déjà mentionné de la monarchie Tescucane par les Tépanéques. Lorsque l'oppréssion des vainqueurs eut enfin soulevé l'esprit de résistance, l'héritier de cette monarchie, le prince Nezahualcoyotl parvint, après d'incroyables périls, à rassembler une force qui lui permit de lutter, avec l'aide des Mexicains, contre ses ennemis. Dans deux batailles consécutives, les Tépanéques furent défaits avec un grand carnage, leur chef tué et leur territoire, par une de ces catastrophes soudaines qui caractérisent les guerres des

après un laborieux examen, assigne les dates suivantes à quelques-uns des principaux événements mentionnés dans le texte. Il n'y a pas deux autorités d'accord à ce sujet; et cela n'est pas étonnant, puisque Clavigero, le plus sagace de tous ces historiens, n'est pas d'accord avec lui-même. (Comparez ses dates pour l'arrivée des Acolhues. t. 1, p. 147; et t. 4, dissert. 2.)

Arrivée des Toltèques dans l'Anahuac........	648 A. J. C.
Ils abandonnent le pays..................	1051
Arrivée des Chichemèques................	1170
Arrivée des Acolhues, environ..............	1200
Les Mexicains atteignent Tula..............	1296
Ils fondent Mexico........................	1325

(Voyez sa dissert. 2, sect. 12.) Cette dernière date, la plus importante, est confirmée par le savant Veytia, qui, pour toutes les autres, diffère de Clavigero. (*Hist. antig.*, lib. 2, cap. 15.)

petits États, passa dans les mains des vainqueurs. Ils le donnèrent à Mexico, en récompense de ses importants services.

Alors se forma cette ligue remarquable et sans autre exemple dans l'histoire. Les États de Mexico, de Tezcuco et le petit royaume voisin de Tlacopan, convinrent de se soutenir mutuellement dans leurs guerres offensives et défensives, d'assigner dans le partage des dépouilles un cinquième au Tlacopan et de partager le reste, on ignore dans quelle proportion, entre les deux autres puissances. Les historiens tezeucans réclament pour leur nation une part égale à celle des Aztéques, mais cette prétention paraît contredite par l'immense accroissement de territoire qu'obtint ensuite ce dernier peuple. On peut expliquer l'avantage fait aux Aztéques par une supposition assez vraisemblable : c'est que, malgré leur infériorité primitive, ils se trouvaient, à l'époque du traité, dans une condition plus prospère que leurs alliés, abattus et découragés par une longue oppression. Ce qui est plus extraordinaire que le traité même, c'est la fidélité avec laquelle il fut observé. Pendant un siècle de guerres continuelles, les parties intéressées ne se querellèrent pas une seule fois pour le partage des dépouilles, écueil où viennent si souvent échouer les confédérations semblables des États civilisés (25). Pendant quelque temps, les alliés trouvèrent assez d'occupation pour leurs armes dans

(25) Le loyal chroniqueur tezcucan réclame pour son souverain la dignité suprême, sinon la plus large part des dépouilles, en vertu de ce pacte impérial ; (*Hist. chich.*, cap. 32.) Torquemada, d'un autre côté, revendique pour Mexico la moitié de toutes les terres conquises. (*Man. ind.*, lib. 2, cap. 40.) Tous sont d'accord pour n'assigner qu'un cinquième à Tlacopan ; et Veytia (*Hist. antig.*, lib. 3, cap. 3), et Zurita (*Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne*, traduction de Ternaux, Paris, 1840, p. 11), deux critiques très-compétents, admettent un égal partage entre les deux principaux États de la confédération. Une ode de Nezahualcoyotl, dont la version castillane existe encore, rend témoignage à la singulière union des trois puissances :

Solo se acordaran en las naciones
Lo bien que gobernaron
Las *tres cabezas* que el imperio honraron.
(*Cantares del emperador Nezahualcoyotl*, Ms.)

la vallée même; mais ils franchirent bientôt ses remparts de roches, et au milieu du quinzième siècle, sous le premier Montezuma, ils s'étendaient sur les pentes du plateau jusqu'au bord du golfe du Mexique. Tenochtitlan, la capitale des Aztèques, attestait la prospérité publique; ses frêles habitations avaient fait place à de solides constructions de pierre et de chaux; sa population avait pris un rapide essor, les vieilles dissensions étaient assoupies. Les habitants séparés, comme nous l'avons dit, du corps de la nation avaient été ramenés sous un même gouvernement, et le terrain qu'ils occupaient rattaché d'une manière permanente à la cité mère, dont les dimensions étaient beaucoup plus vastes que celles de la moderne capitale du Mexique bâtie sur le même emplacement (26).

Le trône fut heureusement occupé par une série de princes habiles qui surent mettre à profit les ressources nouvelles et l'enthousiasme martial de la nation. Chaque année on voyait revenir ces princes dans leur capitale, chargés des dépouilles des villes conquises, et suivis de troupeaux d'esclaves. Aucun État ne put résister longtemps aux confédérés. Au commencement du seizième siècle, au moment même de l'arrivée des Espagnols, la domination des Aztèques s'étendait sur toute la largeur du continent, de l'Atlantique à la mer Pacifique; et sous le règne du hardi et sanguinaire Ahuitzotl, la nation avait porté ses armes bien au delà des limites déjà indiquées comme celles de son territoire permanent, dans les coins les plus reculés du Guatemala et du Nicaragua.

L'étendue de cet empire, limitée comparativement à celle de beaucoup d'autres États, est vraiment merveilleuse, si l'on considère qu'elle était la conquête d'un peuple dont la popu-

(26) Voyez les plans de l'ancienne et de la moderne capitale dans la première édition du *Mexique* de Bullock. Ce voyageur était redevable de l'original de l'ancienne carte à la collection de Boturini. Si cette carte, comme il semble probable, est la carte indiquée à la page 13 de son catalogue, je ne vois pas sur quoi se fonde M. Bullock pour dire qu'elle avait été préparée pour Cortés par ordre de Montezuma.

lation et les ressources se trouvaient tout récemment renfermées dans les murs d'une petite ville, et que les territoires conquis étaient couverts de peuplades nombreuses, habituées comme les Mexicains au métier des armes et dont l'organisation sociale était peu inférieure à la leur. L'histoire des Aztéques offre des points frappants de ressemblance avec celle des anciens Romains, non-seulement par les succès militaires, mais par la politique qui en fut l'âme (27).

L'ouvrage le plus important qui ait paru dans ces dernières années, sur l'histoire primitive du Mexique, est l'*Historia antiguà*, du licencié don Mariano Veytia, publiée à Mexico, en 1836. Ce savant était né d'une ancienne et très-recommandable famille, à Puebla, en 1718. Après avoir achevé ses études classiques, il partit pour l'Espagne, où la cour l'accueillit avec bienveillance. Il visita ensuite plusieurs autres pays de l'Europe, se familiarisant avec leurs langues, et revint à Mexico, chargé des fruits abondants d'une habile observation et d'une studieuse activité Le reste de sa vie fut consacré aux lettres, et principalement à l'illustration de l'histoire et des antiquités nationales. Sa qualité d'exécuteur testamentaire du malheureux Boturini, avec qui il s'était lié à Madrid, lui ouvrit la précieuse collection de manuscrits réunis par ce savant à Mexico; et à l'aide de ces matériaux et des autres sources que sa position sociale et son caractère éminent lui offraient, il composa plusieurs ouvrages, dont aucun, à l'exception de celui dont il s'agit,

(27) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, lib. 2; Torquemada, *Monarch. ind.*, t. 1, lib. 2; Boturini, *Idea*, p. 146; *Col. de Mendoza*, part. 1; et *Codex Telleriano-remensis*, apud *Ant. du Mex.*, vol. 1, 6.

Machiavel fait remarquer, comme une des principales causes du succès des armes romaines, que les Romains s'associaient dans leurs guerres d'autres États en se réservant la suprême direction. Il s'étonne qu'une politique semblable n'ait pas été adoptée par d'ambitieuses républiques dans des temps plus rapprochés de nous. (Voyez ses *Discorsi sopra Tito Livio*, lib. 2, cap. 4, apud *Opere*; Geneva, 1798.) C'est là, comme nous venons de le voir, le plan que suivirent les Mexicains.

n'a eu les honneurs de l'impression. Son éditeur ne fixe pas la date de sa mort ; mais elle doit être antérieure à 1780.

L'histoire de Veytia embrasse toute la période comprise entre la première occupation de l'Anahuac et le milieu du quinzième siècle, époque où la mort interrompit ses travaux. Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur a essayé de retracer les migrations et les annales historiques des principales races qui occupèrent le pays. Toutes ses pages prouveut l'éteudue et l'exactitude de ses recherches, et si nous ne pouvons accorder qu'une confiance restreinte à leurs résultats, il faut moins s'en prendre à Veytia lui-même qu'à l'obscure et vague nature du sujet. A mesure que l'auteur se rapproche des âges plus voisins de nous, il s'occupe plutôt des destinées de la dynastie tezcucane que de celles de la dynastie aztèque, amplement discutées par ses compatriotes. La fin prématurée de ses travaux l'empêcha sans doute d'accorder aux institutions domestiques du peuple qu'il décrit l'attention que ces institutions méritent comme le plus important sujet de recherches offert à l'historien. Cette lacune a été suppléée à l'aide d'autres sources par son habile éditeur, Orthéaga. Dans la première partie de son ouvrage, Veytia expose le système chronologique des Aztèques; mais, ainsi que la plupart des écrivains antérieurs à l'exact Gama, c'est avec assez peu de succès. Comme critique, il occupe certainement un rang plus élevé que les annalistes précédents ; et lorsque sa religion n'est pas en cause, il fait preuve d'un jugement très-sûr Dans le cas contraire, il trahit une forte dose de la crédulité dont un trop grand nombre de ses compatriotes les plus instruits n'ont pu encore se débarrasser. L'éditeur de son ouvrage publie une lettre très-intéressante adressée par l'abbé Clàvigero à Veytia, lorsque le premier n'était qu'un humble et pauvre exilé. Cette lettre est écrite du ton d'une personne qui s'adresse à un homme éminent par le talent et la position. Tous les deux ont travaillé sur le même sujet. Les écrits du pauvre abbé, publiés à maintes reprises et traduits en diverses langues, ont répandu sa renommée dans tout l'Europe, tandis que le nom de Veytia, dont les ouvrages, restés manuscrits, sont renfermés dans les bibliothèques, publiques, est à peine connu au delà des frontières du Mexique.

CHAPITRE II.

MODE DE SUCCESSION A LA COURONNE. — NOBLESSE AZTÉQUE. — SYSTÈME JUDICIAIRE. — LÉGISLATION ET REVENU. — INSTITUTIONS MILITAIRES.

La forme du gouvernement n'était pas la même dans les divers États de l'Anahuac. Chez les Aztéques et les Tezcucans, elle était monarchique et presque absolue. Les institutions politiques des deux nations se ressemblaient à ce point qu'un de leurs historiens fait remarquer, d'une manière trop péremptoire, il est vrai, que ce que l'on disait de l'une pouvait également s'appliquer à l'autre (1). Je prendrai pour sujet de mes recherches le gouvernement mexicain, sauf à emprunter de temps en temps un exemple au royaume rival.

Le gouvernement était une monarchie élective. Quatre des principaux nobles, choisis par leur corps sous le règne précédent, remplissaient les fonctions d'électeurs. On leur adjoignait les deux rois alliés de Tezcuco et de Tlacopan ; mais c'était pour ces princes une distinction purement honorifique. Le souverain était élu parmi les frères du roi mort, ou, à leur défaut parmi ses neveux, en sorte que l'élection était toujours renfermée dans le cercle de la famille. Le candidat préféré devait s'être distingué dans la guerre, alors même qu'il appartenait à la caste des prêtres, comme le dernier Montezuma (2). Cette singulière manière de pourvoir aux vacances du trône avait quelques avantages. Les candidats recevaient une éducation qui les rendait propres à la dignité royale, et, d'un

(1) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 36.

(2) C'était une exception. En Égypte aussi on prenait fréquemment le roi dans la caste des guerriers, mais on l'obligeait à se faire instruire dans les mystéres de la caste sacerdotale : Ὁ δὲ ἐκ μαχίμωμ ἀποδειγμένος εὐθύς ἐγίνετο τῶν ἱέρων. (Plutarque, *Isis et Osiris*, sec. 9.)

autre coté, l'âge auquel ils étaient élus non-seulement garantissait la nation des inconvénients d'une minorité, mais permettait encore d'apprécier leur aptitude au trône. Ce système eut de bons résultats. Le trône, ainsi que nous l'avons déjà dit, fut occupé par une série de princes habiles, dignes de gouverner un peuple belliqueux et entreprenant. Le mode d'élection lui-même, avec ses défauts, dénote une politique plus raffinée et plus prévoyante qu'on ne pourrait l'attendre d'une nation barbare (3).

Le nouveau monarque était installé dans la dignité royale avec toute la pompe des cérémonies religieuses ; mais ce n'était jamais qu'au retour d'une campagne victorieuse où il devait se procurer un nombre suffisant de captifs pour orner son entrée triomphale dans sa capitale et fournir des victimes aux rites mystérieux et sanguinaires qui souillaient la religion aztéque. C'est au milieu des sacrifices humains qu'on couronnait le nouveau roi. La couronne avait la forme d'une mitre, curieusement ornée d'or, de pierreries et de plumes. Le roi de Tezcuco, le plus puissant des alliés du nouveau prince, la posait lui-même sur sa tête. Le titre de roi, que les écrivains espagnols donnent aux premiers princes aztéques fait place à celui d'empereur sous les derniers règnes. Peut-être a-t-on voulu indiquer par là la suprématie du roi des Aztéques sur les monarchies alliées de Tlacopan et de Tezcuco (4).

(3) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 18 ; lib. 11, cap. 27. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 112. Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes Orientales et Occidentales ;* traduction anglaise ; Londres, 1604.

D'après Zurita, l'élection du prince par les nobles n'avait lieu qu'à défaut d'héritiers du défunt monarque. (*Rapport*, p. 115.) Les minutieuses recherches historiques de Clavigero nous semblent l'emporter sur celte assertion générale.

(4) Sahagum, *Hist. de Nueva-España*, lib. 6, cap. 9, 10, 14 ; lib. 8, cap. 31, 34. Voyez aussi Zurita, *Rapport*, p. 20 et 23.

Ixtlilxochitl revendique fortement cette suprématie pour sa nation. (*Hist. chich.*, Ms., cap. 34.) Ses assertions, contredites par les faits qu'il établit lui-même ailleurs, ne sont appuyées par aucun des écrivains que j'ai consultés.

Les princes aztèques, vers la fin surtout de la dynastie, vivaient dans une pompe barbare et tout orientale. Leurs vastes palais contenaient de grandes salles pour les différents conseils qui aidaient le monarque dans la direction des affaires. Le premier de tous était une sorte de conseil privé composé en partie sans doute des quatre électeurs choisis par la noblesse après l'avénement du souverain, et que l'on remplaçait immédiatement en cas de mort. La fonction de ce conseil, autant qu'on peut le conjecturer d'après de vagues indications, était de donner des avis au roi sur le gouvernement des provinces, l'administration des revenus, et en définitive sur toutes les grandes questions d'intérêt public (5). Le royal édifice logeait également une garde nombreuse attachée à la personne du prince, et composée de la principale noblesse. Il est difficile de déterminer dans ces gouvernements barbares la limite des différents ordres. Les nobles formaient certainement une classe à part; ils possédaient de grands biens, remplissaient les fonctions les plus importantes auprès de la personne du prince, et monopolisaient l'administration des provinces et des villes (6). Un grand nombre de familles nobles faisaient remonter leur généalogie jusqu'aux fondateurs de la monarchie aztèque. D'après plusieurs écrivains, qui font autorité, il y avait trente grands *caciques* qui résidaient une partie au moins de l'année dans la capitale et pouvaient lever chacun cent mille vassaux sur leurs terres (7). Sans adopter

(5) Sahagun, qui place le pouvoir électif dans un corps beaucoup plus nombreux, parle de quatre sénateurs qui formaient un conseil d'état. (*Hist. de Nuero-España*, lib. 8, cap. 30.) Acosta étend ce conseil au-delà du nombre des électeurs: (Lib. 6, chap. 26.) Il n'y a pas deux écrivains d'accord sur ce sujet.

(6) Zurita énumère quatre classes de chefs qui tous étaient exempts d'impôts et jouissaient de priviléges considérables. Cet historien ne définit pas les divers rangs avec beaucoup de précision. (*Rapport*, p. 47 et suiv.)

(7) Voyez en particulier Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*; Madrid, 1730, dec. 2, lib. 7, cap. 12.

des données aussi hasardées, il résulte du témoignage des conquérants que le pays était occupé par de nombreux et puissants chefs qui vivaient en princes indépendants sur leurs domaines. S'il est vrai que les rois encourageaient, exigeaient même la résidence de ces caciques dans la capitale et les forçaient de donner des otages en leur absence, cela prouve combien leur pouvoir était formidable (8).

Les propriétés constituaient diverses natures de fiefs soumis à différentes restrictions. Certains domaines gagnés à la pointe de l'épée, ou reçus en récompense de services publics, appartenaient sans réserve aucune à leurs possesseurs : il leur était seulement défendu d'en disposer en faveur d'un plébéien (9). D'autres domaines n'étaient transmissibles qu'aux aînés mâles, et, à leur défaut, revenaient à la couronne. La plupart étaient soumis à l'obligation du service militaire. Les principaux chefs de Tezcuco, d'après son chroniqueur, étaient expressément obligés de soutenir le prince avec leurs vassaux armés, de fréquenter sa cour, de l'aider de leurs conseils. D'autres chefs étaient astreints à réparer les bâtiments royaux, à maintenir l'ordre dans les domaines du souverain, à lui payer, par forme d'hommage, un tribut annuel de fruits et de fleurs. S'il faut en croire les historiens, il était d'usage, pour les nouveaux rois, de confirmer l'investiture des propriétés issues de la couronne (10).

(8) *Carta de Cortes* ap. Lorenzana, *Hist. de Nueva-España*, p. 110 Torquemada, *Hist. ind.*, lib. 2, cap. 89; lib. 14, cap. 6. Clavigero, *Stor. de Messico*, t. 2, p. 151. Zurita, *Rapport*, p. 48, 65. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 34, parle de trente grands chefs féodaux, les uns tezcucans, les autres tlacopans, et leur accorde libéralement la *grandesse* de l'empire. Il ne dit rien de la *queue* de cent mille vaisseaux de Torqu mada et Herrera gratifient chacun de ces feudataires.

(9) *Macehual*, mot équivalant au mot français *roturier*. Les plébéiens ne pouvaient non plus, dans l'origine, posséder aucun fief en France. (Voyez l'*Histoire du moyen âge*, par Hallam; Londres, 1819, vol. 2, p. 207.)

(10) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., ubi suprà. Zurita, *Rapport*, ubi supra Clavigero, *Stor. del. Messico*, t. 2, p. 122, 124. Torquemada, *Mon.*

On retrouve certainement dans tout cela plusieurs traits du régime féodal qui deviennent plus saillants sous la plume des écrivains espagnols, heureux de signaler des analogies entre les institutions de ces peuples et celles de l'Europe ; mais de pareils rapprochements conduisent parfois aux conclusions les plus erronées. L'obligation du service militaire, par exemple, le principe le plus essentiel des fiefs, semble naturellement imposé par tout gouvernement à ses sujets. Quant aux moindres points de ressemblance, les Aztéques étaient bien loin de cet harmonieux système de services réciproques et de protection qui embrassait avec d'habiles gradations toutes les classes dans les monarchies féodales européennes. Les gouvernements de l'Anahuac, despotiques de leur nature, étaient mitigés par beaucoup de restrictions inconnues au despotisme oriental. Mais, à part un petit nombre de formes et de cérémonies, il serait chimérique de chercher beaucoup de rapports essentiels entre l'organisation des Aztéques et les institutions aristocratiques du moyen âge, qui faisaient de la cour de chaque baron l'image en raccourci de celle du souverain.

A Mexico, comme à Tezcuco, le pouvoir législatif résidait entièrement dans le monarque. Ce trait de despotisme était jusqu'à un certain point balancé par la constitution des tribunaux judiciaires, plus importante chez un peuple peu civilisé que l'organisation législative; car il est plus aisé, dans une pareille communauté, de faire de bonnes lois que de les mettre à exécution : de bonnes lois mal exécutées sont une duperie. Chacune des principales villes, avec son territoire, était soumise à un juge suprême nommé par le roi, et qui prononçait en premier et dernier ressort dans les causes civiles

ind. lib. 14, cap. 7. Gomara, *Cronica de Nueva-España*, cap. 199, ap. Barcia, t. 2.

Boturini, *Idea.* p. 165, fait remonter l'origine des fiefs dans l'Anahuac au douzième siècle. D'après Carli, « le système politique y était féodal; » mais nous lisons dans la page suivante que « le mérite personnel faisait la seule distinction de la noblesse (*Lettres americaines*, traduction française; Paris, 1788, t. 1, lett. 11). Carli était un écrivain d'une imagination trop vive.

Digitized by Google

ou criminelles. On ne pouvait appeler de ses sentences à aucun autre tribunal, pas même au roi. Ce juge était nommé à vie, et quiconque usurpait les insignes de sa charge encourait la peine de mort (11).

Une cour composée de trois membres et relevant de ce juge était établie dans chaque province. Elle prononçait concurremment avec lui dans les causes civiles, mais dans les affaires criminelles on pouvait appeler de ses décisions au juge suprême. Outre ces deux cours, un corps de magistrats inférieurs, réparti dans tout le pays, était élu par le peuple luimême. Sa juridiction était restreinte aux petites causes, les plus importantes devant toujours être portées devant les cours supérieures. Il existait encore une autre classe de magistrats subalternes, également nommés par le peuple et chargés de surveiller la conduite d'un certain nombre de familles et de rendre compte aux autorités supérieures de tout désordre, de toute infraction aux lois (12).

A Tezcuco, l'organisation judiciaire était un peu plus compliquée (13). Les tribunaux, gradués entre eux, relevaient fina-

(11) Ce magistrat, qu'on appelait *cihuacoatl*, devait aussi recevoir les comptes des collecteurs de taxes de son district. (Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 127. Torquemada, *Monarch, ind.*, lib. 2, cap. 25.) La collection de Mendoza contient un tableau des cours de justice, sous Montezuma, qui introduisit de grands changements. (*Antiq. du Mexique*, vol. 1, pl. 70.) D'après l'interprète du tableau, on pouvait, en certains cas, appeler de ces cours de justice au conseil du roi. (*Ibid.*, vol. 6, p. 79.)

(12) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 11, p. 127, 128. Torquemada, *Monarch. ind.*, ubi suprà.

Cette institution des magistrats subalternes nous rappelle les *hundreds* et les *tithings* anglo-saxons, les derniers surtout, dont les membres devaient surveiller la conduite des familles dans leurs districts et poursuivre les délinquants devant la justice. La rigide pénalité de la responsabilité mutuelle était inconnue aux Mexicains.

(13) Zurita, d'ordinaire très circonspect, fait remarquer qu'il y avait dans la capitale des tribunaux dont on pouvait comparer l'organisation à celle des audiences royales de la Castille. (*Rapport*, p. 93.) Ses observations s'appliquent principalement aux tribunaux tezcucans, qui ressemblaient beaucoup, dit-il, pour les formes de la procédure, aux tribunaux aztèques. (*Loc. cit.*)

lement d'une grande assemblée ou parlement composée de tous les juges des divers ressorts du royaume. Cette assemblée, qui se tenait tous les quatre-vingts jours dans la capitale sous la présidence du roi, prononçait sur toutes les questions que leur importance ou leur difficulté avaient fait réserver pour elle par les tribunaux inférieurs. Elle remplissait également les fonctions de conseil d'État assistant le monarque dans la direction des affaires publiques (14).

Telles sont les vagues et imparfaites notions qu'il est possible de recueillir sur le tribunaux aztèques, dans les peintures hiéroglyphiques parvenues jusqu'à nous, et dans les écrivains espagnols le plus en renom. Ces écrivains, pour la plupart ecclésiastiques, prenaient beaucoup moins d'intérêt aux questions civiles qu'aux matières religieuses. Leur indifférence sur ce point trouve, il est vrai, quelque excuse dans la destruction de la plupart des tableaux indiens d'où ce genre d'informations pouvait surtout être tiré.

En résumé, on peut conclure que les Aztèques étaient assez civilisés pour témoigner un grand respect des propriétés et des personnes. La loi, qui n'autorisait l'appel à la plus haute juridiction que dans les questions criminelles, prouve une sollicitude de la sécurité personnelle que rendait plus obligatoire encore l'extrême sévérité du code pénal. L'existence d'un grand nombre de tribunaux que ne reliait le contrôle d'aucune cour centrale supérieure, doit avoir donné naissance à beaucoup d'interprétations contradictoires des lois. Mais cette incertitude de la jurisprudence est un mal commun à la plupart des nations européennes.

(14) Bolurini, *Idea*, p. 87. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 26. Zurita compare ce corps aux cortès de Castille. Il semblerait néanmoins, d'après lui, qu'il ne se composait que de douze juges principaux, outre le roi. Le sens du passage n'est pas tout à fait clair. (*Rapport*, p. 94, 101, 106.) De Humboldt, dans les détails qu'il donne sur les tribunaux aztèques, les confond avec les tribunaux tezcucans. (*Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique* ; Paris, 1810. p. 55 ; et Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 128, 129.)

La précaution de rendre les juges suprêmes entièrement indépendants de la couronne était digne d'un peuple éclairé; c'était la plus forte barrière qu'une simple institution pût opposer à la tyrannie. Sans doute il n'est pas à supposer qu'un gouvernement, sous tous les autres rapports si despotique, manquât de moyens pour influencer les magistrats; mais c'était un grand pas de fait que d'abriter l'autorité judiciaire sous la sanction de la loi, et je ne sache pas qu'on ait accusé aucun monarque aztéque d'avoir tenté de la violer.

Le juge coupable d'avoir reçu des présents, de s'être laissé influencer d'une manière quelconque par les parties, était puni de mort. On ignore l'autorité ou le tribunal qui prononçait sur la culpabilité. A Tezcuco, la sentence était portée par l'assemblée générale des juges présidée par le roi. Le prince tezcucan, Nezahualpilli, dont la justice était rarement tempérée par la miséricorde, fit mettre un juge à mort pour s'être laissé corrompre, et en punit un autre de la même peine, pour avoir rendu des jugements dans sa propre maison, crime que la loi déclarait également capital (15).

Les juges des tribunaux supérieurs étaient entretenus avec le produit d'une partie des terres de la couronne réservées à cet effet. Ils étaient nommés à vie comme les juges suprêmes. La procédure était pleine d'ordre et de décence. Les juges portaient un costume approprié à leurs fonctions et consacraient les deux parties du jour aux affaires. Pour en rendre même l'expédition plus prompte, ils prenaient leur repas dans l'édifice où se tenaient leurs séances, mesure fort applaudie par les chroniqueurs espagnols dont les tribunaux ne se piquaient guère de célérité. Il y avait des officiers chargés du maintien de l'ordre; d'autres assignaient les parties, les introduisaient devant la cour. On se dispensait d'avocats. Les parties plaidaient elles-mêmes leurs causes et produisaient

(15) « Ah! si esta se repitiera hoy, que bueno seria! » s'écrie l'éditeur mexicain de Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, t. 2, p. 304, note. Zurita, *Rapport*, p. 102. Torquemada, *Monarch. india*, ubi supra. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 67.

leurs témoins. Le serment de l'accusé faisait aussi foi en justice. L'exposé de la cause, les dépositions et les débats étaient recueillis et retracés par une sorte de greffier dans des peintures hiéroglyphiques placées sous les yeux des juges. Ces peintures étaient exécutées avec tant de soin, que, dans tous les procès relatifs à la propriété réelle, les tribunaux espagnols les admettaient encore comme autorité longtemps après la conquête. On établit même à Mexico, en 1553, une chaire pour leur étude et leur interprétation; mais cette chaire a depuis longtemps partagé le sort de toutes les fondations scientifiques tentées dans ce malheureux pays (16).

La sentence capitale était indiquée par une ligne tracée avec une flèche à travers le portrait de l'accusé. A Tezcuco, où le roi présidait la cour, cette sentence, d'après le chroniqueur national, était rendue avec une solennité extraordinaire. En voici la description un peu poétique, dans les termes mêmes de la chronique : « Dans le palais royal de Tezcuco, « il y avait une cour dont les côtés opposés étaient occupés « par deux salles de justice. Dans la principale, nommée *le « Tribunal de Dieu*, s'élevait un trône d'or pur incrusté de tur« quoises et d'autres pierres précieuses. Sur une estrade, en « face du trône, était placé un crâne humain couronné d'une « énorme émeraude, de forme pyramidale, et surmonté d'une « aigrette de plumes brillantes et de pierreries. Ce crâne était « posé sur un faisceau d'armes, de boucliers, de carquois, « d'arcs et de flèches. Les murs étaient tendus de tapisseries « tissues avec le poil de différents animaux sauvages, de cou« leurs riches et variées, relevées par des anneaux d'or, et « dont les broderies représentaient des oiseaux et des fleurs. « Le trône était surmonté d'un dais de plumes brillantes dont « le centre étincelait d'or et de pierreries. L'autre tribunal,

(16) Zurita, *Rapport*, p. 95, 100, 103. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, loc. cit. De Humboldt, *Vues des Cordillères*, p. 55, 56. Torquemada, *Monarch. india*, lib. 2, cap. 25.

D'après Clavigero, l'accusé pouvait obtenir la liberté en affirmant par serment son innocence. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 129.)

« nommé *le Tribunal du roi*, était aussi surmonté d'un magni-
« fique dais de plumes, orné des armes du roi. C'est là que le
« souverain donnait ses audiences publiques, et communiquait
« ses dépêches. Mais, lorsqu'il avait à décider une cause impor-
« tante, ou à confirmer une sentence capitale, il passait dans
« le *Tribunal de Dieu* suivi des quatorze grands seigneurs du
« royaume, rangés d'après leurs dignités. Plaçant alors sur son
« front sa couronne en forme de mitre, incrustée de pierreries,
« et tenant une flèche d'or en guise de sceptre dans la main
« gauche, il posait la droite sur le crâne et prononçait la sen-
« tence (17). »

Tout cela, il faut en convenir, était un peu trop théâtral pour une cour de justice, mais il est certain que les Tezcucans, comme nous le verrons plus loin, possédaient tous les matériaux nécessaires à ce grand luxe et l'habileté requise pour les mettre en œuvre. Une civilisation plus avancée leur eût fait comprendre le mauvais goût d'une pareille pompe.

Les lois des Aztèques étaient enregistrées et exposées aux regards du peuple, dans des peintures hiéroglyphiques. La majeure partie de ces lois, comme il arrive chez tous les peuples dont la civilisation est imparfaite, regardait plutôt la sécurité des personnes que celle des propriétés. Les grands crimes contre la société entraînaient tous la peine capitale. Le meurtre même d'un esclave était puni de mort; les adultères étaient lapidés comme chez les Hébreux. Le vol, suivant sa gravité, était puni par l'esclavage ou la mort. Pourtant, les Mexicains ne devaient pas redouter beaucoup ce crime, puisque l'entrée de leur demeure n'était protégée par aucune espèce de fermeture. C'était un crime capital de reculer les bornes de la propriété de son voisin, d'altérer les mesures établies, et pour un tuteur de ne pouvoir rendre un compte exact des biens de son pupille. Toutes ces lois prouvent une équité dans les transactions, un respect des droits privés, inséparables d'un grand

(17) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 36. Ces différents objets, d'après Boturini, *Idea*, p. 84, avaient une signification symbolique.

progrès dans les voies de la civilisation. Les prodigues qui dissipaient leur patrimoine étaient également punis de mort, sentence rigoureuse, puisque cette faute amène avec elle son châtiment. L'intempérance, sujet le plus fréquent des homélies religieuses, encourait une pénalité sévère. Les Aztéques semblaient prévoir que ce fléau dévorerait un jour leur race et toutes les autres races indiennes. Le jeune homme qui s'en rendait coupable était puni de mort, et les personnes d'un âge mûr par la perte de leurs rangs et la confiscation de leurs biens. Toutefois une gaieté décente n'était point proscrite des festins ; les Aztéques possédaient même le moyen de la provoquer par une douce liqueur fermentée, nommée *pulque*, encore populaire, non-seulement parmi les Indiens, mais chez la population européenne (18).

Le mariage était célébré avec autant de cérémonie qu'en aucun pays chrétien. Le respect pour cette institution allait même si loin, qu'on avait établi un tribunal uniquement chargé de discuter les questions qui s'y rattachaient. Le divorce ne pouvait être obtenu que par une sentence de cette cour, après une patiente audition des parties.

Mais la plus remarquable portion du code aztéque est relative à l'esclavage. La loi reconnaissait plusieurs sortes d'es-

(18) *Peintures de la collection de Mendoza*, pl. 72, et *Interprétations*, ap. *Antiq. du Mexique*, vol. 5, p. 87. Torquemada, *Monarch. ind.*, t. 12, cap. 7. Clavigero, *Stor del Messico*, t. 2, p. 130 et 134. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

Il était difficile qu'un peuple, placé sous le coup d'une aussi terrible pénalité, s'abandonnât à l'ivrognerie. Aussi, d'après le témoignage de Zurita, les écrivains espagnols qui ont attribué ce vice aux Indiens se sont grandement trompés. (*Rapport*, p. 112.) M. Ternaux, dans sa traduction d'un passage du conquérant anonyme dit que « aucun peuple n'est aussi sobre. » (*Recueil de pieces relatives à la conquête du Mexique. Voyages*, etc. Paris, 1838, p. 44.) Mais il me paraît donner ainsi une impression plus favorable du caractère indien que l'écrivain original n'a voulu le faire. La remarque du conquérant anonyme se borne en effet à dire que les Indiens mangeaient modérément. (Voyez la *Relation* ap. *Raccolta delle navigazioni et viaggi* ; Venetia, 1554-1565.)

claves : les prisonniers faits à la guerre, qu'on réservait presque toujours pour les sacrifices; les criminels, les débiteurs publics, les personnes qui, par suite d'une extrême pauvreté, renonçaient d'elles-mêmes à leur liberté, et les enfants vendus par leurs propres parents. Dans ce dernier cas, qui d'ordinaire avait aussi la pauvreté pour cause, l'usage des parents était de substituer, avec le consentement du maître, d'autres enfants aux premiers, à mesuré qu'ils grandissaient, afin de répartir ainsi le plus également possible, sur tous les membres de la famille, le fardeau de la servitude. Ce renoncement volontaire à la liberté s'explique par la douceur de l'esclavage chez les Aztèques. Le contrat de vente devait s'exécuter en présence d'au moins quatre témoins. Les services exigibles étaient déterminés avec la plus grande précision. L'esclave pouvait avoir sa propre famille, posséder des biens et même d'autres esclaves ; ses enfants étaient libres. Personne ne pouvait naître esclave au Mexique (19) ; honorable restriction, inconnue, je crois, à tous les pays civilisés où la loi a sanctionné l'esclavage (20). Les maîtres ne vendaient leurs esclaves que lorsqu'ils y étaient réduits par une extrême pauvreté. Ils leur rendaient souvent la liberté au moment de leur mort, et quelquefois même, comme il n'y avait aucune répugnance naturelle fondée sur la différence de sang et de race, ils contractaient des mariages avec eux. Cependant l'esclave rebelle ou vicieux pouvait être conduit au marché, portant

(19) Dans l'ancienne Égypte, l'enfant d'une esclave naissait libre, si le père était libre. (Diodore, *Bibl. hist.*, lib. 1, sect. 80.) Cette disposition, plus libérale que le code de la plupart des pays, était loin de l'être autant que la loi mexicaine.

(20) En Égypte, le meurtre d'un esclave et celui d'un homme libre étaient punis de la même peine. (Diodore, *id.*, lib. 2, s. 77.) Robertson parle d'une catégorie d'esclaves dont la vie était estimée si peu par la loi mexicaine, qu'on pouvait les tuer impunément. (*Hist. d'Amér.*, édit. de Londres, 1776, v 3, p. 164.) Ce n'était pas toutefois dans le Mexique, mais dans le Nicaragua (voyez sa propre autorité, Herrera, *Hist. gen.*, dec. 3, lib. 4, cap. 2), pays éloigné, qui n'était pas incorporé dans l'empire mexicain, et dont les lois et les institutions étaient très-différentes.

Digitized by Google

autour du cou un collier, qui indiquait sa mauvaise nature, pour y être vendu publiquement. En cas de seconde vente, on le réservait pour les sacrifices (21).

Tels sont les traits les plus frappants du code aztèque (22). Le code tezcucan lui ressemblait beaucoup. A peu d'exception près, il est empreint de la sévérité, de la férocité même d'un peuple inculte, endurci par l'habitude des scènes de carnage, et comptant plus pour réformer le mal sur les moyens physiques que sur les moyens moraux (23). Et pourtant ce code atteste un profond respect pour les grands axiomes de la morale, et une perception tout aussi nette de ses principes qu'on peut la trouver chez les nations les plus cultivées.

Le revenu royal provenait de diverses sources. Les terres de la couronne, fort étendues, payaient leur redevance en nature. Les lieux voisins de la capitale étaient tenus de fournir des matériaux et des ouvriers pour bâtir et réparer les palais du roi. Ils devaient également approvisionner la maison royale de bois, et de toute les denrées nécessaires pour sa consommation, qui n'était certainement pas calculée sur une échelle restreinte (24). Les principales villes, qui tenaient sous leur dé-

(21) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 12, cap. 15; lib. 14, cap. 16, 17. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap 14. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 134, 136.

(22) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 38, et *Relaciones*, Ms. Le code tezcucan, refondu sous le grand Nezahualcoyotl, formait la base du code mexicain dans les derniers temps de l'empire. Zurita, *Rapport*, p. 95.

(23) En cela, du moins, ils ne ressemblaient pas aux Romains, dont l'historien pouvait dire : « Gloriari licet, nulli gentium mitiores placuisse pœnas. » (Tite-Live, *Hist.*, lib. 1, cap. 28.)

(24) Les impôts tezcucans s'acquittaient de la même manière en produits du pays. Les diverses branches des dépenses royales étaient à la charge de villes et de districts déterminés. Tous ces arrangements (et la même observation s'applique au Mexique) offrent une ressemblance remarquable avec le système financier de l'empire perse, tel que les écrivains grecs l'ont exposé. (Voyez Hérodote, *Clio*, sect. 192.) Il y a cette différence, toutefois, que les villes de la Perse proprement dites n'étaient point chargées de tributs comme les villes conquises. (Idem, *Thalie*, sect. 97.)

pendance de nombreux villages et un vaste territoire, étaient partagées en districts, dont chacun recevait une étendue déterminée de terres, pour assurer sa subsistance. Les habitants devaient une portion de leurs produits à la couronne. Les vassaux des grands chefs versaient aussi une partie de leurs revenus dans le trésor public, arrangement qui n'est pas du tout dans l'esprit des institutions féodales (25). En dehors de cette taxe sur les produits du royaume, il y en avait une sur les fabrications. Nous ne pouvons mieux indiquer la nature et la diversité des tributs que par l'énumération de quelques-uns des principaux articles; c'étaient des vêtements de coton, des manteaux de plumes admirablement apprêtés, des armures ornées, des vases et des plats d'or, de la poudre d'or, des ceintures, des bracelets, des jarres et des gobelets dorés et vernis, des cristaux, des cloches, des armes et des ustensiles de cuivre, des feuilles de papier d'agave, des fruits, du copal, de l'ambre, de la cochenille, du cacao, des oiseaux et des animaux sauvages, du bois, des pierres à bâtir, des nattes, etc., etc. (26).

(25) Lorenzana. *Hist. de Nueva-España*, p. 172. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 89; lib. 14, cap. 7. Boturini, *Idea*, p. 166. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Herrera. *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 13.

La population des provinces était divisée en *capulli* ou tribus qui cultivaient en commun les terres du voisinage. Les officiers élus par ces tribus partageaiant les terres entre les différentes familles des *capulli*, et à l'extinction ou au départ d'une famille, ces terres revenaient à la communauté pour être partagées de nouveau. Aucun propriétaire n'avait le droit d'aliéner sa portion. Les lois qui réglaient ces matières étaient très-précises, et leur existence remontait à l'occupation du pays par les Aztèques. (Zurita, *Rapport*, p. 51, 62.)

(26) Les *items* suivants des tributs payés par différantes villes donnaront une idée plus précise de laur nature : 20 caisses de chocolat en poudre; 40 armures d'un dessin particulier; 2,400 charges de grands manteaux de coton retors; 800 charges de petits manteaux de luxe; 5 armures ornées de riches plumes; 60 armures ornées de plumes communes; 1 caisse de fèves; 1 caisse de chian; 1 caisse de maïs; 8,000 rames de papier; pareillement 2.000 pains de sel très-blanc raffinés pour la consommation exclusive des seigneurs de Mexico; 8,000 pains de gomme copale raffinée; 400 petits paniers de gomme copale blanche raffinée; 100 haches de cuivre; 80 charges

Dans ce curieux pêle-mêle des plus humbles produits et des plus élégantes superfluités, on s'étonne de ne pas voir mentionner l'argent, le grand article de commerce du pays, dans les temps plus rapprochés de nous, et dont l'usage était bien certainement connu des Aztéques (27).

Il y avait des garnisons dans les plus grandes villes, probablement dans les villes éloignées de la capitale et récemment conquises, pour comprimer les révoltes et faire rentrer les tributs (28). Des collecteurs de taxe étaient aussi répandus dans tout le royaume; on les reconnaissait aux insignes de leur

de chocolat rouge; 800 *xicaras* dans lesquelles ils buvaient le chocolat; 1 petit vase plein de petites turquoises; 4 caisses de bois pleines de maïs; 4,000 charges de chaux; des tuiles d'or de la dimension d'une huître et aussi épaisse que le doigt; 40 sacs de cochenille; 20 sacs de poudre d'or de la plus belle qualité; 1 diadème d'or d'un modèle déterminé; 20 ornements de lèvres d'ambre transparent orné d'or; 200 charges de chocolat; 100 pots ou jarres d'ambre liquide; 8,000 *poignées* de riches plumes écarlates; 40 peaux de tigres; 1,600 balles de coton, etc., etc. (*Col. de Mendoza*, 2e part. ap. *Antiq. du Mexique*, vol. 1, 6.)

(27) *Mapa de tributos*, ap Lorenzana, *Hist. de Nueva-España. Rôles des tributs, antiquités du Mexique*, v. 1, et interp., v. 6, p. 17-44.

La collection de Mendoza, dans la bibliothèque bodleïenne, à Oxford, contient une liste des villes de l'empire mexicain et des tributs spéciaux qui leur étaient imposés. C'est une copie faite à la plume et sur papier européen après la conquête. (Voyez *Foreign Quarterly Review*, n° 17, art. 4.) Il y avait dans le musée de Boturini une peinture originale du même rôle. Lorenzana nous en a donné des gravures où les esquisses de la copie d'Oxford sont remplies assez grossièrement. Clavigero regarde les additions de l'édition de Lorenzana comme très-incorrectes. (*Stor. del Messico*, t. 1, p. 25.) Ce jugement est confirmé par Aglio, qui a transcrit toute la collection des papiers de la Mendoza dans le 1er vol. des *Antiq. du Mexique*. Ses planches auraient été bien plus faciles à consulter s'il les avait paginées : singulière omission!

(28) Les caciques qui se soumettaient aux armes des alliés étaient ordinairement confirmés dans leur autorité. Les villes et pays conquis conservaient leurs lois et leurs usages. (Zurita, *Rapport*, p. 67.) Les conquêtes n'étaient pas toujours partagées, et, ce qui est assez singulier, les trois puissances possédaient parfois par *indiris*. (Ibid., p. 11.)

emploi, et le peuple les redoutait, à cause de la rigueur impitoyable de leurs exactions. Une loi cruelle permettait d'arrêter et de vendre comme esclave quiconque n'acquittait pas la taxe. Il y avait dans la capitale de vastes greniers et de spacieux magasins destinés à recevoir les tributs; ils étaient placés sous la direction d'un agent général, qui rendait un compte exact des diverses contributions et surveillait la conduite des agents inférieurs, dont la moindre malversation était immédiatement punie. Ce fonctionnaire était muni d'une carte de tout l'empire indiquant l'exacte répartition des impôts. Ces impôts, modérés sous le régime des premiers princes, étaient devenus, vers la fin de la dynastie, un fardeau si insupportable, surtout par le mode de perception, qu'ils engendraient beaucoup de mécontentement dans le pays, et préparaient ainsi la voie à la conquête espagnole (29).

Des communications entre les points les plus reculés du royaume étaient maintenues par des coureurs, au moyen de relais établis sur les grandes routes de deux lieues en deux lieues environ. Le courrier portant ses dépêches sous la forme d'une peinture hiéroglyphique, pliée en zigzag comme nos éventails et enfermée entre des tablettes d'un bois léger, courait jusqu'à la première station, où il les remettait à un autre messager, qui les portait à son tour au poste suivant, et ainsi de suite jusqu'à la capitale. Ces coureurs, dressés dès l'enfance, voyageaient avec une incroyable vitesse. S'ils ne faisaient pas quatre ou cinq lieues à l'heure, comme un vieux chroniqueur voudrait nous le faire croire, leur rapidité était telle, que des dépêches franchissaient de cent à deux cents milles par jour (30).

(29) *Collect. de Mendoza*, ap. *Antiq. du Mexique*, v. 6, p. 17. Carta de Cortès ap. Lorenzana, *Hist. de Nueva-España*, p. 110. Torquemada, *Monarch. india*, lib. 14, cap. 6, 8. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 13. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 18, 19.

(30) L'honorable C. A. Murray, dont l'imperturbable bonne humeur au milieu d'embarras réels forme un contraste assez frappant avec la sensibilité maladive de précédents touristes en présence de maux imaginaires, nous raconte, entre autres merveilles, qu'un Indien de sa compagnie fit un

Digitized by Google

On servait fréquemment sur la table de Montezuma du poisson frais pêché vingt-quatre heures auparavant dans le golfe du Mexique, situé à deux cents milles de la capitale. La cour se trouvait ainsi rapidement instruite de tous les mouvements des armées royales; et le vêtement du courrier, indiquant par sa couleur la nature des nouvelles, répandait la joie ou la consternation dans les villes qu'il traversait (31).

Le grand but des institutions aztèques, celui où tendaient l'éducation et les honneurs publics, était la profession des armes. Au Mexique, ainsi qu'en Égypte, le soldat partageait avec le prêtre la plus haute considération. Le roi, comme on l'a vu, devait être un guerrier expérimenté. La divinité protectrice des Aztèques était le dieu de la guerre. Un des grands objets de leurs expéditions était de rassembler pour ses autels des hécatombes de captifs. Le soldat tombé dans la bataille était immédiatement transporté dans les régions de l'ineffable

jour cent milles en vingt-quatre heures. (*Voyage dans le nord de l'Amérique*; New-York, 1839, vol. 1, p. 193.) Le Grec qui, d'après Plutarque, apporta la nouvelle de la victoire de Platée et fit cent vingt milles en un jour, était encore un meilleur marcheur. Plusieurs faits intéressants sur la capacité pédestre de l'homme dans l'état sauvage ont été réunis par Buffon, qui en tire cette conclusion assez juste : L'homme civilisé ne connaît pas ses forces. (*Hist. nat.*)

(31) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 14, cap. 1. Les mêmes besoins appelaient les mêmes expédients dans l'ancienne Rome et surtout dans l'ancienne Perse. « Rien n'est plus rapide au monde, dit Hérodote, que les messages transportés par les courriers persans. » Son commentateur, Valckenaer, observe prudemment qu'il faut excepter les messages transportés par les pigeons. (Hérodote, *Hist.*, *Uranie*, sec. 98. Voyez aussi les notes de Ed. Schweighaüser.) Marco Polo parle de coureurs chinois dans le treizième siècle. Leurs stations n'étaient qu'à trois milles de distance l'une de l'autre, et ils accomplissaient un voyage de cinq jours en un seul. (*Viaggi di Marco Polo*, lib. 2, cap. 20, ap. Ramusio, t. 2.) Un arrangement semblable pour les postes existe encore aujourd'hui en Chine, et excite l'admiration de nos voyageurs modernes. (Anderson, *Ambassade anglaise en Chine*. Londres, 1796, p. 282.) Dans tous ces cas, les postes étaient exclusivement réservées pour l'usage du gouvernement.

bonheur, dans les brillantes demeures du soleil (32). Toute guerre devenait donc une croisade, et le guerrier mexicain, animé par un enthousiasme religieux semblable à celui des premiers Sarrasins ou des croisés, apprenait non-seulement à mépriser le danger, mais encore à courir à sa rencontre pour gagner la couronne du martyre. Nous voyons ainsi la même impulsion agir sur les points les plus écartés du globe, et l'Asiatique, l'Européen, l'Américain, invoquer de bonne foi le saint nom de la religion pour accomplir d'affreuses boucheries humaines.

La question de la guerre était discutée dans un conseil tenu par le roi et les principaux nobles. Avant de la déclarer, des ambassadeurs allaient sommer l'ennemi de recevoir les dieux du Mexique et de payer le tribut accoutumé. La personne des ambassadeurs était sacrée dans tout l'Anahuac. Ils étaient logés et entretenus dans les grandes villes aux frais du public; on les recevait partout avec courtoisie aussi longtemps qu'ils ne s'écartaient pas des grandes routes, mais en les quittant ils perdaient tous leurs priviléges. Si l'ambassade ne réussissait pas, on envoyait alors un défi ou une déclaration de guerre. On demandait leurs contingents aux provinces conquises, toujours assujetties au service militaire comme au payement des taxes, et l'armée royale, commandée d'ordinaire par le monarque en personne, se mettait en marche (33).

Les princes aztèques employaient les mêmes moyens que les monarques d'Europe pour exciter l'ambition de leurs sujets. Ils avaient établi différents ordres militaires avec des priviléges et des insignes particuliers. Il paraît qu'il existait aussi une sorte de chevalerie subalterne. C'était la plus humble récompense des exploits guerriers, et quiconque n'y par-

(32) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, l. 3, Ap. cap. 3.

(33) Zurita, *Rapport*, p. 68, 120. *Col. de Mend.* ap. *Ant. du Mexique*, vol. 1, pl. 67; vol. 6, p. 74. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 14, cap. 1. Le lecteur trouvera une ressemblance frappante entre ces usages militaires et ceux des premiers Romains. (Tite-Live, *Hist.*, lib. 2, cap. 32; lib. 4, cap. 30 et alibi.)

venait pas n'ava le droit de porter aucun ornement sur ses armes ni sur sa personne, et devait se vêtir d'une grossière étoffe blanche, tissue avec le fil de l'aloès, nommée *nequen*. Les membres mêmes de la famille royale étaient soumis à cette loi, qui nous rappelle un des usages des chevaliers chrétiens, celui de porter une armure toute unie et un bouclier sans devise, tant qu'ils n'avaient pas accompli quelque prouesse. Bien que les ordres militaires fussent accessibles à tous les Aztèques, il est probable qu'ils se recrutaient surtout parmi les personnes de rang, à qui leur éducation préalable et leurs relations permettaient de se présenter sur le champ de bataille avec des avantages tout particuliers (34). Le costume des principaux guerriers était pittoresque et magnifique. Ils étaient vêtus d'un justaucorps de coton piqué, assez épais pour être impénétrable aux projectiles de la guerre indienne. Ce vêtement était à la fois si léger et si utile, que les Espagnols l'adoptèrent. Les chefs les plus riches portaient quelquefois, au lieu de cette cotte de mailles en coton, une cuirasse composée de fines lames d'or ou d'argent. Ils jetaient par dessus un manteau de plumes, ce magnifique tissu dans lequel ils excellaient (35). Leurs casques étaient quelquefois de bois sculpté, représentant la tête des animaux sauvages, et quelquefois d'argent, surmonté d'un panache flottant de plumes variées et entremêlées de pierres précieuses et d'ornements d'or. Ils

(34) Ibid., lib. 4, cap. 4, 5. Acosta, lib. 6, ch. 26. *Col. de Mend.*, *Antiq. du Mexique*, vol. 1, pl. 65 ; vol. 6, p. 72. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(35) « Leur cotte de mailles, si on peut l'appeler de ce nom, était tissue d'un duvet végétal semblable au lin le plus fin, et dont la blancheur égalait celle de la neige fraîchement tombée. »

« D'autres chefs, d'un rang plus élevé, étaient couverts d'armures riches et de plumes plus éblouissantes que le plumage du coq de montagne, que l'étincelante parure du faisan. Mais que pouvaient faire ces vains ornements et ce mince haubert d'or contre nos armes? »

(*Madoc*, p. 1, chant 7.)

Brillante peinture. Mais il est permis de supposer qu'avant l'invention des armes à feu, la question du Gallois n'eût été qu'une forfanterie.

portaient aussi des colliers, des bracelets, des boucles d'oreilles, des mêmes métaux précieux (36).

Leurs armées étaient divisées en corps de huit mille hommes, et ces corps eux-mêmes en compagnies de trois à quatre cents qui avaient chacune leur commandant. L'étendard national, que l'on a comparé à celui de l'ancienne Rome, déployait dans ses broderies d'or et de plumes les armoiries de l'État. Ces armoiries indiquaient son nom, qu'il était aisé de traduire en symboles hiéroglyphiques, les noms des personnes et des lieux étant toujours empruntés à quelque objet matériel. Les compagnies et les grands chefs avaient aussi leurs bannières, leurs devises particulières, et les vives nuances de leurs plumes de toutes couleurs donnaient une splendeur éblouissante au spectacle d'une armée en marche.

La tactique des Aztèques était celle des nations chez qui la guerre, bien que devenue un métier, n'est pas encore élevée au rang de science. Ils avançaient en chantant, poussaient leurs cris de guerre, chargeaient vivement l'ennemi, faisaient aussi rapidement retraite, habiles à dresser des embuscades, à surprendre leurs adversaires, à toutes les escarmouches d'une guerre de guérillas. Et cependant leur discipline attirait les éloges des conquérants espagnols. « C'était un beau spectacle, dit l'un d'eux, de les voir se mettre si résolument en marche et dans un ordre si admirable (37). » Durant la mêlée, ils cherchaient moins à tuer leurs ennemis qu'à les faire prisonniers, et ils ne les scalpaient jamais comme les autres tribus du nord de l'Amérique. On estimait la valeur d'un guerrier d'après le nombre de ses prisonniers, et il n'y avait pas de rançon assez forte pour sauver le captif (38).

(36) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 2, cap. 27; lib. 8, cap. 12. *Relazione d'un gentil'huomo*, ap. Ramusio, t. 3, p. 305. Torquemada, *Monarch. ind.*, ubi suprà.

(37) *Relazione d'un gentil'huomo*, ubi suprà.

(38) *Col. de Mend.* ap. *Ant. du Mexique*, vol. 1, pl. 65, 66; vol. 6, p. 73. Sahaung, *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 12. Toribio, *His.*

Leur code militaire offre les mêmes traits de sévérité que leurs autres lois. La désobéissance aux ordres des chefs était punie de mort; la même peine était encourue par le soldat qui quittait son drapeau pour attaquer l'ennemi avant que le signal fût donné, ou qui s'emparait du butin ou des prisonniers d'un de ses compagnons. Un des derniers princes tezcucans, plein de l'esprit de l'ancienne Rome, mit deux de ses fils à mort après avoir guéri leurs blessures, pour avoir violé cette dernière loi (39).

Je ne puis passer sous silence une institution dont l'origine dans l'ancien monde est comptée parmi les fruits bienfaisants du christianisme. Des hôpitaux étaient établis dans les principales villes pour la guérison des malades et le refuge permanent des soldats estropiés. Les chirurgiens qui dirigeaient ces hôpitaux « étaient beaucoup plus honnêtes que ceux d'Europe, dit un vieux chroniqueur, car ils ne retardaient jamais la guérison pour augmenter le salaire (40) ».

Telle est la courte esquisse des institutions civiles et militaires des anciens Mexicains, esquisse imparfaite en ce qui regarde les premières, par suite de l'insuffisance des sources où elle est puisée. Pour peu qu'on ait eu l'occasion d'explorer l'histoire primitive de l'Europe moderne, on sait tout le vague, toutes les lacunes des informations politiques qu'il est possible de glaner dans les moines annalistes. Combien cette dif-

de los Indios, Ms., p. 1, cap. 7. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 14, cap. 3. *Relazione d'un gentil'huomo*, ap. Ramusio, *loc. cit.*

L'usage de scalper est fondé sur une haute autorité, ou du moins, sur une haute antiquité. Le père de l'histoire nous en fait une description, entre autres détails qu'il nous donne sur les Scythes. Ce peuple sauvage accomplissait l'opération et portait le hideux trophée de la même manière absolument que les sauvages de l'Amérique du Nord. (Hérodote, *Hist.*, *Melpomène*, sect. 64.) On trouve aussi des traces de cette barbare coutume dans les lois des Visigoths, chez les Francks, et même chez les Anglo-Saxons. (Voyez Guizot, *Cours d'histoire moderne*; Paris, 1829, t. 1, p. 283.)

(39) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 67.

(40) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 12, cap. 6; lib. 14, cap. 3. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 36.

ficulté ne doit-elle pas s'accroître ici, où ces mêmes informations transmises d'abord dans le langage ambigu des hiéroglyphes, interprétées ensuite dans une autre langue imparfaitement connue des chroniqueurs espagnols, se rattachent à des institutions dont l'expérience du passé ne fournissait aucun moyen de se faire une idée juste ! Au milieu de données si incertaines, comment espérer un peu de précision dans les détails? Tout ce qu'on peut faire, c'est d'esquisser les traits les plus saillants.

Nous en avons dit assez pour prouver que la civilisation des races aztèque et tescucane était bien plus avancée que celle des tribus errantes de l'Amérique du Nord (41). Le de-

(41) Zurita s'indigne qu'on ose donner l'épithète de barbares aux Aztèques. « Cette injure, dit-il, ne peut venir d'une personne qui ait la moindre connaissance de la capacité de ce peuple ou de ses institutions; et, sous plusieurs rapports, les nations européennes la mériteraient tout aussi bien. » (*Rapport*, p. 200 et seq.) Ceci est bien fort, et pourtant personne n'était mieux en état de prononcer à cet égard que cet éminent jurisconsulte, qui avait rempli pendant dix-neuf ans un poste honorable dans les *audiences* royales de la Nouvelle-Espagne. Pendant sa longue résidence dans le pays il eut de nombreuses occasions de se familiariser avec ses usages, tant par ses propres observations et ses rapports personnels avec les indigènes, que par l'entremise des premiers missionnaires qui passèrent au Mexique après la conquête. A son retour en Espagne, probablement vers 1560, il entreprit la tâche de répondre aux questions posées par le gouvernement sur la nature des lois et des institutions aztèques et sur les modifications introduites par les Espagnols : une grande partie de son traité est consacrée à ce dernier sujet. En ce qui regarde le premier, il est plus court qu'on n'aurait pu le désirer, par suite de la difficulté peut-être d'obtenir des informations complètes et satisfaisantes pour les détails. Toutefois, dans la sphère qu'il embrasse, il fait preuve d'un jugement sain et clairvoyant; il est rare qu'il se laisse aller à l'extravagance d'expressions commune aux écrivains de son temps; et cette sobriété de langage, unie aux sources peu communes où il a puisé, rend son livre une des plus hautes autorités sur les questions malheureusement trop restreintes qu'il a traitées. Le manuscrit original a été consulté par Clavigero, et il est juste de dire que d'autres écrivains en ont aussi tiré parti. Son ouvrage est maintenant accessible à tout le monde, car il compte dans la série de traductions dues à la plume de l'infatigable M. Ternaux.

Digitized by Google

gré de civilisation où l'on suppose qu'elles étaient parvenues, d'après leurs institutions politiques, ne paraît guère éloigné de celui dont jouissaient nos ancêtres saxons, sous le règne d'Alfred. Quant à la nature même de cette civilisation, il vaudrait peut-être mieux comparer les Aztèques aux Égyptiens. L'examen de leurs relations et de leur culture sociales suggérerait sans doute des points plus frappants de ressemblance avec cet ancien peuple.

Les personnes qui connaissent les Mexicains d'aujourd'hui concevront difficilement que la nation ait jamais été capable d'imaginer l'organisation éclairée que nous venons d'exposer; mais il ne faut pas oublier que dans les Mexicains de nos jours nous ne voyons plus qu'une race conquise, aussi différente de ses ancêtres que les modernes Égyptiens de ceux qui construisirent — je ne dirai pas les lourdes pyramides, — mais les temples et les palais dont les magnifiques ruines jonchent les bords du Nil, à Luxor et à Karnac. La différence est moins grande entre les Mexicains actuels et leurs ancêtres qu'entre l'ancien Grec et ses descendants abâtardis errant au milieu des chefs-d'œuvre de l'art qu'ils ont à peine assez de goût pour admirer, et parlant la langue de ces monuments plus impérissables encore de la littérature qu'ils ont à peine la capacité de comprendre. Et pourtant ils respirent le même air, ils jouissent du même soleil, ils contemplent les mêmes sites que les Grecs qui tombaient à Marathon ou triomphaient dans les jeux olympiques. Le même sang coule dans leurs veines, mais des siècles de tyrannie ont passé sur eux; ils appartiennent à une race conquise.

L'Indien d'Amérique a quelque chose de craintif et de recueilli dans sa nature; il se replie instinctivement sous le rude toucher d'une main étrangère; lors même que cette influence extérieure se présente sous la forme de la civilisation, il semble s'affaisser et s'éteindre sous elle. C'est ce qui est arrivé pour les Mexicains sous la domination espagnole, leur nombre s'est éclairci en silence; leur énergie, comme peuple, a été brisée; ils ne foulent plus leurs montagnes avec la fière indépendance

de leurs ancêtres. Dans leur démarche languissante, dans leur physionomie douce et mélancolique, on lit les tristes caractères d'une race conquise. La cause de l'humanité y a gagné sans doute. Ils vivent sous un meilleur système de lois; ils jouissent d'une plus grande sécurité, d'une foi plus pure. Mais tout cela est en vain. Leur civilisation avait l'énergique caractère des solitudes du Nouveau-Monde. Les farouches vertus des Aztèques étaient tout leur patrimoine. Ils ont refusé de se soumettre à la culture européenne, de se laisser greffer sur une tige étrangère. L'extérieur de l'Indien, son teint, ses traits, sont encore les mêmes, mais le caractère moral de la nation, tout ce qui constituait l'originalité de la race, est à jamais effacé.

Deux de nos principales autorités pour ce chapitre sont Torquemada et Clavigero. Le premier, provincial de l'ordre des franciscains, arriva dans le Nouveau-Monde vers le milieu du seizième siècle. La génération des conquérants n'étant pas encore éteinte, il eut de fréquentes occasions d'entendre de leurs bouches mêmes les particularités de leur entreprise. Un séjour de cinquante années dans le pays le familiarisa avec toutes les traditions et tous les usages des indigènes, et le mit en état de retracer tous les événements de leur histoire en s'appuyant sur les premiers missionnaires et sur les monuments que le fanatisme de ses compatriotes n'avait pas encore détruits. A l'aide de ces abondantes sources, il compila ses lourds in-folios, commençant, d'après l'usage des anciens chroniqueurs castillans, par la création du monde, et embrassant tout le cercle des institutions politiques, religieuses et sociales, depuis la période la plus reculée jusqu'à son propre temps. Toutes ces pages sont chargées de citations des saintes Écritures ou de l'histoire profane, qui forment un bizarre contraste avec la nature de ses récits. Plusieurs fois il est tombé dans des erreurs sérieuses pour avoir mal compris le système chronologique des Aztèques; mais, malgré ces défauts évidents dans la composition de l'ouvrage, l'homme studieux, qui connaît les infirmités de l'auteur, trouvera peu de meilleurs guides que Torquemada pour remonter jusqu'à la source de la vérité historique; tant sa bonne foi est manifeste; tant il avait de facilités pour s'instruire sur les plus curieux points de l'antiquité


Digitized by Google

mexicaine ! Aussi n'est-il pas d'ouvrage qui ait été plus fréquemment consulté et copié par ceux mêmes qui, comme Herrera, affectaient de faire peu de cas des sources où l'auteur a puisé. (*Hist. générale*, déc. 6, lib. 6, cap. 19.) La *Monarquia Indiana* fut publiée pour la première fois à Séville, en 1615 (Nic. Antonio, *Bibliotheca Nova* ; Matriti, 1783, tome II, p. 787); et depuis, avec plus de soin, en trois volumes in-folio, à Madrid en 1723. — La seconde autorité, fréquemment citée dans les pages précédentes, est la *Storia Antica del Messico* de l'abbé Clavigero. Cette histoire fut imprimée pour la première fois vers la fin du dernier siècle, en langue italienne, et en Italie, où l'auteur, né à Vera-Cruz, et membre de l'ordre des jésuites, s'était retiré après l'expulsion de ce corps d'Amérique en 1767. Pendant une résidence de trente-cinq ans dans sa patrie, Clavigero avait acquis une connaissance intime de ses antiquités, par un attentif examen des peintures, des manuscrits et des autres monuments qu'on y trouvait encore de son temps. Le plan de son ouvrage est presque aussi vaste que celui de son prédécesseur Torquemada : mais l'époque plus récente et plus cultivée où il écrivait se manifeste par l'habileté supérieure avec laquelle il traite un sujet si compliqué. Les savantes recherches de son dernier volume ont beaucoup contribué à rectifier la chronologie et diverses inexactitudes des écrivains précédents. Un des buts avoués de son livre était de venger ses compatriotes, qu'il croyait maltraités par Robertson, Raynal et de Pau. En ce qui regarde les deux derniers, il a complétement réussi. On pourrait naturellement suspecter son impartialité, mais il nous paraît de bonne foi, et si le zèle national le conduit souvent à surcharger ses tableaux de brillantes couleurs, on le trouvera néanmoins beaucoup plus modéré sous ce rapport même que ses prédécesseurs, dont aucun n'eut ses excellents principes de critique. En un mot, il est parvenu, par l'activité de ses recherches, à concentrer en un seul foyer les lumières dispersées de la tradition et de l'archéologie, à les dégager des brouillards de la superstition qui offusquaient les jugements des meilleurs écrivains antérieurs. Aussi *la Storia antica del Messico*, malgré la prolixité où tombe parfois l'auteur et la profusion de noms barbares dont il conserve l'orthographe mexicaine et qui hérissent toutes ses pages, a mérité la faveur du public et donné une sorte de popularité au sujet. Peu de temps après sa publication à Cesena, en 1780, elle a été traduite en anglais, et plus récemment en espagnol et en allemand.

CHAPITRE III.

MYTHOLOGIE MEXICAINE. — ORDRE SACERDOTAL. — LES TEMPLES. — SACRIFICES HUMAINS.

L'organisation civile des Aztéques se lie si étroitement à leur religion, qu'il faut connaître celle-ci pour se faire une idée juste de leur gouvernemen tet de leurs institutions sociales. Je passerai pour le moment sous silence plusieurs légendes remarquables d'une ressemblance frappante avec les traditions bibliques, me bornant à tracer une rapide esquisse de la mythologie de ce peuple et de son culte national.

On peut regarder la mythologie comme la poésie de la religion, ou plutôt comme le développement poétique du principe religieux dans les âges primitifs. C'est une première tentative de l'homme livré à lui-même pour expliquer les mystères de l'existence et les secrets ressorts de la nature. Bien que la mythologie soit partout le produit de circonstances analogues, sa nature varie nécessairement avec celle des sauvages tribus où elle prend naissance. Les croyances du Goth féroce, qui boit son hydromel dans le crâne de ses ennemis, ne peuvent être celles de l'indigène efféminé d'Hispaniola, trompant le cours des heures par de stériles passe-temps à l'ombre de ses bananiers.

Plus tard, ces légendes se combinent dans les chants du poëte en un système régulier, et la grossière ébauche prend chez les peuples doués d'une organisation heureuse, ces formes d'idéale beauté, adorées des âges crédules, et qui charment l'imagination des siècles suivants. Telles furent les ravissantes inventions d'Hésiode et d'Homère, « qui créèrent, dit le père de l'histoire, la théogonie des Grecs (1) ». Assertion un

(1) Ποιήσαντες θεογονίην Ἕλλησι, Hérodote, *Euterpe*, sect, 53. Heeren hasarde une observation semblable au sujet des poëtes épiques de l'Inde,

peu hardie, car on ne peut admettre qu'un seul homme ait enfanté tout le système religieux d'une nation. Ces beaux génies ne firent que compléter les vagues esquisses de la légende, en lui prêtant l'éclatant coloris de leur imagination, qui inspire à son tour d'autres imaginations. La puissance du poëte peut se faire sentir également à un âge plus mûr du monde social. Pour ne rien dire de la *Divina Commedia*, peut-on lire le *Paradis* de Milton sans s'élever avec l'artiste inspiré à une conception plus grande de la hiérachie angélique ; sans que des images jusqu'alors flottantes dans un vague obscur ne prennent une forme nouvelle et sensible ? Vient ensuite la période philosophique, qui désavoue également les légendes du premier âge et les poétiques ornements du second ; mais, pour se mettre à l'abri du reproche d'impiété, elle interprète par l'allégorie la mythologie populaire, et s'efforce de la réconcilier avec les données positives de la science.

La religion mexicaine avait traversé la première des périodes sans être notablement modifiée par les influences poétiques ; elle avait néanmoins reçu une teinte particulière de l'imagination des prêtres, qui, l'entourant du cérémonial le plus compliqué, avaient jeté le voile de l'allégorie sur les traditions primitives et investi leurs divinités d'attributs bien plus analogues aux grotesques conceptions des nations orientales de l'Ancien-Monde, qu'aux gracieuses fictions de la mythologie grecque. Les Grecs exagérèrent parfois les traits de la nature humaine sans jamais s'en écarter entièrement (2). On ne peut examiner le système religieux des Aztéques sans être frappé d'une apparente contradiction. Une partie semble émaner d'un peuple comparativement éclairé et soumis à de douces influences ; l'autre, au contraire, offre toute la férocité des traditions du sauvage. Cette anomalie fait naître l'idée de deux origines distinctes, et nous autorise à supposer que les Aztéques avaient

« qui ont inventé, dit-il, les nombreuses divinités dont son panthéon est garni. » (*Recherches hist.*, trad. angl ; Oxford, 1833, vol. 3, p. 139.)

(2) L'honorable Mountstuart Elphinstone a fait les mêmes réflexions, en

hérité de leurs prédécesseurs dans le pays une foi moins cruelle, sur laquelle ils greffèrent plus tard leur propre mythologie. Cette dernière ne tarda pas à dominer et à teindre des plus sombres couleurs les croyances des nations conquises, qu'à l'exemple de l'ancienne Rome, les Mexicains semblent avoir voulu s'assimiler. Ce fut ainsi que les plus noircs superstitions envahirent tout l'Anahuac.

Les Aztéques reconnaissaient l'existence d'un créateur suprême, maître de l'univers. Ils l'appelaient dans leurs prières, « le Dieu qui donne la vie ; — présent partout, il connaît toutes les pensées et dispense tous les biens ; sans lui, l'homme n'est rien ; Dieu invisible, incorporel, seul Dieu, d'une *perfection parfaite* et d'une égale pureté ; sous ses ailes l'homme trouve le repos, un sûr abri. » D'aussi sublimes attributs n'indiquent pas chez les Aztéques une conception impuissante du vrai Dieu. Mais l'idée d'unité, l'idée d'un être chez qui la volonté se confond avec l'action, qui n'a pas besoin de ministres subalternes pour exécuter ses desseins, cette idée était trop simple ou trop vaste pour leur intelligence ; ils se réfugiaient, selon l'ordinaire, dans une pluralité de dieux, chargés de présider aux éléments, aux saisons, aux destins de l'humanité (3).

On comptait treize divinités principales et plus de deux cents divinités inférieures ; chacune avait son jour réservé et sa fête (4). A la tête de tous ces dieux apparaissait le terrible

comparant la mythologie hindoue à la mythologie grecque dans son *Histoire de l'Inde*, publiée depuis que nos remarques dans le texte ont été écrites. (Voyez lib. 1, chap. 4.) Le même chapitre de cette œuvre vraiment philosophique fournira quelques points de rapprochement curieux entre les institutions religieuses hindoues et aztéques. Ils n'échapperont pas aux esprits occupés à découvrir des affinités entres les races asiatiques et américaines.

(3) Ritter a fort bien montré, par l'exemple du système hindou, que l'idée d'unité suggère d'elle-même l'idée de pluralité. *Hist. de la phil. anc.*, trad. angl.; Oxford, 1838, liv. 2, chap. 1.

(4) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 6, passim. Acosta, lib. 5,

Huitzilopotchli, le Mars mexicain; si ce n'est faire tort à l'héroïque dieu de l'antiquité que de le comparer à ce monstre sanguinaire. La nation adorait dans Huitzilopotchli sa divinité protectrice, et chargeait son image fantastique d'ornements précieux; ses temples étaient les plus imposants des édifices publics, et dans toutes les villes de l'empire ses autels ruisselaient du sang des victimes humaines. On conçoit l'influence désastreuse d'une pareille superstition sur le moral d'un peuple (5).

chap. 9. Boturini, *Idea*, p. 8 et seq. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 1. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

Les Mexicains, d'après Clavigero, croyaient à l'existence d'un mauvais esprit, ennemi de la race humaine, dont le nom barbare signifiait : « Hibou rationnel. » (*Storia del Messico*, t. 2, p. 2.) Le curé Bernaldez parle d'un diable brodé sur les habits des Indiens de Colomb, sous la forme d'un hibou. (*Hist. de los reyes catolicos*, Ms., cap. 131.) Il ne faut pas toutefois confondre ce diable avec le mauvais esprit de la mythologie des Indiens de l'Amérique du Nord. (Voyez Heckewelder, *Account*. ap. *Transactions of the American philosophical Society*. Philadelphie, vol. 1, p. 205.) Encore moins avec le mauvais principe des nations orientales du vieux monde. Ce n'était qu'une divinité entre beaucoup d'autres, car le mal était trop abondamment mêlé à la nature de la plupart des dieux chez les Aztèques, comme chez les Grecs, pour admettre sa personnification en un seul dieu.

(5) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 3, cap. 1 et seq. Acosta, l. 5, ch. 9. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 6, cap. 21. Boturini, *Idea*, p. 27, 28. *Huitzilopotchli* est composé de deux mots qui signifient « oiseau mouche » et « gauche, » parce que l'image de ce dieu avait au pied gauche les plumes de cet oiseau (Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 17), gracieuse étymologie pour le nom d'une si brutale divinité. Les formes bizarres des idoles mexicaines étaient au plus haut degré symboliques. (Voyez la savante exposition faite par Gama des ornements de la statue de la déesse qu'on avait trouvée sur la grande place de Mexico. *Descripcion de las dos piedras*: Mexico, 1832, parte 1, p. 43, 44.) La tradition relative à l'origine de ce dieu, ou du moins à son apparition sur la terre, est curieuse. Il était né d'une femme. Sa mère, dévote personne, étant un jour en prière dans un temple, vit une petite touffe de plumes brillantes qui flottait en l'air, elle la prit et la déposa dans son sein. Bientôt après elle se trouva grosse,

Par un heureux contraste mythologique, Quetzalcoatl, dieu de l'air, pendant son séjour sur la terre, avait appris aux indigènes l'usage des métaux, l'agriculture et les arts de la paix. Ce dieu avait été sans doute un de ces bienfaiteurs de l'espèce humaine que la reconnaissance de la postérité déifie. Sous son règne, la terre se couvrait sans culture de fruits et de fleurs; un épi de maïs était une charge suffisante pour un homme; le coton prenait de lui-même les plus riches teintures de l'industrie humaine; l'air était rempli d'enivrants parfums et du chant mélodieux des oiseaux; c'étaient en un mot les jours alcyoniens, l'âge d'or de l'Anahuac.

Quetzalcoatl ayant encouru, on ignore pourquoi, la colère d'une divinité plus puissante, fut contraint d'abandonner le pays. Chemin faisant, il s'arrêta dans la ville de Cholula, où on lui éleva plus tard un temple dont les massives ruines sont une des plus curieuses antiquités du Mexique. Parvenu sur les bords du golfe mexicain, il prit congé de ceux qui l'avaient suivi, leur promit de revenir plus tard avec ses descendants visiter le pays, et, montant un véritable esquif de magicien, fait de peaux de serpents, il s'embarqua sur le vaste Océan, pour la fabuleuse contrée de Tlapallan. D'après la légende, Quetzalcoatl avait la taille haute, la peau blanche, une longue

et la terrible divinité naquit et fit son entrée dans le monde comme Minerve toute armée, une lance dans la main droite, un bouclier dans la main gauche, et la tête surmontée d'une aigrette de plumes vertes. (Voyez Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 19 et suiv.) Une tradition semblable, relative à l'incarnation de leur principale divinité, existait chez les peuples de l'Inde au delà du Gange, de la Chine et du Thibet. « Budha », dit Milman dans son savant et lumineux ouvrage de l'*Histoire du christianisme* « d'après une tradition connue dans l'Occident, était né d'une vierge; il en était de même du *Fohi* de la Chine et du *Schaka* du Thibet, sans aucun doute le même personnage fabuleux ou réel. » Les jésuites, à leur arrivée en Chine, dit Barrow, furent fort étonnés de trouver dans la mythologie de ce pays la contrepartie de la *Virgo deipara*, vol. 1, p. 99, notes. L'existence de traditions religieuses semblables dans des contrées si éloignées, habitées par des races si diverses, est un sujet d'étude plein d'intérêt.

chevelure noire, la barbe tombante. Les Aztéques comptaient sur le retour de cette bienfaisante divinité, et cette tradition remarquable, profondément enracinée dans les esprits, prépara la voie à la conquête espagnole (6).

Nos limites ne comportent pas de plus longs détails sur les divinités mexicaines. Les attributs de la plupart étaient soigneusement définis, et la hiérarchie divine descendait sans interruption jusqu'aux pénates ou dieux domestiques, dont les petites images ornaient les plus humbles demeures.

Les Aztéques éprouvaient la curiosité, naturelle à tous les hommes et dans tous les temps, de soulever le voile qui couvre le passé mystérieux et l'avenir plus terrible encore. Comme les nations du vieux continent, ils cherchaient une sorte de refuge contre l'accablante idée de l'éternité dans la division des temps écoulés en quatre cycles ou périodes distinctes de plusieurs milliers d'années de durée. A la fin de chacun des cycles, un des quatre éléments avait détruit la race hu-

(6) *Codex vaticanus*, pl. 15, et *Codex tellertano-remensis*, part. 2, pl. 2, ap. *Antiq. du Mexique*, vol. I et 6. Sahagun, *Hist. de Nueva-Españo*, lib. 3, cap. 3, 4, 13 et 14. Torquemada, *Monarch. ind.* lib. 6, cap. 24. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 1. Gomara, *Cronica de la Nuevo-España*, cap. 222, ap. Barcia, *Historiadores primitivos de las Indias Occidentales*; Madrid, 1749, t. 2.

Quetzalcoatl signifie « serpent emplumé ». La dernière syllabe veut dire également « jumeau ». Le docteur Siguenza voit dans cette étymologie un argument pour identifier le dieu mexicain avec l'apôtre Thomas (*Didyme*, surnom de Thomas, signifiant aussi jumeau), qu'il suppose être venu en Amérique pour prêcher l'Évangile. Cette conjecture un peu téméraire, on l'avouera, est appuyée par plusieurs des dévots compatriotes du docteur. Ils paraissent douter aussi peu de ce fait que de la venue de saint Jacques pour le même but, dans la mère-patrie. (Voyez les autorités et arguments divers produits, avec la gravité requise, dans la dissertation du docteur Mier, dans l'édition de Sahagun que nous devons à Bustamente, liv. 3, *supplément*, et Veytia, t. 1, p. 160 et 200). Notre ingénieux compatriote M'Culloch donne au dieu aztèque une antiquité bien plus respectable encore, en le confondant avec le patriarche Noé. (*Recherches philosophiques et archéologiques concernant l'histoire des aborigènes de l'Amérique*, Baltimore 1829, p. 233.)

Digitized by Google

maine, et le soleil s'était éteint pour être rallumé plus tard(7).

Les Aztéques imaginaient trois sortes d'existence au sortir de ce monde. Les méchants, c'est-à-dire la plus grande partie du genre humain, devaient expier leurs crimes dans un lieu d'éternelles ténèbres. Une autre classe de trépassés dont le seul mérite était d'être morts de certaines maladies, choisies capricieusement entre beaucoup d'autres, jouissait d'une existence négative, d'un bonheur indolent. La meilleure part était réservée, comme chez la plupart des nations guerrières, aux héros tombés dans la bataille ou sacrifiés aux dieux. Ils passaient tout d'abord en présence du soleil, qu'ils accompagnaient de leurs chants et de leurs danses dans sa brillante carrière à travers les cieux. Au bout de quelques années, leurs esprits allaient animer les nuages ou les corps d'oiseaux chanteurs du plus magnifique plumage. Ils goûtaient d'éternelles délices au milieu des fleurs et des parfums des jardins du paradis (8). Tel était le ciel des Aztéques, beau-

(7) *Cod. vat.*, pl. 7, 10, ap. *Antiq. du Mexique*, vol. 1 et 16. Ixtlilxochitl, *Hist. chich*, Ms., cap. 1.

M. de Humboldt s'est trouvé dans quelque embarras pour établir l'analogie da la cosmogonie aztéque avec celle de l'Asie orientale. Vainement il essaye de trouver un multiple pour servir de clef aux calculs de la première. (*Vues des Cordillères*, p. 202, 212.) Le fait est que les données mexicaines varient sériausemant quant au nombre et à la durée des révolutions. Un manuscrit d'Ixtlilxochitl, que j'ai sous les yeux, les réduit à trois avant l'état actuel du monde, et n'alloue que quatre mille trois cent quatre-vingt-quatorze années à chacune d'elles. « *Sumaria Relacion*, Ms., n° 1.) Gama, sur la foi d'un ancien manuscrit indien du catalogue da Boturini, VIII, 13, réduit encora davantaga cette durée (*Descripcion de las das piedras*, parte 1, p. 49 et seq); tandis que les cycles des peintures du Vatican embrassent près de dix-huit mille années. — Il est curieux de voir les vagues *conjectures* d'un âga ignorant confirmées par les plus récentes *découvertes* de la géologie. D'après cette science, en effet, il est probable que la terre a éprouvé un certain nombre de convulsions à quelques milliers d'années l'una de l'autre, et que ces grandes convulsions ont détruit les races alors existantes et donné un nouvel aspect au globe.

(8) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 3, append. *Cod. vat.* apud

coup plus idéal, on le voit, que celui du paganisme classique, dont l'Élysée se bornait à reproduire les jeux guerriers et les plaisirs sensuels de cette vie (9). La destinée réservée aux méchants par la religion aztéque offre le même caractère de raffinement. L'abscence de toute torture physique contraste d'une manière frappante avec les systèmes ingénieux de souffrances imaginés par les peuples les plus éclairés (10). Toutes ces conceptions, si peu en rapport avec le naturel féroce des Aztéques, attestent une civilisation plus avancée, héritage de leurs prédécesseurs dans le pays.

A la mort d'un Aztéque, son cadavre était couvert de vêtements particuliers à sa divinité protectrice. On le jonchait de morceaux de papiers, couverts d'hiéroglyphes, talismans contre les périls du voyage. S'il était riche, on sacrifiait une foule d'esclaves pendant ses obsèques. On brûlait le corps et l'on conservait dans un des appartements de sa maison les cendres recueillies dans un vase. Ce mélange confus des usages

Antiq. du Mexique, pl. 1, 5. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 13, cap. 48. Le dernier écrivain nous assure « que les Aztéques avaient parfaitement raison de dire qu'ils allaient aux enfers. Puisqu'ils mouraient, ajoute-t-il, dans l'ignorance de la vraie foi, n'est-il pas hors de doute qu'ils devaient subir un châtiment éternel! » Ubi suprà.

(9) On doit avoir une bien pauvre idée de ces plaisirs, lorsqu'on entend l'ombre d'Achille dire « qu'il aimerait mieux être l'esclave du plus humble des hommes sur la terre que souverain parmi les morts. » (*Odys.*, A. 488-490.) D'après les croyances mahométanes, l'âme des martyrs passe dans le corps des oiseaux qui fréquentent les eaux douces et les bocages du paradis. *Le Coran*, trad. de Sale, Londres, 1825, vol. 1, p. 106. — Le ciel mexicain rappelle les jouissances d'un des ciels du Dante, qui consistent également en vive lumière, en musique, en mouvement. Il ne faut pas oublier non plus que, pour les Aztéques, le soleil était un être intelligent, un dieu.

(10) Il est singulier que le poëte toscan, dont l'imagination s'est lassée à inventer des tortures physiques pour son enfer, ait si peu puisé aux sources d'affliction morale. On pourrait voir dans cet oubli une preuve de la rudesse des temps où il vivait, si nous n'en trouvions d'autres exemples de nos jours mêmes, où un sérieux et sublime écrivain comme le docteur Watts a recours à la même antasmagorie grossière pour émouvoir la conscience du lecteur.

de l'Église romaine, des Musulmans, des Tartares, des anciens Grecs et Romains, prouve combien il faut se défier des conclusions fondées sur l'analogie (11.)

On s'étonne de retrouver chez les Aztèques presque tout le cérémonial du baptême chrétien. Avant de donner un nom aux petits enfants, on aspergeait d'eau leurs lèvres et leur poitrine. On priait le Seigneur de permettre « que cette eau sainte effaçât le péché contracté par ces enfants avant la fondation du monde, et leur donnât ainsi une nouvelle naissance (12)». Plusieurs des prières aztèques, composées par les prêtres, rappellent la morale chrétienne : « O Seigneur, nous effacerez-vous pour toujours du livre de vie ? Ce châtiment n'a-t-il plus pour but de nous corriger, mais de nous détruire ? » — « Donnez-nous, Seigneur, par votre grande miséricorde, les biens que nous ne sommes pas dignes de recevoir par nos propres mérites. » — « Sois en paix, dit une autre prière, avec tout le monde, souffre les injures avec humilité ; Dieu, qui voit tout, te vengera. » Mais un trait bien plus frappant de ressemblance avec l'Écriture est cette sentence remarquable : « Celui qui regarde une femme avec trop de curiosité commet l'adultère avec ses yeux. » Il est vrai que ces préceptes si purs, si élevés, sont entremêlés d'autres maximes dont la nature puérile et même brutale accuse la morale confuse d'un peuple chez qui la civilisation commence à poindre. On ne s'atten-

(11) *Carta del Lic. Zuazo* (nov. 1521), Ms. Acosta, lib. 5, cap. 8. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 13, cap. 45. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 3, append.

Quelquefois on enterrait le corps sans le brûler, avec de grands trésors, lorsque le défunt était riche. Le « conquérant anonyme, » comme on l'appelle, vit tirer d'une de ces tombes de l'or pour une valeur de 3,000 *castellanos*. *Relazione d'un gentil'huomo*, ap. Ramusio, t. 3, p. 310.

(12) Cette intéressante cérémonie, accomplie d'ordinaire avec beaucoup de solennité, en présence des amis et des parents assemblés, est racontée minutieusement par Sahagun (*Hist. de Nueva-España*, lib. 6, cap. 37), et par Zuazo (*Carta*, Ms.), tous les deux témoins oculaires. Pour la traduction d'une partie des détails donnés par Sahagun, voyez *l'Appendice*, 1re part., n° 1, *note* 26.

dait pas néanmoins à rencontrer, dans un pareil état social, des doctrines ausi sublimes que toutes celles de l'ancienne philosophie (13).

Mais si la mythologie aztéque ne s'enrichit ni des gracieuses inventions de la poésie, ni des raffinements de la philosophie, elle n'en eut pas moins, comme je l'ai déjà fait remarquer, de grandes obligations aux prêtres, qui surent éblouir l'imagination du peuple par le plus pompeux cérémonial. L'influence du sacerdoce est naturellement plus grande dans un état imparfait de civilisation où les prêtres monopolisent le peu de science qui existe; surtout lorsque cette science trompeuse se fonde moins sur les phénomènes réels de la nature que sur les chimères fantasques de la superstition. Les prêtres aztéques, astrologues et devins, tenant ainsi dans leurs mains les clefs de l'avenir, inspiraient plus de terreur au vulgaire crédule qu'aucune superstition en aucun pays, sans en excepter la fanatique Égypte.

L'ordre sacerdotal était si nombreux, que le principal temple de la capitale comptait à lui seul cinq mille prêtres. Leurs rangs et leurs fonctions étaient déterminés avec soin : les plus instruits dans la musique dirigeaient les chœurs; d'autres surveillaient la célébration des fêtes dans l'ordre du calendrier. Les prêtres étaient aussi chargés de l'éducation de la jeunesse, de la garde des peintures biéroglyphiques et des

(13) « Es posible que este azote y este castigo no se nos dà para nuestra correccion y enmienda, sino para total destruccion y asolamiento? » (Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 6, cap. 1.) — « Y eslo por sola vuestra liberalidad y magnificencia lo habéis de hacer, que ninguno es digno ni merecedor de recibir vuestras larguezas por su dignidad y merecimiento, sino que por vuestra benignidad. » (Ibid., lib. 6, cap. 2.) — « Sed sufridos y reportados que Dios bien os vé y responderá por vosotros y él os vengarà (a) sed humildes con todos, y con esto os hará Dios merced y tambien honra. » (Ibid., lib. 6, cap. 17.) — « Tampoco mires con curiosidad el gesto y disposicion de la gente principal, mayormente de las mugeres, y sobre todo de las casadas, porque dice el refran que él que curiosamente mira à la muger adultera con la vista. » (Ibid., lib. 6, cap. 22.)

Digitized by Google

traditions orales. Les plus hauts dignitaires de l'ordre se réservaient les rites affreux des sacrifices. Le sommet de la hiérarchie était occupé par deux grands prêtres, élus du sein de l'ordre, à ce qu'il paraît, par les rois et les principaux nobles, sans qu'on eût égard à la naissance des candidats, mais seulement au mérite qu'ils avaient déployé dans les rangs inférieurs. Ces deux pontifes, égaux en dignité, ne cédaient le pas qu'au roi; encore agissait-il rarement sans prendre leur avis dans les affaires d'importance (14).

Tous les simples prêtres étaient consacrés au service de quelque divinité particulière; ils logeaient dans la vaste enceinte des temples, au moins pendant l'exercice de leurs fonctions; car on leur permettait de se marier et d'avoir leur famille à part. Dans cette résidence monastique, leur vie était astreinte à la plus rigide discipline; trois fois le jour, et une fois durant la nuit, on les appelait à la prière. Leurs ablutions et leurs veilles étaient fréquentes; ils se mortifiaient par le jeûne et des pénitences cruelles; ils se flagellaient jusqu'à ce que le sang ruisselât de leur corps; ils se déchiraient la chair avec les épines de l'aloès; en un mot ils se livraient à toutes les austérités pratiquées dans tous les âges du monde par l'absurde fanatisme, qui, pour emprunter l'énergique expression du poëte :

> Pour mériter le ciel, fait du monde un enfer (15).

(14) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 2, append.; lib. 3, cap. 9. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 8, cap. 20; lib. 9, cap. 3, 56. Gomara, *Cron.*, cap. 215, ap. Barcia, t. 2. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms. p. 1, cap. 4.

D'après Clavigero, le grand prêtre était toujours une personne de rang. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 137.) Je ne trouve aucun fondement à cette assertion, pas même dans son oracle Torquemada, qui dit expressément : « Rien ne permet d'affirmer ce fait, bien qu'il soit très-probable. » (*Mon. ind.*, lib. 9, cap. 5.) L'assertion est contredite par Sahagun, que j'ai suivi comme la meilleure autorité sur ce point. Clavigero ne connaissait l'ouvrage de Sahagun qu'à travers le filtre des écrits de Torquemada et d'auteurs plus récents.

(15) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, ubi suprà. Torquemada, *Mon.*

Les grandes villes étaient divisées en quartiers, confiés à la charge d'une sorte de clergé paroissial. On s'étonne de trouver chez eux la confession et l'absolution. Les secrets du confessionnal étaient inviolables et les pénitences imposées fort analogues à celles que prescrit le catholicisme romain. Il y avait cependant deux particularités remarquables dans la cérémonie aztéque : la rechute dans une faute dont on avait obtenu le pardon ne pouvait s'expier; on ne se confessait qu'une fois en sa vie. Aussi la confession était-elle d'ordinaire retardée jusqu'à la vieillesse; le pénitent, déchargeant alors sa conscience, réglait d'un seul coup un long arriéré d'iniquités. L'autre particularité, plus singulière encore, est que l'absolution du prêtre tenait lieu de châtiment légal, et faisait acquitter le coupable en cas d'arrestation. Longtemps après la conquête, les indigènes qui avaient enfreint la loi essayaient d'échapper à ses poursuites en produisant un certificat de confession (16).

Une des plus importantes fonctions des prêtres était l'éducation; on avait approprié à ce but plusieurs bâtiments dans l'enceinte du temple principal. Dè l'âge le plus ten-

Ind., lib. 9, cap. 25. Gomara, *Cron.*, ap. Barcia, ubi suprà. Acosta, lib. 5, cap. 14, 17.

(16) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 1, cap. 12; lib. 6, cap. 7. La prière du confesseur, en ces occasions, contient des paroles trop remarquables pour être omises. « O Seigneur, plein de miséricorde, disait-il, toi qui connais les secrets de tous les cœurs, laisse descendre ton pardon et ta faveur, comme les pures eaux du ciel, pour laver les souillures de l'âme. Tu sais que ce pauvre homme a péché, non par sa libre volonté, mais par l'influence du signe sous lequel il est né. » Après avoir exhorté le pénitent, après lui avoir enjoint diverses mortifications, en insistant sur la nécessité d'offrir un esclave en sacrifice à la Divinité, le prêtre finissait par lui recommander de faire la charité aux pauvres. « Habille ceux qui sont nus, nourris ceux qui ont faim, quelque privation qu'il t'en coûte; car, rappelle-toi que leur chair est la tienne et qu'ils sont hommes comme toi. » Cet étrange assemblage de charité vraiment digne du christianisme et d'abominations païennes dans la liturgie aztéque indique on ne peut plus clairement deux sources différentes.

dre on y plaçait la jeunesse des deux sexes, des plus hautes et des moyennes classes. On confiait les filles aux soins des prêtresses; car les femmes exerçaient aussi les fonctions du sacerdoce, à l'exception du sacrifice (17). Les jeunes garçons, élevés dans la routine de la discipline monastique, paraient de fleurs les autels des dieux, entretenaient les feux sacrés et prenaient part aux chants et aux fêtes. Dans une école supérieure, nommée le *calmecac*, on les initiait aux richesses de la tradition, aux mystères des hiéroglyphes, aux principes du gouvernement, aux branches de l'astronomie et des sciences naturelles connues des prêtres. Les filles apprenaient à faire divers ouvrages de femme, surtout à tisser et à broder de riches étoffes pour couvrir les autels des dieux. On prêtait une grande attention à la discipline morale des deux sexes : la plus parfaite décence ne cessait de régner, et les fautes étaient punies avec une extrême rigueur, quelquefois même par la mort. L'éducation, chez les Aztéques, avait pour grand ressort la terreur et non l'amour (18).

(17) Les dieux égyptiens étaient aussi servis par des prêtresses. (Voyez Hérodote, *Euterpe*, sect. 54.) On sait les contes scandaleux que faisaient circuler les Grecs à leur sujet. Les vierges aztéques n'ont pas été épargnées davantage. (Voyez la *Dissertation de Le Noir, Antiquités mexicaines*, Paris, 1834, t. 2, p. 7, *note*.) Les premiers missionnaires, pourtant assez crédules, ne prêtent aucune foi à ces rapports, et le père Acosta s'écrie, au contraire : « En vérité, il est bien étrange qu'une fausse religion ait exercé une si grande influence sur ces jeunes hommes et ces jeunes filles du Mexique, qu'ils servaient le diable avec une rigueur de zèle, une austérité de mœurs, que beaucoup d'entre nous ne déploient pas pour le service du Dieu tout-puissant : c'est grande honte et grande confusion ! » Liv. 5, chap. 18.

(18) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1. cap. 9. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 2, append.; lib. 3, cap. 4-8. Zurita, *Rapport*, p. 123-126. Acosta, Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 9, cap. 11, 14, 30, 31.

« On leur enseignait, dit le bon père que nous venons de citer, à fuir le vice et à s'attacher à la vertu, — *d'après les notions qu'ils en pouvaient avoir*, — c'est-à-dire à s'abstenir de la colère, à ne faire violence ou tort

A l'âge de se marier ou d'entrer dans le monde, les élèves sortaient du couvent; après beaucoup de cérémonies, et sur la recommandation des prêtres les plus capables, ils obtenaient des fonctions importantes dans l'État. Telle était l'habile politique des prêtres mexicains : maîtres de l'éducation de la jeunesse, ils façonnaient à toutes leurs volontés de jeunes et souples esprits; de bonne heure ils leur inculquaient le respect de la religion et de ses ministres. Ces premières impressions maîtrisaient encore les guerriers, lorsque le rude métier des armes avait effacé toute autre trace de l'éducation.

Des terres annexées aux principaux temples fournissaient aux besoins des prêtres. Successivement accrus par la politique ou la dévotion des princes, ces domaines du clergé avaient fini par couvrir, sous le dernier Montezuma, toutes les provinces de l'empire. Les prêtres administraient eux-mêmes leurs propriétés, et ils paraissent avoir toujours traité leurs tenanciers avec la libéralité et l'indulgence qui caractérisent les communautés monastiques. Outre les abondants subsides puisés à cette source, la classe sacerdotale s'enrichissait encore des premiers fruits de la terre et des autres offrandes de la piété ou de la superstition. L'excédant du revenu sur les frais du culte national était distribué en aumônes aux pauvres, devoir rigoureusement prescrit par le code moral des Aztèques. Ainsi nous voyons la même religion inculquer, d'un côté, des leçons de pure philanthropie, et présider, de l'autre à d'impitoyables exterminations : le catholicisme romain offrit la même anomalie dans les premiers temps de l'inquisition (19).

à personne, — en un mot, à accomplir les devoirs clairement indiqués par la religion naturelle. »

(19) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 8, cap. 20, 21. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

Il est impossible de pas être frappé d'une grande ressemblance non-seulement dans un petit nombre de formes, mais dans toute la vie des prêtres mexicains et des prêtres égyptiens. (Voyez Hérodote, *Euterpe*, passim, et Diodore, liv. 1, sect. 73, 81.) Le lecteur peut consulter, dans le même

Les temples mexicains, *teocallis* (maisons de Dieu), comme on les appelait, étaient très-nombreux. On en comptait quelques centaines dans chacune des principales villes, et ce devaient être, pour la plupart, de fort humbles édifices. Ils se composaient de solides masses de terre avec un revêtement de briques ou de pierres, dont la forme rappelait celle des pyramides de l'Égypte. Ils avaient très-souvent plus de cent pieds carrés de base et une élévation beaucoup plus grande. Ils étaient divisés en quatre ou cinq étages dont les dimensions allaient en se rétrécissant. On y montait par un escalier extérieur, pratiqué à l'un des angles de la pyramide. Cet escalier conduisant à une sorte de terrasse ou de galerie ménagée autour de la base du second étage, rejoignait un autre escalier placé au même angle que le précédent, directement au-dessus, et qui conduisait lui-même à une autre galerie, en sorte qu'on devait faire plusieurs fois le tour du temple avant de parvenir au sommet. Quelquefois l'escalier menait directement au centre de la façade occidentale de l'édifice. Le faîte offrait une large plateforme surmontée d'une ou deux tours de quarante à cinquante pieds de hauteur, sanctuaires où l'on renfermait les images des divinités protectrices. Devant les tours s'élevaient la formidable pierre du sacrifice, et deux grands autels où l'on entretenait des feux aussi inextinguibles que ceux de Vesta. On prétend qu'il y avait six cents de ces autels sur de petits *teocallis*, dans la seule enceinte du grand temple de Mexico. Ces autels, réunis à tous ceux des differents quartiers de la ville, illuminaient les rues dans les nuits les plus noires (20).

but, Heeren, *Hist. res.*, vol. 5, chap. 2 ; Wilkinson, *Mœurs et coutumes des anciens Égyptiens*, Londres, 1837, vol. 1, p. 257, 279) ; ce dernier écrivain nous initie mieux qu'aucun autre à la vie sociale et privée de ce peuple intéressant.

(20) *Rel. d'ungent.* ap. Ramusio, t. 3, fol. 307. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Acosta, lib. 5, cap. 13. Gomara, *Cron.*, cap. 80, ap. Barcia, t. 11. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 4. *Carta del lic. Zuazo*, Ms.

Le licencié Zuazo avait visité Mexico immédiatement après la conquête,

Par suite de la construction particulière des temples, toutes les cérémonies religieuses étaient publiques. Des points les plus reculés de la capitale on pouvait voir la longue procession des prêtres serpenter autour des flancs massifs du teocalli, avant d'atteindre la plateforme où s'accomplissait le sacrifice. Ce spectacle remplissait les Aztéques d'une vénération mêlée de terreur pour les redoutables ministres d'un pareil culte.

Tous les mois étaient consacrés à quelque divinité protectrice. Il n'y avait pas de semaine, de jour, que le calendrier religieux ne réservât pour quelque cérémonie. On ne comprend pas que les occupations obligées de la vie aient pu s'accommoder des exigences de la religion. Un grand nombre de cérémonies avaient un caractère d'allégresse et se composaient de chants nationaux et de danses où les deux sexes prenaient part. On faisait des processions de femmes et d'enfants couronnés de guirlandes, portant des offrandes de fruits, de maïs mûr, ou le doux encens du copal et d'autres gommes odorantes. Les autels de la divinité n'étaient alors arrosés que du sang des animaux (21). C'était là sans doute le culte pacifique légué par les Toltéques aux farouches Aztéques, qui y greffèrent une superstition trop dégoûtante pour que nous osions la peindre dans sa nudité ; nous la couvririons même d'un voile épais, si ce n'était laisser ignorer au lecteur la plus étrange institution de ce peuple.

Les sacrifices humains furent adoptés par les Aztéques

en 1521. Il nous assure que quelques-uns des petits temples ou pyramides étaient remplis de terre imprégnée de gommes odoriférantes et mêlée de poussière d'or, et que cette dernière y entrait quelquefois en assez grande quantité pour valoir un million de castellanos. (Ubi suprà.) C'étaient, en vérité, les temples de Mammon ! Mais je ne trouve nulle part la confirmation de ces légendes.

(21) *Cod. tel. rem.*, pl. 1, et *Cod. vat.*, passim, ap. *Antiq. du Mex.*, vol. 1, 6. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 10, cap. 10 et seq. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 2, passim.

Parmi les offrandes, on peut citer les cailles, dont on sacrifiait et on consommait une incroyable quantité durant les fêtes.

dans le commencement du quatorzième siècle, deux siècles environ avant la conquête (22). Très-rares d'abord, ils devinrent plus fréquents après l'agrandissement de l'empire, et toutes les fêtes furent finalement souillées de cette sanglante abomination. Ces cérémonies religieuses étaient généralement conçues de manière à représenter les traits les plus saillants du caractère ou de l'histoire du dieu qu'on voulait honorer. Citons un exemple : une des plus importantes fêtes était celle du dieu Tescatlepoca, qui ne le cédait pour le rang qu'à l'Être suprême. On l'appelait l'*Ame du monde ;* on l'en supposait le créateur. Il était représenté sous les traits d'un beau jeune homme. Une année avant la fête, on choisissait, pour représenter cette divinité, un captif d'une beauté parfaite. Les prêtres lui apprenaient à jouer son rôle avec la grâce et la dignité convenables. On le couvrait de vêtements magnifiques ; on lui prodiguait l'encens et les fleurs, dont les Aztéques n'étaient pas moins grands amateurs que les Mexicains d'aujourd'hui. Lorsqu'il sortait, il était accompagné d'une foule de serviteurs, et s'il faisait halte dans les rues pour jouer quelque mélodie favorite, la foule se prosternait devant lui et lui rendait hommage comme au représentant de la bonne divinité. Quatre belles jeunes filles, portant les noms des principales déesses, étaient choisies pour partager les honneurs de sa couche. Ses jours s'écoulaient dans la mollesse, dans les festins que lui offraient les principaux nobles, empressés à lui rendre les honneurs dus à un dieu.

Mais le jour fatal arrivait ; le terme de ses courtes splendeurs était proche. On le dépouillait de ses riches vêtements ; il disait adieu aux belles compagnes de ses plaisirs ; une des barques royales le transportait au delà du lac dans un temple construit sur ses bords, à une lieue environ de la ville. Tous les habitants de la capitale accouraient alors pour assister au

(22) Les traditions de leur origine ont une teinte un peu fabuleuse. Mais, vraies ou fausses, elles attestent également la férocité sans égale du peuple qui pouvait les adôpter. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 167 et seq. ; voyez aussi de Humboldt, qui ne paraît pas révoquer ces traditions en doute, *Vues des Cordillères*, p. 95.

dénoûment de la tragédie. A mesure que la procession gravissait les flancs de la pyramide, le pauvre captif déchirait ses guirlandes de fleurs, et brisait les instruments de musique qui avaient charmé les heures de sa trompeuse félicité. Six prêtres l'attendaient au haut de l'édifice. Leurs longs cheveux tressés tombaient en désordre sur leurs robes noires, couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques mystérieuses. Ils saisissaient la victime et l'étendaient sur la pierre du sacrifice, bloc de jaspe, convexe dans sa partie supérieure. Cinq prêtres tenaient la tête et les membres du patient, tandis que le sixième, couvert d'un manteau rouge, emblème de son sanglant ministère, ouvrait la poitrine de la victime avec un couteau aigu d'iztly, substance volcanique aussi dure que le caillou, et plongeant la main dans la plaie, il en retirait le cœur palpitant, le présentait au soleil, objet d'adoration dans tout l'Anahuac, et le jetait aux pieds de la divinité à qui le temple était consacré, tandis que la multitude se prosternait et adorait. La triste histoire du prisonnier était offerte en exemple par les prêtres, comme le type de la destinée humaine, brillante à son début, mais trop souvent terminée dans la douleur et l'infortune (23) :

Telle était la forme des sacrifices humains chez les Aztèques. Tel fut le spectacle auquel assistèrent trop souvent les Européens indignés quand ils pénétrèrent dans le pays, et le lugubre sort qu'ils avaient à redouter pour eux-mêmes. On infligeait quelquefois à la victime des tortures préliminaires, dont nous épargnerons le tableau à nos lecteurs; elles se terminaient toujours par la hideuse cérémonie que nous venons de décrire. Ces tortures, remarquons-le toutefois, n'étaient

(23) Sahagun, *Hist. de Nueva-España,* lib. 2, cap. 2, 5, 24 et alibi. Herrera, *Hist. gen.*, dec. 3, lib. 2. cap. 16. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 7, cap. 19; lib. 10, cap. 14. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, f. 307. Acosta, lib. 5, cap. 9, 21. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. *Relacion por el regimiento de Vera-Cruz* (julio 1519), Ms.

Peu de personnes, sans doute, approuveront la sentence de Torquemada, qui finit ce récit de misères par envoyer froidement « l'âme de la victime dormir avec celles des faux dieux dans l'enfer ! » lib. 10, cap. 23.

pas, comme chez les Indiens de l'Amérique du Nord, l'unique effet de la cruauté naturelle, mais, au contraire, une prescription rigoureuse de la religion. Le prêtre-bourreau croyait tout aussi bien agir sous l'impulsion de l'esprit saint qu'un familier de l'inquisition (24). Les femmes fournissaient aussi, en certains cas, leur part de victimes.

En d'autres occasions, surtout pendant les grandes sécheresses, à la fête de l'insatiable Tlaloc, le dieu de la pluie, on sacrifiait des enfants pour la plupart mâles. Lorsqu'on les portait dans des litières ouvertes, vêtus de leurs robes de fête et couverts des plus fraîches fleurs du printemps, ils excitaient la pitié des cœurs les plus durs, mais leurs cris étaient étouffés par les chants sauvages des prêtres, qui voyaient dans leurs pleurs mêmes un augure favorable. D'ordinaire on achetait ces innocentes victimes aux parents pauvres; mais il faut supposer, pour l'honneur de l'humanité, qu'ils cédaient moins en cette circonstance aux lâches conseils de la pauvreté qu'à une odieuse superstition (25).

(24) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 2, cap. 10, 29. Gomara, *Cron.*, cap. 219, ap. Barcia, t. 2. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., p. 1, cap. 6, 11.

Le lecteur trouvera une peinture assez exacte de ces tortures dans le vingt et unième chant de *l'Enfer* du Dante. Les fantastiques créations du poëte florentin se trouvaient ainsi presque réalisées, au moment où il écrivait, par les barbares d'un monde inconnu. Un sacrifice d'une nature moins révoltante mérite d'être mentionné ici. Les Espagnols l'appelaient le « sacrifice des gladiateurs, » et il ressemblait en effet à ces jeux sanglants de l'antiquité. Un captif de distinction recevait des armes et devait combattre successivement un certain nombre de Mexicains. S'il triomphait de tous, ce qui arrivait parfois, on lui permettait de s'échapper. Vaincu, au contraire, on le traînait jusqu'à l'autel, et on l'immolait suivant l'usage. Le combat avait lieu sur une grande pierre circulaire, en présence de toute la capitale. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 2, cap. 21. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3. fol. 305.

(25) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 2, cap. 1, 4, 21 et alibi. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 10, cap. 10. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 76, 82.

Digitized by Google

Il nous reste à retracer la plus dégoûtante partie du tableau, la manière dont on disposait du corps du captif. On le remettait aux guerriers qui l'avaient fait prisonnier, et ceux-ci l'offraient en festin à leurs amis. Et ce n'était pas le grossier repas de cannibales affamés, mais un banquet abondant en délicieux breuvages, en viandes délicatement apprêtées, un banquet où les deux sexes prenaient place et se comportaient avec le plus grand décorum. Étrange alliance d'un certain raffinement de mœurs avec la plus extrême barbarie (26).

Les sacrifices humains ont été en usage chez un grand nombre de nations, sans excepter les peuples les plus polis de l'antiquité (72), mais jamais dans une proportion comparable à celle de l'Anahuac. Le chiffre des victimes annuellement immolées dans ces contrées ébranlerait la foi la plus crédule. A peine trouve-t-on un historien qui l'évalue à moins de vingt mille âmes, et plusieurs portent ce nombre à cinquante mille (28) !

(26) *Carta del lic. Zuazo*, Ms. Torquemade, *Monarch. ind.*, lib. 7, cap. 19. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 2, cap. 17. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 2, cap. 21 et alibi. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 2.

(27) Pour ne rien dire de l'Égypte, où, malgré les indications des monuments, il y a de fortes raisons pour en douter (Hérodote, *Euterpe*, sect. 44), les sacrifices humains étaient très-fréquents chez les Grecs, comme tout écolier le sait. A Rome, ils étaient si communs qu'il fallut une loi expresse pour les interdire, moins d'un siècle avant l'ère chrétienne, loi mentionnée par Pline avec une explosion d'honnête joie. (*Hist. nat.*, l. 30, sect. 3, 4.) Malgré cette loi, on retrouve encore à une époque beaucoup plus rapprochée des traces de cet usage sanguinaire. Voyez, entre autres, Horace, *Epod. in Canidiam*.

(28) Voyez Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, 49.

L'évêque Zumarraga, dans une lettre écrite un petit nombre d'années après le conquête, dit que vingt mille victimes étaient immolées annuellement dans la capitale. Torquemada rectifie cette donnée et veut que ce soient vingt mille enfants. (*Monarch. ind.*, lib. 7, cap. 21.) Herrera, prenant Acosta pour guide, dit que vingt mille victimes étaient immolées en un seul jour de l'année dans tout le royaume. (*Hist. general*, d. 2, lib. 2, cap. 16.) Clavigero, plus prudent, pense que ce devait être le nombre

Dans les grandes occasions, pour le couronnement d'un roi ou la consécration d'un temple, le nombre des victimes était plus effrayant encore. Lors de la dédicace du grand temple d'Huitzilopotchli, en 1486, les prisonniers réservés depuis quelques année pour cette solennité furent amenés de tous les points du royaume dans la capitale. Ils étaient rangés à la file, et leur procession occupait près de deux milles d'étendue. La cérémonie dura plusieurs jours. Soixante-dix mille captifs périrent, dit-on, sur les autels de l'horrible divinité! Mais comment supposer qu'un pareil nombre d'hommes se soit laissé conduire à la boucherie comme des agneaux et sans résistance? comment leurs cadavres, qu'il était impossible de consommer tous de la manière ordinaire, n'auraient-ils pas engendré une épidémie dans la capitale? Et pourtant cet événement était encore récent à l'époque de la conquête; il est positivement attesté par les historiens les mieux informés (29). Un

des victimes sacrifiées annuellement dans tout l'Anahuac. (Ubi suprà.) Toutefois Las Casas répondant à Sépulveda, qui soutenait qu'aucun des voyageurs au Mexique n'évaluait le nombre annuel des sacrifices humains à moins de vingt mille, déclare que « c'est là l'évaluation de brigands qui cherchent une apologie pour leurs propres atrocités, et que le véritable nombre des victimes n'excédait pas cinquante!... » (*Œuvres*, éd. Llorente; Paris, 1822, t. 1, p. 385, 386.) Il est malheureusement probable que le calcul du bon archevêque, ici comme en la plupart des autres cas, venait plutôt de son cœur que de sa tête. Avec des données aussi vagues, aussi contradictoires, toute évaluation précise est une simple conjecture, indigne du nom de calcul.

(29) Torquemada fixe le nombre des victimes à soixante-douze mille trois cent quarante-quatre. (*Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 63.) Ixtlilxochitl se pique de la même précision et adopte le chiffre de quatre-vingt mille quatre cents. (*Historia chich.* Ms.) *Quien sabe?* Ce dernier ajoute que les captifs massacrés dans la capitale, dans le cours de cette mémorable année, furent au nombre de plus de cent mille. (Loc. cit.) Mais il suffit de lire un peu pour reconnaître que la science des chiffres, au moins quand le calculateur n'a pas été le témoin oculaire des événements, n'est rien moins qu'une science exacte chez les anciens chroniqueurs. Le *Codex tel. remensis*, écrit environ cinquante ans après la conquête, réduit le nombre en question à vingt mille. (*Antiq. du Mexique*, vol. 1, pl. 19; vol. 6,

fait certain, c'est qu'il était d'usage de conserver les crânes des victimes dans des édifices particuliers, et que les compagnons de Cortès en comptèrent cent trente-six mille dans un seul de ces édifices (30). Sans vouloir établir de calcul précis on est donc fondé à conclure que des milliers de victimes étaient offertes chaque année dans les différentes villes de l'Anahuac (31).

La guerre chez les Aztèques n'avait pas moins pour but de pourvoir aux sacifices que d'étendre l'empire; aussi ne tuaient-ils jamais un ennemi dans la mêlée lorsqu'il y avait moyen de le faire prisonnier. Les Espagnols durent maintes fois leur salut à cette circonstance. Comme on demandait à Montézuma pourquoi il avait respecté l'indépendance de la république de Tlascala, située sur ses frontières, « C'était, répondit-il, pour qu'elle continuât de fournir des victimes à nos dieux ! » Quand l'approvisionnement venait à manquer, les prêtres mexicains élevaient de grandes clameurs ; ils menaçaient le souverain de la colère céleste. A l'exemple des ecclésiastiques guerriers du moyen âge, ils prenaient part au combat, et se faisaient remarquer dans la mêlée par leur aspect hideux et leurs gestes frénétiques. N'est-il pas étrange que dans tous les pays, les plus infernales passions du cœur humain aient été attisées par la religion (32) ?

p. 141, note anglaise). Mais cette restriction même n'autorise guère l'interprète espagnol à appeler le roi Ahuitzotl « un homme d'un caractère doux et modéré, » *templada y benigna condicion !* Ibid. vol. 5, p. 49.

(30) Gomara reproduit ce chiffre sur l'autorité de deux soldats, dont il donne les noms, et qui prirent la peine de compter les crânes renfermés dans un de ces golgothas, où ils étaient arrangés de manière à produire l'effet le plus hideux. L'existence de ces ossuaires est attestée par tous les écrivains du temps.

(31) « Le conquérant anonyme » nous assure, comme un fait hors de question, que le diable s'introduisait dans le corps des idoles et persuadait aux prêtres crédules que le seul régime qui lui convînt était des repas de cœurs humains !... Cette solution du problème de la fréquence des sacrifices lui paraît sans réplique. (*Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 307.)

(32) Les prêtres tezcucans auraient bien voulu persuader au bon roi Ne-

L'influence de pareilles coutumes sur le caractère aztéque fut aussi désastreuse qu'on pouvait s'y attendre. Le fréquent spectacle de ces hideux sacrifices fermait le cœur à tout sentiment humain, et engendrait la même soif de sang que les jeux cruels de l'amphithéâtre à Rome. Le retour constant des mêmes cérémonies où le peuple prenait part, associait la religion à ses plus intimes intérêts, et les ténèbres de la superstition couvraient tous les foyers domestiques. Le caractère de la nation finit par prendre cette teinte grave et mélancolique qu'on retrouve encore dans celui de ses descendants. La caste sacerdotale exerçait une influence sans limites. Le souverain se trouvait honoré d'assister aux cérémonies du temple. Loin de limiter l'autorité des prêtres aux matières spirituelles, il soumettait souvent son opinion à la leur lorsqu'ils étaient le moins compétents pour prononcer. Leur opposition empêcha de conclure la capitulation qui aurait sauvé la capitale. La nation entière, du laboureur au prince, courbait la tête sous la pire des tyrannies, celle d'un aveugle fanatisme.

Il est difficile de concilier l'existence d'aussi révoltantes coutumes avec une forme régulière de gouvernement, avec un progrès quelconque dans la civilisation. Cependant les Mexicains avaient plus d'un droit au titre de peuple civilisé. Pour

zahualcoyolt, à l'occasion d'une peste, d'apaiser les dieux par le sacrifice d'un certain nombre de ses sujets à défaut d'ennemis. Ils se fondaient sur le double motif que les victimes seraient plus aisées à trouver et plus fraîches, partant plus acceptables. (Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., c. 41.) Cet écrivain parle d'un étrange arrangement conclu par les monarques confédérés avec la république de Tlascala et ses alliés. Un champ de bataille était désigné où les troupes des États ennemis devaient se donner rendez-vous à des époques fixes et se pourvoir ainsi de victimes pour les dieux. Le vainqueur renonçait au choix de poursuivre ses avantages en envahissant le territoire ennemi, et les deux peuples restaient, sous tous les autres rapports, sur le pied le plus amical (*ubi suprà*). L'historien qui suit la trace du chroniqueur tezcucan trouve souvent l'occasion de mettre comme l'Arioste sa responsabilité à l'abri de son guide :

Mettendolo Turpin, lo metto anch' io. »



s'expliquer cette contradiction, il suffit peut-être de réfléchir à la destinée de certaines contrées des plus civilisées de l'Europe, au seizième siècle, après l'établissement de l'inquisition, qui détruisait chaque année des milliers d'hommes, par une mort plus cruelle que les sacrifices aztéques, armait le frère contre le frère, et, posant sur les lèvres un sceau brûlant, fit plus pour arrêter la marche de l'humanité qu'aucun système inventé par la malice des hommes.

Les sacrifices humains, au Mexique, malgré toute leur cruauté, n'avaient rien de dégradant pour les victimes. Ils les ennoblissaient même en les vouant aux dieux. Les Aztéques s'offraient parfois volontairement en holocauste, comme à la mort la plus glorieuse et qui leur ouvrait infailliblement le paradis (33). L'inquisition, au contraire, flétrissait ses victimes en ce monde et les condamnait dans l'autre à l'éternelle damnation.

Hâtons-nous de dire qu'un détestable trait de la superstition aztéque la ravale bien au-dessous de la superstition chrétienne. C'est le cannibalisme. Sans doute les Mexicains n'étaient pas des cannibales dans la plus ignoble acception du mot. Ils obéissaient à la religion. Le sang des victimes servies dans leur repas avait coulé sur l'autel du sacrifice. Cette distinction mérite d'être observée (34). Mais le cannibalisme, sous toutes les formes et malgré toutes les sanctions, ne peut avoir qu'une fatale influence sur la nation qui y est livrée. Il suggère des idées si repoussantes, si dégradantes pour l'homme, pour sa nature spirituelle et immortelle, qu'il est impossible à

(33) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 307.

Entre autres exemples, on peut citer celui de Chimalpopoca, troisième roi de Mexico, qui se voua lui-même, avec un grand nombre de seigneurs, à la mort, pour effacer un outrage qu'il avait reçu d'un autre monarque. (Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 28.) Telle était la loi de l'honneur chez les Aztéques.

(34) C'est là sans doute ce que Voltaire entend, lorsqu'il dit « qu'ils n'étaient point anthropophages, comme un très-petit nombre de peuplades américaines ». (*Essai sur les mœurs*, chap. 148.)

Digitized by Google

un peuple qui s'y livre de faire quelque progrès moral. Les Mexicains ne font pas exception à cette remarque. Leur civilisation venait des Toltéques, race qui n'avait jamais souillé ses autels, encore moins ses banquets, de sang humain. Tout ce qui méritait le nom de science au Mexique leur était dû, et les ruines des édifices qu'on leur attribue dans plusieurs parties de la Nouvelle-Espagne attestent encore la supériorité de leur architecture sur celle des dernières races de l'Anahuac. Il est vrai que les Mexicains firent de grands progrès dans la science du gouvernement, dans les arts mécaniques, dans la culture matérielle, si je puis l'appeler ainsi, résultat naturel de l'accroissement des richesses, qui fournissent plus de moyens de satisfaire les sens. Quant aux progrès de l'intelligence, ils étaient bien en arrière des Tezcucans, dont les sages souverains n'adoptèrent qu'avec beaucoup de répugnance et ne pratiquèrent jamais que sur une échelle bien restreinte les rites abominables de leurs voisins (35).

Dans cet état de choses, on doit voir un bienfait de la Providence dans l'occupation du pays par une autre race qui vint le délivrer des brutales superstitions dont les limites s'étendaient tous les jours avec celles de l'empire (36). Les institutions abrutissantes des Aztéques sont la meilleure apologie de la conquête. Il est vrai que les conquérants amenaient avec eux l'inquisition, mais ils introduisaient aussi le christianisme, dont la bienfaisante influence devait se faire sentir encore, lorsque les flammes du fanatisme seraient éteintes, et dissiper ces fantômes affreux qui avaient si longtemps désolé les belles régions de l'Anahuac.

(35) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 45 et alibi.

(36) Il n'est pas douteux que la férocité de caractère engendrée par ces rites sanguinaires ait facilité beaucoup les conquêtes des Aztéques. Machiavel attribue, en partie, à une cause semblable les succès militaires des Romains. (*Discorsi sopra Tit.-Livio*, lib. 2, cap. 2.) Le même chapitre contient des réflexions, plus ingénieuses que vraies, sur les tendances opposées du christianisme.

Notre plus importante autorité pour le chapitre précédent, et toutes les fois qu'il s'agit de la religion aztéque, est Bernardiuo de Sahagun, moine franciscain, contemporain de la conquête. Son grand ouvrage, *Historia universal de Nueva-España*, a été imprimé récemment pour la première fois. Les circonstances où ce livre fut composé et sa destinée postérieure sont un des curieux épisodes de l'histoire des lettres.

Sahagun était né dans un lieu du même nom dans la vieille Espagne. Il étudia à Salamanque, et, après avoir prononcé ses vœux dans l'ordre de Saint-François, il fut envoyé comme missionnaire au Mexique, en 1529. Il ne tarda pas à s'y distinguer par son zèle, la pureté de sa vie, et ses efforts infatigables pour répandre les grandes vérités de la religon parmi les indigènes. Il fut successivement père gardien de plusieurs couvents, et finit par abandonner cette tâche pour se livrer tout entier à la prédication et à la composition de divers ouvrages sur les antiquités aztéques. La place de lecteur ou de professeur qu'il occupait dans le collége de Santa-Cruz, à Mexico, facilita beaucoup ses travaux littéraires.

Son *Histoire universelle* fut singulièrement rédigée. Pour lui donner la plus grande autorité possible, il passa plusieurs années dans une ville tezcucane; où il conversait tous les jours avec nombre d'indigènes des plus respectables qui ignoraient la langue castillane. Il leur posait des questions auxquelles ils répondaient après y avoir réfléchi, selon leur méthode habituelle d'écrire, c'est-à-dire, en peintures hiéroglyphiques. Sahagun soumettait celles-ci à d'autres indigènes qui avaient été élevés sous ses yeux dans le collége de Santa-Cruz; et ces derniers, après s'être consultés entre eux, donnaient une version écrite des hiéroglyphes en langue mexicaine. Il répéta le procédé sur un autre point du Mexique, et soumit le tout à une nouvelle révision faite par d'autres indigènes dans un autre lieu. Il composa finalement avec tous ces matériaux une histoire régulière sous la forme actuelle et dans la langue mexicaine, qu'il écrivait et parlait avec plus d'exactitude et d'élégance qu'aucun Espagnol de son temps.

L'ouvrage offrait une masse d'informations curieuses qui attirèrent vivement l'attention du clergé; mais il craignit l'influence d'une pareille publication sur l'esprit des indigènes. Il eut peur

qu'elle ne réveillât chez eux le souvenir trop vif encore des superstitions que l'Église chrétienne s'était attachée à deraciner. Sous ce rapport, Sahagun avait des vues plus éclairées que celles de son ordre, dont le zèle aveugle aurait anéanti volontiers tous les monuments des arts et de l'intelligence humaine, dus à une autre influence que celle du christianisme. Les religieux de sa communauté refusèrent de lui prêter l'aide nécessaire pour la transcription des manuscrits qu'il avait employé tant d'années à préparer, sous prétexte que l'ordre ne pouvait s'exposer à une aussi grande dépense. Ce mauvais vouloir occasionna un nouveau retard de plusieurs années; et ce qui fut pis, le provincial s'étant emparé des manuscrits de Sahagun, ils furent bientôt dispersés dans les diverses maisons religieuses du pays.

La situation était critique; Sahagun ayant rédigé un court exposé de la nature et du contenu de son livre, l'envoya à Madrid. Tombé dans les mains de don Juan de Ovando, président du conseil des Indes, ce livre l'intéressa si vivement qu'il ordonna de restituer les manuscrits à leur auteur, et le pria de se mettre tout de suite à les traduire en castillan. Ces ordres furent exécutés. Sahagun recouvra ses manuscrits, mais ce ne fut pas sans être menacé des censures ecclésiastiques que l'écrivain octogénaire commença la traduction en castillan de manuscrits composés depuis plus de trente années dans la langue mexicaine. Il eut la satisfaction d'achever sa tâche. La version espagnole, placée en regard du texte original sur deux colonnes, fut enrichie d'un dictionnaire où l'auteur expliquait les difficultés des termes et des tournures aztéques. Le texte lui-même s'appuyait de nombreuses peintures, première base du travail. Sous cette forme, l'ouvrage de Sahagun, formant deux volumineux in-folio, fut envoyé à Madrid. Il semble qu'il n'existait plus de raison pour retarder la publication d'un travail dont l'importance ne pouvait être révoquée en doute. Mais dès ce moment, au contraire, le livre disparut, et pendant plus de deux siècles, on n'en entendit plus parler que comme d'un ouvrage estimable, existant jadis et maintenant enseveli dans quelqu'une des catacombes scientifiques de l'Espagne.

Cependant vers la fin du dernier siècle, l'infatigable Muñoz parvint à exhumer le manuscrit perdu de la tombe même que lui assignait la tradition, la bibliothèque d'un couvent de Toloza, en Navarre, à l'extrémité septentrionale de la péninsule. Avec son ha-

Digitized by Google

bituelle ardeur, Muñoz copia le tout de ses propres mains, et en enrichit l'inappréciable collection dont il n'était pas destiné à recueillir le fruit lui-même. C'est à cette transcription que lord Kingsborough est redevable de la copie publiée en 1830 dans le sixième volume de sa magnifique compilation Sa Seigneurie exprime l'honnête satisfaction d'être le premier à donner au monde savant l'ouvrage de Sahagun; mais il se trompe en cela. L'année précédente, une édition accompagnée de notes, en trois volumes in-8°, avait paru à Mexico. Elle était due à Bustamante, savant dont l'activité, comme éditeur, a des droits nombreux à la reconnaissance du pays. Bustamante avait mis à profit une copie du manuscrit de Muñoz venue en sa possession. Ainsi ce remarquable ouvrage, à qui l'on avait refusé les honneurs de la presse pendant la vie de l'auteur, après être tombé dans l'oubli, reparut à trois siècles de distance, non pas dans son pays, mais dans deux contrées étrangères fort éloignées, et presque en même temps. Cette destinée, on le voit, assez extraordinaire en elle-même, l'est malheureusement beaucoup moins en Espagne que partout ailleurs.

Sahagun a divisé son histoire en douze livres, dont les onze premiers sont consacrés aux institutions sociales du Mexique; le douzième à la conquête. L'auteur est surtout riche en détails sur la religion du pays. Son grand objet était évidemment de donner une idée claire de la mythologie mexicaine et des cérémonies qui encombraient le culte. La religion se liait tellement aux intérêts et aux usages les plus intimes des Aztéques, que le livre de Sahagun doit être le vade-mecum de tous les savants qui étudient leurs antiquités. Torquemada a profité d'une copie manuscrite tombée entre ses mains avant l'envoi du livre en Espagne, pour en enrichir ses propres pages, circonstance plus heureuse pour ses lecteurs que pour la renommée de Sahagun, dont l'ouvrage a perdu ainsi beaucoup de l'originalité et de l'intérêt qu'il aurait eu. Sous un rapport du moins, il est unique, car il offre une collection complete des diverses formules de prières qu'employaient les Mexicains dans toutes les circonstances possibles. Ces prières sont très-souvent écrites dans un beau et digne langage, nouvelle preuve que des croyances sublimes sont tout à fait compatibles avec les plus dégradantes pratiques de la superstition. On ne saurait trop regretter la perte de dix-huit hymnes, insérés par l'auteur dans son livre, et dont l'intérêt était très-grand, comme le seul spécimen de la poésie

religieuse chez les Aztéques. Les peintures hiéroglyphiques qui accompagnaient le texte sont également perdues; mais on peut espérer de les voir reparaître quelque jour, si elles ont échappé aux mains du fanatisme.

Sahagun est l'auteur de plusieurs autres ouvrages religieux ou philologiques. Plusieurs sont très-volumineux, mais ils n'ont jamais été imprimés. Il vécut jusqu'à un âge très-avancé, et termina son active et utile vie en 1590, dans la capitale du Mexique.

Ses restes furent accompagnés à leur dernier asile par un nombreux concours de ses compatriotes et des indigènes qui regrettaient sa piété sans affectation, sa bienveillance et son savoir.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

HIÉROGLYPHES MEXICAINS. — MANUSCRITS. — ARITHMÉTIQUE.
CHRONOLOGIE. — ASTRONOMIE.

Hâtons-nous de détourner les yeux des sombres pages du chapitre qui précède, pour les porter sur un côté plus brillant du tableau. Il nous reste à contempler les efforts du même peuple pour sortir de la barbarie et prendre un rang sur l'échelle de la civilisation; ces efforts sont d'autant plus intéressants qu'ils sont tentés sur un théâtre d'action tout nouveau, tout à fait en dehors des influences de l'ancien monde. Les habitants de ce dernier forment en effet une sorte de fraternité; tant de sympathies les unissent, que la moindre étincelle ne peut jaillir sur un point sans répandre bientôt une vive clarté sur tous les autres. Il est curieux de voir l'esprit humain dans cette situation nouvelle suivre les mêmes lois de progrès que sur l'ancien continent, prendre. dans ses premières recherches de la vérité, une direction semblable, ou du moins assez analogue pour suggérer l'idée d'une commune origine, si elle ne prouve pas absolument l'imitation.

Dans l'hémisphère oriental, nous voyons certaines nations, les Grecs, par exemple, épris de bonne heure d'un si grand amour du beau, qu'il leur devient impossible d'en faire abstraction, même dans les plus graves produits de la science; et d'autres peuples, se proposant un but plus sévère, y subordonner l'imagination et les arts élégants. On ne saurait plus appliquer aux travaux de ces derniers les règles ordinaires du goût; il faut les juger d'après leur but et la manière dont ils y parviennent. Cette observation s'applique également aux Égyptiens dans l'ancien monde (1) et aux Mexicains dans le

(1) « Un temple égyptien, dit Denon d'une manière expressive, est un livre ouvert où l'on trouve les enseignements de la science, de la morale et

nouveau. Déjà nous avons signalé l'analogie frappante du système religieux des deux peuples; la ressemblance nous paraîtra plus grande encore dans leurs progrès scientifiques, et surtout dans leur écriture hiéroglyphique et leur astronomie.

Retracer les actions et les événements, par le dessin d'objets visibles, paraît être une inspiration de la nature que les plus sauvages peuplades mettent encore en pratique de diverses manières. L'Indien de l'Amérique du Nord grave une flèche sur l'écorce des arbres pour indiquer aux guerriers de sa tribu la direction de sa marche; il les instruit par un autre signe du succès de ses expéditions; mais l'art de peindre d'une manière intelligible une série consécutive d'actions, ce que Warburton a si bien appelé l'écriture peinte (2), suppose une certaine combinaison d'idées, un véritable effort intellectuel. Et lorsque le peintre; au lieu de se renfermer dans le présent, pénètre le passé et puise dans ses profondeurs obscures des leçons pour les générations à venir, nous devons voir dans ce premier effort, bien imparfait, l'aurore d'une civilisation littéraire, sinon la preuve d'un progrès déjà fait dans cette civilisation. L'imitation littérale des objets ne saurait suffire à ce dernier but plus étendu et plus complexe; son exécution exigerait trop d'espace et de temps; il devient nécessaire d'abréger les peintures, de se borner à reproduire les contours ou les parties saillantes des corps qui font aisément deviner le tout : ce dernier travail est l'écriture représentative ou figurative, le premier degré des hiéroglyphes.

Mais il est des choses qui n'ont point de types dans le monde matériel, des idées abstraites qu'on ne peut repré-

des arts. Tout y semble parler un seul et même langage, respirer un seul et même esprit. » Ce passage est cité par Heeren, *Hist. res.*, v. 5, p. 178.

(2) *Legation divine, œuvres;* Londres, 1811, vol. 4, b. 4, sect. 4. L'évêque de Gloucester, dans sa comparaison des différents systèmes hiéroglyphiques du monde, déploie la sagacité et la hardiesse qui le caractérisent, en émettant des opinions alors aventurées, établies depuis. Il affirme qu'il existait un alphabet égyptien, mais il ne connaissait pas les propriétés phonétiques des hiéroglyphes, la grande découverte littéraire de notre âge.

senter que par des objets visibles auxquels on suppose quelque analogie avec elles : c'est l'écriture symbolique, la plus difficile de toutes à interpréter, car l'analogie entre l'objet matériel et l'objet immatériel est souvent de pure fantaisie ou d'une application toute locale. Qui pourrait deviner, par exemple, par quelle association d'idées un scarabée représentait l'univers chez les Égyptiens, ou un serpent le temps chez les Aztéques? La troisième et dernière division est l'écriture phonétique, où des signes représentent des sons, soit des mots entiers, soit des parties de mots. De toutes les écritures hiéroglyphiques, celle-ci se rapproche le plus de l'admirable invention de l'alphabet, qui réduit le langage à des sons élémentaires et fournit le moyen d'exprimer sans peine et avec précision les plus délicates nuances de la pensée.

Les Égyptiens étaient versés dans ces trois genres d'écritures hiéroglyphiques; mais, bien que leurs monuments offrent des exemples de la première, il est aujourd'hui certain que, dans les rapports de la vie et dans leurs annales écrites, ils se servaient presque exclusivement de caractères phonétiques. On peut s'étonner qu'ayant ainsi renversé la frêle séparation qui leur dérobait encore l'alphabet, leurs derniers monuments n'offrent plus aucun progrès vers ce but (3). Les Aztéques connaissaient aussi les diverses sortes d'hiéroglyphes; mais ils se servaient beaucoup plus de l'écriture figurée que des autres écritures. Les Égyptiens étaient au sommet de l'échelle, les Aztéques au pied.

(3) Il paraît que les hiéroglyphes découverts sur les monuments les plus récents de l'Égypte ne contiennent pas un plus grand nombre de caractères phonétiques que ceux qui existaient dix-huit siècles avant Jésus-Christ. Il n'y aurait donc eu, sous ce rapport, aucun progrès pendant vingt-deux siècles. (Voyez Champollion, *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*: Paris, 1824, p. 242, 281.) Il paraît plus étrange encore qu'on n'ait pas adopté de préférence l'alphabet enchorial, bien plus commode. Mais les Égyptiens étaient familiarisés dès l'enfance avec les hiéroglyphes; ils avaient pour les imaginations des plus illettrés le même genre d'attrait qu'un alphabet à images pour nos enfants.

Digitized by Google

Lorsqu'on jette les yeux sur un manuscrit mexicain ou une carte mexicaine, pour employer le terme en usage, on est frappé d'y voir les plus grotesques caricatures du corps humain, des têtes monstrueuses, énormes, sur de petits corps rabougris, difformes, dont tous les contours sont roides, anguleux; mais si l'on y regarde de plus près, il devient clair que c'est moins un essai maladroit pour représenter la nature, qu'un symbole de convention pour exprimer l'idée de la manière la plus claire, la plus frappante. C'est ainsi que les pièces de même valeur dans un jeu d'échecs correspondent entre elles pour la forme, mais offrent d'ordinaire peu de ressemblance avec les objets qu'elles sont censées représenter. Les parties les plus importantes de la figure sont les plus nettement tracées. Il en est de même du coloris, qui ne présente, au lieu des délicates gradations de la nature, que de choquants contrastes, destinés à produire la plus vive comparaison, « car les couleurs mêmes, ainsi que le fait observer Gama, parlent dans les hiéroglyphes Aztéques (4) ».

Les Mexicains étaient très-inférieurs aux Éyptiens dans l'exécution de tous ces hiéroglyphes. Les dessins de ce dernier peuple sont très-défectueux, sans doute, au point de vue de l'art; les Égyptiens étaient aussi ignorants de la perspective que les Chinois, et représentaient toutes les têtes de profil, l'œil au milieu du visage, avec une absence totale d'expression; mais ils maniaient du moins le pinceau moins gauchement que les Aztéques; ils étaient plus fidèles à la forme réelle des objets; ils montraient surtout une grande supériorité dans l'art d'abréger les figures en n'en donnant que le contour, quelque trait caractéristique ou essentiel, ce qui simplifiait le procédé et facilitait la communication des idées. Un texte égyptien a presque l'apparence de l'écriture alphabétique, tant les lignes de petites figures sont régulières; un texte mexicain ressemble d'ordinaire à une collection de peintures

(4) *Descripcion histórica y cronológica: de las dos piedras;* Mexico, 1832, parte 2, p. 39.

dont chacune doit être l'objet d'une étude à part. C'est plus particulièrement le cas des hiéroglyphes mythologiques, où l'histoire est retracée par une agglomération de symboles qui rappellent plutôt les mystérieux anaglyphes sculptés sur les temples des Égyptiens, que leurs annales écrites.

Les Aztéques avaient divers emblèmes pour exprimer les choses que leur nature empêche d'être directement reproduites par le peintre, par exemple, les années, les mois, les jours, les saisons, les éléments, les cieux, etc. « Une langue » signifiait la parole; « l'empreinte d'un pied, » l'action de voyager; « un homme assis à terre, » un tremblement de terre. Ces symboles, souvent très-arbitraires, variaient avec le caprice du peintre, et leur interprétation exige une extrême sagacité, car le plus petit changement dans la forme ou la position de la figure indique un sens très-différent (5). Un ingénieux écrivain affirme que les prêtres avaient imaginé certains caractères symboliques dont ils avaient seuls la clef, pour fixer la mémoire des mystères religieux. Cela peut-être; mais les recherches de Champollion ont prouvé que la même opinion, émise à l'égard des hiéroglyphes égyptiens, n'avait aucun fondement (6).

Dans les derniers temps, les Aztéques employaient, comme nous l'avons dit plus haut, des signes phonétiques, mais ils

(5) *Descripcion historica y cronologica de las dos piedras*: Mexico, 1832, parte 2, p. 32, 44. Acosta, lib. 6, cap. 7.

La continuation de l'ouvrage de Gama, récemment publiée par Bustamante à Mexico, contient, entre autres choses, plusieurs remarques intéressantes sur les hiéroglyphes aztèques. L'éditeur a rendu un grand service aux lettres par cette publication complémentaire des écrits d'un estimable savant dont les efforts pour expliquer les mystères de la science aztèque ont eu plus de succès que ceux de tous ses compatriotes.

(6) Gama, *Descripcion*, parte 2, p. 32.

Warburton, avec sa pénétration habituelle, rejette toute idée de mystère dans les hiéroglyphes figurés. (*Légation divine*, lib. 4, sec. 4.) S'il y avait quelque mystère réservé aux initiés, Champollion pense que ce devait être le système des anaglyphes. (*Précis*, p. 360.) Pourquoi cela ne serait-il pas aussi vrai des monstrueuses combinaisons symboliques qui représentaient les divinités mexicaines?

Digitized by Google

en bornaient généralement l'emploi aux noms des personnes et des lieux. Ces noms, étant dérivés de quelques circonstances ou de quelques qualités caractéristiques, s'accommodaient au système hiéroglyphique. Ainsi le nom de la ville de *Cimatlan* se composait de *cimalt*, « une racine qui croissait dans le voisinage, » et de *tlan*, qui signifie « près » ; *Tlaxcallan* signifiait « la place du pain, » à cause de ses riches champs de blé ; *Huexotzinco*, « un lieu entouré de saules ». Les noms des personnes rappelaient souvent leurs aventures et leurs exploits ; celui du grand prince tezcucan, Nezahualcoyotl, signifiant « renard affamé, » indiquait la grande sagacité et les privations de la jeunesse de ce prince (7). Pour tout Mexicain, il suffisait de voir les emblèmes de pareils noms pour comprendre de qui il s'agissait. Ces emblèmes, peints sur les boucliers ou brodés sur les bannières, devinrent les armoiries distinctives des villes et des chefs, comme en Europe au temps de la chevalerie (8).

Les Aztèques connaissaient donc tous les genres de peintures hiéroglyphiques ; mais ils avaient surtout recours à la grossière méthode de la représentation directe des objets. Si leur empire avait duré, comme celui des Égyptiens, plusieurs milliers d'années au lieu d'un court espace de deux siècles, ils en seraient sans doute venus comme eux, à un plus fréquent emploi de l'écriture phonétique. Leurs savants ignoraient encore tout le parti qu'on pouvait tirer du système hiéroglyphique, lorsque la conquête espagnole, introduisant l'alphabet européen, leur fournit un mode bien plus parfait d'expression

(7) Boturini, *Idée*, p. 77, 84. Gama, *Descripcion*, parte 2, p. 34, 43. Heeren ignore, ou du moins ne convient pas que les Mexicains aient employé des caractères phonétiques d'aucun genre. (*Hist. res.*, v. 5, p. 45). Il est vrai qu'ils renversaient l'ordre habituel, et, qu'au lieu d'adapter l'hiéroglyphe au nom de l'objet, c'est le nom de l'objet qu'ils accommodaient à l'hiéroglyphe. Ce procédé, du reste, ne pouvait admettre une grande extension. Nous trouvons des caractères phonétiques appliqués dans certains cas à des noms communs aussi bien qu'à des noms propres

(8) Boturini, *Idée*, ubi supra.

pour la pensée ; le vieux système de peinture fut naturellement abandonné (9).

La grossière écriture peinte des Aztéques paraît avoir suffi aux besoins d'un peuple dont la civilisation était si imparfaite : elle leur permettait de retracer toutes leurs lois et même leurs règlements d'économie domestique ; leurs rôles de tributs, spécifiant les impôts des diverses villes; leur mythologie, leur calendrier et leur rituel; leurs annales poétiques, remontant à une longue période avant la fondation de leurs villes. Ils composèrent un système complet de chronologie, qui leur permettait de fixer avec exactitude la date des événements les plus importants de leur histoire ; l'année était inscrite en marge en regard de l'événement relaté. Une histoire ainsi peinte, nécessairement vague et fragmentée, ne pouvait présenter qu'un petit nombre d'incidents principaux ; mais en cela elle différait peu des chroniques monacales des premiers âges, où les événements de plusieurs années sont souvent escamotés en quelques courtes phrases, bien assez longues, du reste, pour les annales de peuples barbares (10).

Pour bien apprécier l'écriture peinte des Aztéques, il faut observer sa liaison avec la tradition orale dont elle était l'auxi-

(9) Clavigero nous a donné un catalogue des historiens mexicains du seizième siècle; plusieurs sont cités à diverses reprises dans cette histoire. Le catalogue dont il s'agit témoigne honorablement de l'ardeur littéraire et de l'intelligence des races indigènes. (*Stor. del Messico,* t. 1, préface. Voyez aussi *Descripcion,* parte 1, passim.)

(10) M. de Humboldt remarque que les annales aztéques, depuis la fin du onzième siècle, offrent beaucoup de méthode et une étonnante minutie. (*Vue des Cordil.*, p. 137.) La remarque ne doit pas être acceptée sans réserve. Le lecteur serait loin sans doute de s'imaginer, d'après le dire de l'illustre savant, qu'il y a à peine plus d'un ou deux faits mentionnés dans chaque année, et que, quelquefois même, il n'y en a pas un seul dans un laps de onze ans et plus. Le décousu et l'incertitude des annales historiques aztéques sont signalés par l'interprète espagnol du *Codex Mendoza ;* il nous apprend aussi que les indigènes, auxquels on le soumit, furent longtemps à se mettre d'accord sur le véritable sens des peintures. *Antiq. du Mexique,* v. 6, p. 87.

liaire. Dans les colléges des prêtres, on enseignait à la jeunesse l'astronomie, l'histoire, la mythologie, etc.; et ceux qui devaient suivre la profession de peintres d'hiéroglyphes apprenaient l'emploi des caractères appropriés à chacune de ces diverses branches. Pour un ouvrage historique, un peintre était chargé de la chronologie, un autre des événements; ainsi toutes les parties du travail se distribuaient mécaniquement (11). Les élèves, instruits de tout ce qui était connu avant eux dans leur spécialité, étendaient à leur tour les limites d'une science imparfaite. Les hiéroglyphes formaient une sorte de sténographie, une collection de notes, et suggéraient aux initiés beaucoup plus d'idées que n'en pouvait transmettre l'interprétation littérale. Cette combinaison de l'écriture peinte et de la tradition orale est ce qu'on peut appeler la littérature des Aztéques (12).

(11) Gama, *Descripcion*, parte 2, p. 30. Acosta, lib. 6, cap. 7. « Tenian para cada genero » dit Ixtlilxochitl « sus escritores, unos que trataban de los anales, poniendo por su órden las cosas que acaecian en cada un ano, con dia, mes, y hora; otros tenian á su cargo las genealogias, y descendencia de los reyes, señores, y personas de linaje, asentando por cuento y razon los que nacian y borraban los que morian con la misma cuenta. Unos tenian cuidado de las pinturas, de los terminos, limites, y mojoneras de las ciudades, provincias, pueblos, y lugares, y de las suertes, y repartimiento de las tierras cuyas eran, y á quien pertenecian; otros de los libros de leyes, ritos, y ceremonias que usaban. » *Hist. chich.*, Ms., prólogo.

(12) D'après Boturini, les anciens Mexicains connaissaient la méthode employée par les Péruviens pour conserver le souvenir des événements, au moyen de *quippos*, cordes nouées de diverses couleurs, remplacées plus tard par la peinture hiéroglyphique. (*Idée*, p. 86.) Il ne put découvrir toutefois qu'un seul échantillon de quippos à Tlascala, encore tombait-il en poussière. Mac Culloch pense que ce pouvait bien n'être qu'une des ceintures de wampum en usage chez les Indiens de l'Amérique du Nord. (*Recherches*, p. 201.) Cette conjecture est assez plausible. Des cordes de wampum de différentes couleurs étaient aussi employées par les Indiens pour rappeler les événements. Le fait isolé mentionné par Boturini suffirait difficilement, en l'absence de tout témoignage, du moins à ma connaissance, pour établir l'usage des *quippos*, chez les Aztéques, qui n'avaient presque rien de commun avec les Péruviens.

Leurs manuscrits se composaient de différents matériaux, d'une toile de coton, de peaux habilement apprêtées, d'une composition de soie et de gomme, mais le plus souvent d'une belle préparation des feuilles de l'aloès, l'*agave americana*, appelé par les indigènes *maguey*, plante qui croît en abondance sur les plateaux du Mexique. On en faisait une sorte de papier ressemblant un peu au *papyrus égyptien* (13), qui, bien apprêté et poli avec soin, était, dit-on, plus doux et plus beau que le parchemin. Plusieurs des manuscrits qui existent encore ont conservé leur fraîcheur et l'état primitif de leur coloris. On les disposait quelquefois en rouleaux, mais le plus souvent en volumes de dimension moyenne, où le papier était plié comme un éventail et enfermé entre deux tablettes de bois, ce qui lui donnait l'apparence d'un livre ordinaire. La longueur des feuilles n'était déterminée que par la convenance de chacun, et comme on pouvait lire et consulter séparément chaque page, cette forme avait un visible avantage sur les rouleaux des anciens (14).

A l'époque de l'arrivée des Espagnols, le pays possédait une très-grande quantité de ces manuscrits, et leurs peintures occupaient un bon nombre de personnes, dont l'habi-

(13) Pline donne de minutieux détails sur le roseau papyrus d'Égypte ; il énumère les différents produits qu'on en obtenait, tels que cordes, étoffes, papier, etc. Le papyrus fournissait encore du chaume pour la toiture des maisons, une nourriture et une boisson aux indigènes (*Hist. nat.*, liv. 2, chap. 20, 22.) Il est singulier que l'*agave americana*, plante toute différente, ait servi également à tous ces usages.

(14) Lorenzana, *Hist. de Nueva-España*, p. 8. Boturini, *Idée*, p. 96. De Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 52. Petrus Martyr Anglerius, *De orbe novo* (compluti 1530), dec. 3, cap. 8; dec. 5, cap. 10. Pierre Martyr nous a donné une description détaillée des cartes indiennes envoyées dans la mère-patrie, après l'invasion de la Nouvelle-Espagne : son esprit sagace y trouva des preuves évidentes de civilisation. S'il faut en croire Ribero, l'ami de Cortès, les peintures en question n'auraient été destinées qu'à servir de modèles aux brodeurs et aux joailliers. Mais Pierre Martyr, qui avait été en Égypte, n'hésita pas à ranger les dessins indiens dans la classe de ceux qu'il avait vus sur les obélisques et les temples de ce pays.

leté excita l'étonnement des conquérants. Par malheur, à ce premier sentiment se mêlèrent d'autres impressions moins dignes. L'étrangeté des caractères inconnus qui couvraient ces manuscrits excita le soupçon ; on les prit pour des formules magiques et on ne tarda pas à les regarder, ainsi que les idoles et les temples, comme les symboles d'une superstition contagieuse qu'il fallait extirper. Le premier archevêque de Mexico, don Juan de Zumarraga, dont le nom mérite la triste immortalité d'Omar, rassembla ces peintures de tous les points du pays, et principalement de Tezcuco, la ville la plus policée de l'Anahuac, et le grand dépôt des archives nationales. Après les avoir fait entasser comme une « montagne » — c'est l'expression même des écrivains espagnols, — sur la place du marché de Tlatelolco; il les réduisit en cendre (15) ! Un de ses compatriotes, plus illustre encore, au même titre, l'archevêque Ximenès, avait célébré un pareil auto-da-fé de manuscrits arabes, à Grenade, une vingtaine d'années auparavant. L'anéantissement de tant de monuments curieux de l'intelligence humaine fut un double triomphe du fanatisme (16).

Les soldats illettrés s'empressèrent d'imiter l'exemple du prélat. Toute charte, tout volume qui tombaient dans leurs mains, étaient détruits. Lorsque les savants d'un âge plus éclairé firent tous leurs efforts pour recouvrer quelques-uns de ces précieux monuments de civilisation, presque tous avaient péri, et les indigènes cachaient soigneusement le reste (17).

Néanmoins, un seul individu, par des recherches infatigables, parvint à réunir une collection considérable de ma-

(15) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., prólogo. Idem, *Sum. relac.*, Ms. L'auto-da-fé eut lieu sur la place de Tlatelolco ou sur celle de Tezcuco. Les historiens ne sont pas d'accord à ce sujet. Voy. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 188, et Bustamante, préface de Ixtlilxochitl, *Cruauté des conquérans*, trad. de M. Ternaux. p. 17.

(16) J'étais destiné à raconter ces deux exemples d'un fanatisme si humiliant pour l'humanité. Voyez l'*Hist. de Ferd. et d'Isb.*, 2[e] part., chap. 6.

(17) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 10, cap. 27. Bustamante, *Mañanas de Alameda*: Mexico, 1836, t. 2, prólogo.

nuscrits indiens, qu'il déposa dans les archives de Mexico ; mais on y prit si peu garde, que plusieurs furent volés ; d'autres tombèrent en pièces par suite de l'humidité ; d'autres enfin servirent comme papier de rebut (18). Si l'on contemple avec indignation les cruautés exercées par les premiers conquérants, cette indignation se change en mépris quand on les voit étouffer sous leurs pieds les étincelles de la science, patrimoine du genre humain. On se demande quel était le plus sauvage du vainqueur ou du vaincu ?

A divers intervalles, un petit nombre de manuscrits mexicains sont parvenus à se frayer une voie jusqu'en Europe, où on les conserve avec soin dans les bibliothèques publiques des grandes capitales. Lord Kingsborough les a réunis dans son magnifique ouvrage ; mais on n'en compte pas un seul qui soit venu d'Espagne. Le plus important de tous, par la lumière qu'il jette sur les institutions aztèques, est le Mendoza Codex, qui, après une mystérieuse disparition de plus d'un siècle, a été enfin retrouvé dans la bibliothèque Bodléienne, à Oxford. On l'a gravé plusieurs fois (19). La collection la plus

(18) S'il faut en croire Bustamante, un gouverneur éclairé, don Lorenzo Zavala, vendit les documents contenus dans les archives de l'audience de Mexico, comme papier de rebut, aux apothicaires, aux épiciers et aux artificiers?... La riche collection de Boturini n'avait guère eu un meilleur sort.

(19) L'histoire de cette fameuse collection est connue de tous les savants. Peu de temps après la conquête, le vice-roi Mendoza, marquis de Mondejar, l'envoya à l'empereur Charles-Quint. Le navire fut pris par un croiseur français, et le manuscrit transporté à Paris. Acheté plus tard par le chapelain de l'ambassade anglaise, il tomba en la possession de l'antiquaire Purchas, qui le grava *in extenso*, dans le troisième volume de son «pèlerinage.» Après sa publication, en 1625, l'original aztèque perdit de son importance, on l'oublia même si complètement, qu'on n'en put découvrir aucune trace, lorsque sa destinée éveilla plus tard la curiosité. Les savants se perdaient en hypothèses à ce sujet, et le docteur Robertson trancha la question de l'existence du manuscrit, pour l'Angleterre du moins, en déclarant qu'il n'y avait en ce pays d'autres reliques mexicaines qu'un gobelet d'or de Montezuma. (*Hist. d'Amér.* Londres, 1796, vol. 3, p. 370.) Ce qui n'empêcha pas le même codex et plusieurs autres peintures mexicaines d'être découverte

brillante pour le coloris est probablement la collection Borgia, à Rome (20), et la plus curieuse est le codex de Dresde, qui méritait beaucoup plus d'attention. Habituellement classé parmi les manuscrits mexicains, il leur ressemble peu sous le rapport de l'exécution ; les figures des objets sont plus délicatement tracées, et les caractères, contrairement à ceux de tous les autres manuscrits du même peuple, semblent tout à fait arbitraires et pourraient bien être phonétiques (21). Leur ar-

depuis dans la bibliothèque Bodléienne. Cette circonstance a naturellement prêté à rire aux dépens de l'historien, aveugle aux objets placés sous ses yeux, tandis qu'il fouillait les collections de Vienne et de l'Escurial. Mais rien ne paraîtra moins extraordinaire au véritable *collectionneur* de manuscrits, de médailles ou de toute autre curiosité. Le codex Mendoza n'est après tout qu'une grossière copie à la plume sur papier européen. Une autre copie, dont l'archevêque Lorenzana s'est servi pour graver ses rôles de tributs à Mexico, faisait partie de la collection de Boturini. Une troisième est à l'Escurial, s'il faut en croire le marquis Spineto. (*Lectures on the elements of hieroglyphics*, London, lect. 7.) C'est peut-être là la peinture originale. Le codex entier copié sur les cartes de la bibliothèque Bodléienne, avec ses interprétations espagnoles et anglaises, a été inséré dans le magnifique recueil de lord Kingsborough. (Vol. 1, 5, 6.) Distribué en trois parties, il embrasse l'histoire civile de la nation, les tributs payés par les villes, l'économie et la discipline domestique des Mexicains. L'interprétation complète qui accompagne ces trois parties leur donne beaucoup d'importance.

(20) Il appartenait autrefois à la famille Giustiniani ; mais on en prit si peu de soin qu'il tomba dans les mains des enfants et des domestiques, qui essayèrent plusieurs fois de le brûler. Par bonheur, comme il était peint sur peau de daim, le feu le gâta, sans le détruire. (De Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 89 et suiv.) Il est impossible de jeter les yeux sur ce brillant assemblage de formes et de couleurs, sans comprendre l'inutilité des efforts faits pour trouver la clef des symboles mythologiques aztèques. Ils sont rangés avec symétrie, il est vrai ; mais leurs combinaisons sont aussi infinies que celles du kaléidoscope. Ce document curieux est inséré dans le troisième volume de l'ouvrage de lord Kingsborough.

(21) M. de Humboldt, qui en a copié plusieurs pages dans son *Atlas pittoresque*, paraît ne pas douter de son origine aztèque. (*Vue des Cordillères*, p. 266, 267.) M. Lenoir y voit une exposition de la mythologie mexicaine et lui trouve plusieurs analogies avec celle de l'Égypte et de l'Hindoustan. (*Antiq. Mexic.*, t. 2, introd.) Le fait est que les symboles hiéroglyphiques

6.

rangement est aussi régulier que celui des caractères égyptiens. L'ensemble indique une civilisation bien supérieure à celle des Aztèques et ouvre une vaste carrière aux hypothèses (22).

Quelques-unes de ces cartes sont accompagnées d'interprétations demandées aux indigènes, après la conquête (23). La

offrent, par leur dessin fantasque, des analogies avec tout ce que l'on voudra.

(22) L'histoire de ce *Codex*, gravé en entier dans le troisième volume des *Antiquités de Mexico*, ne remonte pas au delà de 1739, époque où il fut acheté à Vienne pour la bibliothèque de Dresde. Il est peint sur feuilles d'agave ; ses figures, qui ne ressemblent ni pour les traits ni pour les formes aux figures mexicaines, sont surmontées d'une sorte de coiffure analogue aux perruques modernes. On remarque au menton de l'une d'elles une barbe, signe souvent employé après la conquête pour indiquer un Européen. Un grand nombre de personnages sont assis les jambes croisées. Les profils des figures et tout le contour des membres sont dessinés avec une verve, une facilité qui contraste avec les esquisses roides et anguleuses des Aztèques. Les caractères, délicatement tracés, ont généralement une forme irrégulière, mais circulaire. Ils sont très-petits et rangés comme les caractères égyptiens, tantôt horizontalement et tantôt perpendiculairement, la plupart de la première manière ; et, d après la direction dominante des profils, il semble qu'on devait les lire de droite à gauche. Phonétiques ou idéographiques, ces caractères appartiennent à l'écriture compacte et de pure convention, qui indique un système bien médité pour la communication des pensées. On regrette de ne pouvoir remonter à la source d'un manuscrit venu peut-être de quelque partie de l'Amérique centrale, de la région des races mystérieuses qui ont construit les monuments de Mitla et de Palenque. Observons cependant que les symboles de ce document n'ont guère plus de ressemblance avec lés *bas-reliefs* de Palenque qu'avec les peintures aztèques.

(23) On en compte trois, le *Mendoza codex*, le *Telleriano-remensis*, autrefois la propriété de l'archevêque Tellier, appartenant aujourd hui à la bibliothèque de Paris, et le manuscrit du Vatican, n° 3738. L'interprétation du dernier porte l'empreinte de sa récente origine. et ne remonte sans doute pas au delà de la fin du seizième siècle ou du commencement du dix-septième, époque où les anciens hiéroglyphes étaient plutôt lus avec les yeux de la foi qu'avec ceux de la science. Quel que soit le commentateur (*Vue des Cordillères*, p. 203, 204 ; et *Antiq. du Mexique*, vol. 6, p. 155, 222), il est parvenu à prouver que les anciens Aztèques étaient des chrétiens tout aussi orthodoxes que les sujets du pape.

Digitized by Google

plupart, faute de ces interprétations, ne peuvent être expliquées. Si les Mexicains avaient employé souvent l'alphabet phonétique, on aurait pu aisément, en se rendant maître du nombre de signes, comparativement restreint, qu'emploie ce genre d'écriture, obtenir une clef pour l'intelligence du tout (24). Une courte inscription a fourni aux savants un fil pour se guider dans le dédale des hiéroglyphes égyptiens. Mais les caractères aztèques, représentant des individus, ou tout au plus des espèces, demandent à être expliqués séparément tâche ingrate où l'on peut tirer fort peu d'aide du petit nombre d'interprétations vagues qui existent jusqu'ici.

Nous avons déjà dit que, dans le dernier siècle, l'université de Mexico possédait un professeur spécialement voué à l'étude de l'écriture peinte nationale : mais le but de cette institution étant d'éclairer la jurisprudence, les travaux du professeur se bornaient sans doute à déchiffrer les titres. Moins de cent ans après la conquête, la science des hiéroglyphes avait tellement décliné, qu'un actif écrivain tezcucan se plaint de ne plus trouver dans le pays que deux personnes, toutes les deux fort âgées, en état de les interpréter (25).

Il n'est guère probable qu'on retrouve jamais l'art de lire cette écriture peinte, et cela est fort regrettable. Les annales d'un peuple à demi inculte ne contiennent, selon toute appa-

(24) Le nombre total des hiéroglyphes égyptiens découverts par Champollion est de huit cent soixante-quatre; sur ce nombre, on en compte seulement cent trente phonétiques, bien que ce genre de caractères soit d'un usage beaucoup plus fréquent que les deux autres. (*Precis*, p. 263; voyez auss Spineto, *Lectures*, lect. 3.)

(25) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., dédic.—Boturini, qui parcourut les différentes parties du pays, au milieu du dernier siècle, ne rencontra pas un seul individu qui pût lui donner la moindre indication pour débrouiller les hiéroglyphes aztèques, tant les derniers vestiges de l'ancienne langue sont effacés de la mémoire des indigènes. (*Idee*, p. 116.) S'il faut en croire Bustamante, il existerait actuellement, *quelque part* en Espagne, une clef complète de tout le système. Elle y aurait été portée à l'époque du procès du père Myer en 1795. Le Champollion mexicain qui l'aurait découverte se nommait Borunda. (Gama, *Descripcion*, t. 2, p. 33, *note*.)

rence, aucune vérité nouvelle, aucune découverte importante pour le bien-être ou le progrès de l'humanité ; mais elles devaient nécessairement jeter un certain jour sur l'histoire primitive de la nation aztéque et sur celle du peuple plus civilisé qui occupait le pays avant elle. Cette perte est plus regrettable encore si les Aztéques avaient conservé quelques monuments littéraires de leurs prédécesseurs, les Toltéques. D'après les relations du temps, une importante compilation puisée à cette source existait encore à l'époque de l'invasion et fut sans doute comprise dans l'holocauste de Zumarraga (26). Sans grand effort d'imagination, on peut supposer que ces annales devaient révéler le curieux enchaînement des migrations des races primitives, et, nous reportant à leur berceau dans l'ancien monde, résoudre le mystère aujourd'hui inexplicable de leur établissement dans le nouveau.

Outre les cartes hiéroglyphiques, les traditions du pays se conservaient dans les chants et les hymnes qu'on enseignait avec soin dans les écoles publiques, et qui embrassaient, dans leur variété, les légendes et les mythes des temps héroïques, les belliqueux exploits des contemporains et les récits plus doux de l'amour et du plaisir (27). Un grand nombre avaient été composés par des savants ou des personnes d'un

(26) Teoamoxtli « le livre divin, » comme on l'appelait. D'après Ixtlilxochitl, ce livre a été composé par un docteur tezcucan, nommé Huématzin, vers la fin du septième siècle. (*Relaciones*, Ms.) Il fait connaître les émigrations de ce peuple qui serait venu de l'Asie, les diverses stations du voyage, les institutions sociales et religieuses, les sciences, les arts, etc. C'est beaucoup trop pour un seul livre. *Ignotum pro magnifico*. Aucun Européen n'a vu cet ouvrage, mais on dit que les chroniqueurs tezcucans en possédaient un exemplaire lors de la prise de leur capitale. (Bustamante, *Chronica mexicana*; Mexico, 1822, carta 3.) Lord Kingsborough, qui flaire une racine hébraïque à quelque profondeur qu'elle soit enterrée, a découvert que le Teoamoxtli n'était autre que le Pentateuque. Ainsi *teo* signifie « divin, » *amoll* « papier, » ou « livre, » et *Moxtli* paraît être « Moïse » « le livre divin de Moïse! » (*Antiq. du Mexique*, vol. 6, p. 204, *notes*.)

(27) Boturini, *Idée*, p. 90, 97. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2. p. 174, 178.

rang élevé, et on les cite comme les souvenirs les plus authentiques des événements (28).

Le dialecte mexicain était riche et expressif, mais inférieur au tezcucan, le plus poli des idiomes de l'Anahuac. Toutes les productions littéraires des Aztèques sont perdues. On peut néanmoins se faire une idée de leur progrès en poésie, par les odes de la maison royale de Tezeuco qui nous sont parvenues (29). Nous devons à Sahagun des traductions de leur prose la plus élaborée, de prières, de discours qui donnent une idée favorable de leur éloquence et de leur rhétorique. Ils avaient aussi, dit-on, une sorte de représentations théâtrales, des pantomimes, dont les acteurs se couvraient la figure d'un masque qui représentait d'ordinaire des oiseaux et des animaux. Cette imitation provenait sans doute de l'habitude où ils étaient de voir les mêmes animaux et les mêmes oiseaux dessinés dans leurs hiéroglyphes (30). Toutefois, leurs progrès en littérature furent loin d'égaler ceux qu'ils firent dans les différentes branches des mathématiques.

En arithmétique, ils imaginèrent un système de numération assez simple. Les vingt premiers chiffres étaient exprimés par un nombre correspondant de points. Les cinq premiers avaient des noms particuliers. Ils représentaient les suivants en combinant le cinquième avec un des quatre premiers, comme cinq et un font six, cinq et deux font sept, etc. Dix et quinze avaient des noms que l'on combinait encore avec les quatre

(28) « Los cantos con que las observaban autores muy graves en su modo de ciencia y facultad, pues fuéron los mismos reyes, y de la gente mas ilustre y entendida, que siempre observaron y adquiriéron la verdad, y esta con tanta, y razon quanta pudiéron tener los mas graves y fidedignos autores. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms. prólogo.

(29) Voyez le chapitre 6 de cette introduction.

(30) Voyez quelques détails sur ces représentations dans Acosta, l, 5, c. 30. Voqez aussi Clavigero, *Stor. del Messico* (ubi suprà). On trouve quelquefois au milieu des ruines indiennes des masques de pierre, dont on peut voir plusieurs gravures dans l'ouvrage de lord Kingsborough et dans les *Antiquités mexicaines*.

premiers signes pour exprimer des quantitésplus fortes. Ces quatre signes étaient, comme on le voit, les chiffres radicaux de leur arithmétique orale, ainsi que de l'arithmétique écrite des anciens Romains, combinaison plus simple peut-être que celles qui existent chez tous les Européens (31). Le nombre vingt était exprimé par un hiéroglyphe particulier « un drapeau. » Les sommes plus fortes se comptaient par vingtaines, et on les écrivait en répétant le nombre de drapeaux. Le carré de vingt, quatre cents, avait un signe séparé « une plume » et le cube de vingt, ou huit mille, était représenté par une bourse ou un sac. Tel était tout l'appareil arithmétique des Mexicains, qui, par ses diverses combinaisons, parvenaient à exprimer toutes lès quantités. Pour plus de rapidité, ils indiquaient d'ordinaire les fractions des plus fortes sommes en ne dessinant qu'une partie de l'objet. Ainsi, les trois quarts d'une plume, d'une bourse, représentaient une égale proportion des sommes désignées par ces signes (32). Ce mécanisme doit nous paraître bien gauche, à nous dont toutes les opérations s'exécutent si facilement au moyen de chiffres arabes ou plutôt indiens; et cependant il n'est guère plus maladroit que le système adopté par les grands mathématiciens de l'antiquité, privés, comme les Aztèques, de l'ingénieuse convention qui a donné un nouvel aspect aux sciences mathématiques, en déterminant en grande partie la valeur des chiffres par leur position relative.

Quant à la mesure du temps, les Aztéques réglaient leur année civile sur l'année solaire. Ils la partageaient en dix-huit mois de vingt jours chacun. Les mois et les jours étaient désignés par des hiéroglyphes particuliers. Ceux des mois indiquaient souvent la saison de l'année, comme les mois du

(31) Gama, *Descripcion*, parte 2, apend. 2.

Gama, dans sa comparaison de la numération parlée mexicaine avec le système décimal des Européens, et l'ingénieux système binaire de Leibnitz, confond l'arithmétique orale avec l'arithmétique écrite.

(32) Gama, *ubi suprà*. Ce savant mexicain a publié un traité tout à fait satisfaisant de l'arithmétique des Aztéques dans sa seconde partie.

calendrier républicain français. On ajoutait, ainsi qu'en Égypte (33), cinq jours complémentaires pour arriver au nombre de trois cent soixante-cinq. Ces jours n'appartenaient à aucun mois ; on les regardait comme particulièrement néfastes. Le mois se divisait en quatre semaines de cinq jours chacune. Le dernier jour il y avait une foire ou marché public (34). Cet arrangement, qui diffère de tous ceux des nations du vieux continent, tant de l'Europe que de l'Amérique (35), avait l'avantage de donner un nombre de jours égal à chaque mois, et de ne comprendre dans les mois et dans l'année que des semaines entières, sans fractions (36).

L'année comptant près de six heures au delà de ses trois cent soixante-cinq jours, les Aztèques remédiaient à cet excédant, ainsi que les autres nations l'ont fait, par une intercalation, non pas toutes les quatre années, à l'exemple des Européens (37), mais à de plus longs intervalles, comme plusieurs

(33) Hérodote, *Euterpe*, sec. 4.

(34) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 4, apend. D'après Clavigero, les foires se tenaient les jours qui portaient le signe de l'année. (*Stor. del Messico*, t. 2, p. 62.)

(35) Le peuple de Java, d'après sir Stamford Raffles, règle aussi ses marchés sur une semaine de cinq jours. Mais il se sert, en outre, de notre semaine de sept jours. (*Hist. de Java*: Londres, 1830, vol. 1, p. 531, 532.) Cette dernière division du temps, d'un usage général dans tout l'Orient, est le monument le plus ancien de la science astronomique. Voyez Laplace, *Exposition du système du monde*: Paris, 1808, liv. 5, chap. 1.

(36) Veytia, *Hist. antig. de Méjico*, Méjico, 1806, t. 1, c. 6, 7. Gama, *Descripcion*, parte 1, p. 33, 34 et alibi. Boturini, *Idee*. p. 4, 44 et seq.; *Cod. Tell. rem.*, ap. *Antiq. du Mexique*, vol. 6, p. 104. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 5.

(37) Sahagun paraît douter cela. « Otra fiesta hacian de cuatro en cuatro años á honra del fuego, y en esta fiesta es verosimil, y hay congeturas que hacian su visiesto contando seis dias de nemontemi. » Les cinq jours complémentaires, jours néfastes, étaient ainsi appelés. (*Hist. de Nueva-España*, lib. 4, apend.) Mais cet auteur, dont l'autorité est excellente lorsqu'il s'agit des superstitions religieuses du pays, mérite peu de foi en ce qui regarde la science des Mexicains.

Digitized by Google

peuples de l'Asie (38). Ils attendaient l'expiration de cinquante-deux années, et intercalaient alors treize jours ou plutôt douze jours et demi, ce qui réglait l'arriéré. C'eût été trop d'en insérer treize, puisque l'excédant annuel des trois cents soixante-cinq jours n'est que de six heures moins onze minutes environ. Leur calendrier, à l'époque de la conquête, se trouvant correspondre avec le calendrier européen, à part la (réforme grégorienne qui est postérieure), ils paraissent avoir adopté l'intercalation plus courte de douze jours et demi (39), ce qui donnait sauf une fraction inappréciable, l'exacte étendue de l'année tropicale, telle que l'ont fixée les observations les plus précises (40). L'intercalation de vingt-cinq jours tous les cent quatre

(38) Les Perses avaient un cycle de cent vingt années, de trois cent soixante-cinq jours chaque, à l'expiration desquelles ils intercalaient trente jours. (De Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 177.) Ce qui revenait à l'intercalation de treize jours après le cycle de cinquante-deux ans des Mexicains. L'intercalation probable de douze jours et demi par ces derniers était plus exacte. Peu importe, au point de vue de l'exactitude, le multiple de quatre choisi pour former le cycle; mais plus l'intervalle des intercalations est court, moins l'on s'écarte temporairement de la vraie mesure du temps.

(39) C'est la conclusion où arrive Gama, après un attentif examen du sujet. Il suppose que les « faisceaux » ou cycles de cinquante-deux ans que les Mexicains employaient, comme nous le verrons, pour calculer le temps, finissaient alternativement à minuit et au milieu du jour. (*Descripcion*, parte 1, p. 52 et seq.) Il s'appuie de l'exposé d'Acosta (liv. 6, chap. 2), contredit par Torquemada (*Monarch. ind.*, lib. 5, cap. 33), et, à ce qu'il paraît par Sahagun — dont Gama n'avait jamais vu l'ouvrage — (*Hist. de Nueva-España*, lib. 7, cap. 9). Tous les deux font finir l'année à minuit. L'hypothèse de Gama repose sur une circonstance que je n'ai vue notée nulle part. Outre le « faisceau » de cinquante-deux années, les Mexicains avaient un plus grand cycle de cent quatre ans, nommé « un vieux siècle. » Comme ce dernier cycle n'était pas employé dans leurs calculs, où ils ne faisaient usage que de « faisceaux, » il paraît très-probable qu'ils ne voulaient désigner par là que la période nécessaire pour ramener le commencement des petits cycles à la même heure, et dans laquelle les jours intercalaires, au nombre de vingt-cinq, pouvaient être compris sans fractions.

(40) Cette longueur, telle que l'a computée Zach, trois cent soixante-cinq jours cinq heures quarante-huit minutes quarante-huit secondes n'a

ans offre une concordance plus ingénieuse entre l'année civile et l'année solaire qu'aucun calendrier européen, puisqu'il n'y a qu'un seul jour de perdu pour un laps de cinq siècles (41). Telle fut l'étonnante précision déployée par les Aztèques ou par leurs prédécesseurs plus éclairés, les Toltèques, dans ces calculs si ardus où les nations chrétiennes les plus éclairées avaient échoué jusqu'à une époque très-rapprochée de nous (42).

que deux minutes neuf secondes de plus que l'année mexicaine. Celle-ci correspond au célèbre calcul des astronomes du calife Almamon, qui fixèrent a deux minutes près la véritable durée. (Voyez Laplace, *Exposition*, p. 350.)

(41) « El corto exceso de 4 hor. 38 min. 40 seg. que hay de mas de los 25 dias en el periodo de 104 años, no puede componer un dia entero, hasta que pasen mas de cinco de estos periodos máximos ó 538 años. » (Gama, *Descripcion*, parte 1, p. 23.) Gama évalue l'année solaire à 365 jours 5 heures 48 minutes 50 secondes.

(42) Les anciens Étrusques divisaient leur calendrier en cycles de cent dix années solaires, et évaluaient l'année à trois cent soixante-cinq jours cinq heures quarante minutes ; du moins cela paraît probable, dit Niebuhr, (*Hist. de Rome*, trad. angl., Cambridge, 1828, 1 vol., p. 113, 238.) Les premiers Romains n'eurent pas assez d'adresse pour profiter de cette mesure exacte à neuf minutes près. La réforme julienne, qui donna à l'année une longueur de trois cent soixante-cinq jours cinq heures et quart se trompa tout autant et davantage en sens inverse. Et lorsque les Européens, qui adoptèrent ce calendrier, débarquèrent au Mexique, leur calcul était de près de onze jours à l'avance du temps véritable, ou, en d'autres termes, du calcul des barbares Aztèques, fait assez remarquable.

Les recherches de Gama autorisent à conclure que l'année du nouveau cycle commençait chez les Aztèques le neuf janvier, date beaucoup plus précoce que celle assignée ordinairement par les écrivains mexicains. (*Descripcion*, parte 1, p. 49, 52.) En retardant l'intercalation jusqu'à la fin des cinquante-deux années, la perte annuelle de six heures faisait commencer chaque quatrième année un jour plus tôt. Le cycle commençant le neuf janvier, la cinquième année commençait le huit, la neuvième année le sept, et ainsi de suite. En sorte que le dernier jour de la série des cinquante-deux ans tombait le 26 décembre, époque où l'intercalation de treize jours rectifiait la chronologie et ramenait de nouveau au 9 janvier le commencement de l'année. Torquemada, ne pouvant s'expliquer l'irrégularité du premier jour de l'an, affirme que les Mexicains ignoraient l'excé-

Le système chronologique des Mexicains est aussi très-remarquable. L'époque d'où ils partaient correspond à l'an 1091 de l'ère chrétienne. C'est l'époque de la réforme de leur calendrier, peu de temps après leur migration de l'Aztlan. Ils divisaient les années, comme nous l'avons déjà dit, en grands cycles de cinquante-deux ans chacun, qu'ils appelaient «gerbes» ou «faisceaux» et qu'ils représentaient par un grand nombre de roseaux liés ensemble. Toutes les fois qu'on rencontre cet hiéroglyphe dans leurs cartes, il indique autant de demi-siècles. Pour pouvoir désigner une année particulière, ils partageaient le grand cycle en quatre cycles plus petits ou indictions de treize années chaque. Ils adoptèrent deux séries périodiques de signes, composées, l'une de leurs points numériques jusqu'à treize, l'autre de quatre hiéroglyphes des années (43). Ils répétaient régulièrement ces derniers, plaçant en regard de chacun un nombre de la série correspondante des points, qu'ils poursuivaient avec la même régularité jusqu'à treize (44). Le même système étant appliqué sans interruption aux quatre *indictions*, celles-ci commençaient toujours par un hiéroglyphe

dant annuel de six heures et ne faisaient aucune intercalation. (*Monarch. ind.*, lib. 10, chap. 36.) L'interprète du Codex du Vatican a commis une suite de bévues plus ridicules encore sur le même sujet. (*Antiq. du Mex.*, v. 6, pl. 16.). Tant l'oubli avait vite couvert la science aztèque après la conquête!

(43) Ces hiéroglyphes étaient un lapin, un roseau, une pointe de lance en pierre, une maison. C'étaient, selon Vetyia, des symboles des quatre éléments, l'air, l'eau, le feu, la terre. (*Hist. antiq.*, t. 2, cap. 5.) Il n'est pas aisé de saisir la relation qui peut exister entre les termes *lapin* et *air* qui commencent les séries respectives.

(44) Les tables des indictions mexicaines, comme celle des mois et des jours, ont généralement la forme de roues et produisent un effet assez agréable à l'œil. On en a publié plusieurs d'après les collections de Sigueuza et de Boturini. La roue du grand cycle de cinquante deux ans est entourée par un serpent, ce qui était aussi le symbole d'un « âge » chez les Perses et les Egyptiens. Le père Toribio paraît se méprendre complétement sur la nature de ces roues chronologiques. « Tenian rodelas y escudos, y en ellas pintadas las figuras y armas de sus demonios con su blason. » (*Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 4.)

différent de celui de l'année précédente; et de cette manière, chacun des hiéroglyphes se combinait successivement avec chacun des signes numériques, mais jamais deux fois avec le même, attendu que quatre et treize, les facteurs de cinquante deux, nombre des années contenues dans le cycle, admettent autant de combinaisons que leur produit. Chaque année avait donc son symbole particulier qui la faisait tout de suite distinguer; et ce symbole, précédé du nombre nécessaire de « faisceaux » pour indiquer les demi-siècles, marquait exactement le temps qui s'était écoulé depuis l'époque nationale de 1091. L'ingénieuse invention d'une série périodique de signes pour suppléer au système incommode d'une numération toute hiéroglyphique n'est point particulière aux Aztèques. On la retrouve chez divers peuples d'Asie, la même en principe, quelles que soient les variantes (45).

Le calendrier solaire, que nous avons décrit plus haut, répondait à tous les besoins de la nation, mais les prêtres voulurent avoir leur calendrier à part. Ce dernier, appelé « le calcul lunaire, » bien qu'il ne fût en aucune manière réglé sur les révolutions de la lune (46), se composait aussi de deux séries

(45) Chez les Chinois, les Japonais, les Mongols, les Mantchoux et autres familles de la race tartare; leurs séries se composent de symboles de leurs cinq élémentset des douzesignes du zodiaque, formant un cycle de soixante ans de durée. Ces différents systèmes et leurs rapports avec le système mexicain sont exposés d'une manière lumineuse par M. de Humboldt. (*Vue des Cordillères*, p. 146.) L'habile écrivain tire de cette comparaison d'importantes conséquences auxquelles nous aurons occasion de revenir plus tard.

(46) Dans ce calendrier, les mois de l'année tropicale étaient distribués en cycles de treize jours, qui se répétant vingt fois — le nombre de jours d'un mois solaire — complétaient l'année lunaire ou astrologique de deux cent soixante jours. Le calcul recommençait alors de nouveau « Au moyen de *trecenos*, termes de treize jours, et du cycle de cinquante-deux ans, dit Gama, ils formaient une période *luno-solaire*, très-exacte pour leurs observations astronomiques. » (*Description*, parte 1, p. 27.) Il ajoute « que l'idée de ces *trecenas* avait été suggérée par les périodes dans lesquelles la lune est visible avant et après sa conjonction. (*Loc. cit.*) Il ne semble guère possible qu'un peuple capable de régler si habilement un calendrier

périodiques consistant, l'une en treize signes numériques, ou combinaisons de points, l'autre en vingt hiéroglyphes des jours. Mais comme le produit de ces combinaisons ne s'élevait qu'à 260, il pouvait résulter quelque confusion de la répétition des mêmes termes pour les 105 jours restant de l'année. Pour obvier à cet inconvénient, les prêtres inventèrent une troisième série composée de neuf autres hiéroglyphes, qui, alternant avec les deux séries précédentes, empêchait que les trois séries coïncidassent jamais deux fois en la même année, ou, par le fait, en moins de 2340 jours; puisque 20 + 13 + 9 = 2340 (47). Treize était un nombre, mystique d'un fréquent usage dans leurs tables (48). On ne sait pas aussi clairement pourquoi ils eurent recours au chiffre 9 en cette occasion (49).

d'après les vrais principes du temps solaire, pût se tromper assez grossièrement pour croire que, dans cette supputation, « ils représentaient réellement les révolutions journalières de la lune. » « Tout le monde oriental, dit le savant Niebuhr, a réglé sur la lune son calendrier. La libre division scientifique d'une vaste portion du temps est particulière à l'Occident, auquel se relie ce monde primitif éteint que nous nommons le nouveau Monde. » (*Hist. de Rome*, vol. 1, p. 239.)

(47) On les nommait « compagnons, » et « seigneurs de la nuit » et l'on supposait qu'ils présidaient à la nuit comme d'autres signes au jour. (Boturini, *Idée*, p. 57.)

(48) Ainsi, leur année astrologique était divisée en mois de treize jours, et il y avait treize années dans leurs indictions qui contenaient chacune trois cent soixante-cinq périodes de treize jours, etc. C'est un fait assez curieux que le nombre de mois lunaires de treize jours, contenu dans un cycle de cinquante-deux années, avec l'intercalation, corresponde précisément au nombre d'années de la grande période Sothiaque des Égyptiens, à savoir quatorze cent quatre-vingt-onze, période à l'issue de laquelle les saisons et les fêtes reprenaient la même place dans l'année. Cette coïncidence peut être accidentelle, mais un peuple qui fait usage de séries périodiques et de calculs astronomiques, prête généralement un sens aux nombres qu'il choisit et aux combinaisons de ces nombres.

(49) D'après Gama (*Descripcion*, parte 1, p. 75, 76), la raison en est que trois cent soixante peut être divisé par neuf sans fraction; les neuf « compagnons » n'étant pas attachés aux cinq jours complémentaires. Mais quatre, nombre mystique fort employé dans leurs combinaisons arithmétiques,

Le second calendrier provoque une sainte indignation chez les premiers missionnaires espagnols, et le père Sahagun le condamne hautement comme « très-impie, puisqu'il n'est fondé ni sur la raison naturelle, ni sur l'influence des planètes, ni sur le véritable cours de l'année ; c'est « évidemment l'œuvre de la nécromancie, le fruit d'un pacte avec le diable (50) ! »

Sans recourir à aucune intervention surnaturelle, nous trouvons dans le cœur humain une explication très-suffisante de son origine : l'amour du pouvoir qui a toujours conduit les prêtres à s'entourer de mystères.

Au moyen de ce calendrier, les prêtres aztéques avaient leurs annales à part, réglaient leurs fêtes, les saisons des sacrifices et faisaient tous leurs calculs astrologiques (51). L'astrologie,

aurait tout aussi bien répondu au même but. Mac Culloch fait à cet égard une observation très-subtile : « Il semble impossible, dit-il, que les Mexicains, si soigneux dans la construction de leur cycle, l'aient brusquement terminé par troiscent soixante révolutions, tandis que sa période naturelle était deux mille trois cent quarante. Il suppose que les neuf « compagnons » étaient employés concurremment avec les cycles de deux cent soixante jours, pour en former de plus grands, de deux mille trois cent quarante ; il certifie que huit de ces derniers, avec un neuvième de deux cent soixante jours, égalaient la grande période solaire de cinquante-deux ans. (*Recherches*, p. 207, 208.) Cela est très-plausible. Mais par le fait, les combinaisons des deux premières séries, formant le cycle de deux cent soixante jours, étaient toujours interrompues à la fin de l'année, puisque chaque année nouvelle commençait par le même hiéroglyphe des jours. La troisième série des « compagnons » était discontinuée, comme nous l'avons dit plus haut, pendant les cinq jours néfastes qui terminaient l'année, afin, si l'on peut en croire Boturini, que le premier jour de l'année solaire pût être annexé au premier des neuf « compagnons » qu'on appelait « le seigneur de l'année. » (*Idée*, p. 57.) Ce résultat pouvait s'obtenir tout aussi bien sans interruption en prenant cinq, autre nombre favori pour diviseur, au lieu de neuf. Toutefois il est certain que le cycle, en ce qui regarde la troisième série, se terminait par troiscent soixante révolutions. Le sujet est assez épineux, et je ne puis me flatter de l'avoir présenté d'une manière suffisamment claire à mes lecteurs.

(50) *Hist. de Nueva-España*, lib. 4, Introduction.

(51) « Dans les pays les plus différents, » dit Benjamin Constant, après

cette prétendue science, est naturellement en vogue au début d
la civilisation, lorsque l'esprit impatient du lent et prudent exa
men qui conduit à la vérité, s'élance dans le champ des hypo
thèses et essaye témérairement de soulever le voile abaissé su
les mystères de la nature. C'est le caractère de la vraie scienc
de discerner les limites infranchissables, mais mal aisées à dé
finir, qui séparent les domaines de la raison de ceux de l
fantaisie. Malheureusement cette science vient trop tard, e
pendant bien des siècles l'énergie intellectuelle, qui, convena
blement dirigée, aurait pu découvrir les grandes lois de la na
ture, se dissipe en brillantes mais stériles rêveries sur l'alchi
mie et l'astrologie.

La dernière, nous le répétons, appartient plus particuliè
rement aux âges primitifs. L'esprit humain, alors incapabl
de s'élever à l'étonnante conception que les myriades d'é
toiles du firmament sont les centres de systèmes aussi merveil
leux que le nôtre, se trouve naturellement conduit à se perdr
en conjectures sur leur destination probable, et à leur trouve
des relations avec la vie de l'homme, dont l'utilité semble avoi
été le but de toute création. Lorsque l'œil du simple enfant d
la nature observe, dans les longues nuits, la marche pompeuse des corps célestes, et voit leurs brillantes armées se dérouler successivement avec les saisons de l'année, il les associe naturellement à ces saisons, et leur attribue de mystérieuse
influences. Il rattache encore à leur apparition les événement
importants; il cherche à lire dans leurs caractères de feu les destinées de l'enfant nouveau-né (52). Telle est l'origine de l'astro-

quelques réflexions pleines de sens sur les sources du pouvoir sacerdotal, « chez les peuples des mœurs les plus opposées, le sacerdoce a dû au culte des éléments et des astres un pouvoir dont aujourd'hui nous concevons à peine l'idée. » (*De la religion* : Paris, 1825, liv. 3, chap. 4.)

(52) « C'est une douce et affectueuse pensée d'avoir tressé à notre naissance, « dans les hauteurs incommensurables du ciel, une couronne d'amour dont les « fleurs sont des étoiles étincelantes. » (WALLENSTEIN, acte 2, scène 4.)

Schiller est plus fidèle à la poésie qu'à l'histoire, lorsqu'il dit dans le beau passage dont nous avons extrait ces quatre vers, que le culte des étoiles remplaça la mythologie classique. Il existait longtemps avant elle.

Digitized by Google

logie, dont les fausses lumières, après avoir égaré les hommes depuis les temps les plus reculés, ont fini par pâlir et par s'effacer peu à peu devant le jour tardif de la civilisation.

Le système astrologique des Aztéques était moins fondé sur l'influence des planètes que sur celle des signes arbitrairement adoptés pour les mois et les jours. La nature du signe principal, dans chaque cycle lunaire de treize jours, donnait une teinte heureuse ou sombre à tout le cycle, bien que les signes des jours suivants, même ceux des heures, eussent aussi leur puissance. C'est en mettant d'accord ces influences contraires que le devin déployait son art. En aucun pays, pas même dans l'ancienne Égypte, on n'accordait une foi plus complète aux rêveries de l'astrologue. On l'appelait aussitôt la naissance d'un enfant, dont on avait soin de déterminer l'instant précis, et la famille restait plongée dans la plus vive anxiété, tandis que le ministre du ciel tirait l'horoscope du nouveau-né, et consultait le sombre livre de la destinée. C'est ainsi que, dès le premier souffle de la vie, les Mexicains subissaient l'influence des prêtres (53).

Les autres progrès des Aztéques dans la science astronomique nous sont peu connus. Il est évident qu'ils n'ignoraient pas la cause des éclipses, puisqu'on voit représentée dans leurs peintures la projection du disque de la lune sur celui du soleil (54). On ne sait s'ils avaient adopté un système de constellations; mais ils devaient en connaître plusieurs, et les

(53) Gama nous a donné un almanach complet de l'année astrologique avec ses signes particuliers et ses divisions. Elle était adaptée avec une habileté rare à ses différents usages. (*Descrip.*, parte 1, p. 25, 31, 62, 76.) Sahagun a consacré tout un livre à expliquer le sens mystique et la valeur de ces signes avec une si grande minutie, que tout lecteur peut tirer son propre horoscope. (*Hist. de Nueva-España*, lib. 4.) Il est évident qu'il était plein de foi dans les merveilles magiques qu'il racontait. « Cétait, dit-il, un art trompeur, pernicieux et idolâtre, que la raison humaine n'avait pu inventer. » Le bon père était à coup sûr peu philosophe.

(54) Voyez, entre autres, le *Cod. Tel. rem.*, parte 4, pl. 22, ap. *Antiq. du Mexique.*

plus remarquables, les pléiades, par exemple, puisqu'ils réglaient leurs fêtes sur elles.

Nous ne connaissons aucun de leurs instruments astronomiques, si ce n'est le cadran solaire (55). Un immense bloc circulaire de pierre sculptée, déterré en 1790, dans la grande place de Mexico, a fourni à un savant plein de pénétration le moyen d'établir plusieurs faits intéressants, relatifs à la science des Mexicains sur ce point (56). Ce fragement colossal, où leur calendrier est gravé, prouve qu'ils savaient déterminer avec précision les heures du jour, l'époque des solstices et des équinoxes, et celui du passage du soleil au zénith de Mexico (57).

(55) « On ne peut guère douter, dit lord Kingsborough, que les Mexicains n'aient eu à leur disposition plusieurs instruments scientifiques d'une invention étrange, comparativement aux nôtres. On ignore si le télescope était du nombre ; mais la treizième planche des *Monuments* de M. Dupaix, deuxième partie, qui représente un homme tenant quelque chose de semblable devant son œil, donne lieu de supposer qu'ils savaient le moyen d'augmenter la puissance visuelle. » (*Antiq. du Mexique*, vol. 6, p. 15, note.) L'instrument dont il est ici question est grossièrement sculpté sur un roc conique. Il n'est pas élevé plus haut que le cou de la personne qui le tient, et me paraît ressembler autant à un mousquet qu'à un télescope ; je me garderai cependant d'en conclure de cette circonstance que l'usage des armes à feu était connu des Aztèques. (Voyez vol. 4, pl. 15.) Le capitaine Dupaix, toutefois, dans son commentaire sur ce dessin, en voit tout autant que Sa Seigneurie. (Ibid., vol. 5, p. 241.)

(56) Gama, *Descripcion*, parte 1, sec. 4 ; parte 2, apend. Outre ce monument colossal, Gama en rencontra plusieurs autres destinés probablement à des usages scientifiques semblables, à Chapoltepec. Mais, avant qu'il eût le loisir de les examiner, on les détruisit pour se procurer les matériaux nécessaires à la construction d'un fourneau ! C'est un destin qu'ont subi du reste trop souvent les monuments de l'art ancien dans le vieux monde.

(57) Dans un second traité sur la pierre cylindrique, Gama s'étend davantage sur sa construction scientifique, comme cadran solaire vertical, afin de dissiper les doutes de quelques sceptiques endurcis. (*Descrip.*, parte 2, apend. 1.) Le jour civil était divisé par les Mexicains en seize parties, et commençait, comme celui de la plupart des nations asiatiques, au lever du soleil. M. de Humboldt, qui n'avait probablement jamais vu le second traité de Gama, ne donne au jour mexicain que huit divisions. (*Vue des Cord.*, p. 128.)

Digitized by Google

La science astronomique des Mexcains excite en vérité l'étonnement, lorsqu'on réfléchit au peu de progrès qu'ils avaient faits dans les autres branches de la civilisation. Sans doute les principes de l'astronomie sont à la portée des peuples les plus grossiers. Avec peu d'efforts, ils apprennent à rattacher les changements réguliers des saisons à ceux de la place du soleil, à son lever et à son déclin. Ils peuvent suivre la marche du grand astre à travers les cieux, en observant les étoiles qui luisent les premières après son coucher, et celles que ses premiers rayons font pâlir. Ils peuvent mesurer la révolution de la lune en notant ses phases et se former même une idée générale du nombre des révolutions semblables que contient une année solaire. Mais régler exactement les fêtes sur les mouvements des corps célestes, et fixer la véritable étendue de l'année tropicale avec une précision inconnue aux philosophes de l'antiquité, cela ne peut être que le ré[illegible]t d'une longue série d'observations habiles et patientes (58).

Ici se présente une question curieuse. Où les sauvages habitants de ces régions montagneuses pouvaient-ils avoir puisé leur érudition? Ils n'en étaient à coup sûr redevables ni aux tribus barbares errantes sous les latitudes plus élevées du nord, ni aux races plus éclairées qui habitaient le continent méridional, et n'avaient, selon toute apparence, aucun rapport avec eux.

Si nous sommes réduits, dans notre embarras, à chercher avec le plus grand astronome du siècle, la solution de ce problème chez les peuples civilisés de l'Asie, nous retombons dans la même perplexité en trouvant, malgré des traits géné-

(58) « Un calendrier, s'écrie l'enthousiaste Carli, qui est réglé sur la révolution annuelle du soleil, non-seulement par l'addition de cinq jours tous les ans, mais encore par la correction du bissextile, doit sans doute être regardé comme une opération déduite d'une étude réfléchie et d'une grande combinaison. Il faut donc supposer chez ces peuples une suite d'observations astronomiques, une idée distincte de la sphère, de la déclinaison de l'écliptique et l'usage d'un calcul concernant les jours et les heures des apparitions solaires. (*Lettres americaines*, t. 1, let. 23.)

raux de ressemblance, assez de contrastes dans les détails, pour justifier, aux yeux d'un grand nombre de personnes, les prétentions des Aztéques à l'originalité nationale (59).

Je terminerai cet aperçu des sciences mexicaines par le récit d'une fête remarquable, célébrée par les indigènes à l'expiration du grand cycle de cinquante-deux années. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, la tradition du pays sur la destruction du monde à quatre époques successives. Les Aztéques étaient persuadés qu'une catastrophe semblable devait avoir lieu à la fin d'un nouveau cycle, que le soleil serait effacé des cieux, la race humaine balayée de la terre, et que les ténèbres du chaos couvriraient le monde. Ce cycle devait finir dans la dernière partie de décembre. Aussi, lorsque la triste saison du solstice d'hiver approchait et que la lumière affaiblie du jour semblait un mélancolique présage de sa prompte extinction, les appréhensions des Aztéques redoublaient. Durant les cinq jours « néfastes » qui terminaient l'année, ils s'abandonnaient au désespoir (60), et mettaient en pièces les petites images de leurs dieux domestiques, qui ne leur inspiraient plus aucune confiance. On laissait éteindre les feux sacrés dans les temples; personne n'en allumait plus dans sa maison. Les meubles et les ustensiles domestiques étaient détruits; les vêtements déchirés. En un mot, la perturbation régnait partout à l'approche des mauvais génies qui devaient descendre sur la terre désolée.

Le soir du dernier jour, une procession de prêtres, couverts des vêtements et des ornements des dieux, se mettait en marche vers une haute montagne à deux lieues de distance de la ca-

(59) Laplace, qui suggère cette analogie, avoue franchement la difficulté. (*Système du monde*, liv. 5, chap. 3.)

(60) M. Jomard se trompe en plaçant la cérémonie du *nouveau feu* qui terminait le vieux cycle au solstice d'hiver. Elle n'avait lieu que le 26 décembre, si Gama dit vrai. M. Jomard est tombé dans cette erreur pour avoir fixé la fête avant les jours complémentaires, au lieu de la placer après. Voyez sa lettre sur le calendrier aztéque dans les *Vues des Cordil.*, p. 309.

pitale. Ils emmenaient avec eux une noble victime, la fleur des captifs, et un appareil pour allumer le « nouveau feu » dont la réussite était un augure de renouvellement du cycle. Parvenue au sommet de la montagne, la procession s'y arrêtait jusqu'à minuit. Au moment où la constellation des pléiades approchait du zénith (61), on allumait le nouveau feu en frottant des morceaux de bois placés sur la poitrine ouverte de la victime (62). La flamme se communiquait aussitôt à un bûcher funèbre, sur lequel on jetait le corps du captif égorgé. Dès qu'elle montait vers le ciel, des cris de joie et de triomphe éclataient au milieu des multitudes qui couvraient les collines, les terrasses des temples, les toitures des maisons, et dont les yeux étaient fixés de loin sur la montagne du sacrifice. Des coureurs, portant des torches allumées à l'étincelant fanal, parcouraient rapidement les diverses parties du pays, et l'élément, augure de bonheur et de salut, brillait sur tous les autels et sur tous les foyers dans un rayon de bien des lieues, avant que le soleil, poursuivant sa route accoutumée, n'apprît aux Aztèques enfin rassurés qu'un nouveau cycle était commencé et que les lois de la nature ne seraient pas renversées cette fois.

Les treize jours suivants se passaient en réjouissances. On nettoyait, on blanchissait les maisons. Les ustensiles brisés étaient remplacés par d'autres. Le peuple, dans ses vêtements de fête, se pressait en longues processions autour des temples

(61) Au moment même de leur passage au méridien, d'après Sahagun (*Hist. de Nueva-España*, lib. 4, apend.), Torquemada (*Monarch. ind.* lib. 10, cap. 33, 36). Mais cela ne peut être, puisque le *nouveau feu* s'allumait à minuit en novembre jusqu'à la dernière fête séculaire qui eut lieu au commencement du règne de Montezuma, en 1507. (Gama, *Descript.*, parte 1. p. 53, notes. De Humboldt, *Vue des Cordil.*, p. 181, 182.) Plus nous reculons le commencement du nouveau cycle, plus la discordance est grande.

(62) « Sur sa poitrine nue, on dépose les branches de cèdre; sur sa poitrine « nue, les roseaux desséchés et les gommes odorantes sont prêtes à recevoir l'é« tincelle sacrée et à s'enflammer pour saluer le soleil qui monte, sur son autel « vivant. »

(Southey, *Madoc*, liv. 26.)

pour offrir des présents et des actions de grâces aux dieux. Les prêtres avaient établi pour cette circonstance des danses et des jeux, emblèmes de la régénération du monde. C'était le carnaval des Aztèques, ou plutot leur jubilé national, leur grande fête séculaire, à l'instar des Romains et des anciens Étrusques, fête que peu de personnes vivantes avaient déjà vue ou pouvaient se flatter de voir encore (63).

Il serait à souhaiter, disait, il y a quelques années, M. de Humbolt, que quelque gouvernement entreprît de publier à ses frais ce qu'il nous reste de l'ancienne civilisation américaine, car ce n'est que par la comparaison des divers monuments que nous pourrions découvrir le sens de ces allégories en partie astronomiques, en partie mystiques. Ce vœu d'un homme éclairé devait être réalisé, non par un gouvernement, mais par un simple particulier, lord Kingsborough. Le grand ouvrage publié sous les auspices de Sa Seigneurie et tant de fois cité dans cette introduction, a paru à Londres en 1830. Sept volumes ont été déjà donnés au public; il en reste deux à publier. On peut se faire une idée de la magnificence de cette publication par le prix des exemplaires, qui se vendaient dans l'origine 175 liv. st. avec planches coloriées, et 120 liv. st. avec planches noires. Ce prix a été beaucoup réduit depuis. Lord Kingsborough a voulu donner au public une complète connaissance des anciens manuscrits aztèques et du petit nombre d'interprétations qui existent; les beaux dessins de Castaneda sur l'Amérique centrale, avec les commentaires de Dupaix; l'Histoire inédite du père

(63) J'emploie les termes mêmes dans lesquels on convoquait le peuple aux *ludi seculares*, jeux séculaires de l'ancienne Rome. « Quos nec spectasset quisquam, nec spectaturus esset. » (Suétone, *Vita Tib. Claudii*, lib. 5.) Les vieux chroniqueurs mexicains s'échauffent et deviennent presque éloquents lorsqu'ils décrivent le grand festival aztèque. (Torquemada, *Monarc. ind.*, lib. 10, cap. 33. Toribio, *Hist. de los Ind.*, Ms., parte 1, cap. 5. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 7, cap. 9, 12. Voyez aussi Gama, *Descripcion*, parte 1, p. 52, 54. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 84, 86. Le lecteur anglais trouvera la même scène plus brillamment colorée dans le chant de Madoc que nous venons de citer.

Sahagun; et enfin, ce qui n'est pas la partie la moins précieuse du livre, ses propres notes fort nombreuses.

On ne peut trop louer l'exécution matérielle de ce livre, sa splendide typographie, l'exactitude et la délicatesse des dessins, la somptuosité du tirage; mais on aurait épargné des frais superflus à l'acheteur et beaucoup d'embarras au lecteur en adoptant pour les volumes du texte le format ordinaire. On sacrifie trop souvent l'utilité au luxe dans les ouvrages édités avec cette magnificence.

La collection des manuscrits aztèques, sans être complète, est fort étendue et fait beaucoup d'honneur à l'activité et aux recherches de l'éditeur. Il paraît singulier, toutefois, qu'on n'ait pas obtenu un seul document de l'Espagne, où Pierre Martyr nous dit qu'un grand nombre de manuscrits mexicains avaient été apportés de son temps. (*De Insulis nuper inventis*, p. 368.) Le marquis Spineto en avait vu un à l'Escurial, le même que le *Mendoza Codex* et peut-être l'original, puisque celui d'Oxford n'est qu'une copie. (*Leçons*, lec. 7.) M. Waddilove, chapelain de l'ambassade d'Angleterre en Espagne, donna au docteur Robertson des détails tout particuliers sur un document qu'il avait examiné dans la même bibliothèque, et qu'il croyait être un calendrier aztèque. Il est presque impossible que tant de voyageurs espagnols au Nouveau-Monde n'aient pas fourni à la mère-patrie un grand nombre de ces précieux spécimens de la civilisation aztèque. Il est encore moins à supposer que le gouvernement libéral actuel dérobe ces trésors aux savants.

On ne saurait guère approuver l'arrangement de ces *codex*. Dans plusieurs, celui de Mendoza, par exemple, les planches ne sont pas même numérotées; l'amateur qui veut les étudier, en s'aidant des interprétations correspondantes, s'égare souvent dans un labyrinthe d'hiéroglyphes. On n'a pas essayé non plus de nous éclairer sur la valeur positive et l'authenticité de ces documents, ni même sur leur destinée antérieure; on se borne à indiquer la bibliothèque d'où ils ont été tirés. Il n'y a sans doute que peu de jour à jeter sur ces matières; mais ce jour manque. — D'autres parties de l'œuvre accusent le même défaut d'ordre : ainsi, par exemple, le sixième livre de Sahagun est détaché du corps de l'histoire à laquelle il appartient et transporté dans un tome précédent. D'un autre côté, la grande hypothèse de Sa Seigneurie, le but de la composition de tout l'ouvrage, est reléguée dans un salmigondis de notes beaucoup moins bien liées au texte que les contes de la reine Scheherazade

Digitized by Google

dans les *Mille et une Nuits* ne le sont entre eux, et offrant surtout moins d'intérêt.

L'objet des élucubrations de lord Kingsborough est de prouver la colonisation de Mexico par les Israélites. C'est vers ce but qu'il dirige toutes les batteries de sa logique et de son savoir; c'est pour cela qu'il déchiffre des hiéroglyphes, qu'il compare des manuscrits, qu'il dessine des monuments. Sa théorie, quel que soit d'ailleurs son mérite, se popularisera difficilement; car, au lieu de se présenter sous une forme claire et compréhensible, facile à embrasser pour l'esprit, elle est délayée dans un nombre infini de notes parsemées de citations des langues anciennes et modernes. Le lecteur, fatigué, pataugeant dans ce chaos de science, sans clarté qui le guide, se trouve dans la position du Satan de Milton, traversant un autre chaos :

> Ce n'était pas la mer ondoyante et stérile ;
> Ce n'était pas non plus le sol ferme et fertile;
> Mais c'était leur mélange où Satan s'abîmait.

Hâtons-nous toutefois d'avouer, en bonne justice, que si la logique du noble auteur n'est pas toujours très-convaincante, il fait preuve d'un esprit perçant dans la découverte des analogies, d'une grande connaissance du sujet et d'un fonds d'érudition souvent prodigué en pure perte. En résumé, quel que soit le défaut d'arrangement, lord Kingsborough a réuni une riche collection de matériaux inédits sur les antiquités aztèques, et, dans un sens plus large, américaines; et cette entreprise pleine de munificence qu'aucun gouvernement n'aurait peut-être exécutée, hors de la portée d'un particulier, est un titre à la reconnaissance durable des amis de la science.

Un autre écrivain, dont toutes les personnes qui étudient les antiquités mexicaines consulteront avec profit les ouvrages, est Antonio Gama. Sa vie est aussi peu accidentée que celle de la plupart des hommes voués à la science. Né à Mexico, en 1735, d'une famille respectable, et élevé pour le barreau, il montra de bonne heure une vocation naturelle pour les mathématiques. En 1771, il communiqua ses observations sur l'éclipse qui eut lieu cette même année à M. de Lalande, célèbre astronome français, qui les publia à Paris avec un grand éloge de l'auteur. La réputation croissante de Gama fixa l'attention du gouvernement; on lui confia plusieurs

travaux scientifiques importants; mais sa grande passion était l'etude des antiquités indiennes. Il se familiarisa donc avec l'histoire des races indigènes, avec leurs traditions, leurs langues, et, autant qu'il était possible, avec leurs hiéroglyphes. La decouverte du grand calendrier de pierre lui fournit l'occasion de montrer le fruit de ses études. Il publia sur cette pierre et sur un autre monument aztéque un traité de main de maître, où il expliquait leur emploi et versait un flot de lumière sur la science astronomique des aborigènes, sur leur mythologie et leur système astrologique. Poursuivant ses investigations dans la même voie, il composa sur le cadran solaire, les hiéroglyphes et l'arithmétique des Indiens, d'autres traités publiés quelques années plus tard, avec une réimpression du premier ouvrage sous les auspices du laborieux Bustamante. Gama mourut en 1802, laissant la réputation d'un très-honnête hommo, chez qui le bigotisme, trop commun aux Espagnols du Mexique, était tempéré par les idées libérales du savant. Sa réputation comme écrivain le place très-haut pour la patience, l'exactitude et la sagacité des recherches. Ses conclusions ne sont jamais faussées par l'amour des théories si commun chez les philosophes, ni par la crédulité naturelle à l'antiquaire. Il sonde le terrain où il marche avec la prudence d'un mathématicien, dont tous les pas doivent être des démonstrations. M. de Humbolt a de grandes obligations à son premier ouvrage, comme il le reconnaît lui-même; mais malgré les éloges de cet écrivain populaire et le mérite réel de Gama, il est rare de rencontrer ses ouvrages hors de la Nouvelle-Espagne, et on ne peut guère dire que son nom ait franchi l'Atlantique.

—

Digitized by Google

CHAPITRE V.

AGRICULTURE AZTÈQUE. — ARTS MÉCANIQUES. — COMMERCE. MOEURS DOMESTIQUES.

Une nation aussi avancée que les Aztèques dans les sciences mathématiques avait dû faire des progrès considérables dans les arts mécaniques qui s'y rattachent si étroitement. Tout progrès intellectuel indique une certaine culture des arts utiles et élégants. Le sauvage errant dans les vastes forêts, sans abri, sans vêtements, ne connaît d'autres besoins que les appétits animaux, et croit, en les satisfaisant, remplir toute sa destination. Mais l'homme social éprouve de nombreux désirs; il acquiert des goûts artificiels analogues à ses relations diverses, et qui stimulent sans cesse son invention.

L'aptitude des diverses nations aux arts mécaniques est loin d'être la même. Il y a bien plus d'inégalité encore dans les facultés inventives. Certains peuples semblent condamnés à l'imitation, ou du moins leur invention est si bornée qu'ils reproduisent toujours le même type. C'est ainsi que l'oiseau bâtit son nid sur un même plan depuis le commencement du monde. Les Chinois possèdent depuis des siècles les germes de plusieurs découvertes dont ils ont tiré peu de parti, mais qui, sous l'influence du génie européen, ont atteint un rare degré de perfection, et amené un important changement dans la constitution de la société.

Loin de regarder en arrière et de se modeler servilement sur le passé, le trait caractéristique de l'intelligence européenne est d'aller toujours en avant. Les vieilles découvertes ne sont pour elle que le point de départ de découvertes nouvelles. La lumière de la science éclaire les œuvres de l'art. D'autres voies s'ouvrent sans cesse pour la communication des personnes et des pensées. La subsistance matérielle devient de plus en plus facile. Les *conforts* de toute nature, multipliés

à l'infini, descendent à la portée des plus pauvres citoyens. Rassuré sur ses premiers besoins, l'homme élève sa pensée vers une plus noble sphère. Les applications de l'art répondent à tous les besoins d'un goût élégant et d'un esprit cultivé. Sous la même influence, l'agriculture, qui n'était d'abord qu'une routine, ou la stérile formule de préceptes traditionnels, acquiert la dignité d'une science. Par l'analyse de la composition de la terre, l'homme apprend les ressources du sol qu'il cultive. Il agrandit son empire sur la nature, dont il stimule et varie la production. Nous considérons avec orgueil notre patrie comme la contrée où cette expérience a été résolue sur la plus grande échelle, et couronnée de résultats dont le monde jusqu'ici n'avait pas été témoin. On peut, avec une égale vérité, signaler la race anglo-saxonne dans les deux hémisphères comme celle dont le génie entreprenant a le plus contribué au triomphe des grands intérêts de l'humanité, par l'application de la science aux arts utiles.

La plupart des sauvages tribus de l'Amérique du nord ont connu et pratiqué une agriculture très-bornée sans doute. Partout où une clairière naturelle, un fertile espace de terrain découvert, une pente verdoyante au bord des rivières, frappaient leurs yeux, ils y plantaient des fèves et du maïs (1). Cette culture, tout à fait dans l'enfance, ne pouvait mettre les indigènes à l'abri de fréquentes famines, mais elle les distingue honorablement des tribus de chasseurs nomades.

L'agriculture, aussi avancée que les autres arts au Mexique, y était tenue en grand honneur. Liée étroitement aux institutions civiles et religieuses, elle avait ses divinités particulières, et les noms des mois et des fêtes s'y rapportaient plus

(1) Le maïs, d'après M. de Humboldt, fut trouvé par les Européens dans le Nouveau-Monde, du sud du Chili à la Pensylvanie. (*Essai politique*, t. 2, p. 408.) Il aurait pu ajouter jusqu'au Saint-Laurent. Nos ancêtres puritains rencontrèrent le maïs en abondance sur la côte de la Nouvelle-Angleterre, partout où ils débarquèrent. Voyez Morton, *Mémorial de la Nouvelle-Angleterre*; Boston, 1825, p. 68. Gookin, *Collection historique du Massachusetts*, chap. 3.

ou moins. Nous avons déjà vu que les taxes publiques se payaient en général en produits agricoles. Tous les Mexicains, à l'exception des soldats et des principaux nobles, les habitants mêmes des villes, cultivaient le sol. Presque tous les travaux des champs étaient exécutés par les hommes; les femmes ensemençaient les terres et vannaient le blé, ne se livrant qu'aux occupations les moins pénibles (2). Sous ce rapport, les Aztéques présentaient encore un contraste honorable avec les autres tribus du même continent, qui imposaient à leurs femmes la tâche de cultiver la terre, tâche si rude dans le nord (3). Le sexe faible, en résumé, était traité avec plus d'égards par les Aztéques que dans la plupart des contrées de la vieille Europe aujourd'hui même.

Ils n'ignoraient pas l'art des assolements. Lorsqu'un terrain était épuisé, on le laissait reposer en jachères. On remédiait à l'extrême sécheresse par des canaux d'irrigation et par des pénalités sévères contre le déboisement. Nous avons dit qu'à l'époque de la conquête le pays était couvert de forêts. On rentrait les récoltes dans de vastes greniers publics, dont la construction était très-remarquable, de l'aveu même des conquérants (4).

(2) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 31. « Admirable exemple pour notre temps, s'écrie le bon père, où les femmes sont non-seulement impropres aux travaux des champs, mais trop légères pour soigner leur ménage! »

(3) Autre frappant contraste avec les Égyptiens, que plusieurs antiquaires sont tous disposés à confondre avec les anciens Mexicains. Sophocle parle de la vie efféminée des hommes en Égypte, où ils restaient à la maison pour tisser la toile, tandis que leurs femmes se livraient au dehors à de rudes travaux.

Ὦ πάντ' ἐκείνω τοῖς ἐν Αἰγύπτῳ νόμοις
φύσιν κατεικασθέντε καὶ βίου τροφάς.
Ἐκεῖ γὰρ οἱ μὲν ἄρσενες κατὰ στέγας
θακοῦσιν ἱστουργοῦντες, αἱ δὲ σύννομοι
τἄξω βίου τροφεῖα πορσύνουσ' ἀεί.

(Sophocle, *OEdipe à Col.*, v. 337, 341.)

(4) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 13, cap. 32. Clavigero, *Stor. del*

Parmi les plus importants produits de l'agriculture mexicaine, il faut citer le bananier, dont la facile culture et les fruits abondants tendent à encourager l'indolence (5); le cacaoyer, auquel on doit le chocolat, ainsi nommé du mot mexicain *chocolatl,* boisson dont l'usage est devenu si général en Europe (6). La vanille, qui n'était cultivée que dans un petit district, sur la côte, servait, comme chez nous, à relever le goût des mets et des boissons (7). Mais le plus grand produit agricole du pays et de tout le continent américain était le maïs ou blé indien, qui croissait naturellement dans les vallées et sur les flancs escarpés des Cordillères, jusqu'au niveau le plus élevé du plateau. Les Aztéques connaissaient tous ses usages et n'étaient pas moins habiles dans sa préparation que la meilleure ménagère de la Nouvelle-Angleterre. Les tiges géantes de cette plante, dans les régions équinoxiales, produisent une substances saccharine beaucoup plus abondante que dans les latitudes septentrionales. Les indigènes en tiraient un sucre peu inférieur à celui de la canne elle-même, qui ne fut introduite chez eux qu'après la conquête (8). Mais le miracle de la

Messico, t. 2, p. 153, 155. « Jamas padeciéron hambre, dit le premier écrivain, sino en pocas ocasiones! » Si ces famines étaient rares, elles n'en étaient pas moins désastreuses et duraient très-longtemps. Voyez Ixtlilxochitl, *Hist. chich.,* Ms., cap. 41, 71 et alibi.

(5) Oviedo regarde la *musa* comme une plante importée au Mexique, et Hernandez, dans son copieux catalogue, n'en fait aucune mention; mais M. de Humboldt, qui a donné beaucoup d'attention à cette plante, est d'avis que, si quelques espèces ont été importées au Mexique, d'autres sont indigènes. (*Essai politique,* t. 2, p. 382, 388.) Si nous devions en croire Clavigero, la banane serait le fruit défendu qui tenta notre pauvre mère Ève! (*Stor. del Messico,* t. 1, p. 49, notes.)

(6) *Rel. d'un gent.* ap. Ramusio, t. 3, fol. 306. Hernandez, *De historia plantarum Novæ Hispaniæ,* Matriti, 1790, lib. 6, cap. 87.

(7) Sahagun, *Hist. de Nueva-España,* lib. 8, cap. 13 et alibi.

(8) *Carta del lic. Zuazo,* Ms. Il trouve le miel de maïs égal à celui des abeilles. Voyez aussi Oviédo, *Hist. natural de las Indias,* cap. 4, ap. Barcia, t. 1. Hernandez célèbre les nombreuses manières dont on prépare le maïs, et fait dériver son nom du mot haïtien, *mahiz. Hist. plant.,* lib. 6, cap. 44, 45.

Digitized by Google

nature dans ces contrées était le grand aloès du Mexique ou maguey, dont les pyramides de fleurs, s'élançant au-dessus de leur sombre couronne de feuillage, couvraient une grande partie du plateau. Les feuilles broyées du maguey fournissaient une pâte dont on fabriquait le papier (9). Son jus fermenté donnait un breuvage enivrant, le *pulque*, fort recherché encore des indigènes (10). Ses feuilles couvraient les plus humbles maisons d'un chaume impénétrable, et l'on faisait avec ses fibres tenaces, réduites en fil, de grosses étoffes et des cordes d'une grande solidité. Les épines qui garnissent l'extrémité des feuilles servaient d'épingles et d'aiguilles, et la racine, convenablement préparée, offrait un aliment agréable et nourrissant. Les Aztèques, en un mot, trouvaient dans l'agave la nourriture, la boisson, le vêtement, le papier, les éléments du bien-être et de la civilisation (11).

(9) On fabrique encore de ce papier, aur un point du moins, à San-Angel, à trois lieues de la capitale. Il était question, il y a quelques années, d'établir une autre fabrique à Puebla. J'iguore si le projet a été exécuté. Voyez le *Rapport du comité d'agriculture* au sénat des États-Unis, 12 mars 1838.

(10) Avant la révolution, les droits sur le *pulque* formaient une branche si importante du revenu, que les seules villes de Mexico, Puebla et Toluca payaient 817,739 dollars au gouvernement. (De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 47.) Les Européens sont quelquefois longtemps a s'habituer au goût particulier de cette liqueur, et par conséquent, peu d'accord sur son mérite. Il n'en est pas de même des indigènes. Le lecteur anglais trouvera d'excellents détails sur la fabrication du pulque dans l'ouvrage de Ward : *Mexico*, vol. 2, p. 55, 60.

(11) Hernaudez énumère les différentes espèces de maguey qu'on emploie pour ces nombreux usages, daus son savant livre, *De hist. plant.*, lib. 7, cap. 71 et seq. M. de Humboldt les considère toutes comme des variétés de l'*agave americana* communes dans les parties méridionales des États-Unis et de l'Europe. (*Essai politique*, t. 2, p. 487 et seq.) Cette opinion a exposé le savant voyageur à une réfutation assez amère de notre compatriote, feu le docteur Perrine, qui déclare que ces variétés sont une espèce toute différente de l'*agave americana*, et qui considère le pita, dont on obtient un fil si délié, comme un genre tout à fait distinct. (*Rapport du comité d'agricul.*) Et pourtant M. de Humboldt a, pour appuyer toutes les propriétés qu'il attribue au maguey, l'autorité des écrivains le plus en renom, qui avaient résidé

Google

Nous ne pourrions, sans sortir de notre cadre, énumérer ici toutes les variétés de plantes, dont un grand nombre médicinales, importées du Mexique en Europe. Il nous serait plus difficile encore de tracer le catalogue de tant de fleurs, dont les couleurs aussi diverses qu'éclatantes sont le plus bel ornement de nos serres. Les climats opposés qu'embrassent les étroites latitudes de la Nouvelle-Espagne ont concouru sans doute à lui donner la Flore la plus riche et la plus variée du globe. Tous les produits botaniques étaient arrangés systématiquement par les Aztèques; ils connaissaient leurs propriétés et les réunissaient dans des pépinières ou jardins plus vastes que tous ceux de l'ancien monde. Il n'est pas impossible qu'ils aient suggéré l'idée des jardins botaniques, dont les premiers ne furent fondés en Europe qu'un grand nombre d'années après la conquête (12).

Les Mexicains ne connaissaient pas moins bien les richesses minérales de leur sol. Ils tiraient des mines de Tasco, l'argent, le plomb et l'étain; le cuivre, des montagnes de Zacotollan. Ils savaient extraire ces métaux, non-seulement du minerai semé à la surface du sol, mais des veines du roc solide où ils pratiquaient de vastes galeries. Les traces de leurs travaux en ce genre furent plus tard la meilleure des indications pour les mineurs espagnols. L'or trouvé à la surface, ou glané dans le lit des rivières, était fondu en lingots. La poussière d'or faisait partie du tribut régulier des provinces méri-

plus ou moins longtemps au Mexique. Voyez entre autres Hernandez, *ubi suprà*. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 9, cap. 2; lib. 11, cap. 7; Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 19. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. Ce dernier, parlant du maguey, qui produit la liqueur fermentée, dit expressément : « De lo que queda de las dichas hojas se aprovechan, como de lino muy delgado, ó de olanda, de que hacen lienzos mui primos para vestir é bien delgados. » On ne peut nier toutefois que le docteur Perrine n'ait fait preuve d'une intime connaissance de l'organisation et des habitudes des plantes tropicales qu'il voulait introduire dans la Floride avec un si patriotique esprit.

(12) Le premier établissement régulier de ce genre, d'après Carli, fut fondé à Padoue, en 1545. (*Lettres améric.*, t. 1, chap. 21.)

dionales. L'usage du fer, dont leur sol était impregné, ne leur était pas connu. Le fer doit être soumis à tant de procédés divers avant d'être employé dans les arts, qu'il est d'ordinaire le dernier des métaux utilisés par l'homme. L'âge de fer a suivi l'âge d'airain, tout aussi bien dans la réalité que dans la fiction (13).

Les Aztéques remplaçaient le fer par un alliage d'étain et de cuivre. Ils fabriquaient avec ce bronze des outils qui leur servaient à couper non-seulement les métaux, mais, avec l'aide d'une poudre de silex, les substances les plus dures, telle que le basalte, le porphyre, les améthystes et les émeraudes (14). Ils donnaient à ces dernières, qu'on trouvait très-grosses, des formes curieuses et fantastiques; ils fondaient aussi des vases d'or et d'argent, qu'ils sculptaient avec leurs burins métalliques, d'une manière très-délicate. Il y avait de si grands vases d'argent qu'un homme pouvait à peine les entourer de ses bras. Leurs artistes imitaient très-habilement la figure des animaux, et, ce qui est plus extraordinaire, ils savaient mélanger les métaux de telle sorte que les plumes d'un

(13) P. Martyr, *De orbe nava, decades* (compluti 1530) dec. 5, p. 191 Acosta, lib. 4, cap. 3. De Humboldt, *Essai politique*, t. 3, p. 144, 125. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 13, cap. 34.

« Les hommes travaillaient l'airain, dit Hésiode, quand le fer n'existait pas. »

Χάλκῳ δ'ἐργάζοντο μέλας δ' οὐκ ἔσχε σίδηρος.
(Hésiode, Ἔργα καὶ Ἡμέραι.)

Labbé Raynal prétend que l'ignorance du fer s'opposait aux progrès des Mexicains dans la civilisation, car sans lui, dit-il, « ils ne pouvaient produire aucun ouvrage remarquable en métal ; ils ne devaient avoir ni maçonnerie, ni architecture, ni gravure, ni sculpture. » (*Histaire des Indes*, vol. 3, liv. 6.) On peut répondre à cela que le fer, s'il était connu des anciens Égyptiens, leur rendait peu de services. Leurs monuments gigantesques ont été taillés avec des outils de bronze ; leurs armes et leurs ustensiles domestiques étaient aussi du même métal, comme l'indique la couleur verte qu'on leur donne dans les peintures.

(14) Gama, *Descripcion*, part. 2, p. 25, 29. Torquemada, *Monarch. ind.*, ubi suprà.

oiseau ou les écailles d'un poisson étaient alternativement d'or et d'argent. Les Espagnols confessaient la supériorité des orfèvres mexicains dans ces ouvrages ingénieux (15). Les Aztéques employaient encore un autre outil fait d'*itztli* ou de pierre obsidienne, minéral noir, transparent, très-dur, qu'on trouve en abondance dans les montagnes du Mexique ; ils en faisaient des couteaux, des épées dentelées; ils lui donnaient un fil excellent, mais bientôt émoussé. C'est avec l'itztli qu'on préparait les pierres destinées à la construction des édifices publics et les habitations des grands. Je réserve la description plus détaillée de ces bâtiments pour le corps de mon récit; j'ajouterai seulement que l'entrée et les angles des édifices étaient ornés d'une profusion d'images fantastiques des divinités du pays, et plus fréquemment de figures d'animaux (16), ces dernières exécutées avec une grande fidélté. « Les images des dieux, d'après Torquemada, étaient le hideux reflet de leurs âmes, et ce ne fut qu'après leur conversion au christianisme, qu'il leur fut donné de reproduire la véritable figure de l'homme (17).» Le fait avancé par le vieux chroniqueur est très-fondé, quoi qu'on puisse penser de ses raisons. Les fantômes allégoriques de la religion aztèque imprimaient une bizarre direction aux artistes indigènes, lorsqu'ils voulaient représenter la figure humaine. A mesure que cette supersti-

(15) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 9, cap. 15, 17. Boturini, *Idée*, p. 77. Torquemada, *Monarch. ind.*, loc. cit.

Herrera dit qu'ils savaient aussi émailler, et loue beaucoup le talent des orfèvres mexicains « qui fabriquaient des oiseaux et des animaux dont les ailes et les membres remuaient d'une façon curieuse. » (*Hist. gener.*, dec. 2, lib. 7, cap. 15.) Sir John Maundeville, à son ordinaire, ouvrant de grands yeux à ses propres récits, raconte la grande merveille de semblables pièces mécaniques à la cour du grand Khan de Cathay. Voyez son *Voiage and travaile*, chap. 20.

(16) Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 7, cap. 11. Torquemada, *Mon. ind.*, lib. 13, cap. 34. Gama, *Descrip.*, parte 2, p. 27, 28.

(17) « Parece, que permitia Dios, que la figura de sus cuerpos se asimilase á la que tenian sus almas, por el pecado, en que siempre permanecian. » *Monarch. ind.*, lib. 13, cap. 34.

tion se dissipa, leur esprit subit l'influence d'un goût plus pur, et, après la conquête, les Mexicains donnèrent plusieurs exemples d'un talent correct et même gracieux dans le portrait.

Les images sculptées étaient si nombreuses, que les fondations de la cathédrale de la *Plaza Mayor*, la grande place de Mexico, en sont, dit-on, entièrement formées (18). Cette place peut être considérée comme le forum aztèque, le grand dépôt des trésors de l'ancienne sculpture maintenant ensevelie dans son sein. On trouve du reste dans toute la capitale de semblables catacombes, et il n'arrive guère qu'on creuse une cave ou qu'on jette les fondations d'une maison, sans déterrer quelques débris de l'art barbare. Par malheur, on n'en fait aucun cas, et, si on ne les met pas tout de suite en pièces, ils entrent d'ordinaire dans la construction du mur qu'on élève (19). Deux célèbres bas-reliefs, du dernier Montezuma et son père, taillés dans la roche vive, au milieu des charmants bosquets de Chapoltepec, furent détruits par ordre du gouvernement, dans le dernier siècle (20) !

On voit que les monuments des barbares sont traités avec aussi peu de respect par l'homme civilisé, que les monuments de la civilisation par ces mêmes barbares (21). Le plus remarquable morceau de sculpture exhumé jusqu'ici est le grand

(18) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 195.

(19) Gama, *Descrip.*, parte 1, p. 1. Outre la Plaza Mayor, Gama désigne encore la place de Tlatelolco comme un grand *cimetière* d'antiquités nationales. C'est le lieu où les Mexicains firent retraite lors du siége de la capitale.

(20) Torquemada, *Monarch. Ind.*, lib. 13, cap. 34. Gama *Descripcion*, parte 2, p. 81, 83.

Il est fait plusieurs fois mention de ces sculptures dans les vieux chroniqueurs. La dernière fut détruite en 1754. Gama, qui l'avait vue à cette époque, en loue beaucoup l'exécution. (*Ibid.*)

(21) Ce vandalisme provoque les amers reproches de P. Martyr, dont l'esprit éclairé respecte partout les vestiges de la civilisation : « Les conquérants, dit-il, réparaient rarement les bâtiments endommagés. Ils aimaient mieux saccager vingt belles villes que d'élever un seul édifice. » *De Orbe Novo*, dec. 5, cap. 10.

Digitized by Google

calendrier dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. C'est un bloc de porphyre noir, qui, dans ses premières dimensions, au moment où on l'a tiré de la carrière, devait peser d'après les diverses évaluations, près de cinquante tonneaux. On le transporta des montagnes au delà du lac Chalco, distant d'un grand nombre de lieues, à travers un pays ondulé et entrecoupé de courants d'eau et de canaux. Au passage d'un pont jeté sur un de ces derniers, dans la capitale même, les supports cédèrent et le vaste bloc fut précipité dans l'eau, d'où on eut toutes les peines du monde à le retirer. Le seul fait du transport d'une si énorme masse de porphyre à travers une étendue de tant de lieues, malgré de pareils obstacles, et sans l'aide d'aucune bête de trait, — nous avons déjà dit que les Aztéques n'en avaient pas — donne une assez haute idée de leur habileté mécanique et de leurs machines. Il implique même un degré de civilisation peu inférieur à celui que dénote, d'un autre côté, la science géométrique et astronomique déployée dans les inscriptions du calendrier (22).

Les anciens Mexicains fabriquaient, pour les besoins journaliers de la vie, des poteries de terre dont il existe de nombreux échantillons (23); des coupes et des vases de bois peint, ou de *laque*, impénétrables à l'eau et richement coloriés. Ils tiraient leurs teintures de substances minérales et végétales. L'Europe

(22) Gama, *Descripcion*, parte 1, p. 110, 114. De Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 40.

Dix mille hommes furent employés au transport de cette masse énorme, au dire de Tezozomoc, dont le récit, avec tous les prodiges qui l'accompagnent, est minutieusement reproduit par Bustamante. Le licencié montre un goût pour le merveilleux digne d'un moine du moyen âge. (Voyez *Descripcion*, nota, loc. cit.) Le voyageur anglais Latrobe explique la difficulté par une étrange hypothèse ; c'est que ces énormes blocs de pierre ont bien pu être traînés par le mastodonte, dont on trouve quelquefois les débris enterrés dans la vallée mexicaine. (*Rambler in Mexico*, p. 145.)

(23) Une grande collection d'ancienne poterie et divers autres *spécimens* de l'art chez les Aztéques, présent de MM. Poinsett et Keating, font partie du cabinet de la Société philosophique américaine à Philadelphie. Voyez le catalogue. *Transactions*, vol. 3, p. 510.

doit la riche couleur cramoisie de cochenille, rivale moderne de la célèbre pourpre tyrienne, aux indigènes du Mexique, qui élevaient le curieux petit insecte sur des plantations de cactus aujourd'hui abandonnées (24). Les Aztéques donnaient ainsi une couleur éclatante aux tissus, souvent d'une extrême finesse, qu'ils fabriquaient avec le coton, cultivé en abondance dans les plus chaudes régions du pays. Ils savaient encore l'art de mêler à ces tissus les poils délicats du lapin et d'autres animaux, de manière à produire une étoffe très-chaude, très-belle et tout à fait originale. Cette étoffe était souvent enrichie de broderies représentant des oiseaux, des fleurs, ou d'autres dessins capricieux (25). Mais l'art qui faisait leurs délices était le *plumaje* ou travail en plumes, dont les brillants effets rivalisaient les plus belles mosaïques. Le magnifique plumage des oiseaux du tropique, en particulier de la tribu des perroquets, leur offrait la plus grande variété de couleurs; et le fin duvet des oiseaux-mouches, dont les bocages de chèvrefeuille du Mexique attiraient des essaims, leur fournissait des teintes d'une douceur aérienne, qui donnaient à ce genre de peinture un fini délicieux. Les plumes, collées sur un beau tissu de coton, composaient de brillantes toilettes pour les riches, des tentures d'appartements, des ornements pour les temples. Aucun produit de l'industrie américaine n'excita plus d'admiration en Europe, à l'époque de la découverte. On doit re-

(24) Hernandez, *Hist. plant.*, lib. 6, cap. 116.

(25) *Carta del. lic. Zuazo*, Ms. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 15. Boturini, *Idée*, p. 77. On ignore jusqu'à quel point ils connaissaient la fabrication de la soie. D'après Carli, ce que Cortès appelle des soieries n'était que le beau tissu de poil ou de duvet dont il est question dans le texte. (*Lettres améric.*, t. 1, lett. 21.) Ils avaient très-certainement une espèce de chenille différente de notre ver à soie, qui donnait un fil assez abondant pour être un article de vente sur les marchés de l'ancien Mexique. Voyez l'*Essai politique*, t. 3, p. 66, 69, où M. de Humboldt a réuni plusieurs faits intéressants relativement à la récolte de la soie chez les Aztéques. Tant de doutes sur cette question prouvent que la fabrication des soieries ne pouvait, dans tous les cas, avoir fait de grands progrès.

gretter la complète décadence d'un art aussi gracieux (26).

Il n'y avait pas de boutiques à Mexico, mais les diverses produits des manufactures et des terres étaient offerts en vente sur les grands marchés des principales villes. Les foires, tenues tous les cinq jours, étaient fréquentées par un nombreux concours de marchands et d'acheteurs. On assignait un emplacement particulier pour la vente de chaque article. Les affaires se faisaient sans tumulte, avec le plus grand respect pour la justice, sous l'inspection de magistrats nommés à cet effet. Outre la voie des échanges, on se servait d'une monnaie de diverses valeurs, composée de plumes transparentes remplies de poussière d'or, de morceaux d'étain de la forme d'un T, de sacs de cacao, contenant un nombre déterminé de grains. « Bienheureuse monnaie, s'écrie Pierre Martyr, qui met ses possesseurs à l'abri de l'avarice, puisqu'on ne peut le garder longtemps ni l'enfouir en terre (27) ! »

(26) *Carta del lic. Zuazo*, Ms. Acosta, lib. 4, cap. 37. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 9, cap. 18, 21. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 15. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 306.

Le comte Carli est dans le ravissement au sujet d'un échantillon de peinture en plumes qu'on lui avait montré à Strasbourg. « Je n'ai jamais rien vu de si exquis, pour le brillant et l'habile gradation des couleurs comme pour la beauté du dessin. Il n'y a pas d'artiste européen capable de faire rien de pareil. » (*Lett. améric.*, let. 21 notes.) Il est encore un endroit nommé Patzquaro où, s'il faut en croire Bustamante, on conserve quelques notions de cet art intéressant, bien qu'on ne le pratique plus que sur une très-petite échelle et à grands frais. Sahagun, *ubi suprà*, note 1.

(27) « O felicem monetam, quæ suavem utilemque præbet humano generi potum, et a tartareâ peste avaritiæ suos immunes servat possessores, quod suffodi aut diu servari nequeat! » *De Orbe novo*, dec. 5, cap. 4. Voyez aussi *Carta de Cortès*, ap. Lorenzana, p. 100 et seq. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 36. Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 3, cap. 8. *Carta del lic. Zuazo*, Ms. L'argent était remplacé dans l'empire chinois, au temps de Marco Polo, par un procédé fort simple; il consistait en morceaux de papier estampillés que l'on fabriquait avec l'aubier du mûrier. Voyez les *Viaggi di messer Marco Polo, gentil'huomo venetiano*, lib. 2, cap. 18, ap. Ramusio, t. 2.

On ignorait au Mexique les distinctions de castes qu'on trouve chez les Égyptiens et chez les nations asiatiques. L'usage voulait néanmoins que le fils suivît la profession de son père, et les différentes industries formaient des espèces de corporations. Chacune occupait un quartier particulier de la ville; elle avait son chef, sa divinité protectrice, ses fêtes à part. Le commerce jouissait d'une grande considération. « Applique-toi, mon fils, disait un vieux chef, à l'agriculture ou à l'art de la peinture en plumes, ou à quelque autre profession honorable, à l'exemple de tes ancêtres. Comment auraient-ils pourvu sans cela à leurs besoins et à ceux de leur famille ? On n'a jamais entendu dire que la noblesse ait suffi pour faire vivre celui qui la possède (28). » Excellente maxime qui devait sonner étrangement aux oreilles d'un hidalgo (29) ! La profession la plus respectée était celle de marchand. Cette singularité n'a pas suffisamment fixé l'attention des historiens. Les excursions du marchand aztèque embrassaient toute la surface de l'Anahuac, et s'étendaient même au delà. Il avait toujours avec lui un assortiment de riches étoffes, de bijoux, d'esclaves et d'autres marchandises précieuses. On achetait les esclaves au grand marché d'Aztcapotzalco, à quelques lieues de la capitale où se tenaient des foires régulières à cet effet. Les maîtres y conduisaient leurs esclaves dans leurs plus beaux habits; ils leur ordonnaient de chanter, de danser, de déployer tous leurs talents pour se recommander aux acheteurs. Le commerce des esclaves était une profession honorable chez les Aztèques (30). Le marchand portait toujours quelques présents de son souverain pour les chefs des provinces qu'il visitait ; il recevait en retour d'autres dons et la permission de trafiquer.

(28) « Procurad de saber algun *oficio honroso*, como es el hacer obras de pluma y otros oficios mecanicos... Mirad que tengais cuidado de lo tocante a la agricultura... En ninguna parte he visto que alguno se mantenga por su nobleza. » Sahagun, *Hist. de Nueva España*, lib. 6, cap. 17.

(29) Col. de Mendoza, ap. *Antiq. du Mexique*, vol. 1, pl. 71 ; vol. 6, pl. 36. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 41.

(30) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 9, cap. 4, 10, 14.

En cas de refus et de violence, il avait le moyen de résister; car il ne voyageait jamais qu'en compagnie d'autres marchands et avec une foule de porteurs chargés chacun de cinquante à soixante livres de marchandises. Toute la caravane était armée et si bien en garde contre une attaque subite, qu'elle pouvait faire bonne résistance et attendre du renfort. On raconte qu'une troupe de marchands soutint un siége de quatre ans dans la ville d'Ayotlan, et finit même par rester maîtresse de cette ville (31). Le gouvernement était toujours prêt à prendre fait et cause pour les marchands. C'était un prétexte commode pour prendre les limites de l'empire. L'usage permettait aux marchands de lever des hommes qui restaient placés sous leurs ordres. Très-souvent ils servaient d'espions au prince, l'instruisant de la situation des pays qu'ils traversaient et des dispositions de ses habitants (32).

Cette sphère d'action, beaucoup plus grande, on le voit, que celle des marchands ordinaires, explique la haute importance qu'on leur accordait.

Ils avaient leurs insignes et leurs devises. Un certain nombre d'entre eux composaient même ce que les historiens espagnols ont appelé « un conseil de finance, » du moins à Tezcuco (33). Le monarque les consultait souvent; il en gardait toujours plusieurs près de sa personne, et leur donnait le titre « d'oncles,» titre qui rappelle celui de *primo* ou « cousin, » dont un grand d'Espagne est salué par son souverain. Les marchands avaient

(31) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*. lib. 9, cap. 2.

(32) *Ibid*, lib. 9, cap. 2, 4.

On trouve dans le Codex Mendoza une peinture qui représente l'exécution d'un cacique et de sa famille, et la destruction de sa ville, pour avoir maltraité des marchands aztèques. (*Antiq. du Mexique*, vol. 1, pl. 67.)

(33) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 41.

Ixtlilxochitl raconte la curieuse histoire d'un membre de la famille royale de Tezcuco qui offrit, avec deux *autres marchands, otros mercaderes*, de visiter la cour d'un cacique ennemi et de le ramener mort ou vif dans la capitale. Ils profitèrent de l'ivresse qui suivit une fête où on devait les sacrifier, pour accomplir leur dessein. (*Hist. chich.*, Ms., cap. 62.)

leur cour de justice particulière, qui prononçait dans les causes civiles et criminelles, sans excepter celles où il y allait de la peine capitale. Ils formaient une véritable communauté indépendante, et, leurs différents trafics leur procurant d'abondantes sources de richesses, ils jouissaient de la plupart des avantages essentiels d'une aristocratie héréditaire (34). C'est à coup sûr une singulière anomalie dans l'histoire, que le commerce ait pu conduire aux plus hautes distinctions politiques, chez un peuple à demi civilisé, où les noms de prêtre et de soldat sont d'ordinaire les seuls titres au respect. Le contraste est assez visible avec les idées reçues dans les monarchies les plus polies du vieux monde, où l'on croit moins déshonorer son rang par une vie d'indolent bien-être ou de frivoles plaisirs, que par l'une ou l'autre de ces actives professions qui augmentent à la fois la prospérité de l'État et celle de l'individu. On doit convenir que si la civilisation corrige bien des abus, elle en crée beaucoup d'autres.

Pour se former une idée plus juste de la véritable civilisation des Aztéques, il faut pénétrer dans les détails de leur vie domestique et observer les rapports des deux sexes. Nous en avons par bonheur le moyen. Nous verrons le féroce Aztéque déployer toute la sensibilité d'une nature policée, consoler ses amis dans l'affliction ou les féliciter dans la bonne fortune, à l'occasion, par exemple, d'un mariage, d'une naissance ou du baptême d'un enfant. Très-ponctuel alors dans ses visites, il apportait de riches vêtements ou des ornements de prix, ou de simples fleurs, preuve tout aussi vraie de sympathie. Ces visites, réglées avec la rigoureuse politesse de l'Orient, avaient

(34) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 9, cap. 2, 5.
Le neuvième livre est rempli de détails sur les marchands, sur leurs pèlerinages, sur les rites religieux observés à leur départ et sur leur somptueuse manière de vivre à leur retour. Le tout présente un remarquable tableau et prouve que les commerçants jouissaient, au milieu des populations demi-civilisées de l'Anahuac, d'une considération sans autre exemple peut-être que celui des princes marchands d'une république italienne ou des États-Unis.

Digitized by Google

un caractère bien différent de franchise et de cordialité (35).

Nous avons déjà parlé de la discipline sévère à laquelle on soumettait les enfants dans les écoles (36). Mais une fois parvenue à l'âge nubile, la vierge aztèque était traitée par ses parents avec une tendresse sans réserve. Dans les conseils qu'ils donnaient à leur fille à son entrée dans le monde, ils lui recommandaient surtout d'être sans affectation dans ses manières et ses paroles, d'observer dans sa toilette une élégance simple et une très-grande propreté. Ils lui prêchaient la modestie comme le plus bel ornement de la femme, une complète soumission à son mari; et toujours ils entremêlaient ces avis d'expressions d'une vive tendresse (37).

La polygamie, permise chez les Mexicains, n'était sans doute

(35) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 6, cap. 23, 37. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

Ces visites de félicitation se rendaient à des époques déterminées et même pendant la grossesse. Sahagun entre à ce sujet dans de graves et minutieux détails, que son éditeur mexicain, Bustamante, a cru devoir supprimer comme trop peu discrets. S'ils l'étaient moins que les notes même de l'éditeur, il faut convenir que Sahagun avait l'humeur bien communicative.

(36) Zurita, *Rapport*, p. 112, 134.

La troisième partie de la Col. do Mendoza, *Antiq. du Mexique*, vol. 1, représente les divers et ingénieux châtiments imaginés pour l'enfant récalcitrant. Le sentier fleuri de la science était semé de bien des épines pour l'enfance mexicaine.

(37) Zurita, *Rapport*, p. 151, 160.

Sahagun nous a transmis les admonestations du père et de la mère à la jeune fille parvenue à l'âge de discrétion. Peut-on rien imaginer de plus tendre que l'exhortation de la mère? « Hi ja mia muy amada, muy querida palmita : ya has oido y notado las palabras que tu señor padre te ha dicho; ellas son palabras preciosas, y que raramente se dicen ni se oyen, las quales han procedido de las entrañas y corazon en que estaban atesoradas; y tu muy amado padre bien sabe que eres su hija, engendrada de él, eres su sangre y su carne, y sabe Dios nuestro señor que es asi; aunque eres muger, é imágen de tu padre, qué mas te puedro decir, hija mia, de lo que ya está dicho? » (*Hist. de Nueva-España*, lib. 6, cap. 19). Le lecteur trouvera ce document plein d'intérêt qui contient tout ce qu'enseigne d'essentiel la mo-

en usage que dans les classes riches (38). Les vœux du mariage, entourés de tout le cérémonial religieux, se gravaient dans le cœur des époux. Les femmes, d'après les descriptions qu'en ont laissé les Espagnols, étaient jolies et ressemblaient peu à leurs pauvres descendantes, qui n'ont conservé que la teinte sérieuse et mélancolique de leur physionomie. Leur longue chevelure noire, couverte, dans quelques parties du pays, d'un voile tissu avec le beau fil du *pita*, était souvent entremêlée de fleurs, et, dans les classes les plus riches, de rangs de pierres précieuses et de perles du golfe de Californie. Traitées, à ce qu'il paraît, par leurs maris avec beaucoup d'égards, les femmes aztèques vivaient dans une paisible indolence, ou se livraient à des occupations féminines, telles que le filage, la broderie, etc, etc., tandis que leurs servantes trompaient le cours des heures par de vieilles légendes et par des ballades (39).

Les femmes prenaient part aux plaisirs de la société et aux festins donnés sur une grande échelle, tant pour le nombre des convives que pour le luxe des préparatifs. Les salles étaient parfumées, les cours jonchées d'herbes et de fleurs odorantes, dont on faisait aussi une abondante distribution aux invités.

Lorsque les convives prenaient place à table, on plaçait devant eux des serviettes de coton et des aiguières pleines d'eau, car l'antique cérémonie de l'ablution (40), avant et après le

rale des nations les plus civilisées, traduit en entier dans l'appendice, 2ᵉ partie, n° 1.

(38) Nous trouvons pourtant dans les conseils d'un père à son fils ces paroles remarquables : Pour la multiplication de l'espèce, Dieu a ordonné que chaque homme n'eût qu'une seule femme. « Nota, hijo mio, lo que te digo, mira que el mundo ya tiene este estilo de engendrar y multiplicar, y para esta generacion y multiplicacion, ordeno Dios que una muger usase de un varon, y un varon de una muger. » Sahagun, lib. 6, cap 21.

(39) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 6, cap. 21, 23; lib. 8, cap. 23. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305. *Carta del lic. Zuazo*, Ms.

(40) Aussi vieille au moins que l'âge héroïque de la Grèce. Nous pouvons nous croire à table chez Pénélope où l'eau des aiguières d'or était versée

repas, était ponctuellement observée chez les Aztéques (41). On offrait à la compagnie du tabac mélangé de substances aromatiques dans des pipes ou sous la forme de cigares enfermés dans des tubes d'écaille de tortue ou d'argent. Les Aztéques comprimaient leurs narines avec les doigts, pour aspirer la fumée qu'ils avalaient souvent. On ne nous dit pas si les dames, qui occupaient une place séparée à table, étaient admises à savourer l'herbe aromatique, comme elles font aujourd'hui dans les cercles les plus polis de Mexico. Un fait assez curieux, c'est que les Aztéques prisaient comme nous la feuille séchée et pulvérisée du tabac (42).

dans des bassins d'argent pour la commodité des convives avant le repas :

Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
καλῇ χρυσείῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.
('Οδυσσ., Α. 136).

La fête grecque présente beaucoup d'autres points d'analogie avec les réjouissances aztéques, ce qui paraît indiquer un degré voisin de civilisation chez les deux peuples. On est toutefois surpris de voir une plus grande profusion de métaux précieux dans la pauvre île d'Ithaque que dans le Mexique; mais l'imagination du poëte était la plus riche de toutes les mines.

(41) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 6, cap. 22.

Entre autres avis excellents d'un père à son fils sur sa conduite en général, nous trouvons qu'il lui enjoint tout particulièrement de ne pas se mettre à table sans s'être lavé la figure et les mains, et de ne pas s'en lever sans avoir rempli la même formalité et sans s'être *nettoyé les dents*. Toutes ces instructions sont données avec une précision digne d'un Asiatique : « Al principio de la comida labarte has las manos y la boca, y donde te juntares con otros á comer, no te sientes luego; mas antes tomarás el agua y la jicara para que se laben los otros, y echarles has agua á los manos y despues de esto, cojerás lo que se ha caido por el suelo y barrerás el lugar de la comida, y tambien despues de comer lavarás te las menos y la boca, y limpiárás los dientes. » *Ibid., loc. cit.*

(42) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 306. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 4, cap. 37. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 13, cap. 23. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 227.

Les Aztéques fumaient après le dîner pour se préparer à la sieste, habi-

La table était abondamment pourvue de viandes et surtout de gibier. Le plus remarquable était le dindon, qu'on suppose à tort originaire de l'Inde, comme semble l'indiquer son nom (43). Ces plats solides étaient flanqués de légumes et de fruits de toutes les délicieuses variétés répandues sur le continent de l'Amérique. Les viandes se préparaient de diverses

tude aussi régulière chez eux que chez les vieux Castillans. Tabac, en mexicain *yell*, est dérivé du mot haïtien *tabaco*. L'indigène de Saint-Domingue, le premier peuple d'Amérique avec qui les Espagnols soient entrés en rapports suivis, ont fourni à l'Europe le nom de plusieurs plantes importantes. Le tabac était consommé, de manière ou d'autre, par presque toutes les tribus du continent américain, depuis la côte nord-ouest jusqu'à la Patagonie. Voyez Mac Culloch, *Recherches*, p. 91, 94. Hernandez, dans son *Hist. plant.*, lib. 2, cap. 109, fait un long panégyrique des nombreuses vertus sociales et médicinales du tabac.

(43) Ce bel oiseau fut importé du Mexique en Europe. Les Espagnols le nommaient *galloparo*, à cause de sa ressemblance avec le paon. (Voyez *Relac. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 306; voyez aussi Oviedo, *Relatio summaria*, cap. 38. C'est le premier naturaliste qui donne une description de cet oiseau. Il l'avait vu, pour la première fois, peu de temps après la conquête, dans les Indes occidentales, où il avait été importé, dit-il, du Nouveau-Mexique. Toutefois, les Européens perdirent bientôt de vue la véritable histoire de cet oiseau, et le nom de dindon fit naître la croyance populaire de son origine orientale. Plusieurs écrivains éminents ont soutenu qu'il était originaire d'Asie ou d'Afrique; mais ils n'ont pu tromper à cet égard la sagacité et l'érudition de Buffon. Voyez son *Hist. natur.*, art. *Dindon*. Les Espagnols virent un nombre immense de dindons domestiques à leur arrivée au Mexique, où ils étaient plus communs que tout autre volatile. On trouvait des dindons sauvages, non-seulement dans la Nouvelle-Espagne, mais sur toute l'étendue du continent, dans les lieux les moins fréquentés, depuis le territoire nord-ouest des États-Unis jusqu'à l'isthme de Panama. Le dindon sauvage est plus grand, plus beau, sous tous les rapports, que le dindon privé. Franklin insistait avec quelque raison peut-être, bien qu'en plaisantant, pour qu'on lui donnât la préférence sur l'aigle chauve comme emblème national. (Voyez ses ouvrages, vol. 10, p. 63, dans l'excellente édition de Sparks.) On peut lire d'intéressantes notices sur l'histoire et les habitudes du dindon sauvage dans l'*Ornithologie* de Buonaparte et dans celle de cet enthousiaste amant de la nature, Audubon : *vox meleagris, galloparo*.

Digitized by Google

manières, avec des sauces et des assaisonnements délicats, dont les Mexicains étaient très-friands. Leur palais l'était davantage encore d'une pâtisserie dont le maïs et le sucre formaient la base. Un autre mets, d'une nature révoltante, figurait aussi sur la table, surtout lorsque la fête avait un caractère religieux. En pareille occasion, on sacrifiait un esclave, et sa chair, soigneusement apprêtée, devenait un des principaux attraits du banquet. Le cannibalisme élevé à l'état de science épicurienne est quelque chose de vraiment hideux (44).

On plaçait les mets sur des réchauds. La table était ornée de vases d'argent et quelquefois de vases d'or d'un travail délicat. Les coupes et les cuillers se fabriquaient avec les mêmes métaux précieux ou avec l'écaille de tortue. Le breuvage favori était le chocolat, relevé de vanille ou d'autres épices. Ils avaient une manière d'en préparer l'écume qui la rendait assez solide pour être mangée froide (45). Le jus fermenté du maguey, avec un mélange d'ingrédients doux et d'acides, fournissait aussi plusieurs breuvages agréables de divers degrés de force. C'était la principale boisson des personnes âgées (46).

(44) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 4, cap. 37; lib. 8, c. 13; lib. 9, cap. 10, 14. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 13, cap. 23. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 306.

Le père Sahagun est entré dans beaucoup de détails sur la cuisine aztèque et sur la manière de préparer plusieurs mets savoureux, payant ainsi son tribut à la noble science gastronomique.

(45) L'écume, délicatement relevée d'épices et d'autres ingrédients, se prenait à part et froide. Elle avait presque la consistance d'un corps solide, et le « conquérant anonyme » insiste très-fort sur la nécessité d'ouvrir la bouche toute grande pour faciliter la déglutition, en sorte que cette écume puisse se dissoudre graduellement et descendre d'une manière en quelque sorte insensible dans l'estomac. Cette écume était si nourrissante, qu'une seule tasse suffisait pour soutenir un homme pendant la plus longue journée de marche. (Fol. 306.) Le vieux soldat discute les mérites de ce breuvage, *con amore*.

(46) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 4, cap. 37; lib. 8, cap. 13; Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 13, cap. 23. *Rel. d'un gent*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 306.

Le repas fini, les jeunes gens se levaient de table, et la fête se terminait par des danses. Ils dansaient avec grâce au son de divers instruments et accompagnaient leurs mouvements de chants d'une nature agréable, mais généralement plaintive (47). Les vieillards restaient à table pour savourer le *pulque* et faire l'éloge du vieux temps, jusqu'à ce que le joyeux breuvage les eût réconciliés avec le nouveau. L'ivresse était assez fréquente parmi eux, et, chose singulière, on la leur pardonnait, tandis qu'elle était sévèrement punie chez les jeunes gens. Les réjouissances du jour étaient complétées par une distribution de vêtements et d'ornements de prix, faite aux convives, au moment où ils se retiraient, après minuit, « les uns louant l'ordonnance de la fête, les autres condamnant le mauvais goût et l'extravagance de leur hôte, absolument, dit un vieux chroniqueur, comme cela se pratique chez nous (48) ». Il est certain que la nature humaine varie peu sur les points les plus reculés du globe.

Ce curieux tableau de mœurs, que j'ai fidèlement copié d'a-

(47) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 7, cap. 8. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 14, cap. 11.

Les nobles mexicains entretenaient dans leurs maisons des ménestrels qui composaient des ballades adaptées aux circonstances et aux exploits de leurs seigneurs. Ils les chantaient en s'accompagnant d'instruments, au milieu des fêtes et des danses. On dansait plus ou moins à toutes les fêtes, dans la cour des maisons ou sur les places de la ville. (*Ibid., ubi suprà.*) Les principaux seigneurs avaient aussi à leur service des bouffons et des jongleurs qui les amusaient, et étonnaient les Espagnols par leur dextérité et leur force. (Acosta, lib. 6, cap. 28.) Voyez aussi Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 179, 186, qui a dessiné plusieurs représentations vraiment surprenantes de leurs exploits. Un peuple d'une civilisation bornée préférait naturellement les jouissances matérielles aux plaisirs de l'intelligence. Les nations asiatiques, les Hindous et les Chinois, par exemple, surpassent en dextérité les Européens les plus civilisés.

(48) « Y de esta manera pasaban gran rato de la noche y se despedian, é iban à sus casas, unos alabando la fiesta, y otros murmurando de las demasias y excesos; cosa muy ordinaria en los que à semejantes actos se juntan. » Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 13, cap. 23. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 9, cap. 10, 14.

près les relations les plus rapprochées de la conquête, n'offre aucun trait de ressemblance avec les autres races indiennes de l'Amérique du nord. Il rappelle plutôt le luxe et la pompe asiatiques. Mais en Asie, la femme, loin de jouir du libre commerce de l'autre sexe, est trop souvent emprisonnée par la jalousie dans les murs d'un harem. D'un autre côté, certains usages brutaux des Aztéques répugnent encore plus à la civilisation européenne, qui assigne seule à la plus belle portion du genre humain son véritable rang social. Il est presque impossible de concilier de pareils usages avec le degré de civilisation où ce peuple était parvenu sous d'autres rapports. Une telle anomalie ne s'explique que par la superstition religieuse qui obscurcit les perceptions morales et pervertit jusqu'aux instincts naturels, en sorte que l'homme déjà civilisé se familiarise avec les actes les plus révoltants pour l'humanité. On ne saurait donc apprécier la civilisation d'un peuple d'après les usages et les opinions fondés sur la religion. Comme on le voit, le type national des Aztéques était complétement original, composé d'éléments en apparence contradictoires. Il réunissait les particularités les plus tranchées de diverses nations dans toutes les phases comprises entre l'extrême civilisation et l'extrême barbarie. On peut trouver une image de ces discordances dans le merveilleux climat du pays, qui, sur une surface de quelques lieues carrées, produit souvent l'infinie variété des végétaux particuliers aux régions glacées du nord, à la zone tempérée de l'Europe et au ciel brûlant de l'Arabie et de l'Hindoustan !

Un des ouvrages consultés et cités à plusieurs reprises dans cette introduction est celui de Boturini, intitulé : *Idea de una nueva Historia general de la Amercai Septentrional.* — Les étranges persécutions subies par l'auteur, plus encore que le mérite de son œuvre, ont associé son nom d'une manière inséparable à l'histoire littéraire du Mexique. Le chevalier Lorenzo Boturini Benaduci était né à Milan d'une ancienne famille, et possédait un grand

Digitized by Google

savoir. De Madrid, où il résidait, il passa dans la Nouvelle-Espagne, en 1735, avec une mission de la comtesse de Santibanez, descendante directe de Moutezuma. En s'occupant des affaires de la comtesse, il eut l'occasion de visiter le célèbre autel de Notre-Dame de Guadalupe, et comme il était d'un caractère dévot et enthousiaste, il éprouva le désir de recueillir des témoignages pour établir le fait merveilleux de son apparition. — De nombreuses excursions, entreprises dans ce but, lui firent rencontrer beaucoup de vestiges d'antiquités aztèques, et il conçut l'idée de réunir tous les documents qu'il pourrait trouver sur la civilisation primitive du Mexique.

Poursuivant ce double objet, il pénétra dans les coins les plus reculés du pays, se mêlant aux indigènes, passant quelquefois la nuit dans leurs huttes, d'autres fois dans les cavernes et les profondeurs des forêts. — Des mois entiers s'écoulaient souvent sans rien ajouter à sa collection; car les Indiens avaient trop souffert pour ne pas redouter le seul contact des Européens. Toutefois, ses longs rapports avec les indigènes le mirent à même d'apprendre à fond leur langue et leurs traditions populaires. Il finit par amasser une grande quantité de matériaux, composés de cartes hiéroglyphiques sur coton, sur peau, ou sur du papier fabriqué avec les fibres du maguey, sans parler d'une masse considérable de manuscrits indiens écrits après la conquête. A toutes ces richesses, il faut ajouter les précieux documents qui plaçaient au-dessus de toute controverse l'apparition miraculeuse de la Vierge. Chargé de ce trésor, il retourna dans la capitale, après un pèlerinage de huit ans.

Dans l'intervalle, son zèle lui avait fait obtenir de Rome une bulle qui autorisait le couronnement de l'image sacrée de Guadalupe. La bulle, toutefois, bien que sanctionnée par l'Audience de la Nouvelle-Espagne, n'avait jamais reçu l'approbation du Conseil des Indes. Par suite de ce vice de forme, Boturini fut arrêté au milieu de ses travaux; on lui enleva ses papiers, et, comme il refusait d'en donner l'inventaire, on le jeta dans une même prison avec deux criminels! Peu de temps après, on l'envoya en Espagne. Il se hâta de présenter au Conseil des Indes un mémoire où il exposait ses nombreux griefs et demandait justice. A la même époque, il rédigea son *Idée*, etc., dont nous venons de parler, où il déroulait le catalogue du musée qu'il possédait dans la Nouvelle-Espagne, déclarant, avec une touchante sincérité, qu'il « n'échangerait pas ces trésors pour

tout l'or et tout l'argent, tous les diamants et toutes les perles du Nonveau-Monde. »

Après quelquels détails, le Conseil rendit un arrêt en sa faveur; on le déclara innocent de toute violation volontaire de la loi, et on fit un grand éloge de son mérite. Ses papiers toutefois ne lui furent pas rendus; mais Sa Gracieuse Majesté voulut bien le nommer son historiographe général des Indes, avec un salaire de 1,000 dollars par an, traitement trop faible pour lui permettre de retourner au Mexique. Il demeura donc à Madrid, où il termina le premier volume de son *Histoire générale de l'Amérique du Nord*, en 1749. Peu de temps après ces événements, et avant la publication de l'ouvrage, Boturini mourut. Ses héritiers furent victimes du même déni de justice; malgré les démarches réitérées faites en leur faveur, on ne les mit jamais en possession des manuscrits de leur malheureux parent. Ils ne reçurent non plus aucune indemnité, et ce qui fut pis, au point de vue de l'intérêt public, la collection même fut déposée dans les appartements du palais du vice-roi à Mexico, appartements si humides que les documents de Boturini y tombèrent peu à peu en pièces : ce qui en restait fut encore réduit par le pillage des *curieux*. Lorsque le baron de Humboldt visita Mexico, il n'existait plus la huitième partie de cet inappréciable trésor. Si je suis entré dans toutes ces particularités au sujet du pauvre Boturini, c'est que je ne connais pas de plus remarquable exemple des obstacles sérieux et des persécutions que toute entreprise littéraire relative aux antiquités nationales a subi pour une cause ou une autre dans la Nouvelle-Espagne.

Le volume manuscrit de Boturini n'a jamais été imprimé et ne verra probablement jamais le jour, si toutefois il existe encore. Peut-être n'est-ce pas un grand dommage pour la science ni pour la réputation de l'auteur! C'était un homme enthousiaste, fort ami du merveilleux, possédant à un très-faible degré la sagacité nécessaire pour se guider dans les labyrinthes de l'antiquité et surtout le doute méthodique. Son *Idée* offre une assez juste image de la tournure particulière de son esprit — plein de savoir, mais d'un savoir mal assorti et mal digéré : c'est un mélange confus de faits réels et de fictions puériles, de détails intéressants, de rêveries creuses et de théories fantastiques. Cependant il ne serait pas juste d'appliquer les règles sévères de la critique à un ouvrage composé rapidement comme un catalogue de richesses littéraires, et plutôt

destiné par l'auteur à montrer ce qu'on pouvait faire que ce qu'il était parvenu à faire lui-même. Il est rare que les talents requis pour l'action et la contemplation se trouvent réunis dans la même personne : l'enthousiasme et la persévérance de Boturini le rendaient éminemment propre à la recherche des matériaux nécessaires à l'illustration des antiquités mexicaines; mais il fallait pour les mettre en œuvre un esprit plus richement doué que le sien.

CHAPITRE VI.

LES TEZCUCANS. — LEUR AGE D'OR. — PRINCES ACCOMPLIS. — DÉCLIN DE LEUR MONARCHIE.

Le lecteur se ferait une idée très-imparfaite de la civilisation de l'Anahuac, si nous ne disions rien des Acolhues ou Tezcucans, plus connus sous le dernier nom. Cette nation, appartenant à la même grande famille que les Aztéques, leur rivale en puissance, les surpassait en culture intellectuelle et dans les arts des sociétés policées. Nous trouvons de riches matériaux sur ce sujet dans les annales laissées par Ixtlilxochitl, descendant direct de la dynastie royale de Tezcuco, qui florissait au siècle de la conquête. A d'abondantes sources d'informations, il joignait beaucoup d'activité et de talent; son récit a le coloris brillant d'un auteur qui voulait faire revivre les gloires éteintes d'une antique maison. La bonne foi, la loyauté d'Ixtlilxochitl, ont reçu d'unanimes éloges; tous les écrivains espagnols, lorsqu'ils ont pu obtenir l'accès de ses manuscrits (1), n'ont pas hésité à le prendre pour guide. Je me bornerai à retracer les traits les plus saillants des deux règnes qui embrassent, pour ainsi dire, l'âge d'or de Tezcuco, sans discuter le plus ou moins de vraisemblance des détails; c'est au lecteur à l'apprécier dans la mesure de sa foi.

Les Acolhues entrèrent dans la vallée vers la fin du douzième siècle, et bâtirent la capitale de Tezcuco sur le bord oriental du lac, à l'opposite de Mexico. De ce point, ils s'étendirent graduellement dans la partie septentrionale de l'Anahuac, où leur carrière de succès fut interrompue par l'invasion d'une race issue de la même souche, les Tépanéques, qui, après une lutte acharnée, s'emparèrent de leur capitale, tuèrent leur roi et subjuguèrent tout son royaume (2). Cet évé-

(1) Voyez au post-scriptum de ce chapitre une notice sur cet historien.
(2) Voyez le chapitre Ier de cette introduction.

nement eut lieu vers l'année 1418; le jeune prince Nezahualcoyotl, héritier de la couronne, alors âgé de quinze ans, vit son père égorgé sous ses yeux, tandis qu'il se cachait lui-même dans les branches d'un arbre (3). Son histoire est aussi remplie de prouesses, de périls et d'évasions miraculeuses, que celle du renommé Scanderbeg ou de Charles-Édouard (4).

Peu de temps après sa fuite du champ de bataille où avait péri son père, le prince tezcucan tomba dans les mains de ses ennemis; conduit en triomphe dans la ville et jeté dans un cachot, il parvint à s'échapper, grâce au dévouement du gouverneur de la forteresse, vieux serviteur de sa famille, qui prit la place du royal fugitif et paya de sa vie cet acte de fidélité. Le jeune prince obtint enfin, par l'intercession de la famille régnante de Mexico, alliée de sa propre race, la permission de se retirer dans cette capitale, et plus tard dans la sienne même, où il trouva un abri dans le palais de ses ancêtres. On l'y laissa vivre en paix pendant huit ans, sous la tutelle d'un vieux précepteur, qui, après avoir pris soin de son enfance, lui enseigna les devoirs d'un roi (5).

Au bout de ce laps de temps, l'usurpateur tépanéque mourut, après avoir légué son empire à son fils, Maxtla, prince d'un caractère cruel et ombrageux. Nezahualcoyotl s'étant empressé de lui rendre hommage à son avénement au trône, le tyran refusa de recevoir le petit présent de fleurs qu'il déposait à ses pieds, et lui tourna le dos en présence des principaux chefs. Un de ces derniers, ami du jeune prince, lui conseilla de pourvoir à sa sûreté, en quittant le plus promptement possible un palais où sa vie était menacée. Nezahualcoyotl s'enfuit aussitôt d'une cour inhospitalière et re-

(3) Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Ms., n° 9. Idem, *Hist. chic.*, Ms., cap. 19.

(4) Les aventures du premier de ces héros sont racontées par de Sismondi avec sa verve habituelle. (*Répub. ital.*, chap. 79.) Voyez pour le second, en anglais, l'*Histoire de la Rébellion de* 1745, par M. Chambers; et, en français, l'*Histoire de Charles-Édouard*, par M. Amédée Pichot.

(5) Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Ms., n° 10.

Google

tourna à Mexico. Mais Maxtla avait juré sa perte : il voyait d'un œil jaloux les talents naissants, les mœurs populaires de son rival, et les progrès qu'il faisait tous les jours dans la faveur des anciens sujets de son père (6).

Il forma donc un complot pour se défaire de lui au milieu d'une fête nocturne; ce complot fut déjoué par la vigilance du vieux précepteur du prince, qui parvint à tromper les assassins en substituant à son élève une autre victime (7). Le tyran désappointé, renonçant à la feinte et à la ruse, envoya une troupe de soldats à Tezcuco, avec ordre d'entrer dans le palais, de se saisir de la personne de Nezahualcoyotl et de le tuer à l'instant. Le prince, averti de ce nouveau complot par son précepteur, qui lui conseillait de fuir, aima mieux attendre l'ennemi : les soldats de Maxtla trouvèrent leur victime jouant à la paume dans la cour de son palais. Nezahualcoyotl les reçut avec politesse et les invita même à prendre quelques rafraîchissements nécessaires après leur voyage; profitant de cet intervalle, il passa dans la chambre voisine, sans exciter le soupçon, car on pouvait toujours le voir à travers la porte de communication. Un encensoir brûlait entre les deux salles; rempli à propos par les serviteurs du palais, les nuages d'encens qu'il jeta dérobèrent les mouvements du prince aux soldats. Sous ce voile protecteur, il réussit à s'échapper par un passage secret communiquant avec un grand conduit souterrain qui amenait autrefois l'eau au palais (8). La nuit venue, il sortit de sa cachette et se sauva dans les faubourgs, où il trouva un asile dans la chaumière d'un des anciens sujets de son père.

(6) Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Ms., n° 10; *Hist. chich.*, Ms., cap. 20, 24.

(7) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 25. Il y parvint en substituant au prince un indien qui lui ressemblait extraordinairement. Ces hasards de ressemblance sont fréquemment une source de comique, mais plus rarement d'intérêt tragique.

(8) L'usage voulait, qu'en se présentant devant un grand seigneur, on jetât quelques aromates dans un encensoir. Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Ms., n° 11.

Le roi tépanéque, furieux de ce nouvel échec, ordonna de poursuivre à l'instant le fugitif, dont la tête fut mise à prix. On promit à quiconque le prendrait mort ou vif, malgré l'humilité de sa condition, la main d'une femme noble et un vaste domaine. Des troupes d'hommes armés parcoururent le pays en tous sens, et la chaumière où s'était réfugié le prince n'échappa point à cette battue générale; mais il se cacha sous un amas de fibres de maguey destinés à la fabrication de la toile. Son premier asile devenant peu sûr, il se réfugia dans la contrée montagneuse et boisée qui séparait le royaume de ses pères de la république de Tlascala (9).

En proie à de constantes alarmes, réduit à mener une vie vagabonde, exposé à toutes les intempéries des saisons, il se cachait le jour dans d'épais fourrés ou dans des cavernes, et il en sortait la nuit pour apaiser sa faim. Un jour, pour échapper à ses persécuteurs, il se confia à une troupe de soldats qui se montrèrent favorables à sa cause et le cachèrent dans un grand tambour autour duquel ils dansaient. Une autre fois, il avait à peine eu la force d'atteindre le haut d'une montagne, lorsqu'il vit ses ennemis qui la gravissaient de l'autre côté. En ce moment critique, il fit la rencontre d'une jeune fille qui récoltait du *chian*, plante mexicaine dont la graine est d'un grand usage pour les boissons du pays; il la pria de le cacher sous les gerbes qu'elle venait de couper. Interrogée par les soldats, la jeune fille leur dit qu'en effet elle avait vu le prince, et elle leur indiqua le prétendu sentier que le fugitif avait pris. Malgré la récompense promise, Nezahualcoyotl n'eut à se plaindre d'aucune trahison, tant l'attachement du peuple à sa famille était grand. « Ne livreriez-vous pas le prince, si vous le rencontriez? demanda-t-il un jour à un jeune paysan dont il n'était pas connu. — Non, répliqua celui-ci. — Quoi! pas même pour obtenir la main d'une belle dame et une grande fortune? » ajouta le prince. Le paysan se

(9) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 26. *Relaciones*, Ms., n° 11. Veytia *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 47.

contenta de faire un signe de tête négatif et de sourire (10). Plus d'une fois les fidèles sujets du prince subirent la torture et moururent sans révéler le lieu où il se cachait (11).

Ces témoignages de loyauté durent toucher le cœur de Nezahualcoyotl; mais sa situation dans les solitudes des montagnes devenait de plus en plus affreuse. Le spectacle des souffrances de quelques fidèles compagnons ajoutait encore à sa douleur: « Abandonnez-moi, leur disait-il, à ma destinée; pourquoi sacrifier votre vie à un homme que la fortune ne se lasse pas de persécuter? » La plupart des chefs tezcucans, ne consultant que leurs intérêts, s'étaient empressés de se soumettre à l'usurpateur; mais un petit nombre préférait subir la proscription, la mort même, plutôt que d'abandonner leur prince (12).

Cependant la tyrannie de Maxtla, l'agrandissement constant de son empire, avaient répandu l'alarme dans les états voisins qui se rappelaient la douceur et la loyauté des anciens princes tezcucans. Une coalition se forma; un plan d'opérations fut concerté, et, au jour marqué pour le soulèvement général, Nezahualcoyotl se trouva à la tête d'une force assez imposante pour livrer bataille aux Tépanéques; ils furent mis en complète déroute. Le prince victorieux reçut sur sa route l'hommage de ses sujets heureux de le revoir: il entra dans sa capitale, non plus en proscrit, en prisonnier, mais en légitime héritier qui vient s'asseoir sur le trône de ses ancêtres.

Il ne tarda pas à s'unir aux Mexicains depuis longtemps dégoûtés du despotisme de Maxtla; les nouveaux alliés, après une série de sanglantes rencontres avec l'usurpateur, le battirent complétement sous les murs de sa propre capitale. Maxtla s'enfuit dans l'édifice des bains, d'où on l'arracha, et il fut sacrifié avec le cérémonial cruel en usage chez les Azté-

(10) Ixtlilxochitl, Ms., *Hist. chich.*, Ms., cap. 27.

(11) Ixtlilxochitl, Ms., cap. 26, 27. *Relaciones*, Ms., nº 11. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 47, 48.

(12) Ixtlilxochitl, Ms., *ubi suprà*. Veytia, *ubi suprà*.

Digitized by Google

ques. La ville royale d'Azcapuzalco fut rasée, et son territoire ravagé devint, à compter de ce jour, le grand marché d'esclaves des nations de l'Anahuac (13).

Ces événements amenèrent une ligue remarquable entre les trois puissances de Tezcuco, Mexico et Tlacopan, ligue dont nous avons déjà dit quelque chose (14). Les historiens ne sont pas d'accord sur les termes précis de cette ligue, et les deux premières nations revendiquent chacune, par leurs historiens, la prépondérance dans la coalition ; mais tous conviennent du rang subordonné de Tlacopan, état situé, comme les deux autres, sur le bord du lac. Ce qui est certain, c'est que dans les événements ultérieurs, en paix ou en guerre, les trois états associèrent leurs conseils et leurs armes et agirent avec une parfaite unité jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Le premier acte de Nezahualcoyotl, après son retour dans ses États, fut une amnistie générale. Il avait pour maxime, « que, si un monarque a le droit de punir, la vengeance est indigne de lui (15). » En cette circonstance, il ne se montra pas même disposé à punir; il pardonna aux nobles rebelles et confia aux plus coupables des postes d'honneur et de confiance. Une pareille conduite fut sans doute très-sage; l'abandon de sa cause avait été plutôt l'effet de la peur que celui de la désaffection; mais cette grande politique n'est comprise que des esprits magnanimes.

Nezahualcoyotl s'occupa ensuite à réparer les maux causés par le dernier gouvernement et à restaurer les diverses branches de l'administration. Il fit rédiger un code de loi si complet dans sa concision, si bien assorti aux besoins du temps, que les deux autres membres de la triple alliance s'empressèrent de l'adopter. Ce code, écrit en lettres de sang, méritait

(13) Ixtlilxochilt, *Hist. chic.*, Ms., cap. 28, 31 ; *Relaciones*, Ms., n° 11. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 51, 54.

(14) Voir le premier chapitre de ce premier livre.

(15) « Que venganza no es justo la procuren los reyes, sino castigar al que lo mereciere. » Ms. de Ixtlilxochitl.

plutôt à son auteur le surnom de Dracon que celui de Solon de l'Anahuac ; toutefois, ses admirateurs lui ont décerné le dernier (16). L'humanité dans les lois ne se trouve que dans une civilisation avancée : c'est avec le progrès des lumières que le législateur, devenu plus avare de sang et de supplices, s'attache plutôt à réformer qu'à punir (17).

Nezahualcoyotl partagea le fardeau du gouvernement entre plusieurs conseils, tels que ceux de la guerre, des finances, de la justice. Ce dernier était une cour suprême, civile et criminelle, où on appelait des jugements rendus par les tribunaux inférieurs des provinces, qui étaient obligés de faire tous les quatre mois, ou tous les quatre-vingts jours, un rapport exact de leurs actes à cette juridiction supérieure. Dans tous les conseils, un certain nombre de simples citoyens étaient admis à siéger avec les nobles et les plus hauts dignitaires. Il y avait, toutefois, un autre grand corps, ou conseil d'État, institué pour aider le roi dans l'expédition des affaires et l'éclairer de ses avis, qui était exclusivement composé de chefs du rang le plus élevé; ses membres, au nombre de quatorze, avaient une place réservée à la table du roi (18).

Il existait encore un tribunal extraordinaire nommé le conseil de musique, mais dont les fonctions, s'écartant du sens précis de ce titre, étaient d'encourager les sciences et les

(16) Voyez Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 247.

Le code de Nezahualcoyotl se composait de quatre-vingts lois, dont trente-quatre seulement sont parvenues jusqu'à nous, d'après Veytia, *Hist. antig.*, t. 3, p. 224, note). Ixtlilxochitl en énumère plusieurs, *Hist. chich.*, Ms., cap. 38, et *Relaciones*, Ms., *Ordenanzas*.

(17) Ces principes ne sont nulle part mieux exprimés que dans les divers écrits de notre compatriote adoptif, le docteur Lieber, sur la théorie de la législation. De pareils ouvrages ne pouvaient être produits avant le dix-neuvième siècle.

(18) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 36. Veytia, *Hist antig.*, lib. 3, cap. 7. D'après Zurita, les principaux juges, lors de leurs assemblées générales, qui avaient lieu tous les quatre mois, constituaient une sorte de parlement ou de cortès qui donnait son avis au roi sur les questions d'État. Voyez son *Rapport*, p. 106.

Digitized by Google

arts. Les ouvrages sur l'astronomie, la chronologie, l'histoire, ou toute autre science, devaient être soumis au jugement du conseil de musique avant d'être rendus publics. Cette censure était chose grave, pour l'histoire du moins, où l'altération volontaire de la vérité était punie de mort par le code sanguinaire de Nezahualcoyotl; mais un écrivain tezcucan devait être bien maladroit pour ne pas éluder la loi à la faveur de l'obscurité des hiéroglyphes. Le conseil de musique, composé des personnes les plus instruites du royaume, sans égard au rang, avait la surintendance de tous les produits de l'art et des édifices les plus considérables. Il appréciait le talent des professeurs dans les diverses branches de leur enseignement; il s'assurait par des examens des progrès des élèves; en un mot, c'était une sorte de ministère de l'instruction publique. A des époques fixes, le conseil écoutait la lecture de compositions historiques et de poëmes sur des sujets de morale ou sur les traditions du pays. Des siéges étaient préparés pour les trois têtes couronnées de l'empire, qui décidaient, avec les membres du conseil, du mérite des pièces présentées au concours et lues par leurs auteurs. Les vainqueurs recevaient des récompenses magnifiques (19).

Tels sont les détails, un peu embellis sans doute, recueillis par l'histoire sur une institution qu'on ne s'attendait guère à trouver chez les aborigènes de l'Amérique. Elle nous donne une plus haute idée encore de ces peuples que les nobles vestiges d'architecture dont plusieurs parties du continent américain sont aujourd'hui couvertes. L'architecture parle surtout aux yeux; elle satisfait l'amour de la pompe et l'orgueil des barbares: c'est aussi le genre de luxe auquel les nations à demi civilisées prodiguent le plus volontiers leurs trésors. Les monuments les plus fastueux, et souvent les plus gigantesques, marquent déjà un des premiers grands degrés de la civilisation; mais l'institution dont il s'agit atteste une plus haute

(19) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 36. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 137. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 3, cap. 7.

culture morale; c'était un luxe littéraire, une preuve incontestable du goût de la nation pour des jouissances purement intellectuelles.

L'influence de cette espèce d'académie fut très-grande ; la capitale devint l'école, non-seulement des sciences embrassées par l'érudition de cette époque, mais de plusieurs arts utiles et d'agrément. Les historiens, les orateurs, les poëtes de Tezcuco, se rendirent célèbres dans tout le pays (20). Les archives, logées dans le palais royal, possédaient de nombreux monuments des temps primitifs (21). L'idiome tezcucan, plus perfectionné que le mexicain et le plus pur de tous les dialectes de l'Anahuac, fut, longtemps encore après la conquête, l'idiome favori des auteurs indigènes. Tezcuco put se glorifier d'être l'Athènes du monde occidental (22).

Parmi ses plus illustres poëtes, on doit citer l'empereur Nezahualcoyotl lui-même; — car les historiens tezcucans revendiquent aussi ce titre pour leur roi, comme chef de la triple alliance. Il est certain que cet empereur ou roi disputa le prix devant la même académie où il avait si souvent siégé comme juge. Un grand nombre de ses odes, transmises à une postérité reculée, existent peut-être encore dans quelques poudreux dépôts d'archives au Mexique ou en Espagne (23). L'historien Ixtlilxo-

(20) Veytia, *Hist. antig.* lib. 3, cap. 7. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 247.

L'auteur cite quatre historiens de réputation appartenant tous à la maison royale de Tezcuco, et descendant de l'illustre Nezahualcoyotl. Voyez sa *Notice des écrivains*, etc., t. 1, p. 6, 21.

(21) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., *Prólogo*.

C'est dans les rares débris de ces documents recueillis avec tant de soins jadis par ses ancêtres que l'historien a glané, comme il nous l'apprend, les matériaux de ses propres ouvrages.

(22) « Aunque es tenida la lengua mejicana por materna, y la tezcucana por mas cortesana y pulida. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. » « Tezcuco, dit Boturini, donde los señores de la tierra embiaban á sus hijos para aprehender lo mas pulido de la lengua nahuatl, la poesia, filosophia moral, la theologia gentilica, la astronomia, medicina, y la historia. » *Idée*, p. 142.

(23) « Compuso, Ix. cantares, » dit l'auteur que nous venons de citer,

chitl nous a laissé une traduction castillane d'un des poëmes de son royal ancêtre. Ces vers rappellent les riches inspirations de la poésie hispano-arabe, où l'ardeur de l'imagination est tempérée par une mélancolie douce et morale (24). Leur diction est assez fleurie; mais ils sont généralement exempts du clinquant et de l'hyperbole dont la poésie orientale est surchargée. Ils roulent sur la vanité des choses humaines, sujet tout naturellement choisi par un monarque qui avait éprouvé les plus étranges vicissitudes. Les lamentations de Nezahualcoyotl portent aussi l'empreinte de la philosophie épicurienne qui cherche dans les joies du présent un refuge contre les terreurs de l'avenir : « Bannis les soucis, dit le royal poëte; si le plaisir a des bornes, la plus triste vie aura aussi une fin. Tresse donc la guirlande de fleurs et chante les louanges du Dieu tout-puissant; la gloire de ce monde se fane vite. Réjouis-toi dans la verte fraîcheur de ton printemps; le souvenir de ces joies t'arrachera d'inutiles soupirs. Lorsque le sceptre passera dans d'autres mains, on verra tes serviteurs errer désolés dans les cours de tes palais; tes fils et les fils de tes nobles boiront la lie de l'infortune. Toute la pompe de tes victoires et de tes triomphes ne vivra plus que dans leur souvenir. Mais la mémoire du juste ne sera pas effacée du milieu des nations. Le bien que tu as fait sera toujours un titre d'honneur. Les grandeurs de cette vie, ses gloires et ses richesses, ne nous sont que prêtées; sa substance est une ombre illusoire; les choses d'aujourd'hui changeront demain. Cueille donc les plus belles fleurs de tes jardins pour en couronner ton

« que quizas tambien havrán perecido en las manos incendiarias de los ignorantes. » *Idée*, p. 79. Boturini avait des traductions de deux de ses odes dans son muséum (*Catálogo*, p. 8); une autre a été découverte depuis.

(24) On trouve un grand nombre de ces poésies arabes dans l'ouvrage de Conde intitulé : *Dominacion de los Arabes en España*. Il n'en est pas de supérieures aux stances plaintives du roi Abderrahman sur le palmier solitaire qui lui rappelait le doux pays de sa naissance. Voyez la deuxième partie, chapitre 9.

front, et saisis les joies du présent avant qu'elles périssent (25). »

Les heures du monarque tezcucan n'avaient pas toutes été consacrées, ainsi qu'au déclin de sa vie, au commerce des muses et aux contemplations plus graves de la philosophie; dans la fraîcheur de la jeunesse et la verte maturité de l'âge, il avait dirigé les expéditions annuelles des armées alliées pour agrandir le territoire de l'empire (26). Dans les intervalles de paix, il encouragea les arts producteurs, les sources les plus sûres de la prospérité publique. Il protégeait surtout l'agriculture; à peine existait-il un coin de terre assez stérile, une hauteur assez inaccessible pour ne pas être cultivée. Le sol était couvert d'une population laborieuse; de grandes villes s'élevaient dans des lieux aujourd'hui déserts ou occupés par de chétifs villages (27).

Nezahualcoyotl, disposant des ressources d'un État agrandi par la conquête, enrichi par l'industrie domestique, put subvenir aux vastes besoins de sa propre maison (28) et aux dépenses énormes des édifices qu'il fit construire pour la com-

(25) Manuscrit de Ixtlilxochitl. Ce sentiment, assez commun en lui-même, est exprimé avec charme par le poëte anglais Herrick; et avec plus d'énergie encore par Racine, dans les chœurs d'*Athalie*, acte 2 :

Rions, chantons, dit cette troupe impie, etc.

(26) Quelques-unes des provinces et des villes conquises étaient possédées en commun par les trois puissances alliées; Tlacopan, toutefois, ne recevait qu'un cinquième des tributs. L'usage le plus général était d'annexer le territoire vaincu à celui des deux grands états dont il était le plus voisin. Voyez Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 38. Zurita, *Rapport*, p. 11.

Itlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 41. Le même écrivain, dans un autre ouvrage, porte la population de Tezcuco, à cette époque, au double de ce qu'elle était lors de la conquête.

(28) Torquemada a extrait du livre des comptes royaux, qu'il a eus entre les mains, les détails de la dépense annuelle du palais. Voici quelques-uns des articles : 4,900,300 fanegas de maïs (le fanega vaut environ 100 livres); 2,744,000 fanegas de cacao; 8,000 dindons; 1,300 paniers de sel; sans compter un nombre incroyable de gibier de toute sorte, de légumes, d'assaisonnements, etc., etc. (*Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 53.) Voyez aussi Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 35.

argent, que le célèbre naturaliste Hernandez les prit pour modèle dans son grand ouvrage (31).

Des appartements d'un luxe royal étaient destinés à recevoir les souverains de Mexico et de Tlacopan lorsqu'ils visitaient la cour. L'ensemble de ces constructions somptueuses contenait trois cents appartements, dont plusieurs avaient cent cinquante pieds carrés (32). On ne dit pas quelle en était la hauteur; il est probable qu'elle n'était pas grande; mais on avait suppléé à l'élévation par l'immense étendue de terrain que couvrait l'édifice. L'intérieur était sans doute légèrement construit; principalement avec les bois du pays, si remarquables, lorsqu'ils ont reçu un poli, par l'éclat et la variété de leurs couleurs. Quant aux matériaux plus solides, la pierre et le stuc, leur emploi est clairement prouvé par les ruines qui subsistent encore, ruines d'où l'on a tiré, comme d'une inépuisable carrière, les matériaux nécessaires à la construction des églises et des autres édifices élevés par les Espagnols sur l'emplacement de l'ancienne ville (33).

(31) Ce célèbre naturaliste fut envoyé par Philippe II dans la Nouvelle-Espagne, où il employa plusieurs années à composer un volumineux ouvrage sur les produits naturels du pays représentés par de nombreux dessins. Bien que le gouvernement ait dépensé, dit-on, soixante mille ducats pour l'exécution de ce grand travail, il ne fut publié que longtemps après la mort de l'auteur. Une édition mutilée de la partie de l'ouvrage consacrée à la botanique médicale parut à Rome en 1651. On croit que le manuscrit original périt dans le grand incendie de l'Escurial, peu d'années après. Fort heureusement l'infatigable Muñoz découvrit dans la bibliothèque du collége des jésuites, à Madrid, dans la seconde moitié du siècle dernier, une autre copie de la main de l'auteur, et, grâce à cette découverte, une belle édition due aux fameuses presses d'Ibarra fut publiée dans cette capitale sous le patronage du gouvernement, en 1790. (*Hist. plant., præfatio Nic.* — *Antonio*, *Bibliotheca hispana nova*. Matriti, 1790, t. 2, p. 432.)

L'ouvrage de Hernandez est un monument de sagacité et d'érudition d'autant plus remarquable qu'il est le premier livre publié sur ce difficile sujet, et qu'il conserve son haut rang malgré les nouvelles lumières produites par les travaux d'un naturaliste plus récent.

(32) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 36.

(33) « Quelques-unes des terrasses sur lesquelles ce palais s'élevait, dit

On ignore le temps employé à bâtir le palais; mais plus de deux cent mille ouvriers y travaillèrent, dit-on (34). Les monarques tezcucans, comme ceux de l'Asie et de l'ancienne Égypte, disposaient de grandes masses d'hommes; ils employaient parfois toute la population d'une ville conquise, sans en excepter les femmes, aux travaux publics (35). Tant de gigantesques monuments d'architecture n'auraient jamais été élevés par les mains d'hommes libres.

Les logements des enfants du roi attenaient au palais. Ses nombreuses femmes ne lui avaient pas donné moins de soixante fils et de cinquante filles (36). On leur apprenait tous les exercices; on s'efforçait de leur donner les talents assortis à leur position, et on y ajoutait, ce qu'on ne comprendrait guère dans une éducation royale de l'autre côté de l'Atlantique, l'art de travailler les métaux, la bijouterie et la mosaïque en plumes. Tous les quatre mois, la famille entière du roi, sans excepter ses plus jeunes enfants, et tous les officiers attachés à sa personne, se réunissaient dans un des grands salons du palais pour entendre prononcer un discours par un orateur qui, sans aucun doute, était un prêtre. Les princes, en cette occasion,

M. Bullock, sont encore entières et couvertes d'un ciment très-dur, semblable à celui des anciens édifices romains... La grande église située tout auprès a été presque entièrement construite avec les matériaux du palais. La plupart sont des pierres sculptées qu'on peut voir encore dans les murs, mais dont les ornements sont pour la plupart tournés en dedans. Notre guide nous apprit que, lorsqu'on voulait se bâtir une maison à Tezcuco, les ruines du palais servaient de carrière. » (*Six mois au Mexique*, ch. 26.) Voir aussi Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 45.

(34) Ixtlilxochitl, Ms., *ubi supra*.

(35) « Ainsi, pour punir les Chalcas de leur rébellion, toute la population, hommes et femmes, dit le chroniqueur si souvent cité, fut forcée de travailler aux édifices royaux pendant quatre années; et, durant tout ce temps, de vastes greniers furent destinés à pourvoir à leur subsistance. » (Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 46.)

(36) Si le peuple, en général, était peu enclin à la polygamie, le souverain, il faut l'avouer, et il en était de même au Mexique, n'imitait pas la continence de ses sujets.

Digitized by Google

étaient tous vêtus de *nequen*, la plus grossière étoffe du pays. Le prédicateur s'étendait sur les règles de la morale, sur le respect des dieux, indispensable aux personnes que leur rang appelait à servir d'exemple. Il glissait à l'occasion dans son homélie des allusions personnelles, si quelque membre de son auditoire avait commis une faute grave. Le monarque lui-même n'était pas exempt de cette salutaire admonestation; l'orateur lui rappelait hardiment que son premier devoir était le respect des lois : loin d'en prendre ombrage, le roi recevait la leçon avec humilité, et l'éloquence de l'orateur, à ce qu'on nous assure, faisait souvent fondre l'auditoire en larmes (37). Cette curieuse scène nous rappelle un usage semblable du despotisme asiatique et du despotisme égyptien, lorsque le souverain daignait, en certaines circonstances, abaisser un moment l'orgueil du trône et se laisser rappeler qu'il était mortel (38). C'était une consolation pour les sujets de voir ainsi, même pour un instant, leur roi descendre à leur niveau; et il en coûtait peu à ce dernier, trop élevé au-dessus de son peuple pour craindre cette courte familiarité. Un pareil acte d'humilité publique serait plus difficile à obtenir d'un monarque moins absolu.

Le goût de Nezahualcoyotl pour la magnificence se manifestait dans ses nombreuses villas, embellies de tout ce qui peut concourir aux délices de la vie champêtre. Sa résidence favorite était Tezcotzinco, montagne conique située à deux lieues environ de la capitale (39); elle était disposée en terrasses ou jardins suspendus auxquels on montait par cinq cent vingt marches, la plupart taillées dans la roche porphyri-

(37) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 37.

(38) Les prêtres égyptiens étaient plus courtisans, et tandis qu'ils demandaient au ciel toutes sortes de vertus royales pour le prince, ils rejetaient le blâme des fautes commises sur les ministres. « Ce n'était pas, dit Diodore de Sicile, par l'amertume du reproche, mais par l'attrait de la louange qu'ils décidaient les rois à réformer leur vie. » (Liv. 1, chap. 70.)

(39) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 42.

dans la pierre vive et d'un poli si brillant, qu'elles réfléchissaient les objets comme des miroirs (44). Vers le pied de la montagne, au milieu de bosquets de cèdres, dont les rameaux gigantesques jetaient une ombre rafraîchissante sur la verdure dans les plus brûlantes saisons de l'année (45), s'élevait la villa royale avec ses légères arcades et ses salles ouvertes à tous les parfums des jardins. C'était là que le monarque déposait souvent le fardeau des affaires au milieu de ses femmes favorites, se reposant pendant la chaleur du jour sous les ombrages de son paradis, ou se mêlant, aux heures plus fraîches du soir, aux jeux et aux danses; c'était là qu'il recevait les rois alliés de Mexico et de Tlacopan, c'était là qu'il se livrait avec eux aux plus mâles plaisirs de la chasse dans les magnifiques forêts qui entouraient la villa sur une étendue de plusieurs milles et déployaient toute la majesté d'une végétation primitive; c'était encore là qu'il se rendait dans les dernières années de sa vie, quand l'âge eut tempéré son ambition, calmé l'ardeur de son sang, pour poursuivre, dans la solitude, l'étude de la philosophie et puiser la sagesse dans la méditation.

La vérité de ces récits extraordinaires sur l'architecture

profond, etc. Latrobe décrit les bains comme deux bassins isolés de deux pieds et demi environ de diamètre, trop petits pour un monarque d'une taille plus développée que celle d'Oberon. (*Six mois au Mexique*, chap. 26; et le *Rambler in Mexico*, lett. 7.) Ward est à peu près d'accord avec lui. (*Le Mexique en* 1827. Londres, 1828, vol. 2, p. 296.) Cela m'est encore confirmé par des renseignements pris sur les lieux.

(44) « Grados bechos de la misma pana tan bien gravadas y lizas que parecian espejos. » (Ixtlilxochitl, Ms., *ubi suprà*.) Les voyageurs que nous venons de citer font remarquer le beau poli conservé par le porphyre.

(45) Padilla remarqua, parmi les ruines, des poutres entières de cèdre de quatre-vingt-dix pieds de long sur quatre de diamètre; quelques-uns des lourds portiques étaient faits d'une seule pierre. (*Hist. de Santiago*, lib. 11, cap. 81.) Pierre Martyr parle d'une énorme solive de bois employée dans la construction des palais de Tezcuco, qui avait cent vingt pieds de long sur huit de diamètre. Ce qu'on disait de cette poutre et d'autres pièces de bois énormes était si étonnant, ajoute-t-il, qu'il ne s'était décidé à le croire que sur les témoignages les plus irrécusables. (*De Orbe-Novo*, dec. 5, cap. 10.)

tezcucane est confirmée par les ruines qui couvrent encore la colline de Tezcotzinco ou sont à demi enterrées sous le sol. Elles fixent peu l'attention des habitants; car leur véritable histoire est depuis longtemps oubliée d'eux (46); mais le voyageur que la curiosité attire en ces lieux recherche leur origine, et lorsque son pied heurte de vastes fragments de porphyre ou de granit sculptés, il attribue ces débris aux races primitives, dont l'architecture colossale couvrait le pays longtemps avant l'arrivée des Acolhues et des Aztèques (47).

Les princes tezcucans avaient d'ordinaire un grand nombre de concubines; mais une seule femme légitime dont les enfants étaient appelés à recueillir la couronne (48). Nezahualcoyotl ne se maria que très-tard; il fut trompé dans un premier amour : la princesse qu'on avait élevée en secret pour partager son trône donna sa main à un autre. Le monarque outragé ayant soumis la cause au tribunal chargé de prononcer sur ces questions, il fut prouvé que les nouveaux époux ignoraient la haute destinée promise à la dame, et le tribunal, avec une indépendance qui fait honneur à la fois aux juges qui portèrent la sentence et au monarque qui la subit,

(46) Il est fort à regretter que le gouvernement mexicain soit si peu curieux d'antiquités indiennes. Que n'obtiendrait-on pas avec un petit nombre de bras demandés aux garnisons oisives des villes voisines et employés à fouiller ce terrain, « le mont Palatin » de Mexico! Mais par malheur, le règne de l'apathie a succédé à celui de la violence.

(47) « Elles sont sans doute », dit M. Latrope, parlant de ce qu'il appelle ces inexplicables ruines, « plutôt d'origine toltèque que d'origine aztèque, et peut-être ferait on mieux encore de les attribuer à un siècle plus reculé. » (*Rambler in Mexico*, lett. 7.) « Je pense, dit M. Bullock, que c'était déjà là des antiquités avant la découverte de l'Amérique, les monuments d'un peuple dont l'histoire était perdue avant la fondation de la ville de Mexico. Qui pourra résoudre cette difficulté? » (*Six mois au Mexique*, ubi suprà.) Si nous prenons Ixtlilxochitl pour guide, rien de plus aisé. Nous y verrons qu'il faut vraisemblablement ici comme ailleurs remonter un peu plus haut que la conquête pour trouver l'origine d'antiquités qui se prétendent contemporaines de la Phénicie et de l'ancienne Égypte.

(48) Zurita, *Rapport*, p. 12.

acquitta le jeune couple. Cette anecdote a dans la suivante un fâcheux contraste (49).

Le roi dévorait son chagrin dans la solitude de sa belle ville de Tezcotzinco, ou cherchait une diversion à ses regrets dans les voyages. Un jour qu'il recevait une hospitalité brillante chez un puissant vassal, le vieux cacique des Tepechpan, celui-ci, pour rendre plus d'honneur à son souverain, fit asseoir au banquet une noble jeune fille, sa fiancée, qui, suivant l'usage du pays avait été élevée sous son propre toit. Elle était du sang royal de Mexico et proche parente du monarque tezcucan ; ce dernier, captivé par sa grâce et ses charmes, conçut une violente passion pour elle. Il ne la découvrit à personne ; mais, de retour dans son palais, il résolut de la satisfaire aux dépens de son honneur en écartant le seul obstacle.

Il envoya en conséquence au chef de Tepechpan l'ordre de prendre le commandement d'une expédition préparée contre Tlascala. Il donna en même temps pour instructions à deux chefs tezcucans de ne pas quitter le vieux cacique et de le conduire au fort de la mêlée, où il ne pouvait manquer de trouver la mort : il avait commis, disait-il, un crime capital ; mais, par considération pour ses anciens services, le roi voulait lui épargner l'ignominie du supplice.

Le vieux cacique, qui vivait depuis longtemps dans la retraite au milieu de ses domaines, fut très-surpris de se voir appelé soudainement à entrer en campagne, lorsque tant de jeunes chefs restaient oisifs. Soupçonnant la cause de ce perfide honneur, il fit pressentir à ses amis, dans un festin d'adieu, la triste destinée qui l'attendait. Au bout de quelques semaines, la main de la jeune vierge fut à la disposition du monarque.

Nezahualcoyotl ne jugea pas prudent de rendre sa passion publique aussitôt après la mort de sa victime ; il se borna à entrer en correspondance avec la princesse par l'entremise

(49) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 43.

d'une parente, et, manifestant la plus vive sympathie pour la douleur que devait lui causer une si grande perte, il lui offrit toutes les consolations en son pouvoir, c'est-à-dire son cœur et sa main. Le premier fiancé de la jeune fille était trop chargé d'années pour qu'elle fût inconsolable; elle ignorait d'ailleurs l'odieux complot tramé contre la vie du cacique, et après le délai voulu par la décence, elle se montra prête à remplir son devoir en épousant son royal parent.

Pour donner une apparence plus naturelle à ce mariage et prévenir tout soupçon, il fut convenu que la princesse se présenterait à la villa royale de Tezcotzinco sous prétexte d'assister à quelque cérémonie publique. Nezahualcoyotl se tenait au balcon du palais. Au moment où elle parut, feignant d'être pour la première fois frappé de sa rare beauté, il s'écria ! « Quelle est donc cette jeune et ravissante créature qui vient d'entrer dans les jardins? » Ses courtisans s'empressèrent de lui apprendre le nom et le rang de l'inconnue. Il ordonna de l'introduire aussitôt dans le palais et de lui rendre les honneurs dus à sa naissance. Cette entrevue fut bientôt suivie d'une déclaration publique de la passion du monarque, et le mariage fut célébré avec une grande pompe en présence de toute la cour et des rois alliés de Mexico et Tlacopan (50).

Cet épisode peu honorable de la vie de Nezahualcoyotl et qui rappelle l'amour adultère de David pour la femme d'Urie, est racontée avec les plus grands détails par le fils et le petit-fils du roi : Ixtlilxochitl n'a fait que reproduire leurs récits (51). Tous les deux flétrissent cette action comme la plus odieuse qu'ait jamais commise leur illustre ancêtre.

Le roi faisait exécuter sévèrement les lois, malgré son penchant naturel pour la clémence. Nombre d'anecdotes prouvent son zèle pour le bien-être de ses sujets, pour la découverte et la récompense du mérite dans les rangs les plus humbles. Souvent il parcourait sa capitale incognito, comme

(50) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 43.
(51) Ixtlilxochitl, *ubi suprà*.

le célèbre calife des « Mille et une Nuits, » pour tout voir par ses yeux (52).

Dans une de ces excursions, où il était accompagné d'un seul seigneur, il rencontra un jeune garçon qui ramassait du bois mort dans un champ pour faire du feu. Il lui demanda pourquoi il n'allait point dans la forêt voisine où il en trouverait en abondance. L'enfant répondit: C'est la forêt du roi; il me punirait de mort si j'y prenais son bois. » Les vastes forêts royales de Tezcuco étaient protégées par des lois aussi sévères que celles de la dynastie normande en Angleterre. « Quel homme est donc ce roi? » demanda le monarque, curieux d'apprendre l'effet de ces restrictions sévères sur sa popularité. « C'est un homme bien dur, repartit l'enfant; car il refuse à son peuple ce que Dieu lui a donné (53). » Nezahualcoyotl lui conseilla de ne point s'inquiéter de ces lois arbitraires et de prendre du bois dans la forêt, d'autant plus qu'il n'y avait là personne pour le trahir. L'enfant refusa opiniâtrément d'en rien faire et finit par accuser le roi déguisé de vouloir lui tendre un piége.

Nezahualcoyolt, de retour au palais, se fit amener l'enfant et ses parents, bien étonnés de recevoir cet ordre. A peine admis en la présence du monarque, le jeune garçon reconnut quel était celui qui l'avait questionné, et sa consternation fut grande. Le bon monarque, se hâtant de calmer ses craintes, le remercia de la leçon qu'il lui avait donnée; loua beaucoup son respect pour les lois, et après avoir fait également compliment aux parents de la manière dont ils avaient élevé leur fils, il les renvoya avec des marques de sa munificence. Plus tard, il adoucit la sévérité des lois forestières et permit de ramasser tout le bois tombé, sauf à respecter les arbres (54).

On raconte une autre aventure du roi avec un pauvre bû-

(52) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms. cap. 46.

(53) Ixtlilxochitl, *loc. cit.*

(54) Ixtlilxochitl, cap. 46.

cheron et sa femme, qui avait apporté leur petite charge de bois au marché de Mexico. Le bûcheron se plaignait amèrement de la rigueur de sa destinée et de la peine qu'il avait à gagner sa misérable subsistance, tandis que le maître du palais devant lequel il se trouvait menait une vie oisive et jouissait sans travail de tout le bien du monde.

Il poursuivait ses lamentations, lorsque sa bonne femme lui fit observer qu'on pouvait l'entendre. Il était trop tard. Aucune parole n'avait échappé à Nezahualcoyotl. Caché derrière une jalousie, le roi s'amusait, selon sa coutume, à observer le bas peuple qui trafiquait dans le marché. Il se fit amener à l'instant le couple grondeur. Le bûcheron et sa femme parurent tout tremblants devant lui. Nezahualcoyotl leur ayant demandé d'un ton sévère ce qu'ils avaient dit, ils confessèrent la vérité. Le roi les engagea alors à bien réfléchir que, s'il disposait de grands trésors, il avait aussi de plus grands besoins ; que, loin de mener une vie oisive, il était accablé sous le fardeau du gouvernement. Après leur avoir conseillé « plus de prudence à l'avenir, car les murs avaient des oreilles (55), » il ordonna à ses officiers d'apporter un ballot d'étoffe et une bonne provision de cacao (la monnaie du pays), et il congédia les vieillards en ajoutant : Allez maintenant. Avec le peu que vous avez, vous voilà riches, tandis qu'avec toutes mes richesses, je suis encore pauvre (56). »

Loin d'avoir la fureur d'accumuler, il dépensait ses revenus avec munificence, cherchant partout des objets dignes de ses largesses. Il secourait surtout les soldats estropiés, ceux qui, de manière ou d'autre, avaient fait quelque perte pour le service public, et, en cas de mort, il venait en aide à leurs familles. En revanche, il punissait les mendiants de profession avec une extrême rigueur (57).

(55) « Porque las paredes oian. » (Ixtlilxochitl). L'existence de ce proverbe chez les aborigènes de l'Amérique est chose trop singulière pour qu'on ne soupçonne pas la fidélité du chroniqueur.

(56) Ixtlilxochitl, *ibid.*

(57) Ixtlilxochitl, *ibid.*

Un homme doué d'un esprit aussi éclairé que Nezahualeoyotl devait éprouver une vive répulsion pour les sanglantes superstitions empruntées par ses compatriotes aux Aztèques. Il fit tous ses efforts pour ramener son peuple au culte plus pur des Toltèques, et ne se laissa entrainer qu'une seule fois par le fanatisme des prêtres. Plusieurs années s'écoulèrent sans que la femme dont il avait acheté la possession par un crime le rendît père. Les prêtres attribuèrent la stérilité de sa couche à son peu de zèle pour les dieux du pays, que des sacrifices humains pouvaient seuls lui rendre propices. Le roi se laissa persuader, après une longue résistance, et le sang des captifs fuma de nouveau sur les autels. Mais ce fut en vain. Aussi, dans son désappointement amer, Nezahualcoyotl s'écriait-il : Ces idoles de bois et de pierre sont insensibles et sourdes. Comment auraient-elles créé les cieux, la terre et l'homme qui en est le seigneur? Ils ne peuvent être que l'ouvrage du dieu tout-puissant, inconnu, créateur de l'univers, le seul à qui je puisse demander des consolations et un appui (58).

Le roi se retira dans sa villa de Tezeotzinco, où il passa quarante jours dans les jeûnes et les prières, n'offrant de sacrifice que le doux encens de la gomme copale et d'autres gommes ou plantes aromatiques. On dit qu'il eut alors une vision, où l'accomplissement de ses vœux lui fut promis. La reine lui donna en effet un fils, et cet heureux événement fut suivi de la bonne nouvelle du triomphe de ses armes sur un point où elles avaient récemment subi un échec (59).

Ainsi fortifié dans ses premières convictions religieuses, il les professa ouvertement, et se montra désireux d'arracher ses sujets à leurs dégradantes croyances pour y substituer une foi

(58) Ms. de Ixtlilxochitl.

(59) Ms. de Ixtlilxochitl.

Le manuscrit que nous citons est un des nombreux manuscrits laissés par l'auteur sur les antiquités de son pays. Il fait partie d'une volumineuse compilation rédigée au Mexique par le père Véga en 1792, par ordre du gouvernement espagnol.

plus pure. Il fit bâtir un temple auquel il donna la forme pyramidale ordinaire, mais on éleva au sommet une tour de neuf étages pour représenter les neuf divisions du ciel. Un dixième étage était surmonté d'un toit peint en noir et parsemé d'étoiles dorées à l'extérieur, et incrusté intérieurement de métaux et de pierres précieuses. Il dédia ce temple au « Dieu inconnu, à la cause des causes (60).» Il est à supposer, d'après l'emblème qui couronnait la tour et d'après le sens de certains vers, que nous citerons tout à l'heure, qu'à l'adoration de l'Être suprême le roi mêlait le culte des astres en usage chez les Toltèques (61). Il fit placer au haut de la tour plusieurs instruments de musique, dont le son, joint aux vibrations d'un métal sonore sous les coups d'un marteau, appelait les fidèles aux heures de prière (62). Toutes les images étaient exclues d'un édifice consacré au « Dieu invisible », et il était défendu au peuple de profaner ses autels par d'autres offrandes que des fleurs, ou le parfum des gommes.

Nezahualcoyotl passa le reste de ses jours dans les délicieuses solitudes de Tezcotzinco, se vouant à l'étude de l'astronomie, de l'astrologie aussi sans doute, et à la méditation de sa destinée immortelle. Nous citerons un des chants ou plutôt un des hymnes inspirés au vieux roi par ses rêveries solitaires. La vie n'a plus pour lui que des regrets, et c'est vers le monde situé au delà du tombeau qu'il tourne les yeux.

« Toutes les choses de ce monde ont un terme rapide. Au

(60) « Al Dios no conocido, causa de las causas. » (Ms. de Ixtlilxochitl.)

(61) Leurs premiers temples furent dédiés au soleil; ils adoraient la lune comme sa femme et les étoiles comme ses sœurs. (Veytia, *Hist. antig.*, t. 1, cap. 25.) On suppose que les ruines qui existent encore a Teotihuacan, à sept lieues de Mexico, étaient des temples élevés par cet ancien peuple, en l'honneur de ses deux grandes divinités. (Boturini, *Idée*, p. 42.)

(62) Ms. de Ixtlilxochtl.

C'était évidemment un *gong*, dit M. Ranking, qui marche avec une rare assurance sur les *suppositos cineres*, dans la voie des antiquités. Voyez ses *Recherches historiques sur la conquête du Pérou, du Mexique, etc., etc., par les Mongols*; Londres, 1827, p. 410.

milieu de leur vaine splendeur, la vie les abandonne; elles tombent en poussière. Ce vaste univers n'est qu'un sépulcre, où tout ce qui s'agite à la surface sera bientôt enseveli. Les rivières, les torrents, les ruisseaux se précipitent vers leur destinée commune. Aucun ne remonte à sa source fortunée; tous courent se perdre dans le sein profond de l'Océan. Ce qui était hier, n'est plus aujourd'hui. Ce qui est aujourd'hui, ne sera plus demain. Les cimetières sont pleins de la vile poussière de corps autrefois animés par des âmes vivantes, qui occupaient des trônes, présidaient des conseils, dirigeaient des armées, subjuguaient des provinces, se faisaient adorer comme des dieux, enflés par les chimères du luxe, de la puissance, de l'empire.

« Toutes ces gloires se sont éteintes comme la terrible flamme du cratère du Popocatepetl, sans laisser d'autre trace de leur existence qu'une page dans les chroniques.

« Les grands, les sages, les vaillants, les beaux... hélas ! où sont-ils ? ils sont mêlés à la terre. Le même sort nous attend et ceux qui viendront après nous. Mais prenons courage, nobles et illustres chefs, amis vrais et fidèles sujets; aspirons à ce ciel où tout est durable, où la corruption ne peut atteindre. Les horreurs de la tombe ne sont que *le berceau* du soleil, et les sombres ténèbres de la mort les brillantes clartés des étoiles (63). »

(63) Le texte original et une traduction espagnole de ce poème furent publiés pour la première fois, je pense, dans un ouvrage de Granados y Galvez, *Tardes americanas;* Mexico, 1778, p. 90 et seq. L'original est dans la langue otomie, et il a été inséré, ainsi que la traduction espagnole et une version française, dans l'appendice de l'*Histoire des Chichemèques*, traduite d'Ixtlilxochitl, par M. Ternaux-Compans, t. 1, 359-367. Bustamente, qui a aussi publié la version espagnole dans sa *Galeria de antiguos principes mejicanos*, Puebla, 1821, p. 16-17, l'appelle « l'ode de la fleur, » récitée, dit-il, à un banquet des principaux nobles tezcucans. Si cette dernière ode toutefois est la même que mentionne Torquemada. *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 45, elle doit avoir été écrite dans la langue tezcucane. Il est peu probable, en effet, que la langue otomie, dialecte indien si différent des dialectes de

Ces dernières paroles offrent un allusion mystique à la superstition des demeures du soleil.

Vers 1470 (64), Nezahualcoyotl, plein de jours et de grandeur, sentit sa fin approcher. Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis son avénement au trône de Tezcuco. Son royaume était alors déchiré par les factions, courbé sous le joug d'un tyran étranger. Il avait brisé ce joug ; il avait donné à la nation une nouvelle vie, rétabli ses anciennes institutions, étendue au loin son territoire. Il avait vu fleurir son commerce et son agriculture ; il avait vu ses rapides progrès dans les voies de la civilisation ; et, sans trop d'orgueil, il pouvait attribuer la majeure partie de ces bons résultats à son gouvernement sage et bienfaisant. Parvenu maintenant au terme de sa carrière, il pouvait se reposer, glorieux comme le soleil, après les nuages de son matin et les splendeurs de son midi.

Peu de temps avant sa mort, il réunit autour de lui ceux des enfants de ses concubines qu'il estimait le plus, ses principaux conseillers, les ambassadeurs de Mexico et de Tlacopan, et son fils, en bas âge, héritier de la couronne, la seule postérité qu'il eût de la reine. Le jeune prince, à peine âgé de huit ans, donnait déjà de grandes espérances (65).

Après avoir embrassé tendrement cet enfant, Nezahualcoyotl mourant le couvrit des insignes de la royauté. Il accorda ensuite une audience aux ambassadeurs, et lorsqu'ils se furent retirés, il pria l'enfant de lui répéter la substance de ce qui avait été dit. Il lui donna des conseils assortis à son âge, mais qui, se gravant dans son esprit, devaient l'éclairer un jour

l'Anahuac, bien que familier au royal poëte, eût pu être comprise par un auditoire composé de ses compatriotes.

(64) Une date approximative est tout ce qu'on peut espérer lorsqu'on suit un guide tel que Ixtlilxochitl. Sa chronologie est parfois inexplicable. Ainsi, par exemple, après nous avoir raconté que Nezahualcoyotl avait quinze ans lorsque son père fut tué en 1418, il nous dit ailleurs qu'il mourut à l'âge de soixante et onze ans, en 1445! *Instar omnium.* Voyez *Hist. chich.*, Ms. cap. 18, 19, 49.

(65) Ms. de Ixtlilxochitl. Voyez aussi *Hist. chich.*, Ms., cap. 49.

dans le gouvernement de son royaume. Il le conjura de ne pas négliger le culte du « Dieu inconnu », témoignant lui-même le regret d'avoir été indigne de le connaître, et se déclarant convaincu qu'un jour viendrait où ce Dieu serait adoré dans tout le pays (66).

S'adressant alors à celui de ses fils en qui il avait placé le plus de confiance, et qu'il avait choisi pour régent du royaume : « A compter de cette heure, lui dit-il, vous remplirez les fonctions que j'ai remplies ; vous serez le père de cet enfant. vous lui apprendrez à bien vivre, et c'est par vos conseils qu'il gouvernera l'empire. Occupez sa place et soyez son guide jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de gouverner lui-même. » Puis, se tournant vers ses autres enfants, il leur recommanda d'être unis entre eux et attachés à leur prince. « Soyez-lui fidèles, ajouta-t-il, et il vous maintiendra dans vos droits et vos dignités (67).

Sentant sa fin arrivée, il dit encore : « Point de vaines lamentations après ma mort ; faites entendre des chants de joie. Montrez un esprit ferme ; que les nations que j'ai subjuguées ne vous croient pas découragés, mais reconnaissent au contraire que chacun de vous est assez fort pour les maintenir dans l'obéissance. » L'esprit indompté du monarque se manifesta dans l'agonie même ; mais ce grand cœur se sentit faiblir en disant un dernier adieu à ses enfants et à ses amis ; des larmes de tendresse tombèrent de ses yeux. Lorsqu'ils se furent retirés, il ordonna aux officiers du palais de ne plus laisser entrer personne ; et, bientôt après, il expira dans la soixante-deuxième année de son âge et la quarante-troisième de son règne (68).

Ainsi mourut le plus grand monarque, et, si l'on pouvait effacer une tache honteuse, le plus vertueux peut-être qui se soit assis sur un trône indien. Son portrait a été tracé avec assez d'impartialité par son parent, le chroniqueur tezcucan.

(66) Ms. de Ixtlilxochitl.

(67) Ms. de Ixtlilxochitl, *ubi suprà*. Voyez aussi *Hist. chich.*, cap. 49.

(68) *Hist. chich.*, cap. 49.

« Il était sage, dit-il, vaillant, libéral, et si l'on considère la magnanimité de son âme, la grandeur et le succès de ses entreprises, sa politique aussi profonde que hardie, on doit convenir qu'il a de beaucoup surpassé tous les autres princes et tous les autres chefs du Nouveau-Monde. Il avait peu de défauts et punissait rigoureusement ceux des autres. Il préférait l'intérêt public au sien. Naturellement charitable, il achetait souvent certains objets le double de leur prix à de pauvres et honnêtes gens pour les donner ensuite aux malades et aux infirmes. Dans les temps de disette, sa bienfaisance éclatait davantage encore. Il exemptait ses vassaux des taxes et venait à leur secours à l'aide des greniers publics. Il n'avait aucune foi dans le culte idolâtre de son pays. Il était instruit dans la science morale et cherchait par-dessus tout à obtenir la lumière nécessaire à la connaissance du vrai Dieu. Il croyait en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, dont nous tenons notre existence, qui ne s'est jamais révélé à nous, ni sous la forme humaine ni sous aucune autre forme, avec qui les âmes des hommes vertueux habiteront après la mort, tandis que les méchants souffriront des tourments indicibles. Il invoquait le Très-Haut comme le dieu « par qui nous vivons et qui renferme toutes choses en lui ». Il reconnaissait le soleil pour son père et la terre pour sa mère. Il enseignait à ses enfants à n'avoir aucune croyance dans les idoles et à se conformer seulement à leur culte extérieur par déférence pour l'opinion publique (69). S'il ne put abolir entièrement les sacrifices humains empruntés aux Aztéques, il les restreignit du moins aux esclaves et aux captifs (70).

Je ne parlerai pas si longuement de Nezahualpilli, fils et successeur de cet illustre prince. J'ai cru qu'il valait mieux, vu mes étroites limites, présenter le tableau complet d'une seule époque, la plus intéressante des annales tezcucanes,

(69) Solia amonestar á sus hijos en secreto que no adorasen á aquellas figuras de idolos, y que aquello que hiciesen en publico fuese solo por cumplimiento. (*Hist. chich.*, c. 49.)

(70) Ibid. *ut suprà.*

que d'embrasser dans mes recherches un champ plus vaste, mais comparativement stérile. Pourtant Nazahualpilli, l'héritier de la couronne, était un prince remarquable, et son règne contient beaucoup d'épisodes que je regrette de passer sous silence (71).

Sous beaucoup de rapports, il avait hérité des goûts de son père. Il déploya, comme lui, une grande magnificence dans sa manière de vivre et dans les édifices publics. Sa morale était plus sévère, et, dans l'exécution de la justice, sa rigidité allait jusqu'à étouffer la voix de la nature. On rapporte à cet égard plusieurs exemples remarquables : nous n'en citerons qu'un. Son fils aîné, l'héritier de sa couronne, prince de grande espérance, entretenait une poétique correspondance avec une des concubines de son père, la dame de Tula, comme on l'appelait, femme d'une naissance commune, mais douée de rares qualités. Elle était poëte et capable de discuter les plus graves questions avec le roi et ses ministres. Elle vivait avec beaucoup de luxe dans une habitation à part, et elle avait acquis par sa beauté et ses talents un grand ascendant sur le roi (72). C'est avec cette concubine favorite que le jeune prince noua une correspondance en vers; on ignore sa nature. Dans tous les cas c'était un crime capital. L'infortuné jeune prince comparut donc devant le tribunal régulier qui le condamna à mort, et le roi, sourd à toutes les supplications, laissa exécuter cette sentence cruelle. On pourrait attribuer sa rigueur en cette circonstance à la jalousie, mais ce n'est pas le seul exemple que nous ayons de sa justice inexorable contre son propre

(71) Le nom de *Nezahualpilli* signifie « le prince pour qui on a jeûné, » par allusion sans doute au long jeûne de son père avant sa naissance. (Voyez Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 45.) J'ai expliqué le sens du nom également euphonique de son père, Nezahualcoyotl. (Voyez plus haut, chap. 4, p. 60.) S'il est vrai, comme le dit un poëte, que « César et Épaminondas ne nous eussent jamais été connus sans leur nom, » il n'est pas moins certain que deux noms comme ceux des deux princes aztèques, si difficiles à prononcer et surtout à retenir, sont d'un fâcheux augure pour leur immortalité.

(72) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 57.

Digitized by Google

sang. Après l'exécution de la sentence, il s'enferma dans son palais pendant un grand nombre de semaines, et ordonna de murer les portes et les fenêtres de la résidence de son fils pour qu'elle ne fût plus jamais habitée (73).

Nezahualpilli partageait aussi la passion de son père pour les études astronomiques : on dit qu'il avait fait construire un observatoire sur un de ses palais (74). Voué à la guerre dès sa jeunesse, il adopta, en avançant en âge, un genre de vie plus indolent, cherchant sa principale distraction dans sa science favorite ou dans les plaisirs des jardins de Tezcotzinco. Cette vie paisible répondait mal à l'esprit turbulent de l'époque, au dangereux voisinage des Aztèques. Les provinces éloignées se déclarèrent indépendantes ; la discipline de l'armée se relâcha ; le mécontentement pénétra dans ses rangs, l'astucieux Montézuma, tantôt par force ouverte, tantôt par des stratagèmes indignes d'un roi, parvint à dépouiller son allié de plusieurs de ses possessions. Ce fut alors qu'il s'arrogea la suprématie et le titre d'empereur jusqu'alors donné aux princes Tezcucans, comme chefs de l'alliance. Tel est du moins le récit des historiens de cette nation. Ils expliquent ainsi la supériorité incontestable du monarque aztèque sous le double rapport de l'étendue du territoire et de l'influence à l'époque du debarquement des Espagnols (75).

(73) Ixtlilxochitl, cap. 67.

L'historien tezcucan rapporte plusieurs exemples terribles de celte sévérité, un entre autres dont sa femme coupable fut victime. Cette histoire rappelle les tragédies des harems de l'Orient. (Voyez Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 66 ; et Zurita, *Rapport*, p. 108 et 109.) Ce prince était surtout l'effroi des magistrats prévaricateurs. Ils avaient peu de miséricorde à attendre du monarque qui faisait taire la nature pour obéir à la justice. On peut lui appliquer le mot de Suétone parlant d'un prince qui n'avait pas ses vertus, « vehemens et in coercendis quidem delictis immodicus. » (*Vita Galbæ*, sec. 9.)

(74) Torquemada vit les restes de cet observatoire ou ce qui passait pour tel. *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 64.

(75) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 73, 74.

Cette perte soudaine de l'empire pour les Tezcucans, à la fin du règne de

Ces revers furent très-sensibles à Nezahualpilli. Son esprit tomba dans un affaissement qu'accrut encore la sinistre prédiction d'une grande calamité dont le pays était menacé (76). Tout entier à ses chagrins, il se condamna à la retraite. Sa santé déclina rapidement, et en 1515, à l'âge de cinquante-deux ans, il descendit dans la tombe (77), heureux du moins, par cette mort prématurée, d'échapper au spectacle de l'accomplissement des prédictions, à la ruine de son pays, au renversement des dynasties indiennes (78).

Cette courte esquisse de la monarchie tezcucane suffit pour montrer la supériorité de ce peuple sur le reste de l'Anahuac. Les Mexicains ont donné sans doute des preuves d'un progrès égal dans les arts mécaniques et dans les sciences mathématiques ; mais dans l'art du gouvernement, dans la législation, dans les doctrines philosophiques et religieuses, dans la poésie, l'éloquence, dans tout ce qui dépend du goût et de la perfection d'un idiome, ils ont eux-mêmes confessé leur infériorité, en ayant recours à leurs rivaux pour s'instruire, en citant leurs ouvrages comme les chefs-d'œuvre de la langue. De leur propre aveu, les meilleurs poëmes, le meilleur code de lois, le plus pur dialecte appartiennent aux Tezcucans. Les

deux de leurs plus habiles monarques, est si improbable qu'on se sent porte à douter qu'ils aient jamais été aussi puissants que le prétend leur patriotique historien. Voyez plus haut, chap. 1, note 25, et le texte correspondant.

(76) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 72.

Le lecteur trouvera des détails sur ces prodiges dans le cours de cette histoire.

(77) *Ibid.*, cap. 75. Ou plutôt à l'âge de cinquante ans, si l'historien ne se trompe pas, en fixant, comme il le fait, sa naissance dans le chapitre précédent à l'année 1465. Voyez chap. 46. Il est difficile de décider la question en suivant un guide si peu d'accord avec lui-même.

(78) Ses obsèques furent célébrées avec une pompe sanguinaire. On sacrifia deux cents hommes et cent femmes esclaves sur sa tombe ; on brûla son corps sur un bûcher au milieu d'un amas de bijoux, d'étoffes précieuses et de parfums ; les cendres, enfermées dans une urne d'or, furent placées dans le grand temple de Huitzilopotchli, pour le culte duquel ce roi était assez porté malgré les leçons de son père. (Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 75.)

Aztéques pouvaient rivaliser avec leurs voisins pour le luxe de la vie, pour la magnificence des édifices. Ils déployaient comme eux une pompe asiatique; mais c'était plutôt le développement du principe matériel que du principe intellectuel. Il leur manquait le raffinement de mœurs indispensable à un progrès soutenu dans la civilisation, et leurs mœurs, sous ce rapport, rencontraient une barrière insurmontable dans leur sanguinaire mythologie.

La supériorité des Tezcucans fut due, en grande partie sans doute, à celle des deux souverains dont nous venons de parler. Il n'est pas de position plus influente sur l'amélioration du genre humain que celle de chef absolu d'une nation à demi civilisée. De ce poste élevé où le souverain dispose de toutes les ressources de son siècle, il dépend de lui de les répandre au loin parmi son peuple. On peut le comparer poétiquement au vaste réservoir situé sur le sommet d'une montagne qui reçoit les pluies du ciel pour les distribuer en ruisseaux féconds sur ses pentes et dans les vallées, revêtant le désert même d'une fraîche parure. Tels furent Nezahualcoyolt et son illustre successeur, dont la politique éclairée embrassant près d'un siècle, opéra la révolution la plus salutaire dans l'état de leur pays. N'est-il pas singulier que nous, les habitants du même continent, nous soyons plus familiarisés avec l'histoire de tant de chefs barbares dans l'ancien et le nouveau Monde qu'avec celle de ces hommes vraiment dignes du nom de grand, l'honneur des annales indiennes?

De quelle somme de civilisation jouissaient réellement les Tezcucans? La question n'est pas aisée à résoudre avec des données si imparfaites. Leur civilisation restait, à coup sûr, fort en dessous de tout ce qu'on entend par ce mot dans son acception européenne. Sous le rapport des arts et des sciences, ils ne pouvaient guère en être qu'au début; mais entrés dans la bonne voie, ils donnaient déjà des preuves d'un raffinement de sentiments et de mœurs, d'une aptitude à recevoir toute espèce d'instruction, qui, sous de bons auspices, pouvaient conduire à des progrès indéfinis. Malheureusement ils tom-

baient de plus en plus sous la domination des belliqueux Aztéques ; et ce peuple, en retour du bienfaisant contact de ses voisins plus civilisés, leur communiquait ses superstitions féroces, qui auraient bientôt détruit à la fois les fleurs de l'espérance et les fruits qu'elles promettaient.

—

Fernando de Alva Ixlilxochitl vivait au commencement du seizième siècle. Né à Tezcuco, il descendait en ligne directe des souverains de ce royaume. Leur postérité devint si nombreuse après quelques générations, qu'il n'était pas rare de la voir forcée de travailler pour vivre. Ixtlilxochitl, issu de la principale femme ou épouse-reine de Nezahualpilli, jouissait d'une position très-recommandable. La connaissance des anciens hiéroglyphes et des deux langues mexicaine et espagnole lui avaient valu l'emploi d'interprète du vice-roi. Sa naissance le mettait en rapport avec les personnes du rang le plus élevé dans sa nation. Quelques-unes, appelées à d'importantes fonctions civiles par le gouvernement nouveau, étaient parvenues à réunir de vastes collections de manuscrits indiens, qui lui furent généreusement ouvertes. Lui-même possédait une bibliothèque considérable. Il s'attacha à l'étude des antiquités tezcucanes, déchiffrant les hiéroglyphes, se familiarisant avec les chants populaires et les traditions, s'appuyant surtout du témoignage oral des vieillards qui avaient connu les conquérants. Il parvint ainsi à composer divers ouvrages en castillan, sur l'histoire des races toltéque et mexicaine, jusqu'au renversement de l'empire par Cortès. Ces divers récits, réunis sous le titre de *Relaciones*, ne sont, plus ou moins, que des répétitions ou des abrégés l'un de l'autre. Il est assez difficile de s'imaginer pourquoi ils ont été ainsi composés. L'*Historia Chichemeca* est la mieux digérée et la plus complète de toute la série ; aussi est-ce celle que nous avons le plus souvent consultée dans les pages qui précèdent.

Les écrits d'Ixtlilxochitl ont la plupart des défauts inhérents à son siècle. Ils sont chargés d'incidents oiseux et souvent invraisemblables. L'invraisemblance augmente encore avec l'éloignement de l'époque ; car la distance, qui diminue les objets pour l'œil, les grandit pour l'esprit. Sa chronologie, comme je l'ai fait re-

marquer plus d'une fois, offre une confusion inextricable. Trop souvent il prête une foi complaisante à des traditions, à des récits qui choquent notre scepticisme critique. Et pourtant ses écrits respirent une candeur, une franchise telles que le lecteur est bien convaincu que, si l'auteur s'écarte de la vérité, c'est par le mobile le plus respectable, l'esprit de nationalité. Comment reprocher un peu de partialité au descendant d'une noble race dépouillée de son ancienne splendeur? comment lui refuser la consolation d'essayer de la faire renaître sur la toile de l'histoire? Observons encore que, si les récits d'Ixtlilxochilt sont parfois un peu étranges, il a su pénétrer dans les profondeurs mystérieuses de l'antiquité où la lumière et l'obscurité se rencontrent et se confondent souvent, où rien ne nous arrive qu'à travers le brouillard des hiéroglyphes.

Si l'on tient compte de ces difficultés, on avouera que l'historien tezcucau a des droits à notre estime par l'étendue et l'habileté de ses recherches. Il nous a fait connaître le peuple le plus policé de l'Anahuac, un peuple dont les annales, quand bien même on les aurait conservées, n'auraient pu être comprises à une époque plus rapprochée de nous. Il nous fournit ainsi des moyens de comparaison qui élèvent beaucoup l'idée que nous pourrions nous faire de la civilisation américaine. Son langage est simple, parfois éloquent et pathétique. Ses descriptions sont très-pittoresques. Il abonde en anecdotes familières; et les grâces naturelles de son récit, lorsqu'il raconte en détail les événements les plus frappants de l'histoire et les aventures personnelles de ses héros, lui donnent droit au surnom de *Tite-Live de l'Anahuac.*

J'aurai plus loin l'occasion d'apprécier son importance littéraire, en ce qui regarde la conquête, dont il est un des plus curieux historiens. Aucun de ses manuscrits n'a été imprimé, mais ses annales n'en ont pas moins été consultées et mises à profit par les écrivains espagnols de Mexico, ce qui a dû nuire à sa réputation comme à celle de Sahagun. Son *Historia Chichemeca,* maintenant traduite en français par M. Ternaux-Compans, fait partie de la précieuse série de traductions de documents inédits dues à cet écrivain, et qui ont tant agrandi le cercle de nos connaissances sur l'histoire primitive de l'Amérique. J'ai eu souvent l'occasion d'apprécier le mérite de la traduction d'Ixtlilxochitl; et je m'estime heureux de pouvoir louer ici sa fidélité et son élégance.

Nota. Je m'étais d'abord proposé de terminer cette *introduction*

par quelques recherches sur l'*origine de la civilisation mexicaine.* « Mais la question générale de l'origine des habitants d'un continent, dit M de Humboldt, est en dehors des limites prescrites à l'histoire ; peut-être même n'est-ce pas une question philosophique. » « Pour la majorité des lecteurs, dit Tite-Live, l'origiue et les antiquités reculées d'une nation n'ont comparativement que peu d'intérêt. » La critique de ces grands écrivains est fort juste ; et après y avoir mieux réfléchi, j'ai rejeté les observations que j'avais préparées sur ce sujet dans la première partie de l'*appendice*, où les personnes qui se sentiraient assez de curiosité pour cela pourront les consulter avant d'entamer le récit de la conquête.

LIVRE PREMIER

DÉCOUVERTE DU MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ESPAGNE SOUS CHARLES V. — PROGRÈS DES DÉCOUVERTES.
— POLITIQUE COLONIALE. — CONQUÊTE DE CUBA.
— EXPÉDITIONS DANS LE YUCATAN.

1516 — 1518.

Au commencement du seizième siècle, l'Espagne jouait le plus grand rôle sur le théâtre de l'Europe. Ses différents royaumes s'étaient réunis et consolidés en une seule monarchie. Le croissant avait disparu de son territoire après y avoir régné huit siècles. L'autorité de la couronne n'effaçait pas, comme en des temps plus rapprochés de nous, les ordres inférieurs de l'état. Le peuple jouissait de l'inappréciable privilége d'une représentation politique, et l'exerçait avec une mâle indépendance. La nation entière pouvait se glorifier d'une liberté constitutionnelle supérieure à celle de tout autre pays de la chrétienté à la même époque. Sous un système de lois salutaires, sous une administration équitable, la tranquillité domestique était assurée, le crédit public établi; le commerce, les manufactures et les arts même les plus élégants étaient en pleine voie de progrès; une éducation plus élevée faisait éclore les premières fleurs de cette littérature, dont la matu-

Digitized by Google

rité devait donner une si riche moisson avant la fin du siècle. Au dehors, le succès des armes espagnoles répondait au développement des arts à l'intérieur. L'Espagne avait vu soudain son empire agrandi par d'importantes acquisitions en Europe et en Afrique, tandis que la découver te duNouveau-Monde versait dans le sein de la mère-patrie d'inépuisables trésors et ouvrait un champ sans limite aux ambitions honorables.

Telle était la situation du royaume à la fin du long et glorieux règne de Ferdinand et d'Isabelle, lorsque le 23 janvier 1516, le sceptre passa dans les mains de leur fille Jeanne, ou plutôt dans celles de leur petit-fils Charles-Quint, qui gouverna seul la monarchie tant que dura la longue et malheureuse existence de sa mère. Pendant les deux années qui suivirentla mort de Ferdinand, la régence en l'absence de Charles, fut confiée au cardinal Ximenès, homme dont la hardiesse, les rares talents et la haute capacité pour les grandes entreprises étaient accompagnées d'un esprit hautain, trop indifférent sur le choix des moyens d'exécution. Aussi l'administration de ce ministre, malgré la droiture de ses intentions, fut, par suite de cette dédaigneuse insouciance, défavorable à la liberté constitutionnelle, dont le respect des formes est un des éléments essentiels. Mais Ximenès n'en était pas moins bon Espagnol; il avait à cœur le bien de son pays.

Tout changea de face à l'arrivée de Charles. Après une longue absence, il se trouvait étranger dans le royaume de ses pères (novembre 1517). Ses mœurs, ses sympathies, son langage même étaient étrangers, car il parlait avec difficulté le castillan. Il connaissait peu son pays natal, le caractère du peuple espagnol, la nature de ses institutions, et il semblait encore moins se soucier de les connaître. D'un autre côté, sa réserve naturelle empêchait cette liberté de rapports avec ses sujets qui pouvait seule opposer un contre-poids aux vices de son éducation. Complétement étranger, nous le répétons, à tout ce qui l'entourait en Espagne, il s'abandonnait à la direction de ses conseillers flamands avec une docilité qui ne faisait guère présager sa grandeur future.

A son entrée en Castille, le jeune monarque était accompagné d'une troupe de courtisans qui s'abattirent comme un essaim de sauterelles sur tous les postes d'honneur et toutes les places lucratives. Un Flamand fut fait grand chancelier de Castille; un autre Flamand s'assit sur le siége archiépiscopal de Tolède. Les étrangers osèrent même profaner le sanctuaire des cortès, en prenant part à leurs délibérations. Toutefois ce grand corps ne se soumit pas lâchement à de telles usurpations; son indignation s'exhala en termes dignes des représentants d'un peuple libre (1).

La conduite de Charles lui ferma bientôt les cœurs des Espagnols, habitués à la douce administration de Ferdinand et d'Isabelle. Dès que la nature de son caractère fut comprise, au lieu de ces acclamations du dévouement royaliste qui saluent d'ordinaire l'avénement d'un jeune souverain, il rencontra partout la résistance et la haine. D'abord en Castille et ensuite dans l'Aragon, la Catalogne et le royaume de Valence, les communes hésitèrent à lui conférer le titre de roi du vivant de sa mère, et si elles finirent par associer le nom de Charles à celui de Jeanne dans la souveraineté, elles lui accordèrent de mauvaise grâce leurs subsides, dont elles surveillèrent l'emploi avec une vigilance qui trompa la cupidité des Flamands. Le langage de la législature, en cette circonstance, tempéré, il est vrai, par des formes respectueuses, respire néanmoins une indépendance résolue qu'on ne trouvait alors dans les annales parlementaires d'aucune autre nation. On comprend que Charles ait conçu de bonne heure de la répugnance pour ces assemblées populaires, les seuls corps par qui fût possible de faire parvenir des vérités si dures à l'oreille du souverain (2). Par malheur, ces vérités n'eurent aucune influence sur sa con-

(1) Voyez le fidèle miroir du temps, la correspondance de Pierre Martyr. *Opus epistolarum;* Amstelodami, 1610, ep. 608.

(2) Lorsque Charles conféra le fameux ordre bourguignon de la Toison d'or au comte de Benavente, ce seigneur le refusa en termes altiers : « Je suis Castillan; je ne désire d'autres honneurs que ceux de mon pays.

duite; et le mécontentement, longtemps couvé en secret, fit explosion dans cette triste guerre des *comunéros*, qui, après avoir ébranlé les fondements mêmes de l'état, finit par la ruine totale des libertés du pays.

Le fléau de l'influence étrangère se faisait aussi sentir dans l'administration des colonies. Leur direction immédiate avait été confiée, sous le règne précédent, à deux grands tribunaux, le conseil des Indes et la *casa de contraracion*, ou chambre des Indes à Séville. Ces conseils devaient concourir au progrès des découvertes, surveiller les établissements naissants, apaiser les querelles qui pouvaient y survenir. Mais les autorisations accordées à de simples aventuriers firent plus pour le progrès des découvertes que le patronage de la couronne ou de ses officiers. La longue paix, dont, à une légère interruption près, l'Espagne jouissait depuis le commencement du seizième siècle, était on ne peut plus propice au développement colonial. L'entreprenant caballero, ne trouvant plus de lauriers à cueillir sur les champs de bataille de l'Afrique ou de l'Europe, se jetait avidement dans la nouvelle carrière qui s'ouvrait à lui au delà de l'Océan.

Il est difficile aux personnes de notre temps, familiarisées dès l'enfance avec la géographie des points les plus reculés du globe, de se peindre les impressions des hommes du seizième siècle L'imposant mystère qui avait si longtemps plané sur l'abîme était enfin dévoilé. Cette barrière formidable s'était aplanie depuis l'époque où Colomb avait lancé son vaisseau sur des mers inconnues. Un nouveau et glorieux monde était découvert. Mais quelles étaient la situation précise de ce monde, ses limites, son histoire? Était-ce une île ou un continent? on n'avait de tout cela que des idées confuses. Un grand nombre de personnes adoptèrent aveuglément la conclusion erronée où le grand amiral avait été conduit par sa science même. On

Dans mon opinion, ils sont tout aussi bons et peut-être meilleurs que ceux d'aucun autre. » (Sandoval, *Hist. de la vida y hechos del emperador Carlos V*, Amberes, 1681, t. 1, p. 103.)

crut que les contrées nouvellement découvertes faisaient partie de l'Asie ; et lorsque le marin errait au milieu des îles Bahamas, ou gouvernait sa caravelle à travers la mer des Caraïbes, il croyait respirer les parfums des îles à épices de l'océan indien. Toute découverte nouvelle, interprétée d'après cette fausse donnée, ne servait qu'à confirmer la première erreur ou à remplir l'esprit de nouveaux doutes.

Une expédition dans le Nouveau-Monde avait tout l'attrait de l'inconnu. C'était une de ces entreprises pleines de hasards, où les aventuriers aimaient à jouer l'avenir, la réputation, la vie. Rarement ils recueillaient la riche proie qu'ils convoitaient, mais ils étaient sûrs au moins de conquérir de la gloire. Au retour dans leurs foyers, s'ils étaient destinés à les revoir, ils avaient à raconter des histoires merveilleuses, leurs périls au milieu de peuples singuliers, sous de brûlants climats, dont la fertilité et la magnificence végétale surpassaient tellement tout ce qu'ils avaient vu dans leur propre pays. Ces récits fournissaient un nouvel aliment aux imaginations nourries des histoires de chevalerie, la lecture favorite des Espagnols à cette époque. Ainsi la réalité et la fiction, concourant au même but, l'enthousiasme faisait affronter les plus terribles épreuves. La vie du cavalier espagnol, au seizième siècle, est un véritable roman en action, et l'histoire de ses aventures dans le Nouveau-Monde une des plus dramatiques pages des annales de l'humanité.

Sous cette impulsion romanesque, le progrès des découvertes s'était étendu, au commencement du règne de Charles-Quint, de la baie d'Honduras, le long des rivages sinueux du Darien et du continent de l'Amérique du Sud jusqu'au Rio de la Plata. La puissante barrière de l'isthme avait été franchie, et la mer Pacifique décrite par Nuñez de Balboa, qui ne cède le pas qu'à Christophe Colomb dans cette vaillante « chevalerie de l'Océan. » Les îles Bahamas et les Caraïbes avaient été explorées aussi bien que la péninsule des Florides sur le continent du Nord. Sébastien Cabot était parvenu jusqu'à ce point dans sa descente du Labrador le long des côtes,

en 1497. Avant l'année 1518, époque où commence notre récit, les côtes orientales des deux grands continents de l'Amérique avaient donc été visitées dans presque toute leur étendue. Cependant, les rivages du golfe du Mexique, qui décrivent un vaste circuit en se repliant dans l'intérieur des terres restaient inconnus aux navigateurs, ainsi que les opulents royaumes situés au delà; mais l'heure de leur découverte était venue.

L'œuvre de la colonisation marchait de front avec les découvertes. Dans plusieurs des îles, sur divers points de la terre ferme et dans l'isthme de Darien, on avait fondé des établissements régis par des gouverneurs qui affectaient la pompe et l'autorité de vice-rois. Des concessions de terres avaient été faites aux colons qui cultivaient les produits naturels du sol, et plus spécialement la canne à sucre importée des Canaries. Le sucre, les beaux bois de teinture du pays et les métaux précieux étaient presque les seuls articles d'exportation dans l'enfance des colonies. On ne devait y introduire que plus tard ces autres productions du commerce des Indes occidentales qui constituent de nos jours leur principale richesse; les métaux précieux, péniblement extraits de veines stériles, auraient produit un pauvre revenu, sans le travail gratuit des Indiens.

Isabelle avait aboli le système des *repartimientos*, ou partage des Indiens comme esclaves entre les conquérants. Plus tard, lorsque le gouvernement le toléra, ce fut avec les plus jalouses restrictions. Mais il est impossible d'accorder une demi-licence au crime, d'autoriser en partie l'injustice et d'espérer ensuite en régler la mesure. Les éloquentes remontrances des dominicains, qui se vouèrent à l'œuvre de la conversion du Nouveau-Monde avec tout le zèle qu'ils avaient déployé dans les persécutions religieuses de l'ancien, mais, surtout, les protestations de Las Casas, décidèrent le régent Ximenès à envoyer en Amérique une commission chargée de pleins pouvoirs pour s'enquérir des griefs des indigènes et y faire droit. Cette commission était en outre autorisée à examiner la con-

duite des officiers civils et à réformer les abus de leur administration. Elle se composait de trois frères hiéronymites et d'un jurisconsulte éminent, tous les quatre hommes d'un grand savoir et d'une piété sans tache.

Ils dirigèrent l'enquête avec beaucoup d'impartialité ; mais elle les conduisit à une conclusion tout à fait défavorable aux demandes de Las Casas, qui réclamait l'entière liberté des indigènes. Ils basèrent leur décision sur un double motif. Les Indiens ne travailleraient pas s'ils n'y étaient contraints, et s'ils ne travaillaient pas, on ne pourrait les mettre en communications avec les blancs ni les convertir au christianisme. Quelle que soit la valeur de cet argument, les membres de la commission étaient de bonne foi en le faisant valoir. Toute leur conduite, pendant la durée de leurs pouvoirs, les met au-dessus du soupçon d'un vil intérêt. Ils prirent toutes sortes de précautions pour protéger les indigènes contre les suites de leur propre sentence, mais ce fut en vain. Les pauvres Indiens, habitués jusqu'alors à une vie d'indolence, fléchirent sous le joug de leurs maîtres, et la population se fondit avec une rapidité plus effrayante encore que les aborigènes de l'Amérique du Nord sous l'influence d'autres causes. J'ai voulu par ces détails faire connaître au lecteur la politique générale de l'Espagne et l'état des affaires dans le nouveau Monde, à l'époque où commence ce récit (3).

Cuba fut la seconde île découverte, mais on n'y avait fait d'abord aucun essai de colonisation, et Colomb, après avoir côtoyé tout le rivage méridional, mourut dans la conviction que cette île faisait partie du continent (4). Enfin, en 1511, Diégo, fils et successeur de « l'amiral » qui maintenait tou-

(3) Je prends la liberté de renvoyer le lecteur qui désire de plus minutieux détails sur l'administration coloniale espagnole et l'état des découvertes avant Charles-Quint, à l'*Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle*, 2e part., ch. 9, 26, où le sujet est traité *in extenso*.

(4) Voyez le curieux document qui atteste ce fait, et qui fut rédigé par l'ordre de Colomb. (Navarrete, *Coleccion de los viages y de descubrimientos* : Madrid, 1825, t. 2, *col. dip.*, n° 76.)

jours le siége du gouvernement à Hispaniola, trouvant les mines fort épuisées, proposa d'occuper l'île voisine de Cuba, ou Fernandina, comme on l'avait nommée en l'honneur du monarque espagnol (5). Il rassembla dans ce but une petite force et la plaça sous le commandement de don Diégo Velasquez. Cet officier, d'après le témoignage d'un contemporain, possédait une grande expérience militaire. Il avait servi dix-sept ans dans les guerres européennes; c'était un homme probe, de haute naissance, de grand renom, avide de gloire, mais plus encore de richesses (6). Le portrait n'a pas été tracé par une main malveillante.

Velasquez, ou plutôt son lieutenant Narvaez, chargé de balayer le pays, ne rencontra aucune opposition sérieuse de la part des habitants, qui appartenaient à la race efféminée des indigènes de Hispaniola. La conquête, grâce à l'intervention miséricordieuse de Las Casas, « le protecteur des Indiens, » s'effectua sans verser beaucoup de sang. Un seul chef, nommé Hatuey, qui s'était enfui de Saint-Domingue pour échapper à l'oppression des conquérants, ayant fait une résistance désespérée, fut condamné par Velasquez à être brûlé vif. Hatuey est l'auteur de cette mémorable réponse si connue et plus éloquente qu'un volume d'invectives. Sommé sur le bûcher d'embrasser le christianisme pour que son âme pût entrer dans le ciel, il demanda si les blancs y allaient aussi. Comme on lui répondit que oui, il s'écria : « Alors, je ne veux pas être chrétien; je ne veux pas d'un paradis où je retrouverais des hommes si cruels (7)! »

(5) Cette île fut d'abord nommée Juana, en l'honneur du prince Jean, héritier de la couronne de Castille. A sa mort, elle reçut le nom de Fernandina, d'après le désir du roi. Le nom indien a survécu à tous les deux. (Herrera, *Hist. general, descrip.*, cap. 6.)

(6) « Erat Didacus, ut hoc in loco de eo semel tantum dicamus, veteranus miles rei militaris gnarus, quippe qui septem et decem annos in Hispania militiam exercitus fuerat, homo probus, opibus, genere et fama clarus, honoris cupidus, pecuniæ aliquanto cupidior. » (*De rebus gestis Ferdinandi Cortesii*, Ms.)

(7) Cette histoire est racontée par Las Casas dans son effrayant récit des

Velasquez, nommé gouverneur de Cuba, ne négligea rien pour augmenter la prospérité de l'île. Il fonda de nombreux établissements portant les noms des villes actuelles, et fit de S. Iago, sur la côte sud-est, le siége du gouvernement (8). Il attira des planteurs par de larges concessions de terre et d'esclaves. Il encouragea la culture du sol, et surtout de la canne à sucre, objet d'un commerce si lucratif dans les temps plus rapprochés de nous. Il s'attacha surtout à l'exploitation des mines d'or, qui promettaient de meilleurs produit que celles de Hispaniola. Ces occupations ne l'empêchaient pas, dans l'intervalle, de jeter un regard de convoitise sur les découvertes qui se faisaient sur le continent, et il aspirait après une occasion de s'embarquer lui-même dans des aventures qui promettaient une moisson d'or.

Un hidalgo de Cuba, nommé Hernandez de Cordova, avait mis à la voile avec trois vaisseaux pour une des îles Bahamas, dans l'intention de s'y procurer des esclaves indiens (8 février 1517). De violents coups de vent le poussèrent, après une navigation de trois semaines, sur une côte inconnue. Ayant pris terre et demandé le nom du pays, les indigènes lui répondirent : « Tectecan, » ce qui signifiait « Je ne vous comprends pas. » Mais les Espagnols prenant cette réponse pour le nom du lieu, corrompirent aisément le mot indien en celui de Yucatan. Quelques écrivains adoptent une autre étymologie (9). Plus d'un nom sur le conti-

cruautés exercées par les Espagnols au nouveau Monde. La charité et le bon sens nous permettent de supposer que le bon père a beaucoup chargé le tableau. (*Brevissima relacion de la destruycion de las Indias*: Venetia, 1643, p. 28.)

(8) Parmi les plus anciens de ces établissements, nous trouvons la Havane, Puerto del Principe, Trinidad, S. Salvador et Matanzas, ou *le Massacre*, ainsi appelé du massacre que les Indiens y firent des Espagnols. (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 8.)

(9) Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. 52, ap. Barcia, t. 2.

Bernal Diaz dit que ce mot vient du végétal *yuca* et du mot *tale*, nom d'une colline sur lequel il croissait. (*Hist. de la conquista*, cap. 6.) M. Wal-

Google

nent d'Amérique doit son origine à de pareilles méprises (10).

Cordova avait pris terre sur la côte nord-est de la péninsule, au cap Catoche. La grandeur et la solidité des édifices, construits de pierres et de chaux, et si différents des frêles habitations de joncs et de roseaux des insulaires, l'étonnèrent beaucoup. Il ne fut pas moins frappé de la culture habile du sol, du délicat tissu des vêtements de coton et du beau travail des ornements d'or que portaient les indigènes. Tout indiquait une civilisation bien supérieure à ce qu'il avait vu jusqu'ici. Il eut une autre preuve de la différence de race dans l'esprit belliqueux des habitants. La rumeur de l'arrivée des Espagnols dans le Nouveau-Monde avait dû précéder l'expédition de Cordova, car on lui demanda à plusieurs reprises s'il ne venait pas de l'Orient; et partout où les Espagnols débarquèrent, ils furent en butte à des hostilités acharnées. Cordova lui-même, dans une de ces escarmouches avec les Indiens, reçut plus de douze blessures. Un seul de ses compagnons se retira sain et sauf du combat. Après avoir côtoyé la péninsule jusqu'à Campêche, il se décida à retourner à Cuba, où il parvint après une absence de plusieurs mois, ayant éprouvé toutes les misères que ces hardis pionniers de l'Océan avaient en perspective et que l'âme la plus courageuse pouvait seule défier. La moitié de l'équipage, composé de cent dix hommes, périt dans cette première expédition; son vaillant chef lui-même mourut peu de temps après le retour. Les relations que Cordova avait apportées sur le pays, et surtout les ornements d'or curieusement travaillés enlevés aux indigènes, convainquirent Velasquez de l'importance de cette découverte; il se disposa en toute hâte à en profiter (11).

deck trouve une étymologie beaucoup plus plausible dans le mot indien *ouyouckatan*, « écoutez ce qu'ils disent. » (*Voyage pittoresque*, p. 25.)

(10) Deux navigateurs, Solis et Pinzon, avaient décrit la côte depuis 1506, au dire de Herrera, bien qu'ils n'en eussent pas pris possession. (*Hist. gener.*, dec. 1, lib. 6, cap. 17.) Il serait, en effet, singulier que cette côte eût échappé longtemps aux découvertes, n'étant qu'à deux degrés de distance de Cuba.

(11) Oviedo, *General y natural historia de las Indias*, Ms., l. 33,

Une petite escadre de quatre vaisseaux, équipée dans ce but et placée sous le commandement de Juan de Grijalva, neveu du gouverneur, qui connaissait sa probité, sa prudence et son dévouement, quitta le port de Saint-Iago de Cuba le 1er mai 1518 (12). Elle prit d'abord la route suivie par Cordova; mais, repoussée par les vents un peu plus au sud, la première terre qu'elle rencontra fut l'île de Cozumel. De ce point, Grijalva passa bientôt sur le continent et côtoya la péninsule en touchant aux mêmes lieux que son prédécesseur. Partout il fut frappé comme lui des marques d'une civilisation plus avancée et de la supériorité de l'architecture : c'était en effet la région où l'on trouve ces ruines extraordinaires qui, de nos jours, servent de texte à tant d'hypothèses. De grandes croix de pierre, monuments sans doute d'un culte religieux, ne l'étonnèrent pas moins. Il donna à la péninsule le nom de Nouvelle-Espagne, nom étendu depuis à un beaucoup plus vaste territoire (13).

Grijalva recevait partout un accueil aussi peu hospitalier que Cordova; mais il en souffrait moins, y étant mieux préparé. Sur le Rio de Tabasco, ou le Grijalva, ainsi qu'on l'appelle souvent en mémoire de son nom, il eut une conférence amicale avec un chef qui lui fit présent d'une espèce d'armure en lames d'or. Comme il côtoyait toujours la côte du Mexique, un de ses capitaines, Pedro de Alvarado, fameux depuis dans la conquête, entra dans une rivière qui a également gardé son nom. Ce fut

c. 1. *De rebus gestis*, Ms. *Carta del cabildo de Vera Cruz*, 10 juillet 1519, Ms.

Bernal Diaz nie que l'objet primitif de cette expédition, à laquelle il prit part, ait été de se procurer des esclaves, bien que Velasquez eût aussi cette intention. (*Hist. de la conquista*, cap. 2.) Mais il est contredit en ceci par les autres témoignages contemorains que nous avons cités.

(12) *Itineraria de la isola de Iuchathan, navamente ritrovata per il signor Joan de Grijalva, per il suo capellano*, Ms.

On peut accepter la parole du chapelainpour cette date, qui est d'ordinaire fixée au 8 avril.

(13) *De rebus gestis*, Ms. *Itineraria del capellano*, Ms.

près d'un courant d'eau voisin, nommé le *Rio de Vandaras* ou la *Rivière des Bannières*, à cause des enseignes déployées sur ses bords par les Indiens, que Grijalva eut une première entrevue avec les Mexicains eux-mêmes.

Le cacique de la province, instruit de l'approche des Européens, désirait recueillir le plus de renseignements possibles sur ces étrangers et sur les motifs de leur visite, pour les transmettre à son maître l'empereur des Aztèques (14). Une conférence amicale eut lieu sur le rivage, où Grijalva débarqua toutes ses forces pour faire plus d'impression sur le chef barbare. L'entrevue dura quelques heures; à défaut d'interprète qui connût les deux langues, on communiqua par signes; on échangea des présents, et les Espagnols eurent la satisfaction de recevoir, en retour de quelques babioles, un véritable trésor de bijoux, d'ornements d'or et de vases du travail le plus curieux (15).

Grijalva, croyant avoir rempli par cet avantageux trafic le principal but de sa mission, résista à toutes les sollicitations de ses compagnons, désireux de fonder une colonie en ce lieu même, œuvre difficile, sans doute, dans un pays qui paraissait aussi populeux et aussi puissant. Lui-même en avait le secret désir; mais il aurait cru manquer à ses instructions. Il dépêcha donc Alvarado à Cuba, dans une de ses caravelles, avec le trésor et les renseignements qu'il avait pu obtenir sur le grand empire situé dans l'intérieur des terres; puis il poursuivit l'exploration de la côte.

Il toucha à St-Juan de Ulua et à l'*Isla de los sacrificios*, ainsi nommée par lui à cause des restes sanglants de victimes hu-

(14) D'après les autorités espagnoles, le cacique était envoyé avec ces présents par le souverain mexicain, qui avait déjà reçu la nouvelle de l'approche des Européens. J'ai préféré suivre Sahagun, qui tenait ses renseignements des indigènes eux-mêmes. (*Hist. de la conquista*, Ms., cap. 2.)

(15) Gomara a donné le *pour* et le *contre* de cette négociation, où de l'or et des bijoux d'une valeur de quinze à seize mille *pesos de oro*, furent échangés pour des chapelets de verre, des épingles, des ciseaux et autres articles de pacotille pour les sauvages. (*Crónica*, cap. 6.)

Digitized by Google

maines qu'on trouva dans l'un de ses temples. Il continua sa course jusqu'à la province de Panuco, où, éprouvant quelque difficulté à doubler un cap orageux, il retourna à Cuba et y débarqua sain et sauf après une absence de près de six mois. Grijalva eut la gloire d'être le premier navigateur qui mit le pied sur le territoire mexicain et entra en rapport avec les Aztéques (16).

De retour à Cuba, il fut surpris d'apprendre que l'on préparait un autre armement plus formidable pour continuer ses découvertes; il ne le fut pas moins de recevoir du gouverneur l'ordre, conçu en termes peu courtois, de se rendre à St-Iago. Velasquez le reçut avec froideur; il lui reprocha d'avoir négligé une si belle occasion de fonder une colonie dans la contrée qu'il venait de visiter. Le gouverneur était un de ces esprits artificieux qui, lorsque les choses ne vont pas selon leur gré, ne se font pas scrupule d'en rejeter la responsabilité sur d'autres. « Il avait, dit un vieil écrivain, une nature peu généreuse, crédule et portée au soupçon (17). » Sa conduite en cette occasion fut des plus injustes; Grijalva, naturellement modeste et circonspect, n'avait fait que se conformer à des instructions précises, et cela contre son propre mouvement, malgré les obsessions de ses compagnons. Sa conduite ne méritait rien moins qu'une censure (18).

Au retour d'Alvarado à Cuba avec sa riche cargaison et de merveilleux récits sur le grand empire du Mexique, le cœur de Velasquez s'était enflé de joie; ses rêves d'avarice et d'ambition lui paraissaient prêts à se réaliser. Impatient de la longue absence de Grijalva, il avait dépêché à sa recherche un vaisseau commandé par Olid, cavalier qui joua plus tard un rôle

(16) *Itinerario del capellano*, Ms. *Carta de Vera-Cruz*, Ms.

(17) « Hombre de terrible condicion, dit Herrera, citant les paroles du bon évêque de Chiapa, « para los que le servian, i aiudaban, i que facilmente se indignaba contra aquellos. » (*Hist. general*, dec. 2, lib. 3, cap. 10).

(18) Tel est du moins le témoignage de Las Casas, qui connaissait très-bien les deux parties et s'était entretenu souvent avec Grijalva sur son voyage. (*Hist. gener. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 113).

important dans la conquête. Il résolut d'équiper, dans l'intervalle, une autre escadre assez forte pour subjuguer le pays.

Dans ce but, il ne se borna pas à solliciter l'autorisation de la commission hiéronymite de St-Domingue; il envoya son chapelain en Espagne avec la part royale de l'or apporté du Mexique et toutes les données qu'on avait pu recueillir sur cet empire. Après avoir fait valoir ses nombreux services, il sollicitait de la cour de pleins pouvoirs pour la conquête et la colonisation des contrées nouvellement découvertes (19). Sans attendre la réponse, il commença les préparatifs de son armement, cherchant surtout une personne disposée à en partager les frais et capable d'en prendre le commandement. Cette personne, il la trouva, après un peu d'hésitation et quelques retards, dans Hernando Cortés, l'homme le plus propre à accomplir cette grande entreprise, mais le dernier de ceux à qui Velasquez l'eût confiée, s'il avait pu lire dans l'avenir.

(19) *Itinerario del capellano*, Ms. (Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 113.)

Les détails les plus circonstanciés de l'expédition de Grijalva se trouvent dans l'*Itinéraire* de son chapelain que nous avons cité plus haut. L'original est perdu, mais une assez médiocre traduction italienne a été publiée à Venise, en 1552. Un exemplaire, qui appartenait à Ferdinand Colomb, existe encore dans la bibliothèque de la grande église à Séville. Le livre est devenu si rare, que l'historiographe Muños l'a transcrit en entier de sa main, et c'est sur ce manuscrit qu'a été copié celui que je possède.

Digitized by Google

CHAPITRE II

HERNANDO CORTÉS. — SES DÉBUTS DANS LA VIE. — IL VISITE LE NOUVEAU-MONDE. — SON SÉJOUR A CUBA. — SES DIFFÉRENDS AVEC VELASQUEZ. — LE COMMANDEMENT DE L'ARMADA LUI EST CONFIÉ.

1518.

Hernando Cortés, né en 1485 à Medellin, ville de l'Estramadure (1), était issu d'une ancienne et respectable famille. Les historiens, toujours empressés de flatter la vanité nationale, ont fait remonter sa généalogie jusqu'aux rois lombards, dont les descendants passèrent les Pyrénées et s'établirent en Aragon sous la monarchie des Goths (2). Lorsque cette royale généalogie fut découverte, Cortés s'était acquis un renom suffisant pour illustrer toutes les races. Son père, Martin Cortés de Monroy, capitaine d'infanterie, peu fortuné, mais d'un honneur sans tache, paraît avoir joui d'une grande estime, ainsi que sa mère doña Catalina Pizarro Altamirano, douée aussi d'excellentes qualités (3).

(1) Gomara, *Crónica*, cap. 1. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 203. Je ne trouve pas de date plus précise de sa naissance, excepté celle que donne Pizarro y Orellana, qui nous dit que « Cortés vint au monde le même jour que la bête infernale, le fourbe hérétique Luther en sortit, par compensation, sans doute, puisque les efforts de l'un pour détruire la vraie foi devaient être balancés par ceux de l'autre pour la maintenir et l'étendre ». (*Varones ilustres del Nuevo-Mundo;*) Madrid, 1639, p. 66.) Mais le dire du bon cavalier, qui placerait la naissance de notre héros en 1483, nous semble sacrifier la fidélité historique au zèle pour la vraie foi, quand bien même il n'aurait pas confondu la date de la mort de Luther avec celle de sa naissance.

(2) Argensola, en particulier, s'est donné beaucoup de mal pour rechercher la généalogie de Cortés, qu'il fait remonter à Narnés Cortés, roi de Lombardie et de Toscane. (*Anales de Aragon*: Zaragosa, 1630, p. 621, 625.) Voyez aussi Caro de Torres, *Historia de las ordenes militares*; Madrid, 1629, fol. 103.

(3) *De rebus gestis*, Ms.

Las Casas, qui connaissait le père, rend plutôt témoignage à sa pauvreté

On dit que Cortés avait dans son enfance une constitution faible, mais qui se fortifia avec l'âge. A quatorze ans, on l'envoya à Salamanque. Son père, à qui les vives et brillantes dispositions naturelles de son fils donnaient de grandes espérances, le destinait à la profession de légiste, carrière plus lucrative que la sienne. Le fils, toutefois, ne remplit pas les vues paternelles. Il montra peu de goût pour les livres, et, après avoir passé tant bien que mal deux années au collége, il revint au logis, au grand chagrin de ses parents. Ce n'était pas précisément du temps perdu, puisqu'il avait fait une petite provision de latin, et appris à écrire en bonne prose et même à tourner des vers « de quelque mérite, dit assez naïvement un vieux chroniqueur, si l'on considère que Cortés en est l'auteur (1) ». Ses jours s'écoulaient alors dans l'oisiveté stérile d'un homme qui, trop volontaire pour se laisser guider par d'autres, ne sait pas se proposer à lui-même un but sérieux. Son bouillant caractère l'entraînait sans cesse à des écarts et à des actes d'humeur capricieuse, peu en harmonie avec les habitudes d'ordre de sa famille. Il montrait un penchant tout particulier pour les armes, ou plutôt pour la vie aventureuse du soldat. Aussi, lorsqu'à l'âge de dix-sept ans, il demanda à s'enrôler sous la bannière de Gonsalve, le Grand Capitaine, ses parents, qui préféraient sans doute pour leur fils une vie d'épreuves et de hasards au dehors plutôt qu'une vie d'oisiveté au logis, le laissèrent suivre sa vocation.

Le jeune cavalier ne savait encore s'il chercherait fortune sous ce chef renommé ou s'il irait conquérir à la fois de la gloire et de l'or dans le Nouveau-Monde, théâtre de ces dangers roma-

qu'à sa noble naissance. « Un escudero, dit-il de lui, que yo conoci harto pobre y humilde, aunque Christiano viejo, y dizen que hidalgo. » (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 27.)

(1) Argensola, *Anales*, p. 220.

Las Casas et Bernal Diaz disent tous les deux qu'il fut reçu bachelier en droit a Salamanque. (*Hist. de las Indias*, Ms., ubi suprà. *Hist. de la conquista*, cap. 203.) Ce grade universitaire lui fut probablement donné plus tard, lorsque l'université se glorifia d'un pareil disciple.

nesques qui fascinaient les ardentes imaginations de ce siècle, surtout dans la partie de l'Espagne où vivait Cortés, c'est-à-dire dans le voisinage de Séville et de Cadix. foyer des entreprises navales. Ce qui le décida à prendre ce dernier parti, ce fut le splendide armement placé sous les ordres de Nicolas de Ovando, successeur de Colomb; mais un fâcheux accident retarda l'accomplissement de l'intention de Cortés (5).

Une nuit qu'il escaladait un mur élevé pour pénétrer dans l'appartement d'une dame avec laquelle il avait une intrigue, les pierres venant à se détacher, il tomba violemment et fut presque enseveli sous les décombres. De fortes contusions, du reste sans conséquences sérieuses, le retinrent au lit jusqu'après le départ de la flotte (6).

Pendant les deux années qu'il passa encore en Espagne, il paraît avoir peu profité de cette leçon. Une autre occasion se présenta enfin, ce fut celle du départ d'une petite flotte marchande pour les îles indiennes. Cortés avait dix-neuf ans lorsqu'il dit adieu au rivage natal, en 1504, l'année même où l'Espagne perdit la plus forte et la plus illustre de ses têtes couronnées, Isabelle la catholique.

Le vaisseau monté par Cortés avait pour patron un certain Alonzo Quintero. La flottille toucha aux Canaries, selon l'usage, avant de passer aux Indes. Tandis que les autres navires se ravitaillaient, Quintero leva l'ancre en secret pendant la nuit, dans l'espoir d'arriver le premier à Hispaniola et d'assurer ainsi le placement avantageux de ses marchandises. Une furieuse tempête, qui démâta son vaisseau, l'obligea de rentrer au port pour réparer ses avaries. Le convoi consentit à attendre ce déloyal associé, et, après un court délai, on se remit en route de conserve. Mais Quintero, lorsque la flotte marchande approchait de sa destination, profita une seconde fois de l'obscurité de la nuit pour prendre les devants. Ses calculs

(5) *De rebus gestis.* Ms. Gomara. *Crónica*, cap. 1.

(6) *De rebus gestis.* Ms. Gomara, *Crónica*. Argensola raconte d'une manière assez laconique la cause de ce retard : « Suspendió el viage, por enamorado y por quartanario. » (*Anales*, p. 621.)

Digitized by Google

furent encore déjoués par une suite de rafales qui l'écartèrent de sa route. Pendant plusieurs jours, le vaisseau fut ballotté par les vagues, et tout l'équipage en proie à de vives craintes et à une indignation non moins grande contre l'auteur de tout le mal. Un matin, on vit avec joie une blanche colombe, fatiguée d'un long vol, se reposer au sommet du mât. Les biographes de Cortés ne découvrent dans cette circonstance rien moins qu'un miracle (7). La colombe indiquait dans tous les cas l'approche de la terre, et, suivant la direction du vol de l'oiseau, le navire atteignit bientôt l'île de Hispaniola et entra dans le port, où l'honnête Quintero eut le désappointement de trouver ses compagnons arrivés avant lui et déjà débarrassés de leurs marchandises (8).

Cortés se rendit à l'instant chez le gouverneur, qu'il avait connu personnellement en Espagne. Ovando était absent pour une expédition dans l'intérieur; son secrétaire reçut le jeune aventurier avec bienveillance, et lui assura qu'il obtiendrait sans peine une importante concession de terre. « Mais je viens pour trouver de l'or, répliqua Cortés, et non pour labourer la terre comme un paysan. »

Au retour du gouverneur, Cortés consentit à renoncer à ses rêveries vagabondes, pour un temps du moins. Ovando parvint à le convaincre qu'il était bien plus aisé de s'enrichir par les lents mais sûrs produits de l'agriculture, dans un pays où l'on recevait le sol et les travailleurs en don gratuit, qu'en courant les hasards de l'incertaine loterie des aventures. Cortés obtint donc une concession de terre avec un *repartimiento* d'Indiens, et fut nommé notaire de la ville ou de l'établissement d'Açua. Ces graves occupations ne l'empêchaient pas de se livrer aux penchants amoureux des enfants du beau climat des Espagnes, ce qui lui attira plus d'une affaire d'honneur et, malgré

(7) Quelques-uns crurent que c'était le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. « Sanctum esse Spiritum, qui, in illius alitis specie, ut mœstos et afflictos solaretur, venire erat dignatus. » (*De rebus gestis*, Ms.)

(8) Gomara, *Crónica*, cap. 2.

son habileté à manier l'épée, des blessures dont il conserva jusqu'au tombeau les cicatrices (9). De temps en temps il trouvait aussi l'occasion de rompre la monotonie de sa vie habituelle en prenant part aux expéditions dirigées par le lieutenant d'Ovando, Diego Velasquez, et destinées à réprimer les insurrections des indigènes. C'est à cette école que le jeune aventurier, s'initiant à la sauvage tactique des guerres indiennes, se familiarisa bientôt avec la fatigue, avec le danger, et malheureusement aussi avec ces actes de cruauté qui trop souvent ont souillé le noble écusson de la chevalerie castillane dans le Nouveau-Monde. Une maladie l'empêcha seule de prendre part à l'expédition si fatale de Nicuessa. La Providence le réservait pour de plus grandes fins.

En 1511, lorsque Velasquez entreprit la conquête de l'île de Cuba, Cortés renonça volontiers à sa vie tranquille pour suivre l'expédition. L'activité, le courage qu'il déploya dans l'invasion du pays, méritèrent les éloges du commandant; tandis que ses manières ouvertes et cordiales, sa bonne humeur et les vives saillies de son esprit, le faisaient aimer des soldats. « Il laissait peu entrevoir alors, dit un contemporain, les grandes qualités qu'il devait déployer dans la suite. » Lui-même les ignorait sans doute, et, pour un observateur superficiel, ses dehors insouciants, ses joyeuses reparties pouvaient paraître incompatibles avec un caractère sérieux. C'est ainsi que le scintillement de l'eau au soleil ne peut faire soupçonner la profondeur du courant (10).

Après la soumission de l'île, Cortés paraît avoir joui d'une grande faveur près de Velasquez, qui venait d'en être nommé gouverneur. Au dire de Las Casas (11), ce dernier le choisit

(9) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 203.

(10) *De rebus gestis*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 3, 4. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 27.

(11) *Hist. de las Indias*, Ms., loc. cit.

« Res omnes arduas difficilesque per Cortesium, quem in dies magis magisque amptectebatur Velasquius, agit. Ex eo ducis favore et gratia magna Cortesio invidia est orta. » (*De rebus gestis*, Ms.)

pour un de ses secrétaires. Cortés conservait le même goût pour les galanteries périlleuses de sa première jeunesse, encouragé apparemment par le succès. Entre autres familles résidant à Cuba, il y en avait une du nom de Xuarez, originaire de Grenade, dans la Vieille-Espagne, et composée d'un frère et de quatre sœurs d'une beauté remarquable. Le cœur trop sensible du jeune cavalier se laissa enflammer par l'une d'elles, nommée Catalina (12). On ignore jusqu'où alla l'intimité; mais il y eut, à ce qu'il paraît, une promesse de mariage, promesse qu'au bout d'un certain temps, et lorsque la raison sans doute eut recouvré son empire, Cortés se montra peu empressé de tenir, malgré toutes les remontrance de la famille de la dame, appuyée par le gouverneur. L'intervention du dernier était d'autant plus active qu'il prenait un intérêt tout particulier à l'une des sœurs, et n'était pas, dit-on, payé d'ingratitude.

Soit que les reproches de Velasquez, en cette circonstance, eussent aigri l'esprit de Cortés, soit pour un autre motif, il se montra très-froid envers son ancien protecteur, et ne tarda pas à se lier avec les nombreux mécontents de l'île, qui tenaient chez lui des conciliabules. La plupart croyaient leurs services mal récompensés par la répartition des terres et des emplois. Ce n'était pas une tâche facile pour le gouverneur d'une des colonies nouvelles, en le supposant même doué de la plus haute impartialité, de satisfaire les prétentions de tant d'aventuriers cupides (13).

Les mécontents résolurent d'exposer leurs griefs aux autorités supérieures de Hispaniola, dont Velasquez tenait son autorité. Le voyage n'était pas sans péril, car il fallait traverser,

(12) Solis a également découvert des lettres patentes de noblesse pour cette dame : « Doncella noble y recatada. » (*Hist. de la conquista de Mejico*: Paris, 1838, lib. I, cap. 9.) Las Casas la traite avec moins de cérémonie, « una hermana de un Juan Xuarez, *gente pobre*. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 17.)

(13) Gomara, *Crónica*, cap. 4. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., ubi suprà. *De rebus gestis*, Ms. *Memorial de Benito Martinez, capellan de don Velasquez*, contra H. Cortés, Ms.

sur une barque non pontée, au bras de mer de dix-huit lieues de large. Cortés, dont on connaissait l'intrépidité, parut l'homme le plus propre à tenter l'entreprise. Par malheur, la conspiration fut ébruitée et parvint aux oreilles du gouverneur avant le départ de l'envoyé, qu'il fit à l'instant saisir et charger de fers. On assure même qu'il l'aurait fait pendre sans l'intervention de ses amis (14). La supposition n'est pas improbable. Les gouverneurs de ces petits territoires exerçaient sur la fortune et la vie des colons une autorité plus absolue que celle du souverain lui-même. C'étaient en général des personnes d'un rang élevé et d'une grande considération personnelle, que l'éloignement de la métropole mettait à l'abri d'une surveillance rigoureuse. La plupart avaient d'ailleurs, à l'époque dont il s'agit, assez de crédit et de moyens de corruption pour se faire absoudre. L'histoire des colonies espagnoles, dans ces premiers temps, offre d'assez frappants témoignages de l'insolente tyrannie et des abus de pouvoir de ces petits despotes. Le triste sort de Vasquez Nuñez de Balboa, dont le nom est célèbre par la découverte de la mer Pacifique, en est un exemple signalé; mais ce n'est pas le seul qui prouve que les plus grands services pouvaient être récompensés par la persécution et par une mort ignominieuse.

Le gouverneur de Cuba, malgré son caractère irascible et ombrageux, paraît n'avoir été ni vindicatif ni cruel. Les torts, en cette circonstance, pouvaient bien être du côté de ses turbulents et avides compagnons de fortune.

La captivité de Cortés fut de courte durée. Il parvint à se débarrasser de ses fers et à forcer une fenêtre; se laissant tomber à terre d'un second étage sans accident et sans donner l'éveil, il se réfugia dans une église voisine, sanctuaire dont il réclama le privilége.

Irrité à cette nouvelle, Velasquez n'osa pourtant violer son refuge; mais il aposta des soldats dans le voisinage avec ordre de saisir le fugitif s'il se hasardait à sortir du sanctuaire. Ce

(14) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., ubi supra.

qu'il avait prévu arriva. Cortés croyait respirer l'air sans danger en dehors des murs et devant l'église, lorsqu'un alguazil, s'élançant sur lui à l'improviste et par derrière, lui lia les mains, tandis que d'autres agents achevaient de le garrotter. Cet alguazil se nommait Juan Escudero. Plus tard, Cortés le fit pendre pour un délit commis dans la Nouvelle-Espagne (15).

De nouveau mis aux fers, Cortés fut transporté à bord d'un vaisseau qui devait mettre à la voile le lendemain pour Hispaniola, où il eût sans doute subi son jugement. Mais, après bien des efforts et des douleurs, il réussit à retirer ses pieds des anneaux qui les enchaînaient, et parvint sur le pont, protégé par l'obscurité de la nuit. Il se laissa alors glisser le long du navire, dans une barque qu'il poussa au large. Au moment d'atteindre la côte, la mer devint si houleuse, le courant si rapide, que, craignant pour sa barque et se sachant bon nageur, il aima mieux opposer sa poitrine aux vague. Après avoir lutté jusqu'à l'épuisement de ses forces, il gagna enfin la terre, où il se réfugia dans la même église (16). La facilité avec laquelle Cortés s'échappa une seconde fois peut faire douter de la fidélité de ses gardiens. Peut-être le regardaient-ils comme une victime de la persécution. Peut-être avaient-ils subi l'influence de ces manières populaires qui lui avaient fait des amis partout où le hasard l'avait jeté.

Pour des motifs qu'on n'explique pas, par politique peut-être, Cortés renonça à ces objections contre son mariage avec Catalina Xuarez, ce qui lui assura les bons offices de cette famille. Bientôt le gouverneur lui-même, se laissant fléchir, se réconcilia avec lui. On raconte à ce sujet une anecdote singulière. On dit que la fierté naturelle de Cortés lui fit repousser

(15) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., loc. cit. *Memorial de Martinez*, Ms.

(16) Gomara, *Crónica*, cap. 4.

Selon Herrera, Cortés ne savait pas nager et se jeta sur une planche, qui après avoir été entraînée en mer fut repoussée sur le rivage au moment du flux. (*Hist. general*, dec. 1, lib. 9, cap. 8.)

les offres de paix de Velasquez ; mais un soir il abandonna le sanctuaire et se présenta soudainement au quartier du gouverneur, pendant une excursion militaire de ce dernier. Velasquez, étonné de voir ainsi apparaître son ennemi tout armé, lui demanda avec quelque inquiétude la cause d'une pareille surprise. Cortés lui répondit par une complète explication de sa conduite. Après une discusion un peu chaude, l'entrevue se termina très-amicalement ; on s'embrassa, et lorsque le messager chargé d'apporter la nouvelle de l'évasion du prisonnier arriva, il fut fort étonné de trouver Cortés dans les appartements de Son Excellence. Tous les deux dormaient dans le même lit. Plus d'un biographe de Cortés reproduit cette anecdote sans en garantir l'authenticité (17). Il est peu probable, en effet, qu'un personnage aussi hautain que Velasquez ait donné de pareilles marques de condescendance à un homme d'un rang si inférieur, tout à l'heure encore son ennemi mortel. Cortés, de son côté n'aurait pas eu la folle témérité de braver le lion dans son antre, lorsqu'un signe de Velasquez pouvait l'envoyer au gibet (18).

Quoi qu'il en soit, la réconciliation fut durable. Cortés, sans être rétabli dans ses fonctions de secrétaire, reçut un considérable *repartimiento* d'Indiens, et un vaste territoire dans le voisinage de St-Iago. Il fut bientôt nommé *alcade* de cette ville. Vivant presque toujours dans ses terres, il s'occupa d'agriculture avec plus de zèle qu'autrefois, et enrichit sa plantation de plusieurs espèces de bétail (19). Quelques-unes lui doivent

(17) Gomara, *Crónica*, cap. 4.

« Cœnat cubatque Cortesius cum Velasquio eodem in lecto. Qui postero die fugæ Cortesii nuntius venerat, Velasquium et Cortesium juxta accubantes intuitus, miratur. » (*De rebus gestis*, Ms.)

(18) Las Casas, qui se rappelait Cortés à cette époque, « si pauvre, si humble qu'il aurait accepté avec reconnaissance la moindre faveur de la dernière des personnes de l'entourage de Velasquez, » traite avec mépris l'anecdote de cette bravade. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. cap. 27.)

(19) « Pecuariam primus quoque habuit, in insulamque induxit omni pecorum genere ex Hispania petito. » (*De rebus gestis*, Ms)

Digitized by Google

même leur première introduction à Cuba. Il ne négligea pas non plus l'exploitation des mines d'or tombées dans son lot, qui promettaient d'être plus productives que les mines de Hispaniola. Cette existence industrieuse lui permit d'amasser, en peu d'années, trois mille *castellanos*, somme considérable dans sa position. « Dieu seul sait ce qu'il en coûta de vies indiennes ! s'écrie Las Casas, et il lui en demandera compte (20) ! » Ses jours s'écoulaient dans ces paisibles occupations, et dans la société de son aimable compagne. Catalina Xuarez, bien qu'un assez mauvais parti, si l'on considère l'infériorité de sa condition, paraît avoir rempli tous les devoirs d'une épouse aimante et fidèle. On entendit souvent Cortés dire à cette époque, et Las Casas lui-même cite ses paroles : « Qu'il était aussi heureux avec elle qu'avec la fille d'une duchesse ». La fortune devait lui donner plus tard le moyen de vérifier cette assertion (21).

Tel était l'état des choses, lorsque Alvarado rapporta la nouvelle des découvertes de Grijalva, et les riches produits de son trafic avec les indigènes. Cette nouvelle se répandit dans l'île avec la rapidité de l'éclair. Tout le monde y vit l'augure de résultats plus importants que tous ceux qui avaient été obtenus jusqu'alors. Pour le gouverneur lui-même, on sait déjà que, décidé à poursuivre les nouvelles découvertes avec un armement plus considérable, il ne cherchait qu'un homme assez riche pour partager les frais de l'expédition, assez capable pour en prendre le commandement.

Plusieurs hidalgos se présentèrent, mais, faute des qualités requises, ou dans la crainte qu'ils n'aspirassent à se rendre indépendants, Velasquez les écarta l'un après l'autre. Deux personnes jouissaient, à St-Iago, de toute sa confiance : c'étaient Amador de Lares, le *contador* ou trésorier royal (22), et son

(20) *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 27.

(21) « Estando conmigo, me lo dixo que estava tan contento con ella como si fuera hija de una duquessa. » *Hist. de las Indias*, Ms., ubi supra. Gomara, *Crónica*, cap. 4.

(22) Le trésorier se vantait souvent d'avoir servi vingt-deux ans dans

Digitized by Google

propre secrétaire, Andres de Duero. Cortés vivait dans la plus étroite intimité avec ces deux individus; il en profita pour se faire recommander par eux comme l'homme le plus apte et le plus sûr. On dit qu'il appuya sa candidature près de ces deux fonctionaires, de la promesse d'une large part dans les fruits de l'entreprise. Quoi qu'il en soit, ses deux amis le servirent de tout leur crédit. Velasquez avait fait l'expérience de la capacité et du courage de Cortés. Il savait aussi que sa nouvelle fortune lui permettait de coopérer matériellement aux prépararatifs de l'expédition. D'un autre côté, sa popularité dans l'île attirerait de nombreux soldats sous son drapeau (23). Tous leurs anciens griefs étaient depuis longtemps oubliés. La confiance dont il allait d'ailleurs l'honorer semblait lui répondre de la fidélité et de la reconnaissance d'un galant homme. Il prêta donc volontiers l'oreille aux recommandations de ses conseillers, et, mandant Cortés au palais, il lui annonça son intention de le créer capitaine général de son armada (24).

Cortés atteignait ainsi l'objet constant de ses vœux, depuis qu'il avait mis le pied dans le Nouveau-Monde. Désormais son ambition ne serait plus comprimée dans les limites d'une petite île. Il allait paraître sur un théâtre nouveau avec une complète indépendance d'action. La perspective qui s'ouvrait à ses yeux était de nature à satisfaire la double soif d'or et de renommée commune à tous les aventuriers du temps. Il appréciait l'importance des découvertes déjà faites; il y voyait

les guerres d'Italie. C'était un rusé personnage, et Las Casas, croyant ce pays une école bien glissante pour la moralité, avertit plus d'une fois, dit-il, le gouverneur « de se défier des vingt-deux ans d'Italie ». (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 113.)

(23) « Si él no fuera por capitan, que no fuera la tercera parte de la gente que con él fué. » (*Declaracion de Puertocarrero*, Ms., Coruña, 30 de abril, 1529.)

(24) Bernal Dias, *Hist. de la conquista*, cap. 19. *De rebus gestis*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 7. Las Casas, *Hist. general de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 113.

la révélation du grand empire occidental, dont une vague renommée avait de temps en temps entretenu les îles, empire signalé d'une manière plus certaine par les navigateurs qui avaient touché au continent. C'étaient les contrées que devinait le « Grand Amiral » dans sa visite à Honduras, en 1502, et qu'il aurait pu découvrir s'il avait continué de gouverner au nord, au lieu de courir vers le sud, à la recherche d'un détroit imaginaire. Pour employer l'amère expression de Colomb luimême, « il n'avait fait qu'ouvrir la porte à d'autres ». Le temps était enfin venu; la prédiction s'accomplissait, et le jeune aventurier dont la lance enchantée devait rompre le charme qui avait si longtemps protégé ces régions mystérieuses était prêt à diriger l'entreprise.

A compter de ce jour, la conduite de Cortés subit un complet changement. Ses idées, au lieu de s'évaporer en une gaieté frivole, se concentrèrent sur un grand objet. Les ressources de son esprit commencèrent à se déployer dans la manière dont il encourageait et stimulait les compagnons de ses pénibles travaux. Son âme s'était ouverte à un généreux enthousiasme dont l'auraient cru incapable ceux-là mêmes qui le connaissaient le mieux. Il consacra tout l'argent qu'il possédait à l'équipement de la flotte. Il s'en procura davantage en engageant ses propriétés et en donnant son obligation à de riches marchands de l'île qui ne doutaient pas du succès; puis, quand son crédit fut épuisé, il mit à contribution celui de ses amis.

Tous ces fonds furent employés à l'achat des vaisseaux, des vivres et des munitions de guerre. Cortés venait en aide aux volontaires trop pauvres pour s'équiper eux-mêmes. Il en attirait un plus grand nombre par l'appât des profits à partager (25).

Tout était mouvement et activité dans la petite ville de St-Iago. On armait les vaisseaux; on accaparait les provisions navales. Un grand nombre de colons vendaient leurs

(25) *Declaracion de Puertocarrero*, Ms. *Carta de Vera-Cruz*, Ms. *Probanza en la villa Segura*, Ms., 4 de oct., 1520.

terres pour s'équiper. Chacun voulait contribuer à la réussite de l'entreprise.

On s'était déjà procuré six vaisseaux, dont plusieurs de grandes dimensions. Trois cents volontaires s'enrôlèrent en peu de jours, impatients de chercher fortune sous la bannière d'un chef hardi et populaire.

On ignore pour quelle part le gouverneur contribua aux frais de l'expédition. S'il faut en croire les amis de Cortés, presque tout le fardeau des dépenses retomba sur lui; et le gouverneur poussa l'avarice jusqu'à faire un bénéfice exorbitant sur les produits de ses terres dont on eut besoin (26). Mais cela est peu vraisemblable. Comment supposer que Velasquez, disposant de tant de ressources, ait fait peser sur son lieutenant tous les frais de l'expédition; et comment ce dernier y aurait-il suffi, si l'on songe que les préparatifs coûtèrent, dit-on, plus de vingt mille ducats d'or? D'un autre côté, un homme aussi ambitieux que Cortés, appelé à recueillir toute la gloire de l'entreprise, en devait moins calculer les chances de gain et de perte que Velasquez, réduit au rôle de spéculateur oisif.

Il est une justice à rendre à Velasquez. Ses instructions pour la conduite de l'expédition ne furent dictées ni par un esprit étroit, ni par un esprit mercenaire. Le premier objet du voyage était de rejoindre Grijalva. Les deux commandants devaient ensuite agir de concert. Cordova, au retour de sa première visite au Yucatan, avait apporté la nouvelle que six chrétiens languissaient captifs dans l'intérieur du pays. On supposait qu'ils devaient être compagnons de l'infortuné Nicuessa. L'ordre était donné de les découvrir, s'il était pos-

(26) Une lettre de la municipalité de Vera-Cruz s'exprime explicitement en faveur de Cortès. (*Carta de Vera-Cruz*, Ms.) Puertocarrero et Montejo, dans leurs dépositions reçues en Espagne, disent que Cortès avait payé les deux tiers des frais d'armement de la flottille. (*Declaracion de Puertocarrero*, Ms. *Declaracion de Montejo*, Ms., 29 de abril, 1520.) Il faut remarquer, toutefois, que la lettre de Vera-Cruz fut écrite sous les yeux de Cortès, dont ces deux derniers officiers étaient les intimes confidents.


Digitized by Google

sible, et de les rendre à la liberté. Mais le but principal de l'expédition étant de nouer des relations de commerce avec les indigènes, il fallait éviter de leur faire aucun tort, et les traiter avec douceur et humanité. Cortés ne devait pas oublier que le roi d'Espagne avait surtout à cœur la conversion des Indiens. Il devait leur imprimer une haute idée de la grandeur et de la bonté de son royal maître, en les invitant « à reconnaître sa suzeraineté, et à lui faire de beaux présents d'or, de perles, de pierres précieuses, afin d'obtenir, par ce témoignage de leurs bons sentiments, sa faveur et sa protection ». Il devait explorer avec soin la côte, sonder ses baies et l'embouchure de ses rivières, dans l'intérêt des futurs navigateurs; chercher à connaître les produits naturels du pays, le caractère de ses différentes races, leurs institutions, leurs progrès, et envoyer une relation détaillée de tout cela au gouverneur, avec le produit des échanges. Il devait, en un mot, ne rien négliger de ce qui pouvait être utile au service de Dieu et de son souverain (27).

Telle fut la teneur des instructions remises à Cortés. Il faut convenir que les intérêts de la science et de l'humanité n'y étaient nullement sacrifiés à la spéculation commerciale. Si l'on se rappelle le mécontentement témoigné par Velasquez à son premier lieutenant Grijalva, parce qu'il n'avait pas fondé de colonie, on a lieu de s'étonner que les instructions de Cortés ne contiennent aucune direction à cet effet. Mais le gouverneur n'avait pas encore reçu d'Espagne le droit d'investir ses agents de pareils pouvoirs, et la commission obtenue des pères hiéronymites d'Hispaniola n'accordait que le droit de trafiquer avec les indigènes. Elle reconnaissait aussi l'autorité de Cortés comme capitaine général de l'expédition (28).

(27) Des écrivains qui n'avaient jamais vu le texte original espagnol de ces instructions, en parlent souvent comme d'une convention entre Cortés et Velasquez. Mais ce n'étaient que des instructions données par le dernier, à un subalterne.

(28) *Declaracion de Puertocarrero*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 7. Velasquez obtint peu de temps après de la couronne l'autorisation de

coloniser les nouvelles contrées découvertes et de les gouverner avec le titre d'adelantado. Cette autorisation était datée de Barcelone, 13 nov. 1518. (Herrera, *Hist. gen.*, dec. 2, lib. 3, cap. 8.) Vains priviléges! Las Casas donne une étymologie caustique du titre d'***adelantado***, si souvent accordé aux Espagnols auteurs de découvertes. « Adelantados porque se adelantaran en hazer malos y daños tan gravisimos à gentes pacificas. » (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 117.)

CHAPITRE VI.

JALOUSIE DE VELASQUEZ. — CORTÉS S'EMBARQUE. — ÉQUIPEMENT DE LA FLOTTE. — PORTRAIT DE CORTÉS. — RENDEZ-VOUS A LA HAVANE. — FORCE DE L'ARMEMENT.

1519.

L'importance du nouveau commandement de Cortés, et peut-être un peu plus de hauteur dans sa conduite, ne tardèrent pas à causer de l'ombrage à Velasquez. Il réfléchit qu'une fois loin de lui, son lieutenant serait en mesure de secouer toute dépendance, et qu'il pourrait en concevoir le désir. Un petit incident augmenta ses soupçons. Le gouverneur avait un bouffon, serviteur alors indispensable chez un grand seigneur. Ce bouffon lui dit, un jour qu'il se promenait dans la direction du port, selon son habitude, avec Cortés : « Prenez-y garde, maître Velasquez, ou nous irons un jour à la chasse de notre beau capitaine. »

« Entendez-vous ce que dit ce drôle ? » demanda le gouverneur à son compagnon.

« Pouvez-vous l'écouter? répondit Cortés; c'est un effronté qui mérite le fouet. »

Les paroles du bouffon n'en restèrent pas moins gravées dans l'esprit du gouverneur. Il ne manquait pas autour de lui de personnes qui, jalouses de la fortune naissante de Cortés, cherchaient à ranimer dans l'esprit de Velasquez le souvenir d'une vieille querelle; ces dignes courtisans, quelques-uns de sa parenté, lui peignaient sous un jour menaçant la conduite actuelle de son ancien prisonnier. De pareils affronts ne s'oubliaient jamais, à les entendre ; et, cédant à leurs suggestions, le gouverneur résolut de changer le commandant de la flottille (1). Il s'ouvrit de ce dessein à ses confidents in-

(1) « Deterebat, dit le biographe anonyme, eum Cortesii naturaimperii

times, Lares et Duero, qui s'empressèrent d'avertir Cortés; mais « pour un homme doué de la moitié de sa pénétration, dit Las Casas, la chose eût été aisée à deviner au changement de conduite du gouverneur (2) ». Il fallait se hâter de terminer les préparatifs, et de mettre à la voile, sous peine de se voir enlever le commandement. Cortés, en cette circonstance, fit preuve de cette promptitude de décision qui devait plus tard le tirer des plus grands périls.

Les équipages étaient loin d'être complets. Tous les vaisseaux n'étaient pas prêts, ni suffisamment pourvus de munitions de guerre et de vivres. Cortés n'en résolut pas moins de lever l'ancre, dans la nuit même. Il vit ses officiers en particulier; il les instruisit de son projet; il leur en apprit sans doute aussi la cause; et à minuit, au moment où la ville était ensevelie dans le silence, tout le monde se rendit à bord, et la petite escadre descendit la baie. Cortés était allé lui-même chez la personne chargée d'approvisionner de viande St-Iago; il avait fait enlever tout ce qui s'y trouvait, bien que la ville en dût, lui disait-on, souffrir le lendemain. Il avait laissé en payement une chaîne d'or massif, d'une grande valeur, qu'il portait au cou (3).

On juge de la surprise des habitants, lorsqu'au point du jour ils virent que la flottille, qu'ils savaient si mal approvisionnée, avait levé l'ancre. Cette nouvelle parvint bientôt aux oreilles du gouverneur, qui sauta hors de son lit, s'habilla en toute hâte, monta à cheval, et, accompagné de sa suite,

avida, fiducia sui ingens, et nimius sumptus in classe parandâ. Timere itaque Velasquius cœpit, si Cortesius cum eâ classe iret, nihil ad se vel honoris vel lucri rediturum. » (*De rebus gestis*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 19. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., cap. 114.)

(2) « Cortés no avia menester mas para entendello de mirar el gesto à Diego Velasquez segun su astuta viveza y mundana sabiduria. » (*Hist. de las Indias*, Ms., cap. 114.)

(3) Las Casas tenait cette anecdote de Cortés lui-même. (*Hist. de las Indias*, Ms., cap. 114. Gomara, *Crónica*, cap. 7. *De rebus gestis*, Ms.)

galopa jusqu'au quai. Cortés, dès qu'il l'aperçut, monta sur un canot armé, et s'avança à portée de voix du rivage :

« Est-ce ainsi que vous me quittez ! s'écria Velasquez. Voilà en vérité, une manière courtoise de prendre congé.

— Pardonnez-moi, repartit Cortés, le temps presse, et il y a des choses qu'il faudrait exécuter avant même d'y penser. Votre Excellence a-t-elle quelques ordres à me donner ? »

Mais le gouverneur, cruellement mortifié, était loin d'avoir à donner des ordres. Cortés, après l'avoir salué poliment de la main, retourna à bord de son vaisseau, et la flottille mit immédiatement à la voile pour le port de Macaca, situé à quinze lieues environ de distance (18 novembre 1516). Velasquez retourna dans son palais pour y méditer à loisir sur la double faute qu'il avait commise, d'abord de donner le commandement à Cortés, ensuite d'essayer trop tard de le lui enlever (4).

Le départ clandestin de Cortés a été sévèrement blâmé par plusieurs historiens, et surtout par Las Casas (5). Il y a cependant beaucoup à dire pour le justifier. Cortés tenait son commandement d'un acte spontané du gouverneur, ratifié depuis par les autorités d'Hispaniola. Il avait consacré toute sa fortune à l'entreprise, contracté même des dettes considérables ; et maintenant on voulait le dépouiller de son autorité, sans alléguer, ou du moins sans prouver qu'il fût coupable d'aucune faute. Une pareille disgrâce consommait sa ruine, pour ne rien dire des amis qui lui avaient ouvert si libéralement leurs bourses, et de ses compagnons qui jouaient leur vie et leur avenir sous ses auspices. Quel homme, en pareille circonstance, serait assez pusillanime pour tout sacrifier au caprice le plus arbitraire ? Ce qu'on devait attendre de Cortés,

(4) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., cap. 114. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 3, cap. 12.

Solis suit le récit de Bernal Diaz et dit que Cortés se sépara amicalement de Velasquez.

(5) *Hist. de las Indias*, Ms., cap. 114.

c'est qu'il servirait loyalement les intérêts de son chef, dans la suite de l'entreprise. Nous verrons jusqu'à quel point il comprit cette obligation morale.

De Macaca, où Cortés fit transporter à bord tout ce qu'on put tirer de vivres des fermes royales, ce qu'il considérait, dit-il, « comme un emprunt fait au roi, » il se dirigea vers la Trinité, ville plus considérable sur la côte méridionale de Cuba. Étant débarqué, il arbora son étendard, et publia une proclamation dans laquelle il faisait les offres les plus libérales aux personnes qui consentiraient à se joindre à lui. Des volontaires accouraient tous les jours ; il vint plus de cent soldats de Grijalva, qui, de retour à peine de leur premier voyage, brûlaient du désir de continuer leurs découvertes sous un chef plus entreprenant. La renommée de Cortés attira aussi près de lui un grand nombre de cavaliers nobles, dont plusieurs avaient accompagné Grijalva. Il en obtint de précieux renseignements pour la conduite de son entreprise. Parmi ces hidalgos, on peut citer Pedro de Alvarado et ses frères, Cristoval de Olid, Alonzo de Avila, Juan Velasquez de Léon, proche parent du gouverneur, Alonzo Hernandez de Puertocarrero, et Gonzalo de Sandoval. Tous prirent une part importante à la conquête. Leur présence était une garantie de succès, par la considération qu'elle donnait à l'entreprise. Aussi furent-ils reçus dans le petit camp des aventuriers au son d'une joyeuse musique et des salves de l'artillerie.

Cortés, dans l'intervalle, déployait la plus grande activité pour l'achat des vivres et des munitions. Informé qu'un navire de commerce chargé de grain et d'autres denrées pour les mines était en vue de la côte, il ordonna à une de ses caravelles de s'en emparer et de l'amener dans le port. Il paya au patron sa cargaison et son navire, en billets, et il persuada même à cet homme, nommé Sedeño, qui était riche, d'associer sa fortune à celle de l'expédition. Un des officiers de Cortés, Diégo de Ordaz, fut envoyé à la recherche d'un autre navire dont on annonçait l'arrivée, avec ordre de le saisir, et de rejoindre la flottille avec sa prise, à la hauteur du cap St-Antonio.

pointe occidentale de l'île (6). Cette mission avait un autre objet ; elle le débarrassait d'Ordaz, qui appartenait à la maison du gouverneur, et lui semblait un espion incommode.

Pendant ces préparatifs, le gouverneur de la Trinité, nommé Verdugo, reçut de Velasquez des lettres qui lui enjoignaient d'arrêter Cortés, à qui le commandement de la flottille venait d'être retiré. Verdugo communiqua ses ordres aux principaux officiers de l'expédition; mais ceux-ci lui conseillèrent de ne pas tenter un acte aussi téméraire : c'était provoquer infailliblement parmi les soldats une sédition qui pourrait finir par l'incendie de la ville. Verdugo crut prudent de se conformer à cet avis (7).

Cortés, voulant augmenter encore ses forces, ordonna à Alvarado de traverser l'île avec un petit corps de soldats, jusqu'à la Havane, tandis qu'il doublerait lui-même avec sa flottille la pointe occidentale de Cuba, pour le rejoindre au lieu convenu. Arrivé dans ce port, il arbora de nouveau son étendard, et fit la même proclamation. Par son ordre, tous les fusils, toutes les armes blanches et les arbalètes furent descendus à terre pour y être mis en bon état. Comme on récoltait beaucoup de coton dans le voisinage, il fit matelasser les pourpoints de ses soldats pour les garantir contre les flèches indiennes, dont les troupes avaient beaucoup souffert dans les premières expéditions. Il partagea tout son monde en onze compagnies, placées chacune sous le commandement d'un officier expérimenté. Plusieurs des cavaliers qui prenaient sous lui du service étaient les amis et même les parents de Velasquez ; il ne les en traita pas moins avec une parfaite confiance.

Son grand étendard, de velours noir brodé d'or, portait

(6) Las Casas tenait ces faits de la bouche même de Cortés. « Todo esto me dixo el mismo Cortés, con otras cosas cerca dello despues de Marques; reindo y mofando é con estas formales palabras, *ala mi fee andube por alli como un gentil cosario.* » (*Hist. de las Indias*, Ms., cap. 115.)

(7) *De rebus gestis*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 8. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., cap. 114, 115.

une croix rouge au milieu de flammes bleues et blanches, et en dessous cette légende en latin : « Amis, suivons la croix; et si nous avons la foi, nous vaincrons par ce signe. » Il commença à déployer plus de luxe sur sa personne et dans sa manière de vivre, composant sa maison d'un plus grand nombre d'officiers et de domestiques, et la tenant sur un pied coûteux, qu'il conserva jusqu'à sa mort (8).

Cortés, à cette époque, avait de trente-trois à trente-quatre ans. Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne. Il avait le teint pâle; et son grand œil noir donnait à sa physionomie une expression de gravité qui contrastait avec la gaieté de son humeur. Son apparence était assez grêle, au moins jusqu'à une période plus avancée de sa vie; mais il avait la poitrine saillante, les épaules larges, le corps bien proportionné et musculeux, unissant l'agilité à la vigueur, ce qui le faisait exceller dans l'escrime, l'équitation et tous les nobles exercices de la chevalerie. Son régime était sobre; il ne se souciait guère de ce qu'il mangeait, il buvait peu, et semblait indifférent aux fatigues, aux privations. Son costume, car il ne dédaignait pas l'impression produite par l'ajustement extérieur, était de nature à faire ressortir tous ses avantages personnels, sans faste, toutefois, comme sans affectation, mais riche. Le peu d'ornements qu'il portait et ne changeait guère, étaient d'un grand prix. Ses manières cordiales et militaires cachaient le sang-froid et un esprit réfléchi. A la gaicté de son humeur se mêlait un certain air de résolution qui faisait sentir à ceux qui l'approchaient la nécessité d'obéir, et imposait à ses amis les plus dévoués. Cette combinaison de qualités morales, où l'autorité ne se laissait point dominer par l'affection, était très-propre à inspirer du dévouement pour sa personne aux esprits turbulents que la destinée lui donnait à gouverner.

Le caractère de Cortés paraît avoir subi l'influence des évé-

(8) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 24. *De rebus gestis*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 8. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., cap. 115.

La légende de l'étendard de Cortés fut sans doute inspirée par celle du *labarum* de Constantin : *Hoc signo vinces*.

nements, ou, pour mieux dire, les nouvelles crises où il se trouvait jeté, révélèrent en lui des qualités jusqu'alors latentes. Il est de vigoureuses natures dont l'énergie ne se déploie que dans la chaleur de l'action, semblables aux plantes qui, rebelles à la douce influence des latitudes tempérées, n'acquièrent toute leur croissance et ne donnent tous leurs fruits que sous la brûlante atmosphère des tropiques. Tel est le portrait que les contemporains de cet homme remarquable nous ont laissé de lui ; tel était l'un des instruments choisis par la Providence pour renverser les empires barbares du monde occidental (9).

Les préparatifs n'étaient pas encore achevés à la Havane, quand le commandant de la ville, don Pedro Barba, reçut à son tour de Velasquez l'ordre d'arrêter Cortés et de s'opposer au départ des vaisseaux. Une autre lettre, venue de la même source, et remise à Cortés lui-même, le priait de retarder son départ et d'attendre le gouverneur, qui désirait avoir une entrevue avec lui. « Jamais, s'écrie Las Casas, je n'ai vu aussi peu de connaissance des affaires que dans cette lettre de Diego Velasquez. Pouvait-il s'imaginer qu'un homme dont il avait reçu tout récemment un pareil affront différerait son départ pour lui plaire (10)? » C'était vouloir, en effet, arrêter d'un mot le vol de la flèche, après que la corde de l'arc est lâchée.

Cortés, pendant son court séjour à la Havane, s'était concilié les bonnes grâces de Barba. Cet officier savait fort bien, d'ailleurs, que l'exécution des ordres de Velasquez était impossible en face de soldats résolus, irrités de la persécution dont leur chef était l'objet, et qui tous, pour employer les expressions d'un honnête chroniqueur qui prit part à l'expé-

(9) Les plus curieux détails qu'on puisse rencontrer sur la personne et les habitudes de Cortés se trouvent dans le récit du vieux cavalier Bernal Diaz, qui avait servi longtemps sous lui, et dans Gomara, chapelain du général. Voyez plus particulièrement le dernier chapitre de la *Crónica* de Gomara ; et le chap. 203 de *l'Hist. de la conquista*.

(10) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., cap. 115.

Digitized by Google

dition, « auraient volontiers, officiers et soldats, donné leur vie pour lui (11) ». Barba se contenta d'exposer à Velasquez l'impuissance où il était d'exécuter ses ordres. Il s'efforça en même temps de calmer les appréhensions du gouverneur, en protestant de la confiance qu'il avait lui-même en Cortés. Ce dernier joignit aux assurances de Barba une lettre conçue dans les termes de flatterie qu'il savait si bien employer (12). Il suppliait Son Excellence de compter sur son dévouement à ses intérêts, et lui annonçait que le lendemain matin il mettrait à la voile, avec sa flotte, si Dieu le permettait.

En effet, le 10 février 1519, la petite escadre leva l'ancre, et se dirigea vers le cap Saint-Antonio, lieu du rendez-vous. Quand tous les vaisseaux furent réunis, il s'en trouva onze. Celui que montait Cortés était de cent tonneaux; il y en avait trois autres de soixante-dix à quatre-vingts; le reste se composait de caravelles et de brigantins non pontés. La flottille entière fut placée sous la direction d'Antonio de Alaminos, vieux marin, le pilote de Colomb, dans son dernier voyage, ainsi que celui de Cordova et de Grijalva, dans les premières expéditions au Yucatan.

Débarqué au cap, Cortés y passa la revue de ses forces; elles se montaient à cent dix marins, cinq cent cinquante-trois soldats, dont trente-deux arbalétriers, et treize arquebusiers, sans compter deux cents Indiens de l'île, et quelques femmes indiennes pour les travaux domestiques. L'armée avait dix pièces de canon, quatre fauconneaux, et d'abondantes munitions (13). On ne s'était pas procuré sans peine les seize chevaux qui faisaient

(11) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 24.

(12) Bernal Diaz, *loc. cit.*

(13) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*. cap. 26.

Il règne peu d'accord parmi les autorités, en ce qui regarde le chiffre de l'armée. La lettre de Vera-Cruz, qui devait être exacte, le porte à quatre cents soldats. (*Carta de Vera-Cruz*, Ms.) Velasquez lui-même, dans une communication au grand-juge de Saint-Dominique, le fixe à six cents. (*Carta de Diego Velasquez al lic. Figueroa*, Ms.) J'ai adopté l'évaluation de Bernal Diaz.

partie de l'expédition. La difficulté du transport de ces animaux à travers l'Océan, sur les bâtiments mal construits de l'époque, les rendait très-rares et d'une incroyable cherté dans les îles (14). Mais Cortés comprenait toute l'influence d'une cavalerie, si faible qu'elle fût, pour tenir la campagne et jeter la terreur parmi les indigènes. C'est avec cette petite armée qu'il entreprit une conquête dont les difficultés réelles l'auraient fait reculer lui-même, s'il en avait pu entrevoir la moitié.

Avant de s'embarquer, Cortés adressa une courte et chaleureuse harangue à ses soldats. Ils allaient commencer, leur dit-il, une noble entreprise, qui devait rendre leur nom célèbre dans les siècles à venir; il les conduisait dans des contrées plus vastes, plus opulentes que toutes celles qu'avaient visitées jusqu'alors les Européens. « Je vous offre une glorieuse récompense, poursuit l'orateur, mais il faut la gagner par d'incessantes fatigues. Les grandes choses ne s'accomplissent que par de grands efforts, et jamais la gloire n'a été le prix de l'oisiveté (15). Si je me suis donné tant de mal, si j'aventure tout ce que je possède dans cette entreprise, c'est pour l'amour de la renommée, la plus noble récompense de l'homme ! Mais si quelques-uns d'entre vous convoitent surtout les richesses, gardez-moi seulement votre foi, comme je vous garderai la mienne, et je vous rendrai maîtres de trésors tels que nos compatriotes n'en ont jamais rêvé ! Vous êtes peu nombreux; mais forts par votre résolution, et pourvu qu'elle ne chancelle pas, soyez sûrs que le Tout-Puissant, qui n'a jamais abandonné les Espagnols dans leurs luttes contre les infidèles, vous couvrira de son bouclier, fussiez-vous enveloppés d'une nuée

(14) Cherté bien incroyable, en vérité, puisque des faits contenus dans les dépositions à Villa Segura, il résulte que le prix des chevaux achetés pour l'expédition variait de quatre cents à cinq cents *pesos de oro* chacun! (*Probanza en Villa Segura*, Ms.) La valeur des chevaux est bien établie par les détails particuliers que Bernal Diaz a cru devoir nous donner sur chacun d'eux, détails dignes de figurer dans un almanach des haras. (Voyez l'*Hist. de la conquista*, cap. 23.)

(15) « Io vos propongo grandes premios, mas embueltos en grandes trabajos; pero la virtud no quiere ociosidad. » (Gomara, *Crónica*, cap. 9.)

d'ennemis; car, votre cause est une *juste cause*, et vous combattez sous la bannière de la croix. Marchez donc, s'écria-t-il en terminant, avec joie et confiance; menez à une glorieuse fin une œuvre commencée sous d'aussi heureux auspices (16). »

Le général avait su toucher en peu de mots les cordes les plus sensibles chez les aventuriers d'alors, l'ambition, l'avarice, le zèle religieux; son discours fit tressaillir tous les cœurs de son martial auditoire, et fut accueilli par d'unanimes acclamations. On célébra la messe avec les solennités en usage chez les navigateurs espagnols, lorsqu'ils entreprenaient un voyage de découvertes. La flotte, placée sous la protection immédiate de saint Pierre, patron de Cortés, leva de nouveau l'ancre, et fit voile, le dix-huitième jour de février 1519, pour la côte du Yucatan (17).

(16) Le texte est un abrégé très-condensé du discours original de Cortès ou de son chapelain. (Voyez Gomara, *Crónica*, cap. 9.)

(17) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., cap. 115. Gomara, *Crónica*, cap. 10. *De rebus gestis*, Ms.

« Tantus fuit armorum apparatus, s'écrie l'auteur du dernier ouvrage, quo alterum terrarum orbem bellis Cortesius concutit; ex tam parvis opibus tantum imperium Carolo facit; aperitque omnium primus Hispanæ genti Hispaniam Novam ! » L'auteur est inconnu. L'ouvrage semble avoir fait partie d'une grande compilation *De orbe novo*, écrite probablement sur le plan d'une série d'esquisses biographiques, puisqu'il est question dans l'introduction d'une vie de Colomb, précédant celle de Cortés. Cet ouvrage, composé, à ce que dit l'auteur inconnu, lorsqu'un grand nombre de vieux conquérants vivaient encore, est adressé au fils de Cortés. L'historien avait donc d'abondants moyens de vérifier la verité de ses assertions, bien qu'elles trahissent trop souvent, par une grande partialité pour Cortés, l'influence du patronage sous lequel le livre fut écrit. L'auteur tombe dans une prolixité de détails qui, bien que fatigante, n'est pas sans utilité dans un écrit contemporain. Par malheur, le premier livre seulement a été achevé; c'est, du moins, le seul qui ait survécu. Il s'arrête aux événements contenus dans ce chapitre. Il est écrit en latin, dans un style pur et clair; et l'on conjecture, avec quelque vraisemblance, qu'il était dû à Calvet de Estrella, chroniqueur des Indes. L'original existe dans les archives de Simancas, où il a été découvert et transcrit par Muñoz. C'est sur le manuscrit de ce dernier qu'a été copié celui de ma bibliothèque.

CHAPITRE IV.

RELACHE A COZUMEL. — CONVERSION DES INDIGÈNES.
— JERONIMO DE AGUILAR.
— L'ARMÉE ARRIVE A TABASCO. — GRAND COMBAT CONTRE LES INDIENS.
— INTRODUCTION DU CHRISTIANISME.

1519.

La flottille devait naviguer de conserve et régler sa marche sur celle de la *capitana* ou vaisseau amiral, qui portait un fanal sur sa poupe pendant la nuit. Mais le temps, d'abord favorable, changea peu après le départ, et une des violentes tempêtes, si fréquentes en cette saison dans les latitudes des Indes Occidentales, assaillit les navires, les dispersa, en désempara plusieurs, et les repoussa tous bien loin au sud de leur destination.

Cortés avait retardé sa marche pour convoyer un des navires les plus maltraités. Arrivé le dernier dans l'île de Cozumel, il apprit qu'un de ses capitaines, Pedro de Alvarado, avait profité de sa courte absence pour piller les temples, et que les indigènes s'étaient enfuis épouvantés dans l'intérieur de l'île. Irrité de cette conduite brutale, si contraire à la politique qu'il se proposait de suivre, Cortés réprimanda Alvarado en présence de toute l'armée. Il se fit ensuite amener deux prisonniers indiens et leur expliqua le but tout pacifique de sa visite, à l'aide de son interprète Melchorejo, indigène du Yucatan, ramené par Grijalva à Cuba, où il avait acquis une certaine connaissance de la langue espagnole. Cortés, après avoir comblé les deux Indiens de présents, les chargea de rassurer leurs compatriotes. Cette politique humaine et sage eut un plein succès. La population fugitive ne tarda pas à rentrer dans ses habitations et à établir avec les Espagnols

un pacifique échange de joyaux d'or contre de la coutellerie et des verroteries.

Cortés avait hâte de recueillir de nouveaux renseignements au sujet des chrétiens qu'on disait prisonniers sur le continent voisin. Les premiers rapports lui ayant été confirmés par des trafiquants de l'île, il expédia aussitôt Diego de Ordaz avec deux brigantins. Cet officier avait ordre d'attendre pendant huit jours le retour des Indiens qui s'étaient chargés de porter aux captifs une lettre de leurs compatriotes et une rançon de nature à séduire leurs maîtres.

Dans l'intervalle, Cortés résolut de parcourir les diverses parties de l'île pour en explorer les ressources et tenir ses troupes en haleine.

L'île de Cozumel, quoique pauvre et mal peuplée, offrait partout les signes d'une civilisation supérieure à celle des autres îles indiennes: On y trouva des maisons spacieuses, construites de pierres et de chaux. Cortés fut étonné de voir des temples dont les tours, bâties des mêmes matériaux, avaient plusieurs étages. Il le fut bien davantage en découvrant, dans la cour d'un de ces temples, une croix de pierre haute de dix palmes environ. C'était l'emblème du dieu de la pluie. L'apparition de cette croix suggéra les plus étranges conjectures, non-seulement aux soldats illettrés, mais plus tard aux érudits européens. Les derniers se perdirent en hypothèses sur l'origine des races qui avaient pu introduire dans ces contrées le symbole vénéré des chrétiens. Rien n'autorisait, comme on le verra plus tard, les conclusions qu'on voulait tirer (1) du fait assez curieux en lui-même que la croix ait été le symbole d'un culte religieux dans le Nouveau-Monde et dans plusieurs régions de l'ancien avant que la lumière du christianisme y eût pénétré (2).

Impatient d'arracher les indigènes à leur grossière idolâtrie

(1) Voyez l'*Appendice*, part. I, n° 1, note 27.

(2) *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 25 et seq. Gomara, *Crónica*, cap. 10, 15. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms.,

Digitized by Google

pour y substituer un culte plus pur, Cortés était décidé à employer la violence, si les moyens plus doux échouaient. Le gouvernement de la métropole n'avait rien de plus à cœur que la conversion des indigènes. C'est la base de toutes ses instructions : ce qui donne aux conquêtes espagnoles dans l'hémisphère occidental le caractère d'une croisade. La conversion des Indiens n'en paraissait pas moins bonne pour être soudaine et violente. A défaut de la persuasion, l'épée semblait un dernier argument très-licite. La propagation du mahométisme n'avait-elle pas prouvé que les semences religieuses jetées par la main de la violence, loin de périr sur le sol, y germaient et fructifiaient? Si la mauvaise cause avait été si bien servie par le glaive, à plus forte raison la bonne en pouvait-elle user. Ces guerres, tout injustes qu'elles nous paraissent, étaient donc des guerres saintes aux yeux des cavaliers espagnols. C'était peu de vaincre les infidèles si on ne les convertissait. Ne pas s'inquiéter de l'âme d'un ennemi plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, c'était mettre la sienne en péril. Une seule conversion rachetait bien des péchés. La morale était ici hors de cause. Tout se justifiait par la foi. La foi ouvrait le ciel; la foi effaçait tous les crimes et dispensait de toutes les bonnes œuvres. Telle était alors la ferme croyance du chevalier castillan. Il n'en entendait pas professer d'autre par les moines dans les églises, dans les cloîtres, dans les colléges, en Espagne, et par les missionnaires dans le Nouveau-Monde; un seul homme excepté, dont la piété éclairée, puisée

lib. 3, cap. 115. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 4, cap. 6. Martyr, *De insulis nuper inventis*, Coloniæ, 1574, p. 344.

Dans les curieux volumes contenant le récit de sa seconde expédition dans le Yucatan, le voyageur Stephens raconte sa visite à Cozumel, île aujourd'hui inhabitée et couverte de forêts impénétrables. Près du rivage, il vit les restes d'anciennes constructions indiennes, qu'il suppose devoir être celles qui fixèrent les yeux de Grijalva et de Cortés et qui lui suggérèrent d'importantes remarques. Il entre dans des réflexions étendues sur l'existence de la croix comme symbole d'un culte chez les indigènes. (*Incidents d'un voyage dans le Yucatan*, New-York, 1843, vol. 2, chap. 20.

Digitized by Google

à une source plus pure, ne peut vaincre les préjugés du temps (3). Personne n'était plus imbu de ces préjugés que Cortés. Véritable miroir de son siècle, il réfléchissait le bizarre assemblage de ses deux grands traits caractéristiques, la dévotion et la licence. Scandalisé des pratiques idolâtres des habitants de Cozumel, qui paraissent toutefois s'être abstenus des sacrifices humains, il résolut de leur faire embrasser le christianisme, par l'entremise de deux ecclésiastiques attachés à l'expédition, le licencié Juan Diaz et le père Bartolomé de Olmedo. Le dernier offrait la réunion, rare en tout temps, d'un zèle fervent et d'une charité non moins vive. Sa conduite était le plus bel exemple de ses préceptes. Il suivit l'armée pendant les diverses phases de la conquête; maintes fois ses conseils sages et humains adoucirent la cruauté des vainqueurs et détournèrent le glaive levé sur les pauvres Indiens.

Les deux missionnaires employèrent toute leur éloquence à persuader au peuple de Cozumel de laisser démolir ses idoles, auxquelles les Espagnols trouvaient une ressemblance frappante avec Satan (4). Mais les indigènes, pénétrés d'horreur à l'idée d'une semblable profanation, s'écrièrent que c'étaient là les dieux qui leur envoyaient la lumière du jour et la tempête, et que si on leur faisait la moindre violence, ils lanceraient leurs foudres sur les coupables.

Cortés était peu versé probablement dans les discussions théologiques : il préférait l'action aux arguments. Selon lui, le meilleur moyen de convaincre les indigènes était de leur prouver l'impuissance de leurs idoles. Il ordonna donc, sans plus de cérémonie, de précipiter les dieux indiens du haut des escaliers du temple. Ce qui fut fait au milieu des lamentations et des cris d'horreur du peuple. On se hâta d'élever à la même

(3) Voyez l'esquisse biographique du bon évêque Las Casas, le protecteur des Indiens, dans le post-scriptum qui termine ce livre.

(4) « Fuese que el demonio se les aparecia como es, y dejaba en su imaginacion aquellas especies; con que seria primorosa imitacion del artifice la fealdad del simulacro. » (Solis, *Conquista*, p. 30.)

place un autel, où l'on plaça l'image de la Vierge et de l'Enfant Jésus; pour la première fois, la messe fut célébrée dans un temple indien de la Nouvelle-Espagne, par le père Olmedo et son vénérable compagnon. Les patients missionnaires entreprirent de nouveau l'œuvre morale de la conversion des indigènes. L'interprète indien de Cortés devait être un assez mauvais truchement pour les doctrines abstraites de la foi; mais les habitants de Cozumel, soit par peur des Espagnols, soit par conviction de l'impuissance de leurs dieux, n'en embrassèrent pas moins le christianisme (5).

Cependant Diego de Ordaz était revenu du Yucatan sans apporter de nouvelles des captifs espagnols. Cortés en fut très-contrarié; il ne pouvait retarder davantage son départ de Cozumel; la flotte, complétement ravitaillée, quitta, dans les premiers jours de mars, ces rivages hospitaliers. Elle n'en était guère éloignée, lorsqu'une voie d'eau, qui se déclara dans un des navires, la força de rentrer dans le même port. Cet accident eut de si grandes conséquences, qu'un écrivain du temps l'appelle un miracle (6).

Les Espagnols, à peine débarqués, virent venir des côtes voisines du Yucatan un canot monté par plusieurs hommes, en apparence Indiens. Dès que le canot eut abordé l'île, l'un d'eux demanda, en mauvais castillan, s'il était parmi des chrétiens, et recevant une réponse affirmative, il se jeta à genoux pour remercier le ciel. C'était un des prisonniers qui avaient excité tant de sympathies. Il se nommait Jeronimo de Agui-

(5) ***Carta de Vera Cruz***, Ms. Gomara, ***Crónica***, cap. 15. Herrera, ***Hist. general***, dec. 2, lib. 4, cap. 7. Ixtlilxochitl, ***Hist. chich.***, cap. 78.

Las Casas, dont les vues éclairées en matière de religion auraient fait honneur à notre siècle, insiste sur la futilité de ces conversions forcées, par lesquelles on s'imagine arracher en quelques jours des populations à l'idolâtrie qu'elles ont appris à respecter dès le berceau. « Le seul moyen d'opérer une conversion durable, dit-il, est une prédication longue, assidue, fidèle, jusqu'à ce que les païens se forment quelque idée de la véritable nature de la Divinité et des doctrines qu'ils doivent embrasser, etc. »

(6) « Muy grand misterio y milagro de Dios. » (***Carta de Vera-Cruz***, Ms.)

lar. Né à Ecija; en Espagne et élevé pour l'Église; il avait fait partie plus tard de la colonie espagnole établie dans le Darien. Un navire sur lequel il avait entrepris la traversée de Hispaniola, huit années auparavant, fit naufrage près des côtes du Yucatan. Jeronimo se sauva dans la chaloupe avec un certain nombre de ses compagnons de voyage, dont plusieurs moururent de faim ou victimes des intempéries de l'air. D'autres furent sacrifiés aux dieux du pays lorsqu'ils atteignirent la côte. Lui-même n'échappa à leur sort qu'en se réfugiant dans l'intérieur des terres, où il tomba entre les mains d'un puissant cacique, qui le laissa vivre, mais le traita avec la dernière rigueur. Cependant la patience du captif et son extrême humilité finirent par toucher son maître, qui voulut le décider à choisir une femme parmi son peuple. Jeronimo, fidèle à ses vœux de chasteté, s'y refusa opiniâtrément, malgré les tentations dignes de saint Antoine qu'on lui fit subir (7). La continence est une vertu trop rare parmi les barbares pour ne pas exciter l'admiration. Le maître d'Aguilar se lassant de l'éprouver, lui confia le soin de sa maison et la garde de ses nombreuses femmes. Le captif était un homme aussi prudent que vertueux. On le consulta sur les affaires les plus importantes. Il finit en un mot par devenir une autorité. Ce ne fut pas sans regret que le cacique consentit à se séparer d'un conseiller si fidèle. Il ne fallut pas moins pour le décider que la pacotille de grains de verre, de grelots et autres joyaux de même valeur, offerts pour sa rançon. Enfin le départ d'Aguilar fut tant retardé, qu'à son arrivée sur la côte les brigantins avaient mis à la voile. Sans le retour accidentel de la flotte, il n'aurait pu la rejoindre.

Le pauvre captif salua Cortés à la manière indienne, en

(7) Ces tentations sont énumérées par Herrera avec une minutie qui a au moins le mérite de donner une beaucoup plus haute opinion de la vertu d'Aguilar que les généralités du texte. (*Hist. general*, dec. 2, lib. 4, cap. 6,8.) L'histoire est racontée d'une manière charmante par Washington Irving. (*Voyages et découvertes des compagnons de Colomb*; Londres, 1838, p. 2 3 et seq.)

touchant la terre avec la main et en la portant ensuite à sa tête. Cortés le releva avec bonté, l'embrassa affectueusement et le couvrit de son propre manteau, car le costume d'Aguilar offrait toute la simplicité primitive de celui des habitants du pays. Il fut longtemps à se réconcilier avec les vêtements européens et avec la contrainte des mœurs européennes. Pendant sa longue résidence dans le pays, il avait appris les dialectes mayans du Yucatan, et se rappelant peu à peu la langue castillane, il rendit bientôt les plus grands services comme interprète (8).

La flotte, après avoir réparé ses avaries, prit une seconde fois congé des bons habitants de Cozumel, le 4 mars. Elle longea le plus près possible les côtes du Yucatan, doubla le cap Catouche et descendit toutes voiles dehors la large baie de Campêche, bordée de ces riches bois de teinture qui sont devenus l'objet d'un commerce si important avec l'Europe. Cortés passa devant Potonchan, où Cordova avait essuyé une si dure réception, et il atteignit bientôt l'embouchure du Rio de Grijalva, où ce navigateur avait fait un trafic si avantageux. Sans perdre de vue le grand objet de son voyage, la visite des territoires aztéques, il voulait connaître par lui-même les ressources de ce pays, et il résolut en conséquence de remonter la rivière jusqu'à la grande ville située sur ses bords.

Les sables accumulés à l'embouchure du Rio de Tabasco ou de Grijalva barrant le passage aux navires, Cortés dut les laisser à l'ancre dans la baie. Il monta sur de petites embarcations avec une grande partie de son monde. Les deux rives étaient couvertes de mangliers, dont les racines s'élançant hors du sol et s'entrelaçant, formaient une sorte d'épais treillis, à travers lequel on voyait çà et là appa-

(8) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 1. Martyr, *De insulis*, p. 347. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 29. *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 115, 116.

raître les indigènes, dont les regards et les gestes étaient de plus en plus menaçants. Cortés, fort surpris de ces démonstrations hostiles, remonta le courant avec précaution. Parvenu à un terrain découvert, où il vit un grand nombre d'Indiens rassemblés, il leur fit demander par son interprète la permission de descendre à terre, leur expliquant en même temps ses intentions tout amicales. Les Indiens, brandissant leurs armes, ne lui répondirent que par des gestes de défi. Cortés résolut néanmoins de ne rien tenter ce soir-là, et se retira avec ses troupes dans une île voisine, remettant au lendemain matin le débarquement.

Au point du jour, les Espagnols virent la partie du rivage opposée à l'îlot couverte de forces bien plus considérables que la veille. D'innombrables canots étaient rangés près du bord, et pleins de guerriers armés. Cortés fit aussitôt ses dispositions pour l'attaque, après avoir ordonné à Alonzo de Avila de débarquer avec cent hommes sur un point situé plus bas, masqué par un bois de palmiers, et où l'on savait que venait aboutir une des routes qui conduisaient à Tabasco. Alonzo devait se porter directement sur cette place, tandis que Cortés l'attaquerait de front (9). Le gros des troupes, monté sur des embarcations, traversa la rivière en face des Indiens; mais avant de commencer les hostilités, pour agir avec un entier respect de la justice et se conformer aux instructions du conseil royal (10), le général espagnol fit proclamer par son interprète qu'il ne demandait rien que le libre passage, son unique but étant de renouer avec les indigènes les anciennes relations amicales. Il les rendait donc responsables du sang versé pour une résistance inutile, car il avait résolu de coucher à tout prix cette nuit-là même à Tabasco. Cette procla-

(9) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 31. *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 18. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 3, cap. 118. Martyr, *De insulis*, p. 348.

Il y a quelque désaccord entre le récit de Bernal Diaz et la lettre de Vera-Cruz, écrits tous les deux par des témoins oculaires.

(10) *Carta de Vera Cruz*, Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 31.

mation fut lue à haute voix et dûment enregistrée par le notaire. Les Indiens, qui n'en comprirent sans doute pas un mot sur dix, y répondirent par leurs cris de guerre et par une grêle de flèches (11).

Cortés, persuadé qu'il venait de remplir tous les devoirs d'un loyal cavalier, et que le conseil royal était responsable de tout le reste, accosta aussitôt les canots indiens. On combattit corps à corps avec de l'eau jusqu'à la ceinture. La lutte fut acharnée, mais courte; la vigueur des Européens l'emporta. L'ennemi, repoussé à terre, fut soutenu par les siens, qui firent pleuvoir sur les assaillants une grêle de dards, de flèches et de pieux enflammés. Les bords de la rivière étaient glissants et vaseux; Cortés perdit une de ses sandales dans la boue, mais il continua de combattre pied nu et de s'exposer grandement, car il servait de point de mire aux Indiens, qui s'écriaient tous : « Visez le chef ».

Les Espagnols gagnèrent enfin la terre ferme, et reprenant un peu d'ordre, ils ouvrirent un feu très-vif d'arquebuses et d'arbalètes. Les Indiens, effrayés par la lueur et le bruit des armes, à feu, qu'ils entendaient pour la première fois, se replièrent en désordre derrière un parapet qui barrait la route, et que les Espagnols enlevèrent sans peine. L'ennemi

(11) « Voyez, s'écrie l'évêque de Chiapa dans sa veine caustique, le bon sens de cette réquisition, ou, pour mieux dire, la folie et l'insensibilité du conseil royal, qui pouvait trouver un prétexte de guerre dans le refus des Indiens de s'y soumettre. » (*Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 3, cap. 118.) Dans un autre endroit, Las Casas prononce une invective animée contre l'iniquité de ceux qui couvraient leurs hostilités de ces vaines formules verbales, dont le sens était tout à fait incompréhensible aux barbares. (Ibid. l. 3, c. 57.) La fameuse formule employée par les conquérants espagnols en ces occasions avait été rédigée par le docteur Palacios Reubios, homme de lettres et membre du conseil du roi. « Mais je ne puis que rire de lui et de ses lettres, s'écrie Oviedo, s'il pensait que ces indigènes pouvaient en comprendre un seul mot! » (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 29, cap. 7.) On peut voir la traduction du manifeste régulier, *requirimiento*, dans les dernières pages des *Voyages des compagnons de Colomb*, par Washington Irving.

s'enfuit à Tabasco, où il s'abrita de nouveau derrière des palissades.

Dans l'intervalle, Avila avait exécuté son mouvement. Les indigènes, attaqués de deux côtés à la fois, ne firent plus aucune résistance et abandonnèrent la ville, après avoir transporté en lieu de sûreté leurs familles et leurs richesses. Les Espagnols durent se contenter de quelques vivres et de fort peu d'or. « Circonstance, dit Las Casas, de nature à les satisfaire médiocrement (12). » Tabasco était une ville populeuse : la plupart des maisons étaient bâties en terre ; mais il y en avait aussi en pierre et en mortier, ce qui attestait de la part des habitants une civilisation supérieure à celle des îles ; leur résistance témoignait aussi d'un plus grand courage (13).

Cortés, après avoir fait trois entailles avec son épée à un vaste ceiba qui croissait sur la place publique, proclama à haute voix qu'il prenait possession de la ville au nom et en faveur de Leurs Majestés Catholiques, et qu'il maintiendrait son droit avec l'épée et le bouclier contre quiconque oserait le contester. La même déclaration fut répétée par les soldats et enregistrée par le notaire. Telle était la forme simple et chevaleresque alors usitée pour la prise de possession des territoires découverts dans le Nouveau-Monde par les cavaliers espagnols. Ce titre suffisait pour écarter les prétentions des autres potentats européens.

Cortés établit son quartier général pendant la nuit dans la

(12) « Hallaronlas llenas de maiz é gallinas y otros vestimentos, oro ninguno, de lo que ellos no resciviéron mucho plazer. » *Hist. de las Indias*, Ms., ubi suprà.

(13) Pierre Martyr trace un brillant tableau de cette capitale indienne. « Ad fluminis ripam protentum dicunt esse oppidum, quantum non ausim dicere ; mille quingentorum passuum, ait Alaminus nauclerus, et domorum quinque ac viginti millium : stringunt alii ingens tamen fatentur et celebre. Hortis intersecantur domus, quæ sunt *egregie lapidibus et calce* fabrefactæ, maximâ industriâ et architectorum arte. » (*De insulis*, p. 349.) Pierre Martyr avait recueilli toutes ces particularités du vieux pilote Alaminos et de deux des officiers de Cortés.

cour du temple principal; il posa de nombreuses sentinelles et prit toutes les précautions en usage dans les guerres européennes. Un silence inquiétant régnait dans les alentours du temple. L'interprète Melchorejo s'était enfui, après avoir suspendu à un arbre ses vêtements européens. Désormais les Indiens étaient instruits du petit nombre des Espagnols, et ne se feraient plus illusion sur leur nature supérieure.

Le jour venu, Cortés n'apercevant aucune trace de l'ennemi, envoya deux détachements sous les ordres d'Alvarado et de Francisco de Lujo, pour reconnaître la contrée. Ce dernier officier n'avait pas fait une lieue, lorsque, attaqué à l'improviste par les Indiens avec des forces nombreuses, il fut contraint de se réfugier dans un vaste édifice en pierre, et d'y soutenir un véritable siége. Le bonheur voulut que les cris sauvages des assaillants parvinssent aux oreilles d'Alvarado et de sa troupe, qui, courant au secours de leurs camarades, les aidèrent à s'ouvrir un passage. Les deux petits corps réunis, serrés de près par les Indiens, se replièrent sur la ville. Cortés, venant alors à leur aide, força l'ennemi à se retirer.

Quelques Indiens, faits prisonniers dans cette escarmouche, confirmèrent les craintes des Espagnols. Tout le pays était en armes; des milliers d'hommes accouraient des provinces voisines, et l'assaut était résolu pour le lendemain. Cortés ayant demandé aux Indiens la cause d'un accueil si différent de celui qu'on avait fait à Grijalva, ils lui répondirent que la conduite pacifique des habitants de Tabasco en cette circonstance avait causé un grand scandale parmi toutes les peuplades voisines; accusés de lâcheté et de perfidie, ils s'étaient bien promis de résister aux hommes blancs s'ils reparaissaient jamais (14).

Cortés dut regretter alors de s'être laissé détourner du but principal de son expédition pour s'engager dans une guerre

(14) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 31, 32. Gomara, *Crónica*, cap. 18. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 118, 119. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 78, 79.

sans résultats ; mais il était trop tard pour reculer. Débuter par un échec, c'était décourager ses soldats, enfler l'arrogance des Indiens et se préparer d'autres revers. Il déclara donc à ses officiers qu'il avait résolu de livrer bataille le lendemain matin (15).

On transporta les blessés à bord des vaisseaux ; le reste des troupes rejoignit le camp. On débarqua six pièces de canon et tous les chevaux ; ces pauvres animaux semblaient avoir perdu l'usage de leurs membres par suite de leur longue prison à bord, mais quelques heures d'exercice leur rendirent leur vigueur et leur feu accoutumé. La direction de l'artillerie fut confiée à un soldat nommé Mesa, qui avait acquis l'expérience de cette arme dans les guerres d'Italie. Diego de Ordaz prit le commandement de l'infanterie, et Cortés se réserva celui de la cavalerie, composée des plus vaillants hommes de sa petite armée, parmi lesquels on peut citer Alvarado, Velasquez de Léon, Avila, Puertocarrero, Olid, Montejo. Les préparatifs terminés et le plan de bataille arrêté, Cortés se retira pour prendre un peu de repos. Mais il était trop agité par l'inquiétude du lendemain pour qu'il pût fermer l'œil. En cette circonstance, comme à la veille d'autres grands événements, il visita lui-même à plusieurs reprises les postes et les sentinelles.

Les premières clartés du jour virent sa petite armée rangée en bataille. Il la passa en revue, et lui déclara qu'il n'était pas d'avis d'attendre l'ennemi derrière des murs, voulant au contraire aller à sa rencontre. Il savait qu'il y a presque toujours de l'avantage à prendre l'offensive. Les Indiens étaient campés à quelques milles de la ville, dans une plaine nommée Ceutla. Ordaz reçut l'ordre de marcher droit à l'ennemi avec l'infanterie et les canons, tandis que Cortés avec

(15) D'après Solis, qui cite le discours de Cortès en cette occasion, il convoqua ses capitaines pour les consulter sur la marche qu'il fallait suivre. (*Conquista*, cap. 19.) Cela est possible ; mais je ne trouve aucune autorité qui l'appuie.

Google

ses cavaliers feraient un détour pour prendre les Indiens en flanc ou tomber sur leurs derrières.

Les Espagnols, après avoir entendu la messe, sortirent des murs de bois de Tabasco, le 25 mars, fête de Notre-Dame, jour mémorable dans les annales de la Nouvelle-Espagne. Les environs de la ville présentaient des champs de maïs, et dans les terrains bas, des plantations de ce cacao dont les Indiens tiraient leur breuvage favori, et servant sans doute aussi de monnaie, comme à Mexico. Ces plantations, qui exigent une irrigation continuelle, étaient arrosées par des réservoirs d'eau et de nombreuses rigoles : il n'y avait de praticable pour les canons qu'une étroite chaussée.

On fit plus d'une lieue sans rencontrer l'ennemi : une chaleur étouffante rendait la marche très-pénible, indépendamment des obstacles du terrain. Les compagnons de Cortés avaient heureusement substitué à la lourde cotte de mailles des cavaliers européens un justaucorps de coton piqué, suffisant pour les protéger contre les flèches indiennes, et qui leur laissait la liberté de leurs mouvements.

Parvenu dans la grande plaine de Ceutla, Cortés découvrit enfin les lignes ennemies, qui s'étendaient d'un bout à l'autre de l'horizon. Le choix de cette position annonçait une certaine habileté de la part des Indiens; tandis que les Espagnols avançaient lentement et s'embourbaient dans les marécages, les habitants de Tabasco poussèrent leur hideux cri de guerre en faisant pleuvoir une grêle de flèches, de pierres et d'autres projectiles sur les boucliers et les casques des assaillants. Nombre d'hommes furent blessés avant de parvenir sur un sol plus ferme, où, se frayant bientôt un espace suffisant pour se déployer, ils ouvrirent un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Chaque décharge renversait des files d'Indiens; mais loin d'en paraître effrayés, ces intrépides sauvages jetaient de la poussière et des feuilles en l'air pour cacher leurs pertes, et faisant retentir leurs instruments de guerre, ils décochaient de nouvelles nuées de flèches. Ils serraient même d'assez près les Espagnols, qui les repoussaient vigou-

reusement, mais pour les voir revenir aussitôt à la charge, semblables aux flots de la mer à l'heure du reflux, menaçant d'accabler la petite armée européenne par leur nombre seul, et lui laissant à peine assez de place pour manœuvrer ses pièces (16). L'engagement durait depuis une heure, et la cavalerie, retardée sans doute par un obstacle imprévu, ne se montrait pas. Dans ce moment de crise, on vit les colonnes les plus reculées de l'armée indienne s'agiter et tomber dans un désordre qui se communiqua rapidement à toute la masse. Bientôt les chrétiens entendirent l'encourageant cri de guerre de « Saint Jacques et saint Pierre ; » les casques et les épées des cavaliers castillans flamboyèrent sous les rayons du soleil levant. L'œil de la foi découvrait même davantage ; il voyait le patron de l'Espagne, monté sur son cheval de guerre gris, accourir à la « rescousse » des Espagnols et fouler aux pieds les cadavres des infidèles (17).

Les difficultés de la route avaient beaucoup ralenti la marche de Cortés; mais les Indiens combattaient avec un tel acharnement, qu'il tomba sur eux à l'improviste, après avoir recommandé à ses cavaliers, armés de longues lances, de frapper leurs ennemis au visage (18). Les Indiens, effrayés

(16) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 119. Gomara, *Crónica*, cap. 19, 20. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 4, cap. 11. Martyr, *De insulis*, p. 350. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 79. Bernal Diaz. *Hist. de la conquista*, cap. 33, 36. *Carta de Vera-Cruz*, Ms.

(17) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 79.

« Cortés suppose que c'était son propre patron, saint Pierre, dit Pizarro y Orellana ; mais l'opinion commune et indubitable est que ce fut notre glorieux apôtre saint Jacques, le boulevard et la sauvegarde de notre nation. » (*Varones illustres*, p. 73.) « Pécheur que je suis, s'écrie l'bonné le Bernal Diaz, dans une verve plus sceptique, il ne m'a pas été donné de voir ni l'un ni l'autre des apôtres en cette occasion. » (*Hist. de la conquista*, cap. 34.)

(18) C'était l'ordre, comme le lecteur se le rappelle, donné par César à ses soldats dans sa grande bataille contre Pompée :

Adversosque jubet ferro confundere vultus.
(Lucain, *Pharsale*, lib. 7, v. 575.)

d'une si étrange apparition, car ils croyaient que le cavalier et le cheval ne faisaient qu'un même être surnaturel (19), furent saisis d'une soudaine panique et s'enfuirent en jetant pour la plupart leurs armes.

Cortés ne jugea pas à propos de les poursuivre; une victoire aussi complète satisfaisait tous ses vœux. Il conduisit sa petite armée dans un bois de palmiers voisin du combat, et à l'abri de cette vaste tente, les Espagnols offrirent des actions de grâces à Dieu. Sur le champ de bataille même s'éleva plus tard une ville nommée *Santa-Maria de la Vittoria*, en mémoire de cette journée, et qui devint la capitale de la province (20). On ne saurait dire précisément ni le chiffre des combattants ni celui des morts. Il est toujours difficile d'évaluer le nombre des troupes barbares que l'on a devant soi, et généralement on est porté à l'exagérer. S'il faut en croire la plupart des récits, Cortés eut à combattre cinq grands corps d'Indiens, composés chacun de huit mille hommes. L'évaluation des morts varie d'un mille à trente mille; le premier chiffre est le plus probable. Les Espagnols, d'après leur relation officielle, n'auraient eu que deux soldats tués et moins de cent blessés. On comprend la joie des vainqueurs : « Le ciel même, disaient-ils, avait combattu pour leur cause; Dieu seul avait dissipé ces multitudes d'ennemis (21). »

On fit plusieurs prisonniers, entre autres deux chefs, aux-

(19) « Equites, dit Paul Jove, unum integrum centaurorum specie aimal esse existimarent. » (*Elogia virorum illustrium*, Basil. 1696, l. 6, p. 229.)

(20) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 2.

(21) « Crean Vras. Reales Altezas por cierto, que esta batalla fué vencida mas por voluntad de Dios que por nuestras fuerzas, porque para con quarenta mil hombres de guerra, poca defensa fuera quatrozientos que nosotros eramos. » (*Carta de Vera-Cruz*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 20. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 35.) C'est Las Casas qui, réglant d'ordinaire les calculs sur ses impressions, évalue la perte des Indiens au chiffre exorbitant mentionné dans le texte. « Telle fut, poursuit-il avec un amer sarcasme, la première prédication de l'Évangile par Cortés dans la Nouvelle-Espagne. » (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 119.)

Digitized by Google

quels Cortés rendit la liberté après les avoir chargés d'un message pour leurs compatriotes. Le vainqueur promettait d'oublier le passé si les Indiens venaient à l'instant se soumettre; il menaçait, en cas de refus, de passer toute la population au fil de l'épée?

Les habitants de Tabasco n'avaient pas besoin d'une si cruelle menace pour déposer les armes; une ambassade de chefs de second ordre parut le lendemain. Vêtus d'étoffes de coton noir, ce qui indiquait leur triste position, ils demandèrent la permission d'ensevelir leurs morts. Le général espagnol s'empressa de la leur accorder; il les assura en outre de ses dispositions amicales, mais il attendait les principaux caciques et ne voulait traiter qu'avec eux. Ceux-ci ne tardèrent pas à se montrer, suivis d'un nombre considérable de vassaux que la curiosité attirait sans doute dans le camp espagnol. Entre autres présents, ils offrirent à Cortés vingt belles esclaves, dont l'une devait être pour les Espagnols un don bien plus précieux qu'on ne le supposait. La confiance se rétablit; on échangea des verroteries contre des vivres, du coton et quelques ornements d'or de peu de valeur. Comme on demandait aux Indiens d'où ils tiraient ce précieux métal, ils montrèrent l'ouest en répondant « Culhua, » « Mexico. » Les Espagnols virent tout de suite qu'il n'y avait rien à gagner par un plus long séjour à Tabasco. Ils étaient pourtant dans le voisinage d'une cité riche et puissante, ou qui du moins l'avait été, l'antique Palenque; mais sa splendeur, qu'attestent encore ses ruines, était déjà peut-être éclipsée et son nom même oublié des populations environnantes.

Cortés ne voulut pas quitter Tabasco sans convertir les indigènes. Il fit d'abord comprendre aux caciques qu'envoyé par un puissant roi dont le royaume était situé au delà des mers, il devait exiger leur soumission à ce monarque. Les révérends pères Olmedo et Diaz furent ensuite chargés d'ouvrir l'esprit des infidèles aux grandes vérités de la révélation. Les habitants de Tabasco avaient reçu une trop sévère leçon de docilité pour ne pas consentir à tout ce qu'on voulait. Le

lendemain, jour des Rameaux, fut choisi pour la cérémonie : toute l'armée se rendit en procession, à travers les savanes fleuries, au principal temple, où l'image de la Vierge et de l'Enfant Jésus avait remplacé une des grandes divinités du pays. Le cortége s'était grossi dans sa marche d'une foule d'Indiens étonnés d'un pareil spectacle; les deux ecclésiastiques marchaient en tête · tous les soldats tenaient des rameaux dans leurs mains; le père Olmedo célébra la messe, et les chants solennels de l'Église romaine furent entonnés par tous les Espagnols. Les indigènes écoutaient dans un profond silence ; s'il faut même en croire le chroniqueur, témoin oculaire, ils fondaient en larmes.Leur cœur était pénétré d'une respectueuse crainte pour le dieu de ces êtres redoutables qui tenaient dans leurs mains les éclairs et la foudre (22).

Le catholicisme romain, il faut en convenir, a de grands avantages sur le protestantisme pour faire des prosélytes ; il parle au cœur ; et la pompe de ses cérémonies plaît à l'imagination des simples enfants de la nature bien mieux que les froides abstractions du protestantisme, qui supposent, pour être comprises, un degré avancé de culture intellectuelle. Les Indiens trouvaient les formes d'adoration de l'Église romaine et ses représentations matérielles de la Divinité trop analogues aux leurs pour éprouver une grande répugnance à les adopter. Tout ce qu'on leur demandait, c'était de transférer leur culte de l'image de Quetzalcoatl, la divinité bienfaisante, à celle de la Vierge ou du Rédempteur, et de la croix qu'ils adoraient comme l'emblème du dieu de la pluie, à la même croix, symbole du christianisme.

Après avoir ainsi conquis Tabasco à la Castille et au christianisme, Cortés et ses soldats remontèrent dans les embarcations et descendirent la rivière, tenant toujours en main leurs feuilles de palmier. La flotte qui les attendait à l'embouchure leva aussitôt l'ancre pour les rivages du Mexique.

(22) Gomara, *Crónica*, cap. 21, 22. *Carta de Vera Cruz*, Ms. Martyr, *De insulis*, p. 351. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., ubi suprà.

CHAPITRE V.

VOYAGE LE LONG DES CÔTES.
— DONA MARINA. — DÉBARQUEMENT DES ESPAGNOLS AU MEXIQUE.
— PREMIÈRE ENTREVUE AVEC LES AZTÈQUES.

Les navires serraient de si près les bords sinueux du golfe du Mexique, qu'on pouvait y apercevoir les habitants. Les anciens compagnons de Grijalva indiquaient à leurs camarades les lieux les plus remarquables. Là coulait le Rio de Alvarado, ainsi nommé d'après le brave aventurier qui servait actuellement sous les ordres de Cortès; plus loin, le Rio de Vanderas, où Grijalva avait fait un commerce si lucratif avec les Mexicains, venait se jeter à la mer; ici s'étendait l'*Isla de los Sacrificios*, où les Espagnols avaient découvert les premières traces des sacrifices humains. Puertocarrero, tout en prêtant l'oreille aux récits des soldats, répétait les paroles de la vieille ballade de Montesinos : « Voici la France; là est Paris; là coule le Duero » (1). « Mais je vous conseille, ajouta-t-il en se tournant vers Cortés, de ne chercher ici que les plus riches terres et le meilleur moyen de les gouverner. — Rassurez-vous, dit Cortés; si la fortune me favorise comme Roland, et si j'ai toujours d'aussi vaillants compagnons, je ne me manquerai pas à moi-même (2).

La flotte était parvenue à la hauteur de St-Juan de Ulua,

(1) Cata Francia, Montesinos,
Cata Paris, la ciudad,
Cata las aguas de Duero,
Do van a dar en la mar.

Telles sont les paroles mêmes de la vieille ballade populaire publiée pour la première fois, je crois, dans le *Romancero d'Anvers*, et, en dernier lieu, par Duran, *Romances cabellerescas e historicas*, parte 1, p. 82.

(2) Bernal Diaz, *hist. de la conquista*, cap. 37.

île ainsi nommée par Grijalva. Le temps était serein; une foule d'indigènes se rassemblaient sur le rivage pour contempler le phénomène, pour eux si étrange, de navires glissant à l'aide de leurs seules voiles sur la calme surface des eaux. C'était le soir du jeudi saint. Une agréable brise soufflait du rivage; Cortés, charmé par la beauté du lieu, crut pouvoir jeter l'ancre sous l'abri de l'île et n'avoir rien à craindre des *nortes* qui balayent ces mers avec une violence terrible dans la saison d'hiver et quelquefois même au printemps.

A peine avait-on jeté l'ancre, qu'une légère pirogue, s'élançant comme une flèche du continent voisin, accosta le vaisseau amiral qui portait le pavillon de Castille. Les Indiens montèrent à bord avec une entière confiance, se souvenant du bon accueil des Espagnols de Grijalva. Ils apportaient des fruits, des fleurs, de petits ornements d'or, qu'ils échangèrent contre des verroteries. Cortés espérait lier conversation avec eux par l'entremise de son interprète Aguilar; mais celui-ci ignorait leur langue, et les dialectes *mayan*, qu'il avait appris pendant sa captivité, n'avaient guère de ressemblance avec le dialecte aztèque. On remédia du mieux qu'on put à cet inconvénient, grâce aux gestes expressifs des Indiens, sorte d'hiéroglyphes du langage (3); mais Cortés entrevoyait toutes les difficultés probables d'un pareil mode de communication, lorsqu'il apprit qu'une des esclaves dont le cacique de Tabasco lui avait fait présent était née au Mexique et en parlait la langue. Déjà les Espagnols avaient donné le nom de Marina à cette jeune fille, qui devait exercer la plus grande influence sur leurs destinées.

Née à Painalla, dans la province de Coatzacualco, sur les frontières sud-est de l'empire mexicain, elle était encore en bas âge quand elle perdit son père, riche et puissant cacique. Sa mère se remaria, et de ce second mariage elle eut un fils

(3) Las Casas fait remarquer l'expression des gestes indiens comme la preuve d'une imagination très-vive. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 120.)

auquel elle voulut assurer le légitime héritage de Marina. Dans ce but, elle la fit passer pour morte, en lui substituant le cadavre de l'enfant d'une de ses esclaves, et tandis qu'on célébrait avec solennité les obsèques de la fille du cacique, la pauvre Marina était vendue à des marchands de Xicallanco. Nous devons ces détails à cet honnête Bernal Diaz, un des vieux soldats de la conquête, témoin oculaire de l'humanité avec laquelle la jeune Indienne traita plus tard sa marâtre. Marina fut vendue par les marchands au cacique de Tabasco, qui la donna aux Espagnols.

Sans oublier la langue mexicaine, qu'elle parlait même, dit-on, avec une grande élégance, elle se familiarisa suffisamment à Tabasco avec les dialectes du pays pour comprendre Aguilar, qui traduisait à son tour ses paroles en Castillan. Ce moyen de communication indirecte avec les Aztèques contribua puissamment au succès de l'entreprise. Bientôt Marina, douée d'une vive intelligence, parla assez bien le castillan pour rendre inutile l'entremise d'Aguilar. Ses progrès furent d'autant plus rapides qu'elle eut l'amour pour maître. Cortés, séduit par ses charmes, en fit sa maîtresse après en avoir fait son interprète et son secrétaire. Il en eut un fils, don Martin Cortès, commandeur de l'ordre militaire de Saint-Jacques, non moins célèbre par sa naissance que par les injustes persécutions dont il fut victime.

Marina, alors au printemps de la vie, possédait, dit-on, de rares attraits (4); sa physionomie ouverte et expressive indiquait la générosité du cœur. La fidélité qu'elle avait vouée à ses compatriotes d'adoption ne se démentit jamais. Instruite de la langue, des usages, et souvent des complots des Mexicains, elle rendit les plus grands services aux Espagnols, qu'elle tira d'imminents périls. Tous les historiens lui accordent la

(4) « Hermosa como diosa, » belle comme une déesse, dit Camargo en parlant d'elle. (*Hist. de Tlascala*, Ms.)

Un poëte moderne, Moratin, l'a célébrée dans son poëme de *las Naves de Cortés*.

Digitized by Google

même justice. Sa mémoire est encore chère à l'Espagne, et le nom de Malinche, sous lequel elle est connue au Mexique, est toujours prononcé avec un sentiment de reconnaissance par les races conquises, dont les malheurs excitaient sa vive sympathie (5).

Grâce à sa belle interprète et à Jeronimo d'Aguilar, Cortés put se faire entendre des Indiens de la pirogue. Il apprit d'eux qu'ils étaient Mexicains, ou plutôt sujets du grand empire du Mexique, dont leur province n'était qu'une conquête récente. Leur puissant monarque, nommé Moctheuzoma, mais plus connu des Européens sous le nom de Montézuma (6), habitait les plateaux montagneux de l'intérieur, à près de soixante-dix lieues de la côte. La province où se trouvaient les Espagnols était gouvernée par un noble Mexicain, nommé Teuhtile, qui résidait à huit lieues de là. Cortés expliqua aux Indiens ses intentions toutes pacifiques, et manifesta le désir de voir le gouverneur aztèque. Il les congédia ensuite après les avoir comblés de présents et s'être assuré qu'il y avait dans l'intérieur une grande abondance d'or semblable à celui dont les ornements des indigènes étaient fabriqués.

Charmé de ces bons rapports avec les indigènes et des mer-

(5) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 120. Gomara. *Crónica*, cap. 25, 26. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 12, 14. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 1. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 79. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 37, 38.

Les diverses relations de la jeunesse de Marina ne sont pas tout à fait d'accord. J'ai suivi Bernal Diaz, la meilleure autorité, parce qu'il avait le plus de moyens d'information. Il n'y a par bonheur qu'une voix sur les rares qualités de la jeune Indienne et sur l'importance de ses services.

(6) L'orthographe du nom du monarque aztèque, comme celui de la plupart des personnes et des lieux de la Nouvelle-Espagne, a été torturée de toutes les manières. Les historiens modernes espagnols l'appellent en général Motezuma. Mais comme il n'y a aucune raison pour supposer que cette orthographe soit la plus correcte, j'ai préféré me conformer à celle qui est la plus connue de mes lecteurs. C'est l'orthographe adoptée par Bernal Diaz, mais par aucun autre de ses contemporains, autant que je le sache.

veilles qu'il entendait dire du pays, il résolut de s'établir provisoirement en ce lieu. Le lendemain matin, 21 avril, jour du vendredi saint, il débarqua donc toutes ses forces sur l'emplacement même où s'élève aujourd'hui la ville de Vera-Cruz. Il était loin de s'imaginer que la plage déserte où il posait le pied le premier serait un jour couverte par une ville florissante, la capitale commerciale de la Nouvelle-Espagne (7).

C'était une vaste plaine, sans autres ondulations que les monticules de sables amassés par le souffle constant du *norte*. Cortés posta sur ces monticules sa petite artillerie, de manière à commander le pays. Les troupes s'occupèrent ensuite à abattre des arbres et des buissons dans le voisinage pour se construire un abri, secondés dans ce travil par les indigènes d'après les ordres sans doute du gouverneur de cette province. On enfonça en terre des troncs d'arbres; on les recouvrit de branches, de nattes et de tapis de coton que les bons Indiens s'empressaient d'apporter. Deux jours suffirent aux Espagnols pour se garantir ainsi des brûlants rayons que le soleil darde sur ces plages sablonneuses. Le lieu du débarquement était par malheur entouré d'eaux stagnantes et de marécages dont les exhalaisons fétides, engendrant la fatale *malaria*, devaient faire périr un jour un bien plus grand nombre d'Européens que tous les ouragans de la côte. Les maladies bilieuses, le fléau actuel de la *Tierra Caliente*, étaient peu connues avant la conquête. Il semblerait vraiment que la civilisation européenne apporte avec elle les germes de ce poison; car il suffit de fonder une ville, un centre d'activité européen,

(7) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 79. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 16.

La nouvelle Vera-Cruz, c'est le nom qu'on donne à la ville actuelle, ne doit pas être confondue, comme nous le verrons plus tard, avec la colonie établie par Cortés. Elle ne fut fondée qu'à la fin du seizième siècle par le comte de Monterey, vice-roi du Mexique, et reçut ses priviléges comme ville de Philippe III, en 1615. (*Ibid.*. t. 3, p. 30, note.)

pour faire éclater sa malignité jusqu'alors latente dans l'atmosphère (8).

Les indigènes accouraient en foule de tout le pays d'alentour, attirés par le désir de voir les merveilleux étrangers. Ils apportaient au camp des fruits, des liqueurs, des fleurs, du gibier, des mets assaisonnés à la manière indienne, des joyaux d'or et d'autres ornements. Ils donnaient les uns, ils échangeaient les autres pour ce que les Espagnols avaient à leur offrir en retour. Le camp, rempli d'une foule bigarrée de tout âge et de tout sexe, offrait l'aspect animé d'une foire. Cortés apprit de plusieurs visiteurs que le cacique lui-même se proposait de lui rendre visite le lendemain.

C'était le jour de Pâques, Teuhtile parut, comme il l'avait promis, avant midi, accompagné d'une suite nombreuse. Cortés alla à sa rencontre et le conduisit sous sa tente, où les principaux officiers étaient réunis. Le cacique répondit aux nombreuses salutations dont il était l'objet avec une politesse cérémonieuse, et il assista très-respectueusement, ainsi que tous les siens, à la célébration de la messe par le père Olmedo. Cortés ayant ensuite offert à ses hôtes une collation composée de mets et de vins espagnols, la conversation s'engagea par la double entremise de doña Marina et d'Aguilar.

Teuhtile s'informa d'abord du pays d'où venaient les étrangers et du but de leur voyage. Cortés ui répondit qu'il était le sujet d'un puissant monarque, qui habitait au delà des mers, gouvernait un immense empire et avait des princes et des rois pour vassaux. Son maître, instruit de la grandeur et de la puissance de l'empereur du Mexique et désirant nouer

(8) L'épidémie du Matlazahuatl, si fatale aux Aztèques, est essentiellement différente, ainsi que le prouve M. de Humboldt, du *vomito*, ou de la fièvre jaune de nos jours. Les premiers conquérants et les premiers colons ne font aucune mention de cette maladie; Clavigero affirme qu'elle était encore inconnue au Mexique en 1725. (*Stor. del Messico*, t 1, p. 117, note.) M. de Humboldt, toutefois, s'appuyant sur ce que les mêmes causes physiques doivent produire les mêmes résultats, fait remonter la maladie à une beaucoup plus haute antiquité. (*Essai politique*, t. 4, p. 161 et suiv., et 179.)

des rapports entre les deux empires, l'avait député vers Montézuma avec des présents et un message qu'il devait lui remettre en personne. Il finit par demander à Teuhtile quand il pourrait être admis en présence de son souverain.

Cette question fut accueillie par le cacique avec une certaine hauteur; il s'étonnait que les Espagnols, arrivés depuis deux jours à peine, eussent la prétention de voir l'Empereur. Il témoigna ensuite, avec plus de courtoisie, toute sa surprise d'apprendre qu'il existât un autre monarque aussi puissant que Montézuma. Il ne doutait pas que son maître, s'il en était ainsi, n'entrât volontiers en communication avec lui, et il promit en conséquence d'envoyer par ses propres courriers le présent du roi d'Espagne et de faire connaître la volonté de Montézuma dès qu'il en serait instruit.

Les esclaves apportèrent ensuite le présent destiné au général espagnol. Il se composait de dix charges de belles étoffes de coton, de plusieurs manteaux de ce curieux travail en plumes dont les riches et délicates nuances pouvaient lutter avec les plus habiles peintures, et d'une corbeille d'osier remplie d'ornements d'or. Tous ces objets étaient de nature à donner aux Espagnols une haute idée de la richesse et de l'industrie des Mexicains.

Cortés accueillit les présents avec de grands témoignages de reconnaissance et remit au cacique ceux qu'il destinait à Montézuma. C'étaient un fauteuil richement sculpté et peint, un chapeau de drap cramoisi avec un médaillon d'or représentant saint Georges et le dragon, et une quantité de colliers, de bracelets et autres ornements de verre taillé qui, dans un pays où on ne connaissait pas le verre, avaient presque la valeur de véritables pierreries, et passèrent sans doute pour telles aux yeux des Mexicains inexpérimentés. Teuhtile ayant remarqué dans le camp un soldat coiffé d'un casque doré qui lui rappelait, dit-il, celui que portait le dieu Quetzalcoatl à Mexico, témoigna le désir de le montrer à Montézuma. On verra bientôt que l'arrivée des Espagnols se liait à plusieurs traditions concernant cette divinité. Cortés s'empressa de satisfaire le

vœu du cacique, en exprimant l'espoir qu'on lui renverrait ce même casque plein de la poussière d'or du pays pour la comparer avec la sienne!... Il dit encore au chef indien, d'après le récit de son chapelain, « que les Espagnols souffraient d'une maladie du cœur, dont l'or était le remède spécifique (9). » « En un mot, dit Las Casas, il lui rendit le plus clair possible le besoin qu'il avait de ce métal (10). »

Pendant cette longue entrevue, Cortés observa qu'une des personnes de la suite de Teubtile était armée d'un pinceau et occupée à retracer sur une toile quelque objet. S'étant approché de l'artiste, il vit qu'il dessinait et peignait les Espagnols, leurs costumes, leurs armes, tout ce qu'il y avait d'intéressant dans le camp. C'était un échantillon de la célèbre écriture peinte des Aztèques. Cortés, pour ajouter encore à l'effet que cette relation coloriée ne pouvait manquer de produire sur Montézuma, fit manœuvrer sa cavalerie sur la plage sablonneuse. L'éclat des armes, l'adresse avec laquelle les cavaliers dirigeaient leurs fougueuses montures, les fanfares des trompettes, remplirent les Indiens d'admiration; mais lorsqu'ils entendirent les salves de l'artilerie, lorsque les canons vomirent de grandes flammes et des volumes de fumée, et que les boulets brisèrent ou firent éclater les arbres de la forêt voisine, alors leur étonnement se changea en une profonde consternation, dont Teuhtile lui-même ne put se défendre. Rien ne fut toutefois perdu pour l'artiste mexicain, qui sut représenter à sa manière les moindres particularités de ce drame terrible sans oublier les navire « les maisons d'eau » comme les appelaient les indigènes, dont les noires carènes et les voiles blanches se réfléchissaient dans le calme sein de la baie où ils dormaient à l'ancre. La fidélité du peintre excita l'étonnement des Espagnols, portés sans doute à s'exagérer le mérite d'un art qu'ils s'attendaient si peu à rencontrer chez ces peuples.

(9) Gomara, *Crón.*, cap. 26.

(10) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 119.

La peinture finie, Teuhtile et sa suite sortirent du camp avec le même cérémonial. Le cacique ordonna aux Indiens de fournir aux Espagnols des vivres et tout ce qu'ils demanderaient jusqu'à la réception des ordres de Montézuma (11).

(11) Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Ms., n° 13. Idem, *Hist. chich.*, Ms., c. 79. Gomara, *Crón.*, cap. 25, 26. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 38. Herrera, *Hist. gen.*, dec. 2, lib. 5, cap. 4. *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 13, 15. Tezozomoc, *Crón. mexicana*, Ms., cap. 107.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

DÉTAILS SUR MONTÉZUMA. — SITUATION DE L'EMPIRE MEXICAIN. — ÉTRANGES PRONOSTICS. — AMBASSADE ET PRÉSENTS. — CAMPEMENT ESPAGNOL.

1519.

Quittons un instant le camp de Cortés, dans la *Tierra Caliente*, pour nous transporter dans la capitale du Mexique, où la nouvelle de l'arrivée des étrangers sur la côte agitait tous les esprits. Le trône aztèque était alors occupé par Montézuma, deuxième du nom, neveu du dernier monarque, et petit-fils de l'avant-dernier. On l'avait élu en 1502, de préférence à ses frères, qu'il surpassait en talents comme soldat et comme prêtre, fonctions souvent cumulées par les candidats au trône mexicain, selon un usage qui rappelle l'Égypte. Après avoir pris, dans sa jeunesse, une part active dans les guerres de l'empire, Montézuma s'était consacré tout entier, dans les derniers temps, au sacerdoce et à l'accomplissement scrupuleux du pénible cérémonial du culte aztèque. Grave et réservé dans ses manières, parlant peu, pesant ses paroles, toute sa conduite était calculée pour donner une haute idée de la sainteté de ses mœurs (1).

Au moment où on lui apporta la nouvelle de son élection au trône, il descendait les marches du grand temple consacré au dieu de la guerre. Plein d'une feinte humilité, il était trop

(1) Son nom convenait à son caractère, Montézuma, d'après Las Casas, signifiant en mexicain « un homme triste ou sévère. » (*Hist. de las Ind.* Ms., lib. 3, cap. 120. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms. cap. 70. Acosta, l. 7. cap. 20. Col. de Mendoza, p. 13, 16. Codex Tel. Rem., p. 143, ap. *Antiq. de Mexico*, vol. 6.

faible, à l'entendre, pour soutenir un si lourd fardeau. Le discours prononcé, selon l'ordinaire, en cette circonstance, fut composé par son parent Nezahualpilli, le sage roi de Tezeuco (2). Il est heureux qu'on l'ait conservé : il donne une idée assez avantageuse de l'éloquence indienne. Vers la péroraison, l'orateur s'écrie : « Comment douter que l'empire aztéque soit parvenu à son apogée, lorsque le Dieu tout-puissant lui donne pour chef un prince dont la seule présence remplit tout le peuple de respect. Heureux peuple ! réjouis-toi d'avoir un souverain qui sera pour toi la plus ferme colonne, un père dans la détresse, et mieux qu'un frère par l'affection et la sympathie ; un souverain dont l'âme élevée dédaignera toujours les vils plaisirs des sens et l'oisiveté corruptrice. Et toi, illustre jeune homme, ne doute pas que le Créateur, qui t'a imposé un si grand fardeau, ne te donne aussi la force nécessaire pour le porter. S'il fut prodigue pour toi dans le passé, il fera pleuvoir sur ta tête des bénédictions plus abondantes encore. Il maintiendra ton trône inébranlable pendant de longues et glorieuses années. » Ces brillants pronostics, qui firent fondre le royal auditeur en larmes, devaient être cruellement démentis (3).

A peine sur le trône, Montézuma déploya toute l'énergie et toute l'activité qu'on attendait de lui. Sa première expédition, dirigée contre une province rebelle, dans le voisinage de la capitale, fut couronnée d'un plein succès. Il en revint triomphant, traînant à sa suite une foule de captifs destinés aux sanglants sacrifices de son couronnement. Les cérémonies en furent célébrées avec une pompe extraordinaire. Les jeux et les fêtes religieuses durèrent plusieurs jours. Parmi les nombreux spectateurs accourus de tous côtés, s'étaient glissés

(2) Pour de plus amples détails sur ce prince, voyez l'Introduction, chap. 6.

(3) Ce discours est rapporté en entier par Torquemada (*Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 68), arrivé dans le pays un peu plus d'un demi-siècle après qu'il eut été prononcé. Il a été réimprimé récemment par Bustamante. (*Tezcuco en los ultimos tiempos*; Mexico, 1826, p. 256, 258.)

Digitized by Google

élection fit bientôt place à une insupportable arrogance. Dans ses maisons de plaisance, ses palais, son train de vie, il déployait un luxe inconnu à ses prédécesseurs. Il se dérobait plus souvent aux yeux de son peuple, ou en exigeait les plus serviles hommages lorsqu'il daignait se montrer. Toutes les fonctions de son palais, jusqu'aux plus infimes, étaient remplies par des personnes de rang. Il renvoya même de son service des plébéiens et plusieurs pauvres soldats qui s'étaient distingués dans la guerre; le contact de gens de basse naissance lui paraissant injurieux pour la royauté. Ce fut en vain que ses plus vieux et ses plus sages conseillers lui représentèrent tout ce qu'une pareille conduite avait d'impolitique.

Tandis que la hauteur de son caractère indisposait ses sujets, il s'aliénait davantage encore leur affection par de nouvelles taxes, suite nécessaire des prodigalités de la cour. Ces taxes pesaient surtout sur les villes conquises, où elles excitaient de fréquentes révoltes. Les dernières années du règne de ce prince offrent le spectacle de guerres incessantes, où les forces d'une moitié de l'empire sont occupées à comprimer l'autre. Il n'existait malheureusement entre les nouvelles conquêtes et les anciennes provinces aucun élément de fusion. Les intérêts n'étaient pas moins différents que les sympathies secrètes. Aussi, l'empire aztéque s'affaiblissait-il en s'agrandissant. C'était un vaste édifice hors de toutes proportions, dont les matériaux, sans cohésion aucune, s'affaissaient sous leur propre poids, prêts à s'écrouler au souffle de la tempête.

En 1516, la mort du roi de Tezcuco, Nezahualpilli, priva Montézuma de son plus sage conseiller. Ses deux fils, Cacama et Ixtlilxochitl, se disputèrent son héritage. Montézuma appuya le premier. Le second, le plus jeune, plein d'audace et d'ambition, fit un appel au patriotisme de la nation, déclarant son frère trop ami des Mexicains pour être fidèle à son pays. La guerre civile finit par un partage; la moitié du royaume et la capitale restèrent à Cacama; les provinces du

nord à son frère. Ixtlilxochitl fut, à compter de ce jour, l'ennemi mortel de Montézuma (5).

Ce prince avait une ennemie plus redoutable encore dans la petite république de Tlascala, située à mi-distance de la vallée mexicaine et de la côte. Depuis deux siècles, Tlascala avait maintenu son indépendance contre toutes les forces de l'empire aztéque. Ses ressources n'avaient pas été entamées ; sa civilisation était peu inférieure à celle des grands États rivaux, et, pour la valeur guerrière, ses habitants ne le cédaient à aucun autre peuple de l'Anahuac.

Telle était la situation de l'empire aztéque à l'arrivée de Cortés. Ses sujets étaient dégoûtés de l'arrogance du prince; la rigueur des exactions exaspérait les villes et les provinces lointaines. D'énergiques ennemis, établis dans le voisinage même de la capitale, épiaient l'occasion d'assaillir leur puissant rival. L'empire, néanmoins, puisait encore une grande force dans ses ressources intérieures, dans la fermeté du monarque, l'habitude de l'obéissance, l'effroi de son nom, le courage de ses armées remplies de vieux soldats, et commandées par d'habiles chefs; mais le moment était venu où l'art de la guerre comme l'entendaient les Indiens et leurs armes grossières allaient avoir à se mesurer contre la tactique européenne et ses redoutables instruments de destruction.

Depuis quelques années, Montézuma prenait rarement le commandement de ses troupes; il en abandonnait, comme on l'a déjà dit, la conduite à ses capitaines, pour se livrer, tout entier aux fonctions sacerdotales. Jamais les prêtres n'avaient joui de plus d'influence et de priviléges. Jamais les cérémonies religieuses n'avaient été célébrées avec autant de pompe. On consultait les oracles dans les moindres circonstances; on cherchait à se rendre propices de sanguinaires divinités par des hécatombes humaines amenées en triomphe des provinces conquises ou rebelles. La religion, ou, pour mieux dire, la

(5) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. I, p. 267, 274, 275. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 70, 76. Acosta, lib. 7. cap. 21.

superstition de Montézuma, devait être une des principales causes de sa perte.

On se rapelle les traditions populaires relatives à Quetzalcoatl, la divinité bienfaisante, au teint blanc, à la barbe flottante, si différente, en un mot, de la race indienne, qui, après avoir rempli sa mission de paix parmi les Aztéques, s'était embarqué sur l'Atlantique pour les mystérieux rivages de Tlapallan (6).

Quetzalcoatl avait promis de revenir un jour avec sa postérité pour reprendre possession de son empire. Ce jour était attendu des Aztéques avec espérance ou avec crainte, selon les intérêts divers, mais personne, dans tout le vaste territoire de l'Anahuac, ne doutait de l'accomplissement de la prédilection. Longtemps même après la conquête, les races indiennes se consolaient encore en attendant le retour de Quetzalcoatl, comme les Portugais attendirent longtemps leur roi Sébastien, et comme les Juifs attendent toujours leur Messie (7).

On croyait généralement, sous le règne de Montézuma, que l'époque du retour de la bonne divinité était proche. Plusieurs événements, réputés surnaturels, et que les historiens racontent avec plus ou moins de détails, semblaient annoncer un grand événement (8). En 1510, les eaux du grand lac de Tezcuco s'agitèrent, sans cause apparente, sans secousse du sol, sans ouragan. Elles franchirent leurs bords, inondèrent Mexico et détruisirent de nombreux édifices. En 1511, une des tours du grand temple ayant pris feu d'elle-même, on fit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Trois comètes se montrèrent dans les années suivantes, et peu avant l'arrivée des Espagnols, une étrange clarté parut à l'Orient. Elle avait la

(6) Acosta, liv. 1, chap. 3, p. 38, 39, et note 6.

(7) Tezozomoc, *Crón. mexicana*, Ms., cap. 107. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, M., cap. 1. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 14; lib. 6, cap. 24. Codex vaticanus, ap. *Antiq. de Mexico*, vol. 6. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. 8, cap. 7. Ibid., Ms., lib. 12, cap. 3, 4.

(8) *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 120.

grand plateau de l'Anahuac, où elles remplirent les esprits de l'attente de grands événements.

Lorsqu'une fois les imaginations sont surexcitées, les prodiges deviennent familiers, ou plutôt les incidents les plus ordinaires, vus à travers le milieu grossissant de la peur, prennent aisément les dimensions du prodige. Le débordement d'un lac, l'apparition d'une comète, l'incendie d'un édifice, parurent des avertissements du ciel (12). C'est ainsi qu'à l'approche des convulsions politiques, les événements à venir jettent devant eux de grandes ombres. L'air est rempli de ces sourds et prophétiques murmures, dont la nature se sert dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique pour annoncer la marche d'un ouragan.

Des rivages battus par les vagues grondantes
Et des monts couronnés de forêts gémissantes,
Sort une grande voix, sinistre précurseur!
Et le monde est rempli d'une morne stupeur.

Quand la nouvelle du débarquement de Grijalva sur la côte était parvenue, l'année précédente, dans la capitale, Montézuma avait eu une sorte de pressentiment que les destinées de la dynastie royale de Mexico allaient s'accomplir, et le sceptre sortir pour jamais de sa maison. Le départ de l'aventurier espagnol calma un peu ses craintes, mais il fit placer des postes d'observation sur toutes les hauteurs; et lors du retour des Espagnols sous Cortés, il en fut sans doute instruit le premier. C'est par son ordre que le gouverneur de la province leur fit un accueil si hospitalier. La description hiéroglyphique des étrangers ranimant toutes ses terreurs, il se hâta de convoquer un grand conseil auquel assistèrent les rois de Tezcuco et de Tlacopan (13).

(12) Lucain fait une énumération remarquable de prodiges semblables accomplis à Rome dans un moment de crise analogue. (*Pharsale*, liv. 1, v. 523 et seq.; voyez aussi Machiavel, *Discorsi sopra Tito Livio*, lib. 1, cap. 56.)

(13) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 120. Ixtlilxochitl.

Les opinions se trouvaient très-partagées : les uns voulaient qu'on repoussât aussitôt les étrangers par la ruse ou la force ; d'autres pensaient, au contraire, que si c'étaient réellement des êtres surnaturels la ruse et la force seraient également impuissantes. Une pareille politique semblait d'ailleurs lâche et injuste contre les ambassadeurs d'un prince étranger. Quant à les supposer de la famille de Quetzalcoatl, cela ne pouvait être, puisqu'ils s'étaient montrés hostiles à la religion. On voit que la nouvelle de la conduite de Cortés à Tabasco était déjà parvenue dans la capitale. Le roi de Tezcuco, Cacama, fut du nombre de ceux qui opinèrent pour un bon accueil.

Montézuma, n'écoutant que ses vagues appréhensions, aima mieux prendre un moyen terme, ce qui est en général la plus mauvaise politique; il résolut d'envoyer aux étrangers une ambassade et de magnifiques présents pour leur donner une grande idée de sa puissance et de ses ressources, mais de leur interdire l'entrée de la capitale : c'était leur révéler à la fois son opulence et sa faiblesse (14).

Pendant que la cour aztèque était ainsi troublée par la nouvelle de l'arrivée des Espagnols, Cortés et ses compagnons, toujours campés dans la *Tierra Caliente*, souffraient beaucoup de l'ardeur étouffante du soleil sur ces plages sablonneuses. Les indigènes les soulageaient de leur mieux. Par ordre du gouverneur ils avaient construit plus de mille huttes ou baraques de branchages revêtues de nattes, qu'ils occupaient eux-mêmes dans le voisinage; ils y préparaient, sans aucune rétribution, divers mets pour la table de Cortés et de ses officiers ; et quant aux simples soldats, ils obtenaient tout ce qu'il leur fallait en échange des bagatelles dont ils s'étaient munis. Le camp se trouvait ainsi abondamment pourvu de viandes, de poissons apprêtés de plusieurs manières succulentes, de gâ-

Hist. chich., Ms., cap. 80. Idem, *Relaciones*, Ms. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 3, 4. Tezozomoc, *Crón. mexicana*, M. cap. 108.

(14) Tezozomoc, *Crón. mexicana*, Ms., *loc. cit.* Camargo, *Historia de Tlascala*, Ms. Ixtlilxochitl, *Hist. chich*, Ms., cap 80.



teaux de blé, de bananes, d'ananas, et de plusieurs végétaux savoureux des tropiques, que les Espagnols ne connaissaient pas. Les soldats trouvaient également moyen d'obtenir des indigènes de petits morceaux d'or de peu de valeur. Ce dernier commerce déplut aux partisans de Velasquez; il leur semblait frauder les droits du gouverneur de Cuba; mais Cortés ne jugea pas prudent de l'interdire et de mécontenter là-dessus ses compagnons (15).

Au bout de sept ou huit jours, on vit paraître l'ambassade aztéque; la rapidité de sa marche semble bien grande au premier abord, car la distance à franchir à pied était de près de cent quarante lieues pour l'aller et le retour; mais on a vu qu'au moyen des postes établies par le gouvernement, les dépêches franchissaient souvent en vingt-quatre heures la distance de la côte à la capitale (16), et il suffisait de quatre ou cinq jours aux ambassadeurs pour descendre de Mexico à la mer, les Aztéques étant tous habitués à de longues et rapides marches. Aucun écrivain ne fixe d'ailleurs un plus long délai.

L'ambassade se composait de deux nobles aztéques, accompagnés du gouverneur Teuhtile, et suivis de cent esclaves portant les riches présents de Montézuma. L'un des ambassadeurs avait été choisi à cause de sa grande ressemblance avec le général espagnol; et ce qui prouve la fidélité de la peinture hiéroglyphique envoyée à Mexico, c'est que les soldats, également frappés de cette ressemblance, donnèrent aussitôt à ce chef le surnom de « Cortés Mexicain. »

A leur entrée dans le pavillon du général, les deux nobles aztéques saluèrent Cortés et ses officiers avec toutes les marques de respect dues aux personnes considérables; ils touchèrent la terre avec les mains, et les portèrent ensuite à la tête, tandis que leur suite, armée d'encensoirs, remplissait l'air de nuages d'encens. D'autres esclaves déroulèrent des

(15) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 39. Gomara, *Crón.*, c. 27, ap. Barcia, t. II.

(16) Voyez l'Introduction, chap. 2.

nattes du pays artistement tressées (*petates*) pour y poser des présents de toute espèce, des boucliers, des casques, des cuirasses avec des lames et des ornements d'or pur en relief, des colliers et des bracelets du même métal, des sandales, des éventails, des panaches et des aigrettes de plumes variées, entremêlées de fils d'or et d'argent, parsemées de perles et de pierres précieuses; des imitations d'animaux et d'oiseaux en or et en argent ciselés d'un travail exquis, des rideaux et des couvertures de lit, des vêtements de coton aussi fin que la soie teints de couleurs riches et ornés de ce *plumage* qui rivalisait avec la peinture la plus brillante (17); ils apportaient en outre trente charges de coton. Le casque espagnol, envoyé dans la capitale, revenait rempli jusqu'au bord de grains d'or pur; mais deux plats ronds, l'un d'or et l'autre d'argent, « aussi grands que des roues de carrosse, excitèrent surtout l'admiration. » Le plat d'or représentait le soleil; on y voyait richement sculptés des plantes et des animaux, sans doute les hiéroglyphes du siècle aztèque ; ce plat avait trente palmes de circonférence, et Diaz l'évalue à plus de vingt mille *pesos de oro*. Le plat d'argent, de la même dimension, pesait cinquante marcs (18). A la vue de pareils trésors, les Espagnols ne purent

(17) Pierre Martyr conclut du dessin en forme d'échiquier de quelques-uns de ces cotons teints, que les Indiens connaissaient les échecs! Il parle aussi d'un curieux tissu de poil d'animaux, de plumes et de fil de coton entremêlés. (*De orbe novo*, Parisiis, 1567, dec. 5.).

(18) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 39. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 1. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 120. Gomara, *Crónica*, cap. 27, ap. Barcia, t. 2. *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 5, cap. 5.

Robertson cite Bernal Diaz comme ayant évalué le plat d'argent à 20,000 *pesos* ou environ 5,000 liv. (*Hist. d'Amérique*, vol. 2, note.) Mais Bernal Diaz ne parle que de la valeur du plat d'or, qu'il porte en effet à 20,000 *pesos de oro*, monnaie bien différente des *pesos*, dollars ou onces d'argent, avec lesquels l'historien les confond. Comme il sera souvent question de *pesos de oro* dans ce livre, il est bon d'en faire connaître au lecteur la valeur probable.

Rien n'est plus difficile que de déterminer la valeur de la monnaie à une

Digitized by Google

cacher leur ravissement, car, d'après le témoignage de toutes les personnes qui virent plus tard à Séville les présents de Montézuma, la beauté du travail éclipsait encore la richesse du métal (19).

Les ambassadeurs s'acquittèrent ensuite du message de Montézuma : — leur maître s'estimait heureux d'entrer en rapport avec un aussi puissant monarque que le roi d'Espagne.

époque éloignée da nous. Tant da circonstances compliquent le calcul, outre la dépréciation générale des métaux précieux, l'adultération des titres, etc.

Le señor Clemencin, secrétaire de l'Académie royale d'histoire, dans le sixième volume de ses *Memorias*, a computé avec grand soin la valeur des différentes dénominations da la monnaie espagnole à la fin du quinzième siècle, période qui précède justemant celle de la conquête du Mexique. Il ne fait aucune mention du *peso de oro* dans ses tables. Mais il détermine la valeur précise du ducat d'or, ce qui répondra aussi bien à notre indication (*Memorias de la real Academia Historia:* Madrid, 1821, t. 6, illust. 20). Oviedo, contemporain des conquérants, nous apprend que le *peso de oro* et le *castellano* avaient la même valeur, et que cette valeur était précisément d'un tiers plus grande que celle du ducat. (*Hist. del Ind.*, lib. 6, cap. 8, ap. Ramusio, *Navigationi et viaggi:* Venetia, 1565, t. 3.) Maintenant le ducat, à ce qu'il paraît d'après Clemencin, comparé à notre propre monnaie, égalerait huit dollars soixante-quinze centièmes. Le *peso de oro*, en conséquence, valait onze dollars et soixante-dix-sept centièmes du dollar, ou deux livres douze shillings et six pence sterling (environ 66 fr.) Le lecteur, en se rappelant cette observation, pourra déterminer facilement la valeur actuelle en *pesos de oro* de toutes les sommes qui pourront être mentionnées plus tard.

(19) « Cierto cosas de ver ! » dit Las Casas qui les vit avec Charles-Quint, à Séville, en 1520. « Quedáron todos los qua viéron aquestas cosas tan ricas y tan bien artifciadas y hermosisimas como de cosas nunca vistas, » etc. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 120.) « Muy hermosas, » dit Oviedo, qui les vit à Valladolid, et décrit minutieusement les grands plats : « Todo era mucho de ver! » (*Hist. de las Indias*, Ms., *loc. cit.*) Pierre Martyr, qui avait examiné ces objets avec soin, s'écrie avec plus d'emphase : « Si quid unquam honoris humana ingenia in hujuscemodi artibus sunt adepta, principatum jure merito ista consequentur. Aurum, gemmasque non admiror quidem, qua industria, quove studio superet opus materiam, stupeo. Mille figuras et facies mille prospexi quæ scribere nequeo. Quid oculos hominum sua pulchritudine æque possit allicere meo judicio vidi nunquam. » (*De orbe novo*, dec. 4, cap. 9.)

Il regrettait de ne pouvoir jouir d'une entrevue personnell avec les Espagnols, mais la distance de la capitale à la me s'y opposait. C'était un trop long voyage; la route était héris sée de trop de difficultés, infestée de trop d'ennemis, pour qu'i conseillât aux étrangers de l'entreprendre. Ce qu'ils avaient d mieux à faire était de retourner dans leur pays avec les mar ques éclatantes de son amitié pour leur maître.

Cortés, malgré la mortification que lui causait un refus s formel, dissimula sa mauvaise humeur, et protesta de sa recon naissance pour les présents de Montézuma. Son désir d'obteni une entrevue du monarque aztéque n'en était que plus vif ajouta-t-il; il n'oserait se présenter devant son souverain san avoir accompli le grand objet de sa mission Un guerrier qu avait fait comme lui deux mille lieues sur l'Océan appréhendai peu les fatigues et les périls d'un si court voyage par terre. I pria les ambassadeurs de porter ce second message à leu maître avec de nouveaux et très-légers gages de son respect, à savoir : quelques chemises de belle toile de Hollande, un go belet florentin doré et émaillé, et plusieurs objets sans valeur C'était un assez triste retour des présents de Montézuma, et le ambassadeurs furent sans doute de cet avis, car ils se montrè rent fort peu empressés de se charger soit du présent, soit d message, et avant de sortir du camp espagnol, ils déclarèren de nouveau que l'insistance de Cortés serait inutile (20).

Les brillants trésors étalés aux yeux de la petite armée espa gnole avaient excité dans ses rangs des émotions très-diverses Les uns éprouvaient un ardent désir de pénétrer aussitôt dan l'intérieur des terres, et de s'emparer d'un pays qui regorgeai de tant de richesses. Les autres voyaient au contraire dans cett magnificence même la preuve d'un pouvoir trop formidabl pour qu'on pût l'affronter avec si peu de monde. Le parti l plus sage à leur avis, était de retourner à Cuba, de raconte au gouverneur ce qu'ils avaient vu, et de faire de nouveau

(20) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 121. Bernal Diaz *Hist. de la conquista*, cap. 39. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 80 Gomara, *Crónica*, cap. 27, ap. Barcia, t. 2.

Digitized by Google

préparatifs proportionnés à la grandeur de l'entreprise. Il est aisé de deviner quelles furent les impressions de Cortés, toujours aiguillonné par les obstacles; mais il sut cacher son propre sentiment, du moins en public, pour laisser à son armée même la responsabilité d'une si grande décision.

Les soldats ne souffraient pas seulement de la chaleur; ils étaient exposés aux miasmes pestilentiels des marais voisins; les insectes venimeux de ces humides et chaudes régions ne leur laissaient de repos ni le jour ni la nuit; on comptait déjà trente morts dans le camp, perte irréparable pour une si faible armée. Depuis le départ de l'ambassade, les chefs mexicains montraient de la mauvaise volonté, et leur exemple gagnait tous les indigènes, qui apportaient moins de vivres au camp et qui en demandaient un prix exagéré. La position n'était pas moins mauvaise pour la flotille, à l'ancre dans une rade ouverte, exposée à toute la fureur du premier *norte* qui viendrait balayer le golfe du Mexique.

Les nombreux inconvénients du mouillage et du campement décidèrent Cortés à détacher deux navires; sous le commandement de Francisco de Montejor, accompagné de l'habile pilote Alaminos, pour explorer la côte vers le nord, et découvrir, s'il se pouvait, une meilleure station.

Dix jours s'étaient écoulés lorsqu'on vit reparaître les ambassadeurs mexicains, qui observèrent à leur entrée dans le camp le même cérémonial; ils apportaient un nouveau présent de riches étoffes et d'ornements de métal, moins important que le premier; on l'évalua pourtant à trois mille onces d'or. Montézuma y avait joint quatre pierres précieuses d'une grosseur considérable, ressemblant à des émeraudes; les indigènes les nommaient *chalcuites*. Chacune d'elles, d'après ce qu'ils dirent aux Espagnols, valait plus d'une charge d'or, et ce dernier présent était la marque d'un respect tout particulier pour le roi d'Espagne (21). Par malheur, les pierres dont

(21) Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 40. Sahagun, *Hist. de Nueva-Esp.*, lib. 2, cap. 8. Selon ce dernier, ces pierres *vertes* étaient si précieuses dans l'empire mexicain, que les nobles seuls avaient le droit de s'en parer.



Il s'agit se trouvèrent ne pas valoir même quatre charges de terre en Europe.

La réponse de Montézuma contenait cette fois la défense formelle d'approcher de la capitale. Le monarque aztéque ne doutait pas que les Espagnols, satisfaits de ses présents, ne s'empressassent de retourner dans leur pays. Cortés accueillit cet ordre avec une apparente soumission mêlée de froideur, et se tournant vers ses officiers : Voilà en effet, leur dit-il, un riche et puissant prince, mais il faudra bien que nous lui rendions visite un jour dans sa capitale.

Cet entretien durait encore, lorsque la cloche venant à sonner l'heure des vêpres, les Espagnols s'agenouillèrent devant une grande croix de bois plantée dans les sables. Cortés, voyant les chefs aztéques fort étonnés, crut devoir profiter de la circonstance pour remplir un des grands objets de son voyage. Le père Olmedo reçut l'ordre d'exposer le plus brièvement et le plus clairement qu'il pût les doctrines du christianisme, la rémission des péchés, la Passion, la Résurrection. Déclarant ensuite à ses auditeurs, en forme de péroraison, que les Espagnols avaient résolu d'extirper l'idolâtrie indienne pour y substituer le culte du vrai Dieu, il donna aux ambassadeurs une petite image de la Vierge et de l'enfant Jésus, et leur recommanda de la placer dans leurs temples, après en avoir chassé leurs divinités sanguinaires. On ne nous dit pas jusqu'à quel point les seigneurs aztéques purent comprendre les vérités abstraites de la foi à travers la double interprétation d'Aguilar et de Marina; ni comment on leur fit saisir la subtile distinction établie entre leurs propres images et celles de l'Église catholique romaine. Il est probable que la semence tomba sur la pierre stérile, car après avoir entendu le bon père, ils sortirent du camp avec un air de réserve suspecte bien différent de leurs manières affables lors de la première entrevue. Dans la nuit même toutes les cabanes indiennes furent abandonnées, et les Espagnols se virent menacés de famine dans cette solitude. Cortés redoutant même une attaque se tenait prêt à la repousser, mais les

indigènes n'avaient aucun projet de ce genre pour le moment.

Le retour de Montejo, après un voyage de douze jours, ranima les espérances de l'armée. Il était descendu tout le long du golfe jusqu'à Panuco, mais de violents coups de vent l'empêchèrent de doubler cette pointe ; il faillit sombrer et dut rebrousser chemin. Toute la partie de la côte qu'il venait d'explorer n'offrait qu'un seul mouillage suffisamment abrité contre les vents du nord. Par bonheur, la plage voisine ; arrosée par de nombreux courants d'eau, était favorable au campement de l'armée : après quelques délibérations, on résolut de s'y rendre (22).

(22) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3. cap. 121. Bernal Diaz, *Hist. de la Conquista*, cap. 40, 41. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 5, cap. 6. Gomara, *Crónica*, cap. 29, ap. Barcia, t. II.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

TROUBLES DANS LE CAMP. — PLAN D'UNE COLONIE. — CONDUITE DE CORTÉS. — MARCHE SUR CEMPOALLA. — RAPPORTS AVEC LES INDIGÈNES. — FONDATION DE VERA-CRUZ.

1519.

La vie oisive des camps est pour la discipline militaire la plus difficile épreuve. La pensée des soldats a tout le temps de s'y replier sur elle-même, et ce qu'ils considèrent naturellement alors, ce sont les privations et les dangers de leur métier. Outre la rareté des vivres, l'armée de Cortés avait à endurer des chaleurs excessives, des essaims d'insectes, et tous les autres inconvénients d'un climat brûlant. Bien loin de posséder le caractère des troupes régulières, habituées à respecter la hiérarchie militaire, c'était un groupe d'aventuriers embarqués dans la même entreprise, courant les mêmes risques, ne voyant guère que leur égal dans un capitaine improvisé.

Ce séjour prolongé dans une contrée étrangère excitait parmi les soldats un mécontentement qui redoubla quand ils virent Cortés décidé à transférer son camp dans le voisinage du port découvert par Montejo. Il était bien temps de retourner, disaient-ils, et de rendre compte au gouverneur de Cuba des premiers succès de l'expédition. Fallait-il attendre sur ces plages stériles que toutes les forces de l'empire mexicain vinssent fondre sur eux? » Cortés éludait de son mieux ces plaintes importunes. Ils n'avaient, selon lui, aucune raison pour se laisser abattre. Tout ne leur avait-il pas réussi jusqu'alors? Une fois établis dans leur nouveau camp, ils ne pouvaient manquer de faire un commerce lucratif avec les indigènes.

Sur ces entrefaites, cinq Indiens, porteurs d'un message, parurent un matin devant le camp. On les introduisit aussitôt

dans la tente du général. Leur costume et leur aspect extérieur différaient de ceux des Mexicains. Ils portaient des anneaux d'or et des pierreries d'un bleu brillant à leurs oreilles et à leurs narines. Une feuille d'or, délicatement ouvragée, était attachée à leur lèvre inférieure. Marina ne put comprendre leur langue, mais elle leur adressa la parole en aztèque, idiome que deux des Indiens connaissaient. La députation venait de Cempoalla, principale ville des Totonaques. Cette nation puissante, après avoir occupé le plateau pendant plusieurs siècles, et descendu ses pentes orientales, s'était établie dans les sierras et les vastes plaines qui bordent le nord du golfe du Mexique. Récemment conquis par les Aztèques, et cruellement opprimés, les Totonaques étaient impatients de secouer le joug. La renommée des Espagnols, parvenue jusqu'à leur chef, l'avait décidé à envoyer des ambassadeurs à Cortés, pour l'inviter à se rendre dans sa capitale.

Cette prière fut accueillie par le général espagnol avec le plus vif empressement. Jusqu'alors il avait toutes les raisons de croire l'empire aztèque aussi uni que puissant. C'était la révélation d'une importante vérité. Son habile politique vit tout de suite dans le mécontentement des provinces conquises le plus puissant des leviers. Il fit donc un excellent accueil aux ambassadeurs totonaques, et, s'informant de leurs ressources, il ne les congédia qu'après les avoir comblés de présents et leur avoir promis de rendre prochainement visite à leur chef (1).

Dans l'intervalle, les amis personnels de Cortés parmi lesquels on peut citer plus particulièrement Alonzo Hernandez, Puertocarrero, Christoval de Olide, Alonzo de Avila, Pedro de Alvarado et ses frères, persuadaient aux troupes de mettre, par quelque grande mesure, leur général en état de poursuivre des plans ambitieux que les instructions de Velasquez n'autorisaient pas. Retourner immédiatement à Cuba, c'était

(1) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 41. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 121. Gomana, *Crónica*, cap. 28.

Digitized by Google

abandonner, dès le début, une entreprise qui, sous un pareil chef, devait leur procurer tant de gloire et de richesses! C'était livrer à l'insatiable gouverneur tout ce qu'ils avaient déjà gagné. Le meilleur parti semblait être de fonder une colonie, dont un gouvernement local prendrait en main la conduite, et pourvoirait à tous leurs besoins. Cortés n'avait reçu, il est vrai, aucune autorité semblable de Velasquez, mais les intérêts de la couronne d'Espagne, qui l'emportaient sur toute autre considération, l'exigeaient impérieusement.

Ces conférences, tenues dans la nuit, ne pouvaient néanmoins échapper aux amis de Velasquez (2). Ils accusaient hautement Cortés d'être l'instigateur de menées si déloyales. Ils le sommaient de hâter le retour à Cuba, menaçant, en cas de refus, d'abandonner son drapeau avec tous les soldats restés fidèles au gouverneur.

Cortés, loin de paraître offensé du ton hautain de leurs discours, répondit avec douceur qu'il n'était jamais entré dans sa pensée de dépasser ses instructions. Son opinion personnelle pouvait bien être de rester dans le pays et d'y continuer un commerce lucratif, mais si l'armée pensait autrement, il devait se soumettre aux vœux de l'armée et donner l'ordre du retour. Une proclamation, publiée le lendemain matin, invita en effet les troupes à se tenir prêtes pour l'embarquement (3).

A cette nouvelle, grande fut la rumeur dans l'armée. Nombre de ceux mêmes dont les clameurs avaient été les plus bruyantes, commencèrent à se repentir, avec la mobilité naturelle à l'homme dont les vœux sont trop vite exaucés.

(2) La lettre du *cabildo* de Vera-Cruz ne dit rien de ces conférences nocturnes. Bernal Diaz, qui en avait fait partie, est une autorité suffisante.

(3) Gomara, *Crónica*, cap. 30. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., l. 3, cap. 121. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms. 80. Bernal Diaz, idem, *loc. cit.* *Declaracion de Puertocarrero*, Ms.

La déposition d'une personne aussi respectable que Puertocarrero, reçue dans le cours de l'année suivante, après son retour en Espagne, est un document d'une grande importance.

Digitized by Google

De leur côté, les partisans de Cortés ne restaient pas oisifs; leur conduite fut fort habile; ils entourèrent la tente du général; ils le sommèrent de contremander le départ : « Nous sommes venus, disaient-ils, pour fonder une colonie si les circonstances le permettaient, et maintenant vous vous dites sans ordres du gouverneur. Mais des intérêts bien plus puissants que ceux de Velasquez parlent ici. Ces vastes territoires ne lui appartiennent pas. N'ont-ils pas été découverts pour la couronne de Castille (4)? Les intérêts de cette couronne exigent que l'on fonde une colonie au lieu de perdre le temps à trafiquer avec les indigènes ou de retourner à Cuba, ce qui serait bien pis encore. Si vous refusez, ajoutaient-ils, nous protesterons tous contre une conduite si déloyale! »

Cortés accueillit ces remontrances de l'air embarrassé d'un homme qui ne s'y serait pas attendu. Il demanda modestement le temps de réfléchir, et promit de répondre le lendemain. A l'heure dite, il rassembla les troupes pour les haranguer en peu de mots : Il n'y avait, disait-il, s'il se connaissait bien lui-même, personne qui fût plus dévoué que lui aux intérêts des souverains et à la gloire du nom espagnol. Non-seulement il avait consacré toute sa fortune aux frais de l'expédition, mais encore il avait contracté dans le même but des dettes considérables, comptant, pour les acquitter, sur les profits du commerce avec les indigènes. Mais puisque l'armée pensait autrement, il était prêt à sacrifier ses intérêts particuliers à ceux de l'État (5). Il conclut en se déclarant dis-

(4) Les écrivains espagnols emploient tantôt l'expression de « souverains » et tantôt celle « d'empereur, » indiquant, dans le premier cas, la reine Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint, et Charles-Quint lui-même. Tous les actes et toutes les ordonnances publiques étaient rendus en leur double nom. Le titre d'altesse, qui, jusqu'au règne de Charles-Quint, avait été donné d'ordinaire, mais non pas toujours, comme Robertson l'imagine (*Histoire de Charles V*, vol. 2, p. 59), au souverain, fit peu à peu place à celui de « majesté, » que Charles affecta de prendre depuis son élévation au trône impérial. On trouve parfois ce même titre dans la correspondance du Grand Capitaine et des autres courtisans du règne de Ferdinand et d'Isabelle.

(5) D'après Robertson, Cortés dit à ses compagnons qu'il s'était proposé

posé à fonder une colonie *au nom des souverains espagnols*, et à en nommer les magistrats (6).

Il choisit immédiatement pour alcades Puertocarrero et Montejo, le premier son intime ami, le second partisan de Velasquez, mais cette raison même détermina son choix, et l'événement justifia sa politique. Le regidor, l'alguazil, le trésorier et autres fonctionnaires, furent pris parmi ses amis personnels ou ses adhérents. Tous prêtèrent le serment légal, et la ville qu'il s'agissait de fonder reçut d'avance le titre de *Villa Rica de Vera-Cruz*, la Riche Ville de la Vraie Croix, titre qui indique assez bien le double mobile spirituel et temporel des aventuriers espagnols dans le Nouveau-Monde (7). Ainsi, d'un trait de plume, en quelque sorte, le camp de Cortés se trouva métamorphosé en une grande communauté civile.

La nouvelle municipalité ne tarda pas à entrer en fonctions, et Cortés, se présentant chapeau bas devant elle, déposa sur la table les pouvoirs qu'il tenait de Velasquez, pouvoirs naturellement abrogés par ceux de la magistrature de Villa Rica de Vera-Cruz. Il sortit ensuite de la salle le plus humblement du monde (8).

d'établir une colonie sur la côte avant de pénétrer dans l'intérieur du pays; mais il renonça à ce dessein, sur les instances de ses soldats, qui voulaient tenter tout de suite l'aventure. Dans la page suivante, on voit Cortés organiser cette même colonie. (*Histoire d'Amérique*, t. 2, p. 241, 242.) L'historien aurait dû consulter Bernal Diaz et Herrera, ou la *Lettre de Vera-Cruz*, dont il avait une copie. Ces autorités sont d'accord pour établir les faits tels que les présente notre texte.

(6) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 122. *Carta de Vera-Cruz*, Ms. *Declaracion de Montejo*, Ms. *Declaracion de Puertocarrero*.

« Notre général, après quelques instances, finit par céder, » remarque le naïf et vieux soldat Bernal Diaz, « car, comme dit le proverbe, vous me demandez de faire ce que j'ai déjà décidé, » Tu me lo rogas, é yo me lo quiero. (*Hist. de la conquista*, cap. 42.)

(7) D'après Bernal Diaz, le nom de Vera-Cruz fut donné à la ville en mémoire du débarquement des Espagnols un vendredi saint. » (*Hist. de la conquista*, cap. 42.)

(8) Solis, dont le goût pour les harangues aurait pu satisfaire l'abbé Mably

Le conseil, ayant pris le temps convenable pour délibérer, et fait rappeler Cortés, lui dit qu'après mûre réflexion, personne ne semblait plus capable que lui de régir les intérêts de la communauté, dans la paix et dans la guerre ; qu'en conséquence il était élu à l'unanimité, au nom de Leurs Majestés Catholiques, capitaine général et grand juge de la colonie. On lui accordait en outre, comme au souverain, le cinquième de l'or et de l'argent qu'on pourrait acquérir par commerce ou conquête (9).

Cortés se trouva ainsi revêtu de la suprême autorité civile et militaire ; l'occasion de l'exercer ne devait pas se faire attendre.

Les événements dont nous venons de parler s'étaient succédé avec tant de rapidité, que les partisans de Velasquez, pris en quelque sorte au dépourvu, n'avaient pu faire acte d'opposition. Quand tout fut consommé, leur colère éclata ; ils n'épargnèrent pas l'injure, protestant contre ce qu'ils appelaient une conspiration. L'autre parti répondit à ces attaques ; la querelle s'aigrit ; on faillit en venir aux mains. Cortés crut devoir sévir contre les principaux meneurs. Velasquez de Léon, parent du gouverneur de Cuba, Escobar, son page, et Diego de Ordaz, furent mis aux fers et transportés à bord des vaisseaux. Pour disperser les soldats les plus mutins, on en détacha un grand nombre avec une forte escorte, sous Alvarado, pour aller en fourageurs. Les vivres manquaient dans le camp.

Pendant leur absence, Cortés employa pour gagner les récalcitrants tous les arguments que la cupidité et l'ambition peuvent fournir. Les plus belles promesses, l'or même, dit-on, furent prodigués, et peu à peu les esprits s'ouvrirent à une

lui-même (voyez son traité, *De la manière d'écrire l'histoire*), a placé en cette circonstance dans la bouche du héros un discours fleuri, dont on ne découvre aucune trace dans les récits contemporains. (*Conquista*, lib. 2, cap. 7.)

(9) « Lo peor de todo, que le otorgamos, » dit Bernal Diaz, avec un peu d'aigreur, était « que le dariamos el quinto del oro de lo que se huviese, despues de sacado el real quinto. » (*Hist. de la conquista*, cap. 42.) La Lettre de Vera-Cruz ne dit rien de ce cinquième.

plus nette intelligence de la question. Le retour des fourrageurs et l'abondance rétablie dans le camp concoururent puissamment au même résultat. La bonne humeur revint avec la bonne chère ; les factions rivales se donnèrent la main, et ce reflux de l'opinion finit par entraîner les fiers hidalgos mis aux fers à bord des navires. Ils reconnurent le nouveau gouvernement. Le plus singulier est que cette conversion forcée fut sincère, et qu'à partir de ce jour, Cortés n'eut pas de plus dévoués partisans que ces mêmes cavaliers rebelles (10).

Telle était l'habileté de cet homme vraiment extraordinaire ; tel était l'ascendant qu'il avait acquis en quelques mois sur ces esprits impétueux. L'ingénieuse transformation d'une armée en communauté civile lui assurait une base nouvelle et solide pour ses futures opérations. Il pouvait désormais marcher en avant sans craindre le contrôle ou le frein d'une autorité supérieure à la sienne, la couronne exceptée, car c'était d'elle seule qu'il était censé tenir ses pouvoirs actuels. Loin d'encourir ainsi le reproche d'usurpation, il rejetait sur l'armée entière une bonne partie de la responsabilité qui, jusqu'alors, pesait sur lui. Il liait de la manière la plus indissoluble la fortune de ses compagnons à la sienne. Tous désormais, jouant le même jeu, devaient subir les mêmes chances, Cortés, n'étant plus resserré dans le cercle étroit d'une spéculation mercantile, pouvait donner carrière à ses vastes projets (11).

(10) *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 30, 31. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 122. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 80. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 42. *Declaraciones de Montejo y Puertocarrero*, Mss.

Dans le procès de Narvaez contre Cortés, ce dernier est accusé d'être possédé du diable, Lucifer seul ayant pu lui gagner ainsi l'affection de ses soldats. (*Demanda de Narvaez*, Ms.) Solis, d'un autre côté, est un panégyriste plus zélé de son héros que son propre chapelain Gomara ou les dignes magistrats de Vera-Cruz. Je préfère un témoignage plus impartial : c'est le récit de l'honnête Bernal Diaz, si souvent cité.

(11) Tout cela paraît assez peu logique, si l'on considère que Cortés nomma lui-même le corps qui l'investit à son tour du commandement ; il

Digitized by Google

L'harmonie rétablie, on transporta de nouveau les canons à bord de la flotte, qui reçut l'ordre de côtoyer le rivage dans la direction du nord, jusqu'à Chiahuitsala, ville voisine du port où devait s'élever Villa Rica de Vera-Cruz. Cortés se proposait de visiter, à la tête de ses troupes, Cempoalla, qui se trouvait sur son chemin. La route conduisait, pendant plusieurs milles, à travers les plaines stériles dont la moderne Vera-Cruz est entourée. Aucune trace de végétation ne s'offrait aux yeux dans ce désert de sables ; mais on pouvait contempler les flots bleus de l'Atlantique, et dans le lointain le superbe Orizaba, dont la couronne de neiges éternelles domine tous les gigantesques enfants de la chaîne des Andes (12). A mesure que l'armée avançait, le pays prenait un aspect plus verdoyant et plus fertile. Une rivière, tributaire sans doute du Rio de la Antigua, barrait le chemin. On la traversa, non sans quelque peine, sur de vieux canots abandonnés près des bords. Un panorama bien différent se déroula alors aux regards des Espagnols. C'étaient de vastes plaines ondulées, couvertes d'un riche tapis de verdure, ombragées de cacaoyers et de palmiers à panaches, dont les troncs élancés et grêles laissaient apercevoir, dans leurs intervalles, des daims et d'autres animaux inconnus. Quelques cavaliers donnèrent la chasse aux daims, et en blessèrent plusieurs, sans réussir à en tuer aucun. On aperçut aussi des faisans et d'autres oiseaux, entre autres le dindon sauvage, orgueil des forêts américaines, et que les chroniqueurs décrivent comme une variété du paon (13).

L'armée traversa plusieurs villages abandonnés où s'éle-

comptait sur sa bonne étoile, en d'autres termes, sur le succès de l'entreprise, pour justifier sa conduite aux yeux de l'empereur.

(12) On ne donne pas le nom de la montagne, et il est probable qu'on ne le savait pas ; mais la minutieuse description du manuscrit de Vera-Cruz ne permet pas de douter que ce ne soit celle qui est mentionnée dans le texte. Il n'existe qu'un pic plus élevé dans toute la longue chaîne des Cordillères mexicaines.

(13) *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Bernal Diaz, *Historia de la conquista*, cap. 44.

vaient des temples indiens. On y trouva des encensoirs, d'autres ustensiles sacrés et des manuscrits en fibres d'agave pleins de peintures qui rappelaient sans doute les cérémonies religieuses. Les Espagnols virent aussi pour la première fois un spectacle hideux, qui devait leur être un jour familier, celui des cadavres mutilés des victimes offertes aux dieux du pays. Cette boucherie formait le plus dégoûtant contraste avec les scènes riantes de la nature.

L'armée suivait les bords de la rivière, en remontant vers la source, lorsqu'elle vit venir à elle douze Indiens que le cacique de Cempoalla lui envoyait pour lui montrer le chemin de sa résidence. La nuit surprit Cortés en marche. On bivouaqua dans une prairie où les nouveaux amis des Espagnols leur procurèrent des vivres en abondance. Le lendemain matin on abandonna le cours de la rivière pour se diriger au nord à travers une vaste étendue de plaines fertiles et de terrains boisés où la végétation des tropiques étincelait dans tout son luxe. Les branches des arbres les plus majestueux étaient ornés de festons de vignes aux grappes d'un pourpre foncé, de convolvulus et de fleurs grimpantes des nuances les plus variées. L'aloès épineux, les rosiers sauvages et les chèvrefeuilles formaient, en beaucoup d'endroits, des buissons impénétrables. On voyait voltiger dans ces déserts embaumés de nombreux oiseaux de la tribu des perroquets et des nuées de papillons, dont la *Tierra Caliente* possède les plus magnifiques espèces. Ils rivalisaient de splendeur avec la végétation. D'admirables oiseaux chanteurs, le cardinal empourpré et le merveilleux oiseau-moqueur, qui peut remplacer à lui seul tous les musiciens de la forêt, remplissaient l'air de mélodies délicieuses. Le cœur des conquérants était peu sensible aux beautés de la nature ; mais les charmes magiques d'un pareil spectacle n'en faisaient pas moins éclater leur admiration, et en traversant « ce paradis terrestre, » comme ils l'appelaient, ils le comparaient avec amour aux plus poétiques régions de leur patrie aimée du soleil (14).

(14) Gomara, *Crónica*, cap. 32, ap. Barcia, t. 2. Herrera, *Hist. general*,

En approchant de la ville indienne, les Espagnols reconnurent les indices d'une culture intelligente. Des jardins d'agrément, de nombreux vergers bordaient la route. Bientôt des groupes d'Indiens des deux sexes vinrent à leur rencontre. Les femmes se mêlaient avec aussi peu de crainte que les hommes dans les rangs des soldats. Toutes portaient des bouquets et des guirlandes de fleurs, dont elles ornèrent le cou du cheval de Cortés. Elles posèrent aussi sur son casque une couronne de roses. Les fleurs faisaient les délices de ce peuple; il donnait les plus grands soins à leur culture, que favorise un climat où l'alternative constante de la chaleur et de l'humidité enfante toutes les richesses végétales. Ce goût de l'horticulture suppose des sentiments d'artiste; il distinguait aussi les belliqueux Aztèques : on le retrouve chez leurs descendants dégénérés (15).

Plusieurs femmes, à en juger du moins par leur riche costume et leur suite nombreuse, devaient appartenir à une classe élevée. Leurs robes d'un tissu de coton très-fin et curieusement teintes descendaient depuis le cou, et dans les classes inférieures depuis la ceinture, jusqu'aux chevilles. Les hommes portaient une sorte de manteau du même tissu *à la Morisca*, à la manière des Maures, et de larges ceintures autour des reins. Les deux sexes paraient leur cou de bijoux et d'ornements d'or. Leurs narines et leurs oreilles étaient percées d'anneaux du même métal.

Au moment d'entrer dans la ville, quelques cavaliers qui avaient pris les devants rapportèrent l'étonnante nouvelle que « les façades des maisons de Cempoalla étaient recouvertes

dec. 2, lib. 5, cap. 8. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 1. « Muy hermosas vegas y riberas tales y tan hermosas que en toda España no pueden ser mejores ainsi de apacibles a la vista como de fructiferas. » (*Carta de Vera-Cruz*, Ms.)

(15) « Le même amour des fleurs distingue aujourd'hui les indigènes comme au temps de Cortés. » (Madame Calderon de la Barca, *La Vie au Mexique*, vol. 1, lett. 12. — Voir l'analyse de son ouvrage dans la *Revue Britannique*, année 1844.)


Digitized by Google

d'argent poli. » Ce n'était par malheur qu'une couche de stuc très-brillant, particulière aux principaux édifices. Les soldats rirent beaucoup de la crédulité de leurs camarades. Elle peut faire juger de l'exaltation des esprits (16). Les principales maisons de la ville étaient bâties en pierres et en mortier, ou en briques séchées au soleil; les habitations pauvres en terre. Les unes et les autres étaient couvertes de feuilles de palmier, toiture peu solide en apparence, mais qui, par la manière habile dont les feuilles étaient tressées, offrait une protection suffisante contre les intempéries des saisons.

Cempoalla contenait, dit-on, vingt à trente mille habitants; c'est l'évaluation la plus modérée et la plus rapprochée sans doute de la vérité (17). La petite armée traversa lentement et en silence les rues étroites et encombrées d'Indiens. Les Espagnols n'inspiraient guère aux indigènes plus d'étonnement qu'ils n'en éprouvaient eux-mêmes à la vue d'une civilisation tellement supérieure à tout ce qu'ils avaient vu jusqu'ici dans le Nouveau-Monde (18). Le cacique sortit de sa demeure pour recevoir ses hôtes; c'était un homme d'une haute taille et très-corpulent; il s'appuyait sur deux des sieus. Il fit à Cortés et à ses compagnons l'accueil le plus amical, et après un court échange de politesses, il donna pour logement à l'armée un temple voisin où un grand nombre de vastes chambres ouvrant sur une cour spacieuse offraient d'excellents quartiers aux soldats.

Les Espagnols furent là abondamment pourvus de provisions,

(16) « Con la imaginacion quellevaban, i buenos deseos, todo se les antojaba plata, i oro loque relucia. » (Gomara, *Crónica*, cap. 32, ap. Barcia, tome 2.)

(17) C'est l'évaluation de Las Casas. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 121.) Torquemada hésite entre vingt, cinquante et cent cinquante mille habitants. Il donne plusieurs fois ces différents chiffres! (Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 27, note.) La ville fut peu à peu abandonnée après la conquête pour d'autres, plus avantageusement situées sans doute pour le commerce. On voyait encore ses ruines à la fin du dernier siècle. (Lorenzana, *Hist. de Nueva-España*, p. 39, note.)

(18) « Porque viven mas politica y rasonablemente que ninguna de las gentes que hasta oy en estas partes se ha visito. » *Carta de Vera-Cruz*, Ms.

de viandes cuites à la manière du pays et de gâteaux de maïs. Cortés reçut également du cacique un présent considérable d'ornements d'or et de belles étoffes de coton. Ces démonstrations amicales ne relâchèrent en rien sa vigilance; il prit toutes les précautions d'un bon officier. L'armée, pendant la route, avait toujours marché en ordre de bataille, de crainte de surprise; Cortés plaça sa petite artillerie de manière à commander l'entrée du temple, des sentinelles furent placées partout, et on défendit aux soldats de quitter les quartiers sans ordre, sous peine de mort (19).

Le lendemain matin, Cortés, accompagné de cinquante hommes, rendit une visite au cacique de Cempoalla. Le chef indien habitait une vaste maison construite en pierre et en mortier, sur une terrasse escarpée qu'on gravissait par un escalier de pierre. L'architecture de sa demeure ressemblait peut-être à celle des anciens édifices découverts dans l'Amérique centrale. Cortés, laissant son escorte dans la cour, entra chez le cacique avec un de ses officiers et sa belle interprète dona Marina (20). La conférence fut longue; le général en tira beaucoup de lumières sur la situation du pays. Il dit au chef indien qu'il était le sujet d'un grand monarque, habitant au delà des mers; qu'en débarquant sur les rivages aztèques son but était d'abolir un culte inhumain et de répandre la connaissance de Dieu. Le cacique lui répondit que les dieux qui leur envoyaient la pluie et le soleil leur suffisaient, qu'il payait tribut à un monarque aussi puissant que celui de Cortés, et dont la capitale était située sur les bords d'un lac, bien loin de Cempoalla. Ce monarque cruel, impitoyable dans ses exactions appesantissait sur eux sa vengeance pour le moindre sujet de plainte; il enlevait leurs jeunes hommes et leurs vierges pour les sacrifier à ses divinités. Cortés promit de

(19) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 121. *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 33, ap. Barcia, t. 2. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 1.

(20) Le titre de *doña* est donné le plus souvent par les chroniqueurs espagnols à cette Indienne accomplie.

Digitized by Google

s'opposer désormais à de pareilles atrocités. Son souverain l'avait envoyé pour redresser les abus et punir les oppresseurs (21); si les Totonaques lui étaient fidèles, il les mettrait bientôt en état de secouer un joug abhorré.

Le cacique apprit encore à Cortés que le territoire totonaque contenait trente villes et villages qui pouvaient lever cent mille guerriers, nombre fort exagéré sans doute (22). Le gouvernement de Montézuma n'était pas moins odieux dans plusieurs autres provinces de l'empire : entre Cempoalla et la capitale s'étendait la belliqueuse république de Tlascala, qui avait su défendre son indépendance contre toutes les forces de l'empire. La renommée des Espagnols les avait devancés; le cacique était instruit de la grande victoire de Cortés à Tabasco, mais il ne pouvait songer sans effroi aux conséquences d'une rupture avec « le grand Montézuma, » dont les armées, à la moindre provocation, descendraient des régions montagneuses, et fondant sur les plaines comme un tourbillon, traîneraient son peuple en esclavage ou sur les autels des dieux.

Cortés essaya de le rassurer en lui disant qu'un seul Espagnol valait une armée d'Aztéques; il désirait cependant connaître les nations disposées à se joindre à lui, moins dans son intérêt que dans le leur, afin de distinguer l'ami de l'ennemi, et de savoir ceux qu'il devrait épargner dans une guerre d'extermination. Après avoir relevé le courage du cacique par cette forfanterie aussi opportune que politique, Cortés prit congé de son hôte, promettant de revenir pour se concerter avec lui sur les futures opérations de la guerre, dès qu'il aurait visité

(21) « No venia sino á desbacer agravios, i favorecer los presos, aiudar á los mezquinos, i quitar tiranias. » (Gomara, *Crónica*, cap. 33, ap. Barcia, t. 2.) Lisons-nous, on le croirait à ce langage, les aventures de Don Quixote ou d'Amadis des Gaules?

(22) Gomara, *Crónica*, cap. 36.

Cortés, dans sa seconde lettre à l'empereur Charles-Quint, évalue le nombre des combattants à cinquante mille. (*Relacion segunda*, ap. Lorenzana, p. 40.)

ses vaisseaux dans le port voisin et fondé un établissement durable (23).

Les nouveaux renseignements recueillis par Cortés étaient de nature à lui donner beaucoup d'espoir. L'intérieur de la monarchie se trouvait évidemment plus divisé et plus agité qu'on ne le supposait. Lui qui n'hésitait pas naguère à attaquer l'empire aztéque en véritable chevalier errant, et pour ainsi dire avec son seul bras, qu'avait-il à craindre aujourd'hui que la moitié des forces de l'empire semblait prête à combattre l'autre? Sa bouillante imagination voyait déjà tous les obstacles aplanis, et la bannière de Castille flottant sur les tours de Moutézuma. Les officiers partageaient l'enthousiasme et les illusions du général ; mais avant de mener à bonne fin cette entreprise, il restait bien des périls et des fatigues à subir, plus d'une sanglante bataille à livrer.

Les Espagnols ayant pris congé le jour suivant du cacique hospitalier, se mirent en marche pour Chiahuitzlan (24), située à quatre lieues plus loin, près du port découvert par Montejo, où les navires étaient déjà à l'ancre. Le cacique leur avait donné quatre cents porteurs indiens, nommés tamenes, pour les débarrasser de leur bagage. Les tamenes faisaient aisément cinq à six lieues par jour avec un poids de cinquante livres. On les employait dans tout l'empire, et les Espagnols les trouvèrent fort utiles. L'armée traversa un pays aussi riche, aussi délicieux que celui qu'elle avait parcouru pour arriver à Cempoalla, et le lendemain de grand matin elle atteignit la ville indienne, perchée comme une forteresse sur une éminence de rochers qui commandait le golfe. La plupart des habitants avaient pris la fuite, mais quinze des principaux d'entre eux s'étaient ha-

(23) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 121. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 81. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 1.

(24) L'historien, avec l'aide de Clavigero, Mexicain lui-même, peut rectifier les fréquentes bévues des anciens écrivains en ce qui regarde l'orthographe des noms aztèques. Robertson et Solis écrivent tous les deux le nom de cette ville *Quiabislan*.

sardés à rester; ils reçurent les Espagnols de la manière la plus amicale, et leur offrirent des présents habituels, des fleurs et de l'encens. La population de la ville, revenue de ses frayeurs, rentra peu à peu. Tandis que les Espagnols s'entretenaient avec les chefs, ils furent rejoints par le digne cacique de Cempoalla porté dans une litière ; il s'empressa de prendre part aux délibérations. Les uouveaux renseignements confirmèrent ceux que Cortés avait déjà sur les dispositions et les ressources de la nation totonaque.

La conférence fut tout à coup interrompue par un grand mouvement sur la place publique ou marché ; on y vit paraître cinq Indiens, que leur port altier, leur costume singulier et beaucoup plus riche, distinguaient des Totonaques. Leur chevelure noire et luisante était relevée par un nœud au sommet de la tête ; ils tenaient à la main de gros bouquets de fleurs, et ils étaient suivis de nombreux serviteurs, dont les uns portaient des fouets, les autres des éventails pour écarter les mouches et les insectes de la personne de leurs maîtres. Les chefs totonaques coururent au-devant des étrangers, et parurent fort désireux de se concilier leurs bonnes grâces.

Cortés, étonné de ce spectacle, demanda à Marina ce qu'il signifiait. Elle lui répondit que c'était les nobles aztéques chargés de percevoir les tributs de Montézuma.

Les chefs totonaques revinrent bientôt l'effroi peint sur le visage ; ils confirmèrent ce qu'avait dit Marina, ajoutant que les nobles aztéques, fort irrités de l'accueil fait aux Espagnols sans l'ordre de l'empereur, demandaient en expiation vingt jeunes hommes et jeunes femmes pour les sacrifier aux dieux. Cortés, indigné de tant d'insolence et de cruauté, engagea les Totonaques non-seulement à rejeter une pareille demande, mais à arrêter les collecteurs de la taxe et à les jeter en prison. Les Indiens hésitèrent un instant, mais sur l'énergique insistance de Cortés, on se saisit des nobles aztéques et on les plaça sous bonne garde.

La nuit venue, le général espagnol fit évader deux des prisonniers, qu'on lui amena en secret ; il leur témoigna beau-

coup de regret des violences dont ils avaient été l'objet de la part des Totonaques; il se chargea de faciliter leur fuite, et leur promit de solliciter le lendemain la mise en liberté de leurs compagnons. Tout ce qu'il leur demandait en retour, c'était d'instruire leur maître de sa conduite et du profond respect que professaient pour lui les Espagnols, malgré le peu de générosité dont il avait fait preuve en les laissant périr sans approvisionnements sur une plage stérile. Les deux nobles aztèques furent ensuite conduits au port et transportés par mer sur un autre point de la côte, de peur des Totonaques. Ces derniers, pleins de colère lorsqu'ils apprirent la fuite d'une partie de leurs prisonniers, voulaient sacrifier le reste; mais Cortés, manifestant la plus grande horreur à cette idée, envoya les captifs sous bonne escorte à bord des navires, où on les laissa presque aussitôt rejoindre leurs compagnons. Cette conduite artificieuse, qui caractérise si bien la politique du général espagnol, produisit, comme on le verra plus tard, l'effet désiré sur Montézuma. On ne saurait à coup sûr approuver un stratagème aussi déloyal; il n'en a pas moins trouvé des panégyristes parmi les historiens espagnols (25).

Par ordre de Cortés, on envoya aux villes totonaques des messagers chargés de les instruire de ce qui venait de se passer, et de les engager à refuser tout tribut à Montézuma. La précaution était inutile. Les serviteurs des nobles aztèques, effrayés de l'arrestation de leurs maîtres, s'étaient enfuis dans toutes les directions. La nouvelle de l'audacieuse insulte faite à la majesté impériale se répandit avec la promptitude de l'éclair. Les Indiens, émerveillés et pleins de joie à l'idée de reconquérir leur liberté, accouraient en foule à Chiabuitzlan pour voir les formidables étrangers et se concerter avec eux. Les plus timides, effrayés d'une lutte contre Montézuma, étaient d'avis de lui envoyer une ambassade, et de détourner sa vengeance,

(25) « Grande artifice, » s'écrie Solis, « de medir lo que disponia con lo que recelaba; y prudente capitan él que sabe caminar en alcance de las contingencias! » (*Conquista*, lib. 2, cap. 9.)

s'il en était temps encore. Mais Cortés avait trop compromis les Totonaques pour leur laisser aucun espoir d'accommodement; ils résolurent donc, après certaine hésitation, de se placer sous la protection des Espagnols, et de tenter un vigoureux effort pour secouer le joug. En attendant, les chefs prêtèrent au monarque espagnol un serment de fidélité que le notaire enregistra, et Cortés, fier d'avoir acquis sans coup férir tant de vassaux à la couronne de Castille, se mit en marche pour le port découvert par Montejo, promettant de revenir bientôt à Cempoalla, où sa mission n'était pas terminée (26).

L'emplacement choisi pour la nouvelle ville n'était situé qu'à une demi-lieue de distance, dans une vaste et fertile plaine. Le port offrait un assez bon abri aux navires. Cortés eut bientôt tracé le circuit des murs, l'emplacement du fort, du grenier public, de l'hôtel de ville, de l'église et des autres édifices. Les Indiens s'empressèrent de prêter leur assitance aux Espagnols; ils apportaient des pierres, de la chaux, du bois et des briques séchées au soleil. Tout le monde mit la main à l'œuvre, le général comme le dernier des soldats, dont il excitait l'ardeur par son exemple et ses discours. En quelques semaines la tâche fut accomplie; on vit s'élever une ville qui, sans mériter précisément son titre ambitieux, remplissait du moins le but de sa création. C'était un excellent point d'appui pour les opérations futures, un asile pour les blessés, les malades, et pour l'armée elle-même, en cas de revers, un vaste entrepôt pour les approvisionnements et tout ce qu'on pourrait recevoir de la mère-patrie ou y envoyer; c'était enfin un refuge pour les navires et une position assez forte pour en imposer au pays voisin (27).

(26) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 81. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 40. Gomara, *Crónica*, cap. 34, 36, ap. Barcia, t. 2. Bernal Diaz, *Conquista*, cap. 46, 47. Herrera, *Hist. gen.*, dec. 2, lib. 5, c. 10, 11.

(27) *Carta de Vera-Cruz*, Ms. Bernal Diaz, *Conquista*, cap. 48. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 1. *Declaracion de Montejo*. Ms.

Malgré les avantages de sa situation, la Villa Rica fut abandonnée peu d'années après pour une position voisine au sud, non loin de l'embouchure

Villa-Rica de Vera-Cruz fut la première colonie fondée dans la Nouvelle-Espagne, la mère féconde de toutes celles qui devaient plus tard s'y élever. Les indigènes saluèrent avec joie la ville nouvelle, dans l'espoir de se reposer sous son ombre. S'ils avaient pu lire dans l'avenir, ils auraient vu dans le sujet même de cette joie le signe précurseur d'une catastrophe plus terrible que toutes celles qui avaient été prédites par leurs prophètes. Ce n'était pas le bon Quetzalcoatl qui venait reprendre son empire, amenant à sa suite la paix, la liberté, la civilisation. Les fers des Totonaques seraient, il est vrai, brisés, leurs injures amplement vengées sur les Aztèques, mais par un bras puissant qui courberait sous le même joug les oppresseurs et les opprimés. La lumière de la civilisation allait se lever sur les Indiens, mais comme la clarté d'un incendie qui consumerait leur gloire sauvage, leurs institutions nationales, leur nom même. Le jour où le premier Européen avait mis le pied sur leur territoire, leur ruine était devenue inévitable.

de l'Antigua. Le second établissement était connu sous le nom de *Vera-Cruz-Vieja* « l'ancienne Vera-Cruz. » Au commencement du dix-septième siècle, cette autre position fut aussi désertée pour la ville actuelle, *Nueva-Vera-Cruz*, ou la Nouvelle-Vera-Cruz, comme on l'appelle. (Voyez plus haut, chap. 4, note 7.) Nous ignorons les véritables causes de ces migrations successives. Si, comme on le prétend, ce fut le *vomito*, les habitants auraient peu gagné au changement. (Voyez de Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 210.) Le manque d'attention à ces déplacements a produit beaucoup de confusion et d'inexactitude dans les anciennes cartes. Lorenzana n'est pas exempt lui-même d'erreurs dans sa carte et son exposé topographique de la route de Cortés.

CHAPITRE VIII.

NOUVELLE AMBASSADE AZTÈQUE. — DESTRUCTION DES IDOLES. — DÉPÊCHES ENVOYÉES EN ESPAGNE. — CONSPIRATION DANS LE CAMP. — PERTE DE LA FLOTTE.

1519.

Tandis que les Espagnols construisaient leur ville, il arriva une autre ambassade de Mexico. La nouvelle de l'emprisonnement des collecteurs de la taxe, répandue rapidement dans le pays, avait produit une sensation extraordinaire dans la capitale. L'audace des étrangers révolta tous les esprits. Montézuma lui-même, faisant taire tous les sentiments, la peur même, pour n'écouter que l'indignation, déploya son habituelle énergie dans les préparatifs d'une expédition destinée à punir des vassaux rebelles et à venger la majesté de l'empire. Mais l'arrivée des nobles aztèques mis en liberté par Cortés, le récit des bons traitements qu'ils avaient reçus de lui, calmèrent la colère du monarque; les terreurs superstitieuses reprirent le dessus; il en revint à sa politique timide et conciliante. Une ambassade composée de deux jeunes princes, ses neveux, et de quatre des anciens nobles de sa cour, partit pour le camp espagnol avec un présent vraiment royal, de l'or, de riches étoffes de coton, de magnifiques manteaux de *plumaje* ou broderie en plumes. Montézuma remerciait Cortés de la courtoisie dont il avait fait preuve en délivrant ses nobles captifs; mais il se montrait surpris et affligé de l'encouragement donné par les Espagnols à des vassaux rebelles. Il ne doutait pas qu'ils ne fussent les étrangers dont l'arrivée était depuis si longtemps annoncée par les oracles, et qui étaient issus de la même origine que lui (1). Par

(1) « Teniendo respeto á que tiene por cierto, que somos los que sus antepassados les auian dicho, que auian de venir á sus tierras, é que deuemos de ser de sus linajes. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 48.)

égard pour eux, il épargnerait les Totonaques, tant que Cortés serait dans le pays ; mais la vengeance aurait bientôt son heure.

Cortés accueillit de son mieux les nouveaux ambassadeurs. Il eut grand soin de déployer devant eux toutes ses ressources militaires, pour laisser une impression profonde dans leur esprit ; ensuite il les congédia avec des présents d'une valeur insignifiante ; et un message conçu en termes conciliants : « Le général espagnol se promettait d'aller bientôt rendre hommage au monarque, dans sa capitale, où toute mésintelligence serait écartée. »

Quand le résultat de cette entrevue fut communiqué aux Totonaques, ils purent à peine croire ce qu'ils entendaient. Malgré la présence des Espagnols, ils redoutaient les conséquences immédiates de leur imprudence ; leur admiration fit place à une sorte de terreur religieuse pour des étrangers qui exerçaient, à une si grande distance, cette influence mystérieuse sur le terrible Montézuma (2).

Peu de temps après, Cortés reçut un message du cacique de Cempoalla, qui réclamait son aide contre une ville voisine. Il se mit en marche aussitôt avec une partie de ses troupes. Pendant la route, un simple soldat, nommé Morla, vola deux poules à un indigène. Indigné de voir ses ordres ainsi violés sous ses yeux, et sentant combien il était utile de se faire parmi les indigènes une réputation de probité, Cortés ordonna de pendre à l'instant le coupable au bord de la route, en présence de toute l'armée. Par bonheur, Pedro de Alvarado, le futur conquérant de Quiché, prit sur lui de couper la corde avant que la vie fût éteinte. C'était assez pour l'exemple, et la conservation d'un seul homme importait à la petite armée. Cette anecdote prouve à la fois la sévère discipline maintenue par Cortés parmi ses soldats, et la liberté de ses officiers, qui ne voyaient guère en lui qu'un égal. Un pareil sentiment rendait l'autorité d'un chef d'aventuriers très-difficile à exercer.

(2) Gomara, *Crónica*, cap. 37. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 82.

La ville contre laquelle le cacique de Cempoalla avait réclamé les secours de Cortés était située à quelques lieues seulement de la côte. Les Espagnols y furent reçus en amis, et leur général eut le plaisir de réconcilier, sans effusion de sang, les diverses branches de la grande famille totonaque. De retour à Cempoalla, le peuple, aussi convaincu maintenant de la modération et de la justice de Cortés que de sa valeur, l'accueillit avec de vives démonstrations de joie. Le cacique indien, voulant lui témoigner sa reconnaissance, lui fit don de huit jeunes vierges indiennes, richement vêtues, parées de colliers et d'ornements d'or, et suivies d'un grand nombre de servantes esclaves. C'étaient les filles des principaux chefs, et le cacique pria les Espagnols de les prendre pour femmes. Cortés le remercia de ce don; il accueillit les jeunes Indiennes avec courtoisie, mais il déclara qu'elles devaient d'abord être baptisées, les fils de l'Église ne pouvant avoir de commerce avec des idolâtres (3). Un des principaux objets de sa mission était de soustraire les indigènes à leurs abominations païennes. Il priait donc le cacique de permettre qu'on renversât les anciennes idoles pour élever à leur place les symboles de la vraie foi.

Le cacique s'en tint à sa première réponse. Ses dieux étaient assez bons pour lui. Ni les instances du général, ni les prédications du père Olmedo, ne purent changer sa résolution. Il mêlait au polythéisme la conception d'un Être Suprême, infini, créateur de l'univers, et son intelligence, privée des lumières de la foi, ne pouvait admettre qu'un pareil être eût consenti à revêtir la forme de l'humanité, ses infirmités, ses misères; à errer ici bas volontaire victime des persécutions de ceux que sa parole avait appelés du néant (4). Il se déclara

(3) « De buena gana recibirian las doncellas como fuesen christianos; porque de otra manera, no era permitido á hombres, hijos de la Iglesia de Dios, tener comercio con idolâtras. » (Herrera, *Hist. general*, dec. 2, l. 5, cap. 13.)

(4) Herrera, dec. 2, lib. 5, cap. 13. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms. lib. 3, cap. 122.

Herrera a placé, en cette occasion, dans la bouche de Cortès une haran-

prêt à résister à toute violence faite à ses dieux, qui ne pouvaient d'ailleurs manquer de se venger eux-mêmes par la destruction instantanée de leurs ennemis.

Mais le zèle des Espagnols était trop excité pour se laisser refroidir par la remontrance ou la menace. Plus d'une fois, depuis leur séjour dans le pays, ils avaient été témoins du culte barbare des indigènes, de leurs sacrifices de victimes humaines, de leurs repas de cannibales (5). Leur cœur se soulevait à cette seule pensée, et Cortés dut les trouver unanimes, lorsqu'il leur dit « que le ciel ne pouvait sourire à leur entreprise, s'ils autorisaient de pareilles atrocités; que, pour sa part, il avait résolu de détruire à l'instant même les idoles, dût-il lui en coûter la vie ». Différer l'œuvre de la conversion c'était pécher devant Dieu. Dans l'enthousiasme du moment, les conseils de la politique et de la prudence ordinaire furent également dédaignés.

A peine les Espagnols attendirent-ils les ordres de leur chef pour se porter contre un des principaux *teocallis*, haute pyramide à large base, au sommet de laquelle conduisait un rapide escalier de pierres. Le cacique, devinant leur dessein, donna immédiatement le signal aux Indiens, qui accoururent de tous côtés en poussant de grands cris et en brandissant leurs armes. Les prêtres, avec leurs robes noires, leurs longues tresses couvertes d'un sang coagulé flottant sur leurs épaules, couraient en fanatiques au milieu des indigènes, et les conjuraient de défendre leurs dieux. Tout était confusion, tumulte, menace dans des lieux où régnaient tout à l'heure encore la paix et la fraternité.

Cortés prit, selon son habitude, des mesures promptes et décisives. Il fit arrêter par ses soldats le cacique, quelques-

gue fort édifiante et qui sent plutôt le prêtre que le soldat. Ne le confondrait-il pas avec le père Olmedo?

(5) « Esto habemos visto, » dit la Lettre de Vera-Cruz, « algunos de nosotros, y los que lo han visto dizen que es la mas terrible y la mas espantosa cosa de ver que jamas han visto. » Bernal Diaz en parle encore en termes plus énergiques *Hist. de la conquista*, cap. 51.

uns des principaux habitants et les prêtres, les menaçant de mort si on tirait une seule flèche contre les Espagnols, et leur ordonnant d'employer leur influence sur le peuple pour le calmer. Dans l'intervalle, Marina représentait au cacique l'inutilité de la résistance, et combien il avait tort de s'aliéner l'affection de Cortés, qui pouvait seul le protéger contre les vengeances de Montézuma. Ces considérations temporelles parurent l'emporter dans l'esprit du chef totonaque sur celles d'un ordre purement religieux. Il se couvrit le visage avec les deux mains, en s'écriant que les dieux se protégeraient eux-mêmes.

Les Espagnols n'en demandaient pas davantage. Au signal donné par Cortés, cinquante soldats gravirent l'escalier de la pyramide, et, pénétrant dans le temple dont les murs étaient tout souillés de sang humain, ils en arrachèrent les grandes idoles de bois, qu'ils poussèrent jusqu'au bord de la terrasse. Les formes fantastiques de ces idoles, dont le sens symbolique était perdu pour eux, leur semblaient la hideuse image de Satan. Aussi, ce fut de grand cœur qu'ils précipitèrent les monstrueux colosses du haut de la pyramide, au milieu des cris de triomphe de leurs compagnons et des lamentations des indigènes. Pour consommer le sacrifice, on brûla les idoles au milieu de la foule assemblée.

Cette exécution produisit le même effet que dans l'île de Cozumel. Les Totonaques, voyant leurs divinités incapables de prévenir ou de châtier la profanation de leurs temples, conçurent une triste opinion de leur pouvoir comparé à celui des mystérieux étrangers. Par ordre de Cortés, on nettoya la plate-forme et les murs du teocalli, que les maçons indiens recouvrirent d'une nouvelle couche de stuc; puis, dans le temple ainsi purifié, on éleva un autel surmonté d'une grande croix ornée de guirlandes de roses. Une procession avait été préparée. Les principaux prêtres totonaques, après avoir échangé leurs lugubres manteaux pour des robes blanches, tenaient à la main des cierges allumés. Une image de la Vierge, presque étouffée sous un monceau de fleurs, gravissait

lentement les escaliers du teocalli. On la déposa sur l'autel, où le père Olmedo célébra la messe. S'il faut en croire le chroniqueur, cette cérémonie imposante et l'éloquence du bon moine émurent tellement l'assemblée, qu'Espagnols et Indiens fondaient en larmes, et que des sanglots éclataient de tous côtés. Nous avons déjà signalé la puissance de la propagande catholique sur les Indiens. Tandis que le prédicateur protestant s'efforce d'éclairer l'intelligence des néophytes par les pâles lueurs de la raison, le missionnaire de Rome, plus hardi, saisit l'imagination par la pompe du spectacle, touche le cœur par l'image sensible d'un rédempteur mort sur la croix, et entraîne ses auditeurs dans une tempête de passions qui ne laissent pas même de place à la réflexion. Un vieux soldat, nommé Juan de Torres, forcé par ses infirmités de renoncer au service, se chargea de veiller sur le sanctuaire et d'enseigner aux indigènes l'office divin. Quant à Cortés, après avoir embrassé les chefs totonaques, maintenant ses frères en Jésus-Christ, aussi bien que ses frères d'armes, il retourna à Villa-Rica, où il avait des arrangements à terminer avant de se mettre en marche pour la capitale (6).

Pendant son absence, un navire espagnol, ayant à bord douze soldats et deux chevaux, était arrivé dans la colonie. Le capitaine, nommé Saucedo, chevalier errant des mers, venait chercher fortune à la suite de Cortés; c'était un bien petit nombre de recrues, mais elles ne pouvaient arriver plus à propos. Les nouveaux venus annoncèrent aux Espagnols que le gouverneur de Cuba avait reçu d'Espagne l'autorisation de fonder une colonie dans les pays récemment découverts.

Cette nouvelle décida Cortés à exécuter un projet qu'il méditait depuis longtemps. Il savait que, faute de la sanction

(6) Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 122. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 51, 52. Gomara, *Crónica*, cap. 43. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 5, cap. 13, 14. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 83.

royale, tous les actes de la colonie et sa propre autorité seraient frappés de néant. Il ne se dissimulait pas non plus que Velasquez, dès qu'il serait instruit de sa rupture définitive avec lui, emploierait pour l'écraser la grande influence dont il jouisait à la cour d'Espagne. Il résolut donc de prendre les devants et d'expédier un navire avec des dépêches où il exposerait à l'empereur lui-même l'étendue et la nature de ses découvertes, s'efforçant d'obtenir l'approbation de son royal maître pour tout ce qu'il avait fait, et sa bienveillance à venir. Il voulait également, par un don magnifique, convaincre le souverain espagnol de l'importance de ses services. Le cinquième réservé au roi lui semblant insuffisant pour cela, il conseilla à ses officiers de renoncer à leur part du trésor; et les officiers firent la même demande aux soldats. C'était, leur dirent-ils, le vœu le plus vif de leur général, qui leur donnait l'exemple en abandonnant sa part égale à celle de la couronne. Ce qu'on demandait à chaque homme était peu de chose; mais l'ensemble formait un présent digne du monarque. La sécurité des riches possessions qu'on ne pouvait manquer d'acquérir au Mexique les dédommagerait amplement d'un sacrifice momentané qui leur assurait le pardon du passé et la faveur royale. On fit donc circuler parmi les soldats une liste que devaient signer tous ceux qui renonçaient à leur part; chacun était libre de garder la sienne; on ne faisait violence à personne : tout le monde signa. Ce fut une nouvelle preuve de l'influence acquise par Cortés sur ces esprits rapaces (7).

La lettre du général à l'empereur contenait le récit de tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de Cuba, ses décou-

(7) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 53. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 82. *Carta de Vera-Cruz*, Ms.

La *Carta de Vera-Cuz* contient un inventaire complet des objets reçus de Montézuma. Voici quelques-uns des articles :

— Deux colliers d'or et de pierres précieuses.

— Cent onces de minerai d'or, pour que Leurs Altesses pussent voir en quel état l'or sortait des mines.

— Deux oiseaux en plumes vertes, avec les pattes, les becs et les yeux en

vertes, ses combats livrés aux indigènes, leur conversion au christianisme, les périls et les souffrances de l'armée, de nombreuses particularités sur les contrées qu'elle avait visitées, et tous les renseignements qu'il avait pu obtenir sur la grande monarchie mexicaine. Cortés racontait également dans cette lettre ses difficultés avec le gouverneur de Cuba, et les mesures prises par son armée pour la colonisation. Il suppliait l'empereur de vouloir bien les confirmer, ainsi que sa propre autorité, et il exprimait la ferme confiance de mettre bientôt, avec l'aide de ses braves compagnons, la couronne de Castille en possession du grand empire indien (8).

C'est la célèbre *première lettre* de Cortés, qui a échappé jus-

or, et dans le même cadre avec eux, des animaux d'or ressemblant à des limaçons.

— La tête d'or d'un grand alligator.

— Un oiseau avec des plumes vertes, les pattes, le bec et les yeux d'or.

— Deux oiseaux de fil et de plumes tissues, ayant les tuyaux des plumes de leurs ailes et de leurs queues, les pattes, les yeux et les bouts de leurs becs en or, — perchés sur deux roseaux recouverts d'or et plantés sur des boules de broderies de plumes et d'or, l'un blanc, l'autre jaune, avec plusieurs glands en plumes pendant à chacun d'eux.

— Une grande roue d'argent pesant quarante marcs, et plusieurs petites roues du même métal.

— Une boîte de travail en plumes brodées sur cuir, avec une grande plaque d'or pesant soixante-dix onces au milieu.

— Deux pièces d'étoffes tissues avec des plumes; une autre de couleurs variées; une autre avec des figures blanches et noires.

— Une grande roue d'or avec des figures d'animaux étranges et des touffes de feuillage, pesant trois mille huit cents onces.

— Un éventail de plumes variées, avec trente-trois feuilles plaquées d'or.

— Cinq éventails de plumes variées, dont quatre ont dix et l'autre treize feuillets relevés d'or.

— Seize boucliers de pierres précieuses frangés de plumes variées.

— Deux pièces de coton richement brodées de blanc et de noir.

— Six boucliers recouverts chacun d'une plaque d'or, avec une espèce de mitre d'or au centre.

(8) « Una muy larga carta, » dit Gomara dans l'analyse qu'il en donne. (*Crónica*, cap. 40.)

qu'ici à toutes les recherches faites dans les principales bibliothèques de l'Europe (9). Son existence est parfaitement établie, car elle est mentionnée plusieurs fois dans les lettres postérieures de Cortés et dans les écrits des contemporains (10). Le chapelain du général, Gomara, en donne la substance. On a fort exagéré, sans doute, l'importance d'un document qui, s'il est destiné à voir la lumière, n'ajoutera guère aux faits contenus dans la lettre de Vera-Cruz, base de notre précédent récit. Toutes les sources d'information ouvertes à Cortés l'étaient également aux auteurs de cette dernière lettre. Il devait même être moins explicite et moins franc dans ses communications, s'il est vrai qu'il n'ait fait aucune mention des découvertes de ses deux prédécesseurs immédiats (11).

(9) Le docteur Robertson dit qu'à son instance on chercha ce document dans la b bliothèque impériale de Vienne, mais inutilement. (*Hist. d'Amérique*, vol. 2, note 70.) Je n'ai pas été plus heureux dans les recherches qu'on a faites pour moi au *British Museum*, dans la *Bibliothèque royale à Paris*, et dans la *Bibliothèque de l'Academie historique à Madrid*. Cette dernière est un grand dépôt de documents historiques relatifs aux colonies; mais una complète inspection de ses richesses a prouvé que le document dont il s'agit manque à la collection. Comme l'empereur le reçut la veilla de son embarquement pour l'Allemagne et que la lettre de Vera-Cruz, envoyée en même temps, est dans la bibliothèque de Vienne, il semblerait que c'est dans cette ville, après tout, qu'il faut le chercher.

(10) « En una nao », dit Cortés, dans la première phrase de sa seconde lattre à l'empereur, « que de esta Nueva-España, de Vuestra Sacra Magestad despaché a 16 de julio de el año 1519 embié à Vuestra Altez muy larga y particular relacion de las cosas hasta aquella ragon despues que yo á ella vine en ella sucedidas. » (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 38.) « Cortés escribió, » dit Bernal Diaz, « segun él nos dixo, con recta relacion, mas no vimos su carta. » (*Hist. de la conquista*, cap. 53. Voyez aussi Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 1, et Gomara, *ut suprà*.) Sans ces témoignages positifs, on pourrait supposer que la *carta* de Vera-Cruz a suggéré l'invention d'une lettre *imaginaire* de Cortés La copie du premier document, qui appartient à l'Académie historique espagnole et peut-être l'original de Vienna, portent le titre erroné do « Primera Relacion de Cortés ».

(11) C'est du moins le reproche que lui fait Bernal Diaz, d'après un ouï-dire, car il conviant qu'il n'avait jamais vu la lettre lui-même. (*Ibid.*, cap. 54.)

Les magistrats de Villa-Rica, après avoir exposé les mêmes faits que Cortés, terminaient leur lettre à l'empereur par de vives récriminations contre Velasquez, et mettaient dans tout leur jour sa vénalité, ses exactions, son égoïsme, son mépris des intérêts de la couronne et de ceux de ses compagnons (12). Ils suppliaient le gouvernement de ne pas sanctionner l'intervention du gouverneur de Cuba dans les affaires de la colonie, où elle ne pouvait être que funeste, et de confier la direction de l'entreprise à Fernand Cortés, l'homme le plus capable de la mener à bonne fin (13).

Dans une autre lettre jointe à celle des magistrats, les soldats-citoyens de Vera-Cruz, protestant de leur fidélité et de leur dévouement à la couronne de Castille, demandaient la confirmation de ce qui avait été fait jusqu'ici, et surtout de l'élection de Cortés.

Le choix des personnes que l'on devait charger de cette mission était très-délicat, car de son succès dépendait l'avenir de la colonie et de son chef. Cortés la confia à deux cavaliers dévoués, Francisco de Montejo, ancien partisan de Velasquez, et Alonzo Hernandez de Puertocarrero. Les relations du dernier, proche parent du comte de Médellin, promettaient de balancer un peu l'influence de Velasquez à la cour.

Les riches présents envoyés au monarque semblaient justifier l'assertion que « l'empire du Mexique produisait autant d'or que le pays d'où Salomon avait tiré le même métal pour en orner son temple (14) ». On joignit à ces présents

(12) « Fingiendo mil cautelas, » dit poliment Las Casas de cette partie de la lettre, « yafirmando otras muchas falsedades é mentiras! » (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 122.)

(13) Ce document est de la plus grande valeur et du plus grand intérêt venant, comme il vient, des personnes les mieux informées du camp. Il offre un détail circonstancié de tout ce qu'on savait alors des pays que les Espagnols avaient visités et des principaux mouvements de l'armée, jusqu'à l'époque de la fondation de Villa-Rica. Les auteurs de la lettre se concilient notre confiance par le ton circonspect de leur narration.

(14) « A nuestro parecer se debe creer, que ai en esta tierra tanto quanto

plusieurs manuscrits indiens, les uns sur coton, les autres papier d'agave. « Leurs caractères inintelligibles, dit vieux chroniqueur, offraient peu d'intérêt aux conquérant Ce n'en était pas moins des objets de curiosité d'un ordre élevé que tant de brillants édifices qui n'attestaient après que l'habileté mécanique de la nation (15). Quatre escl indiens furent également envoyés en Espagne pour don une idée des indigènes : on les avait délivrés des cages de où ils attendaient l'heure du sacrifice. Le navire choisi p le voyage, un des meilleurs de la flotte, avait quinze hom d'équipage, et pour pilote le célèbre Alaminos, qui a l'ordre de gouverner à travers le détroit de Bahama au n de Cuba ou de Fernandina, comme on l'appelait alors, et ne toucher, sous aucun prétexte, à cette île ni à aucune a de l'Océan indien. Chargé des trésors et des vœux de la n velle cité de Vera-Cruz, ce navire mit à la voile le 26 juillet

Arrivés en vue de Cuba, après une traversée rapide, envoyés de Cortés, au mépris de ses ordres les plus form jetèrent l'ancre devant Marien, sur la côte septentrionale l'île, Montejo ne pouvant résister au désir de visiter plantation qu'il possédait dans le voisinage.

Pendant le séjour en rade, un matelot s'enfuit à travers jusqu'à St-Yago, la capitale, et répandit partout la nouv de la mission du vaisseau. Bientôt elle parvint aux oreille Velasquez. C'était le premier renseignement qu'il eût su destinée de l'armement depuis son départ. On conçoit le lange d'émotions violentes, de curiosité, de surprise, de lère, auquel il fut en proie. Son premier courroux tomba le secrétaire et le trésorier, qui lui avaient conseillé confier à Cortés le commandement de l'expédition. A

en aquella de donde se dize aver llevado Salomon el oro para el templ (*Carta de Vera-Cruz*, Ms.)

(15) Pierre Martyr, distingué entre tous ses contemporains par ses éclairées sur les nouvelles découvertes, consacre un demi chapitre manuscrits indiens, et il y reconnaît l'évidence d'une civilisation analog celle des Égyptiens. (*De orbe novo*, dec. 4, cap. 8.)

s'être un peu soulagé par d'amers reproches, il expédia à Marien deux navires fins voiliers, avec ordre de saisir le vaisseau rebelle et de lui donner la chasse s'il était parti.

Mais les deux navires arrivèrent trop tard; déjà l'oiseau avait pris son vol; il ne restait aucun espoir de l'atteindre sur l'Atlantique. Velasquez, exaspéré par ce nouveau désappointement, écrivit des lettres pleines de récriminations passionnées contre Cortés au gouvernement de la métropole et aux pères de Saint-Jérôme à St-Domingue. Le peu de satisfaction qu'il obtint de ces derniers le décida à se faire justice à lui-même. Dans ce dessein, il commença de formidables préparatifs pour l'armement d'une escadre supérieure à celle de son lieutenant. Déployant une activité sans relâche, il visita lui même toutes les parties de l'île, et mit à contribution toutes ses ressources; mais des préparatifs faits sur une aussi vaste échelle ne pouvaient être achevés qu'en plusieurs mois.

En attendant, le petit navire poursuivait sa course sur l'Océan. Après avoir touché à l'une des Açores, il entra sain et sauf dans le port de St-Lucar, au mois d'octobre. Cette traversée paraîtrait bien longue aujourd'hui que la science nautique a fait tant de progrès; mais c'était alors un bon voyage. Je parlerai plus loin de l'accueil fait par la cour d'Espagne à la mission, et de la sensation produite par les nouvelles du Mexique (16).

Peu après le départ des commissaires, il survint à la Vera-Cruz un événement de la la plus pénible nature. Un certain nombre de personnes, le prêtre Juan Diaz à leur tête, mécontentes de l'administration de Cortés pour différents motifs, ou

(16) Bernat Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 54-27. Gomara *Crónica*, cap. 40. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 5. cap. 14. *Carta de Vera-Cruz*, Ms.

P. Martyr puisa surtout ses nombreux renseignements dans ses conversatons avec Alaminos et les deux envoyés, à leur arrivée à la cour. (*De orbe novo*, dec. 4, cap. 6 et alibi. Voyez aussi *idem*, *Opus epistolorum*, Amstelodami, 1670, ep. 650.)



ne trouvant pas de leur goût la hasardeuse expédition qui se préparait, conçurent le projet de se saisir d'un des navires pour gagner Cuba, et instruire le gouverneur de ce qui se passait. Le complot fut conduit avec tant de mystère, que les conjurés avaient transporté à bord les vivres et la provision d'eau nécessaires au voyage avant que le moindre éveil fût donné. Mais la nuit même où l'on devait mettre à la voile, un des affidés, saisi d'un repentir soudain, révéla tout à Cortés, qui donna aussitôt l'ordre d'arrêter ses complices. On les interrogea; leur culpabilité étant prouvée, deux des meneurs furent condamnés à la peine de mort, le pilote à perdre les pieds, plusieurs autres au fouet. Le prêtre, qui sans doute était le plus coupable de tous, réclamant le privilége du clergé, on le laissa évader. Un des deux condamnés au gibet était le nommé Escudero, le même alguazil qui avait arrêté Cortés à la porte de son asile à Cuba (17). On entendit le général s'écrier, au moment de signer l'arrêt, qu'il regrettait de savoir écrire. Ce n'était pas la première fois que ces paroles étaient prononcées dans des circonstances semblables (18).

La colonie de Villa-Rica se trouvant définitivement organisée, Cortés envoya Alvarado avec une grande partie de l'armée à Cempoalla, où il le rejoignit bientôt lui-même avec le reste des troupes. Le dernier complot avait fait une impression profonde sur son esprit. Il y avait donc dans le camp des cœurs pusillanimes, qui ne pouvaient manquer de faire défaut au moment du danger et de répandre des semences de mécontentement. Les plus résolus de ses compagnons, pour le moindre sujet de dégoût ou de désappointement, faibliraient peut-être eux-mêmes, et seraient tentés de renoncer à une entreprise trop vaste et trop formidable pour laisser aucune chance de succès si la petite armée s'affaiblissait encore. Tant que le

(17) Voyez plus haut, p. 188.

(18) C'est l'exclamation de Néron rapportée par Suétone, liv. 6, cap. 10. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 57. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 2. Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 122. *Dem. de Narvaez*, Ms. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 41.

retour à Cuba serait possible, on devait appréhender de nouvelles défections (19). Il fallait donc fermer cette porte de refuge à tout le monde, et pour cela détruire la flotte. Ce fut l'audacieuse résolution que prit Cortés sans consulter son armée.

Arrivé à Cempoalla, il communiqua son dessein à ses plus dévoués partisans, qui entrèrent avec ardeur dans ses vues. Par leur entremise, et à l'aide surtout de ces arguments dorés tout-puissants sur les esprits vulgaires, il persuada aux pilotes de faire un rapport, où ils déclaraient que les navires avaient essuyé de fortes avaries par suite de violents coups de vent, et que les vers avaient tellement rongé leurs flancs et leurs carènes, que la plupart étaient hors d'état de soutenir la mer, quelques-uns même de rester à flot.

Cortés feignit d'être surpris de cette communication, car « il savait dissimuler », dit Las Casas avec son habituelle bienveillance, « lorsqu'il s'agissait de ses intérêts. » — « S'il en est ainsi, s'écria-t-il, il faut bien se résigner... La volonté de Dieu soit faite ! (20) » L'ordre fut donné de désarmer les cinq vaisseaux les plus maltraités, d'enlever leur voilure, leur gréement leurs fers, tout ce qu'on pourrait transporter au rivage, et de couler bas leurs carcasses. Quatre autres navires furent également condamnés après une inspection suivie d'un rapport semblable. Il ne resta plus qu'un seul petit bâtiment.

Lorsque cette nouvelle parvint à Cempoalla, elle répandit la consternation parmi les troupes. Les Espagnols se voyaient

(19) « Y porque, » dit Cortés, « demas de los que por ser criados y amigos de Diego Velasquez tenian voluntad de salir de la tierra, habia otros, que por verla tan grande, y de tanta gente, y tal, y ver los pocos Españoles que eramos estaban des mismo proposito; creyendo, que si alli los navios dejase, se me alzarion con ellos, y yendose todos los que de esta voluntad estavan, yo quedaria casi solo. »

(20) « Mostró quando se lo dixéron mucho sentimiento Cortés, porque savia bien hacer fingimientos quando le era provechoso, y respondióles que mirasen vien en ello, é que si no estavan para navegar que diesen gracias á Dios por ello, pues no se pod iahacer mas. » (Las Casas, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 3, cap. 122.)



ainsi séparés d'un seul coup de leurs amis, de leurs familles, de leur patrie. La retraite leur était fermée en cas de revers, et ils avaient à lutter, faible poignée d'hommes, contre un formidable empire. La destruction des cinq premiers navires avait paru nécessaire à tout le monde; on savait l'activité destructive des insectes dans les mers tropicales; mais en apprenant que l'on venait encore de couler quatre vaisseaux, les soldats entrevirent la vérité; ils se crurent trahis. Les murmures, sourds d'abord, mais de plus en plus violents, firent craindre une rébellion ouverte. Leur général les avait conduits, disaient-ils, comme du bétail à la boucherie (21). La situation prenait l'aspect le plus menaçant; jamais Cortés n'eut tant à redouter de ses propres soldats (22).

Dans ce moment de crise, sa présence d'esprit ne l'abandonna point. Il assembla ses troupes, et croyant plus sage d'user de persuasion, il leur rappela qu'avant de détruire les navires on avait constaté qu'ils étaient impropres au service; n'était-ce pas lui d'ailleurs qui avait fait le plus grand sacrifice en cette circonstance? Ces navires étaient sa propriété, tout ce qu'il possédait au monde. L'armée, au contraire, ne pouvait que profiter d'un malheur qui lui assurait un renfort de cent hommes vigoureux, composant les équipages. Mais en admettant qu'on eût sauvé la flotte, de quelle utilité pouvait-elle être dans la grande entreprise qu'ils allaient tenter? Vainqueurs, ils n'en avaient pas besoin, et ils seraient trop avancés dans le pays pour en profiter en cas de revers. Il les suppliait donc de tourner les yeux d'un autre côté. Calculer ainsi les chances du succès, les moyens d'échapper au péril, c'était faire preuve de peu de courage; ils avaient mis la main à l'œuvre;

(21) « Decian, que los queria matar en el matadero. » Gomara, (*Crónica*, cap. 42.)

(22) « Al cavo lo oviéron de sentir la gente y ayna se le amotinaran muchos, y esta fué uno de los peligros que pasáron por Cortés de muchos que para matallo de los mismos Españoles estuvo. » (Las Casas, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, cap. 122.)

Digitized by Google

regarder en arrière à mesure qu'ils avançaient, c'était courir à leur perte. Il leur répondait au contraire du succès, s'ils retrouvaient leur première confiance en eux-mêmes et dans leur général. « Pour moi, ajouta-t-il, mon parti est pris : tant qu'un seul de vous me sera fidèle, je resterai ici. S'il est des hommes assez lâches pour craindre de partager les dangers de notre glorieuse entreprise, qu'ils s'éloignent, au nom du ciel ! qu'ils retournent à Cuba ; qu'ils y racontent comment ils ont abandonné leur chef et leurs camarades ; qu'ils y attendent patiemment le jour où nous reviendrons chargés des dépouilles des Aztèques (23).

Cortés avait su toucher la corde sensible dans le cœur des soldats. A mesure qu'il parlait leur ressentiment s'évanouissait ; ils voyaient reparaître de nouveau ces visions de gloire et de richesse un instant évanouies. Ils avaient honte d'avoir pu douter un moment de leur général ; tout leur enthousiasme pour lui s'était rallumé, car ils sentaient bien qu'il n'y avait de triomphe à espérer que sous sa bannière, et pour mieux attester ce revirement dans leurs idées, ils firent retentir l'air de ce cri unanime : « A Mexico ! à Mexico ! »

Le destruction de la flotte est un des actes les plus remarquables de la vie de Cortés. On trouve sans doute dans l'histoire d'autres exemples du même courage, mais jamais les chances de succès n'étaient aussi précaires, les chances de revers plus affreuses (24). Une décision si héroïque pouvait passer, en cas d'échec, pour un acte de folie, mais ce n'en était pas moins le résultat d'un froid calcul. La fortune, la renommée, la vie même de Cortés, dépendaient d'un coup de dés ; le sort seul pouvait prononcer. Il n'avait, quant à lui, d'autre alternative que de vaincre ou de mourir (25).

(23) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 82.

(24) Le plus remarquable peut-être de ces exemples est celui de Julien, qui, dans sa malheureuse expédition d'Assyrie, brûla la flotte avec laquelle il avait remonté le Tigre.

(25) Les détails donnés dans le texte sur la destruction de la flotte ne

Digitized by Google

sont pas ceux de Bernal Diaz, qui raconte que cet événement eut lieu, non-seulement au su de l'armée, mais avec son entière approbation, bien que d'après les conseils de Cortés. (*Hist. de la conquista*, cap. 58.) Cette version est sanctionnée par Robertson. (*Hist. d'Amérique*, vol. 2, p. 253, 254.) On ne s'écarte qu'à regret du récit de l'honnête Bernal Diaz, surtout lorsqu'il est confirmé par l'excellent jugement de l'historien de l'Amérique. Mais Cortés déclare expressément, dans sa lettre à l'empereur, qu'il ordonna de couler les vaisseaux à l'insu de ses soldats, dans la crainte que les timides et les mécontents ne missent quelque jour à profit ces moyens de fuite. (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 41.) Les cavaliers Montejo et Puertocarrero, à leur arrivée en Espagne, déclarèrent dans leurs dépositions que le général avait détruit la flotte d'après les informations qu'il avait reçues des pilotes. (*Declaraciones*, Mss.) Narvaez et Las Casas accusent Cortés d'avoir corrompu ces pilotes, qui, à son instigation, auraient pratiqué eux-mêmes des trous dans la quille pour rendre lés vaisseaux hors d'état de servir. (*Demanda de Narvaez*, Ms. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 3, c. 122.) Le même fait est reproduit avec un commentaire différent, il est vrai, par Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 2; Gomara, *Crónica*, c. 42; et Pierre Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 1.

La destruction de la flotte, acte si remarquable de la part d'un seul homme, devient absolument incroyable si on la considère comme le résultat d'un si grand nombre de volontés indépendantes. Il n'est pas improbable que Bernal Diaz, dont Cortés connaissait tout le dévouement, ait été du petit nombre de ceux à qui il confia son dessein.

Fray Bartolome de Las Casas, évêque de Chiapa, dont l'*Histoire des Indes* nous a fourni une si imposante autorité pour les pages qui précèdent, est certainement l'un des hommes les plus remarquables du seizième siècle. Il était né à Séville en 1474. Son père avait suivi Colomb comme simple soldat dans sa première expédition, et s'était assez enrichi au Nouveau-Monde pour faire étudier son fils à l'université de Salamanque, et pour lui donner un jeune serviteur indien qu'il avait ramené de Saint-Domingue. Ainsi le plus inflexible champion de la liberté indienne débuta dans la vie par la possession d'un esclave, que les généreux décrets d'Isabelle devaient, il est vrai, affranchir bientôt.

En 1498, Las Casas ayant achevé ses études de droit et de théologie, reçut le grade de licencié. En 1502, il accompagna Oviedo sur la brillante armada qu'on venait d'équiper pour les Indes occidentales. Huit ans après, il fut ordonné prêtre à Saint-Domingue, événement assez notable, car c'est la première ordination qui ait eu lieu aux colonies. Les Espagnols ayant résolu de coloniser Cuba, Las Casas passa dans cette île, où il obtint la cure d'un petit établissement. Bientot il se fit distinguer du gouverneur Velasquez par sa fidélité à remplir ses devoirs, et surtout par l'influence de sa prédication douce et charitable sur les Indiens. L'intimité du gouverneur fournit à Las Casas le moyen d'améliorer le sort de la race conquise, et à dater de cette époque, il consacra toute son énergie à ce noble but.

Le système des *repartimientos*, adopte peu de temps après les découvertes de Colomb, était alors en pleine activité, et les aborigènes dépérissaient rapidement sous une tyrannie peut-être sans exemple dans les annales de l'humanité. Le spectacle journalier de tant de crimes et de misères indignait Las Casas; il retourna en Espagne dans l'espoir d'obtenir du pouvoir central quelque soulagement aux maux des indigènes. Peu de temps après son arrivée, Ferdinand mourut. En l'absence de Charles-Quint, le cardinal Ximénès tenait les rênes de l'État; les plaintes de Las Casas furent écoutées. Le cardinal nomma une commission composée de trois frères hiéronymites et revêtue de pleins pouvoirs pour réformer les abus. Nous avons déjà parlé dans le texte de cette commission. Les généreux efforts de

Las Casas furent récompensés par le titre de « protecteur général des Indiens ».

Les membres de la commission montrèrent beaucoup d'impartialité; mais leur tâche était difficile. On n'introduit pas sans danger de brusques changements dans les institutions existantes. Le caractère passionné de Las Casas dédaignait les conseils de la prudence et ne calculait aucun obstacle. La tiédeur, la politique temporisatrice de la commission l'exaspéraient; il ne cherchait nullement à déguiser son dégoût; la mésintelligence fut bientôt complète. Las Casas retourna dans la mère-patrie pour stimuler le zèle du gouvernement et en obtenir des mesures plus efficaces.

Il trouva le royaume administré par les Flamands, qui, manifestant une sainte horreur des abus commis dans les colonies, semblaient décidés à ne pas tolérer d'autres concussions, d'autres exactions que les leurs. Las Casas conseillait d'envoyer aux Indes, pour soulager les indigènes, des laboureurs castillans et des noirs esclaves. On accueillit cette proposition. Elle devait attirer de graves reproches à son auteur, qu'on a accusé, mais un peu à la légère, d'avoir introduit l'esclavage des noirs au Nouveau-Monde. D'autres écrivains, avec aussi peu de fondement, ont voulu laver entièrement sa mémoire de toute participation à cette mesure. La dernière assertion tombe devant les propres paroles de Las Casas; il confesse dans son *Histoire des Indes*, avec un vif regret et une profonde humiliation, l'avis qu'il donna en cette occasion, avis fondé sur les vues les plus erronées, comme il le déclare franchement; car, pour employer ses propres paroles, « la même règle morale s'applique aux nègres et aux Indiens ». Mais l'importation des nègres esclaves aux colonies datait du commencement du siècle. Elle avait été conseillée par les hommes les plus sages, les plus humains, comme un moyen de diminuer la somme des souffrances humaines, le robuste nègre d'Afrique étant bien plus capable de supporter la chaleur du climat et les rudes travaux de la culture que l'Indien débile et efféminé. L'importation des noirs fut donc une inspiration de l'humanité, inspiration fausse, sans doute; mais si l'on tient compte des circonstances et du temps, on pardonnera à Las Casas, d'autant plus facilement que, mieux éclairé sur la question, il s'empressa de témoigner le regret d'avoir conseillé une pareille mesure.

L'expérience demandée par Las Casas fut donc tentée, mais elle le fut mal, et l'apathie de Fonseca, président du conseil des Indes, la fit échouer. Le bon missionnaire conçut alors un projet plus hardi. Il sollicita la concession d'un vaste territoire en terre ferme, dans le voisinage des fameuses pêcheries de perles, pour y établir une colonie et convertir les indigènes au christianisme. Il exigeait qu'aucune des autorités des Iles, aucune force militaire surtout, n'intervînt dans son entreprise, promettant d'accomplir par des voies pacifiques ce qu'on avait obtenu ailleurs par la violence. Il ne demandait qu'un certain nombre de laboureurs, attirés par une prime du gouvernement, et cinquante dominicains, distingués comme lui par un costume particulier, pour faire supposer aux indigènes qu'ils étaient d'une autre race que les Espagnols. Cette proposition fut traitée de chimère par les hommes les plus compétents, qui déclaraient les Indiens naturellement incapables de civilisation. La question avait une si haute importance, que Charles-Quint la fit discuter devant lui.

On entendit d'abord l'opinion adverse, et quand vint le tour du bon missionnaire, animé par la noble cause qu'il avait à défendre, et ne se laissant pas intimider par l'auguste présence du monarque, il s'exprima avec la plus touchante éloquence : « La religion chrétienne, dit-il en terminant, opère partout de même et convient à toutes les nations du globe. Elle ne dépouille aucun homme de sa liberté ; elle ne viole aucun de ses droits essentiels, sous prétexte qu'il est esclave par nature; Votre Majesté doit bannir une si monstrueuse oppression de ses royaumes au commencement de son règne, pour que le Tout-Puissant le rende long et glorieux. »

Las Casas finit par l'emporter. On lui donna ce qu'il demandait pour établir sa colonie, et il s'embarqua en 1520 pour l'Amérique; mais par malheur il ne devait point réussir. Le territoire concédé au bon missionnaire était situé dans le voisinage d'un établissement espagnol qui avait déjà commis plusieurs actes de violence contre les indigènes. Ceux-ci s'étaient soulevés, et le « jeune amiral » avait envoyé des forces de Saint-Domingue pour les soumettre. La peuplade au milieu de laquelle Las Casas devait apparaître comme un messager de paix se trouvait donc engagée dans une lutte acharnée contre ses compatriotes. Pendant qu'il attendait la fin de ces scènes de désordre, les laboureurs espagnols perdirent patience et se dispersèrent. Après un vain effort pour poursuivre seul avec ses fidèles dominicains

l'œuvre de la colonisation, d'autres circonstances fâcheuses l'obligèrent d'y renoncer tout à fait. Accablé de douleur, il se retira dans un monastère de son ordre à Saint-Domingue. L'entreprise de Las Casas échoua par suite de circonstances imprévues; on y reconnaît néanmoins la main d'un homme plus versé dans les livres que dans la connaissance de la nature humaine, et qui, dans la solitude d'un cloître, avait conçu et mûri des plans généreux, sans se rendre assez compte des obstacles, et eu se flattant trop de rencontrer dans les autres le noble enthousiasme dont il était lui-même animé.

Las Casas trouva du moins dans sa disgrâce des consolations et de vives sympathies parmi les moines de Saint-Domingue. Devenus les champions des Indiens, ils se montrèrent aussi dévoués à la cause de la liberté dans le Nouveau-Monde qu'ils lui avaient été hostiles dans l'Ancien. Las Casas se fit bientôt recevoir membre de leur ordre, et durant une retraite de plusieurs années, il se voua à l'accomplissement de ses devoirs religieux, et à la composition de plusieurs ouvrages où il revendiqua les droits des Indiens. C'est alors qu'il entreprit son grand ouvrage : *Historia general de las Indias*, commencé en 1527, et poursuivi dans des intervalles de loisir jusqu'à peu d'années avant sa mort. Ces travaux n'absorbaient pas tous ses instants; il prit part à plusieurs missions laborieuses; il prêcha l'Évangile aux Indiens de Nicaragua et Guatemala; il parvint à convertir et à soumettre par la persuasion plusieurs tribus sauvages de la dernière province, qui avaient résisté aux armes de ses compatriotes. Les dominicains le secondèrent dans tous ses pieux travaux. Enfin, en 1539, il se décida à traverser encore l'Océan, pour chercher une nouvelle assistance et de nouvelles recrues parmi les membres de son ordre.

Un grand changement avait eu lieu dans le conseil qui présidait aux destinées des colonies. Fonseca, dont l'esprit étroit, égoïste, s'était montré, ou peut le dire, l'ennemi de tout grand nom, de toute mesure utile aux Indiens, était mort. Loaysa, le confesseur de Charles, l'avait remplacé comme président du conseil des Indes. Ce nouveau fonctionnaire, général des dominicains, accueillit avec empressement Las Casas, et se montra disposé à adopter ses plans de réforme. Charles-Quint, de son côté, avait vieilli. Il paraissait mieux comprendre la responsabilité morale d'une couronne, et la nécessité de réformer les abus dont ses sujets

d'Amérique étaient depuis longtemps victimes. La situation des colonies devint un des principaux objets de discussion, non-seulement dans le conseil, mais à la cour. Un visible changement se manifesta dans l'opinion. Il était dû aux représentations de Las Casas, à la publication de plusieurs de ses écrits, et en particulier de sa « *Brevissima Relacion*, » ou « Court récit de la destruction des Indiens ». Il y racontait toutes les atrocités commises par ses compatriotes dans les diverses contrées du Nouveau-Monde, long récit de misères dont toutes les lignes étaient pour ainsi dire écrites avec du sang.

Las Casas obéissait sans doute, en publiant un pareil livre, au cri de sa conscience, aux motifs les plus louables. On peut regretter néanmoins qu'il l'ait écrit. Ne pas épargner ses compatriotes, mettre leurs crimes contre l'humanité dans tout leur jour, inspirer par cette effrayante peinture, car elle était effrayante, à la nation et aux gouvernants l'horreur de l'inique système suivi au delà de l'Océan; jusque-là c'était un droit, c'était un devoir; mais Las Casas alla plus loin; il prêta trop volontiers l'oreille à tous les récits de violences et de rapines; il se laissa entraîner à une exagération voisine du ridicule. Ses évaluations numériques sont d'une extravagance qui ôte toute confiance dans l'exactitude de ses autres assertions. Pourtant la vérité toute nue était bien assez éloquente. Le livre fut accueilli avec une grande faveur à l'étranger. On le traduisit en plusieurs langues, et on l'enrichit de dessins qui représentaient les atrocités racontées dans le texte. Il n'en fut pas de même en Espagne et surtout aux colonies, dont les habitants se crurent l'objet d'une calomnie irréfléchie, mais amère et violente. Le mauvais vouloir, le ressentiment même qui en furent la suite, diminuèrent beaucoup l'influence de Las Casas et lui rendirent le bien plus difficile à faire.

Ses intentions honnêtes, ses vues éclairées, sa longue expérience, lui avaient obtenu un crédit mérité près du gouvernement. On en vit la preuve dans les modifications importantes adoptées à cette époque pour améliorer l'administration des colonies et surtout le sort des aborigènes. Un code de lois, *Las nuevas leyes*, fut promulgué dans le but avoué d'affranchir cette race infortunée; il est aisé de reconnaître dans la sagesse et l'humanité de ses dispositions la main du protecteur des Indiens. Par malheur, l'histoire de la législation coloniale espagnole est le tableau des luttes infructueuses

du gouvernement en faveur des indigènes, contre l'avarice et la cruauté de ses propres sujets. Cela prouve qu'un empire peut s'étendre tellement, que l'autorité centrale finisse par ne plus se faire sentir aux extrémités.

Le gouvernement espagnol récompensa les services signalés de Las Casas par l'évêché de Cuzco, l'un des plus riches des colonies. Le bon missionnaire n'enviait ni les richesses ni les grandeurs; il repoussa sans hésiter la dignité qui lui était offerte, mais il ne put refuser l'évêché de Chiapa, contrée où l'ignorance et la pauvreté des indigènes promettaient une riche moisson apostolique. Il s'embarqua en conséquence pour l'Amérique, en 1544, à l'âge de soixante-dix ans. C'était son cinquième et dernier voyage. Sa réputation l'avait précédé. Les colons appréhendaient son arrivée; ils voyaient en lui l'auteur et probablement l'exécuteur rigoureux du nouveau code qui menaçait leurs anciens privilèges. On l'accueillit avec froideur; il fut même exposé en plusieurs endroits à des actes de violence, mais le vénérable aspect du prélat, ses vives et sincères représentations et sa conviction profonde, épargnèrent à ses ennemis la honte de pareils outrages. Loin de se montrer, du reste, disposé à de lâches concessions, il appesantit le bras de l'autorité ecclésiastique jusqu'à refuser les sacrements à tous ceux qui retiendraient un Indien en esclavage. Cette mesure vigoureuse exaspéra les planteurs et encourut le blâme des ecclésiastiques mêmes. Trois années se passèrent en altercations pénibles sans amener de résultat. Les Espagnols, pour employer leur habituelle phraséologie en pareilles circonstances, « obéissant à la loi, sans en remplir les dispositions, » demandèrent de nouvelles instructions à la cour. L'évêque de Chiapa, privé de l'appui de son ordre même, contrecarré par les autorités coloniales, insulté par les planteurs, abandonna un poste où sa présence cessait d'être utile, et vint redemander à sa patrie le repos pour ses vieux jours.

Le repos pour Las Casas ne pouvait être l'oisiveté. Il s'était retiré dans un couvent de dominicains; mais la liberté des Indiens retrouva en lui son vieux champion, lors de la fameuse controverse avec Sepulveda, un des savants les plus subtils de l'époque, bien supérieur à Las Casas par l'élégance et la correction du style. Mais l'évêque de Chiapa était un plus fort dialecticien, du moins dans cette discussion, où il avait le droit et la raison pour lui. Dans ses « Trente propositions, » c'est ainsi qu'on les appelle, il résume les

différents points de la cause et soutient qu'aucun culte contraire à la vraie foi ne peut dépouiller un peuple de ses droits politiques; que le saint-siége en donnant le Nouveau-Monde aux rois catholiques a bien entendu leur conférer seulement le droit de convertir les Indiens au christianisme et d'obtenir ainsi une paisible autorité sur eux, et qu'aucune autorité basée sur d'autres fondements ne pouvait être valide. C'était frapper à la racine l'empire colonial auquel prétendait l'Espagne; mais les vues désintéressées de Las Casas, le respect qu'inspiraient ses principes, et peut-être la conviction générale où l'on était de la force de ses arguments, empêchèrent la cour d'en prendre ombrage ou d'en tirer la rigoureuse conclusion. Tandis qu'on défendait de publier les écrits de son adversaire, il eut la satisfaction de voir les siens imprimés et circulant partout.

A dater de cette époque, il distribua son temps entre ses devoirs religieux, ses études et la composition de ses ouvrages, plus spécialement de son *Histoire générale des Indes*. Sa constitution, naturellement excellente, s'était fortifiée par une vie tempérante et active. Il jouit jusqu'au dernier moment de la plénitude de ses facultés, et mourut après une courte maladie, en juillet 1566, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, dans le monastère d'Atocha à Madrid.

On peut juger du caractère de Las Casas par sa vie entière. C'était un de ces hommes doués d'une organisation rare, à qui sont révélées les grandes vérités morales, vérités immuables et éternelles comme les astres, mais qui, aujourd'hui familières à tout le monde, ne se dévoilaient alors qu'aux esprits d'élite, tant les ténèbres étaient épaisses autour d'eux. C'était un réformateur, et il eut les vertus, il commit les fautes d'un réformateur. Il était inspiré par une grande et glorieuse idée. C'est la clef de toutes ses pensées, de toutes ses paroles, de tous ses écrits, de tous les actes de sa longue carrière. C'est ce qui lui donna le courage de faire entendre des reproches aux princes, de braver les menaces d'une populace irritée, de traverser les mers, les montagnes, les déserts, de renoncer à d'anciennes amitiés, et d'affronter des inimitiés nouvelles, la calomnie, l'insulte et la persécution. C'est ce qui lui fit aussi dédaigner les obstacles, ce qui l'habitua à trop compter sur l'appui des autres, à se laisser entraîner aux invectives personnelles, à tomber dans de grossières exagérations, à surcharger les couleurs de ses tableaux. Une aveugle crédulité au mal le rendit un conseiller peu sûr pour la couronne, et le fit échouer dans la pratique de la vie. Les mobiles de sa con-

duite étaient purs, élevés; mais sa manière de les appliquer n'était pas toujours aussi louable. On pourrait douter du témoignage des colons, parties intéressées, naturellement prévenues contre lui, s'il n'était confirmé par celui des membres de sa profession, d'ecclésiastiques d'un rang élevé, d'une intégrité au-dessus du soupçon, pour ne rien dire des missionnaires, ouvriers de la même vigne. Tous dans leurs lettres et dans leurs conversations reprochaient à l'évêque de Chiapa un caractère impérieux, intolérant, qui égarait son propre jugement et ne pouvait supporter la controverse. Las Casas tenait par ce côté à l'humanité, mais que de vertus trop rares parmi les hommes, rachetèrent ses erreurs et justifièrent l'estime de son souverain! A son dernier retour d'Amérique, on lui accorda une pension assez considérable, dont la plus grande partie fut consacrée à des charités. On le consultait sur toutes les affaires importantes relatives aux Indes, et il vécut assez longtemps pour voir le sort des Indiens s'améliorer, et les grandes vérités qu'il avait prêchées toute sa vie devenir populaires. Combien d'heureux efforts, combien d'arguments victorieux produits depuis en faveur de l'humanité, ont eu pour source première les exemples et les écrits de cet illustre philanthrope!

Las Casas a laissé de nombreux ouvrages, la plupart fort étendus. Quelques-uns ont été imprimés de son temps; d'autres n'ont paru que plus tard, et principalement dans la version française de Llorente. Son grand ouvrage, dont il s'occupa à divers intervalles pendant plus de trente années, l'*Historia general de las Indias*, est encore manuscrit. Il se compose de trois volumes, divisés chacun en trois parties, et il embrasse l'histoire coloniale depuis la découverte de l'Amérique par Colomb jusqu'à l'année 1520. Le style de cette œuvre, comme celui de tous les autres écrits de Las Casas, est lourd, décousu, d'une extrême diffusion, plein de redites, de digressions oiseuses, de citations pédantesques; mais il est semé de passages d'une nature bien différente, et lorsque l'auteur est animé par le désir de signaler quelque acte d'iniquité, son langage simple s'anime et atteint à l'éloquence. On ne peut exposer avec plus de verve les principes immuables de la justice humaine. Son grand défaut comme historien est d'avoir écrit l'histoire, ainsi que toute autre chose, sous l'influence d'une idée dominante, exclusive. Il ne cesse de plaider la cause des indigènes persécutés; son zèle colore tous les objets qui passent sous ses yeux et le rend trop crédule au

Digitized by Google

récit d'événements dont il n'a pas été le témoin oculaire. Tout ce que nous avons dit plus haut des affaires de Cuba avait dû se passer sous ses yeux ; mais il ne put jamais se défaire de son ancienne partialité pour Velasquez, qui l'avait honoré d'une considération toute particulière lorsqu'il n'était qu'un simple particulier. Il semble, d'un autre côté, avoir conçu pour Cortés un injuste et profond mépris. Il avait vu celui-ci au début de sa carrière, mendier en quelque sorte, le chapeau à la main, un sourire du gouverneur ; il ne l'oublia jamais, et lorsque plus tard la gloire du conquérant du Mexique éclipsa Velasquez, et que Cortés fut parvenu si haut par des moyens indignes d'un loyal gentilhomme, dans l'opinion de Las Casas, le bon évêque ne put contenir son indignation, ni parler de lui qu'avec dédain, comme d'un insolent parveuu.

Ce sont de pareilles préventions, c'est la crainte des erreurs où elles devaient conduire, qui ont empêché la publication de la grande histoire de Las Casas. A sa mort, il la légua au couvent de San-Gregorio, à Valladolid, en recommandant de ne pas l'imprimer avant quarante années, et de ne la laisser lire pendant tout ce temps à aucun laïque ni à aucun membre de l'ordre. On permit néanmoins à Herrera de la consulter, et il en tira beaucoup de profit pour son propre ouvrage, publié en 1601. Peu d'années après l'Académie royale d'histoire révisa tout le premier volume de Las Casas dans le dessien de publier le livre entier ; mais le style *indiscret et imaginatif* de cette composition, dit Navarrete, et la réflexion que les faits les plus importants étaient déjà connus par d'autres voies, décida ce corps savant à renoncer à son dessein. Sauf le respect dû au jugement de l'Académie, je crois qu'elle s'est trompée. Las Casas, malgré tous ses défauts, est un des grands écrivains de l'Espagne, grand par les importantes vérités qu'il découvrit le premier, grand par le courage avec lequel il les proclama. On les trouve parsemées daus son histoire aussi bieu que dans ses autres écrits. Ce ne sont pas toutefois les passages reproduits par Herrera. Dans l'exposition des faits, sa bonne foi est au-dessus du soupçon, et son témoignage est de la plus haute valeur, comme le plus éclairé des contemporains. La mémoire de Las Casas a droit à trop de respect pour que son grand ouvrage, s'il doit être soumis au jugement du public, lui arrive défiguré par les extraits inintelligents d'un homme qui ne pouvait être le sincère interprète de ses opinions. Las Casas ne peut se défendre dans les pages serviles

Digitized by Google

de Herrera. Toutefois, l'*Histoire générale des Indes* ne saurait être donnée au public sans un commentaire qui éclaire le lecteur et le mette en garde contre les préjugés de l'écrivain. Nous espérons que le manuscrit tout entier sera publié un jour sous les auspices d'un corps distingué qui a déjà tant fait pour illustrer les annales nationales.

On a écrit plusieurs fois la biographie de Las Casas. Les deux notices les plus digues d'être citées sont celles de Llorente, dernier secrétaire de l'inquisition (elle précède sa traduction française des controverses du bon évêque), et celle de Quintana, dans le troisième volume de ses *Españoles celebres*. Cette dernière biographie, beau modèle du genre, est enrichie d'une critique littéraire aussi habile que loyale. Je me suis laissé entraîner un peu loin dans cette notice sur Las Casas, par l'intérêt qu'inspire un si beau caractère.

Nous cessons désormais de l'avoir pour autorité, car son récit de l'expédition de Cortés s'arrête à la destruction de la flotte.

LIVRE DEUXIÈME

MARCHE SUR MEXICO.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉPARATIFS A CEMPOALLA. — LES ESPAGNOLS GRAVISSENT LE PLATEAU. — SITES PITTORESQUES. — TRANSACTIONS AVEC LES INDIGÈNES.

1519.

Cortés, pendant son séjour à Cempoalla, reçut un message d'Escalante, son lieutenant à Villa-Rica, qui lui annonçait que quatre navires d'une apparence singulière louvoyaient en vue de la côte, et qu'ils ne tenaient aucun compte de ses signaux répétés. Cette nouvelle alarma le général, qui craignit que ce ne fût une escadre envoyée par le gouverneur de Cuba pour intervenir dans ses mouvements. Il partit en toute hâte à la tête de quelques cavaliers, et, ordonnant à un corps d'infanterie légère de le suivre, il retourna à Villa-Rica. Il laissa la direction du reste de l'armée à Alvarado et à Gonzalo de Sandoval, jeune officier qui commençait à manifester les rares talents qui lui assignent un rang si distingué parmi les conquérants du Mexique.

Escalante voulait persuader au général, lorsqu'il fut arrivé dans la ville, de prendre quelques repos, et de le laisser aller lui-même à la recherche des étrangers; mais Cortés lui cita pour toute réponse le proverbe vulgaire « qu'un lièvre blessé

ne dort pas (1); » et sans s'arrêter il poussa à trois ou quatre lieues plus loin, vers le nord, où il avait appris que les vaisseaux étaient à l'ancre. Chemin faisant, il rencontra trois Espagnols qui venaient de débarquer. A ses pressantes questions ils répondirent qu'ils appartenaient à une escadre équipée par Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque. Ce personnage avait l'année précédente visité la côte de la Floride, et obtenu d'Espagne, où il avait quelque influence à la cour, l'autorité sur tous les pays qu'il pourrait découvrir dans ce voisinage. Ces trois hommes, un notaire et deux témoins, avaient été envoyés à terre pour avertir leurs compatriotes, sous les ordres de Cortés, de se désister de ce qu'on regardait comme un empiétement sur les territoires de Garay. Il est probable que ni le gouverneur de la Jamaïque ni ses officiers n'avaient une idée bien précise de la géographie et des limites de ces territoires.

Cortés comprit tout de suite qu'il n'avait rien à appréhender de ce côté. Cependant il aurait été très-heureux de pouvoir décider, par un moyen quelconque, les équipages des vaisseaux à prendre part à sa propre expédition. Il ne trouva aucune difficulté à persuader le notaire et les deux témoins. Mais lorsqu'il arriva en vue des vaisseaux, les hommes qui se trouvaient à bord, ne se fiant pas aux bons termes dans lesquels leurs camarades paraissaient être avec les Espagnols de Cortés, refusèrent d'envoyer la chaloupe à terre. Dans ce dilemme, Cortés eut recours à un stratagème.

Il ordonna à trois des siens de changer de vêtements avec les nouveaux venus, et il fit faire volte-face à sa petite troupe, en présence des navires, affectant de retourner sur ses pas. Pendant la nuit il revint au même endroit et se plaça en embuscade, ordonnant aux Espagnols déguisés de faire des signaux aux navires, dès que le jour permettrait de les distinguer. L'artifice réussit. On mit à la mer un canot rempli de monde,

(1) « Cabra coja no tenga siesta. »
Chèvre boiteuse ne fait pas la sieste.

et trois ou quatre hommes sautèrent sur le rivage. Ils découvrirent bientôt la ruse; mais Cortés, sortant de son embuscade, les fit prisonniers. Leurs camarades du canot prirent l'alarme et regagnèrent les vaisseaux, qui levèrent l'ancre aussitôt, abandonnant à leur destinée les hommes descendus à terre. Cortés retourna à Cempoalla avec six excellentes recrues, et délivré, ce qui était bien plus important, de la crainte d'une intervention dans ses affaires (2).

Il fit alors ses préparatifs pour un prompt départ de la capitale totonaque. Les forces destinées à l'expédition s'élevaient à environ quatre cents fantassins et quinze cavaliers, avec sept pièces de canon. Il obtint aussi du cacique de Cempoalla treize cents guerriers indiens, et mille *tamanes* ou porteurs, pour trainer les canons et transporter le bagage. Il emmena en outre avec lui cinquante des principaux citoyens comme otages, aussi bien que pour le guider en chemin et l'éclairer de leurs conseils au milieu des tribus qu'il allait visiter. Ces Indiens lui rendirent des services essentiels pendant toute sa marche (3).

Il laissa le reste des forces espagnoles à Villa-Rica de Vera-Cruz, pour y tenir garnison sous le commandement de l'alguazil Juan de Escalante, officier dévoué à ses intérêts. Le choix était judicieux. Il importait de confier ce poste à un homme qui sût résister à toute intervention hostile des rivaux européens de Cortés, et entretenir les relations amicales avec les indigènes. Cortés recommanda aux chefs totonaques de s'adresser à cet officier en cas de difficulté, leur promettant

(2) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 1. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 42, 45. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 59, 60.

(3) Gomara, *Crónica*, cap. 44. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 83. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 61.

Le nombre des auxiliaires indiens mentionnés dans le texte est beaucoup plus grand que celui dont conviennent Cortés et Diaz. Mais les deux acteurs de ce drame montrent un trop visible désir d'exalter leurs exploits, en exagérant le nombre de leurs ennemis et en diminuant le leur, pour que leurs chiffres méritent grande confiance.

qu'aussi longtemps qu'ils resteraient fidèles à leur nouveau souverain et à leur nouvelle religion, ils trouveraient dans les Espagnols une protection sûre.

Avant de se mettre en marche, le général adressa quelques mots d'encouragement à ses soldats. Il leur dit qu'il s'agissait maintenant de commencer tout de bon une entreprise qui avait été le grand objet de leurs désirs, et que le divin Sauveur les conduirait victorieux à travers toutes les batailles, quels que fussent leurs ennemis. « En vérité, ajouta-t-il, cette assurance doit être notre appui, car tout refuge nous est fermé; il ne nous reste que la providence de Dieu et nos vaillants cœurs (4). » Il finit en comparant leurs exploits à ceux des anciens Romains, « en phrases éloquentes et emmiellées, que je suis loin de pouvoir répéter, » dit le brave et naïf chroniqueur qui les entendit. Cortés était en effet passé maître dans cette éloquence qui parle au cœur des soldats. Toutes leurs sympathies lui étaient acquises, et il partageait lui-même l'esprit romanesque et aventureux qui les distinguait. « Nous sommes prêts à vous obéir, s'écrièrent-ils d'une voix unanime. Nos fortunes sont liées à la vôtre, quoi qu'il arrive, en bien ou en mal (5). »

Après avoir pris congé des Indiens hospitaliers, la petite armée, enflée de hautes espérances et de vastes plans de conquêtes, se mit en marche pour Mexico.

C'était le 16 août 1519. Pendant la première journée, la route traversait la *Tierra Caliente*, la belle contrée où ils avaient attendu si longtemps, la contrée de la vanille, de la cochenille, du cacao (plus tard de l'oranger et de la canne à sucre), produits indigènes du Mexique, devenus depuis des jouissances du luxe en Europe; la contrée où les fleurs et les fruits se succèdent dans un cercle non interrompu, pen-

(4) « No teniamos otro socorro, ni ayuda sino el de Dios; porque y a noteniamos navios para ir a Cuba, salvo nuestro buen pelea, y coraçones fuertes. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 59.)

(5) « Y todos á una le respondimos, que hariamos lo que ordenara, que echada estana la suerte de la buena o mala ventura. » (*Loc. cit.*)

dant toute l'année; où les brises sont chargées de parfums, dont l'extrême douceur finit par porter à la tête; où les bocages sont remplis d'oiseaux aux plumages variés et d'insectes dont les ailes émaillées brillent comme des diamants sous le brûlant soleil des tropiques. Telles sont les magiques splendeurs de ce paradis des sens. Pourtant, la nature, qui se plaît dans les contrastes, en a créé un ici. Ce brûlant soleil, qui fait jaillir toutes ces merveilles du règne végétal et du règne animal, produit aussi la *malaria* pestilentielle, avec tous ses désordres bilieux inconnus aux climats du Nord. La saison où se trouvaient les Espagnols était précisément celle où sévit le *vomito*, si fatal à l'Européen, qui ose à peine mettre le pied sur ces rivages pendant les mois pluvieux de l'été. Nous ne trouvons aucune mention de ce fléau dans les annales des conquérants; il n'y est parlé non plus nulle part d'une mortalité extraordinaire. Ce fait corrobore certainement l'opinion des personnes qui fixent l'apparition de la fièvre jaune longtemps après l'occupation du pays par les Espagnols. Il prouve du moins que si elle existait déjà, ses effets étaient bien moins désastreux.

Après quelques lieues de marche sur des routes rendues presque impraticables par les pluies d'été, les troupes commencèrent à gravir la pente graduelle — beaucoup plus graduelle à l'orient qu'à l'occident des Cordillères — qui conduit au plateau de Mexico. A la fin de la seconde journée, elles atteignirent Xalapa. Ce lieu a conservé le même nom aztèque et l'a donné aussi à la drogue récoltée dans ses environs, drogue dont les propriétés médicinales sont connues du monde entier (6). La ville de Xalapa est située au milieu de la longue montée, à une élévation où les vapeurs de l'Océan, suspendant leur progrès vers l'ouest, entretiennent toute l'année une riche verdure. Bien qu'un peu vicié par ces brouillards marins, l'air y est ordinairement doux et salubre. Là le riche habitant des

(6) Jalap, *convolvulus Jalapæ*. Le *x* et le *j* sont des consonnes convertibles en castillan.

basses terres cherche un abri contre les chaleurs de l'été; là le voyageur salue avec délices les bosquets de chênes qui lui annoncent qu'il est hors de l'atteinte du *vomito* (7). De là les Espagnols jouirent d'un des plus beaux spectacles de la nature; devant eux ils avaient la montée escarpée — beaucoup plus escarpée à partir de ce point, — qu'il leur fallait gravir. A droite, la *Sierra Madre*, avec sa sombre ceinture de pins et ses longues lignes de collines ombreuses, s'étendait à l'horizon. Au sud, formant le plus brilland contraste, s'élevait le majestueux *Orizaba*, avec sa blanche robe de neige qui descend plus bas que ses flancs; spectre géant des Andes, si imposant dans sa grandeur solitaire. Derrière eux se déroulait, sous leurs pieds, la magnifique *Tierra Caliente*, avec sa riante confusion de prairies, de ruisseaux, de forêts en fleurs, de brillants villages indiens; tandis qu'une longue ligne de lumière, au bord de l'horizon, leur indiquait l'Océan, au delà duquel ils avaient laissé leurs familles et leur patrie — que beaucoup d'entre eux ne devaient pas revoir.

Poursuivant sa route vers le sommet du plateau, à travers des sites et une température qui n'étaient plus ni la température ni les sites des régions plus basses, l'armée rencontra plusieurs établissements indiens contenant chacun quelques centaines d'habitants, et le quatrième jour elle atteignit « une ville forte, » comme l'appelle Cortés, située sur une éminence de rochers, et qu'on suppose être la ville actuellement connue sous le nom mexicain de Naulinco. Accueilli hospitalièrement par les habitants amis des Totonaques, Cortés s'efforça de leur communiquer, par l'entremise du père Olmedo, quelque connaissance des vérités chrétiennes, qu'ils écoutèrent avec faveur, permettant aux Espagnols d'élever une croix sur la place publique pour l'adoration future des indigènes. On aurait pu

(7) Les hauteurs de Xalapa sont couronnées par un couvent dédié à saint François, élevé dans les dernières années de Cortès, et indiquant par sa solide construction, comme plusieurs autres couvents construits à la même époque, un double but religieux et militaire. (Tudor, *Voyages dans l'Amérique du Nord*, Londres; 1834, vol. 2, p. 186.)

reconnaître la trace de l'armée à ces emblèmes du salut de l'homme, plantés partout où la population indienne se montrait disposée à l'accueillir, et qui suggéraient alors des idées bien différentes de celles que ces mêmes croix, monuments funèbres, font naître aujourd'hui dans l'esprit du voyageur parmi ces solitudes montagneuses (8).

Les troupes entrèrent ensuite dans un défilé escarpé, le Pas de l'Évêque (9), comme on l'appelle, qu'on pourrait aisément défendre contre une armée. Bientôt ils éprouvèrent un changement de température très-pénible. Des vents froids, mêlés de pluie, soufflaient des montagnes, et lorsqu'ils se furent élevés encore plus haut, la neige fondue et la grêle semblaient pénétrer la moëlle des os. Les Espagnols, il est vrai, en partie couverts par leur armure et d'épais justaucorps rembourrés de coton, résistaient mieux aux intempéries de l'air, quoique leur longue résidence dans les chaudes régions de la vallée les eût rendus très-sensibles aux frimas. Mais les pauvres Indiens, nés dans la *Tierra Caliente*, mal protégés par leurs vêtements, fléchissaient sous le rude assaut des éléments. Plusieurs périrent en route.

L'aspect du pays était aussi sauvage, aussi désolé que le climat. La route serpentait autour du sommet de l'énorme Cofre de Perote, qui emprunte son nom, en mexicain et en castillan, au rocher en forme de coffre qui le surmonte (10). C'est un

(8) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 1. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 40. Gomara, *Crónica*, cap. 44. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 83.

« De trois cents pas en trois cents pas notre route était attristée, dit le voyageur que nous avons déja cité, par le mélancolique spectacle d'une croix de bois indiquant, d'après la coutume du pays, la place où s'était commis quelque horrible meurtre. » (*Voyages dans l'Amerique du Nord*, vol. 2, p. 188.)

(9) « El Paso del obispo. » Cortès l'avait appelé « Puerto del nombre de Dios. » (*Viaje*, ap. Lorenzana, p. 2.)

(10) Le nom aztéque est Nauhcampatepetl, de *nauhcampa*, « toute espèce de chose carrée, » et *tepetl* « une montagne ». De Humboldt, qui a gravi les forêts et les neiges de son sommet, a déterminé sa hauteur. Elle est de

des grands volcans de la Nouvelle-Espagne. Il n'offre, il est vrai, aujourd'hui, aucun vestige de cratère à son sommet; mais à sa base la lave, les noires scories et les cendres proclament les convulsions de la nature à une date reculée qui est marquée par de nombreux buissons, et par les troncs vermoulus d'arbres énormes implantés dans les crevasses.

Les Espagnols poursuivirent leur pénible route à travers cette scène de désolation. Le sentier les conduisait souvent au bord des précipices, dont les profondeurs abruptes de deux et trois mille pieds causaient des vertiges en découvrant à l'œil un autre climat, et l'éblouissante végétation des tropiques tapissant le fond des ravins.

Après trois jours de marche, l'armée, épuisée de fatigue, entra dans un autre défilé, *la Sierra de l'Agua* (11), d'où elle déboucha bientôt dans un vaste pays ouvert dont le climat était aussi doux que celui des latitudes tempérées du midi de l'Europe. Les Espagnols avaient atteint le niveau de plus de sept mille pieds au-dessus de l'Océan, où le grand plateau se déploie sur une longueur de plusieurs centaines de milles le long des crêtes des Cordillères. Le pays offrait les indices d'une culture soigneuse, mais les produits, pour la plupart, étaient inconnus aux Espagnols. On voyait partout des champs avec des haies de cactus, l'organum pyramidal, et ces plantations d'aloès avec de riches grappes de fleurs jaunes sur leurs tiges, qui donnaient à la fois une boisson et des vêtements aux Aztéques. Les plantes de la zone tempérée et celles de la zone torride avaient disparu l'une après l'autre ; on cherchait en vain la banane aux feuilles noires et lustrées, le principal et le moins coûteux aliment des contrées plus basses. Le vigoureux maïs continuait seul d'étaler ses moissons d'or,

quatre mille quatre-vingt-neuf mètres, ou treize mille quatre cent quatorze pieds au-dessus du niveau de la mer. (Voyez les *Vues des Cordillères* p. 234, et l'*Essai politique*, vol. 1, p. 266.)

(11) Ce même défilé est mentionné dans la lettre de Cortés sous le nom de « Puerto de la Leña ». (*Viaje*, ap Lorenzana, p. 3.)

le plus grand produit des terrasses tant inférieures que supérieures du plateau.

Les Espagnols pénétrèrent soudain dans ce qui ressemblait aux environs d'une ville populeuse qui leur parut surpasser, lorsqu'ils y entrèrent, la ville même de Cempoalla pour la grandeur et la solidité des constructions (12). Elles étaient de pierres et de chaux; plusieurs très-spacieuses et assez élevées. Il y avait treize *teocallis* dans la ville, et dans les faubourgs avait été aperçu un horrible réceptacle qui, d'après Bernal Diaz, renfermait cent mille crânes de victimes humaines empilés et rangés en ordre! Bernal Diaz affirme l'exactitude de ce nombre, l'ayant compté lui-même (13). Quelle que soit l'exagération du chiffre, les Espagnols devaient se familiariser avec ce hideux spectacle à mesure qu'ils approchaient de la capitale des Aztèques.

Le cacique de ce pays commandait à vingt mille vassaux. Il était tributaire de Montézuma, et il avait dans la ville une forte garnison mexicaine. Ayant probablement reçu avis de l'approche des Espagnols, il ne savait jusqu'à quel point cette visite plairait à son maître. A tout événement il leur fit une froide réception, d'autant plus pénible pour les soldats qu'ils avaient beaucoup souffert pendant les derniers jours de leur marche. Cortés lui ayant demandé s'il était sujet de Montézuma, il répondit avec une surprise réelle ou affectée : « Où est l'homme qui ne soit pas vassal de Montézuma (14)? » Le général lui répliqua, avec un certain orgueil, que lui-.

(12) Aujourd'hui connue sous l'harmonieux nom indien de Tlatlanquitepec. (*Viaje*, ap. Lorenzana, p. 4.) C'est le *Cocotlan* de Bernal Diaz. (*Hist. de la conquista*, cap. 61.) Les premiers conquérants ont fait un triste carnage des noms aztèques, tant des lieux que des personnes; mais il faut convenir qu'ils sont bien excusables.

(13) « Puestos tantos rimeros de calaveras de muertos, que se podian bien contar, segun el concierto conque estanan puestas, que me parece que eran mas de cien mil, y digo otra vez sobre cien mil. » (*Ibid.*, *ubi suprà.*)

(14) « El qual casi admirado de lo que le preguntaba, me respondio, di-

même ne l'était pas. Il lui expliqua d'où il venait et dans quel but, lui assurant qu'il servait un monarque qui avait pour vassaux des princes aussi puissants que le monarque aztéque lui-même.

Le cacique, à son tour, ne resta pas en arrière de Cortés, dans le pompeux récit des grandeurs et des ressources de l'empereur indien. Il dit à son hôte que Montézuma avait trente grands vassaux, dont chacun pouvait lever cent mille hommes (15)! Ses revenus étaient immenses, tous ses sujets, même les plus pauvres, lui payant un impôt. Il les dépensait pour les magnificences de sa maison et l'entretien de ses armées. Celles-ci tenaient constamment la campagne, tandis que des garnisons occupaient les principales villes de l'empire. Plus de vingt mille victimes, provenant de ses guerres, étaient sacrifiées annuellement sur les autels des dieux ! La capitale, dit encore la cacique, était située sur un lac. au centre d'une vallée spacieuse. Le lac était commandé par les vaisseaux de l'empereur, et l'approche de la ville par des chaussées de plusieurs milles de long, reliées, en certains endroits, par des ponts de bois, qui, lorsqu'on les enlevait, interceptaient toute communication avec le pays.

Comme on le pense bien, le rusé ou crédule cacique ornait la vérité des brillantes couleurs du roman. Roman ou réalité, les Espagnols ne savaient que croire. Les détails qu'ils glanaient ainsi n'étaient pas de nature à tranquilliser leurs esprits, et auraient pu faire hésiter un instant les cœurs les plus hardis. Mais loin de là : « ce que nous entendions dire, fait observer le vaillant cavalier tant de fois cité, tout en nous remplissant d'étonnement, ne nous rendait, tel

ciendo : Que quien no era vasallo de Muctezuma ? Queriendo decir, que alli era señor del mundo. » (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 47.)

(15) « Tiene mas de 30 principes à si subjectos, que cada uno dellos tiene cient mil hombres è mas de pelea. » (Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 1.) Ce conte merveilleux est gravement reproduit par plus d'un écrivain espagnol. Voyez entre autres Herrera, *Hist. general*, dec. 2, l. 7, cap. 12. Solis, *Conquista*, lib. 3, cap. 16.

est le caractère espagnol, que plus impatients de tenter l'aventure (16). »

Dans une autre conversation, Cortés demanda au cacique si le pays abondait en or, et témoigna le désir d'en emporter des échantillons pour les montrer à son souverain; mais le seigneur indien refusa de lui en donner aucun, disant que cela pourrait déplaire à Montézuma. « S'il l'ordonne, ajouta-t-il, je mettrai à votre disposition mon or, ma personne et tout ce que je possède. » Le général n'insista pas davantage.

La curiosité des indigènes était naturellement excitée par ce qu'avait d'étrange pour eux les vêtements, les armes, les chevaux et les chiens des Espagnols. Marina, en satisfaisant à leurs questions, ne perdit pas l'occasion d'amplifier la puissance de ces compatriotes adoptifs, s'étendant sur leurs exploits, sur leurs victoires, et racontant les marques extraordinaires de considération qu'ils avaient reçues de Montézuma. Cette dernière nouvelle parut produire son effet, car bientôt après le cacique donna au général quelques curieux bijoux d'or de peu de valeur, mais comme un témoignage de sa bonne volonté. Il envoya aussi quelques femmes esclaves afin de préparer le pain pour les troupes, et de leur fournir les moyens de se refaire et de prendre du repos; ce secours était plus important pour eux dans ces conjontures que tout l'or du Mexique (17).

Le général espagnol, suivant son ordinaire, ne négligea pas l'occasion de parler à son hôte des grandes vérités de la révélation, et de faire ressortir l'atrocité des superstitions indiennes. Le cacique écouta ces représentations avec une indif-

(16) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 61.

Il y a dans le récit du capitaine un certain fonds de vanité qui peut provoquer le sourire, mais non le sarcasme; car s'il est un peu glorieux, ce défaut s'unit chez lui à tant de vrai courage et de simplicité!

(17) Pour les pages précédentes, outre les autorités déjà citées, voyez Pierre Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 1. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 83. Gomara, *Crónica*, cap. 44. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 26.

férence polie, mais froide. Cortés, voyant qu'il ne produisait aucun effet sur lui, se tourna brusquement vers ses soldats et s'écria que le temps était venu de planter la croix. Ils secondèrent vivement son pieux dessein, et les scènes qui avaient eu lieu à Cempoalla allaient peut-être se reproduire, avec des résultats différents, sans l'intervention du père Olmedo. Il représenta prudemment qu'introduire la croix parmi les indigènes, dans leur état actuel d'ignorance et d'incrédulité, serait exposer le symbole sacré à des profanations dès que les Espagnols auraient le dos tourné; il valait mieux attendre patiemment l'époque où l'on aurait plus de loisir pour faire pénétrer dans leur esprit la connaissance de la vérité. Le sage raisonnement du bon père l'emporta sur les passions de ces guerriers enthousiastes.

Il était heureux pour Cortés que Olmedo ne fût pas un de ces moines fanatiques qui auraient enflammé en pareille occasion son caractère impétueux. Toutes les conséquences temporelles d'une semblable mesure lui semblaient de peu d'importance en comparaison de la grande œuvre de la conversion des infidèles, et pour l'accomplir, l'esprit peu scrupuleux du soldat, habitué à la rude discipline des camps, était toujours prêt à employer la force quand les moyens honnêtes étaient inefficaces (18). Mais Olmedo appartenait à cette classe de missionnaires bienveillants dont l'Église romaine, il faut le dire à sa gloire, a fourni de nombreux exemples, qui n'emploient que les armes spirituelles pour propager les doctrines d'amour et de miséricorde, véritables armes du christianisme, seules armes employées au temps de la primitive Église, les seules qui aient porté ses pacifiques bannières dans les régions les plus reculées du globe. Malheureusement les conquérants de l'Amérique préféraient adopter la politique

(18) Le général appartenait évidemment à l'école militaire, mentionnée par Butler :

Such as do build their faith upon
The holy text of pike and gun.

des musulmans victorieux, tenant l'épée d'une main, la Bible de l'autre; ils n'imposèrent pas moins aux vaincus l'obéissance en matière de foi qu'en matière de gouvernement, s'inquiétant peu de la sincérité de la conversion, pourvu qu'on se conformât aux observances extérieures de l'Église. Toutefois les semences ainsi jetées au hasard auraient péri, si les missionnaires de la même nation n'étaient venus plus tard vivre au milieu des Indiens comme des frères, et, par une longue et patiente culture, permettre aux germes de la vérité de prendre racine et de fructifier dans les cœurs.

Le commandant espagnol resta quatre ou cinq jours dans la ville pour réparer les forces de son armée, et les Indiens modernes montrent encore, ou montraient du moins à la fin du dernier siècle, un vénérable cyprès aux branches duquel on attacha le cheval du conquistador (19).

La route ici descendait dans une large et verte vallée, arrosée par un noble courant d'eau, circonstance assez rare sur le plateau brûlé de la Nouvelle-Espagne. Le sol était bien protégé par un bois, ce qui est devenu plus rare encore aujourd'hui, car les Espagnols, peu de temps après la conquête, abattirent les magnifiques forêts qui couvraient le plateau au temps des Aztèques et rivalisaient avec celles des États du Sud et de l'Ouest de l'Union (20).

Le long de la rivière et sur ses deux rives s'élevait une ligne non interrompue d'habitations indiennes, « assez rapprochées pour se toucher presque l'une l'autre, » sur une étendue de trois ou quatre lieues; ce qui indiquait une popu-

(19) « Arbol grande dicho ahuehuete. » (*Viaje*, ap. Lorenzana, p. 3.) Le *cupressus disticha* de Linné. Voyez de Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 54. note.

(20) C'est le même goût qui a dépouillé de bois les Castilles, le plateau de la péninsule. Toutefois, des raisons de prudence semblent avoir aussi décidé cette mesure dans la Nouvelle-Espagne. Un de mes amis qui visitait une noble *hacienda*, complétement privée d'arbres, fut informé par le propriétaire qu'on les avait coupés pour ôter aux Indiens indolents l'occasion de perdre leur temps à l'ombre!

lation beaucoup plus dense qu'aujourd'hui (21). Sur un terrain raboteux et montant s'élevait une ville de cinq ou six mille âmes, commandée par une forteresse, dont les murs et les tranchées parurent aux Espagnols « tout à fait au niveau des ouvrages du même genre en Europe ». Les troupes y firent une nouvelle halte et reçurent un accueil amical (22).

Cortés dut fixer là le plan de sa marche. Dans la dernière ville, les indigènes lui avaient conseillé de prendre la route de l'ancienne cité de Cholula, dont les habitants, sujets de Montézuma, étaient une race paisible, vouée aux arts mécaniques, et qui ne pouvait manquer de les bien recevoir. Leurs alliés de Cempoalla, au contraire, leur conseillèrent de ne pas se fier aux Cholulans, « peuple faux et perfide; » mais de prendre la route de Tlascala, cette petite et vaillante république, qui avait si longtemps maintenu son indépendance contre toutes les forces du Mexique. Les citoyens de Tlascala étaient aussi francs qu'intrépides. Ils avaient toujours vécu dans des termes d'amitié avec les Totonaques, ce qui était une garantie importante de leurs dispositions en cette occasion.

Les arguments des alliés indiens l'emportèrent dans l'esprit du général espagnol, qui résolut de se rendre les Tlascalans favorables par une ambassade. Il choisit dans ce but quatre des principaux Cempoallans, et les chargea d'un présent militaire, une toque de drap cramoisi, une épée, une arbalète. Il avait remarqué que ces armes excitaient une admiration générale parmi les indigènes. Il leur remit également une lettre, où il demandait à la république le droit de passer sur son territoire. Il exprimait son admiration pour le courage

(21) Cela confirme les observations de M. de Humboldt dans son *Essai politique*, t. 2, p. 202.

(22) Le véritable nom indien de la ville, Yxtacamaxtitlan, l'Yxtacmastitan de Cortés, est difficile à reconnaître dans le Xalacingo de Diaz. La ville fut transférée, en 1601, du haut de la colline dans la plaine. On trouve encore sur l'emplacement primitif des pierres sculptées de grande dimension attestant l'élégance de l'ancienne forteresse ou palais du cacique. (*Viaje*, ap. Lorenzana, p. 5.)

Digitized by Google

des Tlascalans, et pour leur longue résistance aux Aztéques, dont il voulait abaisser l'orgueilleux empire (23). On ne pouvait espérer que cette épître, rédigée en bon castillan, serait très-intelligible pour les Tlascalans; mais Cortés fit part de son contenu aux ambassadeurs. Les caractères mystérieux étaient de nature à imprimer aux indigènes l'idée d'une intelligence supérieure, et la lettre pouvait remplacer les missives hiéroglyphiques qui formaient les lettres de créance ordinaires d'un ambassadeur indien (24).

Les Espagnols demeurèrent trois jours dans cette ville hospitalière après le départ des envoyés; puis ils se remirent en marche. Bien qu'en pays ami, ils voyageaient toujours comme une armée en campagne : les cavaliers et les troupes légères en tête, les hommes pesamment armés et le bagage à l'arrière-garde, toutes les troupes en ordre de bataille. Ils ne quittaient jamais leur armure, même pour dormir; leurs armes étaient toujours à leur côté. Ils se confiaient dans leur supériorité sur un champ de bataille, et savaient que leur plus sérieux danger dans une guerre contre les Indiens était d'être surpris. « Nous sommes peu contre beaucoup, mes braves compagnons, leur disait Cortés, tenons-nous donc prêts, non pas comme si nous marchions pour livrer bataille, mais comme si nous étions déjà dans la mêlée (25). »

La route prise par les Espagnols était celle qui conduit encore aujourd'hui à Tlascala, non pas toutefois celle que l'on suit habituellement pour se rendre de la Vera-Cruz à la capi-

(23) « Estas cosas y otras de gran persuasion contenia la carta, pero como no sabian leer no pudiéron entender lo que contenia. » (Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.)

(24) Voyez plus haut des détails sur les usages diplomatiques des peuples de l'Anahuac.

(25) « Mirá, señores compañeros, ya veis que somos pocos, hemos de estar siempre tan apercibidos, y aparejados, como si ahora viésemos venir los contrarios á pelear, y no solamente vellos venir, sino hazer cuenta que estamos y a en la batalla con ellos. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 62.)

tale, et qui fait un détour considérable au sud, vers Puebla, dans le voisinage de l'ancienne Cholula. Plus d'une fois les Espagnols traversèrent le cours d'eau qui coule au milieu de cette belle plaine, ralentissant leur marche à dessein pendant plusieurs jours, dans l'espoir de recevoir une réponse de la république indienne. On ne pouvait s'expliquer le retard des messagers, et il commençait à causer des inquiétudes.

Comme on avançait dans un pays d'un aspect plus sévère, la marche fut soudainement arrêtée par une remarquable fortification. C'était une muraille de pierre de neuf pieds de haut sur vingt d'épaisseur, avec un parapet, large d'un pied et demi, élevé au sommet pour protéger les défenseurs de la muraille. Elle ne présentait qu'une ouverture au centre, formée par deux lignes de murs semi-circulaires, dont l'une débordait l'autre d'environ quarante pas, ne laissant qu'un étroit passage de dix pas de large, ménagé de manière à être parfaitement commandé par le mur intérieur. Cette fortification, qui avait plus de deux lieues, s'appuyait à ses extrémités sur les contreforts naturels de la sierra; elle était bâtie avec d'immenses blocs de pierre unis sans ciment (26); et ses ruines, encore existantes, où l'on trouve des blocs de roche de toute l'épaisseur du rempart, attestent sa solidité et ses vastes dimensions (27).

Cette singulière construction marquait les limites de Tlascala, et d'après ce que dirent les indigènes aux Espagnols, c'était une barrière contre l'invasion mexicaine. L'armée fit halte, remplie d'étonnement à la vue de ce monument cyclopéen. Au milieu des réflexions qu'il dut faire naître sur la

(26) D'après le dernier écrivain cité, les pierres étaient unies par un ciment si dur qu'on pouvait à peine le briser à coups de pioche. (*Hist. de la conquista*, cap. 62.) Mais l'assertion contraire de la lettre du général est confirmée par l'apparence actuelle du mur. (*Viaje*, ap. Lorenzana, p. 7.)

(27) *Viaje*, ap. Lorenzana, p. 7.

Les efforts de l'archevêque pour déterminer la route de Cortés ont été couronnés d'un plein succès. C'est grand dommage que la carte de cet itinéraire soit si défectueuse!



puissance et les ressources du peuple qui l'avait élevé, il causa aussi aux Espagnols une pénible anxiété quant au résultat de leur ambassade à Tlascala et à la réception qui les y attendait. Mais Cortés, se mettant à la tête de sa cavalerie, s'écria : « En avant, soldats! nous avons la sainte croix pour bannière, et nous vaincrons par elle. » Il fit franchir à sa petite armée le passage, qui n'était pas défendu, et bientôt les Espagnols foulèrent le sol indépendant de la république de Tlascala (28).

(28) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 44, 45. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 83. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 3. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 2. Pierre Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 1.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

RÉPUBLIQUE DE TLASCALA. — SES INSTITUTIONS. SES PREMIÈRES ANNALES. — DISCUSSIONS DU SÉNAT. — BATAILLES ACHARNÉES.

1519.

Avant de pénétrer plus loin, avec les Espagnols, sur le territoire de Tlascala, il est bon de faire connaître quelques traits du caractère et des institutions de ce peuple, sous beaucoup de rapports un des plus remarquables de l'Anahuac. Les Tlascalans appartenaient à la même grande famille que les Aztèques (1). Arrivés sur le grand plateau vers la même époque que les tribus alliées, à la fin du douzième siècle, ils s'établirent sur le bord occidental du lac de Tezcuco, où ils séjournèrent un grand nombre d'années, se livrant aux occupations habituelles d'un peuple guerrier en partie civilisé. Une cause ou une autre, peut-être leur humeur turbulente, leur attira l'inimitié des tribus voisines. Une coalition se forma contre eux, et il se livra, dans les plaines de Poyauhtlan, une sanglante bataille où les Tlascalans remportèrent une victoire complète.

Dégoûté toutefois de sa résidence au milieu de nations hostiles, le peuple vainqueur résolut d'émigrer. Il se partagea en trois divisions, dont la plus nombreuse, se dirigeant au

(1) Le chroniqueur indien Camargo considère sa nation comme une branche des Chichemèques. (*Hist. de Tlascala*, Ms.) Torquemada pense de même. (*Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 9.) Clavigero, qui avait étudié avec soin les antiquités de l'Anahuac, la nomme une des sept tribus nahuatiac. (*Stor. del Messico*, t. 1, p. 153, note.) Le fait est de peu d'importance, puisque toutes ces races, issues d'une même souche, parlaient la même langue et avaient probablement émigré à la même époque de leur pays, situé dans les latitudes élevées du nord.

sud par le grand *Volcan* de Mexico, tourna l'ancienne ville de Cholula, et s'établit finalement sur le territoire commandé par la sierra de Tlascala. Les chaudes et fertiles vallées que renferment ces sauvages montagnes offraient d'abondants moyens de subsistance à un peuple agriculteur, tandis que les hauteurs escarpées de la sierra offraient des positions sûres à leurs villes.

Après un laps d'années, les institutions du peuple émigré subirent un changement important. La monarchie fut divisée d'abord en deux, plus tard en quatre États séparés, mais reliés entre eux par une sorte de pacte fédéral assez mal défini, sans doute. Chaque État avait son chef suprême, indépendant sur son territoire, et dont l'autorité se combinait avec celle des autres chefs, dans toutes les questions qui intéressaient la république entière. Les affaires du gouvernement, surtout en ce qui regardait la paix et la guerre, se réglaient dans un sénat ou conseil, composé des quatre grands chefs et de leurs nobles.

Les dignitaires inférieurs relevaient du chef suprême, chacun sur son territoire, par une sorte de tenure féodale. Ils étaient obligés d'approvisionner sa table, de l'aider à maintenir son rang dans la paix, et de le suivre à la guerre (2). En retour, ils avaient droit à l'aide et à la protection de leur suzerain. Les mêmes obligations mutuelles existaient entre les principaux feudataires et les chefs auxquels étaient distribuées les différentes parties de leurs provinces (3). Il existait ainsi une hiérarchie féodale, qui, loin d'être conçue, sans doute, avec tout l'artifice et toutes les subtilités légales des institutions analogues du vieux monde, offrait néanmoins les

(2) Les descendants de cette petite noblesse attachaient autant d'importance à leur généalogie que les Biscayens et les Asturiens de la vieille Espagne. Longtemps après la conquête, ils refusaient, bien que dans la pauvreté, de déshonorer leur naissance en ayant recours aux arts mécaniques ou autres professions plébéiennes, « *oficios viles y bajos* ». (*Hist. de Tlascala*, Ms.)

(3) *Ibid.*, Ms.)

Digitized by Google

traits les plus saillants du système, l'obligation du service militaire d'une part, le droit de protection de l'autre. Cette forme de gouvernement, si différente de celle des nations voisines, subsista jusqu'à l'arrivée des Espagnols; et c'est à coup sûr la preuve évidente d'une civilisation avancée qu'un régime aussi compliqué ait pu durer si longtemps, sans violences ni factions, dans les États confédérés, et qu'il ait suffi pour protéger le peuple dans ses droits, le pays contre l'invasion étrangère.

Le bas peuple toutefois, ne paraît pas avoir joui, de plus grands priviléges que sous les gouvernements monarchiques. Il était astreint à porter un costume particulier. Les insignes des ordres aristocratiques lui étaient interdits (4).

La nation, dont toutes les habitudes étaient agricoles, réservait, comme la plupart des peuples en enfance, et malheureusement aussi des peuples civilisés, les plus grandes récompenses aux exploits militaires. On avait institué des jeux publics où l'on décernait des prix aux personnes qui excellaient dans les exercices virils et athlétiques les plus propres à préparer aux fatigues de la guerre. Le triomphe était accordé au général victorieux, qui entrait dans la ville conduisant une longue procession de captifs et de butin. Ses exploits étaient célébrés dans les chants nationaux, et son effigie en bois ou en pierre érigée dans les temples. C'était le martial esprit de Rome républicaine (5).

Une institution de la nature de la chevalerie fut aussi créée à Tlascala. Elle ressemblait assez à celle qui existait chez les Aztéques. L'aspirant aux honneurs de cette chevalerie barbare faisait la veillée des armes et jeûnait cinquante ou soixante jours dans le temple; puis il écoutait un grave discours sur les devoirs de sa nouvelle profession. Diverses cérémonies bizarres avaient lieu ensuite; on lui rendait ses armes; on le conduisait en procession solennelle dans les

(4) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.
(5) *Ibid.*, Ms.

Digitized by Google

rues, et l'inauguration se terminait par des banquets et des réjouissances publiques. Le nouveau chevalier possédait, à compter de ce jour, certains priviléges, et portait les insignes de son rang. Il est digne de remarque que cet honneur n'était pas exclusivement réservé au mérite militaire, mais qu'il était aussi la récompense de services publics de toute nature : de la sagesse dans les conseils, de la sagacité et du succès dans le commerce. Le commerce jouissait, en effet, d'une haute estime chez les Tlascalans et chez les autres peuples de l'Anahuac (6).

Le climat tempéré du plateau offrait de grandes facilités pour les échanges avec les peuplades éloignées. La fertilité du sol était indiquée par le nom du pays, *Tlascala* signifiant « la terre du pain ». Dans les vastes plaines, jusqu'aux pentes de ses collines rocheuses, ondoyaient les jaunes moissons du maïs et du bienfaisant maguey, plante employée, comme nous l'avons vu, à tant d'usages. Avec ces produits et tous ceux de l'industrie agricole, le marchand descendait les flancs des Cordillères, parcourait les chaudes régions situées à leur base; et rapportait en échange les productions que la nature avait refusées au climat de son pays (7).

Les arts variés de la civilisation suivaient les progrès de la richesse et de la prospérité publiques. Du moins ces arts paraissent avoir été aussi cultivés à Tlascala que parmi les autres peuples de l'Anahuac. « La langue tlascalane, dit l'historien national, simple comme il convient à une région montagneuse, était rude comparativement au dialecte poli de Tezcuco ou au dialecte populaire des Aztèques, et par conséquent moins propre à la composition. Mais les Tlascalans n'étaient pas

(6) Pour toute la cérémonie de l'inauguration, bien qu'elle semble s'appliquer surtout aux chevaliers-marchands, voyez l'Appendice, 2e partie, où l'original est cité d'après Camargo.

(7) « Ha bel paese », dit le conquérant anoyme, parlant de Tlascala à l'époque de l'invasion, « di pianure et montagne, et è provincia popolosa et vi si raccoglie molto pane. » (*Relaz. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, p. 308.)


Digitized by Google

restés en arrière dans les voies de la science. Leur calendrier était formé sur le même plan. Leur religion, leur architecture, un grand nombre de leurs lois et de leurs usages, étaient les mêmes, ce qui atteste une origine commune. Leur divinité protectrice était aussi le féroce dieu de la guerre, sous un nom différent. Leurs temples étaient inondés du sang des victimes humaines, et leurs tables couvertes des mêmes festins de cannibales (8).

Les Tlascalans n'ambitionnaient pas de conquêtes étrangères, mais leur prospérité excita la jalousie de leurs voisins, et surtout de l'opulent État de Cholula. De fréquentes hostilités éclatèrent entre les deux pays, et l'avantage resta presque toujours au premier. L'empire aztéque, à une époque plus rapprochée de la conquête espagnole, devint un ennemi plus formidable pour la petite république. Les Aztéques ne pouvaient voir d'un bon œil l'indépendance de Tlascala, lorsque toutes les nations voisines avaient subi leur influence ou leur joug. Sous l'ambitieux Axayacatl, ils demandèrent aux Tlascalans le même tribut, la même obéissance qu'ils avaient imposés aux autres peuplades de la contrée, les menaçant, en cas de refus, de raser leurs villes et de partager leur territoire à leurs ennemis.

A cette insolente sommation, la petite république répondit fièrement que « ni les Tlascalans ni leurs ancêtres n'avaient jamais payé de tribut à personne, et que jamais ils n'en payeraient. Si l'on envahissait leur pays, ils savaient comment le défendre, et verseraient aussi volontiers leur sang pour la défense de la liberté, que leurs pères l'avaient fait, lorsqu'ils avaient mis les Aztéques en déroute dans les plaines de Poyauhtlan (9) ! »

(8) L'historien national donne de complets détails sur les mœurs, les coutumes et l'organisation politique de Tlascala. Ces détails jettent beaucoup de lumière sur les autres États de l'Anahuac, dont les institutions sociales paraissent avoir été jetées dans le même moule.

(9) Camargo, *Hist de Tlascala*, Ms. Torquemada, *Monarch. ind.*, l. 2, cap. 70.

Cette réponse courageuse attira sur eux toutes les forces de la monarchie. Une bataille rangée fut livrée, et la victoire resta aux vaillants républicains. A compter de cette époque, les hostilités entre les deux nations continuèrent avec plus ou moins d'activité, mais avec une férocité impitoyable. Tous les prisonniers étaient sacrifiés sans miséricorde. On inspirait aux enfants, dès le berceau, la haine des Mexicains; et même dans les courts intervalles de paix, les deux nations ne contractaient entre elles aucun de ces mariages qui établissaient des relations sociales entre les autres peuples de l'Anahuac.

Dans cette lutte, les Tlascalans reçurent un important secours; ce fut l'alliance des Othomis ou Otomies, — comme les historiens castillans écrivent d'ordinaire ce mot, — race sauvage et guerrière, répandue primitivement sur le plateau, au nord de la vallée mexicaine. Une partie des Otomies obtint un établissement sur le territoire de la république, et fut bientôt incorporée dans ses armées. Leur courage et leur fidélité à leur patrie adoptive justifièrent la confiance des Tlascalans, qui leur donnèrent les villes frontières à garder. La barrière de montagnes qui entourait Tlascala offrait un grand nombre de fortes positions naturelles, aisées à défendre contre une invasion. Le pays n'était ouvert qu'à l'orient, où une vallée de six milles de largeur semblait appeler l'ennemi. C'est de ce côté que les Tlascalans, jaloux de leur indépendance, élevèrent le formidable rempart qui avait excité l'admiration des Espagnols, et dont ils confièrent la défense à une garnison d'Otomies.

Après l'avénement de Montézuma, les Aztèques renouvelèrent, sur une plus grande échelle, leurs anciens efforts pour l'assujettissement de la république. Les armes victorieuses du nouveau roi avaient descendu les pentes des Andes jusqu'aux provinces lointaines de Vera-Paz et de Nicaragua (10), et sa puissance était bravée par une petite république, dont le ter-

(10) Camargo (*Hist. de Tlascala*, Ms.) détermina l'étendue des conquêtes de Montézuma : question à débattre pour l'historien.

ritoire n'excédait pas dix lieues de largeur sur quinze de longueur (11). Il envoya contre elle une armée sous le commandement d'un fils favori. Ses troupes furent battues, son fils tué. Le monarque furieux, et blessé dans son orgueil, fit de plus grands préparatifs. Il enrôla sous ses drapeaux les forces des villes voisines de l'ennemi, et, les réunissant à celles de son empire, il vint fondre, avec une formidable armée, sur les vallées de Tlascala, abandonnées à sa vengeance. Mais les hardis montagnards, retranchés dans les défilés de leurs montagnes, d'où ils épiaient l'occasion, fondirent comme un torrent sur l'armée qui avait envahi leur pays, et la repoussèrent de leur territoire avec un grand carnage.

Malgré les grands avantages remportés sur les champs de bataille, les Tlascalans n'en souffraient pas moins cruellement de ces hostilités prolongées contre un ennemi supérieur en nombre et en ressources. Les armées aztèques, campées entre la république et la côte, interceptaient toute communication avec cette région fertile, et limitaient ainsi les ressources des Tlascalans aux produits de leur sol et de leur industrie. Pendant plus d'un demi-siècle, ils n'eurent ni coton, ni cacao, ni sel. Leur goût avait été tellement modifié par une longue privation de ces articles, qu'il fallut le laps de plusieurs générations après la conquête, pour les réconcilier avec l'usage du sel dans leur repas (12). Pendant les courtes interruptions de la guerre, on dit que les nobles aztèques, inspirés par un véritable esprit de chevalerie, envoyaient un approvisionnement des denrées en question aux chefs tlascalans, avec les expressions les plus courtoises d'estime et de respect. Ces galanteries n'excitaient aucunement les soupçons des peuples, à ce que nous assure le chroniqueur castillan, et jamais, ajoute-t-il, elles ne dégénérèrent en correspondance préjudiciable aux

(11) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 3, cap. 16. Solis dit : « Le territoire de Tlascala avait cinquante lieues de circonférence, dix de long de l'est à l'ouest, et quatre de large du nord au sud. » (*Conquista de Mejico*, lib. 3, cap. 3.) Ce devait faire une curieuse figure géométrique!

(12) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

libertés de la république, « qui sut maintenir inviolables ses usages, son bon gouvernement, et le culte de ses dieux (13) ».

Telle était la situation de Tlascala lors de l'arrivée des Espagnols, ne jouissant, il semblerait, que d'une existence précaire, à l'ombre d'un pouvoir formidable, suspendu comme une avalanche au-dessus de sa tête, mais forte encore en réalité par ses propres ressources, et surtout par le caractère indomptable de ses habitants. La république s'était fait au loin une réputation de bonne foi et de modération dans la paix, de valeur dans la guerre, tandis que son esprit d'indépendance intraitable lui assurait même le respect de ses ennemis. Avec un pareil caractère, une animosité entretenue par de longues et mortelles guerres contre les Mexicains, son alliance était évidemment de la plus haute importance pour les Espagnols; mais il n'était pas facile de se l'assurer (14).

Les Tlascalans étaient instruits du débarquement et des progrès victorieux de Cortés. La nouvelle s'en était répandue au loin sur le plateau. Mais il ne paraît pas qu'ils s'attendissent à l'arrivée des étrangers sur leurs frontières. Aussi furent-ils fort embarrassés quand l'ambassade leur demanda la liberté de traverser leur territoire. Le grand conseil s'assembla, et les opinions les plus différentes prévalurent parmi ses membres. Les uns, adoptant la superstition populaire, pensaient que les Espagnols pouvaient bien être ces hommes blancs, à longues barbes, prédits par les oracles (15). Dans tous les cas, ils étaient les ennemis de Mexico, et comme tels ils les aideraient dans leur lutte contre l'empire. D'autres prétendaient que les étrangers ne pouvaient rien avoir de commun avec Quetzalcoatl. Leur marche à travers le pays laissait

(13) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(14) Le chroniqueur tlascalan découvre dans cette haine invétérée de la république contre les Mexicains la main de la Providence, qui avait voulu préparer aux Espagnols ce puissant levier pour la destruction de l'empire aztèque. *Hist. de Tlascala*, Ms.

(15) Camargo, *ibid.*, Ms.

pour traces les images brisées des dieux indiens et leurs temples profanés. Comment les Tlascalans pouvaient-ils même être sûrs que les Espagnols étaient les ennemis de Montézuma ? Ils avaient reçu ses ambassadeurs, accepté ses présents, et faisaient route maintenant pour sa capitale avec ses vassaux.

Telles furent les réflexions d'un vieillard, l'un des quatre chefs qui présidaient aux destinées de la république. Son nom était Xicotencatl. Il était presque aveugle, et avait vécu, dit-on, beaucoup plus d'un siècle (16). Son fils, impétueux jeune homme, du même nom que lui, commandait une puissante armée de Tlascalans et d'Otomies, près de la frontière orientale. Le meilleur parti à prendre, disait le vieillard, était de tomber à l'improviste sur les Espagnols avec cette armée. Si l'on était victorieux, les Espagnols seraient alors en leur pouvoir ; si on était battu, le sénat pourrait désavouer cet acte agressif, comme imputable au général et non à la république (17).

Un conseil si astucieux fut favorablement accueilli par l'assemblée, bien qu'il ne fût assurément pas inspiré par un esprit de chevalerie ni par la bonne foi pour laquelle on citait les compatriotes de l'orateur. Mais chez les Indiens, la force et le stratagème, le courage et la ruse, étaient également de bonne guerre, comme chez les barbares de l'ancienne Rome (18). On résolut donc de retenir les envoyés cempoallans, sous le prétexte de les faire assister à un sacrifice religieux.

Dans l'intervalle, Cortés et sa vaillante troupe, comme on

(16) Xicotencatl était parvenu à l'âge de cent quarante ans, s'il faut en croire Camargo.

(17) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 3. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 27.

Ce ne sont ni les contradictions ni l'obscurité qui manquent dans tout ce qui regarde les délibérations du conseil, qu'il n'est pas facile de concilier avec les événements subséquents :

(18) Dolus an virtus, quis in hoste requirat?

l'a vu dans le chapitre précédent, étaient arrivés en face du rempart de rochers qui couvraient les frontières orientales de Tlascala. Par suite de quelque cause ignorée, la garnison otomie n'était pas à son poste, et les Espagnols entrèrent sans résistance. Cortés, à la tête de ses cavaliers, ordonna à l'infanterie d'accélérer le pas, et se porta lui-même en avant pour reconnaître le pays. Après avoir fait trois ou quatre lieues, il découvrit une petite troupe d'Indiens armés d'épées et de boucliers, selon l'usage du pays, et qui s'enfuirent à son approche. Il leur fit signe d'arrêter; mais comme ils n'en fuyaient que plus vite, il ordonna à ses compagnons de piquer des deux, et il atteignit bientôt les fuyards. Les Indiens, voyant qu'il était impossible d'échapper, firent volte-face et, au lieu de montrer la terreur accoutumée des indigènes à la vue si étrange et si effrayante pour eux d'un guerrier espagnol à cheval, ils fondirent avec fureur sur les cavaliers. Ces derniers, toutefois, les auraient sans peine taillés en pièces, lorsqu'un corps de plusieurs milliers d'Indiens apparut et se porta rapidement à leur secours.

Cortés se hâta de dépêcher un de ses cavaliers pour accélérer la marche de son infanterie. Les Indiens, après avoir lancé leurs traits, fondirent sur la petite troupe d'Espagnols, s'efforçant de leur arracher leurs lances et de jeter les cavaliers à bas de leurs montures. Ils parvinrent, en effet, à en renverser un qui mourut plus tard de ses blessures, et à tuer deux chevaux en leur coupant la gorge avec leurs grands coutelas, ce qui eut lieu, s'il faut en croire le chroniqueur, d'un seul coup (19).

Dans le récit de ces campagnes, le roman n'est pas loin de l'histoire. La perte des chevaux, si utiles et si peu nombreux, fut très-sensible à Cortés, qu'elle affaiblissait plus que la perte des meilleurs cavaliers.

(19) « I les matáron dos caballos, de dos cuchilladas, i segun algunos, que lo viéron, cortáron á cercen de un golpe cada pescueço, con riendas, i todas (Gomara, *Crónica*, cap. 45.)

La lutte fut des plus sérieuses et tout aussi inégale que les combats racontés par les Espagnols dans leurs romanceros, où une poignée de chevaliers soutient l'assaut de légions d'ennemis. Les lances des chrétiens faisaient un terrible carnage; mais il aurait fallu ici la lance magique d'Astolphe, qui renversait des myriades d'hommes d'un seul coup. Ce ne fut donc pas avec une médiocre satisfaction que les Espagnols virent leurs camarades accourir à leur secours.

Dès que le gros de la petite armée eut atteint le champ de bataille, il se forma en toute hâte; les balles des mousquets et les traits des arbalètes firent enfin hésiter l'ennemi. Plus assourdis toutefois qu'effrayés par la terrible détonation des armes à feu, qui se faisait entendre pour la première fois dans ces contrées, les Indiens n'essayèrent plus de soutenir le combat, mais ils se retirèrent en bon ordre, laissant la route libre aux Espagnols. Ces derniers, trop contents d'en être débarrassés pour songer à les poursuivre, continuèrent leur route.

Ils avaient à traverser un pays parsemé de chaumières indiennes, entourées de champs fertiles de maïs et de maguey, indices d'une population industrieuse et prospère. C'est là qu'ils rencontrèrent deux envoyés tlascalans, accompagnés de deux des Cempoallans qui avaient fait partie de l'ambassade. Les premiers, se présentant au général, désavouèrent l'attaque faite par les troupes, comme un acte que rien n'autorisait, et lui promirent une réception hospitalière dans leur capitale. Cortés reçut cette communication avec courtoisie, affectant plus de confiance en leur bonne foi qu'il n'en éprouvait sans doute.

La nuit approchait, et les Espagnols pressaient le pas, désirant trouver, avant sa venue, un lieu favorable pour camper. Ils le rencontèrent au bord d'un ruisseau qui coulait lentement dans la plaine. Un petit nombre de villages abandonnés s'élevaient sur ses bords, et les soldats, fatigués et affamés, les parcoururent dans l'espoir d'y trouver des

Digitized by Google

vivres, mais n'y découvrant que quelques animaux apprivoisés ressemblant à des chiens, ils les tuèrent, les firent cuire sans plus de cérémonie, et assaisonnant ce repas peu savoureux du fruit du *tuna*, le figurier sauvage indien, qui croissait dans le voisinage, ils parvinrent à apaiser leur faim. Cortés fit faire bonne garde autour du camp; des compagnies de cent hommes chacune se relevèrent pendant toute la nuit, mais aucune attaque n'eut lieu. Les hostilités nocturnes étaient contraires au système de tactique des Indiens (20).

Le lendemain, 2 septembre, au point du jour, les troupes se trouvèrent sous les armes. Outre les Espagnols, le nombre total des auxiliaires indiens pouvait être porté actuellement à trois mille; car Cortés avait fait des recrues dans tous les lieux où il avait été bien accueilli, entre autres trois cents dans la dernière ville. Après avoir entendu la messe, on se remit en marche. L'armée s'avançait en rangs serrés; le général avait averti ses soldats de ne pas rester en arrière, et de ne pas s'écarter du corps d'armée, les traînards ne pouvant manquer d'être enlevés par un ennemi actif. Les cavaliers marchaient trois de front, pour mieux se soutenir au besoin. Cortés leur avait recommandé de ne pas se séparer dans la chaleur de l'action, et de ne jamais charger isolément. Il leur apprit à tenir leurs lances de manière à ce que les Indiens ne pussent la leur arracher des mains, ce qui était l'objet constant de leurs efforts. Pour la même raison, ils devaient frapper leurs adversaires au visage (21).

Les Espagnols n'avaient pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'ils rencontrèrent les deux autres envoyés cempoallans, qui, d'un air fort épouvanté, leur racontèrent qu'ils avaient

(20) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 50. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 62. Gomara, *Crónica*, cap. 45. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3, 41. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 10.

(21) « Que quando rompiessemos por los esquadrones, que lleuassen las lanças por las caras, y no parassen à dar lançadas, porque no les echassen mano dellas. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 62.)

été traîtreusement arrêtés et jetés en prison, pour être sacrifiés à une prochaine fête des Tlascalans; mais ils étaient parvenus à s'enfuir dans la nuit. Ils donnèrent la fâcheuse nouvelle qu'un corps considérable d'indigènes était déjà assemblé pour s'opposer au progrès des Espagnols.

Bientôt après on arriva en vue d'un corps d'Indiens, au nombre de mille environ, qui brandissaient leurs armes en signe de défi, à mesure que les chrétiens approchaient. Cortés, lorsqu'il fut à portée de voix, ordonna aux interprètes de proclamer qu'il n'avait aucune intention hostile, et ne demandait que le libre passage à travers le pays où il était entré en ami. Le notaire royal Godoy enregistra cette déclaration sur le lieu même, afin que s'il y avait du sang versé, on ne pût le reprocher aux Espagnols.

Cette proclamation pacifique reçut pour réponse, comme il arrive d'ordinaire en pareille occasion, une grêle de dards, de pierres et de flèches, dont quelques-unes pénétrèrent l'armure des soldats. Ils supplièrent le général de les mener à l'ennemi, et Cortés se décida enfin à pousser son cri de guerre bien connu : « St-Iago, à l'ennemi ! (22) »

Les Indiens maintinrent quelque temps leur terrain avec courage; puis ils firent retraite avec précipitation, mais sans désordre (23). Les Espagnols, échauffés par l'action, poursuivirent leur avantage avec plus de zèle que de prudence, se laissant attirer par un ennemi rusé dans un vallon étroit ou défilé, divisé par un petit courant d'eau, et dont le terrain accidenté était impraticable pour l'artillerie, aussi bien que pour les manœuvres de la cavalerie. Poussant donc en avant avec vigueur, pour se tirer de ce pas périlleux, les Espagnols, en tournant l'angle abrupte du défilé, se trouvèrent en présence d'une armée nombreuse, qui encombrait la gorge de la vallée, et s'étendait au loin dans les plaines situées au delà. Les yeux

(22) « Entonces dixo Cortés, « Santiago, y á ellos. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 63.

(23) « Una gentil contienda, » dit Gomara en parlant de cette escarmouche, *Crónica*, cap. 46.

étonnés de Cortés crurent voir une masse de cent mille hommes. Aucun rapport n'évalue à moins de trente mille le nombre des Indiens (24).

Leur armée offrait un confus assemblage de casques, d'armes, de plumes de toutes couleurs brillant sous les rayons du soleil levant, et mêlés aux bannières, dont une présentait l'emblème peint d'un héron sur un rocher. Celle-ci flottait fièrement au-dessus des autres. C'était l'enseigne bien connue de la maison de Titcala; on reconnaissait également ces guerriers de Xicotencatl aux bandes blanches et jaunes tracées sur leurs corps, et aux mêmes couleurs sur leurs cottes de plume (25).

Au moment où parurent les Espagnols, les Tlascalans poussèrent un hideux cri de guerre, ou plutôt un sifflement aigu qui déchirait l'oreille, et qui, mêlé aux battements de leurs tambours, qu'on pouvait entendre à une demi-lieue au moins, devait jeter l'épouvante dans les cœurs les plus fermes (26). Leur armée formidable s'avançait vers les chrétiens comme

(24) *Rel. seg de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 51. D'après Gomara (*Crónica*. cap. 45), l'ennemi comptait 80,000 hommes. Voyez aussi Ixtlilxochitl. (*Hist. chich.*, Ms., cap. 83.) Bernal Diaz dit plus de 40,000. (*Hist. de la conquista*, cap. 63.) Mais Herrera (*Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 5) et Torquemada (*Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 20) réduisent ce nombre à 30,000. On compterait aussi aisément les feuilles d'une forêt qu'une masse confuse de barbares. Comme ce n'était là qu'une des armées tenues sur pied par les Tlascalans, le chiffre moindre est sans doute le plus exact. Toute la population de l'État de Tlascala, d'après Clavigero, ne dépassait pas cinq cent mille âmes à l'époque de l'invassion. (*Stor. del Messico*, t. 1[er], p. 156.)

(25) La divisa y armas de la casa y cabecera de Titcala es una garza blanca sopre un peñasco. » (Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.) « El capitan general, dit Bernal Diaz, que se dezia Xicotenga, y con sus divisas de blanco y colorado, porque aquella divisa y librea era de aquel Xicotenga. » *Hist. de la conquista*, cap. 63.

(26) « Llaman Tepenaztle que es de un trozo de madero concavado y de una pieza rollizo y, como decimos, hueco por de dentro, que suena algunas veces mas de media legua y con el tambor haco estraña y suave consonancia. » (Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.) Clavigero, qui donne un dessin de ce tambour, dit que les Indiens s'en servent encore, et qu'on peut

une marée montante, prête à les accabler par le nombre seulement. Mais cette vaillante troupe d'Espagnols, les rangs étroitement serrés, et sous l'abri de ses boucliers solides, reçut le choc sans en être ébranlée, tandis que les masses brisées de l'ennemi, tourbillonnant autour de ses flancs semblaient ne reculer que pour venir fondre sur elle avec une nouvelle furie.

Cortès, le premier, comme toujours en face du danger, essaya vainement, à la tête de ses cavaliers, de frayer un passage à son infanterie; mais toute sa petite armée, chevaux et fantassins, tenait ses rangs serrés, et n'offrait aucun point vulnérable. Cependant un corps de Tlascalans, agissant de concert, assaillit un soldat nommé Moran, un des meilleurs cavaliers de la troupe. Ils parvinrent à le renverser de son cheval, qu'ils tuèrent de mille coups. Les fantassins espagnols firent un héroïque effort pour arracher leur camarade des mains de l'ennemi et le soustraire à l'affreuse destinée réservée aux prisonniers. Une lutte acharnée s'engagea autour du cadavre du cheval. Dix Espagnols furent blessés. On réussit à dégager le malheureux cavalier, mais dans un si pitoyable état qu'il mourut le lendemain. Le cheval fut emporté en triomphe par les Indiens, et coupé par morceaux, singuliers trophées qu'on envoya dans les différentes villes de la république de Tlascala. Cette circonstance inquiéta beaucoup le commandant espagnol. Elle dépouillait le noble animal des terreurs surnaturelles dont la superstition des indigènes l'avait entouré jusqu'ici. Pour prévenir cette facheuse conséquence, Cortès avait fait enterrer secrètement les deux chevaux tués la veille.

L'ennemi commença peu à peu à céder, chargé par les cavaliers et foulé sous les pieds des chevaux. « Dans toute cette échauffourée, les Indiens alliés furent d'une grande utilité aux Espagnols; ils se précipitaient dans l'eau et luttaient corps

l'entendre a deux ou trois milles de distance. *Stor. del Messico*, t. II, p. 179.

à corps avec les ennemis, en hommes qui comprenaient que leur seul moyen de salut était de n'en espérer aucun (27). » « Je ne vois que la mort devant nous, disait un chef cempoallan à Marina, nous ne traverserons jamais vivants ce défilé. — Le Dieu des chrétiens est avec nous, répondit l'intrépide femme, il nous fera passer sains et saufs (28). »

Au milieu du tumulte de la bataille, on entendait la voix de Cortés exhortant ses soldats : « Si nous succombons, s'écriait-il, jamais la croix du Christ ne sera plantée sur cette terre. En avant, camarades ! Vit-on jamais un Castillan tourner le dos à l'ennemi ? (29) » Animés par les paroles et l'héroïque conduite de leur général, les soldats, après des efforts désespérés, finirent par s'ouvrir un passage à travers les colonnes de l'ennemi, et par déboucher du défilés dans la plaine.

Ils y reprirent promptement leur confiance et leur supériorité. Les cavaliers dégagèrent un espace suffisant pour les manœuvres de l'artillerie; les masses serrées des ennemis présentaient un but certain; les tonnerres des canons, qui vomissaient des torrents de feu et de fumée sulfureuse, les trouées faites dans les rangs, les cadavres étrangement mutilés, tout remplissait les barbares de consternation et d'horreur. Ils n'avaient pas d'armes pour lutter contre ces terribles machines. Leurs grossiers projectiles, lancés par des mains incertaines, semblaient tomber impuissants sur les Espagnols protégés par quelque charme. Le désir d'emporter leurs morts et leurs blessés, usage général chez les peuples de l'Anahuac, les exposait à de nouvelles pertes.

Huit de leurs principaux chefs étaient déjà tombés, et Xicotencatl, désespérant de tenir tête aux Espagnols dans la plaine, ordonna la retraite. Mais loin de présenter la confu-

(27) « Una illis fuit spes salutis, desperâsse de salute. » (P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 1, cap. 1.) Ce langage a la classique énergie de Tacite.

(28) « Respondiole Marina, que no tuviese miedo, porque el Dios de los christianos, que es muy poderoso, i los queria mucho, los sacaria de peligro. » (Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 5.)

(29) Herrera, *ibid. ubi suprà*.

sion où les barbares sont d'ordinaire jetés par une panique soudaine, les Tlascalans évacuèrent le champ de bataille avec tout l'ordre d'une armée bien disciplinée. Cortés fut, comme la veille, trop satisfait de l'avantage qu'il venait de remporter pour essayer de les poursuivre. Le soleil allait se coucher dans une heure, et il voulait s'assurer, avant l'obscurité, une bonne position pour y bivouaquer et réparer les forces de ses troupes (30).

Rassemblant ses blessés, il poursuivit sa route sans perdre de temps, et atteignit avant la tombée de la nuit une éminence de rochers, nommée Tzompachtepetl, ou la colline de Tzompach. Elle était couronnée par une sorte de tour ou de temple, dont il reste encore des vestiges (31). Les premiers soins de Cortés furent pour les blessés, hommes et chevaux. Le bonheur voulut qu'on trouvât des vivres en abondance dans les chaumières environnantes; et les soldats, ceux du moins qui n'étaient pas perclus par leurs blessures, célébrèrent leur victoire par des réjouissances.

Quant au nombre des tués et des blessés de part et d'autre, c'est un sujet livré aux plus larges conjectures. Les Indiens devaient avoir beaucoup souffert, mais l'usage d'enlever les morts du champ de bataille empêche de connaître l'étendue de leurs pertes. Celle des Espagnols paraît avoir été surtout grande en blessés. Le principal objet des indigènes de l'Anahuac dans leurs batailles était de faire des prisonniers pour orner leurs triomphes et pour sacrifier aux dieux. Plus d'une fois les chrétiens durent leur salut à cette sauvage superstition. D'après les rapports des conquérants leurs pertes, dans ces actions, étaient toujours insignifiantes; mais pour peu qu'on ait eu l'occasion de consulter les anciens chroniqueurs espagnols sur ce qui regarde les guerres avec les in-

(30) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3, 45. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 83. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 51. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 63. Gomara, *Crónica*, cap. 40.

(31) *Viaje de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 9.

fidèles arabes ou américains, on aura peu de confiance dans leurs chiffres (32).

Les événements de la journée suggéraient à Cortés bien des sujets de réflexions. Nulle part, jusqu'ici, il n'avait rencontré pareille résistance; nulle part il n'avait eu affaire à des troupes si formidables par leurs armes, leur discipline et leur courage. Loin de manifester l'épouvante superstitieuse des autres Indiens à l'étrange aspect des armes et des chevaux des Espagnols, les Tlascalans avaient lutté hardiment et corps à corps avec leurs ennemis; ils n'avaient cédé qu'à l'inévitable supériorité de la science militaire. Combien serait utile à Cortés l'alliance d'une pareille nation dans une lutte contre les peuples de même race, par exemple avec les Aztéques! Mais comment obtenir cette alliance? Jusqu'ici, toutes ses ouvertures avaient été repoussées avec dédain, et il semblait probable que chaque pas lui serait ainsi disputé dans cette contrée populeuse. Son armée, surtout les Indiens, célébrait les événements de la journée par des festins, des danses, des chants joyeux et des cris de triomphe. Cortés les encourageait, comprenant toute l'importance dont il était pour lui de soutenir le moral du soldat. Mais les chants de réjouissance finirent par cesser. Tout rentra dans le silence, et pendant les veilles de la nuit plus d'une pensée inquiète assiégea l'esprit du général, tandis que sa petite armée, campée autour de la colline indienne, était ensevelie dans le sommeil.

(32) D'après Cortés, pas un seul Espagnol ne fut tué, bien qu'il y eût beaucoup de blessés, dans cette action si fatale aux infidèles! Diaz avoue la perte d'un homme. Dans la fameuse bataille de Navas de Tolosa, entre les Espagnols et les Arabes, en 1212, c'est-à-dire entre deux peuples également versés dans la science militaire de cette époque, deux cent mille Arabes restèrent sur le champ de bataille; et pour balancer cette liste sanglante, vingt-cinq chrétiens seulement!!... Voyez cette évaluation dans la véridique lettre d'Alphonse IX, ap. Mariana, *Hist. de España*, lib. 2, cap. 24.

CHAPITRE III.

VICTOIRE DÉCISIVE. — CONSEIL INDIEN. — ATTAQUE DE NUIT. — NÉGOCIATIONS AVEC L'ENNEMI. — HÉROS TLASCALAN.

1519.

Après tant de fatigues et de si rudes combats, les Espagnols purent donner le jour suivant au repos; mais ce ne fut pas un repos oisif. Ils réparèrent et nettoyèrent leurs armes; ils firent une nouvelle provision de traits d'arbalète; ils se tinrent prêts à recommencer la lutte, si la sévère leçon donnée à l'ennemi ne suffisait pas pour le décourager. Le lendemain, Cortés ne recevant aucune ouverture des Tlascalans, résolut d'envoyer une ambassade dans leur camp pour leur proposer une suspension d'hostilités et manifester son désir de visiter en ami leur capitale. Deux des principaux chefs, faits prisonniers dans le dernier combat, se chargèrent de porter le message.

Ne voulant pas, dans l'intervalle, rester dans une inaction que l'ennemi pouvait attribuer à la crainte ou à l'épuisement, il se mit à la tête de sa cavalerie et des troupes légères les plus aptes au service qu'il attendait d'elles, et entreprit une reconnaissance dans le pays voisin. C'était une contrée montagneuse, formée par une ramification de la grande Sierra de Tlascala. Les pentes verdoyantes et les vallées étaient couvertes de maïs et de plantations de maguey. Des villes et de populeux villages couronnaient les éminences. Cortés raconte qu'il compta dans l'une des ces villes trois mille habitations (1).

(1) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 52.

Oviedo, qui avait la libre disposition des manuscrits de Cortés, dit qu'il y avait trente-neuf maisons. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3.) Cette erreur peut résulter de ce que, dans les calculs espagnols, le signe qui

Lorsqu'il rencontrait une vigoureuse résistance, ce qui lui arriva en plusieurs endroits, il mettait tout à feu et à sang. Après une heureuse excursion, il rentra au camp, chassant devant lui plusieurs centaines de prisonniers indiens. Il les traita avec douceur, s'efforçant de leur faire comprendre que ces actes de violence, contraires à ses désirs, étaient la conséquence nécessaire de la politique hostile de leurs compatriotes ; il espérait convaincre à la fois la nation tlascalane de sa puissance et de ses dispositions amicales.

Pendant son absence les deux messagers étaient revenus du camp ennemi. Ils avaient rencontré Xicotencatl à deux lieues environ de distance, où il était campé avec de grandes forces. Le cacique leur donna audience à la tête de ses troupes, et répondit au message de Cortés que les Espagnols pouvaient aller aussi vite qu'il leur plairait à Tlascala, où leurs corps seraient dépecés et offerts aux dieux. Il promettait au contraire de leur rendre visite le lendemain, s'ils prenaient le parti plus sage de rester dans leur camp (2). Les messagers ajoutèrent que le cacique commandait une grande armée, composée de cinq corps de dix mille hommes chacun, la fleur des guerriers tlascalans et otomies, rassemblés sous la bannière de leurs chefs par ordre du sénat, qui avait résolu de frapper un coup décisif pour exterminer les étrangers (3).

L'audacieux défi de Xicotencatl trompa les espérances des Espagnols; ils ne s'attendaient pas à tant d'opiniâtreté. L'ennemi leur avait déjà donné des preuves de son courage et de son impétuosité formidable. Affaiblis par les premiers combats, ils allaient avoir à lutter contre des forces plus considérables encore. Le sort réservé aux vaincus donnait à la guerre un aspect sinistre. « Nous redoutions la mort, dit Bernal Diaz, ce cœur

désigne un mille ressemble beaucoup au chiffre 9. P. Martyr, qui pouvait aussi consulter le manuscrit du conquérant, confirme le plus grand nombre, qui nous semble *à priori* le moins probable.

(2) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 64.

(3) Gomara, *Crón.*, cap. 46. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 83.

de lion, parce que nous étions hommes. » Le père Olmedo employa toute la nuit à recevoir la confession des soldats et des chefs, et à leur donner l'absolution de leurs péchés. Muni des saints sacrements, le soldat catholique s'endormait sans crainte, résigné à tout pour le triomphe de la croix (4).

Une grande bataille étant devenue inévitable, Cortés résolut de marcher au-devant de l'ennemi pour combattre en plaine. Il avait un autre but, celui d'en imposer aux Tlascalans par cet acte de résolution, et d'exciter l'ardeur des Espagnols, dont le moral eût pu être abattu s'ils s'étaient laissé attaquer dans leurs retranchements. Un brillant soleil éclairait l'horizon, lorsque le lendemain matin, 5 septembre 1519, jour mémorable dans l'histoire de la conquête espagnole, Cortés passa son armée en revue et lui adressa quelques encouragements et quelques conseils. Il recommanda à l'infanterie de se servir plutôt de la pointe que du tranchant du sabre et d'essayer de percer les ennemis de part en part; aux cavaliers, de charger au petit galop et de diriger leurs lances dans les yeux des Indiens. L'artillerie, les arquebusiers, les arbalétriers devaient se soutenir mutuellement, et décharger tour à tour leurs armes, pour entretenir un feu nourri. Cortés recommandait surtout à ses soldats de serrer leurs rangs et d'être fermes à leur poste, car de là dépendait leur salut.

Les Espagnols n'avaient pas fait un quart de lieue, lorsqu'ils rencontrèrent l'armée tlascalane, dont l'ordre de bataille s'étendait au loin en largeur et en profondeur sur une vaste plaine ou prairie d'environ six milles carrés. L'aspect des bataillons indiens justifiait ce que l'on avait dit de leur nombre (5). On ne pouvait rien imaginer de plus pittoresque : les corps nus des simples guerriers étaient peints de couleurs éclatantes; les casques bizarres des chefs étincelaient d'or et

(4) *Rel. seg. de Cortes*, ap. Lorenzana, p. 52. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 83. Gomara, *Crónica*, cap. 46, 47. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 64.

(5) Cortés crut voir cent cinquante mille hommes! (*Rel. seg.* ap. Lorenzana, p. 52.) nombre adopté généralement par les écrivains postérieurs.

Digitized by Google

de pierres précieuses; toute leur armure était couverte de plumes éblouissantes (6). Une forêt de lances et de dards, armés de pointes d'iztli transparent ou de cuivre, scintillait sous les rayons du soleil levant comme les lueurs phosphorescentes qui se jouent à la surface d'une mer agitée, tandis que l'arrière-garde de cette magnifique armée était obscurcie par l'ombre des bannières qui portaient les armoiries des grands chefs tlascalans et otomies (7). Le héron blanc sur un rocher, armes de la maison de Xicotencatl, se distinguait entre toutes les bannières, et plus encore l'aigle d'or aux ailes déployées, le grand étendard de la république de Tlascala (8), semblable aux enseignes romaines et richement orné d'émeraudes et de broderies d'argent.

Les simples guerriers ne portaient d'autre vêtement qu'une ceinture autour des reins. Leurs corps étaient peints des couleurs particulières aux chefs dont ils suivaient la bannière. La cotte d'armes garnie de plumes des guerriers du premier rang présentait la même distinction de couleurs. C'est ainsi qu'on reconnaissait les divers clans écossais à la nuance de

(6) Not half so gorgeous, for their may-day mirth,
All wreath'd and ribanded, our youths and maids,
As these stern Tlascalans in war attire!
(SOUTHEY'S, *Madoc*, part, I, cant. 7.)

(7) Les étendards mexicains étaient placés au centre de l'armée, ceux des Tlascalans à l'arrière-garde. (Clavigero, *Stor. del Messico*, vol. 2, p. 145.) D'après le conquérant anonyme, le drapeau était attaché au corps de celui qui le portait, en sorte qu'il était impossible de le lui enlever. *Rel, d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.

(8) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, l. 6, cap. 6. Gomara, *Crónica*, cap. 46. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 64. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 45.

Les deux derniers auteurs parlent de la devise d'un oiseau blanc, semblable à une autruche, comme étant celle de la république. Il est évident qu'ils confondent l'enseigne de l'État avec celle du général indien. Camargo, qui a donné les emblèmes héraldiques des quatre grandes familles de Tlascala, dit que le héron blanc était celui de Xicotencatl.

leurs tartans (9). Les caciques et les principaux chefs portaient une tunique de coton piquée de deux pouces d'épaisseur, qui, collant contre leur corps, protégeait aussi leurs cuisses et leurs épaules. Les plus riches endossaient par-dessus cette tunique une cuirasse de fines lames d'or ou d'argent; des bottes ou des sandales de cuir, brodées d'or, garantissaient leurs pieds et leurs jambes; mais la plus brillante partie de leur costume était un manteau de *plumaje*, ou d'étoffe en plumes, brodée avec un art curieux et qui rappelait les riches tuniques portées par les chevaliers du moyen âge par-dessus leurs armures. Cet équipement pittoresque était complété par un casque bizarre de bois sculpté ou de cuir représentant la tête de quelque animal sauvage, souvent armée d'une formidable rangée de dents (10). Au sommet du casque flottait un splendide panache des plumes éclatantes et si variées des oiseaux des tropiques. Sa forme et sa couleur indiquaient le rang et la famille du guerrier. Leurs boucliers ou targes étaient quelquefois recouverts de cuir, mais le plus souvent ils se composaient de roseaux enlacés et rembourrés de coton; ils préféraient ce dernier bouclier, qui offrait plus de résistance et était moins sujet à se briser. Ils avaient encore d'autres boucliers où le coton était recouvert d'une substance élastique, qui permettait de les resserrer dans une forme plus compacte, comme un éventail ou un parapluie. Ces boucliers étaient décorés de riches ornements, selon le goût ou la fortune du guerrier, et garnis d'une magnifique frange de *plumaje*.

Ils avaient pour armes offensives des frondes, des arcs, des flèches, des javelines et des dards. Archers très-habiles, ils savaient décocher deux et même trois flèches à la fois. Ils excellaient surtout à lancer des traits. Les Espagnols redoutaient extrêmement une espèce de javelot attaché à une courroie que

(9) Le récit du chroniqueur tlascalan est confirmé par le conquérant anonyme et par Bernal Diaz, tous les deux témoins oculaires. (*Hist. de la conquista*, cap. 64 *et alibi*. (Camargo, *Hist. de Tlascola*, Ms. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.)

(10) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.

l'Indien tenait dans sa main pour le retirer après l'avoir lancé. Ces différentes armes étaient garnies de pointes d'os ou de pierre obsidienne, substance vitreuse qu'ils rendaient aussi tranchante qu'un rasoir, mais qui s'émoussait vite. Leurs lances et leurs flèches avaient souvent aussi des pointes de cuivre. Au lieu de sabres, ils se servaient de bâtons à double poignée d'environ trois pieds et demi de long, garnis transversalement, à des intervalles réguliers, de lames aiguës d'iztli, arme terrible qui, au dire d'un témoin oculaire, abattait un cheval d'un seul coup (11).

Tel était l'équipement militaire des Tlascalans, et, à peu d'exceptions près, celui de la grande famille des nations qui occupaient le plateau de l'Anahuac. Les boucliers des Indiens, leurs cottes d'armes en coton piqué, ou *escaupil*, comme on les appelait en castillan, furent adoptés par les Espagnols, qui les trouvèrent d'une tout aussi bonne protection que leurs armures, et bien supérieurs pour la légèreté et la commodité; elles suffisaient pour amortir une flèche ou un javelot, et l'impuissance contre les armes à feu leur était commune avec toutes les armures. On peut dire sans exagération que l'équipage d'un guerrier indien ne le cédait, pour l'éclat, l'utilité et la force, à celui d'aucune des nations les plus civilisées de l'antiquité (12).

A la vue des Castillans l'armée de Tlascala poussa son cri de guerre, bien plus perçant que la sauvage musique de conques, d'atabales et de trompettes, avec laquelle ils proclamaient d'avance leur victoire sur une poignée d'ennemis. Dès que les Espagnols furent à portée des traits, les Indiens firent pleuvoir sur eux une grêle de projectiles qui obscurcit un moment le soleil comme un nuage, et joncha la terre de monceaux de

(11) *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.

(12) On peut voir des détails particuliers sur le costume et la hiérarchie militaires des tribus américaines du plateau, dans Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.; Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 101 et seq.; Acosta, lib. 6, cap. 26; *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305, et autres auteurs.

pierres et de flèches (13). La petite armée poursuivit sa marche d'un pas lent mais ferme. Lorsqu'elle fut assez rapprochée de l'ennemi pour rendre sa première décharge plus destructive, Cortés ordonna de faire halte, et formant rapidement ses troupes, il ouvrit un feu bien nourri sur toute la ligne. Tous les coups portaient; des rangs d'Indiens tombaient moissonnés sans que leurs camarades eussent le temps d'enlever, selon leur coutume, les corps du champ de bataille. Les boulets emportaient des fragments d'armures et des membres mutilés, hideux débris qui répandaient la consternation parmi les indigènes; mais leurs masses, un instant pétrifiées d'horreur et bientôt exaspérées par leurs pertes et leurs souffrances, se ruèrent avec de grands cris sur l'armée de Cortés. On eût dit d'une avalanche ou d'un torrent grossi par la fonte des neiges. Aucune force humaine ne pouvait soutenir un tel choc. Les Espagnols lâchèrent pied. La confusion se mit dans leurs rangs. En vain Cortés essayait de les rallier, sa voix était étouffée par le tumulte du combat et les burlements sauvages des Indiens. Le flot de la bataille emportait les Espagnols; tout semblait perdu; mais il y avait dans le cœur de chaque soldat une voix qui parlait plus haut que celle du général, c'était la voix du désespoir. L'effroi du sort qui les attendait leur donna une énergie surnaturelle. Le corps des Indiens n'offrait aucune résistance au bonnes lames de Tolède, qui fendaient ces vagues humaines. L'artillerie foudroyait de loin les flancs des assaillants que « cette tempête de feu » mettait en désordre. Leur nombre même augmentait la confusion à mesure qu'ils se précipitaient vers le front de bataille. La cavalerie, saisissant l'occasion, chargea vaillamment sous la conduite de Cortés, et força l'ennemi à se replier avec plus de précipitation qu'il n'en avait mis dans l'attaque.

Plus d'une fois les Tlascalans revinrent à la charge, mais avec moins d'ardeur et de plus grandes pertes; ils étaient trop novices en stratégie pour profiter de l'immense supériorité de leur nombre; ils étaient bien divisés en compagnies, dont cha-

(13) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 65.

cune avait son chef et sa bannière, mais ils ne gardaient aucun rang et combattaient pêle-mêle; ils ne savaient ni concentrer leur nombre sur un point donné, ni soutenir une attaque, en remplaçant les détachements fatigués par des troupes fraîches. L'ennemi, si inférieur en nombre, n'avait affaire qu'à une petite partie de leur armée. Le reste de leurs forces restait dans l'inaction ou embarrassait les combattants en se ruant sur eux pour les soutenir. A la moindre alarme, la panique se répandait dans cette masse confuse. C'était, en un mot, la lutte des Grecs d'Alexandre et des Perses de Darius.

Cependant l'immense supériorité numérique des Indiens devait finir, moyennant de grands sacrifices d'hommes, par lasser la constance des Espagnols, harassés de fatigue et affaiblis par leurs blessures. Heureusement pour Cortés, la discorde se mit parmi les Tlascalans. Un de leurs chefs, chargé du commandement d'une des grandes divisions de l'armée, blessé de la conduite hautaine de Xicotencatl, qui l'avait accusé de manque d'habileté ou de courage dans la dernière action, appela son rival en combat singulier. Le combat n'eut pas lieu, mais le cacique outragé assouvit cette fois son ressentiment en quittant le champ de bataille avec les dix mille hommes qu'il commandait. Un autre chef suivit son exemple.

Affaibli par cette double désertion et par les pertes de la journée, Xicotencatl ne put résister plus longtemps aux Espagnols. Après leur avoir disputé le terrain pendant plusieurs heures avec un courage admirable, il les en laissa maîtres enfin. L'armée de Cortés, trop épuisée pour poursuivre l'ennemi et satisfaite d'une victoire si décisive, revint occuper sa première position sur la colline de Tzompach. Elle avait fait beaucoup de mal aux Indiens sans essuyer elle-même de grandes pertes (14). On ne comptait qu'un petit nombre de morts. Cortés les fit enterrer en secret, espérant laisser ignorer aux Indiens que

(14) C'est Bernal Diaz qui dit cela, et par les expressions de *los mortuos*, *los cuerpos*, il contredit visiblement sa première assertion qu'un seul chrétien avait péri dans la bataille. (*Hist. de la conquista*, cap. 65.) Cortés n'a pas même la bonne grâce d'avouer la perte d'un homme.

les Espagnols étaient mortels comme eux. En revanche, un grand nombre de soldats et tous les chevaux étaient blessés. Le manque d'un grand nombre d'objets de première nécessité augmentait la difficulté de la position. On n'avait ni huile ni sel, et nous avons déjà dit qu'on ne pouvait s'en procurer sur le territoire de Tlascala. Les vêtements des Espagnols, appropriés à un climat plus doux, s'accordaient assez mal avec l'air vif et pénétrant des montagnes, et, comme le remarque ironiquement Bernal Diaz, des arcs et des flèches étaient une assez mauvaise protection contre l'inclémence du ciel (15).

Les événements de la journée étaient de nature à inspirer aux Espagnols une juste confiance en eux-mêmes ; cette confiance, que l'expérience seule pouvait leur donner, n'était pas du mépris pour les indigènes. A armes égales, un guerrier tlascalan eût pu tenir tête à un Espagnol (16); mais l'issue du combat prouvait la supériorité de la discipline et de la science militaire sur le courage physique et le nombre ; c'était avons-nous dit, une nouvelle épreuve de la vieille lutte de l'Europe et de l'Asie. Il est juste toutefois de remarquer que la poignée de Grecs qui mettait en déroute les armées de Xerxès et de Darius possédait sous le rapport de l'armement bien moins d'avantages que les Espagnols. L'emploi des armes à feu donnait à ces derniers une supériorité si grande, qu'entre nations également civilisées une lutte aussi disproportionnée aurait eu les mêmes résultats. Il faut ajouter à l'effet des armes à feu celui de la cavalerie. Les nations de l'Anahuac n'avaient aucun grand animal domestique et ne connaissaient aucune bête de trait. Leur esprit fut naturellement frappé par l'étrange

(15) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3. *Rel. seg. de Cortes*, ap. Lorenzana, p. 52. Herrera, *Hist. de Tlascala*, dec. 2, ib. 5, cap. 6. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 83. Gomara, *Crónica*, cap. 46 Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4. cap. 32. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 65, 66.

(16) Le conquistador anonyme, rendant justice à la valeur des Indiens, dit avoir vu un seul guerrier se défendre longtemps contre deux, trois et même quatre Espagnols... (*Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, fol. 305.)

apparition du cheval et du cavalier, se mouvant à l'unisson, semblant ne faire qu'un seul être, et lorsqu'ils virent ce terrible animal, « le cou enveloppé de tonnerres, » renverser les bataillons, les fouler aux pieds, on comprend quelle mystérieuse terreur dut s'emparer d'eux (17).

Cortés crut devoir profiter du coup important qu'il venait de frapper pour envoyer une nouvelle ambassade à Tlascala. Le message était conçu dans le même sens que les propositions adressées au camp de l'ennemi avant la bataille. Le sénat n'était pas encore suffisamment humilié, malgré la consternation causée par la dernière affaire. Maxixcatzin, un des quatre grands chefs de la république, reproduisit avec une grande force les arguments qu'il avait fait valoir pour accepter l'alliance des étrangers. Les armées de la république venaient d'essuyer, disait-il, trop de défaites pour conserver aucun espoir fondé de résistance; il fit ressortir la générosité du vainqueur envers les prisonniers, générosité si rare dans l'Anahuac. C'était un motif de plus pour contracter une alliance avec des hommes qui promettaient d'être amis aussi sûrs qu'ennemis redoutables. Ces sages conseils furent repoussés par les partisans de la guerre, dont la dernière déroute avait plutôt enflammé qu'abattu l'animosité. Le jeune Xicotencalt brûlait de réparer sa disgrâce et de laver la première tache faite aux armes de la république.

Le sénat, en proie à une vive perplexité, résolut de consulter les prêtres, dont l'autorité était souvent invoquée dans les conseils indiens. Les chefs de Tlascala demandèrent naïvement aux interprètes des destinées si les Espagnols étaient des êtres surnaturels, ou des hommes de chair et de sang comme eux. Les prêtres, après s'être consultés, firent, dit-on, cette étrange réponse : « Les Espagnols ne sont pas des dieux, mais les enfants du soleil ; ils tirent toute leur force de ce grand astre,

(17) L'effroi produit sur les indigènes par la cavalerie rappelle la confusion où furent jetées les légions romaines par l'étrange apparition des éléphants dans leurs premières rencontres avec Pyrrhus. Voyez Plutarque, *Vie de Pyrrhus*.

et leur puissance disparaît avec ses rayons. » Les prêtres conseillaient en conséquence une attaque de nuit, comme offrant des chances certaines de succès. Cette réponse, puérile en apparence, était peut-être dictée par la politique plutôt que par la superstition. Il est assez probable que Xicotencalt et les partisans de la guerre l'avaient suggérée pour faire consentir la nation à une attaque de nuit, entreprise si contraire aux usages guerriers, et, on peut le dire, au droit des gens dans l'Anahuac. Quoi qu'il en soit, l'avis fut écouté, et le général tlascalan autorisé à tenter avec dix mille guerriers une attaque nocturne contre le camp espagnol.

Le projet fut conduit avec tant de secret qu'il eût pu réussir sans la vigilance de Cortés. Par bonheur aussi la nuit choisie pour l'attaque fut éclairée par une pleine lune d'automne. Une des védettes aperçut de très-loin un corps d'Indiens qui s'approchait du camp ; l'alarme fut aussitôt donnée.

Les Espagnols dormaient d'habitude à côté de leurs armes et près de leurs chevaux sellés, la bride pendant au cou. En cinq minutes, tout le monde eut pris les armes. On voyait les sombres colonnes des Indiens s'avancer à la dérobée dans la plaine, où leurs têtes dépassaient à peine les hautes tiges de maïs dont le pays était couvert. Cortés résolut de ne pas attendre l'assaut de l'ennemi derrière ses retranchements, mais de fondre au contraire sur les Indiens dès qu'ils seraient au pied de la colline.

Les Tlascalans approchaient avec lenteur, dans l'espoir de surprendre le camp plongé dans le sommeil. Mais à peine eurent-ils atteint la colline que le cri de guerre des Espagnols rompit le silence. Ils virent l'armée tout entière sortir de ses retranchements et se précipiter sur eux. Les Espagnols, brandissant leurs armes, semblaient autant de fantômes ou de démons errant au milieu de l'air. La lueur incertaine de la lune, ajoutant aux rêves d'une imagination troublée, donnait aux chevaux et aux cavaliers des dimensions gigantesques.

Les Indiens, sans attendre le choc de leurs ennemis, furent frappés d'une panique soudaine, et prirent la fuite après avoir

lancé une volée de flèches. Les cavaliers les poursuivirent dans la plaine, les taillèrent en pièces et les foulèrent sous les pieds de leurs chevaux. Cortés ne rappela ses soldats que lorsqu'ils furent las de tuer (18).

Le lendemain, selon son habitude politique, après une affaire décisive, il envoya une nouvelle ambassade à Tlascala. Elle se composait de prisonniers tlascalans auxquels Marina se chargea de transmettre les instructions de Cortés. Cette femme vraiment remarquable avait conquis l'admiration générale par sa constance et sa gaieté au milieu des fatigues, des périls et des privations de la guerre. Loin de trahir en aucune occasion la faiblesse et la timidité de son sexe, on la voyait souvent encourager les Espagnols ; et la sympathie cherchait toujours à adoucir les souffrances de ses compatriotes (19).

Cortés renouvelait dans son message ses premières protestations d'amitié. Il promettait encore l'oubli des injures passées, mais pour la dernière fois, et si l'on rejetait ses offres de paix, il menaçait d'entrer dans la capitale en conquérant, d'en raser toutes les maisons d'en passer tous les habitants au fil de l'épée.

Les ambassadeurs partirent avec le symbolique présent d'une lettre dans une main et d'une flèche dans l'autre. Ils trouvèrent le sénat tlascalan plongé dans un abattement profond, par suite des dernières nouvelles. L'échec complet de l'attaque de nuit détruisait leur dernier espoir. Leurs armées avaient été battues coup sur coup en plaine et en embuscade.

(18) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 53, 54. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 2, c. 2. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 32. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 6, cap. 8. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 66.

(19) « Digamos como doña Marina, con ser muger de la tierra, que esfuerço tan varonil tenia, que con oir cada dia que nos auan de matar, y comer nuestras carnes, y auernos visto cercados en las batallas passadas, y que aora todas estauamos heridos y dolientes, jamas vimos flaqueza en ella, sino muy mayor esfuerço que de muger. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 66.)

La ruse et le courage échouaient également contre un ennemi dont le bras ne se lassait jamais, dont l'œil était toujours ouvert.

Il ne restait plus qu'à se soumettre. Quatre des principaux caciques furent donc chargés de se rendre dans le camp espagnol. Ils devaient promettre à Cortés un libre passage à travers leurs pays, et une réception amicale à Tlascala. La république, regrettant le passé, acceptait avec empressement l'amitié des Espagnols.

Les ambassadeurs avaient ordre aussi de faire halte dans le camp de Xicotencatl, pour l'instruire de l'objet de leur mission, lui enjoindre de s'abstenir désormais de toute agression, et de fournir des vivres aux étrangers.

Xicotencatl reçut de fort mauvaise grâce ces nouvelles instructions. Ses fréquentes rencontres avec les Espagnols et son courage naturel l'avaient aguerri contre les terreurs superstitieuses de ses compatriotes. Les étrangers n'étai entpas pour lui des êtres surnaturels, mais des hommes. Il regardait comme un mortel affront d'être tant de fois vaincu par eux. Sa tête était pleine de projets de vengeance. Aussi refusa-t-il de licencier ses troupes et d'envoyer des vivres aux Espagnols. Les ambassadeurs se laissèrent persuader par lui. Il les retint dans son camp, en sorte que Cortés n'eut aucune connaissance des dispositions favorables de la capitale (20).

Les historiens castillans blâment la conduite de Xicotencatl en cette circonstance, comme celle d'un sauvage altéré de sang. Cela est tout naturel; mais le lecteur dont le jugement n'est faussé par aucun préjugé national sera peut-être d'un autre avis. Peut-être trouvera-t-il beaucoup à admirer dans ce caractère altier, indomptable, debout malgré l'adversité, comme une noble colonne au milieu des ruines. Peut-être verra-t-il dans la conduite du chef indien la preuve d'une grande sagacité qui sut lire à travers le voile de l'insidieuse

(20) Bernal. Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 67. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 83.

amitié des Espagnols les misères à venir de sa patrie. Peut-être enfin admirera-t-il le patriotisme d'un homme qui, également au-dessus de la peur et de la superstition, était résolu à soutenir une lutte impossible pour l'indépendance de son pays.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

MÉCONTENTEMENTS DANS L'ARMÉE. — ESPIONS TLASCALANS. — PAIX AVEC LA RÉPUBLIQUE. — AMBASSADE DE MONTÉZUMA.

1519.

Pour entretenir la terreur du nom castillan et ne laisser aucun repos à l'ennemi, Cortés, le jour même où il envoyait une nouvelle ambassade à Tlascala, résolut d'explorer le pays à la tête d'un petit corps de cavalerie et de troupes légères. Il souffrait tellement de la fièvre et des remèdes employés pour la guérir, qu'il pouvait à peine se tenir à cheval (1). La contrée était fort sauvage. Le vent glacé des hautes montagnes pénétrait les vêtements des troupes et gelait les hommes et les chevaux. Quatre ou cinq de ces derniers ne purent résister à la fatigue, et le général, craignant de les perdre, les renvoya au camp.

Les soldats, découragés par ce mauvais présage, voulaient persuader au général de retourner sur ses pas, mais il leur répondit : « Nous combattons sous la bannière de la croix. Dieu est plus fort que la nature. (2) » Et il continua sa marche.

Le pays que traversaient les Espagnols présentait les mêmes aspects que nous avons déjà décrits : des plaines cultivées entrecoupées de collines boisées, couvertes de villes et de villages, dont plusieurs étaient des postes occupés par les

(1) L'effet du remède, bien que la dose fût forte, d'après le minutieux Diaz, fut suspendu pendant tous les violents exercices du général. Gomara, toutefois, ne considère pas cela comme un miracle. (*Crónica*, cap. 49.) Le père Sandoval est d'un autre avis. (*Hist. de Carlos Quinto*, t. 1, p. 127.) Solis, après de consciencieuses recherches sur ce sujet important, se prononce, ce qui est étrange, contre l'opinion du bon père! (*Conquista*, lib. 3. cap. 20.)

(2) « Dios es sobre natura. » (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 54.)

Otomies sur les frontières. Cortés mettait en pratique la maxime romaine, qu'il faut être clément pour l'ennemi qui se soumet; mais comme il rencontrait trop souvent une vive résistance, sa route était marquée par l'incendie et la désolation. Après une courte absence, il rentra dans le camp sans avoir essuyé aucune perte, et chargé de butin. Il eût été plus honorable de déployer moins de rigueur. Bernal Diaz impute les principaux excès commis en cette circonstance aux alliés indiens, qu'il était impossible de contenir dans l'ardeur de la victoire (3). Dans tous les cas, Cortés paraît s'être assez peu inquiété de ces excès. « Comme nous combattions, dit-il dans sa lettre à l'empereur Charles-Quint, sous la bannière de la croix (4), et pour la vraie foi, le ciel couronnait nos armes d'un tel succès, que les Castillans tuaient des multitudes d'infidèles sans essuyer de perte importante (5). » Les conquérants espagnols, à en juger d'après leurs relations, se déguisant à eux-mêmes les mobiles tout mondains qui les faisaient agir, se regardaient comme les soldats de l'Église, les champions du christianisme, et c'est sous le même point de vue fort édifiant et fort commode que les historiens de la même nation envisagent encore, à une époque plus rapprochée de nous, les sanglants exploits de leurs compatriotes (6). De retour au camp, Cortés y trouva de nouveaux sujets d'inquiétudes,

(3) *Hist. de la conquista*, cap. 64.

Cortés n'est pas du même avis, car il dit hardiment : « Quemé mas de diez pueblos. » (*Ibid.*, p. 52.)

Son révérend commentateur désigne l'emplacement des villes indiennes détruites par lui dans ses *razias*. (*Viaje*, ap. Lorenzana, p. 9, 11.)

(4) La fameuse bannière du conquérant, avec la croix qui y est blasonnée, a été conservée jusqu'à nos jours à Mexico.

(5) « E como trayamos la bandera de la cruz, y puñabamos por nuestra fé, y por servicio de Vuestra Sacra Magestad, en su muy real ventura nos dió Dios tanta victoria, que les matamos mucha gente, sin que los nuestros recibiessen daño. (*Rel. seg. de Cortés*. ap. Lorenzana, p. 52.)

(6) « Y fué cosa notable, » s'écrie Herrera, « con quanta humildad, i devocion, bolvian todos alabando á Dios, que tan milagrosos victorias les daba; de donde se conocia claro, que los favorecia con su divina asistencia. »

des mécontentements se manifestaient parmi les soldats. Leur patience se lassait d'une vie de fatigues et de périls qui semblaient interminables. A quoi leur avaient servi des victoires remportées avec de si terribles chances en cas de défaite? « L'idée de parvenir à Mexico, dit Bernal Diaz, était regardée par toute l'armée comme une rêverie creuse (7). La perspective d'une lutte prolongée contre le peuple féroce au milieu duquel se trouvait l'armée, assombrissait tous les esprits. »

Parmi les mécontents se faisaient remarquer un certain nombre de ces esprits turbulents, infatués d'eux-mêmes, tels qu'on en voit dans toutes les armées, et qui, semblables à des bulles d'air, ne manquent pas de se montrer à la surface, dès que l'eau est agitée. La plupart appartenaient à la vieille faction de Velasquez, et le regret des plantations qu'ils possédaient à Cuba grandissait à mesure qu'on s'éloignait de la côte. Ils se présentèrent devant Cortés, non plus en soldats mutinés, car la leçon de Cuba était de trop fraîche date, mais avec le dessein d'expliquer franchement leurs griefs à un compagnon d'aventures (8). Le ton familier de leurs plaintes, que les chroniqueurs nous ont conservées, caractérise on ne peut mieux le pied d'égalité sur lequel tous les hidalgos de l'expédition entendaient vivre avec leur capitaine général.

Leurs souffrances étaient devenues, disaient-ils, insupportables. Ils avaient tous reçu une blessure, et la plupart d'entre eux deux ou trois. Plus de cinquante hommes étaient morts de manière ou d'autre, depuis qu'on avait quitté la Vera-Cruz. Il n'y avait pas de bête de somme dont la vie ne fût préférable à la leur, car, la nuit venue, celle-ci se reposait du moins de ses labeurs, tandis que, veillant et combattant tour à tour, ils n'avaient de repos ni le jour ni la nuit. L'espoir de conquérir Mexico était insensé. Si la petite république de Tlascala avait pu leur opposer une pareille résis-

(7) « Porque entrar en Mexico, teniamosio por cosa de risa, á causa de sus grandes fuerzas. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 66.)

(8) Diaz repousse avec indignation l'idée de mutinerie que Gomara attachea cette démonstration. (Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 71.)

tance, que serait-ce du grand empire mexicain? Il fallait profiter de la suspension momentanée des hostilités pour retourner à la Vera-Cruz. La flotte était détruite, il est vrai, et par cet acte d'une témérité sans exemple dans les annales de Rome même, le général s'était rendu responsable du sort de l'armée. Mais il restait encore un navire qu'on pouvait envoyer à Cuba pour y demander des renforts et des subsides, à l'aide desquels on pourrait reprendre les opérations avec certaines chances de succès.

Cortés écouta ces représentations avec le plus grand sang-froid. Il connaissait le caractère de ses soldats, et, loin de les réprimander ou de recourir à la rigueur, il leur répondit avec la même franchise.

Il avoua qu'il y avait beaucoup de vrai dans ce qu'ils disaient. Les souffrances des Espagnols avaient été grandes, plus grandes que celles de tous les héros de la Grèce et de Rome. Mais leur gloire serait plus grande aussi. Que de fois il avait été rempli d'admiration à la vue de sa petite armée enveloppée par des myriades de barbares! Les Espagnols seuls pouvaient triompher avec de si terribles chances contre eux. Encore n'avaient-ils vaincu qu'avec le bras du Tout-Puissant. Ils devaient donc compter sur la même protection. N'était-ce pas la cause de Dieu qu'ils défendaient? Sans doute, ils avaient rencontré de grands obstacles, de grands périls; mais étaient-ils donc venus au Mexique pour y vivre dans l'indolence et les plaisirs? La gloire, comme il leur avait dit au début de l'entreprise, ne s'acquérait que par la fatigue et le danger. Ils lui rendraient sans doute cette justice qu'il n'avait hésité à prendre sa part ni de l'une ni de l'autre. « Personne, assurément, dit l'honnête chroniqueur, qui avait entendu cette conversation et qui la rapporte, ne pouvait nier cette vérité. » Mais s'ils avaient rencontré bien des misères, partout, en revanche, ils avaient été victorieux. Déjà ils jouissaient des premiers fruits de la victoire; l'abondance régnait dans leur camp. Bientôt les Tlascalans, humiliés par leurs dernières défaites, imploreraient la paix. Rebrousser chemin était impossible.

Les pierres même se lèveraient contre eux, s'ils tentaient de le faire. Les Tlascalans les poursuivraient jusque sur la côte. Combien les Mexicains triompheraient de la honteuse issue de leurs forfanteries ! Leurs anciens alliés deviendraient leurs ennemis, et les Totonaques, pour détourner la vengeance des Aztèques, seraient les premiers à pousser contre eux le cri de guerre. Puisqu'il n'y avait pas d'autre alternative que de marcher en avant, il les suppliait de faire taire des craintes si pusillanimes. Au lieu de tourner les yeux vers Cuba, que ne les fixaient-ils sur Mexico, le noble but de leur entreprise !

Pendant cette conférence, un grand nombre de soldats s'étaient rassemblés autour de Cortés. Les mécontents, enhardis par la présence de leurs camarades et par la modération du général, répondirent qu'ils étaient loin d'être convaincus. Encore une pareille victoire, et leur ruine était consommée. Ils n'allaient à Mexico que pour s'y faire égorger ! — La patience de Cortés se lassa enfin. Il trancha la discussion en citant un vers d'une vieille ballade dont le sens est qu'il vaut mieux mourir avec honneur que vivre avec honte. Ce généreux sentiment trouva de bruyants échos dans la majeure partie de l'auditoire. Le gros de l'armée laissait bien échapper quelques murmures, mais ne songeait nullement à abandonner l'entreprise et encore moins son général, objet d'un dévouement passionné.

Les mécontents, déconcertés par ce blâme public, rentrèrent dans leurs quartiers, étouffant mal leurs malédictions contre le chef qui avait conçu l'idée d'une telle entreprise, contre les Indiens qui lui servaient de guides, et contre leurs propres compatriotes qui lui prêtaient leur concours (9).

Tels étaient les obstacles que rencontrait Cortés : un en-

(9) Cette conférence est rapportée, avec quelques variantes, par presque tous les historiens. *Rel. seg. Cortés,* ap. Lorenzana, p. 55. Oviedo, *Hist. de las Indias,* Ms., lib. 33, cap. 3. Gomara, *Crónica,* cap. 51, 55. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.,* Ms., cap. 80. Herrera, *Hist. gener.,* dec. 2, lib. 6, cap. 9. P. Martyr, *De orbe novo,* dec. 5, cap. 2. J'ai abrégé le récit de Bernal Diaz.

nemi rusé et féroce, un climat inconstant et souvent malsain, une fièvre qu'empirait l'inquiétude mortelle où il était sur la manière dont on jugerait sa conduite en Espagne; enfin, et ce n'était pas la moindre difficulté, le mécontentement des soldats, dont la constance et l'union formaient l'unique base de son entreprise, le grand levier avec lequel il espérait renverser le trône de Montézuma.

Le lendemain matin, on fut surpris de voir paraître une petite troupe de Tlascalans. La couleur blanche de leur costume indiquait le désir de la paix. Ils apportaient beaucoup de provisions et quelques ornements sans grande valeur de la part de Xicotencalt. Le général tlascalan, fatigué de la guerre, désirait entrer en accommodement avec les Espagnols, et ne tarderait pas à paraître, dirent-ils, pour traiter en personne. Cette nouvelle répandit la joie dans le camp, où on fit le meilleur accueil aux envoyés.

Un jour ou deux s'écoulèrent dans l'attente de Xicotencatl. Un petit nombre d'Indiens avaient quitté l'armée, mais il en restait environ cinquante dont la conduite finit par exciter la défiance de Marina. Croyant voir en eux des espions, elle communiqua ce soupçon à Cortés, qui en fit aussitôt arrêter plusieurs. Examinés séparément, ils avouèrent que Xicotencatl les avait envoyés dans le camp espagnol pour l'explorer et lui servir ensuite de guides dans une attaque générale qu'il projetait. Cortés résolut de faire un exemple. Par son ordre, on coupa les mains à tous ces malheureux et on les envoya à Xicotencatl, en les chargeant de lui dire « que les Espagnols étaient prêts à le recevoir de jour ou de nuit (10). »

La vue de leurs camarades mutilés remplit les Indiens de

(10) Diaz dit que sept Indiens seulement eurent les mains coupées. On se contenta de couper le pouce aux autres. (*Hist. de la conquista*, cap. 70.) Cortés n'hésite pas à confesser qu'il fit couper les mains aux cinquante espions. « Los mandé tomar á todos cincuenta, y cortarles las manos, y los embié, que dixessen á su señor, que de noche, y de dia, y cada, y quando él viniesse, verian quien eramos. » (*Rel. seg. de Cortés*. ap. Lorenzana, p. 53.)

consternation. L'esprit hautain du chef lui-même fut abaissé. Dès ce moment, il perdit sa fougue et sa confiance. Ses guerriers, remplis de terreurs surnaturelles, refusèrent de servir plus longtemps contre un ennemi qui lisait dans leur pensée, et devinait leurs plans avant leur maturité (11).

Le châtiment infligé par Cortés aux espions tlascalans est de nature, sans doute, à choquer les lecteurs; mais on sait que les lois de la guerre, chez tous les peuples civilisés ou sauvages, punissent de mort les espions. L'amputation des membres était une peine comparativement plus douce et réservée pour de moindres crimes. Si cette barbare sentence nous révolte, réfléchissons qu'elle était alors aussi commune que l'usage de fouetter et de marquer avec un fer rouge dans notre propre pays, au commencement de ce siècle, ou celui de couper les oreilles dans le siècle précédent. Notre civilisation, plus avancée, repousse de pareils châtiments comme pernicieux en eux-mêmes et dégradants pour l'humanité; mais au seizième siècle ils étaient autorisés par la législation des peuples les plus policés; et ce serait trop exiger d'un homme, et surtout d'un homme élevé dans le rude métier des armes, que de vouloir qu'il devançât son siècle sur ce point. Il faut presque lui savoir gré de n'être pas resté en arrière, tant les circonstances étaient défavorables au progrès moral.

Toute idée de résistance étant désormais abandonnée, les quatre envoyés de la république tlascalane purent remplir leur mission près de Cortés. Xicotencatl ne tarda pas à les suivre avec une nombreuse escorte portant les couleurs de sa famille, le blanc et le jaune. La joie des Espagnols fut grande à ces indices certains de la cessation des hostilités. Cortés ne rappela pas sans peine ses soldats au calme et à la feinte indifférence qu'il importait de manifester devant l'ennemi.

Xicotencatl s'avançait du pas ferme et assuré d'un homme qui vient plutôt apporter un défi qu'implorer la paix. Sa taille

(11) « De que los Tlascaltecas se admiráron, entendiendo que Cortés les entendia sus pensamientos. » Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 83.

était au-dessus de la moyenne; il avait les épaules carrées; le développement de ses muscles indiquait beaucoup de force et d'agilité; son front large portait plutôt l'empreinte des fatigues que celle de l'âge, car il n'avait que trente-cinq ans. Parvenu en présence de Cortés, il fit le salut accoutumé, touchant la terre avec la main et la portant ensuite à sa tête, tandis que le doux encens des gommes aromatiques s'exhalait en épais nuages des encensoirs portés par sa suite.

Loin de rejeter lâchement sur le sénat le blâme de ce qui s'était passé, le jeune guerrier prit sur lui toute la responsabilité de la guerre. Il avait dû regarder, dit-il, les hommes blancs comme des ennemis, puisqu'ils venaient avec les alliés et les vassaux de Montézuma. Il aimait son pays et voulait lui conserver l'indépendance qu'il avait su défendre dans les longues guerres contre les Aztèques. La fortune lui avait été contraire. Les Espagnols pouvaient bien être en effet les étrangers prédits par les oracles, qui devaient venir de l'Orient pour prendre possession du pays. Il espérait du moins qu'ils useraient avec modération de leur victoire, et respecteraient les libertés de la république. C'est dans cet espoir qu'il venait, au nom de son peuple, se soumettre aux Espagnols, et leur promettre qu'ils trouveraient ses compatriotes aussi fidèles dans la paix que vaillants dans la guerre.

Cortés, loin d'être blessé de ce langage, fut au contraire rempli d'admiration pour ce fier courage que ne pouvait courber l'infortune, et dont il était lui-même un si bon juge. Il affecta toutefois un ton assez sévère pour reprocher au guerrier indien d'avoir continué si longtemps la guerre. Si Xicotencatl avait cru à la parole des Espagnols, s'il avait accepté plus tôt l'amitié qui lui était offerte, il aurait épargné à son pays bien des souffrances, juste prix de tant d'obstination. Mais Cortés, ne pouvant rien changer au passé, était prêt à l'ensevelir dans l'oubli et à recevoir l'hommage des Tlascalans comme vassaux du roi son maître. S'ils étaient sincères, ils trouveraient en lui un ferme soutien; s'ils le trahissaient, il saurait tirer d'eux un châtiment aussi terrible que celui qu'il réservait à la

capitale, si elle ne se fût soumise. Cette menace devait être une prophétie en ce qui regardait Xicotencatl.

Le cacique ordonna alors aux Indiens de sa suite de déposer devant Cortés quelques ornements d'or et quelques broderies en plumes. Ces présents n'avaient guère de valeur, observa-t-il avec un sourire, mais les Tlascalans étaient pauvres. Ils avaient peu d'or, et manquaient même de coton et de sel. Montézuma ne leur avait laissé que leur liberté et leurs armes. Ce n'était donc là qu'une marque de leur bonne volonté. « C'est à ce titre aussi que je reçois vos présents, repartit Cortés, et, venant des Tlascalans, j'en fais plus de cas que d'une maison pleine d'or qui me serait donnée par un autre peuple. » Réponse magnanime et politique à la fois, car c'était avec cette même bonne volonté des Tlascalans qu'il devait conquérir tout l'or du Mexique (12).

Ainsi finit cette guerre sanglante contre la fière république de Tlascala. Plus d'une fois, pendant sa durée, la fortune des Espagnols fut mise en balance. Pour peu qu'elle se fût prolongée, leur ruine devenait imminente, épuisés comme ils l'étaient par les blessures, les veilles, les fatigues, et menacés de voir éclater des rancunes que chaque jour envenimait davantage.

Cette formidable lutte se termina à leur honneur. L'ennemi les crut dès lors invulnérables, protégés par un charme magique, également à l'épreuve des accidents de la fortune et des assauts de l'homme. On comprend que les Indiens aient conçu cette opinion de leurs adversaires, et que le plus humble Espagnol, à son tour, se soit cru l'objet d'une intervention spéciale de la Providence qui le couvrait de son bouclier dans la bataille, le réservant pour de hautes destinées.

Les Tlascalans n'avaient pas encore quitté le camp, lorsqu'on annonça l'arrivée d'une ambassade de Montézuma. La

(12) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 56, 57. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 35, cap. 3. Gomara, *Crónica*, cap. 53. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 71 et seq. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*. Ms., lib. 12, cap. 11.

nouvelle des exploits des Espagnols s'était répandue au loin sur le plateau. L'empereur, surtout, avait suivi chacun de leur pas, et épié avec anxiété leurs progrès depuis la base des Cordillères et le long de leurs pentes jusqu'à la grande terrasse qui les couronne. C'est avec une secrète satisfaction qu'il les avait vus prendre la route de la république de Tlascala, où ils devaient trouver un tombeau, s'ils étaient mortels. Grand fut son effroi, lorsque courriers sur courriers lui apportèrent la nouvelle de leurs victoires; lorqu'il sut que l'épée de cette poignée d'étrangers avait dispersé les plus redoutables guerriers du plateau, comme le vent balaye des feuilles séchées,

Toutes ses terreurs superstitieuses se réveillèrent. Il vit dans les Espagnols « les hommes de la destinée » qui devaient prendre possession de son empire. Plein d'incertitude, il résolut d'envoyer au camp espagnol une nouvelle ambassade composée de cinq des principaux nobles de sa cour. Ils étaient accompagnés d'une suite de deux cents esclaves qui portaient, selon l'ordinaire, un présent qu'il faut attribuer en partie à la peur, en partie à la munificence naturelle du monarque. Ce présent consistait en trois mille onces de grains d'or; en divers articles manufacturés; en plusieurs centaines de manteaux et de vêtements de coton brodé, et en mosaïques de plumes.

Les ambassadeurs dirent à Cortés qu'ils venaient offrir les félicitations de leur maître aux hommes blancs pour les victoires qu'ils avaient remportées. L'empereur regrettait de ne pouvoir les recevoir dans sa capitale, dont la population nombreuse était si turbulente que leur sûreté y serait menacée. L'intimation la plus indirecte des désirs de l'empereur eût suffi chez tous les peuples indiens; mais elle avait peu de poids près des Espagnols. Les envoyés, trouvant cette puérile expression des vœux de leur maître inefficace, eurent recours à un autre argument; ils offrirent, au nom de Montézuma, de payer un tribut au souverain castillan, si les Espagnols renonçaient à visiter la capitale. C'était commettre une grossière erreur, et montrer d'une main la riche cassette qu'on était

incapable de défendre avec l'autre. Pourtant, l'auteur de cette politique pusillanime, triste victime de la superstition, était un monarque renommé parmi les nations indiennes par son intrépidité et l'audace de ses entreprises, la terreur de l'Anahuac !

Cortés, tout en s'appuyant des ordres de son souverain pour ne pas obéir aux vœux de Montézuma, exprima le plus profond respect pour le prince aztèque. Il témoigna le regret de ne pouvoir répondre à tant de munificence, comme il eût désiré le faire, mais il comptait bien s'acquitter un jour par de bons services (13) !

Les ambassadeurs mexicains furent peu satisfaits de voir la guerre finie et leurs ennemis mortels réconciliés avec les Espagnols. La répugnance mutuelle des deux peuples était trop violente pour se contenir même en présence du général. Il vit avec joie ces signes évidents d'une haine qui, minant la puissance de Montézuma, devait assurer le succès de son entreprise (14).

Deux des membres de l'ambassade aztèque retournèrent à Mexico pour faire connaître à leur souverain la situation des affaires dans le camp espagnol. Les autres demeurèrent avec l'armée, Cortés désirant les rendre témoins des hommages que lui décernaient les Tlascalans. Cependant il ne hâta point son départ pour leur capitale, non qu'il partageât les soupçons injurieux des Mexicains ; mais il voulait mettre leur

(13) « Cortés rebició con alegria aquel presente, y dixo que se lo tenia en merced, y que él lo pagaria al señor Monteçuma en buenas obras. » (Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 73.)

(14) Il s'étend sur ce sujet dans sa lettre à l'empereur. « Vista la discordia y desconformidad de los unos y de los otros, no huvo poco placer, porque me pareció hacer mucho á mi propósito, y que podria tener manera de mas ayna sojuzgarlos, é aun accordéme de una autoridad Evangélica, que dice, *omne regnum in seipsum divisum desolabitur* : y con los unos y con los otros maneaba, y á cada uno en secreto le agradecia el aviso, que me daba, y le daba crédito de mas amistad que al otro. » (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 61.)

bonne foi à une plus longue épreuve, et rétablir complétement sa santé. Dans l'intervalle, des messagers arrivaient tous les jours de la ville, le pressant de se mettre en route. Ils finirent par être suivis de plusieurs des vieux conseillers de la république, accompagnés d'une suite nombreuse, impatiente d'un si long délai. Ils amenaient un corps de cinq cents *tamanes* ou hommes de peine, pour traîner les canons et soulager les Espagnols de cette partie fatigante de leur service. Il était impossible de différer plus longtemps le départ; et après avoir entendu la messe et rendu de solennelles actions de grâce au Grand Être qui avait couronné leurs armes d'un plein succès, les Espagnols dirent adieu au camp qu'ils occupaient depuis près de trois semaines sur la colline de Tzompach. La forte tour ou *teocalli* qui la dominait fut nommée, en mémoire de leur résidence, « la Tour de la Victoire ; » et quelques pierres qui en restent encore indiquent au voyageur un lieu rendu à jamais mémorable dans l'histoire par le courage et la constance des premiers conquérants (15).

(15) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 10. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 4. Gomara, *Crónica*, cap. 54. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 2. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 72, 74. Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 83.

CHAPITRE V.

ENTRÉE DES ESPAGNOLS A TLASCALA. — DESCRIPTION DE LA CAPITALE. — ESSAI DE CONVERSION. — AMBASSADE AZTÈQUE. — LES ESPAGNOLS SONT INVITÉS A VISITER CHOLULA.

1519.

La ville de Tlascala, capitale de la république de ce nom, était située à six lieues du camp des Espagnols. La route conduisait dans une région montagneuse, où des champs en culture attestaient les efforts d'une laborieuse industrie. Sur un profond *barranca* ou ravin, ils trouvèrent un pontde pierre qui, d'après la tradition, autorité sujette à caution, serait le même qui existe encore aujourd'hui et aurait été construit pour le passage d'une armée (1). Les Espagnols traversèrent plusieurs villes considérables, et l'hospitalité indienne leur fut prodiguée partout sur leur route. La proximité d'une cité plus populeuse encore leur fut indiquée par les groupes nombreux qui venaient au-devant des étrangers pour les voir et les accueillir. Les hommes et les femmes, dans leur costume pittoresque, portaient des bouquets et des guirlandes de roses, qu'ils donnaient aux Espagnols ou qu'ils attachaient à la crinière et aux harnais des chevaux comme à Cempoella. Les prêtres, vêtus de robes blanches, avec leurs longues tresses de cheveux nattés, se mêlaient à la foule, et leurs encensoirs

(1) « A distancia de un quarto de legua caminando á esta dicha ciudad se encueutra una barranca honda, que tiene pasar *un puente de cal y canto de bóveda*; y es tradicion en el pueblo de San Salvador, que se hizo en aquellas dias, que estubo alli Cortés para que pasasse. » (*Viaje*, ap. Lorenzana, p. 9.) Si l'antiquité de ce pont avec arche pouvait être établie, elle fixerait un point très-contesté de l'architecture indienne.

répandaient des nuages d'encens. Cette procession innombrable et bigarrée ne tarda pas à défiler à travers les portes de la vieille capitale de Tlascala. C'était le 23 septembre 1519, anniversaire encore célébré par les habitants, comme un jour de fête (2).

La foule était devenue si compacte que la police de la ville parvenait difficilement à frayer un passage à l'armée. Les *azoteas* ou toitures en terrasses des maisons étaient couvertes de spectateurs, impatients de voir apparaître les merveilleux étrangers. Les maisons étaient ornées de festons de fleurs, et des arcs de triomphe en rameaux d'arbres verdoyants, entremêlés de roses et de chèvrefeuille, étaient élevés dans les rues. Toute la population se livrait à la joie. L'air retentissait de chants et de cris de triomphe mêlés à la sauvage musique des instruments nationaux, qui auraient pu jeter quelque terreur dans l'esprit des soldats, si Marina et la physionomie joyeuse des indigènes ne les avaient rassurés sur le sens tout pacifique de ces démonstrations.

La procession, ainsi accompagnée, traversa les principales rues pour gagner l'habitation de Xicotencatl, le vieux père du général tlascalan, et l'un des quatre grands chefs de la république. Cortés descendit de cheval pour recevoir l'embrassade du vieux chef. Il était presque aveugle, et il satisfit, autant qu'il put, sa curiosité naturelle, en passant la main sur les traits du général espagnol. Il le fit conduire ensuite dans une salle spacieuse de son palais, où un banquet était préparé pour l'armée. Le soir on donna pour quartiers aux Espagnols les bâtiments et la cour d'un des principaux *teocallis*; tandis que les ambassadeurs mexicains, à la sollicitation de Cortés, étaient logés près

(2) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 53.

« Recibimiento el mas solene y famoso que en el mundo se ha visto, » s'écrie l'enthousiaste historien de la république. Il ajoute que « plus de cent mille hommes se précipitèrent à la rencontre des Espagnols, chose qui paraît impossible, « que parece cosa impossible! » Je suis tout à fait du même avis. (Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.)

de lui, pour qu'il pût mieux veiller à leur sûreté dans cette ville ennemie de leur nation (3).

Tlascala était une des plus importantes et des plus populeuses cités du plateau. Cortés, dans sa lettre à l'empereur, la compare à Grenade; il affirme qu'elle était plus grande, plus forte, plus peuplée que la capitale mauresque au temps de la conquête, et aussi bien bâtie (4). Mais, quoiqu'un très-respectable écrivain de la fin du dernier siècle nous assure que les restes de Tlascala justifient cette assertion (5), nous croirons difficilement que ses édifices aient jamais pu rivaliser avec ces monuments de la magnificence orientale, dont les formes légères et aériennes ont survécu au laps des années et font encore l'admiration du voyageur. La vérité est que Cortés, de même que Colomb, voyant les objets à travers le prisme de son imagination, leur prêtait des couleurs plus brillantes, des dimensions plus vastes qu'ils n'en avaient dans la réalité. Un homme qui avait fait de si rares découvertes exagérait naturellement et de bonne foi leur mérite à ses propres yeux et à ceux des autres.

Les maisons étaient bâties, pour la plupart, d'argile ou de terre; les principales en pierre et en mortier ou en briques cuites au soleil. Elles n'avaient ni portes ni fenêtres, mais les ouvertures qui remplaçaient les premières étaient garnies de nattes bordées de morceaux de cuivre ou d'autres objets dont le son retentissant avertissait de l'entrée des visiteurs. Les rues étaient étroites et sombres. La population devait être considérable, s'il est vrai, comme le dit Cortés, que trente mille âmes fussent souvent rassemblées sur la place du marché un

(3) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 2. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 59. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 54. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 2.

(4) « La qual ciudad es tan grande, y de tanta admiracion, que aunque mucho de lo, que de ella podria decir, dexe, lo poco que diré creo es casi increible, por que es muy mayor que Granada, y muy mas fuerte, y de tan buenos edificios, y de muy mucha mas gente, que Granada tenia al tiempo que se ganó. » (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 58.)

(5) « En las ruinas, que aun hoy se vén en Tlaxcala, se conoce, que no es ponderacion. (*Ibid.*, p. 58. Nota del editor Lorenzana.)

jour de fête publique. Ces réunions étaient des espèces de foires qui se tenaient d'ordinaire tous les cinq jours dans les grandes villes, et où les habitants du pays voisin venaient vendre toutes sortes de produits domestiques et les objets qu'ils savaient fabriquer. Ils excellaient particulièrement dans la poterie. La leur égalait, dit-on, la meilleure qui se fabrique en Europe (6). Les Espagnols trouvèrent à Tlascala des boutiques de barbiers et des bains de vapeur et d'eau chaude dont l'usage était familier aux indigènes. Une autre preuve encore de civilisation était la police vigilante qui réprimait les moindres désordres parmi le peuple (7).

La ville était divisée en quatre quartiers, ou pour mieux dire en quatre villes différentes, puisqu'elles avaient été bâties à diverses époques, et que de grands murs de pierre les séparaient et indiquaient leurs limites. Chacune de ces villes ou quartiers était gouvernée par un des quatre grands chefs de la république, occupant sa vaste demeure particulière et entouré de ses vassaux immédiats. Singulier arrangement, d'autant plus singulier qu'il se trouvait compatible avec l'ordre et la tranquillité sociale. La ville capitale, dont un des quartiers était traversé par le rapide courant du Zahuatl, couvrait les sommets et les flancs des collines au pied desquelles sont maintenant groupés les misérables restes de cette population jadis florissante (8). Bien au delà, au sud-ouest, s'étendait la

(6) « Nullum est fictile vas apud nos, quod arte superet ab illis vasa formata. » (P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 2.)

(7) Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 59. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 4. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 83.

Le dernier historien cite un si grand nombre d'autorités indiennes contemporaines pour appuyer son récit, que cette seule énumération n'indique pas un médiocre degré de civilisation chez ce peuple.

(8) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 12.

La population d'une ville que Cortés pouvait comparer à Grenade se réduisait, au commencement du siècle actuel, à trois mille quatre cents habitants, dont moins de mille indigènes. Voyez de Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 158.

Google

sierra escarpée de Tlascala et l'énorme Malinche, couronné du diadème d'argent des plus hautes Andes, et dont les flancs sauvages étaient revêtus de noires forêts de pins, de sycomores géants et de chênes dont les vastes troncs s'élevaient à la hauteur de quarante et cinquante pieds avant d'atteindre les premières branches. Les nuages qui venaient de l'Atlantique se rassemblaient autour des pics altiers de la sierra, d'où, se résolvant en torrents de pluie, ils inondaient les plaines du voisinage de la ville, et les transformaient, pendant la saison humide, en vastes marécages. Des orages plus fréquents et plus terribles que dans toutes les autres parties du plateau balayaient les flancs des montagnes et ébranlaient les fragiles édifices de la capitale dans leurs fondements. Mais si les vents froids de la sierra communiquaient au climat une âpreté d'un pénible contraste avec le ciel pur et la température douce des régions inférieures, ce climat était bien plus favorable au développement de l'énergie physique et morale. Les retraites des montagnes étaient peuplées de paysans hardis et vigoureux, également propres à cultiver la terre dans la paix et à la défendre dans la guerre.

Bien différent de l'enfant gâté de la nature, qui reçoit de sa prodigalité une si facile subsistance qu'elle le dispense de travail, le Tlascalan gagnait son pain à la sueur de son front, quoique le sol ne fût pas ingrat. Il menait une vie sobre et active; privé de tout commerce par ses longues guerres avec les Aztéques, il était forcé de se livrer exclusivement aux travaux agricoles, les plus favorables à la pureté des mœurs et au développement d'une constitution vigoureuse; dans ces cœurs honnêtes régnait le patriotisme. Le Tlascalan était fier de son indépendance, patrimoine des montagnards. Telle était la race que Cortés venait de s'associer pour l'accomplissement de sa grande entreprise.

Les Espagnols consacrèrent plusieurs jours aux réjouissances, et furent successivement reçus à la table hospitalière des quatre grands chefs dans les divers quartiers de la ville. Au milieu de ces démonstrations amicales, le général ne relâ-

chait en rien son habituelle vigilance ni la sévère discipline d'un camp. Il pourvut aussi à la sécurité des citoyens, en défendant aux soldats, sous les peines les plus sévères, de quitter leurs quartiers sans autorisation. La rigueur de la discipline provoqua même les remontrances de quelques officiers, qui trouvaient la précaution superflue; et les chefs tlascalans en prirent aussi de l'ombrage comme d'une marque de défiance; mais lorsque Cortés eut expliqué à ces derniers qu'il ne faisait qu'obéir aux règles d'un système militaire, ils témoignèrent leur admiration, et le jeune et ambitieux général de la république se promit d'introduire, s'il était possible la même discipline dans les rangs de son armée (9).

Le commandant espagnol s'étant assuré de la loyauté de ses nouveaux alliés, se proposait encore d'accomplir un des grands objets de sa mission, la conversion des indigènes au christianisme. D'après l'avis du père Olmedo, toujours opposé aux mesures précipitées, il avait attendu une occasion favorable pour cette tentative; elle se présenta, lorsque les chefs de l'État proposèrent de cimenter l'alliance par le mariage de leurs filles avec Cortés et ses officiers. Il leur dit que cela ne pouvait se faire, parce qu'elles étaient dans les ténèbres de l'idolâtrie; puis, à l'aide du bon Père, il leur expliqua du mieux qu'il put les doctrines de la foi, et, leur montrant l'image de la Vierge et de l'Enfant Jésus, il leur dit que c'était là le Dieu dont le culte pouvait assurer leur salut, tandis que toutes leurs idoles menteuses les précipiteraient dans la damnation éternelle.

Sa dévote homélie contenait sans doute des dogmes aussi incompréhensibles pour le pauvre Indien que sa propre mythologie. Mais si l'orateur ne put convaincre son auditoire, il fut du moins écouté avec un respect craintif. Lorsqu'il eut fini, les Tlascalans répliquèrent qu'ils ne doutaient pas que le Dieu

(9) Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 11. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 54, 55. Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 6, cap. 13. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 75.

des chrétiens ne fût un bon et un grand Dieu, et qu'ils étaient prêts en conséquence à lui donner une place parmi leurs divinités. Le polythéisme des Indiens, comme celui des anciens Grecs, était d'assez accommodante nature pour adopter les dieux des autres religions (10). Mais chaque nation, poursuivirent-ils, devait avoir ses divinités particulières et protectrices. Ils ne pouvaient dans leur vieillesse abjurer le culte des dieux qui les avaient protégés depuis leur enfance; c'eût été s'attirer la vengeance de ces dieux et celle de leurs compatriotes, qui, non moins attachés à leur religion qu'à leurs libertés, la défendraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang!

Il était visiblement inutile de pousser plus loin les choses pour le moment; toutefois le zèle de Cortés, surexcité comme d'ordinaire par la résistance, allait oublier de calculer les obstacles. Il est probable qu'il n'aurait pas même reculé devant la couronne du martyre, mais par bonheur, pour le succès du moins de ses exploits temporels, cette couronne ne lui était pas destinée.

Le bon moine, son conseiller spirituel, voyant le cours que prenaient les choses, eut assez de jugement pour intervenir. Il ne désirait nullement, dit-il, voir se renouveler les scènes de Cempoalla; il n'avait aucun goût pour les conversions forcées, qui ne pouvaient guère être durables. Le fruit d'une heure pouvait périr dans l'heure suivante. A quoi bon renverser l'autel, si l'idole conservait son trône dans le cœur? A quoi bon détruire l'idole même pour en substituer une autre? Ne valait-il pas mieux attendre patiemment l'effet du temps et

(10) Camargo fait remarquer cette propriété élastique des religions de l'Anahuac. « Este modo dehablar y decir que les querrá dar otro Dios, es saber que cuando estes gentes tenian noticia de algun Dios de buenas propiedades y costumbres, que le rescibiesen admitiendole por tal, porque otros gentes advenedizas trujéron muchos idolos que tubieron por Dioses, y à fin y proposito decian, que Cortés les traia otro Dios. » (*Historia de Tlascala*, Ms.)

de l'instruction pour attendrir le cœur et ouvrir l'intelligence? Sans cela la conviction ne pouvait être certaine et durable. Ces vues sages furent appuyées par les remontrances d'Alvarado, de Velasquez de Léon et des officiers qui jouissaient de la plus grande confiance auprès de Cortés. On renonça à un si brusque essai de conversion, et on évita ainsi le renouvellement de scènes qui, vu le fougueux caractère de la nation, pouvaient avoir un résultat tout autre qu'à Cozumel et à Cempoalla (11).

Dans le cours de ce récit, nous avons été souvent témoins des bons effets de l'intervention du père Olmedo. On peut dire, sans rien exagérer, que sa circonspection dans les affaires spirituelles contribua aussi essentiellement au succès de l'entreprise que la sagacité et le courage de Cortés. C'était un vrai disciple de l'école de Las Casas. Son cœur était fermé à ce fanastisme brûlant qui dessèche et calcine tout ce qu'il touche; plein de la douce chaleur de la charité chrétienne, il était venu au Nouveau-Monde comme un missionnaire parmi les païens, et ne reculait devant aucun sacrifice pour protéger le pauvre troupeau égaré auquel il consacrait sa vie. S'il suivit la bannière des soldats, ce fut pour adoucir la cruauté de la guerre, pour rendre les triomphes de la croix profitables aux indigènes par les travaux efficaces de la conversion spirituelle. Il donna le rare exemple — à coup sûr on ne pouvait l'attendre des moines espagnols du seizième siècle — d'un enthousiasme contenu par la raison, d'un zèle ardent tempéré par la tolérance.

Mais si Cortés renonça pour le moment à la conversion

(11) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 84. Gomara, *Crónica*, cap. 56. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 76, 77.

Ce n'est pas le récit de Camargo; d'après lui, Cortés obtint ce qu'il voulait. Les nobles donnèrent l'exemple en embrassant le christianisme, et les idoles furent brisées. (*Hist. de Tlascala*, Ms.) Mais Camargo était lui-même un Indien converti qui vivait sous la génération qui suivit la conquête; il éprouvait naturellement le désir de laver sa nation du reproche d'infidélité,



des Tlascalans, il les contraignit de briser les fers des infortunées victimes réservées aux sacrifices, acte d'humanité dont les effets furent malheureusement transitoires, car aussitôt après son départ les prisons se remplirent de nouveau.

Il obtint aussi pour les Espagnols la permission de célébrer les cérémonies de leur religion sans être molestés. Une large croix fut élevée dans l'une des grandes cours ou places. On y célébrait tous les jours la messe en présence de l'armée et d'une foule d'indigènes, qui, sans trop comprendre le saint mystère, étaient assez édifiés pour apprendre à respecter la religion de leurs conquérants. L'intervention directe du ciel fit plus toutefois pour leur conversion que la meilleure homélie de prêtre ou de soldat. Les Espagnols avaient à peine quitté la ville, lorsque — l'histoire est attestée par des autorités respectables — une petite nuée transparente descendit sur la croix comme une colonne, et, l'enveloppant de ses replis lumineux, elle continua de répandre une douce et céleste lumière pendant la nuit, proclamant ainsi le caractère sacré du symbole qu'entourait l'auréole divine (12) !

Le principe de tolérance en matière religieuse étant ainsi établi, le général espagnol consentit à accepter les filles des caciques. Cinq ou six des plus belles jeunes filles indiennes furent données à un pareil nombre des principaux officiers, après avoir été lavées par les eaux du baptême de la souillure de l'infidélité. Elles reçurent, selon l'ordinaire en pareille occasion, des noms castillans en échange de leurs noms barbares (13). La fille de Xicotencatl, doña Luisa,

comme un Espagnol moderne chercherait à effacer de son écusson la tache — mala raza y mancha — d'une descendance juive ou moresque.

(12) Ce miracle est raconté par Herrera (*Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 15), et Solis ne manque pas d'y croire. (*Conquista de Méjico*, lib. 3, cap. 5.)

(13) Pour éviter la difficulté du choix, l'usage des missionnaires était de donner le même nom à tous les Indiens baptisés le même jour. Ainsi il y avait un jour pour les Pierre, un autre pour les Jean, etc. Classement plus

comme on l'appela après son baptême, était une princesse qni jouissait de la plus haute estime et de la plus grande influence à Tlascala. Son père la donna à Alvarado, et leur postérité s'allia plus tard aux plus nobles familles de la Castille. Les manières franches et gaies de ce cavalier le faisaient jouir d'une grande faveur près des Tlascalans. Sa physionomie animée, ouverte, son teint coloré, sa chevelure dorée, lui valurent le nom de *Tonatiuh* (soleil). Les Indiens se plaisaient souvent à donner aux Espagnols un sobriquet ou quelque épithète caractéristique. Cortés étant toujours accompagné, dans les transactions publiques, de doña Marina, ou Malinche, ainsi que la nommaient les indigènes, ils lui donnèrent le surnom de Malintzin, ou maître de Marina. Les deux capitaines espagnols furent désignés populairement chez les nations indiennes par ces épithètes qui leur avaient été décernées à Tlascala (14).

Tandis que ces événements se passaient, une autre ambassade arriva de la cour de Mexico. Elle apportait un nouveau présent de vaisselle d'or frappée en relief, et de riches étoffes brodées de coton et de plumes. Les termes du message accusaient bien l'esprit timide et chancelant du monarque, s'ils ne masquaient pas une politique profonde. Il invitait cette fois les Espagnols à venir dans sa capitale, où il leur promettait un cordial accueil. Il les priait de ne contracter aucune alliance avec les vils et barbares Tlascalans, et les engageait à prendre la route de la ville amie de Cholula, où l'on faisait par ses ordres des préparatifs pour les recevoir (15).

commode pour le clergé que pour les nouveaux convertis. Voyez Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(14) Camargo, *idem*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, c. 74, 77. D'après Camargo, les Tlascalans offrirent au commandant espagnols trois cents jeunes filles pour servir Marina. Le bon traitement et l'instruction qu'elles reçurent, décidèrent quelques-uns des chefs à donner leurs propres filles, « con propósito de que *si acaso* algunas se empreñasan quedase entre ellos generacion de hombres tan valientes y temidos. »

(15) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 80. *Rel. seg. de Cor-*

Les Tlascalans virent avec un profond regret que Cortés se disposait à visiter Mexico. Ce qu'ils lui racontèrent confirma pleinement ce qu'il avait entendu dire de la puissance et de l'ambition de Montézuma. Ses armées parcouraient toute l'étendue du continent; sa capitale était une ville d'une grande force, et sa position dans une île permettant de couper toutes les communications avec le pays voisin, les Espagnols une fois entrés seraient pris comme au piége et à la merci du monarque. La politique de ce prince était aussi artificieuse que son ambition illimitée. « Ne vous fiez pas, dirent-ils encore à Cortés, à ses belles paroles, à sa courtoisie, à ses présents; ses promesses sont creuses, son amitié perfide. » Cortés leur ayant promis d'établir une meilleure intelligence entre l'empereur et la république, les Tlascalans répondirent que c'était impossible; car, malgré la douceur de ses paroles, Montézuma les haïssait toujours au fond du cœur.

Ils ne s'opposèrent pas moins chaudement au projet du général de prendre la route de Cholula. Les habitants de cette ville, peu courageux en plein champ, n'en étaient que plus dangereux par leur fourberie. C'étaient les dociles instruments de Montézuma, dont ils accompliraient tous les ordres. Les Tlascalans semblaient unir à cette défiance une crainte superstitieuse pour cette ancienne ville, foyer de la religion dans l'Anahuac. C'était là que le dieu Quetzalcoatl avait établi autrefois le siége de son empire. Son temple était célèbre dans tout le pays, et l'on croyait que les prêtres avaient le pouvoir (ils s'en vantaient eux-mêmes) de faire jaillir des fondements de ce temple une inondation qui ensevelirait leurs ennemis sous les eaux. Les Tlascalans firent encore

tes, ap. Lorenzana, pag. 60. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 2.

Cortés ne parle que d'une mission aztèque, tandis que Bernal Diaz en mentionne trois. Le premier, par amour sans doute de la concision, reste tellement en arrière de la vérité, et le second, par oubli peut-être, la dépasse tellement, qu'il n'est pas toujours aisé de décider entre eux. Diaz n'écrivit son récit que cinquante ans après la conquête, laps de temps qui peut excuser bien des erreurs.

remarquer à Cortés que, tandis que tant d'autres lieux éloignés lui avaient envoyé à Tlascala des députations, pour témoigner de leur bonne volonté et reconnaître la suzeraineté de son souverain, Cholula, située à six lieues seulement de distance, n'en avait rien fait. Cette dernière remarque frappa plus vivement le général que toutes les autres. Il fit partir immédiatement un message pour la ville, réclamant d'elle un acte formel de soumission.

Parmi les ambassades venues de différents lieux pour rendre hommage au commandant espagnol pendant son séjour à Tlascala, il s'en trouvait une d'Ixtlilxochitl, fils du grand Nezahualpilli, et compétiteur malheureux de son frère aîné pour la couronne de Tezcuco, comme on l'a vu dans une partie précédente de notre récit (16). Bien que vaincu dans ses prétentions, il avait obtenu une partie du royaume, qu'il gouvernait avec une rancune mortelle contre son rival et contre Montézuma, qui l'avait soutenu. Il offrit ses services à Cortés, le priant en retour de le placer sur le trône de ses ancêtres. Le général, en bon politique, fit à l'ambitieux jeune prince une réponse qui devait encourager ses espérances et l'attacher à ses intérêts. Il voulait augmenter ses chances de succès en appelant à lui tous les mécontents.

Les députés de Cholula ne tardèrent pas à arriver; ils apportaient l'expression des bons sentiments de leur capitale, et invitaient les Espagnols à l'honorer de leur présence. Ces députés appartenaient à une classe bien au-dessous du rang ordinaire des ambassadeurs. Les Tlascalans en firent l'observation à Cortés, et celui-ci y vit un second affront. Il leur adressa en conséquence un nouveau message, les sommant de lui envoyer une députation de leurs principaux citoyens, s'ils ne voulaient pas être traités comme des sujets rebelles à son souverain, le maître légitime de ces royaumes (17)! La menace produisit l'effet voulu; les Cholulans n'étaient pas

(16) Voyez plus haut, p. 235.

(17) « Si no viniessen, iria sobre ellos, y los destruiria, y procederia con-

disposés, pour le moment du moins, à contester ces pompeuses prétentions. Une autre ambassade parut dans le camp, composée cette fois de quelques-uns des principaux nobles, qui invitèrent de nouveau les Espagnols à visiter leur ville ; ils motivèrent leur tardive apparition sur les craintes qu'ils avaient conçues pour leur sûreté personnelle dans la capitale de leurs ennemis. Cette explication plausible fut admise.

Les Tlascalans s'opposaient plus que jamais au départ de Cortés pour Cholula. Ils savaient, disaient-ils, que des forces aztéques considérables étaient rassemblées dans le voisinage de la ville, et que les habitants se hâtaient de la mettre en état de défense. Ils soupçonnaient quelque trame ourdie par Montézuma pour détruire les Espagnols.

Ces représentations inquiétèrent Cortés sans le détourner de son but. Naturellement curieux de voir la ville vénérable si célèbre dans l'histoire des nations indiennes, il s'était trop avancé d'ailleurs pour reculer, sans manifester une défiance de ses ressources qui pouvait produire l'effet le plus funeste sur ses ennemis, ses alliés et ses propres soldats. Après une courte consultation avec ses officiers, il se décida donc à prendre la route de Cholula (18).

Trois semaines s'étaient écoulées depuis que les Espagnols avaient fixé leur résidence dans les murs hospitaliers de Tlas-

tra ellos como contra personas rebeldes; diciendoles, como todas estas partes, y otras muy mayores tierras, y señorios eran de Vuestra Alteza. » (*Rel. seg. de Cortes*, ap. Lorenzana.) « Rébellion » était un prétexte fort commode, également employé par les compatriotes de Cortés pour dépouiller les Mores des possessions qu'ils occupaient depuis huit siècles dans la péninsule. On justifiait ainsi les plus rigoureuses représailles. Voyez l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, part. 1, chap. 13 et alibi.

(18) *Rel. seg. de Cortes*, ap. Lorenzana, p. 62, 63. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 4. Ixtlilxochilt, *Hist. chich.*, Ms., cap. 84. Gomara, *Crónica*, cap. 58. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 2. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 3, cap. 18. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 11.

cala, et près de six depuis leur entrée sur son territoire. Ils avaient été accueillis dès la frontière en ennemis, et attaqués avec acharnement. Et maintenant ils se séparaient d'un peuple ami et allié, de fidèles compagnons de fortune, qui devaient combattre à leurs côtés jusqu'au terme de cette pénible lutte. Le résultat de la visite de Cortés à Tlascala fut donc de la plus haute importance, puisque de l'alliance de ces loyaux et vaillants républicains dépendait en grande partie le succès final de l'expédition.

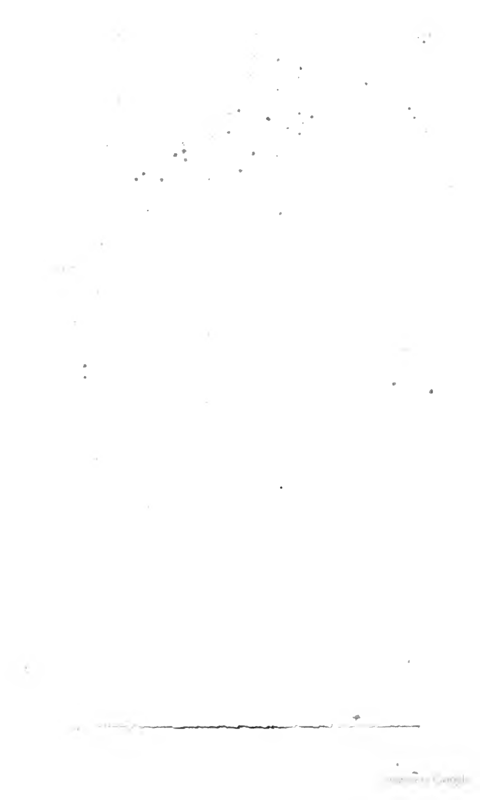
FIN DU PREMIER VOLUME.

967469

Digitized by Google



Google



Digitized by Google

Pyramide de Cholula Piramide de Cholula


Biblioteca Nazionale NAPOLI V. E. III



Digitized by Google

Migration des Aztèques

Migration de los Aztecas



MEXIQUE   MÉJICO.

Époques de la Nature chez les Mexicains.

Epocas de la Naturaleza entre los Mejicanos


Biblioteca Nazionale NAPOLI V. E. III

Digitized by Google



Monument de Xochicalco Monumento de Xochicalco

Biblioteca Nazionale NAPOLI V. E. III

Digitized by Google




Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

Calendrier Mexicain

Calendario Mejicano

Digitized by Google





Année Mexicaine

Año Mexicano

Digitized by Google

Signes hiéroglyphiques des jours de l'almanach mexicain

Signos hieroglíficos de los dias del calendario mejicano





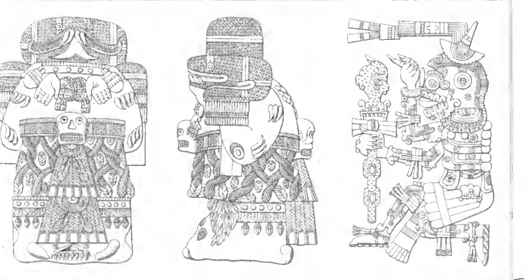
Montagne des Organes

Montana de los Organos

Digitized by Google



Digitized by Google



Idoles

Idolos

Biblioteca Nazionale NAPOLI V.E. III

Digitized by Google



Lemaître direxit

Sacrifice ordinaire Sacrificio ordinario

Biblioteca Nazionale NAPOLI V.E. III

Digitized by Google

Digitized by Google

Combat de Gladiateurs. Combate de Gladiadores.





Digitized by Google





Vanderburch del. Lemaitre direxit Charlon Sc.

Cascade de Regla

Cascada de Regla



Digitized by Google



Pierre des Sacrifices.

Piedra de los Sacrificios

Digitized by Google

Digitized by Google



Hobel del.

Bas-relief Aztèque de la pierre des Sacrifices

Bajo relieve Azteca de la Piedra de los Sacrificios


Digitized by Google



2

1

1. Mariage. 2. Naissance.

1 Casamiento 2 Nacimiento.

MÊME LIBRAIRIE

HISTOIRE ET VOYAGES.

UNIVERS PITTORESQUE,

HISTOIRE ET DESCRIPTION DE TOUS LES PEUPLES

DE LEURS RELIGIONS, MŒURS, COUTUMES, ETC.

Soixante-sept vol. in-8°, avec plus de 3,000 gravures représentant les sites principaux, les monuments anciens et modernes, les costumes, meubles, objets d'art et autres.

Le grand nombre de souscripteurs à cet ouvrage (tout à la fois Histoire et Description de l'Univers) nous a permis d'apporter des améliorations successives qui ont été appréciées de tous nos lecteurs. Le mérite de la rédaction, le grand nombre de gravures et leur belle exécution ont assuré à cet ouvrage un succès européen. En effet il est traduit dans presque tous les pays.

Pour pouvoir renfermer dans un nombre de volumes peu considérable un ouvrage aussi important, et beaucoup plus complet que celui qui a été publié à Londres en 1747, et qui, traduit en français, ne forme pas moins de 46 vol. in-4° et 126 vol. in-8°, il nous a fallu adopter une disposition typographique qui permît de renfermer en un seul volume la valeur de trois volumes.

L'histoire et la description de chaque pays ont été confiées à des littérateurs distingués (la plupart membres de l'Institut ou de l'Université) qui, par le séjour qu'ils ont fait sur les lieux et par le mérite de leurs ouvrages, étaient désignés d'avance pour traiter chaque spécialité. Cette publication a rassemblé dès son origine vingt mille souscripteurs, car elle répond à un besoin général, celui de connaître notre Univers. Il remplace une foule d'ouvrages volumineux, rares et souvent d'un prix inaccessible.

AMÉRIQUE (*Complet en 5 volumes*).

ÉTATS-UNIS, par M. ROUX DE ROCHELLE, ancien ministre plénipotentiaire aux États-Unis, président de la Société de géographie, etc. 1 volume avec 96 gravures et 1 carte........................ 6 fr.

MEXIQUE, TEXAS et **GUATIMALA**, par M. DE LA RENAUDIÈRE, vice-président de Société de géographie; **PÉROU**, par M. Frédéric LACROIX. 1 fort vol. avec 88 planches et cartes........................ 6 fr.

BRÉSIL, par M. Ferdinand DENIS, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève; **COLOMBIE** et **GUYANES**, par M. César FAMIN. 1 volume avec 106 gravures........................ 6 fr.

BUÉNOS-AYRES, PARAGUAY, URUGUAY, CHILI, par M. César FAMIN, consul de France à Lisbonne; **PATAGONIE, TERRES POLAIRES, ILES DE L'OCÉAN**, par M. le colonel BORY DE SAINT-VINCENT, membre de l'Institut, etc., et par M. Frédéric LACROIX. 1 vol. et 88 planches. 6 fr.

Les **ANTILLES**, Saint-Domingue, Cuba, Porto-Rico, la Jamaïque, la Dominique, Antigoa, la Trinité, la Barbade, Tabago, Saint-Thomas, etc. La **GUADELOUPE**, la **MARTINIQUE**, etc., par M. ÉLIAS REGNAULT. — La suite des États-Unis, depuis 181[illegible] jusqu'à nos jours, par MM. Élias REGNAULT et LABAUME. — **POSSESSIONS ANGLAISES** dans l'Amérique du Nord (**CANADA, ACADIE**, etc.), par M. Frédéric LACROIX. — Les **CALIFORNIES, L'ORÉGON**. — Les **POSSESSIONS RUSSES** en Amérique, les Îles Noutka et de la Reine-Charlotte, par M. Ferdinand DENIS, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. 1 vol. avec 88 planches et 1 carte. 6 fr.

Digitized by Google






BIBLIOTECA